

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.11

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 19

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME ONZIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1873

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v. 11

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE JUIN.

Saint Théobald ou Thibaud, cordonnier. — Saint Flour, premier évêque de Lodève et de Saint-Flour. — Saint Révérien, saint Paul et leurs compagnons, martyrs. — Saint Clair ou Clars, évêque et martyr. — Saint Pamphile de Césarée, et ses compagnons, martyrs. — Saint Jouin, abbé. — Saint Caprais de Lérins. — Saint Renan, évêque breton. — Les trois vierges de Caestres, sainte Edithe, sainte Elfride et sainte Sabine, martyres. — Saint Wistan, prince de Mercie, martyr. — Saint Siméon, reclus. — La Bienheureuse Ermengarde d'Anjou. — Le Bienheureux Pélingot, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Pierre de Pise, fondateur de la Congrégation des Ermites de Saint-Jérôme. — Le Bienheureux Guillaume de Castiglione, frère mineur. — Le Bienheureux Alphonse Navarrète, frère prêcheur; le Bienheureux Ferdinand de Saint-Joseph, ermite de Saint-Augustin, et le Bienheureux Léon Tanaca, martyrs au Japon. — Le Vénérable chanoine Vernoy de Montjournal, Confesseur de la foi. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT THÉOBALD OU THIBAUD,

CORDONNIER.

Saint Thibaud naquit au bourg de Vico, en Piémont. Ses parents étaient de pauvres mais honnêtes gens, qui l'élevèrent avec beaucoup de tendresse, mais en même temps avec sévérité, dans la pratique de la religion chrétienne. Il suivait si soigneusement leurs leçons et se conformait si fidèlement aux vertueux exemples qu'ils lui donnaient, qu'il était souvent proposé pour modèle aux enfants du bourg. Ce n'était pas cependant ce qui lui plaisait le plus, car il chérissait particulièrement la vertu d'humilité. Aussi

844411
Digitized by Google

ne fit-il que solliciter avec plus d'instance ses père et mère de l'envoyer ailleurs pour apprendre un métier. Il leur fallut bien enfin souscrire à une demande si raisonnable, quelque pénible qu'il fût pour eux de se séparer de leur cher fils; ils lui permirent donc de se rendre à Albe pour y entrer en apprentissage.

Ce fut avec une profonde émotion que Thibaud prit congé de ses bons parents; il s'éloigna en mettant toute sa confiance en la protection de Dieu, et arriva heureusement à Albe, ville située entre Asti et Chérasco. Pour ne pas rester longtemps dans l'oisiveté, il se présenta sans délai chez un maître cordonnier, pour y solliciter la première place d'apprenti qui serait disponible. Ses vœux furent accomplis beaucoup plus tôt qu'il n'eût osé l'espérer, et il s'estima heureux d'avoir rencontré un maître qui fût religieux et vertueux. Celui-ci ne tarda pas à prendre Thibaud en affection, car le jeune homme, outre qu'il apprenait avec beaucoup de facilité, était soumis, fidèle, soigneux des intérêts de son maître, et plein d'amitié pour ses enfants, pour qui il était un vrai mentor.

Thibaud profita tant, qu'arrivé à la veille de finir son apprentissage, il travaillait mieux que son maître. Aussi ce dernier le traitait comme son propre fils; il le pria même de rester chez lui lorsqu'il aurait achevé son temps pour y travailler à gage. Étant maladif et dans l'appréhension d'une mort prochaine, il ne croyait pas pouvoir remettre ses affaires en des mains plus sûres que celles du laborieux et vertueux Thibaud. Ses pressentiments n'étaient point illusoires; car après que Thibaud fut sorti d'apprentissage, il tomba grièvement malade, et sa plus grande consolation sur son lit de douleur, fut de voir avec combien de prudence et d'intelligence le jeune ouvrier tenait sa place à l'atelier. Il l'appela un jour et lui dit : « Cher Thibaud, tu sais assez que jusqu'à présent je t'ai considéré et traité comme mon fils. Ce qui m'a porté à en agir ainsi, c'est ta probité et ta piété. Comme je sens approcher la fin de mes jours, je te recommande, avant tous les autres, mon fils Jacques; sois pour lui comme un père, prends soin de l'élever chrétiennement, dirige-le dans le sentier de la vertu. Enseigne-lui le métier que je t'ai montré; apprends-

Digitized by Google

lui, par ton exemple, le respect qu'il doit à sa mère. Du consentement de ma femme, je te destine ma fille Vérida. Ce lien t'attachera davantage à mon fils et fera le bonheur de ma fille. Sois pour mon fils un père et un frère, pour ma fille un maître et un mari, et pour tous deux un guide et un consolateur. »

Thibaud fut extrêmement ému de ces paroles. L'image de la mort, encore présente à son esprit, avait fait une vive impression sur son cœur sensible; mais ce qui l'affligeait surtout, c'était d'être obligé de se refuser à la dernière prière de son maître mourant. Il n'aurait voulu pour rien au monde le tromper; il fut donc franc à son égard et lui déclara qu'il ne pouvait accéder à ses désirs, parce qu'il avait fait vœu de chasteté, et que dès lors, pour ne pas s'exposer à enfreindre l'engagement qu'il avait pris avec Dieu, il serait obligé de quitter la maison de son maître quand il serait mort. Ce dernier qui était un homme religieux, se garda de combattre la résolution de Thibaud; il l'approuva, au contraire, et se recommanda lui et les siens à ses prières.

Lorsque son maître eut rendu le dernier soupir, Thibaud, selon ses derniers vœux, eut pour sa famille toute la sollicitude d'un père. Il fit faire au défunt des funérailles convenables, et prit soin des travaux de l'atelier. Mais aussitôt que le service pour le repos de l'âme de son maître fut terminé, il remit à sa veuve tout l'argent et le mobilier qu'il avait en garde : il lui remit aussi l'argent qui lui appartenait en propre, et dont une partie était le fruit de ses épargnes, et l'autre, le restant de ce qu'il avait hérité après la mort de ses pauvres parents, en la priant de le distribuer aux pauvres. Il avait décidément pris le parti de faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, où il se promettait bien de prier pour le repos de l'âme de son maître, auquel il avait été si attaché. Rien ne put le retenir; il voulut partir sur-le-champ. Après avoir dit adieu à la veuve et à ses enfants, tout chagrinés de son départ, il endossa un costume de pèlerin, et se mit en route sans rien emporter de quoi pourvoir à sa subsistance. Plein de confiance en la divine Providence, il était sans aucune inquiétude sur l'avenir. Et, en effet, il fit heureusement son pèlerinage; tous ceux à qui il demandait,

Digitized by Google

chemin faisant, une petite aumône pour se procurer du pain, lui donnaient de grand cœur ce que requéraient ses besoins; mais ce n'était jamais que quand il se sentait pris par la nécessité, qu'il implorait la charité de ses semblables.

Lorsqu'il fut de retour à Albe, la veuve de son ancien maître le pria instamment de travailler chez elle, ne fût-ce que très-peu de temps. Il ne voulut pas lui refuser ce service ; mais après avoir remis ses affaires en ordre, il la quitta, renonça par humilité à son état de cordonnier et se fit portefaix, regardant son métier comme le plus bas de tous. L'argent qu'il gagnait, il l'employait à acheter du pain dont il faisait toujours trois parts : il en distribuait deux aux pauvres et se réservait la troisième et la plus petite pour sa subsistance. Lorsqu'il voulait faire quelque douceur aux pauvres et à lui-même, il achetait un gâteau qu'il partageait aussi en trois morceaux, dont il donnait deux aux pauvres et gardait le plus petit pour lui. Le boulanger chez lequel il avait coutume de prendre ses gâteaux, se mit un jour à murmurer contre lui, en se disant en lui-même : Qu'a donc besoin cet homme-là d'acheter du gâteau pour lui et pour les pauvres ? si en place, il achetait du pain, ils auraient tous au moins de quoi manger à leur appétit. La Semaine-Sainte venue il pétrit un beau gâteau avec de la graisse de porc, appela Thibaud et lui en fit cadeau, comme à l'une de ses bonnes pratiques. Thibaud, sans concevoir aucun soupçon, prend le gâteau en remerciant le boulanger, et le partage de suite aux pauvres, ne s'en réservant qu'un petit morceau. Mais dès qu'il en eut goûté il s'aperçut de la malice du boulanger, et en fut si irrité qu'il lui échappa une imprécation contre lui. Il se reprit sur-le-champ en désavouant son coupable propos; mais il crut devoir, pour expier ce manquement à la modération dont un chrétien ne doit jamais se départir, s'imposer une pénitence pour toute sa vie, et son confesseur approuva beaucoup sa résolution.

Thibaud ne mangeait rien autre chose que du pain, et de temps à autre quelque peu de galette; non content de cette sobriété, il jeûnait très-souvent, et avec autant de rigidité qu'il le pouvait en faisant son métier. Il se donnait quelquefois la discipline

Digitized by Google

priait beaucoup, et tout en portant des fardeaux, il élevait son âme à Dieu et s'entretenait dans de saintes pensées. Dans ses fréquents rapports avec les pauvres gens, il recherchait toutes les occasions de ranimer leur foi et d'encourager leur piété. On juge aisément combien ce zèle devait être agréable aux yeux du Seigneur, et le miracle auquel il dut la conservation de son honneur en est une preuve éclatante.

La veuve de son ancien maître le chargea un jour de porter un sac de blé au moulin, désirant que sa farine lui fût rendue aussitôt que possible. Thibaud emporta le sac sur ses épaules, et recommanda au meunier de bien moudre et exactement. Au jour convenu, il retourna au moulin, mais les pauvres le voyant passer chargé de la farine, l'entourèrent en foule et le prièrent de leur en donner en peu. Thibaud, qui honorait Jésus-Christ dans les pauvres, fut ému d'une si vive compassion, qu'il ne put résister à leur prière, et dans un instant son sac fut vide, quoiqu'il ne donnât que très-peu à chacun. Arrivé chez la veuve, il lui raconta ce qui venait de lui arriver; mais aussitôt cette femme jeta les hauts cris, lui fit les reproches les plus amers, et redemanda en menaçant, sa farine, ou au moins autant de blé qu'il lui en fallait pour réparer le dommage. Thibaud se trouvait hors d'état de satisfaire à l'une ou à l'autre de ces deux demandes; car, à cause de la cherté qui régnait alors, les pauvres avaient sans doute fait usage de leur farine, et d'un autre côté, il n'avait point d'argent pour acheter du grain ou de la farine. Dans cette cruelle perplexité, ne sachant comment se tirer, l'honneur sauf, de ce mauvais pas, il prend le parti de remplir le sac de sable, de le déposer à la porte de la veuve et de s'éloigner de la ville en toute hâte, pour ne pas avoir du moins à supporter la vue du scandale qu'allait y causer sa supercherie. Il met donc son plan à exécution, et après avoir disposé le sac à la porte sans être aperçu, il quitte la ville le plus vite qu'il peut. La veuve, prévenue que son sac est devant la porte de sa maison, le fait apporter et regarde si la farine qu'il renferme est aussi belle que celle que devait lui rendre son blé; elle trouve, à son grand étonnement, qu'elle est incomparablement plus belle. Mais elle

Digitized by Google

ne se contente pas de s'en rapporter à ses yeux, elle fait aussitôt un gâteau pour essayer la farine, et elle a le plaisir de voir qu'elle rendait beaucoup et avait un goût excellent.

Cependant le pauvre Thibaud, en proie au chagrin et à l'anxiété, ne cherchait de refuge qu'en Dieu, et le priait ardemment de le tirer de cet extrême embarras. Tandis qu'il suppliait à haute voix le Seigneur d'avoir pitié de lui, il fut aperçu par une femme qui passait dans la forêt où il s'était arrêté. Cette femme qui venait de Rhode, allait à Albe; arrivée dans cette ville, elle apprit qu'on cherchait en vain Thibaud; que la veuve de son ancien maître, enchantée de la beauté de sa farine, avait fait un gâteau pour lui, et qu'elle avait grand désir de le lui faire goûter de suite. L'étrangère s'empressa d'indiquer la retraite de Thibaud, et les pauvres lui portèrent aussitôt la nouvelle de ce qui se passait.

Pénétré de la plus vive reconnaissance pour la bonté de Dieu, Thibaud retourna à Albe, reçut le gâteau des mains de la veuve, il le partagea aussitôt aux pauvres, en demandant seulement pour lui un petit morceau de pain noir. Mais comment peindre l'étonnement de la veuve, quand Thibaud, quelque temps après et lorsque la farine eut été entièrement consommée, lui fit connaître de quel expédient il s'était servi et lui raconta toute l'histoire?

Ce secours miraculeux ne fit que redoubler le zèle de Thibaud pour le service de Dieu et le soulagement des pauvres et des malades. Il renchérit encore sur ses austérités accoutumées, pour mieux asservir son corps; mais cette rigidité, jointe aux fatigues de son métier, mina insensiblement ses forces; on le vit dépérir de jour en jour, et bientôt il fut hors d'état de quitter la chambre que la veuve de son ancien maître avait mise à sa disposition dans sa maison. Lorsque cette femme remarqua que le pieux Thibaud semblait approcher de la fin de sa carrière, elle le conjura d'avoir un peu plus de ménagements pour lui-même, et d'accepter la couche moins dure qu'elle lui avait préparée; mais Thibaud la remercia de sa charitable attention, en disant: « Hélas! réfléchissons donc que Celui qui est la charité même

Digitized by Google

est mort pour nous cloué à une croix de bois. Suivrais-je son exemple, en reposant sur des coussins délicats? » Il resta donc couché par terre sur une planche, la tête appuyée sur un rude tronc en guise d'oreiller. Comme le mal empirait de jour en jour, la veuve lui demanda enfin où il désirait être enterré, si Dieu venait à disposer de lui. Il répondit : « Si messieurs les chanoines voulaient bien y consentir, je désirerais être enterré entre la cathédrale et l'église de Saint-Sylvestre; mais si cela devait souffrir quelque difficulté, qu'on m'enterre où l'on voudra. » La veuve lui promit de faire tout ce qu'elle pourrait pour que ses derniers vœux fussent accomplis, et sortit pour vaquer aux affaires de son ménage. Mais le malade était encore plus près de son agonie qu'elle ne l'avait supposé; quelques instants après, Thibaud sentant la vie prête à s'éteindre en lui, recommanda son âme entre les mains du Seigneur, et rendit le dernier soupir dans les bras de son Dieu.

Au même instant et sans que personne s'y attende, toutes les cloches des églises se mettent d'elles-mêmes en branle et retentissent dans la ville : tout le monde en était étonné, chacun en demandait la cause à son voisin, l'effroi se répandait partout. Cependant la veuve rentre, comme si elle y était entraînée par un mouvement involontaire, dans la chambre de Thibaud; mais il s'était déjà endormi du sommeil de l'éternité. Se doutant aussitôt de ce qui est cause de ce bruit extraordinaire des cloches, elle fait part de ses conjectures aux personnes qu'elle rencontre dans la rue, et court chez l'évêque pour l'informer de la mort du pieux Thibaud. L'évêque, regardant sa supposition comme très-fondée, se rendit dans la maison où gisait le défunt, suivi du chapitre et d'une foule de fidèles de toutes conditions. Après avoir reçu les déclarations, il ordonna de porter le corps du Saint à l'église sur la même planche qui lui avait servi de lit de mort, accompagna le convoi au milieu de toute la population, fit chanter solennellement l'office des morts, puis il voulut lui-même enterrer le Saint.

Cependant les cloches continuaient à sonner, et personne ne pouvait venir à bout de creuser la tombe, quoique le prélat eût

Digitized by Google

assigné pour la sépulture une place très-distinguée; mais ce n'était pas celle que le défunt avait désirée. La veuve alors, en voyant l'étonnement de l'évêque, lui fit connaître les derniers vœux de Thibaud, auxquels on s'empressa de déférer, et non-seulement on ne rencontra aucun obstacle pour faire la tombe, mais, après avoir creusé quelque peu dans la terre, on découvrit un cercueil tout vide qui se trouvait là on ne sait comment, et dans lequel on mit le corps du juste. Les cloches ne cessèrent de sonner que lorsque l'enterrement fut tout à fait fini.

Ce n'est là que la moindre partie des miracles qui s'opérèrent après la mort du Saint. Il serait trop long d'énumérer ici les prodiges extraordinaires qui illustrèrent sa tombe; qu'il nous suffise de dire qu'il y eut à Albe une si grande affluence de monde de tout état et de tout sexe, des pays voisins et des plus éloignés, que, du produit des offrandes, le chapitre put faire beaucoup d'embellissements dans la cathédrale, construire une chapelle sur le lieu de la sépulture, et fonder et richement doter, à proximité, un grand hospice pour de pauvres pèlerins et pour des malades.

C'est en l'année 1429 qu'eut lieu l'exaltation des reliques de saint Thibaud. L'évêque d'Albe, Alarin, lorsque tous les préparatifs furent terminés, se rendit en grande pompe, à la tête du chapitre et de toutes les autorités de la ville, à la chapelle qu'on avait bâtie sur le terrain qui recélait les précieux restes, et fit exhumer le cercueil. Aussitôt qu'il fut ouvert, et que le corps saint apparut aux regards des assistants, toutes les cloches de la ville commencèrent de nouveau à se faire entendre. Un autre miracle bien plus extraordinaire remplit tout le monde d'étonnement. Un nommé Catalani Falleti venait de perdre son fils; au moment où les cloches commencèrent à retentir, il se jeta à genoux, et, dans sa profonde douleur, il invoqua l'intercession du Saint. Sa prière fut exaucée et son fils lui fut rendu. Le bruit d'un événement si merveilleux se répandit bientôt de tous côtés, et l'évêque, qui avait déjà été informé de la mort du fils de Falleti, fit appeler ce dernier et s'enquit minutieusement, en présence d'une foule de monde, de toutes les circonstances du fait;

Digitized by Google

et comme elles portaient toutes l'empreinte de la vérité, il prit acte du miracle, et le fit enregistrer comme un fait notoire et avéré.

Saint Thibaud était mort en 1150, le 1er juin, c'est encore ce jour-là qu'on fait sa fête à Albe. L'on voit aussi à Asti, en Piémont, une église dédiée à saint Thibaud; elle fut bâtie en 1657 par le marquis Chirone Villa, en reconnaissance de la guérison miraculeuse de son neveu le marquis Galeas Villa, qui avait reçu une blessure que les médecins avaient déclarée mortelle. Ce dernier fit aussi présent d'une lampe d'argent, d'un poids énorme, à l'église d'Albe qui possède les reliques du Saint.

Les cordonniers l'honorent comme un de leurs patrons, et ont pour lui une dévotion particulière.

SAINT FLOUR,

PREMIER ÉVÊQUE DE LODÈVE ET DE SAINT-FLOUR.

Saint Flour (Florus), fut envoyé par saint Pierre dans la Gaule narbonnaise, pour y prêcher l'Évangile, ainsi que l'attestent la tradition et les plus anciens monuments de l'Église de Lodève, où il établit son siége. Après y avoir converti un très-grand nombre d'idolâtres, les voyant suffisamment instruits et affermis dans la foi, il porta la bonne nouvelle en Aquitaine, dont les habitants reconnurent la vérité à ses miracles. On raconte, entre autres, qu'il fit jaillir une source sur une colline pour apaiser la soif de ses compagnons. Il évangélisa ensuite les Cévennes, d'où il passa en Auvergne. Il s'y arrêta sur une montagne appelée Indiciac, dans la petite ville qui a pris le nom de Saint-Flour. C'est de là qu'il répandit dans toutes ces montagnes la bonne odeur de Jésus-Christ, dont il avait été le disciple, et qu'il alla rejoindre son divin Maître, pour en recevoir la récompense éternelle.

SAINT REVÉRIEN, SAINT PAUL,

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Révérien [1], évêque, vint de Rome à Autun pour y prêcher la foi. Il gouverna dans les temps les plus difficiles, avec

[1] V. *Annales* de Baronius à l'année 273; *Hist. de l'Église d'Autun*; Longueval, t. II.

Digitized by Google

une sollicitude vraiment pastorale, cette église qui paraissait anéantie par la mort de ses fondateurs et de ses premiers disciples. Tandis qu'il travaillait avec un zèle apostolique à l'œuvre de Dieu, l'empereur Aurélien passa par Autun, l'an 273. Il venait de remporter près de Châlons-sur-Marne une victoire éclatante sur Tétricus qu'il conduisait à Rome chargé de chaînes. Aurélien était cruel ; et ce couplet de chanson qu'on fit sur lui : « Personne n'a autant bu de vin, qu'il a versé de sang, » on peut l'appliquer aux chrétiens, à plus juste titre qu'aux ennemis de l'empire. Irrité du succès de la mission de saint Révérien, de saint Paul, prêtre, et de dix autres compagnons de notre saint Évêque, l'empereur les fit prendre, et leur ordonna de sacrifier aux idoles. Ils refusèrent avec fermeté, subirent divers supplices, et furent enfin décapités vers l'an 273.

Quelques auteurs placent leur martyre sur le territoire de Nevers, qui alors dépendait du diocèse d'Autun. Dom Martenne assure dans son ouvrage littéraire, avoir vu dans le jardin de l'abbaye de Notre-Dame de Nevers, une petite chapelle érigée sur le lieu même où l'on croit que saint Révérien souffrit le martyre. La pierre sur laquelle il eut la tête tranchée, se conservait dans l'église [1], et ses saintes reliques dans le trésor, enfermées dans une belle châsse d'argent. La partie supérieure du chef de ce Saint est encore aujourd'hui conservée avec une grande vénération dans un buste d'argent doré, à Vîlly près de Beaune. Les peuples du voisinage recourent avec confiance à son intercession, dans les temps de calamités, particulièrement pour obtenir de Dieu la pluie nécessaire aux biens de la terre dans les temps de sécheresse.

Saint Révérien est le patron de Savianges.

SAINT CLAIR OU CLARS,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Clair, que dans le midi on appelle saint Clars, après avoir annoncé l'Évangile dans l'Aquitaine, fut martyrisé à Lectoure, avec ses compagnons, les bienheureux Babile, Geronce, Jean,

[1] *Histoire de Nevers*, par M. Parmentier. Emprunté à M Péquégnot.

Digitized by Google

Justin, Polycarpe et Sévère. Charlemagne craignant que leurs saintes reliques ne fussent profanées par les Sarrasins, les transporta à Bordeaux dans l'église de Sainte-Eulalie, où elles sont conservées encore aujourd'hui dans une chapelle particulière. La plus importante de ces reliques est le chef de saint Clair.

Les sept châsses de ces Martyrs sont portées chaque année en procession le second dimanche après le dernier dimanche de la fête du Saint-Sacrement. Cette procession connue dans Bordeaux sous le nom de procession des Corps saints attire chaque année un concours immense de peuple [1].

SAINT PAMPHILE DE CÉSARÉE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Pamphile était né à Béryte en Phénicie de l'une des meilleures familles de la province ; et après avoir commencé ses études dans son pays, il alla les perfectionner à Alexandrie en Egypte où l'école chrétienne était très-florissante dans le IIIe siècle de l'Église. Il y prit les leçons du prêtre Pierius célèbre philosophe, théologien et grand prédicateur, qui pour son érudition universelle fut appelé le jeune Origène, et qui a eu sur l'ancien, l'avantage de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Il alla ensuite demeurer à Césarée en Palestine, où après avoir été reçu dans le clergé il fut ordonné prêtre par Agapius, évêque de cette ville.

Il fut bientôt considéré comme le principal ornement de cette Église, autant pour sa sainteté que pour sa doctrine. Sa vie se passait dans l'exercice continuel de toutes les vertus chrétiennes parmi lesquelles on admirait principalement en lui l'humilité qui lui faisait cacher les autres, le mépris qu'il faisait du monde et de ses vaines espérances, la charité avec laquelle il servait son prochain. Il vivait en vrai philosophe, dans une grande sobriété et une indifférence parfaite pour les biens et les maux de cette vie. Il se donnait à l'étude des Saintes-Écritures avec une application toute extraordinaire, et paraissait en faire la principale de

[1] M. l'abbé de Pardiac.

Digitized by Google

ses occupations. Il avait une ardeur si grande pour les sciences et les livres, qu'il forma dans Césarée une ample bibliothèque et la remplit des plus excellents ouvrages des anciens qu'il eut soin de faire venir de tous côtés. Mais comme il ne songeait qu'à servir l'Église et à ramasser de quoi pouvoir éclaircir ou défendre les vérités de la religion, il ne remplit sa bibliothèque que d'auteurs ecclésiastiques.

L'on vit bientôt l'utilité d'un si noble dessein, et l'on peut dire que sans ce Saint l'Église aurait perdu la connaissance de son histoire ancienne, puisque ce n'est que de ce trésor que son historien Eusèbe a tiré tous les secours qui lui étaient nécessaires pour l'écrire. Entre les livres des anciens que Pamphile tâchait de rassembler, il n'y en avait pas qu'il recherchât avec plus de soin et d'affection que ceux d'Origène dont il était l'admirateur. Il écrivit de sa main la plus grande partie de ses œuvres, et saint Jérôme crut avoir trouvé le trésor de Crésus, lorsqu'il recouvra l'exemplaire que notre Saint avait transcrit des vingt-cinq livres de commentaires de cet auteur sur les douze petits Prophètes. Outre les dépenses qu'il faisait pour sa bibliothèque, il achetait encore des exemplaires de l'Écriture-Sainte en grande quantité pour en faire des présents, et il les distribuait à tous ceux qu'il voyait portés à la lecture, aux hommes et aux femmes indifféremment, par le désir qu'il avait de faire connaître la parole de Dieu, et les vérités de notre religion à tout le monde.

Il s'appliquait principalement à faire en sorte que le texte de la Bible fût extrêmement correct, et pour mieux réussir dans ce travail il y associa le plus célèbre de ses disciples, Eusèbe, dont il connaissait l'esprit et l'habileté, et qui avait été nouvellement ordonné prêtre de l'Église de Césarée. C'est l'auteur de l'Histoire ecclésiastique et de divers autres ouvrages importants, celui qui fut évêque de la même ville depuis la paix rendue à l'Église et qui se vit en très-grande considération auprès de l'empereur Constantin. Il s'attacha à notre Saint avec tant d'affection, que rien ne l'en put séparer que la mort : mais n'ayant pu être dans la suite le compagnon de ses souffrances, comme il l'avait été de ses études et de ses travaux, il voulut au moins faire connaître

Digitized by Google

à la postérité quelle avait été leur amitié en se faisant appeler Eusèbe de Pamphile, et se glorifiant de son nom comme les enfants font de celui de leur père. L'un des premiers et des plus importants ouvrages qu'ils firent ensemble fut la correction des Septante, dont le texte avait été extrêmement corrompu par la négligence et l'ignorance des copistes depuis qu'Origène l'avait corrigé.

Ces études n'empêchaient pas que Pamphile ne tînt encore l'école publique de Césarée, et qu'il n'y fît des leçons de théologie avec beaucoup d'assiduité. Mais la persécution que l'on faisait à l'Église dans tout l'Orient depuis près de cinq ans, interrompit le cours de tous ces saints exercices. Le César Maximin Daia qui semblait en être alors le principal auteur passait encore en cruauté l'empereur Galère Maximien : et les officiers de l'empire dans son département ne pouvaient mieux lui faire leur cour qu'en lui suggérant de nouveaux genres de supplices contre les chrétiens, et en arrosant les villes et les provinces de leur sang. Urbain l'une de ces créatures qu'il avait fait gouverneur de la Palestine, et qui exécutait avec une violence presque inouïe les intentions de ce persécuteur, fit arrêter saint Pamphile sur la réputation qu'il avait d'être l'un des principaux maîtres des chrétiens dans la ville de Césarée. Le récit qu'on lui fit de son mérite extraordinaire lui donna la curiosité de vouloir éprouver par lui-même sa vertu et son savoir.

Sur ce qu'il en reconnut il vit de quelle importance il serait de gagner un homme de ce poids, dont l'exemple ne pourrait manquer d'entraîner beaucoup de chrétiens du côté où on le verrait tourner. Il n'oublia rien pour le porter à sacrifier aux dieux : mais le voyant également insensible à ses promesses et à ses menaces il eut recours aux tourments, et lui en fit souffrir des plus cruels. La patience étonnante du Martyr ne servit qu'à irriter de plus en plus la cruauté de ce juge, jusqu'à ce qu'après lui avoir fait déchirer les côtés avec des ongles de fer, longtemps et à diverses reprises, et l'avoir mis à deux doigts de la mort par la perte de son sang, il le fit porter dans la prison pour tâcher de prolonger son martyre.

Digitized by Google

Son dessein était de faire retourner au combat ce généreux athlète lorsque ses plaies seraient fermées. Mais la justice divine qui devait venger le monde des crimes d'un si méchant homme, le poursuivit de si près, qu'il n'eut pas le loisir de se procurer la satisfaction qu'il s'était promise de ce nouveau spectacle. Il perdit en une nuit toute la faveur qu'il avait auprès du César Maximin, dont il avait été jusque-là l'ami, le compagnon et le principal ministre. Par un ordre venu tout à coup il se vit dépouillé en un instant de toutes ses dignités, abandonné de ses gardes, chassé honteusement du palais, traîné dans les rues avec mille indignités : et après avoir été exposé pendant quelque temps aux insultes de la populace à qui ses violences et ses débauches l'avaient rendu odieux, il eut la tête coupée au milieu de la ville même où il avait exercé toutes ses cruautés.

Maximin qui n'avait aimé ce malheureux qu'à cause de la haine qu'il portait aux chrétiens, envoya en sa place Firmilien, auquel il donna ordre de continuer la persécution avec la même cruauté. Ce nouveau gouverneur marqua beaucoup de zèle pour ne pas dire de fureur dans l'exécution du ministère dont il était chargé, et fit un grand nombre de Martyrs. Cependant soit qu'il oubliât saint Pamphile, soit qu'il le réservât pour quelque occasion éclatante, il le laissa longtemps dans la prison sans donner d'ordre exprès pour lui ôter la liberté de voir ses amis. Eusèbe l'y alla souvent visiter, et si souvent qu'il ne le quittait presque plus. Ils profitèrent de cette facilité pour continuer les études qu'ils avaient commencées ensemble. Ce fut durant cette prison qu'ils composèrent de concert l'Apologie d'Origène contre ceux qui combattaient la doctrine de ce grand homme par malignité ou par ignorance et qui condamnaient ses écrits sans les avoir lus ou compris.

L'ouvrage qui pour la plus grande partie était de saint Pamphile dont il a longtemps porté le nom, était divisé en cinq livres auxquels Eusèbe en ajouta un sixième après la mort du saint Martyr. Il était dédié aux confesseurs de Jésus-Christ relégués, qui travaillaient dans les mines de la Palestine, et dont plusieurs s'étaient laissé prévenir jusqu'à douter s'ils ne devaient point se

Digitized by Google

rendre au nombre et à l'autorité de ceux qui parlaient de tous côtés contre Origène et contre tous ceux qui lisaient ses livres. Ce fut pour les éclaircir dans leurs doutes, et pour réfuter par cette occasion les calomnies que les autres publiaient contre ce célèbre docteur que saint Pamphile entreprit cet ouvrage. Mais des six livres qu'il contenait, il nenous en est resté que le premier, encore ne l'avons-nous que de la version de Rufin, homme si suspect, que saint Jérôme l'a cru capable d'avoir fait lui-même l'apologie d'Origène et de l'avoir supposée à saint Pamphile. En quoi néanmoins il paraît que ce saint Docteur a donné un peu trop à la mauvaise opinion qu'il avait de son adversaire. Il avait cru d'abord comme tout le monde que saint Pamphile était l'auteur de l'apologie d'Origène : mais il avait pris depuis occasion de changer de sentiment et d'accuser Rufin, sur quelques termes ambigus d'Eusèbe qui avait déclaré que le Saint n'avait rien écrit de lui-même que quelques lettres : rétractation à laquelle peu de gens paraissent avoir eu égard. Quelques-uns prétendent que Rufin ne traduisit que le premier des six livres de l'Apologie dans lequel saint Pamphile défendait ou excusait les opinions d'Origène, et qu'il laissa les cinq autres où l'on ne traitait que de sa vie et de ses mœurs. Les six livres se voyaient encore en leur entier du temps de Photius au IXe siècle : ce qui ne favorise point les soupçons que saint Jérôme avait de Rufin, qui n'était guère propre à écrire en grec pour tromper le public.

Il y avait près de deux ans que saint Pamphile était dans la prison lorsqu'au mois de février de l'an 309, le septième de la persécution, cinq chrétiens d'Égypte retournant de Cilicie où ils avaient conduit des confesseurs condamnés aux mines, donnèrent occasion au gouverneur Firmilien d'achever son procès et celui de quelques autres qui étaient arrêtés avec lui depuis le même temps. Ces cinq Egyptiens s'étant déclarés chrétiens à la garde de la ville de Césarée par où ils passaient, furent menés en prison : et le lendemain qui était le 16 février, ils furent présentés au juge qui se fit amener en même temps saint Pamphile et quelques autres prisonniers de la religion. On peut voir parmi les Saints de ce jour l'histoire que nous avons rapportée du com-

Digitized by Google

bat et du triomphe de ces cinq Martyrs venus d'Égypte qui avaient quitté les noms profanes que leurs parents leur avaient donnés pour prendre ceux d'Élie, de Jérémie, d'Isaïe, de Samuel et de Daniel. Nous y avons joint celle de saint Porphyre, domestique, de saint Pamphile, et celle d'un autre martyr nommé Séleuque, qui était venu de la Cappadoce en Palestine. Nous avons raconté aussi celle de saint Théodule et de saint Julien. De sorte que des douze illustres Martyrs de cette journée nous n'avons plus à parler que de ceux qui furent couronnés avec saint Pamphile.

L'un s'appelait Valens et était diacre de l'Église d'Ælie, c'est-à-dire de Jérusalem. C'était un vieillard vénérable, qui s'attirait le respect de tous ceux qui le voyaient, encore plus par sa vertu que par ses cheveux blancs. Il savait l'Écriture Sainte en perfection : et il en récitait par cœur des pages entières de quelque endroit que ce pût être aussi facilement que ceux qui lisaient. Il avait été interrogé deux ans auparavant, incontinent après saint Pamphile, et avait confessé généreusement le nom de Jésus-Christ devant le gouverneur Urbain qui lui avait fait souffrir des tourments semblables à ceux de ce Saint.

L'autre nommé Paul, était de Jamnie, ville de Palestine près de la mer au couchant de Jérusalem, homme de grande piété qui avait fait paraître en toutes rencontres beaucoup de zèle dans ses actions de charité et dans ses exercices de religion. Il avait aussi remporté la gloire de la confession, et souffert les fers brûlants avant sa prison.

Le gouverneur Firmilien, après avoir condamné les cinq Égyptiens qui n'avaient été pris que la veille, vint à Pamphile à Valens et à Paul, et apprenant qu'ils avaient déjà été mis à la question sous son prédécesseur, il jugea qu'il était inutile de leur faire subir de nouvelles tortures. Il se contenta de les interroger pour une dernière fois et de leur proposer les édits des empereurs pour les y soumettre : après quoi il leur prononça la sentence de mort et se retira. Ce fut à la lecture de la sentence que Porphyre domestique de saint Pamphile, jeune philosophe de grande vertu et fort affectionné à son maître, s'étant écrié pour demander la

Digitized by Google

sépulture des condamnés, fut arrêté et martyrisé sur-le-champ. Il reçut la grâce du Baptême dans les flammes qui le consumèrent : et ainsi le catéchumène prévint le prêtre de quelques heures, et le Serviteur entra devant le Maître dans la gloire du ciel. Saint Pamphile, saint Valens et saint Paul furent exécutés sur le soir : et leurs corps par ordre du gouverneur demeurèrent exposés avec ceux des autres Martyrs pendant quatre jours et quatre nuits sous bonne garde, pour les laisser dévorer aux bêtes. Mais on n'en vit approcher aucune durant tout ce temps : et une marque si visible de la protection du ciel fit qu'on laissa aux fidèles la liberté de les emporter et de leur donner telle sépulture qu'ils jugeraient à propos.

Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Pamphile et de ses compagnons le 1er juin.

SAINT JOUIN,

ABBÉ.

Saint Jouin était né à Mouterre-Silly, dans le Loudunais, terre de sa famille qui était illustre et puissante selon le monde, mais plus grande aux yeux de Dieu pour avoir donné à l'Église plusieurs Saints dont elle honore la mémoire. Il était frère de saint Maximin de Trèves dont nous avons vu la vie au 29 mai. C'est donc vers le commencement du IVe siècle qu'il commença à édifier par ses vertus. Les traditions de sa famille, qui était toute chrétienne à une époque et dans un pays où le paganisme avait encore des partisans, élevèrent à Dieu ses premières pensées. Le dégoût du monde s'ensuivit, et jeune encore, il se retira pour ne penser qu'à son salut, dans une solitude nommée alors Ansion, qu'arrosait la petite rivière de la Dive, à peu de distance de Loudun. Là, il s'astreignit à une règle austère de travail, de prière et de pénitence. De nombreux disciples désirèrent bientôt se joindre à lui, et devinrent les premiers hôtes du célèbre monastère connu plus tard sous le nom de Saint-Jouin-de-Marnes, à cause de la proximité où il était de cette petite localité. Il faut reporter cet établissement au milieu du IVe siècle, et peut-être à l'épiscopat de Saint-Maixent, sous l'autorité duquel saint Jouin

Digitized by Google

dut recevoir la charge abbatiale. La supériorité que lui conféra cette charge ne le rendit que plus assidu à ses devoirs. Sans cesse appliqué à l'instruction de ses frères, le pieux cénobite les fit rapidement avancer dans la perfection dont il donnait l'exemple. Il eut le bonheur de voir l'épiscopat de saint Hilaire, et, sans doute, dans la grande œuvre de sa fondation monastique, il jouit plus d'une fois de ses entretiens et de ses conseils. Nous pourrions dire aussi qu'il eut la douleur de le voir mourir, si ce n'était pas bien plutôt une consolation de suivre, pour ainsi dire, de ses regards le dernier élan d'un Saint qui abandonne la terre pour le Ciel. Quoi qu'il en soit, il ne lui survécut pas de beaucoup, selon la plus commune opinion, et dut, par conséquent, s'en aller après l'an 368, rejoindre l'auguste Pontife qui avait été son maître et son ami.

Ces temps si féconds en vertus éminentes, disons plus, en véritable sainteté, devaient l'être aussi en miracles. Les miracles sont les marques les plus authentiques de la charité parfaite que Dieu se plaît à honorer dans ses amis. Ceux qui s'opérèrent sur la tombe de saint Jouin mirent le comble à la réputation qu'il s'était acquise [1]. Le monastère s'augmenta sous l'influence de ces prodiges; on y accourut de toutes parts; d'illustres disciples s'y formèrent. On y vit briller successivement des Saints formés à l'école et par les souvenirs du saint Abbé. De ce nombre, l'Église de Poitiers honore dans ses offices publics saint Paterne, qui devint évêque d'Avranches, saint Aicadre ou Achard, qui fut abbé de Jumiége, en Normandie, et saint Généroux, qui gouverna le monastère de Saint-Jouin, et fit bâtir sur les bords du Thouet, au commencement du VIe siècle, un autre couvent dont l'Église porte encore son nom.

Le corps de saint Jouin, déposé d'abord dans une église dédiée à saint Christophe, fut transféré ensuite dans une autre plus grande et plus magnifique, qu'il avait dédiée lui-même à saint Jean-Baptiste. Il y fut conservé jusqu'au IXe siècle. Les guerres de ces temps malheureux amenèrent, avec la ruine du monas-

[1] D. Fonteneau, cité par M. Arnaud, *Mon. des Deux-Sèvres*, p. 105.

Digitized by Google

tère et la dispersion des religieux, la perte irréparable des pieux trésors qu'on y gardait avec amour. Mais Dieu a promis de « retrouver les ossements de ses Saints, » au jour de la résurrection. (AUBER.)

SAINT CAPRAIS DE LÉRINS.

L'étude des lettres humaines est rarement un moyen dont Dieu se serve, pour attacher les âmes à son service ; mais quand, par une grâce particulière, il veut qu'on fasse usage de la science pour les intérêts de l'Évangile, on reconnaît bientôt en ceux qu'il conduit de la sorte, combien ces talents sont utiles, si on en fait une sainte application, et qu'ils sont véritablement les dons et les bienfaits du père des lumières. Saint Çaprais avait eu soin de se rendre habile dans la philosophie et l'éloquence, et s'il avait voulu s'en prévaloir pour s'élever au-dessus des autres hommes, ses qualités acquises, jointes aux avantages qu'il avait reçus de la nature, l'eussent fait parvenir sans peine à une éclatante fortune ; mais il sacrifia de bon cœur à la gloire de suivre Jésus-Christ, les biens et les honneurs que le monde lui offrait. Pour se rendre plus libre des embarras du siècle, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans une grotte sur les montagnes qui séparaient la Gaule Belgique de la Germanie.

Dès qu'il se vit seul dans ce désert, où son cœur ne respirait plus que pour le Ciel, il s'imposa un genre de vie dont tous les exercices étaient une suite uniforme d'austérités et de pénitences.

Son amour pour Dieu lui faisait sentir une joie pure à n'avoir que lui pour spectateur et pour témoin de ses sacrifices. Le plaisir de penser qu'il était ignoré des hommes, lui faisait goûter mille consolations innocentes, et son cœur fait pour chérir Celui qui l'avait formé, éprouvait combien il est séduit quand il est sensible à d'autres objets. Mais s'il était si doux pour lui de jouir de ce tendre commerce avec Dieu, il y aurait eu pour les autres un trop grand malheur à ne pas profiter d'un si bel exemple. La Providence divine permit qu'il fût découvert, et tous ceux qui l'approchèrent trouvèrent en lui des vertus si vives et si sainte-

Digitized by Google

ment cultivées à l'ombre de son désert, que plusieurs furent touchés du désir de quitter le monde.

Un jeune seigneur entre autres, nommé Honorat, ayant connu le mérite de saint Caprais, résolut de s'attacher à un si grand homme, et d'en recevoir tous les enseignements dont il avait besoin pour se conduire dans la retraite qu'il méditait. Pressé par les mouvements d'une grâce forte, il ne se trouvait pas au milieu de ses parents et de ses biens, en liberté de se consacrer entièrement à Dieu; il prit donc la resolution de tout abandonner, et s'étant éloigné, avec son frère nommé Venance, à qui il avait inspiré les mêmes sentiments que les siens, ils vinrent trouver saint Caprais, et le prièrent instamment de les accompagner dans les voyages de piété qu'ils voulaient entreprendre. Le Saint, que nul engagement ne retenait au lieu où il était alors, consentit à remplir cet office de charité, avec ces deux jeunes fidèles, qui n'avaient pas encore assez d'expérience dans la vie chrétienne pour être abandonnés à leur propre conduite. Toute la terre, en quelque endroit qu'on y demeurât, lui paraissait également un lieu d'exil, et il crut que les soins qu'il prendrait pour faire avancer ces deux disciples dans les routes de la pénitence, ne seraient pas incompatibles avec l'envie qu'il avait de continuer toujours la sienne.

Il les mena donc partout où il s'imagina que leur piété pourrait le plus s'accroître et s'animer. Ils visitèrent plusieurs tombeaux des Martyrs et plusieurs solitudes célèbres par le séjour des anachorètes qui les avaient habitées.

Lorsqu'ils passèrent par Marseille, Procule, évêque de cette ville, charmé des talents et de la ferveur de saint Honorat, voulut l'attacher à son Église et lui conférer les Ordres, mais il ne put l'y déterminer. Le jeune homme pour échapper aux poursuites de l'Évêque, quitta les Gaules et s'en alla voyager au Levant avec saint Caprais et avec son frère. La mort de Venance les empêcha d'aller plus loin et de passer en Asie, comme ils en avaient le dessein. Ils reprirent la route des Gaules et s'arrêtèrent d'abord dans le diocèse de Fréjus, dont saint Léonce était évêque. Après que le Saint et son fervent disciple eurent de

Digitized by Google

meuré quelque temps auprès de ce grand Prélat, ils passèrent tous deux dans l'île de Lérins, où saint Honorat voulut établir un monastère.

Cette île est située dans un petit golfe, entre les villes d'Antibes et de Fréjus, à deux lieues de l'une et à cinq de l'autre. Tout le monde fut effrayé de la résolution que prenaient ces deux Saints, non-seulement d'aller fixer leur demeure, mais même d'entrer dans un désert rempli de serpents horribles, et dont les morsures empoisonnées interdisaient le séjour à tous les hommes. Les deux Serviteurs de Dieu ne furent pas rebutés de tout ce qu'on put leur dire, pour mettre obstacle à leur entreprise. Suivis de cinq ou six disciples qu'ils avaient acquis, lorsqu'ils faisaient, auprès de l'évêque de Fréjus, quelques essais de solitude, ils entrèrent dans cette île affreuse; et plus ils se ressouvenaient de ce qu'on leur en avait parlé comme d'une terre inaccessible, plus ils se réjouissaient et se préparaient à y vivre dans une parfaite séparation de tout commerce avec le monde.

Honorat, accompagné de son fidèle directeur, entra plein de confiance avec lui dans cette solitude; les autres, animés par leur exemple les suivirent, et ces reptiles redoutables s'évanouirent en un moment presque tous; en sorte que s'il en resta, ce ne fut que pour montrer le pouvoir de ces courageux solitaires, qui les rendirent impuissants, et leur ôtèrent tout ce que leur venin avait eu de force. Alors cette région stérile et inhabitée devint féconde et remplie de Saints. Honorat en fut reconnu pour le chef et le pasteur, et saint Caprais lui-même, ne le regardant plus comme son disciple, lui rendit une fidèle obéissance. Il oublia les droits de son âge, et l'autorité qu'il avait eue si longtemps sur le nouvel abbé, qui, loin de se prévaloir de celle qu'on lui donnait, ne fit jamais rien sans les avis et sans le consentement de saint Caprais. Il engagea même tous ses disciples à reconnaître le saint vieillard, pour celui à qui l'on était redevable d'un établissement si utile.

Caprais éludait ces éloges autant qu'il le pouvait, et renvoyait à saint Honorat tous ceux qui s'adressaient à lui comme à un

Digitized by Google

homme qu'ils croyaient dans une expérience plus consommée.

Sa charité n'ayant plus à s'occuper du soin des autres, il tourna toute son application sur lui-même ; il se renferma dans les seuls exercices de la vie cachée, et profita du loisir où le mettaient les grands talents d'un abbé si plein de lumières.

Lorsque Honorat fut fait évêque d'Arles, saint Caprais continua de demeurer dans la solitude de Lérins, où il vécut encore plusieurs années, uniquement occupé des biens célestes qu'il espérait, et assujetti aussi parfaitement que les plus religieux, à toutes les observances de la règle. Saint Maxime, successeur de saint Honorat au gouvernement de ce monastère, ne considéra pas moins Caprais que son prédécesseur, quoiqu'il n'en eût pas reçu les mêmes secours.

Saint Caprais eut une très-sainte mort, et fut enterré dans l'abbaye de Lérins, où il a toujours été conservé avec beaucoup de vénération.

SAINT RENAN,

ÉVÊQUE BRETON.

Renan dut le jour à des parents que saint Patrice avait convertis à la foi. Il fit de si heureux progrès dans la science et les vertus, qu'il fut admis dans les ordres. La sainteté éclatait en lui. Dès qu'il fut prêtre, il fut presqu'en même temps élevé à l'épiscopat, mais sa dignité ne lui assignait pas de diocèse. Il était ce qu'on a appelé évêque régionnaire ; et chargé de convertir les idolâtres, il lui fallait le sacerdoce entier de manière qu'il pût non-seulement baptiser, mais confirmer et donner au besoin des ordinations. Il se fixa d'abord dans le pays de Léon, et lorsque ses fatigues l'obligèrent à prendre un peu de repos, il se construisit une petite chaumière qui fut plus tard le centre de la ville de Saint-Renan.

Mais il reçut là tant de visites de pauvres et d'infirmes, que désirant une solitude où il pût se reposer en Dieu, il s'en alla dans la forêt de Nevet. Épuisé de fatigues, il fut accueilli charitablement par un bûcheron, qui lui fit un ermitage au lieu qu'on a appelé depuis Locrenan. La réputation de sa sainteté parvint alors jusqu'à Grallon II, comte de Cornouailles, qui avait

Digitized by Google

son palais à Quimper. Il vint visiter le Saint et en reçut des consolations.

La tradition rapporte que la patience du solitaire fut mise un jour à une étrange épreuve. La femme du bûcheron vint reprocher à Renan de détourner son mari du travail. Loin d'être désarmée par la mansuétude du Saint, elle publia qu'il était un enchanteur et qu'il voulait faire son mari magicien. Elle cacha dans un coffre sa petite fille, âgée de quatre ans, et débita partout que l'habitant de la forêt était le loup qui dévorait le bétail des voisins, et que même il avait mangé sa fille. Pour appuyer cette calomnie infernale, elle courut, entourée de voisines qu'elle avait persuadées, réclamer sa fille au Saint avec des cris furieux ; de là elle alla se jeter aux pieds de Grallon et lui demander justice du monstre qui avait dévoré son enfant et qui faisait de son mari un magicien.

Le prince fit venir Renan en disant à ses serviteurs : « Qu'on lance sur lui mes deux dogues furieux. S'il est innocent, sa vertu le sauvera. » Renan entra, fit sur les animaux féroces le signe de la Croix en disant : « Que le Seigneur vous arrête. » Aussitôt les deux chiens adoucis caressèrent Renan, qui se justifia en déclarant que la malheureuse avait enfermé sa petite fille dans un coffre et qu'elle y était morte. La chose fut vérifiée. La mère criminelle allait être mise à mort. Mais le Saint la sauva en ressuscitant la victime de la fraude de son ennemie.

Plus que jamais dégoûté du monde, saint Renan alla passer le reste de sa vie dans la forêt de Loudéac. Il y mourut saintement le 1er juin de l'an 395.

LES TROIS VIERGES DE CAESTRE [1],

SAINTE EDITH, SAINTE ELFRIDE ET SAINTE SABINE, MARTYRES.

Au temps où le grand empereur Charlemagne régnait sur les vastes royaumes soumis par les armes aux Francs, il y avait en

[1] Caestre est un joli bourg du diocèse de Cambrai, auprès d'Hazebrouck. Il est célèbre par les trois vierges qui ont subi là le martyre et dont la chapelle devenant un lieu de pèlerinage, y a formé une paroisse. Leur histoire est peu

Digitized by Google

Angleterre un roi sage et prudent qu'on nommait Kénulphe; sa domination s'étendait sur les provinces des Saxons occidentaux ou de Wessex, sur la Mercie et d'autres terres qu'il avait réunies à sa couronne. A l'exemple d'Ina, son aïeul, qui avait bâti à Rome le magnifique hospice des Saxons, et qui avait établi dans son royaume le Denier de Saint-Pierre [1], comme un hommage perpétuel aux Souverains Pontifes, Kénulphe, en montant sur le trône, s'était empressé d'écrire au Pape Léon III, pour témoigner de sa soumission et de son respect envers le Vicaire de Jésus-Christ. Le Pape répondit avec une douce bénignité à la lettre du roi des Saxons; il l'assura de sa bienveillance paternelle, et l'exhorta à marcher constamment, et avec la grâce de Dieu et sous la protection de la très-sainte Vierge, sa divine Mère, dans la voie que lui avaient tracée ses pères : il l'engagea à gouverner avec bonté ses sujets, à veiller sur leurs intérêts tant spirituels que temporels, à éviter les contentions et les schismes, et à conserver intact le dépôt de la foi qui lui avait été si heureusement transmis.

Kénulphe était digne des éloges que le Pape faisait de sa piété et de son dévouement pour le Saint-Siége. Il mérita d'être le père des trois vierges que la Flandre vénère comme Saintes et Martyres, Edith, Elfride et Sabine, dont les noms ont été conservés par la tradition populaire du pays de Caestre [2].

La piété de leurs glorieux ancêtres fut comme le gage de la haute perfection des trois princesses saxonnes. Élevées à la cour de leur père, alors le plus puissant des rois de la Grande-Bretagne, elles se montraient au milieu de leurs compagnes, comme le soleil parmi les astres du firmament. Plus belles encore de la candeur virginale dont leur âme était ornée, que des attraits

connue. Celle que nous donnons a été écrite par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

[1] Le denier de Saint-Pierre était une taxe d'un sou par famille que les Anglais payaient chaque année au Pape, et qui ne fut supprimée que sous Henri VIII, de sacrilége mémoire.

[2] Le village de Caestre, l'un des plus beaux et des plus importants de l'arrondissement d'Hazebrouck, est situé sur la route de Lille à Dunkerque, à égale distance de chacune de ces deux villes.

Digitized by Google

dont les avait dotées la nature, elles avaient paru, dès l'aurore de la vie, comme trois fleurs choisies par le divin Maître de nos âmes, et que le souffle impur du monde ne devait jamais ternir. Comme la rose du matin qui s'entr'ouvre à la rosée brillante de fraîcheur, ainsi les trois sœurs s'entr'ouvraient dès le jeune âge aux impressions célestes de la grâce ; mais, semblables à la violette qui dérobe sous la verdure la suavité de ses parfums, Édith, Elfride et Sabine se dérobaient dans la solitude et la retraite aux hommages dont elles étaient environnées. Humbles et modestes, elles évitaient toute louange pour la reporter à Celui qui seul est digne de tout honneur, fuyant le monde, qui était pour elles sans attraits.

Si parfois elles sortaient du palais du roi leur père, c'était pour visiter les pauvres et les veuves, consoler les affligés, et se renfermer dans les églises où elles demandaient sans cesse la grâce de résister aux séductions dont elles étaient environnées.

Plus elles cherchaient à se cacher, plus les regards se tournaient vers elles : l'odeur de leurs vertus, en montant vers le trône de la miséricorde, s'exhalait autour d'elles, et les plus grands princes se seraient crus heureux de les avoir pour épouses. Mais toutes trois elles avaient choisi pour fiancé Jésus-Christ, et par une inspiration intérieure, dès leurs plus jeunes années, avaient voué à Dieu leur virginité. Kénulphe respecta le vœu de ses filles, et les rois qui avaient aspiré à leurs mains s'étaient retirés respectueusement devant un choix si grand et si glorieux.

Trois seigneurs de la cour, plus audacieux que les autres, osèrent insister auprès des princesses. Moins touchés de leurs vertus que de leur beauté passagère, ils conçurent une passion criminelle qu'ils déguisèrent sous une apparence d'affection et de respect. Repoussés par les trois vierges, ils sentirent leur passion se changer en courroux, et, irrités de n'avoir pas été agréés, ils prirent la résolution de se venger, si jamais l'occasion se présentait à eux. Mais des années se passèrent ; les trois vierges continuaient à vivre en recluses dans la demeure du roi leur père, lorsque Kénulphe mourut, en les laissant sous la protection de son successeur.

Digitized by Google

Parvenues à un âge respectable, Édith, Elfride et Sabine son gèrent à imiter la piété des princes de leur époque, en se rendan en pèlerinage à Rome, pour vénérer le tombeau des Apôtres Les royaumes soumis au sceptre de Charlemagne, et la Franc en particulier, jouissaient d'une paix profonde qui était due à l sagesse de ce grand prince. Les côtes maritimes de la Flandre qu'on nommait alors la Morinie, faisant partie du diocèse d Thérouanne, avaient été purgées des forbans qui les avaient in festées; les routes et les chemins étaient libres de tout brigan dage, et les voyageurs traversaient en toute sécurité l'étendu de l'empire ou le bras de mer qui sépare la France de l'Angl terre.

Les rois de la Grande-Bretagne avaient plus d'une fois réclam de Charlemagne sa protection pour voyager dans son royaume des pèlerins en grand nombre, nobles ou plébéiens, marchand ou seigneurs, se rendaient fréquemment en Italie à cette époque pour porter leurs hommages au successeur de saint Pierre e puiser aux sources de la religion les eaux abondantes de la piét et de la sainteté. Les femmes elles-mêmes entreprenaient san crainte ce long voyage, sans redouter aucun péril, n'ayant essuyer d'autres difficultés que les fatigues inséparables de l route. La prévoyante vigilance du roi protégeait tous les pèlerin

Lorsqu'on apprit à la cour la résolution que les princesse avaient prise de se rendre aux Seuils Apostoliques [1], il ne man qua pas de personnes qui cherchèrent à les dissuader d'une pa reille entreprise. On s'étonnait surtout qu'elles voulussent s mettre seules en voyage, comme les plus humbles pèlerins. O leur en montra le danger, tout en leur représentant qu'il éta cruel de laisser leur famille. — Pourquoi, leur disait-on, all ainsi toutes trois ensemble? Qu'une seule d'entre vous parte av sa suite, et qu'après son arrivée à Rome les autres la rejoigne après avoir reçu de ses nouvelles. — Non, non, répondiren elles d'un accord unanime; avec la grâce de Dieu, il n'en se pas ainsi. Toutes trois nous avons formé le dessein de cette e

[1] *Limina Apostolorum*, nom que l'on donnait au tombeau de saint Pierre

Digitized by Google

treprise, toutes trois ensemble nous la mènerons à bonne fin. Si quelque danger s'offre à nous, si nous avons à souffrir, qui mieux qu'une sœur peut encourager et consoler sa sœur? Notre prière réunie aura-t-elle plus de peine à gagner l'autel du Seigneur que celle de nos suivantes?

En voyant leur ferveur et la grâce toute céleste qui brillait dans leurs traits et leurs discours, on n'osa plus s'opposer à leur résolution. Édith, Elfride et Sabine se dépouillèrent des riches vêtements de la cour, et revêtirent avec une humilité pleine de joie l'habit commun à tous les pèlerins qui se disposaient à un long voyage. C'était la robe de bure, le manteau gris, la guimpe et le voile de l'époque, que représentent encore de nos jours certaines religieuses dans leur costume; à quoi elles ajoutèrent les coquilles et le bâton des pèlerins. Elles marchèrent à pied jusqu'au bord de la mer, accompagnées d'un grand nombre de seigneurs qui voulaient avoir au moins la consolation de les escorter une partie du chemin.

Elles durent attendre quelque temps qu'on eût équipé le navire destiné à les transporter. Le même cortége voulut encore les suivre jusqu'à la côte de la France, dans l'espoir de les ébranler plus facilement quand on serait en mer. Mais, prodige de la miséricorde divine! l'Océan courroucé s'apaisait sous le sillage de la barque qui portait les trois vierges, et les vents, d'accord avec les flots, semblaient obéir à une force supérieure à toute force humaine. Les seigneurs alors changèrent de langage; ils virent le doigt de Dieu dans la volonté des princesses, et ils n'osèrent plus que les encourager dans leur pieux pèlerinage. Émus toutefois, en les voyant ainsi toutes seules, prêtes à quitter le vaisseau, ils firent un dernier effort pour les engager à prendre quelques suivantes. Mais elles demeurèrent inébranlables. La protection du Ciel leur suffisait.

Elles prirent terre à Mardick, lieu célèbre où l'on voyait encore une partie des grands ouvrages autrefois bâtis par les Romains. On fit alors de nouvelles tentatives auprès des trois princesses, pour leur faire prendre au moins les délicatesses dont elles pouvaient avoir besoin : mais elles ne voulurent recevoir

Digitized by Google

que du pain et quelques petits poissons séchés, seule nourriture disaient-elles, qui convînt à des voyageuses que la Providence appelait à un si saint pèlerinage. Cette abnégation arracha des larmes à tout le monde. Mais ces larmes se changèrent en sanglots, lorsqu'il fallut se séparer. Édith, Elfride et Sabine, remplies de l'esprit de Dieu, faisant taire les sentiments de la nature, s'éloignèrent rapidement de leurs parents et de leurs amis désolés, sur la route de Cassel.

Cette ville était alors la plus forte place de tout le pays des Morins, et la voie romaine qui la traversait se rattachait directement aux grands chemins de l'Italie. Suivant la pieuse coutume des pèlerins, les trois saintes sœurs devaient visiter tour à tour chacun des monastères ou des églises qui se trouveraient sur leur passage. Bergues à cette époque n'existait pas encore; mais le monastère de Saint-Winoc, qui fut transporté ensuite sur la montagne et qui donna naissance à cette ville, se trouvait au village de Wormhoudt, à deux lieues de la ville de Cassel. C'est là que ce grand serviteur de Dieu, renonçant à la couronne qu'il avait héritée des rois bretons ses ancêtres, était venu consacrer sa vie dans l'humilité et la pénitence. Mais après sa mort son esprit était demeuré avec ses frères; à l'invocation de son nom, de grands miracles s'opéraient, dont la renommée publiait le récit dans toutes les provinces de l'Angleterre.

Les trois vierges s'avançaient avec joie sur la route, heureuses de s'approcher de cette sainte maison où Winoc avait vécu et où il avait pris congé de la terre, pour aller jouir de la présence de l'Agneau sans tache, dans la société des Bienheureux et des Archanges. En sortant d'Ekelsbèque, elles aperçurent tout à coup les tours du monastère, et cette vue les fit tressaillir d'allégresse. Elles baisèrent, en pleurant, le seuil du sanctuaire. Les religieux, informés de leur arrivée, les accueillirent avec non moins de respect que de bienveillance.

Mais les nobles sœurs, après avoir satisfait leur dévotion au tombeau de saint Winoc, continuèrent leur chemin vers Cassel. Apprenant que saint Pierre était honoré d'un culte spécial dans cette ville, elles se rendirent à l'ancienne basilique des Morins.

Digitized by Google

où elles prièrent avec ferveur. En sortant de l'église, elles allèrent s'asseoir sur les bords d'une fontaine qui jaillissait sur le sommet de la colline ; elles y prirent paisiblement leur repas, pour rendre la vigueur à leurs membres fatigués. Elles rendirent ensuite grâces à Dieu, en lui demandant, par l'intercession du Prince des Apôtres, de les conduire heureusement à Rome, ou de leur ouvrir la porte du ciel où elles n'auraient plus désormais d'autre soif que de Jésus-Christ, leur céleste Époux. Cette grâce leur fut accordée largement, et bien plus tôt qu'elles n'auraient pu le penser.

En descendant la montagne de Cassel, elles découvrirent entre les cimes des grands arbres les vastes constructions du monastère d'Eecke. Saint Wulmar, issu des comtes de Boulogne, en avait été le fondateur et le premier abbé. Les moines firent aux trois princesses le même accueil que ceux de Saint-Winoc. Dès qu'elles furent entrées dans l'église, elles s'empressèrent d'y offrir à Dieu leurs actions de grâces, et baisèrent avec vénération un chêne antique qui ombrageait encore le maître autel de l'église, et dans le creux duquel on disait que saint Wulmar avait passé trois jours sans manger.

Les saintes filles du roi des Saxons passèrent la nuit dans l'hospice extérieur du monastère. Le lendemain elles assistèrent à la sainte Messe ; après quoi elles se remirent en chemin, à une heure avancée de la matinée. Mais pendant qu'elles poursuivaient tranquillement leur voyage en s'entretenant des choses du ciel, trois hommes poussées par l'enfer méditaient le plus noir des attentats. Les trois seigneurs saxons dont elles avaient autrefois repoussé les vœux n'avaient point oublié leur vengeance ; et, pour avoir été assoupi durant plusieurs années, le désir n'en avait été que plus ardent, en voyant que l'occasion se présentait pour le satisfaire sans péril. Trois hommes armés par eux, avaient suivi les saintes vierges dans leur voyage : débarqués en même temps qu'elles, ils ne les avaient point perdues de vue ; mais aussi longtemps qu'elles avaient marché sur la grande route, ils n'avaient pas osé mettre à exécution leur dessein criminel.

Digitized by Google

Arrivées à une demi-lieue environ du monastère de Saint-Wulmar, le soleil du midi qui commençait à darder ses rayons les obligea à se retirer de la route : elles s'écartèrent dans le bois, afin de s'y reposer et de prendre à l'ombre des grands arbres les aliments que les religieux d'Eecke avaient placés dans leurs besaces. Elles s'assirent sur la pelouse, étendirent leur nappe au pied d'un hêtre élevé, et dans une sainte quiétude commencèrent leur humble repas.

Les farouches sicaires des trois seigneurs saxons choisissent ce moment, où ils ne pouvaient être vus de personne. Ils s'élancent soudain de l'épaisseur du feuillage et se précipitent sur les trois sœurs. Elles ne songent pas un seul instant à prendre la fuite. Mais, faisant à Dieu le sacrifice de leur vie, elles s'offrent comme des agneaux sous le coup du boucher, et se laissent immoler, en priant pour leurs bourreaux. Les misérables assassins les percent de coups et n'abandonnent leurs victimes qu'après les avoir vues tomber expirantes dans leur sang.

Non loin du lieu où venait de s'accomplir ce triple martyre, s'élevait un castel destiné par les forestiers de Flandre à protéger le chemin qui, de Cassel, se dirigeait sur la ville de Reims. Un chevalier du sang des princes y commandait au nom de son suzerain. Il était riche et puissant, et il ne lui manquait aucun des dons de la fortune et de la grandeur. Mais il était aveugle, et tous les soins de la médecine n'avaient fait qu'accroître sa cécité. S'il s'affligeait de son malheur, il trouvait néanmoins de la consolation dans sa piété et dans sa résignation. Dieu voulut l'en récompenser.

Au moment même où les assassins des trois vierges fuyaient dans la direction de la mer, Notre-Dame apparaissait comme en songe au chevalier : « Veux-tu, lui dit-elle alors, recouvrer la vue? monte à cheval; les cris d'une troupe d'oiseaux te conduiront près d'ici où tu trouveras trois vierges étendues mortes dans leur sang; tu en frotteras tes paupières, et à l'instant tu reverras la lumière. »

Rempli de confiance dans ces paroles, le chevalier réunit ses servants et ses hommes d'armes; il leur raconte ce qu'il a vu

Digitized by Google

malgré sa cécité, et les paroles qui ont retenti à ses oreilles; il monte à cheval avec eux. Une troupe d'oiseaux les guide dans le bois par leurs cris stridents et leurs battements d'ailes, jusqu'auprès des trois sœurs. A la vue de ces corps sanglants, les hommes poussent un cri : « Voici, disent-ils à leur seigneur, voici, sire chevalier, trois pèlerines d'une beauté sans pareille, mais inanimées et sans vie. Leurs habits sont pleins de sang, et la terre au loin en est arrosée. » Sur ces paroles, le chevalier quittant la selle, s'agenouilla pieusement auprès des saints cadavres; et, plongeant ses doigts dans le sang encore vermeil : « Sainte Vierge, s'ecria-t-il, puisque c'est votre voix qui m'a conduit en ces lieux, faites que revoyant la lumière du ciel, je puisse venger la mort de vos servantes; faites qu'il me soit donné de bâtir ici une chapelle en votre honneur ou quelque autre signe qui rappelle votre saint nom. »

Dans le même moment, il applique avec foi à ses yeux ses doigts teints de sang, et par un miracle de la grâce céleste l'un et l'autre aussitôt se rouvrent : il voit; dans l'élan de sa joie il pousse un cri qui est répété de tous, et qui bientôt amène autour d'eux une foule considérable, avide de contempler l'effet de ce prodige. Le chevalier se lève aussitôt et jette un regard reconnaissant vers le ciel; ensuite il se prosterne de nouveau et baise avec respect les saintes blessures auxquelles il doit d'avoir revu la clarté du jour.

A peine a-t-il levé la tête qu'il est témoin d'un nouveau miracle. Une lumière éclatante jaillit tout autour; au milieu il voit la très-sainte Vierge, les pieds posés sur le disque de la lune, environnée d'une multitude d'Anges. « Vierge sainte! s'écria-t-il, quels bienfaits ne dois-je pas à votre bonté miséricordieuse? Vous m'avez non-seulement rendu l'usage de la vue; mais encore vous m'aimez assez, tout indigne que je sois de votre tendresse, pour me donner les moyens de réparer le meurtre de ces vierges sacrées, par l'honneur que je pourrai rendre à leurs reliques et par les louanges éternelles dont j'environnerai votre grandeur souveraine. Ici, ô Notre-Dame, je travaillerai à faire chanter à jamais votre gloire, et j'élèverai à ces corps saints un monument

Digitized by Google

digne d'eux et qui transmettra leur mémoire à la postérité.

Le chevalier ne tarda pas d'exécuter sa parole. Les corps des trois vierges furent enfermés, chacun avec ses habits et la terre imprégnée de sang, dans un coffre de bois, en attendant qu'on leur élevât un monument de marbre. On construisit ensuite une chapelle qui fut divisée en deux parties distinctes : la première et la plus petite où l'on éleva l'autel principal, à l'endroit où la très-sainte Vierge était apparue; l'autre où l'on plaça le tombeau des trois vierges.

Dans l'espace d'un petit nombre d'années, une foule de personnes de tout âge et de tout sexe, accourant avec dévotion aux pieds des saintes vierges saxonnes, en obtinrent la guérison de leurs maux. L'Angleterre, qui n'avait pas tardé à apprendre par la voix publique le martyre des trois sœurs, les avait promptement reconnues pour les filles de ses rois, et leur culte y avait été reçu avec une dévotion tout aussi signalée que dans les contrées de la Flandre et du Boulonnais. Les seigneurs de Steenvoorde et de Strazeele leur rendirent des honneurs spéciaux; et dans ce dernier village s'érigea une nouvelle chapelle dédiée à la Vierge Marie, où les pèlerins s'arrêtaient en se rendant au tombeau des pieuses filles de Kénulphe.

Chaque année leur multitude s'accroissait avec les miracles que Dieu daignait opérer par leur intercession sur les malades qui venaient de loin y invoquer leurs mérites. Autour de la chapelle élevée par le chevalier aveugle, des habitations s'érigèrent et l'on y vit bientôt un village considérable, auquel on donna le nom de Caestre. Une pieuse tradition ajoute que cette dénomination devait son origine à la vertu pour laquelle les trois saintes martyres avaient versé leur sang : *Caestæ tres*, les trois chastes filles que le Seigneur avait glorifiées.

Telle est l'origine du pèlerinage à la chapelle des trois sœurs dédiée sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie, et dont l'antiquité se trouve attestée par des documents nombreux, et par le récit du Père Jacques Malbrancq, de la Compagnie de Jésus, dans son Histoire *de Rebus Morinorum*, d'où nous l'avons extraite.

Digitized by Google

SAINT WISTAN,

PRINCE DE MERCIE, MARTYR.

Witlas, prince de Mercie, qui régna de l'an 826 à l'an 839, avait un petit-fils appelé Wistan, à qui le trône revenait de droit, par suite de la mort de son père Wimond; Bertulphe, frère de Witlas, s'en empara, en attendant que l'enfant fût en âge de gouverner.

Wistan, élevé par Enflède, sa pieuse mère, se préoccupait plus de plaire à Dieu que de régner. Bertulphe, de son côté, voulait laisser sa couronne à son fils Britfard. Wistan y eût sans doute consenti, mais Bertulphe trouva plus sûr de lui ôter la vie. Il communiqua son dessein à Britfard son fils. Britfard, digne d'un tel père, proposa à Wistan une entrevue, où sans perdre un instant il lui déchargea un coup de sabre sur la tête. Quelques bandits qui faisaient escorte à Britfard achevèrent la victime, que Dieu honora par des miracles. Sa mère Enflède le fit enterrer à Repton, d'où ses restes furent conduits un peu plus tard au monastère d'Evesham. Ce martyre eut lieu le 1er juin 849.

Bertulphe et son père furent expulsés du trône et du pays, quelques mois après leur crime.

SAINT SIMÉON,

RECLUS.

Siméon naquit à Syracuse, en Sicile, au xe siècle de l'Église, l'un père qui était grec et d'une mère qui était de Calabre. Il fit ses études à Constantinople, où il avait été mené à l'âge de sept ans par Antoine son père, qui servait auprès de l'empereur l'Orient. La crainte de Dieu dans laquelle il avait été élevé dès l'enfance, et qu'il conserva partout, contribua beaucoup à préserver ses mœurs de la corruption du siècle, et lui fit faire des progrès dans la connaissance des saintes Écritures, beaucoup plus grands que dans les sciences humaines. L'amour de la vertu que Dieu lui avait inspiré, eut sur lui plus de force que tous les attraits séducteurs de la volupté; et s'adonnant à tous les exercices de la piété chrétienne, il renonça à toutes les vanités du monde. Il commença à mortifier sa chair avec tous ses désirs, et s'étant fait pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, il résolut de le

Digitized by Google

suivre par la voie des souffrances et des humiliations. Quelque pèlerins d'Occident qu'il vit passer à Constantinople, pour aller par pénitence à Jérusalem visiter le saint Sépulcre, lui firen naître le désir de se rendre aussi pèlerin ou étranger sur la terre pour servir Dieu avec plus de dégagement. Il quitta ses parents son pays et tout ce qui pouvait l'y attacher, et s'en alla en Terr sainte comme pour y chercher Jésus-Christ. Il y passa quelqu temps à fréquenter les lieux consacrés par la Passion, la Résur rection et l'Ascension du Sauveur, recevant de tous ces saint objets des impressions toujours nouvelles de l'amour que Jésus Christ avait eu pour nous, et de celui que nous lui devons. Pou avoir occasion de s'entretenir dans cette dévotion, il se fit l'intr ducteur et le guide des pèlerins ; et après avoir passé sept a dans cet emploi, il se retira vers le Jourdain, près d'un solitai de grande vertu, qui était reclus dans une tour abandonnée. fut sous la discipline de ce saint homme qu'il apprit principal ment l'humilité, l'obéissance, la mortification, le renoncement soi-même, et les autres vertus chrétiennes dans leur pureté leur perfection. Mais à peine commençait-il à marcher d'un pa assuré dans ces voies difficiles, qu'il perdit de vue un guide charitable, qui ne pouvant souffrir les honneurs que lui rend Siméon, comme à un homme du ciel, s'enfuit en des lieux d on ne put avoir de ses nouvelles.

Siméon, ainsi abandonné, n'osa demeurer seul dans le dése quelque passion qu'il eût pour la vie solitaire. Il se connaiss encore faible et savait les dangers qui environnent ceux qui e treprennent de se conduire eux-mêmes. De sorte que, suivant maximes salutaires des anciens Pères des déserts, qui voulai que l'on passât par la discipline monastique avant que d'embr ser la vie solitaire, il alla se présenter à un monastère de Be léem, où il demeura deux ans, et il y mena une vie si sain qu'on l'obligea de prendre diaconat, afin que son ministère p être aussi utile aux autres que l'était son exemple. Il passa de dans un autre monastère qui était au pied du mont Sina, en A bie. Il travailla pendant quelques années à s'y perfectionner d les exercices de la vie spirituelle, et par la permission de l'ab

Digitized by Google

il alla faire ensuite épreuve de la solitude des ermites sur le bord de la mer Rouge. Deux ans après il revint au mont Sina. Il vécut solitaire sur son sommet, où il eut diverses tentations à combattre. Il en descendit pour retourner dans son monastère, où profitant de la liberté que les particuliers y avaient de jeûner et de se macérer autant qu'ils le souhaitaient, il pratiqua des abstinences incroyables, jusqu'à demeurer des semaines presque entières sans manger que le dimanche. Le monastère ne subsistait presque que des aumônes que lui faisaient quelques personnes riches de l'Occident. On envoyait tous les ans des solitaires en France pour recevoir celles de Richard, duc de Normandie, qui étaient fort considérables. Une année manqua, parce que tous ceux que l'on avait envoyés étaient morts en chemin, et le duc avait mandé que l'on vînt recevoir les fruits ordinaires de ses libéralités. Siméon fut choisi par l'abbé et toute la communauté pour entreprendre ce long voyage. Il avait je ne sais quel pressentiment que la peine en serait inutile, et il ne put même dissimuler sa répugnance ; mais se souvenant du sacrifice qu'il avait fait de sa volonté à Dieu entre les mains de ses supérieurs, il partit sans hésiter avec un Frère qu'on lui donna pour l'accompagner. Il courut souvent risque de la vie en chemin, et il vit tuer à ses côtés ses compagnons plus d'une fois. Après diverses aventures très-périlleuses, où il reçut des marques sensibles de la protection particulière de Dieu, il arriva par la Natolie, la Bulgarie, la Hongrie et l'Esclavonie à Rome, d'où il prit le chemin de la France. Il fut très-favorablement reçu de Guillaume IV, dit Bras-de-fer, comte de Poitou et duc de Guyenne, à qui il était recommandé. Là il eut l'affliction de voir mourir le solitaire Cosme, son fidèle compagnon, qu'il avait amené d'Antioche avec lui, et qui avait coutume de le consoler de l'éloignement de son monastère en y suppléant par la sainteté de sa conversation. Il vint donc seul à Rouen, où il fut fort étonné d'apprendre la mort du bienfaiteur du mont Sina, le duc Richard II. Se trouvant dépourvu de recommandation auprès de son successeur, et ne sachant à quoi se résoudre, il s'en alla au diocèse de Verdun trouver l'abbé de Saint-Vannes, avec lequel il était venu d'Antioche en Occident, et passa

Digitized by Google

de là en l'abbaye de Saint-Martin de Trèves, où il vécut av
quelques moines qu'il avait vus en la compagnie de cet abbé a
voyage de la Terre sainte.

Quelques années après saint Poppon, archevêque de Trèv
ayant à faire le même voyage, le choisit pour être son guide
son interprète. On admirait partout le recueillement, la reten
et la mortification de Siméon, qui vivait au milieu du mon
avec autant d'austérité et de règle que dans les monastères,
qui édifiait par sa piété et ses instructions tous ceux qui
voyaient. Saint Poppon l'ayant ramené à Trèves, lui offrit
endroit de son diocèse qu'il voudrait choisir pour y passer
reste de ses jours en paix; et Siméon lui ayant témoigné le dé
qu'il aurait de vivre reclus loin du commerce des hommes, il
renferma dans une tour, près d'une des portes de la ville, où
acheva de se sanctifier dans les jeûnes, la prière et la contem
tion divine. Dieu permit néanmoins que son repos fût troublé p
diverses persécutions que les impies ou les envieux lui sus
tèrent, et il le retira du monde le premier jour de juin 10
après avoir longtemps éprouvé sa patience et sa fidélité. Com
on était sur le point de le porter en terre, on vit son corps su
d'une manière qui surprit tout le monde; c'est ce qui fit qu'on
garda trente jours durant, les uns croyant qu'il vivait enco
les autres considérant cette merveille comme un témoignage q
Dieu rendait aux hommes de la sainteté de son serviteur. On
fit ensuite des funérailles avec une pompe fort religieuse; et
miracles qui se firent à son tombeau donnèrent lieu de travail
bientôt à sa canonisation. L'archevêque de Trèves, saint Popp
en écrivit au Pape Benoît IX qui, étant informé suffisamment
vertus et des miracles de Siméon, déclara qu'il serait mis do
navant au nombre des Saints dans l'Église, et en publia une bu
du 8 septembre de l'an 1042. La canonisation fut célébrée
Trèves le 17 novembre suivant, par l'archevêque saint Popp
et tout son clergé, accompagné de beaucoup de noblesse, a
grande solennité. Plusieurs prétendent que c'est la seconde
nonisation qu'on ait vu célébrer selon les formes dans l'Égli
supposant que celle de saint Udalric ou saint Ulric, évêque d'Au

Digitized by Google

sbourg, faite quarante-sept ans auparavant, a été la première. Incontinent après, on établit un culte réglé en l'honneur de saint Siméon. L'archevêque Poppon, qui ne survécut que cinq ans à cette canonisation, jeta les fondements d'une grande église dans le lieu même où saint Siméon avait été reclus. Elle fut dédiée sous le nom de la très-sainte Vierge et de saint Michel, mais les dévotions populaires qui se firent au tombeau de notre Saint furent cause que cette église, et le chapitre des chanoines qu'on y a érigé, ont été depuis appelés de son nom. Les Martyrologes du pays commencèrent à faire mention de lui dès le même siècle, et ils ont été suivis par le romain moderne. Le corps de saint Siméon fut trouvé encore entier l'an 1400, avec l'inscription de plomb qu'on avait renfermée dans son tombeau de même matière. On en tira la tête avec une partie du bras gauche, les mains et les pieds, pour les mettre dans des reliquaires, et l'on renferma le reste dans le cercueil de plomb.

LA BIENHEUREUSE ERMENGARDE D'ANJOU.

Fille de Foulques, comte d'Angers, et d'Hildegarde de Beaugenci, Ermengarde fut élevée dans la capitale de son père et donna de bonne heure de grandes marques d'une dévotion tendre et éclairée.

En 1093, elle épousa Alain IV, duc de Bretagne, qui, quatre ans après, allant à la première croisade, lui confia la régence de ses États et l'éducation de ses enfants. L'Armorique fut heureuse et la jeune famille formée à la science et à la vertu. La pieuse mère fit doter par Conan, son fils aîné, âgé de six ans, l'église qu'elle fondait sur une tour de Rennes.

Le 6 janvier 1102, une grande assemblée de prélats, tenue à Nantes, fut honorée de la présence du duc et de la duchesse, qui confirmèrent la forêt de Puzarlez à Marmoutier, abbaye déjà confirmée par eux dans ses possessions présentes et futures au comté nantais.

Ermengarde, ayant obtenu de saint Nicolas la guérison de l'héritier de la couronne ducale, le mena avec son cadet, Geoffroi

Digitized by Google

le Roux et Robert de Vitré, accomplir un vœu commun à l'abbay
qui porte le nom du Saint.

En 1108, elle procura à l'abbaye de Redon la répression d
quelques violations des priviléges de ce monastère.

En 1112, atteint d'une maladie dangereuse, Alain céda le duch
à Conan et se retira au couvent de Redon. Ermengarde lui f
créer une honorable retraite et se mit à Fontevrault, sous l
conduite de Robert d'Arbrissel.

Libre à la mort du zélé fondateur, elle revint en Bretagne o
on l'appelait pour rétablir la paix. L'abbé de Redon ayant os
envahir Belle-Isle, fut interdit, excommunié un an. Conon com
battait pour lui; mais il rendit cette terre à Sainte-Croix de Quim
perlé, à la prière de la duchesse. Elle le détermina à protéger
communauté que Raoul de la Fustaie avait établie dans la for
de Rennes, et à lui donner le prieuré de Loc-Maria de Quimpe

En 1127, l'église de Redon, profanée par des factieux qui
soutinrent un siége contre l'armée du duc, fut solennellemen
réconciliée en présence de la cour ducale. Après la cérémoni
un concile provincial, tenu à Nantes, abolit divers abus, surto
le droit de bris, qui livrait à la rapacité des hommes ce qu'ava
épargné un naufrage. Cédant aux instances de sa mère, Cona
y renonça et pria les évêques d'anathématiser ceux qui voudrai
en user.

Le 15 mars 1128, le prince et Ermengarde assistaient à la re
titution, faite à l'abbaye du Ronceray d'Angers, de l'église
Saint-Cyr, usurpée par des prêtres mariés qui en avaient fa
leur héritage.

En 1129, Conan accompagna sa mère à Fontevrault et fit un
ample donation à cet établissement. Ensuite la princesse reçut
voile de saint Bernard, abbé de Clairvaux, et se consacra à Di
dans le nouvel institut des Cisterciens.

En 1131, Foulques, frère aîné d'Ermengarde, devenu roi
Jérusalem, attira sa sœur en Palestine. Elle commença une égli
et un couvent à Sichem, sur le puits de Jacob. Les ravages
vice-roi de Damas interrompirent ces travaux.

La duchesse était de retour, le 28 juin 1135, lorsque son f

Digitized by Google

Conan fit la première fondation de Berzai, en donnant à Clairvaux l'île de Caberon. Des guerres obligèrent le duc à reprendre une partie de sa donation ; mais bientôt sa mère le décida même à l'augmenter considérablement. Elle l'avait déjà fait accroître la donation de l'église bâtie sur une tour de la ville de Rennes. Elle se trouvait encore à Nantes, le 5 novembre de la même année, et elle porta sans doute son fils à rendre à l'évêque de cette ville plusieurs églises dont il avait disposé sans la participation du prélat.

Conan III était mécontent de Mathilde, son épouse ; mais, sur les remontrances de sa mère, il garda des ménagements. Ce ne fut qu'après la mort d'Ermengarde qu'éclatèrent ses ressentiments. On dit à Redon que la duchesse douairière s'y retira sur la fin de sa vie, avec des femmes qui avaient aussi renoncé au monde. Elle y mourut le 1er juin 1148.

LE BIENHEUREUX PÉLINGOT,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Pélingot naquit au XIIIe siècle, à Urbin, ville capitale du duché de ce nom, dans les États de l'Église, de parents riches et qui voulurent le destiner au commerce ; mais à peine connut-il le monde, qu'il méprisa toutes ses vanités et qu'il sentit la charité tenir dans son cœur la place qu'on voulait y donner à l'intérêt.

Ces pieuses dispositions, en dérangeant les vues que son père avait sur lui, furent cause de beaucoup de mécontentements, et Pélingot n'obtint la liberté de suivre son choix que par le secours du Ciel.

La ferveur qu'il apportait dans l'oraison lui procurait des ravissements pendant lesquels le Seigneur lui donnait de puissantes consolations. Un jour son père le trouva en cet état, et il y demeura huit heures consécutives en présence de plusieurs personnes appelées pour être témoins de cet événement extraordinaire. Alors son père changea de sentiment, et lui permit de suivre l'attrait qu'avaient pour lui la vie retirée et les exercices de piété.

Digitized by Google

Pélingot, devenu maître de ses actions, embrassa la règle du Tiers-Ordre de Saint-François. Il observa non-seulement les lois de cet Institut, mais il y ajouta un jeûne au pain et à l'eau, de trois jours par semaine, et de rudes macérations. Tout son temps se partageait entre les actes de pénitence et l'oraison ; et l'esprit de charité, qui dirigeait toutes ses pratiques, les sanctifiait aux yeux de Dieu, qui fit éclater dès cette vie l'éminente sainteté de son serviteur par des miracles.

La profonde humilité de notre Bienheureux le portait à cacher avec le plus grand soin les dons que le Seigneur lui accordait ; mais il ne put empêcher, malgré tant de précautions, que les témoins de ses merveilles ne les publiassent. La circonstance, où de l'eau qu'il puisait se changea en vin, fit trop d'éclat dans la ville d'Urbin, où il demeurait, pour que le bruit ne s'en répandit pas dans toute l'Italie ; et si sa modestie lui prescrivait de ne point se produire au dehors, le bien qu'il pouvait faire à ceux qui venaient pour le consulter et pour l'admirer, ne lui permettait pas de se rendre absolument inaccessible. Mais il usait de tant de réserve avec les hommes, qu'il n'anticipait point sur les moments destinés à la contemplation des choses célestes.

Avant que de l'appeler à lui, le Seigneur permit qu'il fût affligé d'une maladie violente, qui acheva de détruire le vieil homme, par la soumission avec laquelle il la souffrit. Le mal s'étant augmenté au point de lui ôter la parole, il la recouvra bientôt après, par le désir qu'il eut de s'en servir pour louer Dieu. Les démons profitèrent de la faiblesse où son mal le réduisait pour l'attaquer ; mais il les repoussa courageusement et eut assez de présence d'esprit pour leur reprocher qu'ils lui objectaient des fautes qu'il n'avait jamais commises. Dans la confiance qui l'inspirait, il termina le combat en disant : « Allons à la gloire à laquelle Dieu m'invite par sa grâce ; » puis mourut à Urbin, le 1er juin 1304. Au moment de sa mort, son visage parut d'une beauté éclatante.

Pélingot fut inhumé dans le cimetière des Frères Mineurs d'Urbin, comme il l'avait demandé ; mais dans la suite, le grand nombre de miracles qu'il opérait engagèrent les religieux à

Digitized by Google

transporter son corps dans une chapelle qui fut érigée exprès, sous le nom de Saint-Laurent. Pour honorer la mémoire de ce Bienheureux, les magistrats et le peuple d'Urbin vont processionnellement à cette chapelle, le premier dimanche de mai de chaque année, et le Seigneur y ranime continuellement la piété des fidèles par de nouveaux prodiges.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE PISE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES ERMITES DE SAINT-JÉROME.

Ce saint Fondateur naquit à Pise le 16 février de l'an 1355, dans le temps que son père, Pierre Gambacorti, avait la souveraine autorité à Pise et à Lucques; sa mère se nommait Nièvе Gualandi. A peine eut-il en naissant fait connaître par ses larmes que nous ne sommes ici-bas que dans une vallée de misères, qu'il expérimenta aussi presque en même temps que nous n'y avons aucune ville permanente; car ses parents, ayant été obligés de céder à la fortune qui leur était contraire, se retirèrent de Pise, y ayant été contraints par la violence de leurs ennemis, et emmenèrent avec eux le petit Pierre, qui n'avait encore que trois mois. Dieu l'accoutumait de bonne heure à la croix et aux souffrances.

Il fut élevé dans tous les exercices de la noblesse. Il s'en acquittait à la satisfaction de ses parents; mais en même temps il pratiquait ceux qui conviennent à un véritable chrétien; il ne résista point aux mouvements intérieurs que lui dictait le Saint-Esprit, et qui lui faisaient concevoir du dégoût et du mépris pour les vanités de la terre. Comme un navire prêt à mettre à la voile, il n'attendait qu'un vent favorable pour sortir du tumulte et de l'embarras du monde, et pour abandonner sa patrie et ses parents. Dieu ne l'appela point à la solitude dès l'enfance, comme saint Jean-Baptiste, ni au commencement de l'adolescence comme saint Paul, le père des solitaires; mais il attendit qu'il fût dans un âge mûr et avancé. Ce fut la mort de sa mère qui le détermina à dire un dernier adieu au monde : à l'âge de vingt-cinq ans, il renonça aux grandes espérances qu'il pouvait avoir pour suivre Jésus-Christ : et, dans le temps que son père avait plus

Digitized by Google

de pouvoir dans Pise, où il était retourné pour reprendre le gouvernement de la république, il le quitta et se revêtit d'un habit pauvre et méprisable pour aller chercher quelque solitude où il pût, inconnu aux hommes, mener une vie austère et pénitente.

C'est ainsi qu'un religieux de la Congrégation du bienheureux Pierre de Pise, décrit les premières années de la vie de ce saint Fondateur, dans l'histoire qu'il en a donnée en 1695; mais le P. Papebroch ne prétend pas qu'il se donna sitôt à la piété, il dit au contraire que, l'an 1377, avec le secours de son frère aîné André Gambacorti, il enleva par force sa sœur, la bienheureuse Claire, d'un monastère où elle s'était retirée pour y servir Dieu; et qu'après l'avoir retenue dans une espèce de prison pendant cinq mois, ce fut peut-être la persévérance de cette sainte fille qui le toucha vivement, et lui fit concevoir le dessein de se donner aussi à Dieu.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 1375 ou 1377 que, s'étant revêtu d'un habit de pénitent, et ayant abandonné sa patrie, Dieu le conduisit dans l'Ombrie, où il trouva sur les confins de Cessana une montagne nommée Montébello, belle à la vérité, tant pour son agréable situation, qui fait découvrir une grande étendue de pays et toute la mer Adriatique, que pour un vallon qu'on y trouve environné d'une multitude de chênes et de sapins qui forment une charmante solitude. Ce fut ce lieu que notre Bienheureux choisit pour sa demeure. Il était obligé de descendre tous les jours de cette montagne pour aller dans les villages circonvoisins demander l'aumône pour sa subsistance; non-seulement on lui donnait du pain, mais encore de l'argent, de sorte qu'il amassa une somme assez considérable pour bâtir dans sa solitude une église qui fut achevée l'an 1380 et dédiée en l'honneur de la Sainte-Trinité; joignant cette église, il fit faire des bâtiments pour contenir plusieurs ermites, prévoyant bien qu'il devait être fondateur d'une nouvelle Congrégation. En effet, peu de temps après il eut douze compagnons, que l'on prétend avoir été autant de voleurs qui étaient venus dans sa solitude dans le dessein de lui prendre tout ce qu'il avait et de le maltraiter; mais il sut les gagner à Jésus-Christ, par ses discours

Digitized by Google

et par ses remontrances, et ils suivirent si bien l'exemple de leur maître, et profitèrent de ses instructions avec tant de fruit, que quelques-uns ont eu le don des miracles, et ont été honorés comme Bienheureux après leur mort, tels que les bienheureux Pierre Gualcerano et Barthélemy Malerba de Cesène, qui étaient de ce nombre.

Le saint Fondateur qui avait un grand mépris de lui-même, et qui, pour éviter tout ce qui pouvait lui donner quelque vaine gloire et le faire ressouvenir de la grandeur de sa famille, avait voulu être appelé seulement Pierre de Pise, et non pas Gambacorti, ne voulut pas aussi que sa Congrégation portât son nom; mais il donna à ses ermites celui de Saint-Jérôme, qu'il prit pour patron et protecteur, parce que ce Saint, ayant visité tous les saints ermites et anachorètes de la Syrie, de l'Égypte et de la Thébaïde, avait presque l'austérité des uns, le silence des autres, avait appris de ceux-ci à être doux et humble, de ceux-là à être patient et chaste; et, comme Pierre tendait au plus haut degré de la perfection, il le choisit pour son maître et son guide; et surtout il imita tellement son humilité et sa pauvreté, que, se confiant en la seule Providence, il ne possédait rien et ne souhaitait rien : il mérita par ce moyen que souvent, lorsque les charités des fidèles manquaient, des Anges lui apportassent ce qui était nécessaire pour faire vivre sa communauté, qui devint dans la suite fort nombreuse. Il fuyait pareillement les honneurs, et en avait un si grand mépris, que ce fut ce qui lui fit choisir saint Jérôme pour patron, dont il voulut que ses ermites portassent le nom, afin qu'ils ne prissent pas le sien; mais ce qu'il a voulu empêcher pendant sa vie est arrivé après sa mort, puisque sa Congrégation n'est connue que sous le nom du bienheureux Pierre de Pise.

Après avoir ainsi donné commencement à sa Congrégation, le démon lui livra un furieux combat. Il avait déjà été vaincu par ce saint homme, lorsqu'il lui avait représenté les honneurs, les biens et les richesses qu'il avait quittés, et lorsqu'il l'avait sollicité d'abandonner sa solitude pour les reprendre. Il fit un nouvel effort en sollicitant de rechef notre saint Ermite d'aller venger

Digitized by Google

la mort de son père et de deux de ses frères, qui furent assassinés le 21 octobre 1393 par Jacques Appiani, secrétaire de son père; mais il fut inébranlable contre cette nouvelle secousse: il se contenta de prier Dieu et d'adorer les ordres de sa Providence, et, pour braver le démon, il affligea son corps par de rudes pénitences et de grandes austérités. Il mit en usage les haires, les cilices, les disciplines, il redoubla ses jeûnes et ses veilles, et, lorsqu'il était accablé de sommeil, il se jetait sur un peu de paille, le plus souvent sur la terre nue. Outre quatre carêmes qu'il observait dans l'année, savoir, depuis le jour des Cendres jusqu'à Pâques, depuis le lundi des Rogations jusqu'à la fête de la Pentecôte, depuis le premier jour d'août jusqu'à l'Assomption de la très-sainte Vierge, et depuis le premier novembre jusqu'à Noël, il jeûnait tous les lundis, mercredis et vendredis de l'année, et il observa toujours cette pratique jusqu'à la mort. C'était aussi une partie des observances qu'il ordonna à ses ermites, auxquels il prescrivit encore de prendre la discipline tous les jours pendant le carême, et pendant le reste de l'année, seulement les lundis, mercredis et vendredis, afin, disait-il, d'imiter Jésus-Christ, qui avait été flagellé pour leurs péchés. Il défendit par les constitutions de recevoir ceux qui se présenteraient pour prendre l'habit, s'ils avaient moins de dix-huit ans et plus de cinquante, de peur qu'ils ne fussent pas en état de supporter les austérités et les rigueurs de la pénitence qui sont prescrites par ces constitutions. Ils se levaient à minuit pour réciter matines, après lesquelles ils restaient deux heures au chœur pour faire oraison l'été, et l'hiver ils employaient trois heures. Ils faisaient encore une heure d'oraison pendant l'été, et deux heures pendant l'hiver avec complies. C'était la règle générale pour tous ses ermites; mais l'on pouvait dire que le bienheureux fondateur était continuellement en oraison, car il y employait très-souvent le temps qui restait depuis les deux ou trois heures d'oraison commune d'après matines jusqu'au jour, et une bonne partie de la journée. Leur nourriture ordinaire était un peu de pain avec des fruits ou des herbes cuites en petite quantité, à la volonté du supérieur. Ils devaient reconnaître tous les jours leurs fautes dans le réfectoire

Digitized by Google

avant que de se mettre à table, et accomplir fidèlement les pénitences qui leur étaient enjointes. Si au milieu du repas quelqu'un commettait quelque faute, il devait se lever pour s'en accuser, et devait demeurer toujours debout jusqu'à ce qu'on lui eût fait signe de s'asseoir. Quant à la pauvreté, elle était exactement observée : tout était en commun, et le supérieur avait soin de distribuer à chacun ce dont il avait besoin.

Une vie si austère leur attira l'estime des personnes vertueuses ; mais les libertins s'en scandalisèrent. Ils répandirent de faux bruits contre la réputation de ces saints Ermites, et publièrent que ce qu'ils faisaient n'était que pour abuser de la simplicité du peuple ; que c'étaient des loups couverts de peaux d'agneaux ; qu'ils faisaient à l'extérieur profession d'être austères et de mépriser les honneurs et les richesses, mais que ce n'étaient que des ruses et des stratagèmes dont ils se servaient pour s'attirer de l'estime et de la gloire. Ces libertins, croyant que de si grandes austérités étaient au-dessus des forces humaines, accusèrent aussi ces saints Ermites de sortilége, attribuant à l'art magique cette grâce surnaturelle de Dieu qui les soutenait et leur donnait la force et le courage pour supporter ce genre de vie, qu'ils avaient embrassé pour sa gloire. Sur ces faux rapports, les inquisiteurs firent des informations. Les Ermites furent contraints de sortir de temps en temps de leur solitude : c'est pourquoi le bienheureux Pierre de Pise, pour faire cesser cette persécution, eut recours au Pape Martin V, qui, persuadé de la sainteté de ce fondateur et de la vie exemplaire de ses disciples, leur accorda une bulle le 21 juin 1421, qui les exemptait de la juridiction des inquisiteurs, déclarant nulles les sentences d'excommunication qui pouvaient avoir été données, et toutes les procédures qui pouvaient avoir été faites contre eux. De cette manière la persécution cessa, ce Saint et ses disciples furent en plus grande estime, et on leur offrit des établissements en plusieurs endroits.

Ils avaient déjà des couvents à Venise, à Pesaro, à Talachio, Fano, Trévise, Crispano et Padoue ; mais l'an 1422 ils furent reçus à Urbin, et firent un nouvel établissement à Venise. Comme le lieu qu'ils avaient déjà dans cette ville était trop petit pour

Digitized by Google

contenir le grand nombre d'ermites qui y demeuraient, Luce Contarini, femme du noble Henri Delphino, accorda au bienheureux Pierre de Pise et à ses compagnons l'hôpital de Saint-Job, qu'elle avait fait bâtir, ce qui se fit du consentement d'Henri Delphino, qui se rendit lui-même disciple du bienheureux Pierre de Pise, à qui cet établissement servit de nouveau motif pour exercer sa charité, servant les malades et leur donnant tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. On lui donna en 1421 l'église de Saint-Marc de Baroccio. L'an 1423, il alla à Rome, où il fit amitié avec le bienheureux Nicolas de Fourque-Palène, qui était chef d'une Congrégation d'ermites qui fut unie à la sienne, comme nous dirons dans la suite, aussi bien que celle du frère Ange de Corse, qui donna à notre saint Fondateur quatre ou cinq couvents qu'il avait. Enfin ce saint Fondateur, ayant été appelé à Venise pour les affaires de sa Congrégation, y mourut âgé de quatre-vingts ans, le 1er juin de l'an 1495.

Le Père Pierre Bonnacioli, général de cet Ordre, dans un petit livre intitulé *Pisana Eremus*, etc., imprimé à Venise en 1692, et qui contient les vies en abrégé des principaux Saints de cette Congrégation, parlant du bienheureux Pierre de Pise, dit qu'il fut enterré dans le même hôpital de Saint-Job, qui fut depuis cédé à des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin. Cela semble contraire à ce que dit le Père Papebroch, que le bienheureux Pierre de Pise, étant retourné de Rome à Venise, abandonna ce lieu, les améliorations qu'il y avait faites ayant été estimées, afin que le prix lui fût rendu pour l'employer aux bâtiments qu'il faisait faire au premier couvent qu'il avait eu à Venise, dans la paroisse de Saint-Raphaël, lequel couvent s'appelle aujourd'hui Saint-Sébastien. Peut-être aussi que, quoique les ermites de Saint-Jérôme aient eu des raisons pour abandonner cet hôpital, notre saint Fondateur ne laissait pas d'y aller pour y continuer ses services charitables envers les malades, et qu'étant tombé lui-même malade, il voulut y mourir et y être enterré, parce que les religieux de cette Congrégation n'avaient pas encore d'église ouverte à Venise en 1435, s'il est vrai, comme le dit l'anonyme qui a écrit la vie de ce bienheureux en 1695, que ce fut le Pape

Digitized by Google

Calixte III qui leur accorda la permission d'en avoir une publique, sur l'appel qu'ils avaient interjeté à ce Pontife d'une sentence rendue par saint Laurent Justinien, pour lors patriarche de Venise, qui leur défendait d'en avoir. Cet auteur s'est néanmoins trompé en citant cette sentence de saint Laurent Justinien de l'an 1414, puisqu'il ne fut évêque de Venise que l'an 1433, et premier patriarche de la même ville que l'an 1451; mais il se peut faire que ce fût sur la fin de l'année 1454 qu'il donna cette sentence, puisqu'il mourut le 7 janvier 1455; ces religieux ont pu avoir appelé de sa sentence, non pas à Calixte III, mais au Pape Nicolas V, qui vivait au commencement de la même année 1455; et, comme il mourut aussi au mois de mars, et qu'au mois d'avril de la même année Calixte III lui succéda, rien n'empêche de croire que ce fut ce Pape qui leur accorda d'avoir une église publique, que Nicolas V, auquel ils avaient appelé d'abord de la sentence de saint Laurent Justinien, n'avait pu leur accorder, ayant été prévenu par la mort.

Le Père Papebroch dit qu'il peut avoir été enterré dans le monastère de ces religieuses, l'ayant ainsi désiré, ou peut-être par ordre du sénat, et qu'il y en a aussi qui prétendent qu'il est enterré dans l'église de Saint-Marc, mais qu'il croit qu'on y fit plutôt la cérémonie de ses obsèques. Ce qui est certain, c'est que les religieux de son Ordre n'ont pu découvrir jusqu'ici l'endroit où il a été enterré, soit à Saint-Marc, soit dans ce monastère des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin, qui demeurent dans cet ancien hôpital de Saint-Job, et, quelque diligence que le cardinal Delci, qui était nonce du Pape auprès de la république de Venise, en 1556, y apportât pour le découvrir, elles furent inutiles. Comme plusieurs Papes, principalement Pie V et Clément VIII, ont donné à ce fondateur le titre de bienheureux, les religieux de l'Ordre poursuivirent auprès du Pape Alexandre VIII la permission d'en faire l'office, ou d'en célébrer la Messe dans tout l'Ordre. Le Pape souscrivit la commission pour sa béatification, dont le décret fut publié en 1693 par Innocent XII.

Après la mort du bienheureux Pierre de Pise, le bienheureux Barthélemy Malerba de Cesène fut le premier général qui prit le

Digitized by Google

gouvernement de sa Congrégation, comme il paraît par une bulle d'Eugène IV du 22 février 1437. Il avait été du nombre des douze premiers disciples de ce saint Fondateur, et, pendant près de quinze ans qu'il fut général, il fit plusieurs établissements, dont les principaux furent ceux de Vicence et de Mantoue. De son temps, la Congrégation des ermites du bienheureux Nicolas de Fourque-Palène, fut unie à celle du bienheureux Pierre de Pise, et, outre les privilèges qu'il obtint du Pape Eugène IV pour cet Ordre, ils eurent permission de pouvoir prendre les Ordres sacrés, et de tenir tous les ans le chapitre général. Mais le Pape Nicolas V ordonna l'an 1453 qu'il se tiendrait à l'avenir tous les trois ans. (HÉLYOT.)

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE CASTIGLIONE,

FRÈRE MINEUR.

Le temps où naquit le bienheureux Guillaume ne nous est pas connu, non plus que sa famille. A en juger par son éducation, on peut supposer qu'il appartenait à des parents qui jouissaient d'une fortune honnête; car il était très-instruit dans les belles-lettres, et son surnom indique qu'il avait pris naissance à Castiglione-del-Stivere, ville d'Italie, dans le Mantouan.

Mais ce fut surtout par ses vertus qu'il se distingua dans l'Ordre de Saint-François. Quelqu'avantage que lui donnassent les bonnes études qu'il avait faites, il préféra l'état de Frère-Lai à tout autre, afin d'avoir plus d'occasion de pratiquer l'humilité qu'il chérissait.

A force de travaux, de prières et de constance, Guillaume parvint au degré de perfection où il aspirait; et Dieu le manifesta par des guérisons miraculeuses, qu'il a opérées tandis qu'il était sur la terre et depuis qu'il en est retiré. Il mourut en l'année 1518, au couvent de Moronou, où les fidèles l'honorent d'une singulière vénération, quoique sa béatitude ne soit pas juridiquement reconnue.

Digitized by Google

LE B. ALPHONSE NAVARRETE,
FRÈRE PRÊCHEUR,
LE BIENHEUREUX FERDINAND DE SAINT-JOSEPH,
ERMITE DE SAINT-AUGUSTIN,
LE BIENHEUREUX LÉON TANACA,
MARTYRS AU JAPON.

La mort glorieuse des bienheureux Pierre de l'Assomption et Jean-Baptiste Machado de Tavora, que nous avons racontée au 22 mai, avait allumé un ardent désir du martyre dans le cœur de deux autres missionnaires, le Père Alphonse Navarrete de Saint-Dominique, vicaire provincial de son Ordre, et le Père Ferdinand de Saint-Joseph, religieux Augustin. Le premier, instruit de l'impression profonde que causait dans les fidèles d'Omura la mort des deux Martyrs, crut qu'il en résulterait un grand bien s'il se mettait publiquement en campagne et travaillait au risque de sa vie à confirmer les chrétiens dans la foi et à exciter à la pénitence ceux qui étaient tombés. Il communiqua son projet au Père Ferdinand de Saint-Joseph, et lui demanda d'être son compagnon dans cette belle œuvre. Celui-ci qui était resté seul de son Ordre au Japon, s'abandonna entièrement à la direction du Père Navarrete. Pour mieux connaître encore la volonté de Dieu, le Père provincial se mit de nouveau en prière, pendant laquelle on dit l'avoir vu en extase et soulevé de terre. Sa prière achevée, il ordonna au Père Ferdinand de le suivre, et tous deux, ne doutant pas de l'inspiration divine, firent de suite part de leur détermination à leurs amis dans des lettres remplies de piété et de zèle.

Ils quittèrent Nangasaki pour se rendre à Omura et s'arrêtèrent le soir dans la maison d'un bon chrétien, où ils s'abouchèrent avec le Père François de Morales, dominicain. On vint les trouver en foule des environs et même de Nangasaki; ils répondirent à cet empressement et consacrèrent de longues heures à entendre les confessions, à prêcher et à baptiser. Leur premier soin, une fois arrivés sur le territoire d'Omura, fut de visiter le sépulcre des deux premiers Martyrs, et de reprendre leur habit

Digitized by Google

religieux. Ils s'arrêtèrent quatre jours à Nangoia, à cause de la multitude des fidèles qui accouraient pour recevoir les Sacrements.

Le bruit en parvint à Omura. Le gouverneur expédia aussitôt sur trois barques des commissaires et des soldats pour s'emparer des Pères. Ils arrivèrent à Nangoia vers les sept heures du soir, et y arrêtèrent les Pères, en les traitant d'ailleurs avec beaucoup de respect. Le bienheureux Alphonse remit à un des commissaires une lettre pour le prince d'Omura, où il lui reprochait son apostasie, et la mort des Pères Jean-Baptiste Machado et Pierre de l'Assomption.

Les serviteurs de Dieu auraient voulu célébrer la Messe le lendemain, qu'ils regardaient comme leur dernier jour. Mais on le leur refusa et on les conduisit au rivage, où ils devaient s'embarquer pour Omura. Les fidèles les accompagnaient en fondant en larmes ; un grand nombre, malgré les gardes, s'approchaient d'eux, leur baisaient les mains, demandaient leur bénédiction, coupaient quelque morceau de leur vêtement. On s'arrêta à une petite île placée sous la forteresse d'Omura ; mais un bon nombre de chrétiens, qui se tenaient aux aguets, y furent aussitôt réunis, et parmi eux l'aïeule et la tante du prince qui voulurent se confesser au Père Alphonse, et garder en souvenir une image de Notre-Dame qu'il portait au cou. Comme l'affluence croissait à chaque instant, les exécuteurs se décidèrent à décapiter leurs victimes sur une plage déserte. On les fit entrer dans une barque avec le bon Léon Tanaca qui, retenu en prison après la mort du Père Machado, dont il était catéchiste, fut condamné à mourir avec eux, et on les conduisit tous trois quelques milles plus loin. Pendant le trajet, nos trois confesseurs laissaient éclater la joie qui remplissait leurs cœurs, et ils s'avancèrent avec intrépidité vers le lieu du supplice ; les Pères Alphonse et Ferdinand portaient la Croix d'une main et de l'autre le rosaire et un cierge allumé. Le Père Ferdinand voulut baiser le sabre qui allait le décapiter ; et comme il parlait très-facilement la langue japonaise, il rendit compte aux assistants des sentiments qui les animaient tous, et il exhorta les fidèles qui s'étaient mêlés aux matelots à

Digitized by Google

rester fermes dans la foi. Les trois Martyrs se mirent ensuite à genoux à quelque distance l'un de l'autre et furent successivement décapités. Cette glorieuse mort arriva le 1er juin 1617.

Pour détourner les chrétiens de visiter le sépulcre des deux premiers Martyrs, le prince d'Omura avait fait transporter les cercueils sur le bateau de nos trois Martyrs. Après l'exécution on les ouvrit tous deux : le corps du Père Navarrete fut placé dans le cercueil du Père Machado, et le corps du Père Ferdinand de Saint-Joseph dans celui du Père Pierre de l'Assomption ; puis on les referma, on y attacha de lourdes pierres, on les jeta en mer à deux cent cinquante palmes de profondeur ; on enveloppa ensuite dans une natte, avec des pierres, le corps de Léon Tanaca, et on le jeta dans la mer au même endroit. Pour empêcher les chrétiens de venir les y chercher, les exécuteurs firent serment de ne jamais révéler ce lieu à qui que ce fût. Néanmoins les chrétiens finirent par en être instruits : plus de trois cents barques vinrent de Nangasaki ; on fit pendant trois mois toute espèce de recherches, mais sans fruit. Seulement, six mois après, un des cercueils vint inopinément flotter sur l'eau ; on le porta au rivage, et on y trouva les corps des Pères Pierre et Ferdinand sans aucune altération, leurs vêtements même étaient intacts. Cette fervente chrétienté garda d'aussi précieuses reliques avec le respect et la dévotion qu'elles méritaient.

Disons quelques mots sur chacun de ces Martyrs. Le bienheureux Alfred de Navarrete naquit d'une famille noble, à Valladolid, ou, comme le rapporte le bienheureux Père Orfanel, à Logrono, petite ville de Castille. Il prit l'habit de Saint-Dominique au couvent de Saint-Paul, à Valladolid. Quatre ans après, il partit pour les Philippines, où il se consacra pendant plusieurs années à la sanctification des Indiens. Il revint ensuite en Espagne chercher de nouveaux missionnaires. L'année 1611 le vit enfin passer des Philippines au Japon ; cet infatigable ouvrier donna d'abord ses soins, à travers mille dangers, au salut des âmes dans la ville de Méaco, en compagnie du Père Hyacinthe, qui y était vicaire. Puis il se joignit aux Pères Apollinaire Franco de Saint-François, et Ferdinand de Saint-Joseph, Augus-

Digitized by Google

tin. Il fonda dans la ville de Nangasaki, en les dotant, deux confréries chargées du soin des enfants exposés et des pauvres malades ; il en établit une troisième sous l'invocation du Nom de Jésus, qui avait pour but de nourrir la piété parmi les fidèles. C'était un homme d'un zèle ardent et d'une force d'âme invincible. Un jour qu'il voyait des idolâtres prêts à outrager des femmes chrétiennes et à jeter au feu des croix et autres objets pieux, il ne craignit pas de leur reprocher avec véhémence leur indigne conduite et de se jeter au milieu des flammes pour en arracher les choses sacrées, bravant leurs outrages et leurs coups. Il avait environ cinquante-et-un ans quand il fut décapité en haine de la foi.

Le bienheureux Ferdinand de Saint-Joseph, de la noble famille des Ayala, naquit, sur la fin d'octobre de 1575, à Ballestero, terre de sa famille, dans l'archevêché de Tolède. Il prit l'habit de Saint-Augustin à l'âge de dix-sept ans, dans le couvent de Montilla, et il y fit profession solennelle le 9 mai 1594. On l'envoya faire ses études à Alcala, où il était regardé comme un homme supérieur. Il enseigna d'abord la philosophie ; on le pressa ensuite de se charger du cours de théologie, mais il préféra s'appliquer à la prédication. Il s'embarqua pour le Mexique avec d'autres religieux, en 1603, passa aux Philippines l'année suivante, et de là au Japon en 1605, avec la charge de vicaire provincial. Avant la première persécution il était déjà un des plus laborieux ouvriers de cette mission, et ses travaux apostoliques s'étendaient à un grand nombre de royaumes. Pendant que la guerre de Daifusama contre Findeiori mettait Ozaca à feu et à sang, le bienheureux Ferdinand, méprisant tous les dangers, s'introduisit dans la place pour s'employer au salut des chrétiens. Peu s'en fallut qu'il n'y restât consumé par les flammes ou écrasé sous les ruines d'une maison. On raconte qu'ayant été calomnieusement attaqué dans son honneur par un Portugais, le fidèle Serviteur de Jésus-Christ se rendit à la maison de son ennemi, y célébra le Saint-Sacrifice de la Messe, l'embrassa tendrement en lui pardonnant toutes ses offenses.

Le bienheureux Léon Tanaca était Japonais et d'une famille

Digitized by Google

chrétienne. Il avait reçu le Baptême dans son enfance des mains des Pères de la Compagnie de Jésus, au service de qui il s'était entièrement consacré dans l'emploi de catéchiste.

Pour bien comprendre quel était au Japon l'état de catéchiste, dont nous parlerons souvent, il faut savoir que les missionnaires, pour donner aux Japonais plus d'estime de ce ministère, avaient établi une forme solennelle de consécration pour ceux à qui ils confiaient cet emploi. C'était une cérémonie analogue à la prise d'habit chez les religieux. On choisissait des enfants âgés de dix ans au moins, mais on acceptait aussi des jeunes gens et des hommes d'un âge mûr, quand, par leur régularité, leur ferveur, leur jugement et leur talent de la parole, ils pouvaient remplir utilement cet emploi. La cérémonie se faisait à l'église, dans une des plus grandes fêtes de l'année. Là, en présence de la chrétienté, un Père Missionnaire célébrait la Messe ; après l'Évangile, un autre Père montait en chaire et faisait sentir toute la grandeur du divin ministère d'instruire les âmes dans la foi. Les nouveaux catéchistes venaient ensuite s'agenouiller au pied de l'autel et on leur coupait la mèche de cheveux que les Japonais portent au sommet de la tête et qui retombe par derrière. Se dépouiller de cette tresse de cheveux est pour eux la marque qu'on n'appartient plus au monde. Ils quittaient ensuite leur maison et leur famille, déposaient leur habit séculier pour revêtir un habit long et peu différent de celui des Pères. Dès lors ils vivaient avec eux dans leur maison et s'employaient à l'instruction des nouveaux chrétiens, en accompagnant le missionnaire à qui ils étaient spécialement attachés comme catéchistes. On les mettait ainsi à l'épreuve, on s'assurait de leur conduite, afin de les recevoir ensuite dans l'Ordre en temps opportun. Ceux qui, pour des empêchements insurmontables, ne pouvaient devenir religieux, pouvaient rester jusqu'à leur mort dans l'état de catéchiste.

Telle était donc la fonction du bienheureux Léon Tanaca. Donné pour catéchiste au Père Jean-Baptiste Machado, il fut son compagnon inséparable dans ses voyages, dans ses dangers et dans sa captivité. Après avoir assisté au martyre du Père Jean-

Digitized by Google

Baptiste, il fut reconduit en prison où les gardes le lièrent étroitement que le geôlier lui-même, quoique idolâtre, en éta indigné. « Eh ! quoi donc, leur dit-il, est-ce que vous craigne que cet homme s'enfuie, lui qui s'est volontairement constitu prisonnier, et qui désire la mort autant que vous désirez la vie? Ces paroles leur firent un peu relâcher les liens du patient. pria le bourreau, au lieu du supplice, de le décapiter le dernie ne se jugeant pas digne de recevoir cet honneur avant les deu ministres de la Religion. (Boëro, *traduit par le P. Aubert.*)

Ces trois Martyrs furent béatifiés par Pie IX en 1867.

LE V. CHANOINE VERNOY DE MONTJOURNAL,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Pierre Vernoy de Montjournal, chanoine de Notre-Dame d Moulins, né dans cette ville, continua d'y résider au sein de s famille après la dispersion du chapitre. Fidèle aux devoirs d sacerdoce, il refusa de prêter le serment schismatique, et pers véra dans son attachement à la véritable Église.

Les autorités de l'Allier le firent déposer en 1793 ; et dans le premiers mois de 1794, elles l'envoyèrent à Rochefort av soixante-treize autres prêtres, pour être déporté comme eux su des rives lointaines et mortelles. Il fut embarqué sur le navi *les Deux-Associés*, où il eut à supporter une cruelle maladie.

« La Providence, dit M. de La Biche, pour achever sans dout de purifier ce digne prêtre, qui jouissait à juste titre de la répu tation d'un Saint, et passait de plus pour un excellent directeu des consciences, permit qu'il éprouvât une humiliation particu lière, plus grande que toutes celles auxquelles nous étions jou nellement en proie. Il fut atteint de la maladie pédiculaire ; et fallut le reléguer sous une écoutille, où, de même qu'un lépreu il se trouvait entièrement séparé de ses confrères, même les plu infectés de vermine. Sa patience et sa douceur ne se démentiren jamais dans cette cruelle épreuve dont il ne paraissait pas mêm très-affecté ; Dieu proportionnant sans doute les grâces qu'il lu accordait aux rigueurs apparentes dant il usait envers lui. »

M. de Montjournal succomba à cette maladie le 1er juin 179

Digitized by Google

à l'âge de cinquante-huit ans. Son corps fut inhumé dans l'île d'Aix. (PEQUEGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Albert Ier, troisième évêque de Livonie, et fondateur de la ville de Riga, où il plaça son siége, était entré dès sa jeunesse dans l'Ordre de Cîteaux, qui avait une particulière dévotion pour la très-sainte Vierge. Il mit sous sa protection la nouvelle ville et toute la province de Livonie. Avec son aide, il convertit un grand nombre d'habitants de ce pays, qui était encore idolâtre; car le christianisme n'y avait pénétré que vers le milieu du XIIe siècle. Albert voyant qu'il était nécessaire de défendre ses néophytes par les armes, contre la cruauté des païens, fonda en 1204 un nouvel Ordre militaire sous le nom de chevaliers Porte-Glaive, parce qu'ils portaient sur leurs manteaux blancs deux glaives rouges en forme de croix de Saint-André. Ils devaient garder la chasteté et se dévouer à la défense du Saint-Siége et du « pays de Marie. » Lorsqu'on recevait un chevalier, le grand-maître, qui fut d'abord Vimo de Rohrbach, frappait d'abord sur son épaule, en disant : « Prends cette épée de ma main pour combattre pour Dieu et pour le pays de Marie. » Cet Ordre fut approuvé par Innocent III et suivait les règles des Templiers. Il acheva la conquête de la Livonie; mais les Danois s'étant ligués avec les païens, les chevaliers Porte-Glaive appelèrent à leur secours les chevaliers de l'Ordre teutonique. Grégoire IX consentit à la réunion des deux Ordres en 1234.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Juvence, martyr.

A Césarée en Palestine, saint Pamphile, prêtre et martyr, homme d'une sainteté et d'une doctrine admirables, qui, pendant

[1] KALENDAS JUNII.

Romæ sancti Juventii martyris. — Cæsareæ in Palæstina beati Pamphili presbyteri et martyris, vir admirandæ sanctitatis et doctrinæ, atque in pauperes munifici, qui ob Christi fidem in persecutione Galerii Maximiani, primo sub Ur-

Digitized by Google

la persécution de Galère-Maximien, et sous le président Urbain, fut, pour la foi de Jésus-Christ, tourmenté et jeté en prison ; ensuite, sous Firmilien, ayant été de nouveau soumis aux tortures, il consomma son martyre avec d'autres. Le diacre Valens, Paul et neuf autres, dont on fait mémoire en d'autres jours, souffrirent aussi alors.

A Autun, les saints Révérien, évêque, et Paul, prêtre, avec dix autres, qui reçurent la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien.

En Cappadoce, saint Therpèse, martyr, qui sous l'empereur Alexandre et le préfet Simplice, après d'autres tourments, fut décapité.

En Égypte, les saints martyrs Ischyrion, chef de troupe, et cinq autres militaires, qu'on fit mourir par divers genres de mort, pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien.

En outre, saint Firmus, martyr, qui, pendant la persécution de Maximien, fut cruellement tourmenté, lapidé, et enfin décapité.

A Pérouse, les saints martyrs Félin et Gratinien, militaires,

bano præside cruciatus, et in carcerem trusus, deinde sub Firmiliano iterum revocatus ad pœnas, una cum aliis martyrium consummavit. Passi sunt etiam tunc Valens diaconus, et Paulus, aliique novem, quorum memoria aliis diebus celebratur. — Augustoduni sanctorum Reveriani episcopi et Pauli presbyteri, cum aliis decem, qui sub Aureliano principe martyrio coronati sunt. — In Cappadocia sancti Thespesii martyris, qui sub Alexandro imperatore et Simplicio præfecto, post alia tormenta decollatus est. — In Ægypto sanctorum martyrum Ischyrionis ductoris militum, et aliorum quinque militum, qui sub Diocletiano imperatore pro fide Christi diverso mortis genere perempti sunt. — Item sancti Firmi martyris, qui in persecutione Maximiani acerbissimis plagis affectus, lapidibus percussus, ac demum capite cæsus est. — Perusiæ sanctorum martyrum Felini et Gratiniani militum, qui sub Decio variis tormentis cruciati, martyrii palmam gloriosa morte perceperunt. — Bononiæ sancti Proculi martyris, qui sub Maximiano imperatore passus est. — Ameriæ sancti Secundi martyris, qui sub Diocletiano in Tiberim projectus, martyrium consummavit. — Apud Tipherum in Umbria sancti Crescentiani militis Romani, sub eodem imperatore martyrio coronati. — In Umbria sancti Fortunati presbyteri, virtutibus et miraculis clari. — In monasterio Lirinensi sancti Caprasii abbatis. — Treviris sancti Simeonis monachi, qui a Benedicto Papa Nono in sanctorum numerum relatus est. — Apud Burgos in Hispania, in monasterio Onniensi sancti Eneconis Abbatis benedictini, sanctitatis et miraculorum gloria illustris.

Digitized by Google

qui, après avoir souffert diverses tortures sous Dèce, acquirent la palme du martyre par une glorieuse mort.

A Bologne, saint Procule, martyr, qui souffrit sous l'empereur Maximien.

A Amélia, saint Second, martyr, qui, jeté dans le Tibre sous Dioclétien, y accomplit son martyre.

A Cista di Castello, en Ombrie, saint Crescentien, soldat romain, qui reçut la couronne du martyre, sous le même empereur.

En Ombrie, saint Fortunat, prêtre, illustre par ses vertus et ses miracles.

Au monastère de Lérins, saint Caprais, abbé.

A Trèves, saint Siméon, martyr, qui fut mis au nombre des Saints par le Pape Benoît IX.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Lucie, vierge, et ses compagnons, martyrs à Thessalonique.

Saint Zozime et sainte Thècle, martyrs.

Saint Aschiron, soldat, honoré en Éthiopie.

Le bienheureux Beltram, ermite de l'Ordre de Saint-Augustin, mort en 1490.

Saint Claude, évêque de Vienne en Dauphiné, au IVe siècle.

Saint Gaudence, évêque d'Arbe, en Dalmatie.

Saint Pyrrhus, évêque en Orient, au VIe siècle.

Saint Crispin, martyr en Afrique, sous Dioclétien.

Le bienheureux Denis de Gluschine, mort en Russie.

Saint Cyriaque et saint Florence, martyrs sous Décius, avec deux autres.

Saint Photin, confesseur, honoré à Namur en Belgique.

Saint Octave et saint Flé (*Fledus*), martyrs à Thessalonique.

Saint Mion (*Medulfus*), confesseur, honoré en Auvergne.

Saint Probas, prêtre, qui florissait en sainteté, au IVe siècle, à Saint-Cloud, près de Paris.

Saint Majas, pèlerin, honoré à Béziers.

Digitized by Google

Sainte Lauta, martyre, avec un grand nombre d'autres.
Saint Julien, martyr à Pérouse, avec quatre autres.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Cran, prêtre du diocèse de Nantes, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut condamné à mort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel de la Loire-Inférieure siégeant à Savenay, et exécuté le 1er juin 1793.

Digitized by Google

DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Pothin, évêque, saint Sanctus, saint Attale, sainte Blandine, et les autres saints Martyrs de Lyon. — Saint Marcellin et saint Pierre, martyrs. — Saint Erasme ou saint Elme, évêque et martyr. — Saint Eugène Ier, Pape. — Saint Adalgise ou saint Augis, missionnaire. — Saint Nicolas le Pèlerin. — Saint Jean d'Urtica. — Le Bienheureux Paul de Hongrie et le Bienheureux Sadoc, frères prêcheurs, martyrs. — La Bienheureuse Baptiste Varani, clarisse. — Le Bienheureux Jean de Stobnit, frère mineur. — Le Vénérable curé Mallapart, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT POTHIN,

ÉVÊQUE,

SAINT SANCTUS, SAINT ATTALE, SAINTE BLANDINE,

ET LES AUTRES SAINTS MARTYRS DE LYON.

Après la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Église jouissait ne fût souvent troublée en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut surtout, en 177, à Vienne et à Lyon dans les Gaules. Saint Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que saint Polycarpe avait envoyé d'Asie. L'Église de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur en avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

Les progrès de l'Évangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit; bientôt ils entrèrent en fureur et résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Église, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans

Digitized by Google

les souffrances de ses enfants, semblable à la vigne qui se charge de raisins lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion, sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports de connaissance et de charité. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction ; on pense communément que saint Irénée en a été le principal auteur. Il y règne une énergie et un ton de sentiment qui transportent l'âme et la ravissent hors d'elle-même. L'esprit des bienheureux Martyrs vit, pour ainsi dire, encore dans les paroles, toutes mortes qu'elles sont ; leur sang répandu pour Jésus-Christ y paraît encore tout bouillant :

Les serviteurs de Jésus-Christ qui demeurent à Vienne et à Lyon, ville de la Gaule celtique, à leurs frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et qui espèrent au même Rédempteur, la paix, la grâce et la gloire leur soient données par la miséricorde de Dieu le Père, et l'entremise de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Nos paroles ne pourront jamais exprimer, ni notre plume dépeindre tous les maux que l'aveugle fureur des gentils leur a inspirés contre les Saints, ni tout ce que leur cruelle animosité a fait endurer aux bienheureux Martyrs. Notre ennemi commun a ramassé toutes ses forces contre nous : mais ayant formé le dessein de notre perte, il y a travaillé peu à peu, et il a commencé d'abord à nous faire sentir quelques marques de sa haine ; car enfin il n'a rien oublié de tout ce que ses noirs artifices lui ont su fournir de moyens pour perdre les serviteurs de Dieu ; et il n'y a ni affronts, ni injures, ni tourments, que sa malignité ne lui ait fait employer contre eux. Il a accoutumé insensiblement ses ministres à les haïr, et leurs mauvais traitements ont été comme les préludes des maux horribles où il les a enfin précipités. Non-seulement on les chassait des maisons, des bains, de la place publique, mais on ne souffrait pas même qu'aucun parût en aucun lieu.

Mais la grâce de Dieu a combattu pour nous, et le démon a été honteusement vaincu. Cette grâce toute-puissante ayant mis les

Digitized by Google

plus faibles hors de l'attaque et à l'abri du péril, elle n'a exposé que les plus braves aux traits de l'ennemi. Ces généreux soldats de Jésus-Christ, comme autant de fermes colonnes, sont demeurés inébranlables à toutes ses secousses, et opposant leurs corps à l'impétuosité de ses coups, ils ont eux seuls soutenu vaillamment tout le fort du combat. S'étant donc avancés vers cet implacable ennemi, et l'ayant joint de près, ils se sont vus d'abord couverts de toutes sortes d'opprobres ; mais foulant aux pieds tout ce qui paraît de plus pénible à la nature et de plus formidable à l'esprit, ils n'ont eu en vue que la gloire que Jésus-Christ leur montrait ; ils ont marché vers elle, montrant aux hommes par leur exemple à ne point craindre les maux de cette vie, qui n'ont aucune proportion avec le bonheur de l'autre. Ils ont donc essuyé avec une constance admirable les clameurs d'un peuple furieux, ses emportements, sa férocité ; ils ont souffert d'être frappés, traînés sur le pavé, dépouillés de tous leurs biens, accablés sous des monceaux de pierres, jetés dans des prisons obscures ; en un mot, ils ont éprouvé tout ce qu'une populace brutale et livrée à l'esprit de haine aurait pu entreprendre contre les ennemis les plus conjurés à sa ruine.

Mais pour observer quelque ordre dans cette relation, vous saurez, nos très-chers frères, que ces serviteurs de Dieu, après avoir passé par ces diverses épreuves, furent enfin conduits dans la place publique par un tribun et par les magistrats de la ville, et là ayant été interrogés en présence d'une foule de peuple, et sur leur confession jugés coupables, on les fit entrer en prison jusqu'à l'arrivée du président [1]. Quelques jours après, le président étant venu à Lyon, on les amena devant lui. Mais ce juge passionné les traita d'abord avec tant de dureté, qu'Epagathe, qui se trouva présent, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'indignation. Il était chrétien et brûlait d'un ardent amour pour Dieu et d'une charité toute sainte pour le prochain. Ses mœurs, au reste, étaient si pures et sa vie si austère, que, quoique dans un âge peu avancé, on le comparait au saint vieillard Zacharie,

[1] Subdélégué de l'empereur, ou lieutenant général de la province, *Legatus Cæsaris*. Vales.

Digitized by Google

père de l'incomparable Jean-Baptiste; car il marchait dans toutes les voies du Seigneur et accomplissait ses préceptes, sans donner le moindre sujet de plainte à personne; toujours prêt à servir Dieu, l'Église et le prochain; toujours animé du zèle de la gloire de son Maître; toujours rempli de ferveur pour le salut de ses frères. Étant donc tel que nous venons de le représenter, il ne put souffrir l'injuste procédure du gouverneur; mais se laissant aller aux mouvements d'une juste colère, il demanda qu'il lui fût permis de dire un mot pour défendre l'innocence de ses frères, s'offrant de montrer que l'accusation d'impiété et d'irréligion dont on les chargeait, n'était qu'une pure calomnie. Mais il s'éleva à l'instant contre lui mille voix confuses aux environs du tribunal (car il était fort connu dans la ville), et le juge, piqué d'ailleurs de la demande toute raisonnable qu'il lui avait faite, de pouvoir parler en faveur des accusés, lui ayant demandé à son tour s'il était chrétien, il le confessa hautement, et à l'heure même il fut mis avec les Martyrs, le juge lui ayant donné par raillerie le nom glorieux d'avocat des chrétiens, et faisant sans y penser son éloge en un seul mot. Mais il avait lui-même le Saint-Esprit pour avocat, qui le protégeait et le remplissait avec bien plus d'abondance qu'il ne fit jamais à Zacharie, puisqu'il lui inspira de se présenter à une mort certaine pour la défense de ses frères, et qu'il fut en cela véritablement le parent de Jésus-Christ et un parfait imitateur de l'Agneau qu'il suit maintenant partout dans le Ciel.

Cet exemple anima les autres chrétiens, qui firent gloire de se faire connaître et de se distinguer des païens, parmi lesquels ils étaient demeurés jusqu'alors confondus. Il y en eut plusieurs qui, s'étant depuis longtemps préparés à tout événement, se montrèrent prêts à mourir, et, se mettant à la tête des fidèles, firent avec une joie qui éclatait sur leur visage et dans le son de leur voix, la confession des Martyrs; mais il y en eut d'autres qui, pour ne s'être pas exercés à ce combat et pour y être venus sans s'être armés de force, du moins sans s'être consultés sur leur faiblesse, en donnèrent de tristes marques. Il s'en trouva environ dix, qui, par leur déplorable chute, nous causèrent une douleur incroyable et firent couler des pleurs parmi la joie que

Digitized by Google

nous ressentions d'avoir confessé Jésus-Christ. L'affliction fut générale, et elle passa jusqu'à ceux qui n'ayant pas encore été découverts, se tenaient près des Martyrs pour les fortifier et qui ne les quittaient point de vue, quoiqu'ils s'exposassent par là à un très-grand danger. Frappés d'une mortelle crainte, nous demeurions dans une incertitude cruelle touchant l'événement qu'aurait cette affaire, non que les tourments ni la mort nous fissent peur, mais n'osant envisager l'avenir qu'avec tremblement, nous appréhendions toujours que quelqu'un des nôtres ne vînt à tomber à nos yeux. Il est vrai que le nombre de ceux qui étaient tombés fut bientôt heureusement remplacé par les plus considérables qu'on arrêtait tous les jours. De sorte que les premiers de l'une et de l'autre Église, et qui par leur industrie et leurs travaux les avaient fondées, furent tous mis en prison. Il y eut aussi de nos esclaves, qui quoique païens, furent arrêtés, le gouverneur ayant donné des ordres très-précis de ne laisser échapper aucun de nous, ni des nôtres. Mais ces âmes basses et serviles, ces perfides serviteurs, ou effrayés par la vue des supplices qu'ils voyaient souffrir à leurs maîtres, ou poussés par le démon, cet esprit de mensonge, ou incités par les soldats, gens peu religieux, renouvelèrent contre nous les anciennes et affreuses calomnies dont les païens ont si souvent noirci notre réputation et l'innocence de l'Église. Ils nous reprochèrent ces repas sanglants de Thieste [1] et ces embrassements incestueux d'Œdipe [2], et d'autres forfaits auxquels nous n'osons penser, et que nous osons encore moins écrire, ni croire qu'il se puisse trouver un seul homme qui ose les commettre. Cependant, à peine ces fausses accusations eurent-elles été répandues parmi le peuple que les esprits se déchaînèrent contre nous avec tant de furie, que si jusqu'alors il s'était rencontré quelqu'un qui par quelque liaison de sang ou d'amitié se fût montré modéré en notre endroit, cette déposition forcée de crimes imaginaires l'aliénait aussitôt et le rendait notre plus cruel ennemi. L'on voyait s'accomplir alors cette prédiction de Jésus-Christ : « Il viendra un temps

[1] Thieste mangea son propre fils dans un festin qu'Atrée son frère lui fit.
[2] Œdipe épousa sa mère.

Digitized by Google

qu'on croira faire un acte de religion en vous faisant mourir. » Et en effet, ces saints Martyrs souffrirent des tourments si horribles, que le démon se promettait sans doute que leur constance pourrait enfin être vaincue, ou leur foi ébranlée.

Mais la fureur du président et l'animosité du peuple et des soldats s'attacha particulièrement à la personne de Sanctus, natif de Vienne et diacre de l'Église de Lyon. Mature n'y fut pas moins exposé, non plus qu'Attale de Pergame. Celui-là n'était encore que néophyte ; mais il montra une générosité digne d'un ancien athlète de Jésus-Christ, et celui-ci fut toujours l'appui et une ferme colonne de notre Église. Enfin la considération du sexe, respectable aux nations les plus barbares, n'en put garantir Blandine ; mais Jésus-Christ voulut faire voir en la personne de cette Sainte, que ce qui paraît vil aux yeux des hommes, mérite souvent que Dieu l'honore lui-même, parce qu'il y voit une charité ardente et solide, qui se souciant peu d'éclater au dehors par une vaine apparence, se réserve toute pour quelque action héroïque. Nous étions saisis d'appréhension pour elle, et surtout sa maîtresse, qui combattait elle-même vaillamment parmi les autres Martyrs, ne pouvait dissimuler la crainte où elle était, que la complexion délicate et le corps faible de son esclave venant à succomber sous la violence des tourments, elle manquât de force pour confesser Jésus-Christ. Mais son grand cœur soutint de telle sorte la faiblesse de son corps, que les bourreaux, qui depuis le matin jusqu'au soir se relayant sans cesse, avaient épuisé sur elle tout ce que leur cruauté leur avait suggéré de supplices différents, se virent contraints de se rendre, et se confessant vaincus par une fille, d'avouer qu'ils ne pouvaient concevoir comment une âme pouvait rester dans un corps si déchiré et percé de toutes parts, un seul des tourments étant plus que suffisant pour la faire sortir par tant d'ouvertures. Mais cette admirable esclave, ainsi qu'un invincible athlète, reprenait de nouvelles forces lorsqu'on changeait de supplices ; elle trouvait dans la confession du nom sacré de Jésus-Christ une vertu secrète qui la rendait presque insensible à la douleur ; elle cessait de souffrir toutes les fois qu'elle prononçait ces paroles : Je

Digitized by Google

suis chrétienne ; non, non, il ne se passe rien de criminel parmi nous.

D'un autre côté, Sanctus soutenait avec un courage élevé au-dessus de la nature de l'homme, tout ce que l'inhumanité la plus raffinée de l'homme lui faisait endurer, et, quoique ces impies espérassent à tous moments que la violence de tant de maux lui arracherait enfin quelque parole indécente ou peu religieuse, il trompa si bien leur attente, qu'ils ne purent savoir de lui ni son nom, ni de quelle province il était, ni le lieu de sa naissance, ni s'il était libre ou esclave ; mais ne répondant à leurs interrogations que ces mots en langue romaine : « Je suis chrétien ! » il comprenait dans cette seule expression son nom, son pays, sa race, sa condition, et généralement tout ce qu'il était. Ce silence ne servit qu'à rendre la fureur du président et de ses ministres encore plus opiniâtre ; jusque-là qu'après avoir employé en vain contre cet invincible Martyr tous les tourments dont ils purent s'aviser, ils eurent enfin recours à des lames de cuivre ardentes, qu'ils appliquèrent aux parties de son corps les plus délicates et les plus sensibles. Le feu fit son effet ; mais le Martyr immobile dans sa foi, ne le fut pas moins dans la situation où il tint son corps. Jésus-Christ versant alors sur ses membres brûlés l'eau toute divine de sa grâce, en tempérait l'ardeur mortelle. Enfin ce n'était plus un corps humain, ce n'était qu'un amas confus de chairs percées, déchirées, sanglantes, à demi consumées. A peine y pouvait-on apercevoir quelque figure ; tous les membres en étaient ou rétrécis, ou mutilés, ou n'occupaient plus leur place naturelle ; mais ce corps, tout défiguré qu'il était, ne laissait pas d'avoir Jésus-Christ qui l'animait, et il y opérait des merveilles dignes de sa toute-puissance. Il se servait de ces restes informes de la cruauté d'un tyran pour confondre l'ennemi, pour le vaincre et pour détruire son pouvoir. Il s'en servait pour apprendre aux fidèles que la charité du Père ne doit laisser aucune crainte, et que la vue de la gloire du Fils doit ôter tout sentiment de douleur. Car ces monstres altérés de sang ayant repris le saint Martyr pour le tourmenter de nouveau, ils s'imaginèrent que s'ils remettaient le fer et le feu dans ses plaies encore toutes

Digitized by Google

bouffies et toutes enflammées, sa constance serait enfin vaincue par un tourment si effroyable, puisqu'en cet état à peine peut-on souffrir la main la plus douce et la plus légère ; ou que rendant l'esprit parmi de si horribles peines, il jetterait l'épouvante dans celui des autres. Mais rien n'arriva de ce qu'ils prétendaient ; car contre l'attente de chacun, son corps parfaitement rétabli se trouva prêt à endurer de nouveaux supplices ; en sorte que cette seconde épreuve où il fut mis, fut moins une nouvelle torture qu'un appareil et un remède à ses premières blessures.

Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé Jésus-Christ. Le démon la comptait parmi ses captifs, mais il voulait encore l'obliger à joindre le blasphème à l'infidélité. Il la conduisit donc au lieu où l'on tourmentait les Martyrs, et ayant déjà éprouvé sa faiblesse, il espérait lui faire dire tout ce qu'il voudrait au désavantage des chrétiens. Mais elle revint à elle dès qu'elle eut jeté les yeux sur les divers supplices qui lui remirent dans la pensée ceux de l'enfer ; et, comme sortant d'un profond assoupissement, elle s'écria : « Méchants que vous êtes, comment osez-vous accuser les chrétiens de manger de la chair d'enfant, eux à qui il n'est pas permis de toucher au sang des bêtes [1] ? »

Ces divers tourments ayant été employés sans effet, et Jésus-Christ, par la force de sa grâce, en ayant émoussé toute la pointe et rendu la constance des Martyrs victorieuse, le démon en inventa un des plus cruels. Il fit en sorte qu'on les jeta dans une prison incommode et obscure, et là qu'on apporta une machine de bois dans laquelle on mettait leurs pieds qu'on écartait avec violence jusqu'au cinquième trou de la machine, où on les arrêtait avec une corde. Et en cet état, le plus horrible qu'on se puisse imaginer, les bourreaux, animés par le souffle du démon et crevant de dépit de s'être vus si souvent vaincus par des gens à demi morts, ramassaient contre eux tout ce que l'art de tourmenter les hommes leur avait appris. Et ce dernier effort fut si terrible, que plusieurs en moururent, Dieu le permettant ainsi pour sa gloire. Pour les autres, ils n'attendaient de moment en

[1] Cette coutume, autorisée par une loi des Apôtres, a été durant quelque temps en vigueur dans l'Eglise.

Digitized by Google

moment que la mort ; car les supplices qu'ils avaient éprouvés avaient été si violents, qu'on ne croyait pas qu'ils y dussent survivre, quand même on eût pris soin de leurs plaies. Cependant, quoique abandonnés des hommes, ils ne le furent pas de Dieu qu'ils venaient de confesser. Il veillait à leur conservation et il rendit la santé à leur corps, et augmenta la force et la vigueur de leur âme. Leurs paroles mêmes et leur exemple consolaient et fortifiaient tout ensemble ceux qui étaient avec eux. Mais les nouveaux Confesseurs qu'on avait pris depuis peu, et dont le corps n'était pas encore accoutumé à tant de fatigues, périrent tous dans la prison en très-peu de temps.

Cependant le bienheureux Pothin, qui gouvernait pour lors l'Église de Lyon, et qui à l'âge de près de cent ans et dans un corps cassé de vieillesse, faisait paraître les sentiments d'une âme jeune et vigoureuse, était porté par des soldats et conduit au pied du tribunal. La vue prochaine du martyre avait peint sur son visage une joie vive. Ses membres exténués par ce grand nombre d'années et par les efforts d'une maladie, ne retenaient plus son âme que pour faire triompher Jésus-Christ par elle. Le peuple et les magistrats le suivaient le couvrant d'opprobres, comme s'il eût été lui-même le Christ pour qui ils ont tant d'horreur. Ce saint vieillard rendit alors un illustre témoignage à la divinité de son Maître. Car le président lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit : « Vous le pourrez connaître si vous vous en rendez digne. » Mais à peine avait-il achevé de parler, que le peuple se jeta sur lui avec toute l'impétuosité des animaux les plus féroces. Ceux qui se trouvaient près de lui l'attaquaient à coups de poing et de pied, sans aucun respect pour son âge, et ceux qui en étaient éloignés saisissaient tout ce qui tombait sous leurs mains et le lançaient contre lui ; les uns et les autres, croyant commettre un crime s'ils eussent gardé quelque modération en cette rencontre, et se faisant au contraire un mérite auprès de leurs dieux, d'un emportement si opposé à la raison et à la nature. Enfin ce saint évêque, ayant déjà son âme sur le bord des lèvres, fut jeté dans une prison où il la rendit deux jours après. Mais il arriva, par une sin-

Digitized by Google

gulière disposition de la Providence et par la miséricorde infinie de Jésus-Christ, que ceux qui avaient renoncé d'abord à la foi lorsqu'ils furent arrêtés, furent confondus avec les Martyrs et mis indifféremment dans les prisons. Ce fut en vain qu'ils alléguèrent leur changement; leur apostasie leur fut tout à fait inutile. Elle ne servit même qu'à les rendre plus infâmes. Car ceux qui avaient toujours persisté dans la généreuse confession du christianisme ne furent traités que comme chrétiens, sans qu'on leur imputât d'autre crime; au lieu que ces lâches déserteurs furent traités comme des homicides et des scélérats, et avec une rigueur beaucoup plus grande. Outre que la joie que ceux-là goûtaient d'avoir confessé Jésus-Christ, l'amour tendre qu'ils sentaient redoubler pour lui dans leur cœur, et l'espoir de la récompense, rendaient leurs chaînes légères et adoucissaient leurs peines; pendant que ceux-ci éprouvaient les remords les plus pressants d'une conscience troublée et criminelle, on voyait sur le visage des uns briller l'allégresse jointe à une douce gravité, et la majesté au milieu des agréments. Ils paraissaient ornés de leurs liens, comme une épouse est parée de ses bracelets et des franges d'or qui bordent sa robe, et ils répandaient autour d'eux l'odeur toute céleste de Jésus-Christ, mais si agréable et si douce, que plusieurs crurent que les parfums les plus exquis de l'Asie s'exhalaient de leurs corps sacrés. Les autres, au contraire, avaient une contenance embarrassée et une démarche chancelante; l'œil morne, la tête penchée, le visage d'un rouge obscur que la confusion y répandait, défaits, hideux, et traînant des habits pleins d'ordures, servant d'objet aux sanglantes railleries des païens, qui leur reprochaient leur lâcheté; en un mot, après avoir perdu le beau nom de chrétien, ils ne passaient plus que pour des meurtriers, dont le nom infâme leur restait pour l'unique récompense de leur désertion. Ce spectacle, digne d'horreur tout ensemble et de pitié, ne contribua pas peu à affermir les autres dans la foi, et si quelque chrétien venait à être pris, il n'attendait pas à confesser qu'on l'y forçât, de crainte que le démon ne se servît de ce délai pour lui inspirer quelque pensée qui pût tant soit peu ébranler sa fermeté.

Digitized by Google

Quelques jours s'étant écoulés, on songea à terminer le martyre de nos saints Confesseurs par divers genres de mort : la Providence le permettant ainsi, afin qu'ils pussent offrir à Dieu une couronne composée de toutes sortes de fleurs, et que le mélange des couleurs la lui rendit agréable. Et d'ailleurs il était juste que ces vaillants athlètes qui avaient soutenu divers combats, et qui avaient remporté plus d'une victoire, reçussent une couronne immortelle. On destina donc Mature, Sanctus, Blandine et Attale pour l'amphithéâtre, et on choisit en leur considération un jour extraordinaire, pour donner un spectacle public de l'inhumanité païenne. Sanctus et Mature repassèrent tout de nouveau par tous les tourments qu'ils avaient déjà essuyés, comme s'ils n'eussent encore rien souffert ; ou plutôt comme d'invincibles tenants, qui après avoir terrassé leur ennemi, ne combattent plus que pour la gloire. Ils virent d'abord couler leur sang par mille cicatrices à demi fermées, qui se rouvrirent sous la violence des fouets, par les morsures des bêtes et par tous les autres supplices qu'un peuple insensé inventait sur l'heure, et qui étaient aussitôt exécutés par les bourreaux attentifs aux moindres signes des spectateurs. Enfin on demanda qu'on donnât aux Martyrs la chaise de fer rougie au feu, où leurs membres brûlés exhalaient dans tout l'amphithéâtre une odeur qui eût été insupportable à tout autre qu'à un peuple cruel qui en faisait ses délices. Mais sa fureur ne fut pas encore satisfaite, et la constance des Martyrs ne fit que l'enflammer davantage. Cependant toute son activité ne put jamais tirer de la bouche de Sanctus d'autre parole que celle qu'il n'avait cessé de proférer dès le commencement de son martyre, il le consomma enfin par un coup d'épée qu'il reçut dans la gorge. Mature finit le sien par un semblable coup. Et tous deux occupèrent durant un jour l'attention d'un nombre infini de personnes, et fournirent eux seuls un spectacle que plusieurs paires de gladiateurs avaient accoutumé de remplir. Pour Blandine, ayant été attachée à un poteau, elle fut exposée aux bêtes : au reste tous ceux qui combattaient avec elle reprirent de nouvelles forces, et se sentaient remplis d'une joie surnaturelle en la voyant attachée à peu près de la même manière que Jésus-Christ le fut

Digitized by Google

à la Croix ; ils tirèrent un heureux présage pour la victoire, de ce que sous la figure de leur sœur, il leur semblait apercevoir Celui qui avait été crucifié pour eux, et ils marchèrent à la mort persuadés que quiconque meurt pour la gloire de Jésus-Christ, reçoit une nouvelle vie dans le sein même du Dieu vivant. Cependant les bêtes n'ayant osé la toucher, elle fut détachée et reconduite en prison pour être ramenée au combat une seconde fois, et pour achever d'abattre entièrement l'ennemi déjà vaincu tant de fois. Sur ces entrefaites le peuple avec de grands cris demandait Attale et voulait qu'on le livrât sur-le-champ au supplice. C'était comme nous l'avons dit un personnage considérable par sa naissance et par son mérite. Il entra hardiment dans le champ de bataille prêt à combattre. Mais le témoignage de sa conscience lui faisait espérer de vaincre. Il le rendait intrépide, car il avait passé toute sa vie dans une observation très-exacte des lois du christianisme, et il avait toujours été parmi nous le témoin de la vérité. On lui fit faire le tour de l'amphithéâtre, ayant devant lui un écriteau où on lisait ces paroles en latin : Attale chrétien ; le peuple s'échauffait de plus en plus et ne cessait de demander sa mort : mais le président ayant appris qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison avec plusieurs autres Martyrs. Cependant il écrivit à Marc-Aurèle, pour savoir de lui de quelle manière il en userait envers tous ceux qu'il avait fait arrêter.

Mais ce retardement ne leur fut pas inutile : car durant que le gouverneur attendait les ordres de l'empereurs, Jésus-Christ faisait reluire dans la prison un rayon de sa miséricorde. Plusieurs membres morts furent ranimés par le secours de ceux qui étaient vivants, et ceux qui étaient demeurés fidèles, obtinrent grâce pour leurs frères qui étaient malheureusement tombés dans l'infidélité. L'Église, mère des uns et des autres, fut comblée de joie en voyant retourner à la vie ses enfants infortunés dont elle pleurait le trépas funeste. Cette résurrection miraculeuse fut l'effet de la charité de ces illustres Martyrs, qui par leurs prières donnèrent à des avortons informes des organes et des traits, et tout ce qui peut rendre un corps parfait et propre à exercer les

Digitized by Google

fonctions de la vie ; surtout ils leur inspirèrent une chaleur céleste, qui leur fit produire des actions de véritables fidèles et qui leur fit confesser généreusement Celui qu'ils venaient de renoncer avec tant de lâcheté. Ayant donc repris avec la vie des forces et de la santé par la bonté infinie de Dieu, qui bien loin de vouloir la mort des pécheurs, fait toutes les avances pour les exciter au repentir, ils se présentèrent une seconde fois pour être interrogés par le gouverneur : car il avait reçu de l'empereur un rescrit qui portait, que ceux qui confesseraient, fussent exécutés sans délai, mais qu'on renvoyât absous ceux qui renonceraient. Un jour donc que l'on tient à Lyon un marché solennel, durant lequel on donne toute sorte de spectacles au peuple[1], ce qui y attire du monde de toutes les provinces voisines, le gouverneur séant sur son tribunal se fit amener les bienheureux Martyrs, les faisant repasser comme en revue devant le peuple. Il leur fit prêter un nouvel interrogatoire ; et les ayant sur leur confession condamnés à mort, ceux qui se trouvèrent être citoyens romains eurent la tête tranchée, les autres furent abandonnés aux bêtes.

Mais le changement inopiné de ceux qui avaient donné de si honteuses marques de leur faiblesse, ne fut pas moins glorieux à Jésus-Christ qu'il était plein de consolation pour l'Église son épouse, et qu'il fut ensuite sensible aux païens. Ces heureux pénitents étant interrogés à part, seulement pour la forme, et comme devant être renvoyés aussitôt, le juge fut fort surpris de les entendre confesser Jésus-Christ et se mettre volontairement au rang des Martyrs. Car à l'égard de ceux qui n'avaient conservé aucune teinture de la foi, et qui n'ayant ni crainte de Dieu ni respect pour la robe nuptiale dont ils avaient été revêtus au Baptême, étaient des enfants de perdition et déshonoraient par une vie toute criminelle la sainteté de la religion qu'ils professaient ; ceux-là, dis-je, demeurèrent séparés, et ne se joignirent point aux fidèles : mais pour les véritables chrétiens, ils se réunirent, et se tinrent près des saints confesseurs qu'on interro-

[1] Le premier jour d'août, auquel fut dressé à Lyon un autel en l'honneur d'Auguste.

Digitized by Google

geait. Parmi ceux-là se fit remarquer un phrygien nommé Alexandre, qui exerçait la médecine. Il y avait déjà plusieurs années qu'il demeurait dans les Gaules. C'était un homme révéré de tous les fidèles pour son ardente charité envers Dieu, et pour cette liberté vraiment apostolique avec laquelle il prêchait la foi de Jésus-Christ (car il avait reçu de lui la grâce et la mission pour annoncer les vérités de l'Évangile); ce saint homme s'était approché du tribunal, et par des signes redoublés exhortait ceux qui subissaient l'interrogatoire à demeurer fermes dans la foi. A le voir s'agiter, faire des gestes de la main, et des mouvements de la tête et des yeux, et donner à tout son corps diverses contorsions, on l'eût pris pour une femme qui souffre les tranchées de l'enfantement. Le peuple qui s'en aperçut, et qui était au désespoir de ce que ceux qui avaient renoncé à la foi, la confessaient avec une nouvelle ferveur, tourna toute sa rage contre Alexandre, comme contre l'auteur de ce changement, qu'il regardait comme un crime énorme. Et l'ayant sur l'heure déféré au gouverneur, ce magistrat demanda qui il était. Il répondit qu'il était chrétien; ce qui ayant mis le juge en colère, il le condamna aux bêtes. Le lendemain donc on le vit entrer avec Attale dans l'amphithéâtre; car le président, pour faire plaisir au peuple, avait résolu d'exposer encore celui-ci aux bêtes. Ainsi l'un et l'autre, après avoir enduré tous les tourments ordinaires de l'amphithéâtre, furent égorgés. Alexandre ne poussa pas le moindre soupir, mais en se retirant il s'entretenait toujours avec Dieu. Pour Attale, comme on l'eut mis dans la chaise de fer, et que son corps à demi rôti envoyait de toutes parts une odeur de graisse très incommode, il s'adressa au peuple et lui parlant latin : C'est ce que vous faites maintenant, lui dit-il, qu'on peut appeler manger de la chair d'homme. Pour nous autres, nous ne savons ce que c'est que de faire de ces horribles repas. Et comme on lui demandait quel nom Dieu avait : Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme un homme.

Enfin le dernier jour des spectacles, Blandine parut encore dans l'amphithéâtre, accompagnée d'un jeune enfant âgé d'environ quinze ans, nommé Ponticus. On les y avait fait entrer les jours

Digitized by Google

précédents, afin que la vue des tourments que les autres enduraient, fît quelque impression sur leur esprit, et qu'elle les disposât à faire ce que l'on voulait d'eux ; c'était de jurer par les idoles : mais comme on vit qu'ils persistaient toujours dans leur refus, et qu'ils ne témoignaient que du mépris pour ces vains simulacres, le peuple entra contre eux en une telle fureur, que sans avoir égard ni à l'âge ni au sexe, on leur fit souffrir toute sorte de tourments, sans leur donner le temps de respirer ; et lorsqu'on les faisait passer d'un supplice à un autre, on continuait toujours à les vouloir contraindre de jurer par les dieux. Mais leur constance fut insurmontable. Car Ponticus soutenu par les vives et pressantes exhortations de la sainte compagne de ses peines, rendit son âme innocente au milieu des tortures. Ainsi Blandine demeura la dernière sur l'arène, qui paraissait couverte des corps des autres Martyrs, et teinte de leur généreux sang. Elle pouvait alors se regarder comme une mère noble de plusieurs enfants illustres, laquelle après les avoir animés au combat par son exemple, les envoie devant elle tout brillants de gloire à la cour du grand Roi ; puis se hâtant de les rejoindre, retrace le même chemin où elle les a vus marcher : on eût dit à voir la joie qui éclatait sur son visage, qu'elle était invitée à un banquet délicieux, et non qu'elle allait elle-même être celui des lions et des ours.

Après donc que les fouets eurent presque achevé d'épuiser ses veines du peu de sang que les tourments déjà soufferts y avaient laissé ; après que les bêtes l'eurent longtemps traînée sur le sable, qu'elles lui eurent fait autant de blessures qu'elles imprimèrent de fois leurs dents meurtrières dans sa chair tendre et délicate, elle fut enfermée dans un rets, et abandonnée à la merci d'un taureau furieux. Il s'en joua d'abord, il l'enleva plusieurs fois en l'air ; mais son âme unie à Jésus-Christ et toute possédée de l'attente prochaine d'une félicité que sa foi lui rendait présente, rendait son corps insensible. Enfin comme une victime pure et obéissante, elle tendit la gorge au couteau qui l'immola au Dieu qu'elle adorait ; jamais femme, de l'aveu même des païens, n'ayant souffert ni tant de tourments, ni de si cruels.

Digitized by Google

Mais la mort ne put mettre les saints Martyrs à l'abri de la fureur des infidèles. Le démon qui l'avait excitée ne pouvait souffrir qu'elle s'éteignît si tôt. Soufflant ce feu infernal, il lui donna une nouvelle ardeur qui recommença à agir contre des corps privés de sentiment, dont on venait d'arracher la vie. La raison et l'humanité ne se trouvaient plus dans l'âme de tout ce peuple ni du gouverneur. La honte d'avoir été vaincus ne les touchait point ; ils n'étaient sensibles ni aux remords ni à la compassion : et leur injuste haine contre l'ordre naturel, s'allumait avec d'autant plus de force, qu'elle ne trouvait en nous aucune matière propre à l'allumer, puisque nous ne leur rendions pas haine pour haine. Mais cela arrivait afin que l'Écriture s'accomplît [1] : que la malice des méchants croisse encore, dit-elle, et que la justice des gens de bien augmente toujours. Car ces hommes renonçant à la nature, jetèrent aux chiens les corps de ceux qui avaient péri dans la prison, observant avec soin qu'aucun des nôtres ne vînt les arracher à ces animaux, et leur donner quelque sépulture. Ensuite ramassant tous ces membres épars, restes pitoyables des bêtes et des flammes, et y joignant les troncs sanglants, et les têtes qui en avaient été séparées, ils en élevèrent un trophée à leur cruauté, qu'ils firent garder jour et nuit par des soldats. Les uns grinçaient des dents et frémissaient de rage contre ces Saints, tout morts qu'ils étaient ; ils allaient cherchant dans ces cadavres quelque endroit qui pût encore servir d'objet à leur fureur ; ils eussent souhaité de leur pouvoir rendre la vie pour la leur faire perdre une seconde fois. Les autres leur insultaient et donnant mille louanges à leurs dieux, ils attribuaient à leur pouvoir la mort des Martyrs, et se réjouissaient avec ces vaines idoles de la vengeance qu'ils avaient su tirer des ennemis de leur gloire. D'autres un peu plus équitables et qui semblaient plaindre notre infortune, nous reprochaient notre crédulité. Où est maintenant leur Dieu, disaient-ils, et à quoi leur a servi de préférer son culte à leur propre vie? C'est ainsi que chacun suivant les divers mouvements dont il était agité, les faisait paraître

[1] *Apocal.*, XXII.

Digitized by Google

d'une manière plus forte ou plus modérée. Cependant nous ressentions une vive douleur de ce qu'il ne nous était pas permis de recueillir ces précieuses reliques. En vain nous voulûmes nous servir de l'obscurité de la nuit pour exécuter notre dessein ; en vain nous offrîmes une somme considérable, pour en avoir la liberté ; en vain nous employâmes les plus pressantes supplications : ni les ténèbres ne purent nous favoriser, ni la vue de l'or amollir la dureté de ces hommes impitoyables, ni nos prières les toucher ; ils préférèrent à tout cela le plaisir barbare de voir tant de corps se consumer peu à peu, et se réduire en pourriture, sans avoir reçu les honneurs du tombeau.

Après les avoir laissés durant six jours exposés sur la terre à toute sorte d'ignominies, ils s'avisèrent de les brûler, et ils en jetèrent les cendres dans le Rhône ; s'imaginant par là pouvoir ôter à Dieu la puissance de ressusciter ces saints Martyrs, et aux Martyrs l'espérance de retourner un jour dans leurs corps. C'est, disaient-ils, cette folle espérance qui fait que ces gens-ci nous viennent apporter une religion nouvelle et inconnue ; et c'est cette présomption ridicule qui les fait courir à la mort avec tant de joie et d'empressement. Nous verrons un peu s'ils ressusciteront, et si leur Dieu sera assez puissant pour les retirer de nos mains.

On a inséré ici un endroit de la même lettre, où la douceur et l'humilité de ces saints Martyrs sont exprimées en ces termes :

Ils mettaient toute leur étude et toute leur application à imiter Jésus-Christ et à former leurs sentiments sur les sentiments de Celui qui possédant l'Être divin [1], n'a pas cru faire un vol de la divinité en se faisant égal à Dieu. Ainsi, quoiqu'ils fussent parvenus au comble de la gloire, quoiqu'ils eussent confessé plus d'une fois Jésus-Christ, qu'ils eussent combattu contre les bêtes, et contre les horreurs d'une affreuse prison, quoique leurs membres sacrés portassent les marques glorieuses que le fer et le feu y avaient tracées ; quoiqu'enfin leur corps fût tout couvert de blessures et de cicatrices, illustres monuments de leur foi, ils

[1] *Philipp.*, II, 6.

Digitized by Google

ne croyaient pas mériter le nom de Martyrs, et ils ne pouvaient souffrir qu'on leur en donnât la qualité. Et lorsque dans l'entretien il nous échappait de les nommer ainsi, ou lorsqu'ils recevaient des lettres où ils trouvaient ce titre d'honneur, ils s'en fâchaient, et ils nous en faisaient de douces mais sincères réprimandes. C'est à Jésus-Christ, nous disaient-ils, que ce nom glorieux est dû, comme au fidèle et véritable témoin de la divinité de son Père, comme à celui qui est ressuscité le premier d'entre les morts, enfin comme au principe et à l'auteur de sa vie. Ce sont encore de vrais Martyrs, ajoutaient-ils, ceux que Jésus-Christ a pris dans le moment même de leur confession, scellant par leur mort leur profession de foi comme avec un cachet mystérieux et non pas de viles créatures comme nous et de misérables Confesseurs. Et nous prenant ensuite les mains, qu'ils arrosaient de leurs larmes, ils nous conjuraient de prier sans cesse, pour leur obtenir une heureuse fin à leurs travaux. Mais en effet ils faisaient bien voir qu'ils possédaient toutes les vertus des Martyrs, dont ils refusaient le nom, la douceur et la patience, et surtout une généreuse hardiesse qui les rendait incapables de la moindre crainte, et prêts à tout souffrir. Ils se sont donc abaissés sous la main du Tout-Puissant, et cette même main a pris plaisir à les relever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre.

La charité ne régnait pas moins dans leur cœur, que l'humilité sur leur esprit. Cette vertu leur faisait prendre la défense de ceux qui étaient opprimés : elle ne leur permettait pas de condamner personne ; elle les portait au contraire à avoir de l'indulgence pour tout le monde : mais elle leur défendait surtout de serrer trop fort les liens des pécheurs qui recouraient à la pénitence. Cette même vertu leur mettait dans le cœur le pardon de leurs ennemis et dans la bouche des prières ferventes à Dieu en leur faveur, à l'exemple du premier des Martyrs le bienheureux Étienne. Ce fut cette vertu qui déchaîna l'enfer contre eux, lorsque par le mouvement d'un amour sincère et ardent pour leurs frères, ils coururent arracher au serpent infernal ceux dont il avait déjà commencé à faire sa proie. Car on ne les vit point agir envers ceux qui étaient tombés avec un zèle amer et plein d'orgueil; mais

Digitized by Google

leur donnant la main pour les aider à se relever, et soulageant leur disette de leur abondance, ils avaient pour eux les sentiments d'une mère tendre et pitoyable; et par des torrents de larmes qu'ils répandaient en la présence du Seigneur, ils obtinrent leur pardon de sa miséricorde. Enfin comme ils avaient toujours aimé la paix, et qu'ils ne nous recommandaient rien avec plus d'ardeur que de conserver la paix, ils méritèrent aussi de mourir dans la paix. (DROUET DE MAUPERTUY.)

On voit dans cette lettre, ajoute Rohrbacher, que Dieu visitait les Martyrs par des faveurs particulières, et que le Saint-Esprit était leur conseil. Il y avait, dans ces temps, comme déjà nous l'avons observé, différentes sectes d'hérétiques qui, par superstition et en conséquence de leurs erreurs, s'abstenaient du vin et des viandes. En outre, les montanistes, affichant une vie austère, insultaient aux catholiques, qui refusaient de s'assujettir aux nouvelles lois d'abstinence et aux nouveaux jeûnes que Montan et ses fausses prophétesses prétendaient imposer aux fidèles. Il n'est donc pas étonnant que, dans de pareilles circonstances, Dieu n'approuvât point l'austérité singulière d'Alcibiade, et que les Martyrs ne vissent pas de bon œil son extraordinaire abstinence des viandes et du vin. Ils craignaient peut-être qu'une semblable conduite ne parût une imitation affectée ou une approbation tacite de celle des hérétiques.

Quoiqu'il n'y eût pas longtemps que Montan, Théodote, un autre Alcibiade, Priscille et Maximille eussent causé des troubles dans la Phrygie et l'Asie par leurs nouveautés et leurs prétendues prophéties, néanmoins, comme il existait de grandes relations entre les fidèles de l'Asie et ceux des Gaules, ces derniers en étaient pleinement instruits; il paraît même que les Asiatiques leur en avaient écrit pour connaître leur sentiment; car les saints Martyrs leur écrivirent à ce sujet, dans la prison même, plusieurs lettres, qui ne furent envoyées qu'après leur mort avec l'histoire de leur martyre. L'abondance des miracles que la grâce divine opérait encore dans beaucoup d'églises, retenait plusieurs de condamner ouvertement les soi-disant prophéties de ces hypocrites et les visions de leurs fanatiques sibylles. Mais encore

Digitized by Google

que leurs lettres ne soient pas venues jusqu'à nous, nous pouvons juger néanmoins, par leur conduite, que les saints Martyrs de Lyon n'étaient pas de ce nombre. Outre qu'ils improuvèrent la trop rigoureuse abstinence d'un de leurs compagnons, pour la conformité qu'elle pouvait avoir extérieurement avec le rigorisme des montanistes, la tendresse avec laquelle ils relevaient ceux qui étaient tombés, fait assez voir combien ils étaient éloignés de cet esprit de dureté avec lequel les mêmes hérétiques repoussaient de la communion de l'Église, sans espoir de pardon ni de paix, ceux qui s'étaient rendus coupables de grands crimes, surtout de l'idolâtrie. Eusèbe, enfin, nous atteste que le jugement que portèrent sur ces mêmes prophéties les Églises de Lyon et de Vienne, et qu'elles ajoutèrent à l'histoire des Martyrs, était conforme à la règle de la foi et aux maximes de la véritable piété : il dit encore que, pour donner plus de poids à leur jugement particulier, elles joignirent à leur lettre celles de leurs Martyrs sur la même matière, les unes et les autres également propres à calmer les troubles et à procurer la paix des Églises [1].

Mais comme ces mêmes Martyrs n'ignoraient pas que toutes les Églises du monde sont obligées de s'accorder avec l'Église romaine, ils écrivirent de cette affaire au saint Pape Éleuthère, qui occupait alors la place du Prince des Apôtres. Ils choisirent pour porter leurs lettres à Rome, le plus illustre personnage du clergé de Lyon et de Vienne : c'était saint Irénée, qu'ils recommandaient vivement au Pape, en louant son zèle pour la loi de Jésus-Christ [2].

On est grandement étonné quand on pense que, dans un temps aussi calamiteux, au plus fort de la persécution, lorsque l'évêque Pothin, déjà mort, eut laissé veuve cette église, et que les principaux du clergé, arrêtés et enfermés dans d'horribles cachots, s'attendaient de jour en jour à être égorgés ou livrés aux bêtes, ils aient voulu priver cette chrétienté désolée d'une personne aussi nécessaire. Cela nous porte à croire que, outre la raison d'exposer au Souverain Pontife leur sentiment sur l'esprit et les

[1] Euseb., l. V, c. III. — [2] L. V, c. IV.

Digitized by Google

prophéties de Montan, et de conférer avec lui sur les moyens les plus propres à pacifier les Églises de la Phrygie, cette légation avait encore un autre objet, l'intérêt de leur Église. Après la mort de Pothin, la principale sollicitude des saints Confesseurs et de tout le clergé, dut être de donner à ce troupeau affligé un nouveau pasteur qui pût le préserver d'une entière destruction, et, la tempête finie, ramener au bercail les brebis dispersées et en réparer les pertes par de nouvelles conquêtes. Nul n'était plus propre à le faire qu'Irénée. Il fut donc choisi, d'un commun consentement, par les Martyrs et par le clergé, pour succéder à saint Pothin. Devant donc aller à Rome pour recevoir l'ordination du saint Pape Éleuthère, ils le chargèrent des lettres concernant les affaires de la religion, y rendant, selon que le demandaient les règles de l'Église, un témoignage authentique à sa foi, à sa piété et à son mérite. Ainsi, à tant d'autres vertus qui éclatent dans ces saints Martyrs de Lyon, nous devons ajouter leur prudente sollicitude à pourvoir cette église d'un aussi digne et illustre pasteur.

On connaît les noms de quarante-huit de ces Martyrs ; mais il paraît que leur nombre était beaucoup plus grand, puisque dans d'autres monuments il est dit innombrable, et que saint Eucher, évêque de Lyon au v^e^ siècle, les appelle un peuple de Martyrs. On peut y ajouter les saints Marcel et Valérien, qui s'étant échappés de Lyon, souffrirent le martyre dans deux villes voisines, le premier à Trenorchium, qui est Tournus, le second à Châlon-sur-Saône. Deux autres jeunes chrétiens de Lyon s'étaient cachés, dans un bourg voisin, chez une pauvre veuve. Ils s'appelaient Épipode et Alexandre, avaient étudié sous les mêmes maîtres, et s'étaient liés d'un étroite amitié dès leur première enfance. Ils furent découverts, amenés au tribunal du gouverneur, confessèrent Jésus-Christ comme le Seigneur éternel, et un même Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint, et consommèrent leur martyre à un jour d'intervalle l'un de l'autre.

Digitized by Google

SAINT MARCELLIN ET SAINT PIERRE,

MARTYRS.

Saint Marcellin était prêtre de l'Église de Rome, et saint Pierre en était exorciste. Ils vivaient, l'un et l'autre, sur la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe. La vertu éminente de saint Marcellin et la sainteté de son exorciste brillaient avec trop d'éclat dans cette capitale, pour y être à l'abri de la persécution de Dioclétien, alors que le sang des martyrs ruisselait de tous côtés. La puissance que Dieu avait donnée au saint exorciste sur les démons avait irrité l'enfer, qui ne tarda pas d'exciter les païens contre lui. Sa haute réputation, son zèle, ses miracles le firent déférer au vicaire Sérène, comme le plus grand ennemi des dieux. Il fut arrêté et jeté dans un cachot, après avoir été plusieurs fois déchiré à coups de fouets.

La joie que ce généreux Martyr fit paraître dans les tourments, son air doux, modeste et riant, sa tranquillité, sa patience étonnèrent tous les païens. On l'entendait, jour et nuit, chanter les louanges de Dieu dans son affreuse prison, quoiqu'il fût chargé de fers, et que tout son corps ne fût qu'une plaie. Il s'aperçut un jour que le geôlier, nommé Artème, ne descendait jamais dans le cachot que les larmes aux yeux; la tristesse peinte sur son front montrait que son cœur était dans l'amertume. Notre Saint prit la liberté de lui demander la cause de son affliction. « Je pleure, lui répond le geôlier, le malheur d'une fille que j'ai et que j'aime avec tendresse, sans que je puisse apporter aucun soulagement à ses maux. Il y a quelques années qu'elle est possédée d'un cruel démon qui la tourmente horriblement, et je viens de la laisser dans un de ces affreux accidents.

— Si c'est la seule chose qui vous afflige, répond le Saint, il sera aisé de vous consoler. — Et comment? repart Artème. — En délivrant votre fille, dit l'exorciste. — Je le comprends, réplique Artème, mais quel homme ou quel Dieu peut faire cette merveille? — Moi, dit saint Pierre, par la toute-puissance de Jésus-Christ, seul vrai Dieu, qui est aussi le seul que j'adore et que je sers. » Le geôlier écouta avec pitié cette réponse. « Si cela est,

Digitized by Google

reprend Artème, tu es bien sot de ne pas te servir de la puissance de ton Maître pour te délivrer de tes chaînes. — Je connais trop les avantages et le prix de ce cachot et de ces fers, répond le saint exorciste, pour vouloir en être délivré; et mon divin Sauveur m'aime trop, pour vouloir me priver d'une si précieuse couronne : les souffrances sont la fortune des chrétiens. — Si tu veux, dit Artème en l'interrompant, que je croie à ton Dieu et à sa toute-puissance, brise tes chaînes, ouvre toi-même ta prison; et, passant à travers le corps-de-garde qui est à la porte, viens me trouver ce soir dans ma chambre. » En disant ceci par moquerie, il lui tourne le dos et se retire dans sa maison.

Artème entrant chez lui : « Je viens, dit-il à Candide, sa femme, de laisser dans le cachot un jeune chrétien, à qui les tourments et la prison ont fait tourner l'esprit. Sa folie est assez plaisante : il s'imagine que, par la vertu de son Dieu Jésus-Christ, il délivrera Pauline notre fille. — J'admire, dit Candide, que vous traitiez cela de folie; que coûte-t-il d'en faire l'épreuve? — La folie, reprit Artème, c'est que lui ayant demandé pour preuve de la toute-puissance de son Dieu, qu'il me vînt trouver ce soir dans ma chambre, il me l'a promis, quoique j'aie doublé et ses chaînes et sa garde. — S'il tient sa parole, reprit Candide, c'est bien une marque qu'il n'y a point de vrai Dieu que le sien. — Tu es aussi folle que lui, repart Artème : quand Jupiter avec tous nos dieux viendraient pour le tirer de son cachot, ils ne sauraient en venir à bout. »

L'entretien continuait, lorsque saint Pierre parut à la porte de la chambre, habillé de blanc et tenant un crucifix à la main. Sa présence interdit Artème et Candide, qui, revenus de leur étonnement, se jettent à ses pieds, et, fondant en larmes, s'écrient : « Il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens. » En même temps Pauline se met à genoux devant le Saint; et le démon dont elle était possédée ne pouvant soutenir la présence du saint exorciste, la quitta en criant : « O Pierre! la vertu de Jésus-Christ qui est en toi me chasse d'ici, et me contraint de sortir du corps de cette fille. »

Le prodige était trop éclatant pour ne pas faire grand bruit.

Digitized by Google

La maison fut bientôt pleine des voisins et des parents, qui, témoins d'un fait si merveilleux, demandèrent tous le Baptême. Saint Pierre, rempli de la plus douce consolation à la vue de tant de conversions, alla chercher le prêtre Marcellin, qui leur ayant expliqué les principaux Mystères de la foi, et les voyant dans la meilleure disposition, leur donna le Baptême. Artème, tressaillant de joie de se voir chrétien, entra dans la prison, et fit sortir tous ceux qui y étaient retenus pour la cause de Jésus-Christ.

La maladie du vicaire Sérène donna tout le loisir à saint Marcellin et à saint Pierre d'instruire, pendant près de cinquante jours, ces nouveaux chrétiens, et de les préparer au martyre. Sérène ne fut pas plus tôt remis, qu'il fit appeler Artème, et lui ordonna de lui amener les prisonniers. « Seigneur, répondit le geôlier, les prisons sont vides. Pierre, exorciste des chrétiens, a brisé les fers de ceux que vous teniez dans les cachots, et a ouvert la porte de la prison par la toute-puissance de Jésus-Christ. A ce miracle nous avons tous reçu la foi et le saint Baptême, et il n'y a que le saint prêtre Marcellin, Pierre son exorciste et moi qui soyons restés pour recevoir vos ordres. »

Sérène, irrité jusqu'à la fureur contre Artème, le fit déchirer à coups de fouets armés de plomb avec tant de cruauté, qu'il ne put y survivre sans miracle. Faisant ensuite venir saint Marcellin et saint Pierre : « Attendez-vous à n'être pas traité avec moins de sévérité, leur dit-il, après l'attentat que vous avez commis, à moins que, renonçant à votre Jésus-Christ, vous n'offriez de l'encens à nos idoles. — A Dieu ne plaise, répondit saint Marcellin, que nous commettions jamais une telle impiété : il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est le comble de la folie et de l'impiété d'en reconnaître plusieurs. C'est par la toute-puissance de ce Dieu, que les fers de vos prisonniers se sont brisés, et que les portes de vos prisons se sont ouvertes ; ne nous faites pas un crime de cette merveille, mais reconnaissez plutôt par là qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens. »

Sérène ne put pas retenir plus longtemps sa colère ; il fit battre cruellement saint Marcellin, et, le voyant tout meurtri, il ordonna qu'on le liât dans un sombre cachot, étendu sur des verres

Digitized by Google

cassés, sans eau et sans nourriture. Saint Pierre fut enfermé dans une autre prison, les entraves aux pieds, et tout le corps dans la torture. Mais la main du Seigneur, qui avait mis en liberté les saints Confesseurs, délivra la nuit même nos saints Martyrs. Un Ange, étant entré dans le cachot où était saint Marcellin, brisa ses liens, lui ordonna de se revêtir de ses habits, et le mena dans le cachot où était saint Pierre ; et l'ayant aussi délivré et guéri, il les conduisit tous deux dans la maison où les nouveaux chrétiens assemblés étaient en prières. Ils y restèrent quelques jours pour les confirmer dans la foi, et pour les préparer au martyre.

Cependant Sérène ayant appris que Marcellin et Pierre s'étaient sauvés, déchargea toute sa fureur sur Artème. Il ordonna que ce geôlier, Candide, sa femme et Pauline sa fille fussent conduits au temple de Jupiter, et que, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux, ils fussent ensevelis tout vivants sous un tas de pierres qu'on ferait écrouler sur eux. Comme on les menait au supplice, saint Marcellin et saint Pierre, suivis de plusieurs autres chrétiens, vinrent au-devant des saints Martyrs, et les accompagnèrent en triomphe. Dieu récompensa bientôt leur zèle et leur ferveur. Ils furent eux-mêmes arrêtés, et sans délai condamnés à avoir la tête tranchée. (CROISET.)

Pour éviter un soulèvement qu'on craignait, on ordonna qu'ils seraient exécutés à une lieue de Rome, dans un bois, qu'on appelait alors la Forêt Noire, et qui depuis, à cause de ces saints Martyrs, fut appelé la Forêt Blanche. C'était vers l'an 304. Le bourreau s'arrêta dans un endroit couvert d'épines et de bruyères. Il n'eut pas plutôt déclaré aux Saints la commission barbare dont il était chargé, qu'ils se mirent eux-mêmes à couper les branches, et à préparer une place pour leur tombeau [1]. Tout étant ainsi disposé, ils eurent la tête coupée. Leurs corps furent enterrés à l'endroit où l'exécution s'était faite.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, connut par révélation ce qui était arrivé [2]. Elle se fit accompa-

[1] *Vos alacres vestris manibus mundasse sepulchra.* Damas., carm. 12.
[2] *Posteu communitam vestra pietate Lucillam.* Ibid.

Digitized by Google

gner par une autre dame de piété, qui se nommait Firmina, et ayant enlevé les corps des Martyrs, elle les enterra auprès de saint Tiburce dans les catacombes, sur la voie Lavicane. Le Pape Damase assure qu'étant enfant, il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur [1]. Il les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit dans le tombeau des Saints.

Anastase le bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monuments, que Constantin le Grand bâtit en cet endroit une église sous l'invocation des deux Martyrs ; qu'il y fit enterrer sainte Hélène sa mère sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur pesant trente-cinq livres, avec quantité d'autres riches présents [2]. Selon le même auteur, les Papes Honorius I^er^ et Adrien I^er^ firent réparer l'église et le cimetière de saint Tiburce, et des saints Pierre et Marcellin.

Peu de temps après, les corps de nos deux saints Martyrs furent transportés en Allemagne. Voici quelle en fut l'occasion. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'était engagé par vœu, ainsi qu'Emma sa femme, à garder une continence perpétuelle. Il se fit moine, et devint successivement abbé de Fontenelle et de Gand. Emma étant morte en 836, il en ressentit une vive douleur, comme on le voit par les lettres que lui écrivit Loup de Ferrières [3]. En 827, il avait envoyé son secrétaire à

[1] *Percussor retulit Damaso mihi, cum puer essem.* Ibid.

[2] La même chose est rapportée par Bède, *l. de Tempor.*, par Adon, *in Martyrol.*, et par Sigebert, *in Chron. ad an.* 849.

La patène était anciennement beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui et cela pour qu'elle pût contenir les offrandes ou *hosties* de tout le peuple qui communiait à la Messe. C'était pour cette raison que durant la partie du sacrifice où elle ne servait point, le sous-diacre l'ôtait de dessus l'autel, et la tenait à sa main ; rit qui s'observe encore aujourd'hui dans la cathédrale de Strasbourg. (Voyez Le Brun, *sur les Liturg.*, t. I.) On voit encore en Allemagne des patènes qui ont presque un pouce de profondeur : telle est celle qu'on montre dans le trésor du chapitre de Delemont au diocèse de Bâle, et qu'on prétend avoir servi à saint Germain, premier abbé de Grandfels au VIII^e^ siècle.

Le mausolée de porphyre de sainte Hélène se voit encore parmi d'autres antiquités près de la basilique de Latran.

[3] Eginhard ou Eginard était allemand de naissance ; il naquit vers l'an 775. Il fut élevé à la cour de Charlemagne, *quem Carolus princeps propria aula nutrivit*, dit Ruban-Maur dans l'épitaphe qu'il fit sur lui. Il avait un emploi à la cour de l'empereur ; il jouissait de l'amitié du prince, sans aspirer jamais aux hon-

Digitized by Google

Rome, afin d'obtenir du Pape Grégoire IV des Reliques des Martyrs pour enrichir les monastères qu'il venait ou de fonder ou de réparer. Le Souverain Pontife lui donna les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, qu'il transféra à Strasbourg ; mais peu après, il les déposa à Michlenstad, puis à Malinheim ou Sélingestad [1]. En 829, il y bâtit en l'honneur de ces Saints une église et un monastère dont il fut le premier abbé.

Saint Grégoire le Grand prêcha ses vingt homélies sur les

neurs. Après la mort de Charlemagne, Eginhard vint à Obermühlheim ; Louis le Débonnaire lui en avait fait don le 11 janvier 815. Il continua d'être le conseiller de l'empereur, et se vit souvent obligé de se rendre en cette qualité à Aix-la-Chapelle. Eginhard fonda, pendant son union avec Emma, à Obermühlheim, une Congrégation de prêtres séculiers, chargés du service divin dans cet endroit. La transformation de cette Congrégation en un couvent véritable auquel il donna la règle de Saint-Benoît, et qu'il dirigea comme abbé, peut avoir eu lieu entre les années 828 et 842. Quelques-uns prétendent qu'il n'embrassa la vie ecclésiastique qu'après la mort d'Emma.

En 848, Eginhard assista à un synode tenu à Mayence par le saint archevêque Raban-Maur ; et il mourut saintement peu de temps après ce synode.

On a de lui une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, et des *Annales de France* depuis 741 jusqu'en 829. Bredow a publié cette vie en allemand dans son *Charlemagne*, Schminke en a fait une édition latine avec des notes. D. Bouquet a inséré ces deux ouvrages dans sa collection des historiens de France. On a encore d'Eginhard un recueil de soixante-deux lettres fort importantes pour l'histoire de son siècle, et imprimées à Francfort en 1714. Une note du nouvel éditeur des œuvres de Bossuet sur la défense de la déclaration du clergé de France, porte qu'il est difficile de croire qu'Eginhard ait vécu du temps de Charlemagne. Cet historien s'excuse dans la vie de ce prince, de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, dit-il, d'homme vivant, qui en ait connaissance. » Mais cela signifie, et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qu'Eginhard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

Outre les ouvrages que nous venons de nommer, J.-P. Schunk, chanoine à Mayence, dans ses *Beitrage zur Mainzer Geschichte*, cite encore les suivants : 1° Histoire de l'invention et de la translation des reliques des saints martyrs Marcellin et Pierre, accompagnée d'un poème ; 2° De l'adoration de la Croix ; 3° Abrégé du psautier ; 4° Des guerres de Saxe ; 5° Le premier livre de son histoire ecclésiastique ; 6° L'histoire des temps ; 7° Le martyre des saints Marcellin et Pierre, en vers ; 8° La vie de l'empereur Louis le Débonnaire ; 9° Les campagnes de Charlemagne en Pannonie, contre Chabas, roi des Huns ; 10° Les annales du couvent de Lorsch ; 11° Souvenirs de l'Archange Gabriel, en douze chapitres.

[1] L'église de Saint-Eustache, à Paris, où ces Saints sont honorés comme patrons des clercs de la paroisse, possède une petite portion de leurs reliques.

Digitized by Google

Évangiles dans l'église de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean Diacre [1]. Voyez les actes des deux Saints, avec l'histoire de la translation de leurs Reliques, dans le recueil des Bollandistes, t. I *junii*, p. 170. (GODESCARD.)

SAINT ÉRASME OU ELME,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Aux saints martyrs Pierre et Marcellin, dont nous venons de raconter le triomphe, l'Église associe saint Érasme, évêque et martyr, qui combattit vaillamment sous les mêmes empereurs Dioclétien et Maximien, et ne put être vaincu par les plus atroces tortures.

Il fut d'abord battu de verges, par l'ordre de Dioclétien, puis frappé de fouets garnis de plomb, avec une cruauté qui fait horreur; mais comme ces tourments n'avaient pas même ébranlé sa foi, on prépara une grande chaudière toute garnie de résine, de poix, de soufre et de cire bouillante, dans laquelle on le jeta, sans que, par la permission de Dieu, il en reçût aucun mal. Frappés d'étonnement à la vue de ce miracle, les païens qui étaient accourus pour jouir du spectacle de ses souffrances, détestant leurs faux dieux, se convertirent à Jésus-Christ.

Mais le tyran, plein de rage, ordonna qu'on enfermât le Martyr dans un cachot, et qu'on l'y laissât mourir de faim, menaçant de mort quiconque serait assez hardi pour lui porter à manger.

Au milieu de la nuit, une lumière admirable éclaira la prison, que remplit bientôt un parfum céleste, et un Ange adressa ces paroles au saint Martyr : « Lève-toi vite, Érasme, et suis-moi, car tu dois convertir encore beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. » Érasme se leva et suivit son guide, qui le conduisit à Lucrinum, ville d'Apulie, où par ses miracles, par ses éclatantes vertus, par sa parole inspirée de Dieu, il arracha aux ténèbres du paganisme un très-grand nombre d'habitants de ces contrées.

[1] Voyez cet auteur dans la *Vie de saint Grégoire le Grand*, l. II, n. 18.

Digitized by Google

La gloire de ces conquêtes se répandit au loin : l'empereur Maximien le sut et il accourut, non pas s'assurer de ces prodiges, mais pour s'en venger. Il fait venir Érasme à son tribunal et lui dit : « Quelle religion professes-tu ? »

Le saint Martyr, levant les yeux au ciel, lui demandait la force et la grâce de répondre avec fermeté aux questions du tyran. Maximien s'en aperçut et lui fit donner des soufflets. « Prends garde à toi, ajouta-t-il, et sacrifie aux dieux. »

Bientôt on fit rougir au feu une cuirasse de fer, et quand elle fut bien ardente, on en revêtit le Martyr nu comme d'un vêtement. Mais Notre-Seigneur, qui avait préservé les trois jeunes gens dans la fournaise, préserva encore son serviteur des atteintes du feu. Il sortit de cette fournaise de fer, sans que son corps portât la moindre trace des flammes qui le devaient dévorer.

Le tyran, dont la colère allait jusqu'à la rage, fit remplir une chaudière de plomb, de poix, de résine et d'huile. On les fit fondre et bouillir ensemble, et on y jeta le saint Martyr. Mais tout obéit à la main de Dieu ; la chaudière fumait, bouillait, écumait ; elle roulait le Martyr dans ses flots bouillonnants, sans pouvoir attaquer sa vie. Le tyran vaincu ordonna en frémissant qu'on le retirât de la chaudière, et le fit enfermer dans un cachot obscur, en attendant qu'il eût inventé quelque supplice bien plus cruel pour s'en délivrer. Mais cette nuit-là même, un Ange apparut encore à saint Érasme ; il le délivra de ses liens, le conduisit sur le rivage de la mer, où une barque les attendait ; ils y montèrent ensemble, et l'Ange le débarqua à Formies, ville de la Campanie, située près de Gaëte. Là encore, par ses miracles, ses vertus, ses prédications, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Dieu enfin voulut récompenser son courage et ses travaux. Un jour que le saint Martyr était tout absorbé dans sa prière, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Érasme, bon et fidèle serviteur, puisque tu as combattu le bon combat, viens recevoir la couronne de gloire que je t'ai préparée. » Il leva les yeux et aperçut en effet une couronne très-précieuse que les Anges lui apportaient : alors il dit en inclinant la tête : « Seigneur, recevez mon esprit. » En prononçant ces paroles, son âme s'échappa de

Digitized by Google

son corps sous la forme d'une colombe d'une éclatante blancheur : elle fut entourée aussitôt d'une troupe céleste, et présentée à son Créateur, qui l'avait fortifiée au milieu de ses tourments, arrachée à tant et de si redoutables périls.

Ce saint évêque mourut, au rapport de Baronius, l'an de Notre-Seigneur 301.

Quand le grand Constantin rendit la paix à l'Église, les reliques de saint Érasme furent rapportées à la cathédrale de Formies. On voit dans saint Grégoire le Grand, que deux siècles après elles y étaient encore. En 842 Formies ayant été détruite par les Sarrasins, les fidèles emportèrent les restes vénérés de saint Érasme à Gaète.

Le saint Pape Benoît II qui révérait profondément saint Érasme, lui éleva deux églises, l'une à Rome et l'autre à Véroli.

Les marins savent par expérience que saint Érasme de Formies, qu'ils appellent aussi Ermo ou Elme, protége les navigateurs; et on a donné le nom de feux Saint-Elme, à des lumières qui apparaissent quelquefois au haut des mâts et qui rassurent les matelots.

Le généreux sacrifice du saint Évêque et son culte très-ancien et très-répandu, ne le rendent pas moins digne de vénération. « Il est, dit Baillet, le troisième des quinze protecteurs de l'Occident, c'est-à-dire des saints titulaires que l'on invoquait dans toutes les grandes et périlleuses occasions. Les autres sont saint Georges, saint Blaise, saint Pantaléon, saint Vitus, saint Christophe, saint Denis, saint Cyriaque, saint Acace, saint Eustache, saint Gilles, saint Magne, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe [1]. »

[1] Le nom d'Erasme, qui est grec, s'est fort modifié dans le langage vulgaire. Comme le Saint était invoqué journellement par les marins de la Méditerranée, ils ont adouci le mot *Erasmo*, et l'on a prononcé *Sant-Eramo*, *Sant-Ermo*, et généralement *Sant-Elmo*, d'où vient le nom français *S. Elme*. C'est le nom d'un château situé sur la pointe de la Vallette, dans l'île de Malte, et d'une autre forteresse qui domine la ville de Naples. On appelle aussi feu Saint-Elme, certaines exhalaisons enflammées qui s'attachent aux vaisseaux.

On voit dans son église, à Gaëte, sa vie et sa passion représentées en dix-neuf tableaux, tous relatifs aux circonstances des faits relatés dans ses *Actes*, ou du moins reçus par quelque tradition, tels que d'être enfermé dans un tonneau

Digitized by Google

SAINT EUGÈNE Ier,

PAPE.

L'empereur Constant II, attaché à l'hérésie des monothélites, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération, irrité contre l'orthodoxie du saint Pape Martin Ier, l'exila en 653 dans l'île de Naxos, et laissa l'Église romaine veuve de son pasteur. En même temps il ordonna à Théodore Calliopas, exarque de Ravenne, de faire élire un autre Pape, à la place de saint Martin, encore vivant. Le clergé romain n'accepta pas un ordre qui était contraire à la discipline de l'Église; et l'exarque de Ravenne, sachant qu'on avait horreur à Rome de l'hérésie, prit sur lui de proposer Eugène que le Pape exilé chérissait; et aussitôt le clergé et le peuple romain, qui n'eussent pas accepté un monothélite, acclamèrent Eugène, dont on connaissait la sainteté et le mérite. Il lui fallut donc siéger. Mais il ne fut sacré qu'après la mort de saint Martin, qui pourtant approuvait son élection. Cependant Eugène ne faisait les fonctions du pontificat que comme vicaire du Pape en son absence. Le saint Pape Martin mourut le 16 septembre de l'an 675; et saint Eugène, alors sacré, lui survécut un an, huit mois et quinze jours, béni pour sa sainteté et sa charité.

Il mourut très-regretté le 31 mai de l'an 657 et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre au Vatican, le 2 juin suivant, qui est le jour de sa fête.

SAINT ADALGISE OU AUGIS,

MISSIONNAIRE.

Pour imiter la sage réserve des Bollandistes, qui ne trouvent pas dans les Actes de saint Adalgise des garanties suffisantes

rempli de clous aigus, et roulé du haut d'une montagne; d'être ensuite tiré en quatre quartiers par des chevaux, et néanmoins guéri miraculeusement; enfin, d'avoir les entrailles arrachées du corps.

Les Bollandistes font observer que ce dernier tourment est celui dans lequel on représente communément le martyre de saint Erasme. On l'y voit, le ventre ouvert, et le boyau saisi par le crochet d'une roue, et comme *agrafé* au moulinet dont un bourreau tourne la manivelle. De là, sans doute, est venu le nom vulgaire de *S. Agrapo*. (Note tirée du *Journal historique de Liége*, t. XVI.)

Digitized by Google

d'authenticité, nous nous bornerons à rappeler les principales circonstances de sa vie. Il était Irlandais d'origine, et des auteurs le font venir de ce pays avec plusieurs autres de ses courageux compatriotes, dont nous avons déjà parlé, comme saint Fursy, saint Foillan et saint Ultan. Après un pèlerinage qu'il fit à Rome, comme la plupart des Apôtres de sa nation, il revint dans le nord des Gaules et se fixa dans le pays appelé Thiérache, auprès de l'Helpre majeure. Toutefois il paraît assez certain qu'il annonça l'Évangile dans des contrées voisines et en particulier dans les environs d'Arras. Il opéra partout de grands fruits de salut, autant par la sainteté de sa vie et l'efficacité de ses exemples que par ses discours et ses prédications.

Saint Adalgise mourut saintement dans le pays de Thiérache, au milieu des populations qu'il avait dirigées dans la pratique des vertus chrétiennes. Son corps a été transféré dans la suite au monastère de Saint-Michel de Sart, dépendant de l'abbaye de Liessies : il y était honoré d'un culte particulier.

Cette translation, qui eut lieu en 970, est une preuve manifeste que le culte de saint Adalgise est très-ancien, et que sa mémoire a été, dès les premiers temps, environnée des respects et de la confiance des peuples. Plusieurs Martyrologes font mention de lui, mais à des jours différents.

Le bienheureux cohéritier de Jésus-Christ, Adalgise, a mieux aimé se priver de la société de ses parents selon la chair, que de ne point obéir à la parole du Sauveur; il a mieux aimé mépriser sa patrie terrestre que laisser échapper la gloire promise dans le ciel. Pour se dévouer entièrement au service de Dieu, il quitta famille et patrie. Toute sa confiance était dans le Seigneur. Son espérance a-t-elle été vaine? Ah! loin de nous cette pensée. Adalgise a méprisé les choses de la terre, et il a mérité les biens célestes [1].

SAINT NICOLAS LE PÈLERIN.

Il était Grec, né dans l'Attique, en un village près de Stérion, monastère fameux de saint Luc le Jeune. Ses parents étaient

[1] Bollandistes, 2 juin.

Digitized by Google

pauvres, et il n'apprit ni les lettres ni aucun métier; mais dès l'âge de huit ans, sa mère l'envoya garder les moutons. Dès lors il se mit à chanter tout haut : Seigneur, ayez pitié de nous, en grec, *Kyrie eleison*, ce qu'il faisait jour et nuit; et cette dévotion lui dura toute sa vie. Sa mère n'ayant pu l'en détourner, le crut possédé du démon, et le mena aux moines de Stérion, qui l'enfermèrent et le maltraitèrent, sans pouvoir lui faire quitter son chant. Il souffrait tout avec patience, mais il recommençait toujours son *Kyrie eleison*. Étant retourné chez sa mère, il prit une hache et un couteau, et, montant sur la montagne, il coupait du bois de cèdre et en faisait des croix, qu'il plantait sur les chemins et dans les lieux inaccessibles, louant Dieu continuellement.

Il se bâtit, sur cette montagne, une petite cabane de bois, et y vécut quelque temps seul, travaillant sans cesse. Ensuite il vint à Naupacte ou Lépante, où un moine, nommé Barthélemy, se joignit à lui et ne le quitta plus. Ils s'embarquèrent et passèrent à Otrante, en Italie, et de là en divers lieux, où Nicolas était traité, tantôt comme un Saint, tantôt comme un insensé. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir, sa nourriture n'était qu'un peu de pain et d'eau, et toutefois il n'était pas maigre. Il passait la plupart des nuits à prier debout. Il était vêtu seulement d'une tunique courte jusqu'aux genoux, les jambes et les pieds nus aussi bien que la tête. Il portait à la main une croix légère de bois, et en écharpe une gibecière, où il mettait les aumônes qu'il recevait et qu'il employait principalement à acheter des fruits, pour donner aux enfants qu'il attirait autour de lui, afin de chanter avec lui *Kyrie eleison*.

Ce fut en Italie qu'on le surnomma Pérégrin ou pèlerin, c'est-à-dire étranger, et il y fit plusieurs miracles, continuant toujours son chant et exhortant tout le monde à la pénitence. Mais ses manières extraordinaires le firent souvent maltraiter, quelquefois même par l'ordre des évêques. Il passa à Tarente, puis à Trani. Comme, dans cette dernière ville, il faisait le tour des remparts en chantant *Kyrie eleison*, avec les enfants qui l'accompagnaient, l'archevêque Bisance, qui n'était pas médiocrement instruit, demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un

Digitized by Google

jeune Grec qui venait d'arriver, et qui ne savait autre chose que crier *Kyrie eleison*. L'archevêque le fit venir et lui demanda pourquoi il faisait ainsi. Nicolas lui répondit tranquillement : Seigneur, comme aucun des préceptes de l'Évangile ne vous est caché, vous n'ignorez pas comment Notre-Seigneur a ordonné que quiconque voulait venir après lui, prendrait sa croix et le suivrait. Vous savez aussi qu'il a dit à ses disciples que s'ils ne se convertissaient et ne devenaient comme de petits enfants, ils n'entreraient pas dans le royaume des cieux. Ayant donc compris ces choses, je n'ai pas rougi de porter intérieurement et extérieurement le signe de la croix et de marcher comme un petit enfant, je n'ai pas évité les moqueries des hommes. De savoir si je dois le faire, je le laisse à votre jugement; car mon intention est de demeurer chez vous, si cela ne vous déplaît pas; autrement, je m'en irai ailleurs de moi-même. L'archevêque l'ayant entendu raisonner avec tant de bon sens, reconnut que c'était un serviteur de Dieu, de beaucoup de mérite, et lui dit : Comme je vois, par votre explication, que c'est pour obéir à Dieu que vous agissez de la sorte, pourquoi irais-je vous en détourner? J'aime mieux que vous restiez ici jusqu'à la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, chantant vos prières accoutumées; j'aurai soin de votre subsistance.

L'archevêque voulait encore ajouter plusieurs autres choses, lorsque le bon jeune homme, l'ayant salué, se retira subitement pour aller rejoindre les petits enfants, qui l'attendaient avec impatience, surtout à cause de ses pommes. Il parcourut joyeusement avec eux, pendant trois jours, les rues de la ville, implorant avec eux la Miséricorde divine. Bientôt toute la population voulut le voir. Mais il tomba malade le quatrième jour, et mourut le 2 juin 1094, étant encore tout jeune. On vint le voir en foule pendant sa maladie, et lui demander sa bénédiction; les petits enfants surtout étaient inconsolables : le concours fut encore plus grand à ses funérailles. Il fut enterré dans l'église cathédrale avec grande solennité, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles rapportés par des témoins oculaires. Sa canonisation fut proposée devant le Pape Urbain II, qui en chargea

Digitized by Google

l'archevêque de Trani. On l'invoquait particulièrement pour les naufrages, comme saint Nicolas de Myre. (ROHRBACHER.)

SAINT JEAN D'URTICA.

Saint Jean de l'Ortie, ou d'Urtica, était natif d'un petit village que l'on nomme Quitaine d'Ortogne, à deux lieues de Burgos ; son père était un gentilhomme que l'on appelait Valasque, et sa mère Euphémie. Ils demeurèrent vingt ans sans avoir d'enfants, au bout desquels, par leurs prières, ils obtinrent de Dieu celui-ci, qui fut saint et enfant d'oraison.

Sitôt qu'il fut en âge, il reçut l'Ordre de prêtrise, et mena une vie digne d'un si haut ministère, s'adonnant entièrement au service de Notre-Seigneur. Il y avait alors en Espagne plusieurs séditions, à cause du décès d'Alphonse VI, qui conquit Tolède. Le serviteur de Dieu, qui était amateur de la paix, distribua la plus grande partie de ses biens aux pauvres, et s'en réserva bien peu pour faire le voyage de la Terre-Sainte, où il séjourna quelque temps, au grand contentement de son âme. Pensant que les affaires de son pays étaient accommodées, il s'embarqua pour y retourner. Il survint une tempête si violente, que tous les matelots et les passagers désespéraient de leur vie. Alors saint Jean se mit en prières, suppliant instamment Notre-Seigneur de les délivrer de ce péril, par l'intercession de saint Nicolas, évêque de Myre ; il lui promit de bâtir un ermitage en son nom, et l'orage et son oraison finirent en même temps.

Au retour, il trouva plus de périls dans sa patrie que sur la mer ; ce qui le fit résoudre à mener une vie solitaire et à fuir tout ce qui le pouvait séparer de Dieu. Il jeta les yeux sur un désert austère qui est dans les montagnes d'Oca, surnommé Ortie, à cause des orties dont il est couvert, lequel aboutit au grand chemin par où passent les pèlerins de Saint-Jacques en Galice, et où les voleurs faisaient leur retraite. Le serviteur de Dieu choisit courageusement ce lieu, et obtint du roi Alphonse VII d'y bâtir un ermitage au nom de saint Nicolas, qu'il prit pour son patron. Mais les brigands l'attaquèrent plusieurs fois et abattaient la nuit tout ce que le serviteur de Dieu avait bâti le jour. Saint

Digitized by Google

Jean ne perdit pas courage, quoiqu'ils ne le menaçassent pas seulement d'abattre son bâtiment, mais aussi de l'enterrer sous les ruines. Il se fortifiait parmi ces outrages, et ayant mis toute son espérance en Dieu, il continuait son ouvrage. Lorsqu'il avait besoin d'argent, il allait par les villages circonvoisins, où il demandait assistance.

Enfin, il vint à bout de son entreprise, et acheva l'église qui porte à présent son nom, avec un hôpital où il y a seize lits, qui sont remplis toutes les nuits de pauvres pèlerins. Il fonda aussi une chapelle hors de l'église, en l'honneur de saint Nicolas, son protecteur, dont il fut grandement favorisé par des apparitions où il lui donna une espérance assurée qu'ils seraient bientôt compagnons dans la gloire,

Saint Jean de l'Ortie, par sa vie exemplaire et par ses miracles, gagna le cœur de plusieurs, qui eurent envie de l'imiter et de suivre sa doctrine. Il pensa que Dieu en serait mieux servi, et résolut de vivre avec eux comme des Chanoines réguliers, sous la règle de Saint-Augustin ; néanmoins, cela n'empêchait pas qu'il ne s'occupât au dehors en de saintes œuvres, lorsque les occasions s'en présentaient, employant les aumônes qu'on lui faisait à secourir les pauvres. Premièrement, il rebâtit un pont que la rivière d'Ebre avait emporté à la sortie de Logrono. Il en fit un neuf dans la ville de Nazare, et un troisième qui a plus de cinq cents pas de long vers Saint-Dominique de Calzade. Il dessécha un mauvais chemin plein de fange, dangereux pour les pèlerins de Saint-Jacques, et le fit si bien paver, en y travaillant de ses propres mains, que la chaussée est encore aujourd'hui entière et commode.

Son abstinence et l'austérité à laquelle il s'adonna dès son enfance, et qu'il continua le reste de sa vie, étaient grandes, mais il l'augmenta encore lorsqu'il entra dans cette solitude. Il ne mangeait qu'une fois le jour, et bien peu ; il jeûnait tous les ans trois carêmes si sobrement, qu'il semblait vivre par miracle. Entre ses vertus on admire sa charité, que Notre-Seigneur rendit illustre par plusieurs merveilles. Il lui arriva une fois plusieurs pèlerins, lorsqu'il s'y attendait le moins, car il n'avait pas

Digitized by Google

un seul morceau de pain; mais Notre-Seigneur l'assista, en sorte que le coffre qui était vide se trouva plein de pain.

En conduisant une charrette, la roue passa sur un pauvre qui dormait dans le chemin et qui mourut sur-le-champs; mais par les prières du Saint, il ressuscita aussitôt. Des larrons dérobèrent ses vaches la nuit, et les emmenèrent le plus loin qu'ils purent; toutefois, pensant être au matin bien éloignés, ils se trouvèrent à la porte du Saint, si las et si confus, qu'on leur trouva le larcin entre les mains. Ils reconnurent leur faute et en demandèrent pardon, promettant de s'amender à l'avenir.

Un pêcheur allait jeter dans un lac certain appât empoisonné, qui enivrait les poissons, en sorte qu'on les prenait tous à la main. Le Saint le pria de ne pas jeter cette pâte dans l'eau, parce qu'il la corrompait et qu'il n'en buvait pas d'autre. Ce pêcheur ne laissa pas de le faire, mais quand il fut près de prendre le poisson, il devint aveugle, de sorte qu'il ne se pouvait conduire. Alors il demanda pardon au Saint, reconnaissant que c'était en punition de sa faute, et ainsi il recouvra la vue. Notre-Seigneur fit d'autres merveilles durant la vie du Saint. On rapporte qu'en cousant du cuir, il se creva l'œil droit de la pointe de son alène; l'evêque de Nazare le vint visiter en cette affliction, et saint Jean, priant Notre-Seigneur, fut aussitôt guéri de cette blessure.

Le roi Alphonse VII lui faisait de grandes aumônes pour continuer les ouvrages qu'il entreprenait; entre autres choses il lui donna un beau crucifix qu'il porta à son cou jusqu'à son décès, qui arriva l'an 1163, le 2 juin. Il s'était fait porter auparavant en sa maison d'Ortie, et il laissa pour recteur des Chanoines Martin-Étienne, son neveu, qu'il avait toujours reconnu comme un homme vertueux et prudent. Il fit beaucoup de miracles.

Une femme, par l'intercession du Saint, eut une fille lorsqu'elle était presque hors d'espérance d'en avoir. Cet enfant déjà grand suivit sa mère, qui allait laver des herbes sur la chaussée du moulin, et tomba fortuitement dans l'eau, qui l'emporta sous la roue. Sa mère aussitôt s'écria : « Saint Jean de l'Ortie te soit en aide! » Elle passa par le canal sous la roue qui tournait, et se trouva de l'autre côté sur l'eau, saine et sauve.

Digitized by Google

On célèbre tous les ans la fête du Saint avec une grande assemblée de peuple. On y apporta plusieurs suaires de personnes qui, étant prêtes à ensevelir, ont recouvré la santé par son intercession.

Il y a eu des Chanoines réguliers dans son église jusqu'en l'an 1431. Depuis, Paul de Sainte-Marie, évêque de Burgos, qui s'était converti du judaïsme à la religion chrétienne, homme très-docte, donna ce couvent aux Pères de Saint-Jérôme, sous certaines conditions, par l'avis et le consentement de trois Chanoines réguliers qui y restaient l'an 1434. Le 8 janvier, les Hiéronymites en prirent possession, et firent Alphonse de Bouillé prieur. Ce couvent était demeuré de leur Ordre par la confirmation qu'en fit dès lors le Pape Eugène IV.

En l'an 1474, le 2 mars, on transféra le corps du Saint de la chapelle de Saint-Nicolas dans un sépulcre magnifique qui est au milieu du couvent; plusieurs prélats s'étant assemblés pour commencer la procession, la chapelle se remplit soudain de mouches blanches que l'on n'avait jamais vues, qui volaient doucement dans le temple et répandaient une odeur céleste : ce qui consola toute l'assistance. Mais le corps de saint Jean demeura immobile sans qu'on le pût remuer, Notre-Seigneur donnant par là à connaître qu'il devait demeurer dans cette chapelle de Saint-Nicolas, où il fut laissé. Depuis, on l'a transféré dans un autre plus magnifique tombeau qui est au même lieu. La chair était toute consumée, les os entiers et le cœur tout frais, sans aucune corruption. Il y avait un bel hôpital pour les pèlerins qui vont à Saint-Jacques; il était entretenu par les Pères de Saint-Jérôme [1].

(RIBADÉNÉIRA.)

LE B. PAUL DE HONGRIE ET LE B. SADOC,

FRÈRES PRÊCHEURS, MARTYRS.

Le Bienheureux Paul, hongrois de nation, enseignait le droit à Bologne, lorsque saint Dominique y vint prêcher. Charmé de

[1] Les anciens bréviaires d'Espagne font mention de saint Jean de l'Ortie; Joseph de Siguença, Hiéronymite, a décrit sa vie dans la seconde partie de l'histoire de son Ordre, livre troisième, chapitre dixième.

Digitized by Google

sa divine éloquence et de sa sainteté, il lui demanda l'habit de son Ordre, et en reçut l'esprit avec tant d'abondance, que peu de mois après sa profession, il fut envoyé en Hongrie pour y travailler à la propagation de la foi. Le Père Sadoc, polonais, illustre par ses vertus, et dont les talents n'étaient point médiocres, fut aussi destiné pour la même mission avec trois autres religieux. Ces cinq missionnaires ayant commencé à exercer leur ministère dans l'Italie, ils firent des fruits considérables dans tous les lieux de leur passage, particulièrement dans la ville de Lafria, aux confins de la Calabre, où le Seigneur leur donna trois sujets déjà formés, qui embrassèrent leur Règle et voulurent les suivre, pour avoir part à leurs travaux. Ils entrèrent donc au nombre de huit dans l'Autriche, et de là dans la Hongrie. Les mœurs de ces peuples et leurs coutumes peu conformes aux lois de l'Évangile, préparaient une grande matière au zèle et à la patience des ministres de Jésus-Christ. Ils firent éclater l'un et l'autre parmi les épreuves qu'ils eurent d'abord à soutenir. La faim, la soif, les contradictions que le démon leur suscita, pour leur faire abandonner leur entreprise, ne purent ralentir la charité qui les animait.

Après avoir essuyé pendant quelque temps, avec assez peu de succès, tout ce que le ministère de la prédication a de plus difficile, ils reconnurent enfin que Celui qui leur donnait la persévérance, voulait la récompenser. Leurs discours toujours soutenus par la pureté de leur vie, et tout remplis de cette onction, que le Saint-Esprit fait sentir, à qui il lui plaît, leur gagnèrent l'affection des peuples, et les conversions commencèrent à devenir fréquentes. On les aida à faire bâtir des couvents dans les villes de Gever et de Vesprim [1], l'une et l'autre dans la basse Hongrie, et toutes deux capitales des comtés du même nom. Ces nouveaux monastères ayant été bientôt remplis de sujets, que le Père Paul

[1] Le monastère qu'on bâtit peu après à Vesprim pour des vierges chrétiennes, devint bientôt très-célèbre par la sainteté de ces épouses de Jésus-Christ, parmi lesquelles l'illustre Marguerite de Hongrie, fille de Bela IV, fit profession à l'âge de douze ans, et se rendit un miroir éclatant des vertus, sous la conduite du Saint-Esprit, et par les soins de la bienheureuse Hélène et de la comtesse Olympiade, qui prit aussi l'habit de Saint-Dominique.

Digitized by Google

éleva dans toutes les pratiques de la religion et de la vie apostolique ; il en choisit quelques-uns, avec lesquels il s'avança vers les frontières du royaume, qui comprenait alors la Croatie, l'Esclavonie, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Bosnie, la Servie, et diverses autres provinces, dont la plupart sont tombées sous la domination des Turcs. Dans tous ces pays on trouvait encore, dans le XIII^e^ siècle, un grand nombre de païens, et plusieurs hérétiques ou schismatiques, mêlés avec ceux qui faisaient profession de la foi catholique, mais dont les mœurs ne répondaient pas ordinairement à la pureté de leur religion. •

C'est à tous ces différents peuples, que le bienheureux Paul entreprit de prêcher les vérités de l'Évangile : on assure qu'il le fit avec beaucoup de succès. Les maisons de son Ordre, qu'il y établit, peuvent en être la preuve. Après plusieurs années de travail, le nombre des prédicateurs étant déjà grand, il tenta d'entrer dans la Cumanie, ne doutant point qu'en remplissant les saints désirs de son fondateur, il ne reçût un secours particulier du ciel pour cette difficile mission. Les Cumains (ou Comains) étaient si barbares, qu'on les eût pris pour des bêtes féroces, plutôt que pour des hommes, nés pour la société ; et ils portaient si loin leur aversion pour toutes les maximes du Christianisme, que les plus zélés missionnaires n'osaient se hasarder de leur aller annoncer l'Évangile. On peut juger par là quelles furent les fatigues du Serviteur de Dieu, et à quels dangers il se vit exposé, au milieu de ces infidèles. Les travaux étaient toujours grands et le fruit fut d'abord très-médiocre. Mais comme il attendait tout de la miséricorde de Celui, pour la gloire duquel il était prêt de donner sa vie, il méprisa le péril et se roidit contre les difficultés. Ses compagnons, encouragés par son exemple, ne cessaient de catéchiser, d'instruire, d'exhorter des cœurs endurcis, qui refusaient souvent de les entendre lorsqu'ils voulaient leur parler de Dieu, ou des biens et des maux de l'autre vie. Les barbares irrités de leur persévérance, en immolèrent quelques-uns à leur fureur, et contraignirent les autres de secouer la poussière de leurs pieds et de revenir en Hongrie, sans avoir fait peut-être d'autre fruit, que celui de procurer par le Baptême

Digitized by Google

l'entrée du Ciel à quelques petits enfants, pour lesquels la Providence les avait sans doute envoyés dans ce pays.

Le succès ne rebuta pas cependant le chef de la mission. Persuadé que le zèle si vif, qu'il sentait pour le salut de ces infidèles, venait de Dieu, qui accomplirait son œuvre, quand il serait temps, et ne pouvant souffrir que le démon triomphât, pour la perte de tant d'âmes, de tous les efforts des ministres de l'Évangile, il résolut de s'exposer de nouveau, et de donner, s'il était nécessaire, sa vie, pour retirer ces peuples des ténèbres de l'infidélité. Ayant assemblé pour cela les autres missionnaires, il leur communiqua son dessein, qui ne fut pas d'abord applaudi. On lui représenta que ce projet, impossible dans l'exécution, ainsi que l'expérience l'avait déjà montré, ne manquerait pas d'avoir de très-grands inconvénients dans ses suites; parce que les religieux ne pouvant s'assurer d'aucune retraite parmi des peuples aussi barbares, ni avoir aucune commodité, pour s'acquitter de leurs exercices spirituels, il arriverait peut-être qu'ils se relâcheraient de leurs observances, et risqueraient de ne point remplir leurs obligations, en voulant travailler au salut des autres. L'homme sage écoute le conseil qu'on lui donne; et l'entêtement ne fut jamais le partage des Saints. Le bienheureux Paul reçut donc cet avis, et n'exigea de ses compagnons que de ferventes prières, pour connaître la volonté du Seigneur. Il employa encore celles d'un solitaire, qui vivait dans le pays en grande réputation de sainteté. La réponse de celui-ci se trouva conforme aux désirs du Père Paul : les autres missionnaires, qui ne cherchaient aussi que la gloire de Dieu, rassurés, et animés en même temps, par les vives exhortations de l'un et de l'autre, s'offrirent tous de suivre leur chef, prêts à répandre leur sang, pour contribuer au salut des Cumains.

Le Seigneur avait inspiré le projet : il en bénit l'exécution. Ces cœurs plus durs que l'acier, qui avaient tant de fois rejeté avec obstination, la parole sainte, commencèrent à l'écouter avec quelque respect. Devenus plus dociles, ils furent instruits; plusieurs se soumirent au joug de l'Évangile; et les fervents missionnaires virent enfin leurs travaux déjà couronnés par la con-

Digitized by Google

version d'un duc de cette nation, appelé Brut. Ce prince, avec une partie de sa nombreuse famille, et tous ses domestiques, ayant reçu le Baptême de la main de Paul, observa religieusement jusqu'à la mort, toutes les instructions que le Ministre de Jésus-Christ lui avait données. On assure qu'il expira avec de si vifs sentiments de reconnaissance et une si haute idée de la religion chrétienne, qu'il ne marqua d'autre regret en mourant, que celui d'avoir si tard connu un Dieu, à l'amour et au service duquel il eût voulu consacrer tous les moments de sa vie. Les missionnaires, qui ne l'avaient point abandonné à ses derniers moments, enterrèrent son corps dans une chapelle de la Vierge, la première qu'ils eussent fait bâtir parmi les Cumains, pour leurs exercices de piété et de religion.

La conversion de ce duc avait été suivie de celle d'un des premiers princes du pays, nommé Bernborch : sa femme, ses enfants, et une grande multitude de ses sujets, renoncèrent comme lui au culte des idoles, et embrassèrent la foi de Jésus-Christ, pour mériter la grâce de la réconciliation et le pardon de leurs péchés. Le roi de Hongrie, André, père de sainte Élisabeth, servit de parrain à ce prince, dont la conversion fut encore sincère et persévérante. On rapporte que, se trouvant au lit de la mort, il s'écria : « Que les Cumains idolâtres se retirent, car je vois d'horribles démons à leurs côtés : que les Frères et ceux qui ont été baptisés, demeurent seuls avec moi. Les religieux qui ont souffert le martyre, m'attendent pour me conduire avec eux dans la joie du Seigneur, qu'ils nous ont fait connaître. » Ayant prononcé ces paroles il rendit son âme dans une grande paix. Nous avons plusieurs brefs de Grégoire IX, adressés sur ce sujet à l'archevêque de Strigonie. Dans celui du 31 juillet 1227, sa Sainteté parle de la conversion du prince des Cumains et félicite le prélat, de ce que le Seigneur l'avait spécialement choisi, pour travailler avec les Frères Prêcheurs, dans une vigne qui portait déjà des fruits si précieux. Et dans les lettres apostoliques du 21 de mars 1228, le Pape témoigne sa satisfaction au même archevêque, son légat *a Latere* parmi les Cumains, de ce que pourvoyant sagement aux besoins spirituels de ces peuples, il leur avait donné

Digitized by Google

pour évêque, le Père Thierry, savant Dominicain, habile prédicateur et illustre par ses vertus : *Gaudemus in Domino, quod labori tuo juxta desiderium tuum, fructum dedit, conversionem videlicet non parvæ multitudinis Cumanorum, jamque in partibus illis per Dei gratiam, venerabilem Fratrem Theodoricum de Ordine FF. Prædicatorum, eruditum in lege Domini, et vita præclarum, auctoritate concessa tibi super hoc a sede Apostolica in Episcopum præfecisti*, etc. Le Vicaire de Jésus-Christ écrivit le même jour un autre bref, au Père Jourdain, général de l'Ordre, pour l'exhorter à envoyer un grand nombre de prédicateurs dans cette mission, et à choisir particulièrement ceux qui lui seraient demandés par le nouvel évêque, parce qu'ayant été lui-même pendant pendant près de cinq ans supérieur des missionnaires en Hongrie, il connaissait mieux qu'un autre ce qu'il convenait de faire pour le progrès de l'Évangile dans tous ces pays. Les ordres du Pape furent ponctuellement exécutés ; et les conversions se multiplièrent à proportion du nombre et du zèle des ouvriers évangéliques. L'Église s'étendant ainsi tous les jours, le Christianisme commençait à fleurir parmi ces peuples, qui avaient été pendant si longtemps plongés dans les ténèbres du paganisme. On élevait des églises, on consacrait partout des autels au vrai Dieu, on fondait des couvents, et déjà on avait reçu quantité de Cumains, pour les former dans le cloître, afin qu'une fois instruits des vérités de la religion de Jésus-Christ, ils pussent dans la suite apprendre aux autres ce qu'on leur avait enseigné et servir à la conversion entière de la nation. Nous n'ajouterions rien à la vérité si nous disions avec un auteur contemporain, que saint Dominique était comme l'instrument, dont la bonté divine voulut se servir pour éclairer ces peuples : c'est lui qui avait envoyé parmi eux, des ministres formés de sa main : il les avait aidés de ses prières pendant sa vie, et il continuait encore après sa mort à faire honorer leur ministère, par les fréquents miracles qui s'opéraient dans tous les lieux où il était invoqué.

Mais les péchés des hommes s'opposèrent aux miséricordes du Seigneur, et l'irruption des Tartares, dont il a été parlé dans la vie de saint Hyacinthe et dans celle du bienheureux Ceslas, arrêta

Digitized by Google

ces progrès de la foi, ou les interrompit pour un temps. Cuthen, roi des Cumains, n'ayant point assez de forces pour résister à celles de ces puissants ennemis, envoya des ambassadeurs à Béla, roi de Hongrie, le priant de vouloir accorder pour lui et pour sa famille, une retraite dans ses États, avec promesse de se rendre son sujet et d'embrasser la religion chrétienne. Béla accepta avec joie la proposition, dans l'espérance de la conversion d'un prince, qui pouvait attirer le reste de ses sujets à la foi de l'Église. Mais l'infidèle, après avoir longtemps méprisé la parole de Dieu, que nos missionnaires lui annonçaient, ne craignit pas de manquer à la sienne, et de ne tenir aucune des promesses que la seule politique l'avait obligé de faire. Sa fuite avait précipité la ruine de son peuple; sa mauvaise conduite rendit le roi son bienfaiteur odieux à ses propres sujets, et il vit bientôt dans le lieu même de sa retraite, les ennemis qui l'avaient forcé d'abandonner ses États.

Les Tartares répandus d'abord dans la Cumanie et ensuite dans le royaume de Hongrie, firent dans l'un et dans l'autre, ce qu'ils avaient coutume de faire dans tous les pays où ils portaient leurs armes. Tout passait au fil de l'épée; et s'ils distinguaient en quelque chose les ministres de l'Évangile, ce n'était que pour leur faire souffrir de plus horribles tourments. Ce fut en cette occasion, que le Père Paul eut la gloire de mourir pour la confession de Jésus-Christ; et en répandant son sang dans l'exercice de son ministère, il donna un exemple de confiance et de fermeté, qui fut imité, non seulement par ses compagnons, mais aussi par quatre-vingt-dix autres religieux de son Ordre, qui souffrirent le martyre, soit en Hongrie, soit parmi les Cumains.

Le sang de ces généreux confesseurs de Jésus-Christ fut une précieuse semence qui produisit depuis un plus grand nombre de conversions: car les Tartares s'étant retirés après avoir laissé partout des marques sanglantes de leur cruauté, les Hongrois et les Cumains qui s'étaient enfuis, les uns en Allemagne, les autres dans la Grèce, revinrent dans leur pays; et l'Ordre de Saint-Dominique y envoya de nouveaux missionnaires, qui continuant avec une nouvelle ardeur les travaux du Père Paul, ré-

Digitized by Google

tablirent les églises et les couvents qui avaient été bâtis par ses soins. Il y avait plus de vingt ans que cet homme apostolique avait commencé cette mission, et dès l'année 1228, le chapitre général tenu à Paris, l'avait nommé provincial de la province de Hongrie, dont il était fondateur. Selon la chronique de Guidonis, lorsque le Père Paul, l'an 1221 partit de Bologne, pour aller annoncer la foi dans le royaume de Hongrie, saint Dominique l'établit supérieur de toutes les maisons de son Ordre, qu'il pourrait y faire bâtir. Le décret du chapitre de Paris ne fit donc que le continuer dans une place qu'il remplissait déjà avec tout le zèle, la piété et le succès qu'on pouvait désirer.

Le silence des auteurs sur ses premières années, ne nous empêche pas de dire qu'il les avait utilement employées; puisque dès son entrée dans un Ordre apostolique, il commença à en remplir toutes les fonctions. Sa vie depuis fut toujours innocente, ses jours pleins, sa mort précieuse, et sa mémoire est encore en bénédiction parmi les Hongrois. Michel Pie et quelques auteurs assurent qu'il avait été fait évêque par le Pape Grégoire IX.

Nous ignorons en quel temps le Père Sadoc s'était séparé des autres missionnaires, pour porter ailleurs la parole de Dieu; on sait seulement qu'il prêchait à Sandomir, dans la petite Pologne, près de la Vistule, où il gouvernait une communauté de quarante-huit religieux, lorsque les Tartares, après avoir subjugué toute la Russie, entrèrent sur les terres des Polonais. L'armée s'étant approchée de Sandomir, Dieu fit connaître au bienheureux Sadok qu'il voulait être glorifié par sa mort, et par celle de tous ses religieux. Bzovius rapporte que celui qui lisait le Martyrologe en présence de la communauté, y lut ces paroles : *Sandomiriæ, passio quadraginta novem Martyrum* : A Sandomir, le supplice de quarante-neuf Martyrs. C'était le 1er de juin. Les religieux parurent d'autant plus surpris de cette légende, qu'elle était nouvelle. Mais le sage supérieur connut le sens du mystère, et dès qu'on eut fini les prières, il donna à ses Frères l'éclaircissement de ces paroles qui les regardaient tous. Plein d'espérance d'entrer bientôt avec eux dans la joie du Seigneur, il les félicita

Digitized by Google

de la grâce que Dieu voulait leur faire, les exhortant en même temps à se préparer au sacrifice de leur vie, par un renouvellement de ferveur. On peut penser qu'il y en eut quelques-uns qui n'entendirent pas sans frémir, cet arrêt de mort; la nature la craint toujours. Mais il était aussi juste que des personnes, non-seulement consacrées à Dieu par des vœux, mais déjà dévouées au martyre, par leur profession de missionnaires chez les infidèles, reçussent avec action de grâces une nouvelle que la religion rendait si agréable.

Attendant ce baptême de sang, les religieux, à l'exemple de leur digne supérieur, se purifièrent tous par le Sacrement de Pénitence et par mille actes fervents d'amour de Dieu. Munis ensuite du pain des forts, qu'ils reçurent ensemble pour la dernière fois, ils passèrent le jour et toute la nuit suivante en prière. Dès le lendemain la ville fut prise d'assaut, ou par une indigne trahison. Les églises furent les lieux que les Barbares respectèrent le moins; étant entrés l'épée à la main dans celle de Sainte-Madeleine, tandis que les religieux chantaient l'antienne *Salve Regina*, on vit aussitôt tout le pavé teint de leur sang, et leurs corps mis en pièces, foulés aux pieds des infidèles, pendant que leur âme allait commencer dans le Ciel le cantique de joie, qui ne finira jamais. Les historiens de Pologne nous apprennent que le roi Boleslas, surnommé le Pudique, et Prandotha évêque de Cracovie, ayant envoyé quelques chanoines au Pape Alexandre IV pour l'informer de tout ce qui s'était passé, sa Sainteté permit de célébrer tous les ans à Sandomir la mémoire de ce glorieux martyre, accordant à tous les fidèles qui visiteraient le second jour de juin, l'église du lieu, les mêmes indulgences que gagnent ceux qui font leurs prières dans quelqu'une des principales églises de Rome. Cette fête se fait encore aujourd'hui avec beaucoup de célébrité. Elle n'intéresse pas les seuls religieux; une infinité de chrétiens avaient été couronnés par les mains des Barbares, qui en voulaient principalement à la religion. On peut connaître tout l'excès de leur cruauté par ce seul trait, qui a été remarqué par les écrivains. Après que les infidèles se furent lassés de brûler, d'égorger et de répandre du sang, ils forcèrent

Digitized by Google

le reste du peuple de marcher devant eux, jusque sur les bords de la Vistule, et là les précipitèrent tous inhumainement dans le fleuve : *Defessi autem cædendo, reliquum vulgus hominum gregatim in Vistulam impulerunt.*

On croit assez communément que le martyre du bienheureux Sadoc et de ses compagnons, arriva l'an 1241, dans la première irruption des Tartares. Mais Bzovius le place en l'année 1260, qui ne fut pas moins mémorable par les ravages que firent les mêmes infidèles dans toutes les parties du Nord. L'époque du règne de Boleslas le Pudique, et de l'épiscopat de Prandotha, semble confirmer le sentiment de Bzovius. (TOURON.)

Le culte rendu à ces saints Martyrs fut approuvé par le Pape Pie VII.

LA BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI,

CLARISSE.

Les princes Varani, ancêtres de la Bienheureuse, étaient depuis longtemps seigneurs de la ville de Camérino, dans l'État romain, lorsqu'en 1433, par suite de cruelles dissensions, ils furent chassés de leur principauté et passèrent dix années en exil. De cette famille autrefois si nombreuse et si florissante, deux frères seulement avaient échappé aux massacres et aux assassinats, Rodolphe et Jules-César. Rodolphe, rappelé par ses concitoyens, rentra dans le château de ses pères ; Jules-César devint généralissime des troupes du Saint-Siége sous Nicolas V et Sixte IV ; c'était un grand homme de guerre, et qui acquit beaucoup de gloire au service de la république de Venise et du fameux roi de Hongrie Mathieu Corvin.

Le prince Rodolphe étant mort sans enfants, Jules-César hérita de la souveraineté de Camérino ; il sut rendre cette ville florissante, rebâtit ses églises, releva ses murailles, fortifia ses châteaux, et la pourvut d'un réservoir d'eau, dont elle manquait. Il avait épousé Jeanne Malatesta, fille de Sigismond, seigneur de Rimini : de cette union naquit, le 9 avril de l'an 1458, la bienheureuse Baptiste Varani.

Elle reçut au Baptême le nom de Camille, et ne prit celui de

Digitized by Google

Baptiste qu'à son entrée en religion. Nous ne savons presque rien de son enfance ; à l'âge de dix ans elle fut si touchée d'un sermon qu'elle entendit sur la Passion de Notre-Seigneur, qu'elle ne pouvait se défendre d'y penser souvent. Voici comment elle raconta elle-même au prédicateur, devenu le directeur de son âme, ces premières impressions de la grâce : « C'était un vendredi que vous deviez faire ce sermon ; je voulus, de mon propre mouvement, aller l'entendre, et je l'entendis en effet, non-seulement avec attention, ce qui était déjà une grâce de l'Esprit-Saint, mais dans une sorte d'abstraction de mes sens, à la manière d'un homme qui écoute pour la première fois des choses aussi merveilleuses qu'intéressantes. Je me souviens très-bien que les événements dont vous parliez me semblaient s'accomplir alors, simplicité qui vous prouvera combien j'étais jeune encore. Vous nous représentiez Jésus-Christ devant Hérode, pouvant obtenir grâce, pour peu qu'il eût daigné lui parler. J'éprouvai dans ce moment une si vive compassion pour lui, que je me mis à dire à Dieu : Seigneur, faites que mon Jésus parle ; qu'il réponde à Hérode, afin qu'il ne soit pas conduit à la mort. Lorsque je vous entendis déclarer qu'il ne voulait pas sortir de son silence, j'en fus profondément affligée, et je disais dans mon cœur : Pourquoi donc se tait-il ? Il me paraît qu'il consent volontairement à mourir. Il en était ainsi, mon bon Jésus, il en était ainsi ; mais je le disais sans le comprendre. Je vous raconte tout cela, mon Père, pour vous faire voir combien j'étais encore enfant, lorsque ce doux Seigneur daigna prendre possession de mon cœur et y établir sa demeure.

« En finissant ce discours, vous nous exhortâtes à pleurer sur Jésus, et à conserver le souvenir de ses douleurs. « Faites, du moins chaque vendredi, nous disiez-vous, une courte méditation sur ses souffrances et donnez une larme à son amour. C'est peu vous demander, et pourtant je vous assure que cela seul plaira plus à Dieu, et sera plus utile pour vous que toute autre œuvre, si bonne qu'elle puisse être. » C'était l'Esprit-Saint, mon Père, qui vous inspirait ces paroles ; car malgré mon jeune âge, mon cœur en fut tout pénétré, et elles s'y imprimèrent d'une manière

Digitized by Google

ineffaçable. Plus tard elles me revenaient sans cesse à la mémoire ; je les méditais avec un goût tout particulier. Un jour, entre autres, j'en fus si vivement touchée, que je m'obligeai par vœu de donner à mon Jésus, tous les vendredis, cette larme que vous aviez demandée, et ce fut là le commencement de ma vie spirituelle [1]. »

Tous les vendredis donc, elle s'efforçait de répandre quelque larme sur les souffrances de Notre-Seigneur ; d'abord elle y eut de la peine ; mais ayant trouvé un livre de méditations sur la Passion, elle s'excitait, en le lisant, plus facilement à pleurer ; enfin elle en vint à méditer elle-même, non pas seulement le vendredi, mais tous les jours, sur les douleurs de son bon Maître, et ses larmes coulaient avec tant d'abondance, qu'elle ne pouvait les retenir devant ceux de sa maison. Elle jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine, flagellait cruellement chacun des membres de son corps, et se levait la nuit pour dire le chapelet. Bientôt l'amour des souffrances croissant dans son cœur, elle se réduisit le vendredi à ne prendre que trois ou quatre bouchées de pain et un peu d'eau. La nuit elle dormait sur la dure, et le jour elle méditait presque sans cesse.

« Dans cette vie d'oraison, dit la Bienheureuse, je commençai à entendre, par intervalles, une voix qui m'était inconnue, une voix qui semblait venir de loin, mais pas de si loin pourtant que ses paroles ne fussent très-intelligibles ; elle me disait que si je voulais éviter les peines de l'enfer, dont j'avais tant de peur, je devais renoncer au siècle, et me faire religieuse. Mon esprit, en même temps, était éclairé d'une lumière céleste, qui me faisait voir clairement que, si je ne quittais le monde, ma perte était assurée. Or, ces paroles m'étaient fort amères, et cette lumière insupportable, parce que je n'avais pas encore secoué les chaînes de ma mauvaise nature, et qu'accoutumée aux plaisirs du siècle, j'avais peine à y renoncer. »

Cette inspiration lui vint pendant le carême de l'an 1477 : elle avait alors dix-neuf ans. Elle était belle, destinée aux hommages du monde, aux honneurs, à la puissance ; il lui semblait dur de

[1] *Vie spirituelle de la bienheureuse Baptiste Varani*, p. 14 et suiv.

Digitized by Google

quitter le palais de son père, de renoncer à l'amour des siens, pour mener une vie austère, pauvre et méprisée dans le cloître. Elle résistait donc à la grâce, et ne pouvait se résoudre à ce grand sacrifice. Quelquefois Notre-Seigneur lui disait : « Je suis Celui que tu désires ; et cependant plus je t'appelle, et plus tu fais la sourde oreille ; plus je te presse, et plus tu résistes à mon amour. Eh bien ! ma fille, va dans le monde, où ta folie t'entraîne ; va mendier ses misérables affections : je t'avertis seulement que tu n'y trouveras point l'assouvissement de tes désirs. »

Enfin elle céda, mais après une année entière d'une résistance désespérée. Elle promit à Dieu de lui obéir, et se donna toute à lui. « Aussitôt, dit-elle, les faveurs du Ciel m'inondèrent, et mon âme pécheresse se vit absorbée dans l'abîme des divines miséricordes. Ce Dieu trois fois bon vint au-devant de sa fille prodigue, il la reçut dans ses bras et la serra amoureusement contre son sein ; il lui faisait les plus douces caresses, et de sa bouche divine lui donna plus d'une fois le baiser de paix. O mon cœur, plus dur que la pierre, comment ne te romps-tu pas d'amour ? que fais-tu ? pourquoi tardes-tu à te montrer reconnaissant ? Cependant la souveraine bonté continuait à traiter mon âme adultère, comme une mère qui ne peut se rassasier de caresser son enfant, ce qui me couvrait de confusion. Oh ! combien de fois je priai ce bon Père de cesser ses caresses, dont j'étais si indigne. Combien de fois je laissai là mon oraison pour m'échapper de ses bras divins ! »

La Bienheureuse avait déclaré à son père, le prince Varani, la résolution où elle était d'entrer en religion. Le prince, qui aimait passionnément sa fille, et qui la voulait marier richement pour augmenter la splendeur de sa maison, ne put consentir à la voir s'enfermer dans un cloître. Pendant plus de deux ans, il combattit son dessein par des promesses, des flatteries, des caresses de tous genres ; il essaya des menaces, il la sépara du monde, espérant abattre plus facilement son courage dans la solitude ; mais Notre-Seigneur la soutenait par sa grâce, et la consolait par ses faveurs. Ces consolations devinrent si grandes, qu'elle pria Notre-Seigneur de l'associer à ses souffrances, pour la rendre moins indigne des témoignages d'amour qu'il lui donnait.

Digitized by Google

Peu de temps après, en effet, elle tomba malade d'une maladie qui dégénéra en une infirmité dont elle souffrit pendant treize ans. « Je l'ai toujours supportée, disait-elle à son confesseur, avec une joie que vous ne sauriez croire. Je ne m'en glorifie pas, car la patience est un bienfait de Dieu. Après les sept premiers mois, pendant lesquels j'étais à chaque instant prête à rendre l'âme, je pus enfin quitter mon lit. Alors le Père Grégoire, qui, s'il en faut croire la voix publique, règne maintenant dans les cieux, m'apprit à méditer la vie de mon Sauveur, en récitant la couronne de sa sainte Mère, ce qui suffisait pour m'occuper pendant trois heures chaque jour. Cette dévotion me procurait d'ineffables douceurs et des consolations inépuisables. Un jour, tandis que je contemplais le glorieux événement de la Transfiguration, je reçus des promesses si flatteuses, que je ne puis encore entendre nommer ce mystère sans que mon cœur en tressaille de joie. Rien de plus vrai que cette parole du Prophète : « Goûtez et voyez. » Je le sais par ma propre expérience, car aussitôt que j'eus goûté mon Dieu, je vis que lui seul méritait d'être aimé. J'éprouvai dès lors un désir brûlant de voir la beauté de son visage, et toutes mes oraisons ne furent plus qu'une perpétuelle langueur d'amour. Toutes les créatures semblaient m'inviter à contempler cet Amant céleste. La vue d'un brin d'herbe, d'une fleur, suffisait pour me rappeler sa beauté souveraine, et enflammer mon cœur. Chaque fois que mes yeux se portaient vers le ciel, le psaume *Cœli enarrant* me revenait à la mémoire, et alors je m'écriais : « O mon doux Jésus ! si vos ouvrages sont si beaux, quelle doit donc être la splendeur de votre face? Montrez-vous à moi, je vous en supplie, mon bon Maître, montrez-vous à moi, montrez-vous à moi. Quel plaisir pouvez-vous prendre à me laisser languir si longtemps? Vous seul êtes ma vie et mon espérance; vous seul êtes tout mon amour. Pourquoi donc vous cacher? pourquoi me dérober la vue de votre aimable visage? » Dans ce temps, je ne le fuyais plus comme j'avais fait auparavant. Je le poursuivais au contraire en lui disant : « Je cours à l'odeur de vos parfums, si supérieurs à tous les aromates. Montrez-vous à moi, et je suis contente. Fa-

Digitized by Google

vorisez-moi d'un baiser de votre bouche, et vous mettrez le comble à ma félicité. »

Notre-Seigneur exauça les désirs de sa Servante ; il daigna se montrer à elle, et lui faire voir Celui qui est l'admiration et la joie des Anges. Il fit plus : il changea le cœur de son père. Le prince lui dit un jour : « Je cède au Seigneur, dont je redoute la vengeance. La crainte seule d'attirer sur moi ses fléaux, me force à vous rendre la liberté. Sans elle, jamais vous n'eussiez obtenu mon consentement pour vous faire religieuse. »

On était au mois de novembre de l'année 1481. La bienheureuse partit pour Urbino, et prit l'habit de Sainte-Claire dans le couvent de cette ville, où s'étaient déjà retirées plusieurs personnes de sa famille. Son noviciat dura près de deux années, parce que son père, qui n'avait renoncé qu'avec peine à ses desseins d'avenir sur sa fille, suscitait toujours de nouveaux obstacles. Il ne consentit à sa profession que sur la promesse qu'elle viendrait habiter un couvent, qu'il lui fit bâtir dans sa ville de Camérino. Elle put enfin prononcer ses vœux, dans le cours de l'année 1483, et revint ensuite à Camérino, le 4 janvier de l'an 1484.

Pendant ces deux années de douloureuses épreuves, Notre-Seigneur, pour récompenser la patience avec laquelle elle les supportait, et pour apaiser son amour des souffrances, daigna lui faire connaître les amertumes qu'il avait endurées dans sa Passion. Elle vit donc cette mer de douleurs, dont les flots avaient submergé le cœur de Notre-Seigneur au jardin des Olives ; elle goûta un peu de cet océan d'amertume ; elle aperçut de loin ces tempêtes affreuses qui avaient fait entrer Notre-Seigneur en agonie, et dont les angoisses avaient tiré de son corps une sueur de sang. Plus tard elle écrivit elle-même à son confesseur ce que son bon Maître lui avait raconté de ses peines. Le récit en est si admirable, il fait si bien connaître l'amour infini que nous porte ce cher Sauveur, que nous ne pouvons nous défendre de le transcrire ici, quelque long qu'il soit [1].

[1] Nous en empruntons la traduction à la *Vie spirituelle* de la Bienheureuse, par un ecclésiastique à qui les âmes pieuses doivent tant d'excellents ouvrages ascétiques.

Digitized by Google

« Sachez, ma fille, lui disait Notre-Seigneur, que mes peines furent immenses, et il vous sera facile de le comprendre, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres ; membres qui sont innombrables, comme vous voyez, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel.

« Cette peine fut pour mon cœur une des plus cruelles et des plus sensibles. Figurez-vous, en effet, quel est le supplice d'un criminel à qui l'on arrache les membres par violence, et vous saurez quel fut mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours, et de tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps, et me causent autant de déchirements qu'elles commettent de fautes mortelles. Or, il faut que vous sachiez que la douleur causée par l'abcission d'un membre spirituel, l'emporte d'autant sur celle d'un membre corporel, que l'âme est supérieure à la matière. Vous ne sauriez comprendre, ni vous, ni personne, combien est grande cette supériorité ; moi seule je sais apprécier la noblesse de l'âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai fait l'une et l'autre. Vous ne sauriez donc comprendre, ni vous, ni personne, l'amertume et l'atrocité de la peine dont je parle ; peine pourtant si souvent renouvelée que le nombre en est incalculable. Pour ne parler ici que des damnés, autant d'âmes perdues, autant de membres arrachés à mon corps, avec les douleurs qu'il vous est facile d'imaginer. Je dois dire cependant que ces séparations ne me furent pas toutes également cruelles. Comme les péchés mortels ne sont pas tous égaux entre eux, comme il y a diverses manières de les commettre, les séparations qu'ils opèrent m'ont causé des déchirements plus ou moins douloureux. Et, pour le dire en passant, de là viennent les diversités que l'on remarque en enfer, dans la qualité et la quantité des tourments qu'on y endure. Et parce que leur volonté demeurera éternellement perverse, leurs supplices aussi seront éternels. Oh ! combien cette triste pensée que ces membres innombrables m'étaient arrachés sans retour, m'était insupportable ! Aussi ce fatal « jamais » est ce qui tourmente et tourmentera éternellement le plus ces âmes

Digitized by Google

réprouvées : tous leurs autres maux ne sont rien en comparaison de cette pensée désespérante.

« Dans l'accablement de douleur que me causait ce fatal « jamais, » j'aurais volontiers consenti à souffrir de nouveau toutes ces cruelles séparations avec leurs déchirements divers, non pas une seule fois, mais une infinité de fois, pour recouvrer une seule de ces âmes, et la voir réunie à l'intégrité de mes membres vitaux ; je veux dire à mes élus qui conserveront éternellement la vie qu'ils tiennent de moi. C'est moi, en effet, qui suis la vie vitale, c'est-à-dire la vie de tous les êtres qui jouissent de ce grand bienfait. Vous pouvez juger par tout ce que je viens de dire, par les dispositions de mon cœur que je viens de vous manifester, combien les âmes humaines me sont chères. Notez bien cette confidence, et n'en perdez pas le souvenir. Il faut aussi que vous sachiez que ce douloureux « jamais » afflige tellement les âmes perdues par un effet de ma justice, qu'il n'en est pas une seule qui ne voulût souffrir mille enfers à la fois pour recouvrer l'espérance de m'être réunie dans un temps quelconque, mais, hélas ! leur triste séparation est sans retour ; et, je le répète, c'est là le plus affreux de leurs supplices. Voilà, ma fille, quelle fut ma première peine intérieure, qui ne cessa, depuis ma conception jusqu'à ma mort, de déchirer mon cœur. »

Ici la Bienheureuse demanda humblement à son bon Maître, s'il était vrai qu'il eût ressenti les douleurs qu'éprouvent ces âmes malheureuses par l'action du feu et des autres tourments auxquels elles sont condamnées. Nous prions de considérer attentivement la réponse de Notre-Seigneur : elle nous fera comprendre la bonté de Dieu, au milieu même des rigueurs de sa justice.

« Ma fille, lui répondit-il, je n'ai pas senti la diversité des supplices des damnés de la manière que vous l'entendez ; cela même ne pouvait pas être, puisqu'il s'agit de membres morts et séparés de moi, qui suis leur chef. Je vous expliquerai ma pensée par la comparaison suivante : Si un de vos membres était dévoré par quelque douleur atroce, vous la sentiriez vivement, jusqu'à ce que le chirurgien l'eût retranché de votre corps ; mais ce

Digitized by Google

retranchement une fois fait, on pourrait le couper ou le déchirer, le soumettre à l'action du feu ou à celle de la glace, sans que votre âme éprouvât le sentiment de ces tourments divers ; parce que le sentiment suppose l'union qui n'existerait plus entre cette partie de votre corps et l'âme qui l'anime ; cependant vous ne seriez pas insensible à ces divers traitements faits à un membre qui fut le vôtre, et plus on le tourmenterait, plus, sans doute, votre cœur y serait sensible.

« Faites-moi maintenant l'application de cette figure, et vous comprendrez ce qui s'est passé dans mon cœur, au regard des réprouvés. Lorsque le péché mortel les arracha de mon corps, la douleur fut terrible, et parce qu'ils conservèrent tant qu'ils vécurent le pouvoir de se réunir à moi, je ressentais tous leurs maux et partageais toutes leurs peines, mais depuis que leur mort eut rendu cette réunion impossible, je fus délivré de ce sentiment douloureux. J'éprouvais pourtant une autre peine ineffable et incompréhensible, en considérant qu'ils avaient été mes vrais et propres membres, et que cependant ils étaient tombés sous la puissance des esprits infernaux, qui les rendaient extrêmement malheureux.

« Une autre douleur, continua-t-il, qui transperça mon cœur, me fut causée par mes élus eux-mêmes ; car il faut que vous sachiez que tous ceux d'entre eux qui ont péché ou pécheront mortellement, m'ont fait le même mal par leur séparation que ceux qui sont tombés au fond des abîmes, puisque ce sont autant de membres que ce cruel péché arrachait de mon corps. Plus était grand l'amour que je leur portais, et qui devait s'étendre jusqu'aux siècles des siècles, ainsi que celui qui devait les unir éternellement à moi, et plus j'étais affligé de les voir me quitter pour s'attacher aux objets les plus vils et les plus méprisables. Aussi puis-je dire que la douleur que je ressentis dans tous ces membres me causa les plus cruels déchirements. Je souffrais, en effet, bien davantage en eux que les réprouvés ; parce que outre le déchirement que me causait leur séparation de mon corps, lorsqu'ils se rendaient coupables de fautes mortelles, je sentais habituellement et partageais tous leurs maux ; je sentais tous les tourments

Digitized by Google

des Martyrs, toutes les mortifications des pénitents, toutes les tribulations de ceux qui étaient tentés, toutes les souffrances de ceux qui étaient malades. Je partageais leurs persécutions, leurs infamies, leurs travaux, leurs dangers, leurs fatigues; en un mot, toutes les afflictions, petites et grandes, dont ils étaient accablés.

« Voulez-vous maintenant, ma fille, avoir une idée de ces peines, supposez que vous eussiez mille yeux, mille pieds, mille mains, et ainsi de vos autres membres, et que tous fussent torturés à la fois par des moyens aussi atroces que variés, n'est-ce pas que ce supplice vous paraîtrait intolérable? Eh bien! ma fille, mes membres ne se comptent pas par milliers et par millions; ils sont innombrables : il est de même impossible de compter les peines des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les autres élus, cela va presque à l'infini. Concluez donc que, comme personne n'est capable d'énumérer tant de souffrances, personne aussi ne peut comprendre la peine qu'elles causèrent à mon divin cœur.

« Mais elle ne se borna pas encore à sentir toutes ces afflictions de leur vie, elle sentit également la diversité et la multiplicité des tourments qui leur restent à subir dans le purgatoire, selon la quantité et le nombre de leurs péchés : car ces âmes ne sont pas des membres morts et séparés de mon corps, comme celles des damnés; ce sont mes membres vivants, spirituellement unis à moi, et dont j'endure par conséquent toutes les souffrances.

« Voilà, ma fille, ma réponse à votre question. Vous m'avez demandé quel sentiment j'avais de toutes ces peines. Je vous ai répondu que je ne sentais pas les souffrances des réprouvés, mais bien celles de mes élus. Du reste, il n'y a nulle différence entre les peines de l'enfer et celles du purgatoire, si ce n'est que les premières dureront toujours, tandis que les dernières ne dureront qu'un temps; et que les habitants de l'enfer sont réduits au désespoir, pendant que les âmes du purgatoire demeurent résignées et contentes, souffrent en paix, et rendent grâces à la justice de Dieu.

Digitized by Google

« Ecoutez, ma fille, continua Notre-Seigneur, je n'ai pas dit encore tout ce que vous désirez savoir. Il me reste à vous raconter d'autres peines qui me furent aussi bien amères. Quel glaive aigu transperçait mon cœur, toutes les fois que je pensais à la douleur que mes souffrances et ma mort devaient causer à ma pure et innocente Mère ! Car personne ne compatit aussi douloureusement qu'elle au supplice de son Fils. C'est donc à bon droit que nous l'avons exaltée dans les cieux, et couronnée Reine des Anges et des hommes. Plus une créature est affligée et humiliée dans ce monde pour l'amour de moi, plus elle est exaltée, glorifiée et récompensée dans le royaume céleste : telle est la règle de la justice de Dieu. Or, comme personne sur cette terre n'a souffert autant pour moi que cette Mère chérie, personne aussi ne l'égalera dans sa gloire ; et parce qu'elle fut un autre moi-même dans le cours de mes opprobres et de mes douleurs, elle est dans le ciel un autre moi-même par la puissance et par la gloire. Il ne lui manque que la divinité, dont aucune créature ne saurait être participante ; elle ne convient qu'à nous : Père, Fils et Saint-Esprit. Du reste, sachez que je n'ai souffert aucune douleur, pendant ma vie mortelle, que ma très-bonne Mère n'ait partagée. Seulement, je souffrais dans un degré plus haut et plus parfait, parce que j'étais Homme-Dieu, et que ma Mère n'était qu'une pure et simple créature. Oh ! que j'eusse voulu prendre sur moi ses peines et l'en décharger ! C'eût été pour moi un rafraîchissement, une consolation inexprimable ; mais parce que je ne devais trouver aucun soulagement dans mon cruel martyre, cette faveur ne me fut pas accordée, quoique je la demandasse plusieurs fois, et avec abondance de larmes.

« Mon cœur eut encore à souffrir de l'affliction de ma disciple bien-aimée, Marie-Magdeleine. Après le cœur de ma divine Mère, celui de Magdeleine fut le plus compatissant à ma Passion. C'est pour cela qu'après ma résurrection elle reçut ma visite avant tous les autres, ce qui ne serait pas arrivé, si elle eût été surpassée par quelque personne en compassion. Mais parce qu'elle fut la plus affligée de mon trépas après ma Mère, elle fut aussi la première après elle que je m'empressai d'aller consoler. Quand

Digitized by Google

elle m'avait vu rendre le dernier soupir, elle avait cru tout perdre au ciel et sur la terre, parce qu'en moi était toute son espérance, tout son amour, toute sa paix, toute sa consolation. Pouvais-je ne pas la porter cordialement dans mon âme, cette fille dont le cœur était à moi ? Aussi éprouvais-je, à mon tour, toute la tendresse dont un saint et spirituel amour est capable.

« Si vous désirez, ma fille, mieux comprendre encore ce que je viens de dire, observez la différence qu'il y avait alors entre mes disciples et cette pécheresse. Après ma mort, ceux-là retournèrent à leurs filets ; celle-ci ne voulut point s'éloigner de mon sépulcre. Elle me cherchait sans cesse, et n'espérant plus me posséder vivant, elle voulait au moins m'avoir mort, sentant bien que sans son cher Maître vif ou mort, il ne pouvait plus y avoir de consolation pour elle sur la terre. Cela est si vrai, qu'elle laissait la compagnie de ma très-douce Mère, c'est-à-dire de ce qu'il y avait au monde de plus aimable, de plus désirable et de plus délectable après moi, pour aller à la recherche de mon saint corps. Je lui envoyai des Anges pour la consoler par leurs doux entretiens ; mais elle était si occupée de moi, qu'elle ne voulait ni les voir ni les entendre. Sa douleur était si excessive, qu'elle serait morte, si ma puissance suprême ne lui eût miraculeusement conservé la vie. Jugez combien je devais l'aimer, et combien sa souffrance devait affliger mon cœur. Ma compassion pour elle fut extrême ; cependant je ne pus me résoudre à terminer sa peine, en la laissant mourir ; parce que je voulais faire d'elle, comme je le fis en effet, l'apôtre de mes Apôtres ; puisque ce fut elle qui leur annonça ma résurrection, qu'ils annoncèrent ensuite à leur tour par tout le monde. Je voulais en faire le miroir, l'exemple et la forme de toute vie contemplative et bienheureuse, par sa retraite de trente-trois ans dans le désert, où elle vécut inconnue au monde, où elle goûta et sentit ce qu'il y a de plus délicieux dans l'amour divin, tel qu'il peut être possédé dans cette vie mortelle.

Une autre douleur qui déchirait mon âme, était la pensée fixe et continue de ce qui devait arriver à mes Apôtres. Je les voyais ébranlés, je les voyais tombés, eux qui étaient les colonnes du

Digitized by Google

ciel et les fondements de mon Église militante. Je les voyais dispersés, comme des brebis qui n'ont plus de pasteur ; je pensais à tout ce qu'ils auraient à souffrir par amour pour moi ; je contemplais d'avance leurs tourments et leurs martyres. Or, il faut que vous sachiez, ma fille, que jamais père n'a eu pour ses enfants, ni frère pour ses frères, ni maître pour ses disciples, un amour aussi tendre et aussi cordial que celui que je portais à ces disciples, à ces frères, à ces enfants chéris.

« Une autre douleur qui ne me fut pas moins sensible, ce fut la trahison de Judas, qui après avoir été mon disciple devint mon meurtrier. Oh ! ma fille, un glaive aigu et empoisonné, que l'on eût enfoncé et retourné continuellement dans mon cœur ne m'aurait pas fait souffrir plus que cette prévision déchirante. Fut-il jamais ingratitude plus noire que la sienne envers moi ? Après lui avoir pardonné tous ses péchés, je le choisis pour un de mes Apôtres. Il mangeait avec moi, logeait sous le même toit et était admis à ma familiarité. Je lui confiai le pouvoir des miracles, et en fis le dispensateur des dons qui m'étaient offerts. Lorsque je vis le dessein de me trahir se former dans son cœur, je redoublai les preuves de ma tendresse, pour le détourner de cette pensée criminelle ; mais j'eus beau faire, rien ne put toucher son mauvais cœur. Au contraire, plus je lui témoignais d'attachement, et plus il s'affermissait dans sa résolution perfide. Enfin dans la Cène, lorsque son tour fut arrivé, je m'humiliai devant lui comme je l'avais fait devant les autres, mais mon cœur n'y tint plus. Je pleurai amèrement et arrosai les pieds de ce malheureux de mes larmes. Ce qui me faisait pleurer, c'est ce que je disais intérieurement : O Judas ! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez d'une manière si perfide ? O infortuné disciple ! voilà donc la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour ! O fils de perdition, ne suis-je pas votre Père et votre Maître ? Pourquoi donc voulez-vous les abandonner ? O Judas, si vous désirez trente deniers, que n'allez-vous les demander à ma Mère, qui est aussi la vôtre ? Son cœur est si parfait, qu'elle se vendrait elle-même, pour vous épargner un crime et me sauver la vie. Judas, disciple ingrat et insensible, je vous lave aujourd'hui les

Digitized by Google

pieds et les baise avec tant d'amour, et vous allez me baiser dans quelques heures pour me livrer à mes ennemis. O mon cher et bien-aimé fils, quel retour pour un père qui pleure votre perte avec plus de douleur que sa Passion et sa mort, parce que c'est pour vous sauver qu'il est venu en ce monde !

« Pendant que mon cœur parlait ainsi, mes larmes arrosaient ses pieds ; mais il n'y prenait pas garde, parce que j'étais à genoux devant lui, la tête inclinée, et que mes longs cheveux, retombant sur mon visage, l'empêchaient de s'apercevoir que j'étais tout éploré. Mais Jean, mon disciple bien-aimé, à qui j'avais confié tous les mystères de ma Passion, pendant cette douloureuse cène, observait ma douleur, voyait couler mes larmes sur les pieds du traître, et comprenait très-bien qu'elles provenaient de mon tendre amour pour ce malheureux. Lorsqu'un père, en effet, voyant que son fils se meurt, s'empresse de le servir, c'est avec une effusion d'amour extraordinaire, et il ne peut guère s'empêcher de dire dans son cœur : Adieu, mon fils, voici le dernier service qu'il me sera donné de vous rendre. C'est ainsi que j'en agissais avec cet infortuné, que je savais à la veille de mourir éternellement. Ce témoignage d'amour que je lui donnais devait être le dernier, puisque son désespoir allait bientôt le ravir pour toujours à ma tendresse. Voilà pourquoi je caressais en quelque sorte ses pieds, et les baisais avec une tendre compassion. »

Quel amour ! et que l'on reconnaît bien à ces traits le cœur d'un père ! Qui nous a jamais aimés ainsi ? et cependant nous dédaignons, nous repoussons sa tendresse, pour courir après nos passions. Ah ! misérables que nous sommes, nous trahissons tous les jours ce cœur si parfait ; nous vendons notre Maître pour trente deniers, pour quelques jours d'une joie pleine de remords, pour moins peut-être, pour une heure d'ivresse suivie de regrets qui seront éternels. Revenons, pécheurs, à ce Père dont le cœur nous est encore ouvert, dont les bras sont tendus vers nous ; ne le laissons pas pleurer en vain à nos pieds ; c'est à nous de nous jeter aux siens, et de les arroser de nos larmes pour effacer nos trahisons et nos crimes.

Digitized by Google

Notre-Seigneur continua ainsi la touchante histoire de ses douleurs :

« Or, Jean qui épiait avec un regard d'aigle, toutes mes actions et tous mes gestes, était plus mort que vif, en me voyant traiter avec tant de bonté mon plus grand ennemi. Lorsque j'approchai de lui le dernier, car son humilité lui avait fait prendre la dernière place, voyant que je m'inclinais pour laver ses pieds, il ne put plus se contenir. A peine eus-je fléchi les genoux qu'il me prit entre ses bras, où il me tint assez longtemps enlacé, pleurant, sanglotant et me disant dans son cœur, sans proférer aucune parole extérieure : O mon Père, ô mon cher Maître, ô mon Frère bien-aimé, ô mon Seigneur et mon Dieu ! comment avez-vous eu le courage de laver et de baiser, de votre bouche sacrée, les pieds maudits de cet infâme traditeur ? O mon Jésus ! quel parfait exemple de charité vous nous laissez en héritage ! Mais comment le suivrons-nous lorsque nous ne vous aurons plus, vous qui êtes tout notre bien ? Ah ! cette humilité me tue. Et votre divine Mère, que va-t-elle devenir, lorsque je lui raconterai ce que vous venez de faire ; je crains bien qu'elle ne puisse l'entendre sans mourir. O mon cher Maître, je n'en puis plus, faites-moi grâce du service que votre humilité veut me rendre. Assurément mon cœur va se fendre, si je vous vois laver mes pieds infects, et appliquer votre bouche sacrée sur ces objets si méprisables. O mon Dieu, chaque nouvelle preuve de votre amour ne sert qu'à augmenter mon inconsolable douleur.

« Après ces paroles et plusieurs autres semblable, empreintes d'une sensibilité capable d'amollir un cœur de pierre, il se déchaussa cependant par obéissance, et me présenta en rougissant ses pieds à laver. Je vous ai dit tout cela, ma fille, pour que vous sachiez combien mon cœur eut à souffrir dans cette circonstance de la part d'un disciple qui semblait prendre à tâche de me montrer d'autant plus de haine que je lui témoignais plus d'amour. Jugez, en voyant la douleur de Jean, quelle dut être la mienne à l'aspect d'une si noire ingratitude, d'une si monstrueuse insensibilité.

« La haine obstinée du peuple juif fut aussi pour mon cœur un

Digitized by Google

supplice intolérable, et vous le comprendrez facilement, si vous prenez garde à l'ingratitude qu'elle supposait. J'avais fait des Juifs un peuple saint, un peuple sacerdotal. Je les avais choisis parmi tous les peuples de l'univers, pour la portion de mon héritage. Ce fut moi qui les délivrai de la servitude d'Égypte et des mains de Pharaon. S'ils traversèrent la mer Rouge à pied sec, ils en furent redevables à ma puissance. Avec quelle tendresse je pris soin d'eux pendant leur voyage à travers le désert, les nourrissant d'un pain miraculeux, éclairant leur marche pendant la nuit par une colonne de feu, et les protégeant contre les ardeurs du soleil à la faveur d'un nuage. Je leur donnai l'ancienne loi sur le mont Sinaï, et lorsque le temps fut arrivé, je vins leur annoncer la loi évangélique de ma propre bouche. Je voulus naître de leur race. Je demeurai trente-trois ans au milieu d'eux pour leur donner l'exemple de toutes les vertus. De quels bienfaits ne les comblai-je pas pendant les trois dernières années de ma vie, rendant la vue à leurs aveugles, l'ouïe à leurs sourds, la parole à leurs muets, la vie à leurs morts, et la santé à leurs malades? Après cela, j'avais bien droit sans doute d'espérer quelque retour de leur part. Quelle fut donc ma douleur, lorsque je les entendis crier avec une rage incroyable : Nous ne voulons point de cet homme, crucifiez-le et donnez-nous Barabas. » Personne ne sait, ma fille, sinon celui qui en a fait l'expérience, combien il est douloureux de recevoir toutes sortes de maux de ceux-là même à qui on a fait toutes sortes de bien. Mais y a-t-il quelque chose de plus révoltant que d'entendre tout un peuple crier contre un juste et un innocent : Qu'il meure, qu'il meure! et en faveur d'un homme digne du dernier supplice : Qu'il soit délivré, qu'il soit délivré! Voilà de ces choses qui déconcertent, qui révoltent et brisent le cœur [1]. »

La Bienheureuse ne put écouter ce récit, sans donner plusieurs fois à Notre-Seigneur des témoignages de la part qu'elle prenait à ses souffrances. Ce qui touchait à la Passion de son divin Époux ébranlait si vivement son âme, que chantant un jour avec une de ses compagnes le cantique de leur Séraphique Père saint

[1] *Vie de la bienheureuse Baptiste Varani*, p. 126 et suiv.

Digitized by Google

François : *Anima benedetta dell' alto Creatore*, lorsqu'elles furent arrivées à cette strophe : *Risguarda quelle mani*, regarde ces mains, ces pieds, ce côté, la douleur la fit tomber en extase. Il lui sembla qu'elle était au pied de la Croix, au moment où la très-sainte Vierge reçut le corps de son Fils dans ses bras. « J'entendais, dit-elle, d'une manière distincte, les tristes lamentations de cette Mère désolée ; j'entendais les sanglots de Marie-Magdeleine, et ce cri que lui arrachait son amour : O mon divin Maître ! La voix plaintive du Disciple bien-aimé venait aussi frapper mes oreilles, et je l'entendais qui disait du ton le plus déchirant : O mon Père, ô mon bon Maître ! A ces tristes accents venaient enfin se mêler ceux des saintes femmes qui assistèrent à cette scène déchirante. Je demeurai en cet état depuis l'heure de complies jusqu'à la seconde heure de nuit. Lorsque je fus revenue à moi-même, j'éprouvai un tel épuisement et j'étais si défigurée que, pendant plus de quinze jours, j'avais l'air d'un corps mort que l'on venait de retirer du sépulcre.

La vie de la Bienheureuse n'était en quelque sorte qu'une méditation continuelle de la Passion ; pendant plusieurs années elle ne put voir aucun instrument qui lui rappelât les souffrances de son Maître, sans éprouver les plus cruels déchirements de cœur. Outre ces plaies intérieures qui saignèrent toujours, Notre-Seigneur la frappa dans sa famille d'une manière terrible et inattendue. En 1503, César Borgia s'étant emparé de Camérino, le duc Varani, père de la Bienheureuse, fut traîné en prison et massacré avec ses trois fils aînés. Le plus jeune échappa seul, et fut rétabli plus tard dans sa principauté. Mais quel coup ce dut être pour le cœur de la servante de Dieu !

Un jour qu'elle suppliait Notre-Seigneur de la tirer de ce monde, il lui apparut d'un air plein de compassion ; il essuya de sa main divine les larmes qui coulaient de ses yeux, et lui dit avec la bonté d'un père : « Ne pleure donc pas ainsi. »

« Il s'en fallut de beaucoup, dit la Bienheureuse, que cette douce parole étanchât mes pleurs. Ils coulèrent avec plus d'abondance, et ma prière devint plus ardente pour obtenir la fin de ma captivité.

Digitized by Google

— Hélas ! me répondit-il, je ne le puis encore.

— Mais, Seigneur, lui dis-je, n'êtes-vous pas tout-puissant ?

— Vois, » reprit-il ; et il me montra ses mains qui étaient chargées de liens, ce que je ne pouvais comprendre ; mais il ajouta : « Ces liens sont les prières que m'adressent tes sœurs et tes frères les Franciscains pour obtenir que je prolonge ta vie. Sois donc patiente. »

Les dernières années de la Bienheureuse ne nous sont pas connues : on sait seulement qu'elle fut choisie par le Pape Jules II pour fonder un monastère de son Ordre à Fermo ; qu'elle revint au bout d'un an à Camérino, où ses compagnes l'élurent abbesse, et qu'elle protégea l'établissement de la réforme des Capucins. On croit qu'elle mourut le 31 mai de l'an 1527, dans la soixante-neuvième année de son âge. Elle fut ensevelie dans le chœur ; et trente ans après, son corps ayant été exhumé, il fut trouvé frais et vermeil, sans aucun signe de corruption.

La bienheureuse Baptiste Varani est honorée le 2 juin dans l'Ordre de Saint-François. (E. DARAS.)

LE BIENHEUREUX JEAN DE STOBNIT,

FRÈRE MINEUR.

Ce Bienheureux était originaire de Pologne et avait enseigné la philosophie avec applaudissement dans l'Université de Cracovie avant que d'embrasser l'Institut de Saint-François. Sa retraite fut l'effet des plus sérieuses réflexions sur le monde et sur le néant des avantages qu'il peut procurer. Doué des plus beaux talents, et dans un pays où l'on en fait le plus grand cas, Jean pouvait prétendre à la fortune et aux honneurs ; il leur préféra sagement la pauvreté et l'humilité prescrites par la règle du saint Patriarche.

Il ne vécut que quatre ans après sa profession ; et dans ce court intervalle, il fit de si grands progrès dans la perfection, qu'on a dit de lui que les rayons éclatants de ses vertus se répandaient de tous côtés, ce qui le fit appeler par ses frères l'Étoile du matin.

Jean mourut saintement, ainsi qu'il avait vécu depuis son entrée en religion, à Cracovie, le 2 juin, qui était la veille de la Pentecôte de l'an 1520 ; et sa mémoire y est en vénération.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE CURÉ MALLAPART,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Curé de Luzy dans le diocèse d'Autun, Mallapart fut arrêté dans la révolution comme prêtre non assermenté. Se trouvant alors dans la circonscription du département de la Nièvre, ce fut à Nevers qu'il fut mis en réclusion, parce qu'il était infirme.

Tout ce qu'il eut alors à souffrir, ainsi que ses compagnons de captivité, mit sa vertu à de terribles épreuves. Elle était assez affermie pour supporter en outre le sort plus cruel que l'on préparait aux vénérables reclus de Nevers. M. Mallapart fut inopinément enlevé avec tous les autres le 14 février 1794, pour être transporté par eau à Nantes, où Carrier noyait les prêtres qui lui étaient envoyés. Si le voyage fut affreux, il le fut encore plus ce fond de cale de la galiote du port de Nantes, où les tyrans jetèrent les déportés de Nevers. Quarante-quatre d'entr'eux y périrent de misère et de peste dans l'espace d'un mois.

Cependant M. Mallapart eut le courage d'offrir le Saint-Sacrifice dans la prison même du vaisseau. Le Jeudi-Saint, assisté de ses deux vicaires [1] qui faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre, il célébra une messe solennelle, et adressa à ses compagnons de captivité une éloquente allocution pour les soutenir et les consoler. L'un d'entr'eux, M. Berthauld, curé d'Arleuf, faisait en même temps la garde sur le pont, de peur que le Saint-Sacrifice ne fût interrompu.

Quelques jours après, la 18 avril, les persécuteurs, forcés de paraître moins inhumains, firent partir nos prêtres pour Brest, et M. Mallapart fut mis, avec ses compagnons, dans la prison des matelots. Mais Dieu ne voulut pas qu'il survécût aux tourments divers de cette déportation endurée pour la foi. Une maladie cruelle l'ayant réduit à l'extrémité, on le fit transporter à l'hôpital de Saint-Louis, où, toujours captif pour Jésus-Christ, il mourut dans le courant de juin 1794, à l'âge de cinquante-sept

[1] M. Saclier, l'un de ses vicaires, et depuis chanoine, vicaire-général et promoteur du diocèse, fut attaché avec lui pour être noyé. Ce digne prêtre vénère son ancien curé comme un Saint. C'est à son obligeance que nous devons ces détails.

Digitized by Google

ans. Telle avait été la mort de ces saints Ruf et Zozime, que saint Polycarpe met au rang des Martyrs. (PEQUEGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 2 juin de l'an 553, le cinquième concile général, tenu à Constantinople, confirme à la très-sainte Vierge le titre et la qualité de Mère de Dieu. « Si quelqu'un, dit-il dans le canon sixième, s'abuse jusqu'à dire que la sainte et glorieuse Vierge Marie n'est pas véritablement la Mère de Dieu; s'il considère Jésus-Christ comme un pur homme, et non pas comme le Verbe de Dieu incarné et né de la Vierge, et qu'en conséquence il calomnie le saint Concile de Chalcédoine, comme s'il eût suivi ce sens impie que l'exécrable Théodore a inventé, disant que la Vierge est Mère de Dieu, comme n'ayant mis au monde qu'un homme qui est le Christ, comme si le Christ n'était pas Dieu, et comme si le concile ne la reconnut pas pour être proprement et en effet la Mère de Dieu, parce que le Verbe de Dieu est né du Père avant tous les siècles, et que dans les derniers temps il s'est incarné et né d'une Vierge; enfin si quelqu'un ne croit pas que le saint Concile de Chalcédoine confesse avec piété et reconnaît Marie pour la Mère de Dieu, qu'il soit anathème.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, fête des saints martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste, qui, instruisant plusieurs personnes dans la foi, pendant leur détention sous Dioclétien, furent, après avoir été char-

[1] QUARTO NONAS JUNII.

Romæ natalis sanctorum martyrum Marcellini presbyteri et Petri exorcistæ, qui multos in carcere ad fidem erudientes, sub Diocletiano post dira vincula et plurima tormenta a Sereno Judice decollati sunt in loco, qui dicebatur Silva Nigra, quæ postea in honorem sanctorum, commutato nomine, Silva Candida appellata est. Horum corpora in crypta juxta sanctum Tiburtium sepulta sunt, eorumque sepulchrum sanctus Damasus Papa versibus postea exornavit. — In Campania sancti Erasmi episcopi et martyris, qui sub Diocletiano Augusto primum plumbatis cæsus, deinde fustibus graviter mactatus, post resina, sulphure, plumbo, pice, cera, oleoque perfusus, illæsus apparuit : deinde Formiis sub Maximiano diversis atque immanissimis suppliciis iterum cruciatus, sed ad con-

Digitized by Google

gés de chaînes et souffert de nombreux tourments, condamnés par le juge Sévère à être décapités, dans le lieu qu'on appelait la Forêt-Noire, qui a depuis été appelée, en l'honneur des saints Martyrs, la Forêt-Blanche. Leurs corps furent inhumés dans une grotte, auprès de saint Tiburce. Le Pape saint Damase a depuis embelli leur tombeau de ses vers.

En Campanie, saint Érasme, évêque et Martyr, qui sous Dioclétien Auguste, fut d'abord battu avec des fouets garnis de plomb, accablé de coups de bâton, arrosé de poix résine, de soufre et de plomb fondus, de poix, de cire et d'huile bouillantes, qui parurent ne lui avoir fait aucun mal. Ensuite, sous Maximien, il souffrit encore à Formies diverses tortures atroces, mais Dieu le conserva pour affermir les autres. Enfin, le Seigneur l'appelant à lui, il mourut saintement avec la gloire du martyre.

A Lyon, les saints martyrs Pothin, évêque, Sanctus, diacre, Vetius, Épagathe, Mâtur, Pontique, Biblis, Attale, Alexandre et Blandine, avec un grand nombre d'autres, dont les grands et réitérés combats, sous Marc-Aurèle-Antonin et Luce Vère, sont décrits dans la lettre que l'église de Lyon écrivit aux églises d'Asie et de Phrygie. Sainte Blandine, malgré la faiblesse de son sexe, la délicatesse de sa complexion et la bassesse de sa condition, fut celle d'entre eux qui soutint les plus longs et les plus cruels combats, et restant encore inébranlable, elle fut égorgée, et suivit les autres qu'elle exhortait à la palme du martyre.

A Rome, saint Eugène, Pape et confesseur.

A Trani, dans la Pouille, saint Nicolas Péregrin, confesseur,

firmandum cæteros a Deo servatus; tandem, vocante Domino, martyrio clarus, sancto fine quievit, cujus corpus Cajetam postea translatum est. — Lugduni sanctorum martyrum Photini episcopi, Sancti diaconi, Vetii, Epagathi, Maturi, Pontici, Biblidis, Attali, Alexandri, et Blandinæ, cum aliis multis, quorum fortia et iterata certamina tempore Marci Aurelii Antonini et Lucii Veri Ecclesiæ Lugdunensis epistola ad Ecclesias Asiæ et Phrygiæ scripta recenset. In his sancta Blandina sexu infirmior, corpore imbecillior, conditione dejectior, diuturniora et acerbiora certamina subiens, et fortis adhuc permanens, gladio jugulata, ceteros secuta est, quos hortabatur ad palmam. — Romæ sancti Eugenii Papæ et confessoris. — Trani in Apulia sancti Nicolai Peregrini confessoris, cujus miracula in Concilio Romano sub Urbano Secundo recitata sunt.

Digitized by Google

dont les miracles furent rapportés dans un concile tenu à Rome sous Urbain II.

Additions des autres martyrologes.

Saint Barberin ou Barbarin, prêtre, martyrisé avec saint Numat.

Le bienheureux Coppren, fermier irlandais et catholique, massacré à Almaer par les calvinistes, à la fin du XVI^e^ siècle.

Saint Dictyn, évêque d'Astorga, en Espagne.

Sainte Téémède, martyre avec ses enfants aux frontières de l'Éthiopie.

Saint Dubdaléthie, archevêque d'Armargh et métropolitain de l'Irlande, mort saintement en 998.

Saint Sénécion, martyr en ce jour avec plusieurs autres.

Saint Étienne d'Helsingland, évêque de cette ville, martyr en 889.

A Alexandrie, martyre de quarante habitants de cette ville et de quelques vierges qu'un duc Sébastien fit massacrer, excité par l'évêque arien Georges, intrus qui occupait le siége de saint Athanase.

Saint Odon, ami de saint Thomas de Cantorbéry, qui après avoir été moine attaché à cette église, fut abbé de Bel, en Angleterre.

Saint Scothin, irlandais, honoré en son pays dans la province de Lagénie.

Saint Guidon, évêque d'Acqui.

Martyrologe de la dernière persécution.

André Boscus et Jean-Joseph Boscus, deux frères, le premier, vicaire au diocèse de Rodez, le second prêtre au même diocèse, condamnés tous les deux comme prêtres réfractaires, parce qu'ils avaient refusé le serment schismatique, mis à mort tous deux le 2 juin 1794.

Noël Maltet, religieux, prêtre du diocèse de Cambrai, condamné comme les précédents pour son attachement à la foi catholique, guillotiné à Cambrai, le 2 juin 1794.

Digitized by Google

Louis Clavel, prêtre du diocèse d'Avignon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, décapité à Avignon le 2 juin 1794.

Henri-Pie-Joseph Wolbert, prêtre du diocèse de Strasbourg, voulant échapper au serment schismatique, se cacha à Strasbourg même chez deux pieuses femmes. Dénoncé par des misérables, il fut arrêté avec ses deux charitables hôtesses, condamné à mort avec elles, et avec elles guillotiné le 2 juin 1794.

Digitized by Google

TROISIÈME JOUR DE JUIN.

Sainte Clotilde, reine de France. — La Bienheureuse Clotilde, reine des Visigoths. — Saint Laurentin et saint Pergentin, frères et martyrs. — Saint Cécilius. — Saint Lucillien et ses quatre élèves, saint Claude, saint Denis, saint Hypace et saint Paul, martyrs. — Sainte Paule de Constantinople, vierge et martyre. — Saint Lifard, abbé. — Saint Coengen ou Kévin, abbé. — Saint Genès, évêque de Clermont. — Saint Isaac de Cordoue, martyr. — Sainte Hilbeburge, recluse. — Saint Morand, abbé d'Altkirch. — Le Bienheureux André de Spello, frère mineur. — Le Bienheureux Jean Grandé, dit le Pécheur, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Elle perdit dès son bas âge son père, sa mère et deux de ses frères, assassinés par les ordres de son oncle, qui voulait s'assurer la possession de leur domaine. Gondebaud n'épargna Clotilde et une de ses sœurs un peu plus âgée, qu'à cause de leur extrême jeunesse, qui ne pouvait les rendre redoutables. Il renferma l'aînée dans un monastère, où elle se consacra depuis au service de Dieu, et il retint auprès de lui Clotilde, qui eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique quoique la cour de Gondebaud fût presque toute composée d'ariens.

Les principes de la vraie foi, qui lui furent inspirés dès le berceau, firent sur son âme de sensibles impressions. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde; et ses sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des exercices de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnaient de toutes parts. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur et sa modestie, la rendirent bientôt l'objet de l'estime générale et lui firent une réputation qui pénétra dans

Digitized by Google

les royaumes voisins. Clovis Ier, qui régnait alors en France, ayant entendu parler de Clotilde par ses ambassadeurs, qui l'avaient vue à la cour de Gondebaud, souhaita de l'épouser. Il envoya vers elle un seigneur de sa cour pour lui exposer ses intentions. Cet envoyé sut lever adroitement les difficultés qu'il y avait de parler à la princesse, qu'on retenait dans une espèce de captivité. Clotilde, sensible à l'honneur d'épouser un si grand prince, agréa sa recherche, sous la condition que Clovis, qui était idolâtre, consentirait à se faire chrétien ; car elle aurait préféré la prison la plus triste au plus beau royaume où Jésus-Christ ne régnerait pas.

Clovis ayant reçu ce consentement, fit demander la princesse à Gondebaud, qui n'osa la lui refuser ; il envoya Clotilde en France, après l'avoir comblée de présents et de caresses, tâchant par là de lui faire oublier la perfidie qu'il avait commise envers ses parents. Clovis, après avoir promis solennellement de respecter la religion de la princesse, fut au-devant d'elle à Soissons où il l'épousa l'an 493.

Clotilde s'empressa de rappeler au roi l'espérance qu'il lui avait donnée d'embrasser la religion chrétienne ; mais elle fut obligée de se contenter alors de la promesse vague qu'il lui renouvela. Clovis trouva dans son épouse plus de charmes et de vertus qu'il n'en avait espéré : aussi l'aima-t-il avec passion. Il la laissa maîtresse de ses actions, et Clotilde en profita pour se faire dans le palais un oratoire où elle passait beaucoup de temps en prières, demandant sans cesse à Dieu la conversion de son mari.

Elle pratiquait des mortifications secrètes ; mais la prudence présidait à tous ses exercices. Elle ne manquait à aucune des bienséances de son état ; elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi son mari. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son

Digitized by Google

caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes.

Pour gagner plus facilement son affection, elle louait tout ce qu'il aimait, et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts. Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle songea plus fortement à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Elle lui parlait souvent de la vanité des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir, mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il consentit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le Baptême. Dieu permit, pour éprouver sa Servante, que l'enfant mourût après la réception de ce Sacrement. Clovis, désolé, s'en prit à Clotilde et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu ; il vivrait encore, s'il eût été mis sous la protection des miens. »

La Sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle. Étant devenue enceinte d'un second fils, elle le fit encore baptiser peu de temps après. Le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi, pour cette fois, se livra aux plus vifs transports de la colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée, et obtint miraculeusement la guérison de son fils.

Clovis se calma et reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles, elle lui rappela, de la manière la plus pressante, la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Mais Clovis, sans refuser absolument de se rendre aux raisons et aux instances de sa femme, remettait sans cesse sa conversion, et restait toujours païen, de crainte de déplaire à ses sujets en changeant de religion.

A la fin, son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si longtemps ; il ne fallut pas moins qu'un miracle pour cela. Clovis étant en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne ;

Digitized by Google

mais le désordre se mit dans son armée; il ne lui fut plus possible d'arrêter les fuyards, et lui-même se vit sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Dans cette extrémité, l'ambassadeur qu'il avait envoyé demander la main de Clotilde, s'élança sur son bon cheval vers le roi qui se voyait perdu et lui cria : « Invoquez le secours du Dieu de Clotilde. » Clovis aussitôt leva les yeux au ciel et s'écria : « Dieu de Clotilde, si vous venez à mon aide, j'adorerai en vous mon Roi, et je serai votre fidèle ! »

Ce vœu ne fut pas plutôt prononcé, que Clovis vit changer la face du combat. Les fuyards se rallièrent; les Allemands, déjà victorieux, furent entièrements défaits. Clovis manda à la reine ce qui était arrivé, et la résolution où il était d'exécuter son vœu. Clotilde, transportée de joie, fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Elle distribua de grandes aumônes aux pauvres, et elle partit au-devant de son époux.

Saint Remi, évêque de Reims, avait, en apprenant cette bonne nouvelle, envoyé saint Wast au-devant du roi converti, en le chargeant de l'instruire dans la religion chrétienne, et lorsqu'il arriva à Soissons il lui donna le saint Baptême.

C'était le jour de Noël de l'an 496. Clovis était alors le seul roi catholique de son temps; les autres princes qui se disaient chrétiens suivaient tous l'hérésie d'Arius.

Clotilde voyant ses souhaits heureusement accomplis, n'en fit plus que pour la persévérance du roi, qu'elle ne cessa de porter à des actions glorieuses, ayant toujours Dieu pour objet. Mais l'éducation barbare qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois les effets des avis que lui donnait Clotilde. Cependant ils vécurent ensemble dans une admirable intelligence, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de retirer de ce monde le roi Clovis, qui mourut l'an 511, laissant quatre enfants de son mariage, une fille nommée aussi Clotilde, mariée à Amalric, roi des Visigoths, et trois fils, Clodomir, Childebert et Clotaire, qui partagèrent ses États avec Thierri, leur frère aîné, fils naturel de Clovis. Ces enfants, dont le plus âgé, Clodomir, n'avait que seize ans, auraient eu encore grand besoin de la présence de la reine

Digitized by Google

leur mère, afin qu'elle pût modérer, par sa douceur et son autorité, l'ardeur de leur jeunesse et leur inspirer l'amour de la vertu, par ses instructions et par les exemples de sa piété. Mais le dégoût qu'elle avait des grandeurs de la terre fit qu'elle se retira à Tours, près du tombeau de saint Martin, pour y vivre en veuve chrétienne, loin des dehors de la vie ordinaire, et dans les exercices continuels de la piété. Elle y passait les jours et les nuits en prières, n'y faisant diversion que pour visiter et assister les pauvres et les malades.

Quelque satisfaction qu'elle trouvât dans cette retraite, elle fut quelquefois obligée d'en sortir pour venir à Paris rétablir l'union et la paix entre les rois ses enfants. Toutes ces divisions l'affligeaient sensiblement. Ils s'armèrent les uns contre les autres, et elle fit d'inutiles efforts pour les réconcilier. Clodomir fit la guerre à Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne, et le tua ; mais il périt lui-même dans la continuation de cette guerre. Clotilde se vit chargée, par sa mort, de l'éducation de trois fils qu'il laissait. Outre l'application qu'elle eut à les élever dans la piété, elle travailla aussi à leur assurer la succession de leur père. Mais elle succomba sous les efforts que fit l'ambition de leurs oncles Clotaire et Childebert pour leur enlever leur héritage. Ces deux princes, jaloux de l'affection que la reine leur mère témoignait aux enfants de Clodomir, conspirèrent leur perte, et firent prier Clotilde de les leur envoyer, disant qu'ils voulaient les élever sur le trône de leur père. Clotilde, sans se douter de leur mauvaise volonté, les leur envoya tous trois. Lorsqu'ils les eurent en leur puissance, ils firent présenter à Clotilde une épée nue et des ciseaux, pour lui donner le choix de la mort ou de la tonsure de ses petits-fils. Clotilde répondit qu'elle aimait mieux voir ses petits-fils morts que de les voir privés de la couronne de leur père. Une parole si malheureuse coûta la vie à deux de ces jeunes princes, que Clotaire, par une fureur plus que barbare, tua de sa propre main. On sauva le troisième, qui, voulant faire un bon usage de sa disgrâce, se coupa lui-même les cheveux et se sanctifia dans l'état ecclésiastique. Ce fut saint Cloud.

Digitized by Google

Clotilde, à qui ce massacre causa une douleur mortelle, en fut d'autant plus inconsolable qu'elle semblait y avoir contribué par un mot que la seule affection naturelle lui avait suggéré, sans que sa prudence ou sa piété ordinaire y eussent part. Elle en eut tant d'horreur, qu'après avoir fait donner la sépulture aux deux petits princes, elle quitta Paris pour n'y plus revenir jamais. Elle retourna à Tours, où elle se donna tout entière aux actions de charité et aux exercices de la pénitence. Elle pleurait les péchés de ses fils et les siens, et tâchait de détourner la colère de Dieu de dessus leurs têtes.

Dans sa dernière maladie, elle les envoya chercher, et lorsqu'ils furent venus, elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu, à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter les peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publique. Elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux malheureux. Après cela, elle ne s'occupa plus que de Dieu, et on l'entendit réciter les psaumes avec une ferveur admirable.

Le trentième jour de sa maladie, elle reçut les Sacrements, puis, ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin de l'année 545.

Le corps de sainte Clotilde, avant les profanations effroyables qui ont été amenées par le règne des philosophes, était dans une châsse d'argent, dans l'église de Sainte-Geneviève à Paris, car cette grande Sainte n'avait pas de sanctuaire dans cette ville où elle a régné. Notre époque a reparé cette ingratitude, et enfin la pieuse reine est devenue l'une des patronnes de la capitale. Ses reliques ont été dispersées en 1793. Il en reste quelques parties à Paris, à Rouen et, dit-on, aux Andelys.

La belle église des Andelys a été bâtie par sainte Clotilde. On y visite toujours une fontaine qui est restée sous le patronage de cette Sainte. On raconte que pendant qu'on élevait l'église, les ouvriers, manquant de vivres s'étaient mutinés. La Sainte vint là aussitôt, les provisions arrivèrent, et la fontaine qui les rafraîchissait fut tout à coup remplie de vin, ce qui fit reprendre

Digitized by Google

les travaux avec courage. Sainte Zite, la patronne des servantes, changea aussi en vin, dans une nécessité pressante, l'eau d'une fontaine. Dieu, que servait Clotilde, a bien pu lui accorder la même faveur.

Avant la révolution on célébrait tous les ans la commémoration de ce miracle; la cérémonie s'en faisait le dimanche le plus prochain de la fête de sainte Clotilde. « Après l'office des vêpres, dit M. Noel, qui vit cette procession en 1788, le chapitre, composé du doyen, des chanoines, et précédé d'un fifre, de deux tambours et de deux violons, sort en chantant, de l'église collégiale d'Andelys; il marche en ordre processionnel avec le clergé de la Madeleine, celui de Saint-Sauveur, du Petit-Andelys et celui de quelques paroisses voisines; il est accompagné du corps de ville, des officiers de la haute justice et des quatre confréries de la Croix, de la Trinité, de la Charité et de Notre-Dame-des-Anges, dont chaque membre tient une torche à la main.

« Le doyen porte une petite statue de vermeil, haute d'environ quinze pouces, représentant sainte Clotilde, qui tient dans ses mains une petite chapelle du même métal, où est renfermé un morceau de son crâne, dont l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris a fait présent au chapitre. Son piédestal est un reliquaire de neuf à dix pouces de longueur, sur cinq de hauteur, qui renferme une côte de sainte Clotilde.

« Dans cet ordre, ils parviennent à une petite place qui domine l'endroit d'où jaillit la fontaine, et le doyen, perçant à peine avec son cortége la foule immense d'hommes et de femmes qui se pressent les uns les autres, dépose le reliquaire qui sert de piédestal à la statue, sur une table de pierre soutenue par quatre colonnes d'un ordre simple, et qui est couverte d'une riche moisson de fleurs.

« Aussitôt que le reliquaire est posé, le doyen s'avance précipitamment vers la fontaine, tenant seulement la statue de sainte Clotilde, et quand il est parvenu au bord du bassin de pierre qu'on y a pratiqué, il la plonge trois fois dans l'eau; au même instant deux hommes y versent des brocs de vin, sans doute pour servir de symbole au miracle de sainte Clotilde; et soudain

Digitized by Google

les boiteux, les paralytiques, les goutteux, s'approchent pour obtenir la guérison ou le soulagement de leurs maux. »

LA BIENHEUREUSE CLOTILDE,

REINE DES WISIGOTHS.

Cette princesse, fille de Clovis et de sainte Clotilde, reçut au Baptême le nom de sa mère. Elle fut mariée à l'abominable Amalaric, roi des Visigoths en Espagne. Ce prince arien voulut que sa jeune épouse partageât sa croyance.

Pour l'amener à l'arianisme, il lui fit subir des tortures et des violences de toutes sortes. Elle parvint à faire remettre à son frère Childebert le récit de tous les outrages qu'elle avait à subir. Le roi Childebert alla aussitôt la délivrer et la ramena en France. Mais elle avait été si accablée de mauvais traitements, qu'en rentrant dans son pays, elle mourut avant d'arriver à Paris. On vénère cette reine martyre le même jour que sa mère.

SAINT LAURENTIN ET SAINT PERGENTIN,

FRÈRES ET MARTYRS.

Ces deux Martyrs étaient deux frères, enfants de dix à douze ans. Dans leur zèle, ils prêchaient la foi sous la persécution de Décius, dans la ville d'Arezzo en Toscane. Comme on leur reprochait leur imprudence en leur disant qu'on les ferait martyrs, ils répondaient vivement : « Tant mieux ! nous serons sûrs d'aller dans le ciel. »

Le président Tiburn les fit arrêter ; ce qui ne les intimida pas. Ils se proclamèrent chrétiens sous les verges. Le juge irrité les mit à la torture ; ils y chantèrent le symbole de la foi. Tiburn, hors de lui, leur fit couper la tête, et aussitôt des miracles attestèrent leur sainteté.

On fête ces deux Saints le 3 juin.

SAINT CÉCILIUS [1].

Cécilius, Octavius et Marcus-Minutius Félix, tous trois illustres par leur mérite et leur naissance, formèrent entre eux une espèce

[1] Tiré du dialogue de Minutius Félix, intitulé *Octavius*, et de la *Vie de saint*

Digitized by Google

de triumvirat de la parfaite amitié. Diverses circonstances, jointes à la nature du style, ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique ; mais il vivait à Rome, et il suivait le barreau avec une grande réputation qu'il devait à ses talents et à sa probité. Nous apprenons de lui-même [1] qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit saint Eucher [2], assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savants et les grands du siècle, et il se fit une sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorants et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que serrer les liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent longtemps engagés dans les superstitions du paganisme, et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde, pour embrasser la doctrine de la Croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route ; car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste, l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même ; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami, sont comme le miel qui découle d'un rayon, au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr ; aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu, et ce bienheureux couple fut uni dans la religion comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentiments, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vi-

Cyprien, par Pontius. Voyez Tillemont, t. III ; Ceillier, t. II, p. 222 ; Reeve, *Dissert. prélim.*, et Orsi, qui a donné une excellente analyse du dialogue de Minutius Félix dans son *Histoire ecclésiastique*, t. II, l. V, p. 453.

[1] *In Octavio*, l. I, c. I.

[2] *Ep. ad Valer. de contemptu mundi.*

Digitized by Google

racité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la Croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardents désirs. Ils se déclarèrent tous deux les apologistes de la foi, et, sans chercher désormais d'autre salaire de leurs travaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus-Christ crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis, lorsque, répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme[1].

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes, souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur : mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes, qu'avec toute la bonne volonté et la candeur d'âme imaginables elles ne s'effacent encore qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion, les préjugés ont encore plus d'empire ; on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans ce cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnements suivis. Il avait de l'esprit et des talents ; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après le plaisir et les applaudissements. Jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet, nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

[1] Arnob., l. I.

Digitized by Google

Malgré cette trempe de caractère, Cécilius devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti, un grand saint, et, selon toutes les apparences, l'auteur de la conversion de saint Cyprien. Octavius et Minutius furent les instruments que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent par adresser au ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit, et de leur piété, et d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Minutius en a laissé le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort quand il le mit par écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de la dernière beauté, tout y annonce une main de maître. Dès le commencement, l'auteur s'insinue imperceptiblement dans l'âme par des traits charmants qu'il fait remarquer dans le caractère de son cher Octavius, de là il conduit à l'occasion de la conférence avec des images si intéressantes, et peint les moindres objets avec des couleurs si belles, qu'il a en quelque sorte gagné le cœur avant que d'être entré en matière [1]. Après avoir exprimé sa douleur et ses regrets

[1] Aucun auteur païen de ce siècle n'a écrit en latin avec autant de pureté et d'élégance. Il en est de cette teinture du dialecte africain que l'on remarque en quelques endroits, comme de cette *patavinité* que l'oreille délicate d'un romain découvrit dans Tite-Live. En plaidant au barreau, et en voyant la bonne compagnie de Rome, Minutius s'était défait de l'âpreté de son style national, et y avait substitué la politesse de l'idiome latin. La beauté et la justesse de ses pensées sont une preuve non équivoque de son jugement. La candeur avec laquelle il s'exprime décèle en lui un fonds aimable de droiture, de bonté, de franchise et d'affabilité. Des figures hardies, des images pittoresques, un style pur, coulant et d'une douceur admirable, un ton de décence et de gravité qui se soutient constamment, tout cela montre qu'il était un homme du premier ordre et qu'il connaissait parfaitement l'art de la persuasion. Personne ne possède comme lui le talent de charmer le lecteur et de l'amener où il lui plaît. Il fait paraître une vaste érudition et une connaissance profonde de la théologie païenne. Ses raisonnements sont forts et concluants ; il raille avec délicatesse ; il blesse et guérit de la même main, tant il sait bien apprêter le sel de la satire. Son esprit est d'une nature excellente ; s'il est brillant, ce n'est point aux dépens de la solidité ; il a une valeur intrinsèque et un lustre qui ne doit rien à l'alliage. Cette remarque est de M. Blackwall, dans son *Introduction à l'étude des auteurs classiques*, p. 140. Cet ingénieux écrivain ajoute ce qui suit : « Minutius venge supérieurement le christianisme des calomnies des païens. Ses

Digitized by Google

sur la mort d'Octavius, il continue ainsi : « Il brûla toujours pour moi du même feu. Il m'aimait si passionnément, que, tant dans nos affaires que dans nos amusements, une aimable sympathie nous unissait sans cesse, et que nos deux âmes n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule. » Il se rappelle avec reconnaissance les avantages qu'il a retirés de l'exemple de son ami, et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. En conservant, dit-il, sa mémoire dans mon cœur, je tâche d'aller après lui par mes pensées, et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre. Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante :

Octavius vint à Rome pour rendre une visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfants et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis; sur quoi il se porta la main à la bouche et se la baisa, ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains [1]. Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. Je vous

rétorsions se trouvent si justes, si pleines de force, et accompagnées d'une telle évidence de vérité, qu'on en conclut qu'il est le plus dangereux adversaire qu'on puisse craindre dans une mauvaise cause, et le plus habile avocat que l'on puisse désirer pour en défendre une bonne. »

[1] De là les mots *proskunein* et *adorare*. Voyez *Job*, XXXI, 26, 27, etc.

Digitized by Google

prouverai, ajouta-t-il avec un air triomphant, que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe. La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une Providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit, et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, partout soumis aux idolâtres, dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre, la religion dominante devait passer pour la meilleure ; les chrétiens n'étaient que des misérables qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu [1]. Leur secte, continue-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables ; qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un seul mot pour leur défense, et qui dans l'obscurité, s'occupent à chanter une prétendue résurrection, et les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa surtout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été en effet une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène, et des autres apologistes de notre sainte religion : mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'armes n'était pas nouvelle ; le démon l'avait fait inventer par les instruments de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Évangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il ? On défigura notre

[1] On bâtit des églises aux chrétiens sous le règne de l'empereur Alexandre. Baronius observe que l'état de misère qu'on leur reproche dans ce dialogue, venait d'une persécution qui doit avoir été celle que Sévère alluma. Saint Jérôme, *in Cat.*, place Minutius Félix vers l'an 211, qui fut celui de la mort de l'empereur Sévère.

Digitized by Google

religion pour la rendre haïssable, et l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement, et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire, continua-t-il, qu'ils adorent la tête d'un âne, les genoux de leur prêtre ou évêque, ainsi qu'un homme puni pour ses crimes, et le bois maudit de la Croix. » Il ridiculisait les chrétiens de ce qu'ils méprisaient les tourments présents pour en éviter d'invisibles; de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins et les parfums qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et de solidité. Il commence par établir une providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut éluder ni affaiblir. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison, qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octavius [1], que vous entriez dans une maison dont les appartements soient magnifiquement meublés, et où tout soit dans l'ordre le plus parfait : pourriez-vous, à ce spectacle, douter qu'il n'y eût dans la maison un maître qui veille à tout, et dont la nature est bien supérieure à celle des ameublements que vous admirez ? De même quand vous envisagez le ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et l'enchaînement qui des différents êtres forment un ensemble admirable, vous ne pou-

[1] Cicéron fait le même raisonnement, *de Nat. Deor.*, l. II, c. VI.

Digitized by Google

vez révoquer en doute l'existence d'un Seigneur suprême, qui, par ses perfections, efface l'éclat des astres, et qui est infiniment plus digne d'admiration que tous les ouvrages de ses mains. »

La Providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout : qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde, il était un monde à lui-même ; qu'il est infini, immense et incompréhensible à tout être créé. « Notre intelligence, dit-il, est trop bornée pour atteindre jusqu'à lui, et nous ne le concevons jamais mieux que quand nous l'envisageons comme incompréhensible. » Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux ; venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous, continue-t-il, savent que les démons sont forcés de déposer contre eux-mêmes, toutes les fois que, par des paroles dont ils ne peuvent soutenir la vertu, nous les chassons des corps qu'ils possèdent [1]. Vous jugez bien que s'ils en étaient les maîtres, ils ne se trahiraient pas ainsi à leur confusion, surtout en présence de vous autres qui les adorez. Vous devez donc vous en rapporter à eux, et croire qu'ils sont des démons, puisque vous l'entendez de leur propre bouche. Quand nous les conjurons au nom d'un seul Dieu, du Dieu vivant, ces malheureux tremblent ; ils abandonnent tout à coup les corps qu'ils possédaient, ou du moins ils se retirent peu à peu, selon la foi du patient ou la grâce du médecin. »

Cécilius, embarrassé par ces raisonnements, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal

[1] Hæc omnia sciunt plerique vestrum, ipsosque dæmones de seipsis confiteri, quoties a nobis, tormentis verborum, de corporibus exiguntur.

Digitized by Google

entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies, fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête d'âne adorée par les chrétiens, fable qui d'abord avait été débitée contre les Juifs [1], Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareillement que nous adorassions les genoux de l'evêque. Cette accusation aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitents se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés, ou sa bénédiction [2]. Vous n'êtes plus autorisé, continua Octavius, à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs, et dont un grand nombre ont fait vœu de chasteté ? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux, que vous sacrifiez à Vénus la prostituée, que vous célébrez les fêtes de la bonne déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir? Il remarque que les chrétiens, loin de manger des enfants ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang ; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme : que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état [3] ; qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux [4].

[1] C'est ce que dit Josèphe dans ses livres contre Apion.

[2] Cette remarque est de Cave et de plusieurs autres auteurs.

[3] Plerique inviolati corporis virginitate fruuntur potius quam gloriantur.

[4] *Apud nos et cogitare peccare est*, p. 250. Toutes ces calomnies, comme nous l'avons observé, venaient ou de la malice des païens, ou du peu de connaissance qu'ils avaient de nos dogmes et de nos mystères : les abominations des carpocratiens et des gnostiques, qui se donnaient pour chrétiens, avaient aussi contribué beaucoup à les accréditer. Les idolâtres nous reprochaient encore de vénérer tous les criminels qui étaient crucifiés, comme on le voit par Origène, l. II *Cont. Cels.*, p. 87, et Cécilius nous accusait d'adorer la Croix ; mais Octavius montre que l'accusation est fausse. « Le respect extérieur que les chrétiens avaient pour la Croix, et l'usage fréquent qu'ils en faisaient, donna aux païens, portés à prendre tout en mauvaise part, occasion de les taxer d'adorer

Digitized by Google

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'âme, ainsi que les vérités qu'ils enseignaient, quoique mêlées de beaucoup de fausetés, par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches [1]. Il dit que les chrétiens enterrent les morts, au lieu de les brûler, parce que c'est l'ancienne et la meilleure coutume ; mais Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éternité du feu de l'enfer que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parce que ce n'est pas un moindre crime d'ignorer le commun Seigneur, le Père de tous les hommes et de tous les êtres, que d'oser enfreindre ses commandements [2]. »

Octavius termine son discours par une description courte, mais charmante, de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi, en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ : « Eh quoi donc ! peut-on appeler pauvre celui qui n'éprouve aucun besoin ? Ce titre ne convient qu'à celui dont le cœur n'est point satisfait au milieu de l'abondance. Personne ne saurait être plus pauvre qu'il ne l'était en venant au monde. L'art du chrétien, pour posséder tout, est de ne rien désirer. Plus un voyageur est leste, plus il se trouve à son aise ; de même, dans le voyage de cette vie, celui que la pauvreté rend léger est incomparablement plus heureux que celui qui est accablé sous le poids des richesses. Si les richesses nous semblaient nécessaires, nous les demanderions à Dieu. L'innocence est le seul objet de nos désirs, et la patience la seule chose que nous demandons. Le malheur est l'école de la vertu. Quel beau spec-

une Croix. » *Reeve, not. ibid,* p. 136, t. II. Cécilius nous reprochait encore de ne point avoir de temples ni d'images connues, *nulla nota simulacra.* Ces paroles n'emportent pas une exclusion de toute image, mais seulement celle des dieux connus dans l'empire.

[1] Corrupta et dimidiata fide tradiderunt.

[2] Nec tormentis aut modus ullus, aut terminus. Illic sapiens ignis membra urit et reficit, carpit et nutrit. Pœnale illud incendium, non damnis ardentium pascitur, sed inexesa corporum laceratione nutritur. Eos autem merito torqueri qui Deum nesciunt, ut impios et injustos, nisi profanus, nemo deliberat ; cum parentem omnium, et omnium Dominum, non minoris sceleris sit ignorare quam lædere. P. 251.

Digitized by Google

tacle pour la Divinité, que de contempler le chrétien dans la lice aux prises avec la douleur, combattant avec une noble constance les menaces, les roues, les chevalets, dans ce moment surtout où, semblable à un conquérant, il triomphe du juge qui le condamne? Car celui-là est certainement le vainqueur, qui remporte le prix qu'il a disputé. » Il dit que notre religion consiste dans la pratique, et non dans de beaux discours. « Nous ne disons point de grandes choses, mais nous en faisons [1]. »

A peine Octavius eut-il cessé de parler, que Cécilius s'écria : « Je vous félicite, et je me félicite moi-même. Nous sommes victorieux l'un et l'autre. Octavius triomphe de moi, et je triomphe de l'erreur; mais la victoire et le gain sont principalement de mon côté, puisque par ma défaite je trouve la couronne de vérité. »

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque défaut, c'est celui d'être trop court. Le lecteur est fâché de se trouver si tôt à la fin, et il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes [2].

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne et pour lui en faire connaître la discipline : la beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre Saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs saint Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons ana-

[1] Non eloquimur magna, sed vivimus, p. 252.

[2] Le dialogue de Minutius Félix a été imprimé par les soins de plusieurs savants. On estime surtout les éditions qui en ont été données à Paris par Rigaud en 1643; en Hollande, *cum notis variorum*, 1672, in-8°; à Cambridge, par Jean Davis, en 1707, in-8°; à Leyde, en 1709, in-8°. M. d'Ablancourt en a publié une traduction française, qui est passable, et qui a été souvent réimprimée.

Digitized by Google

lysé, et qui sans doute lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier, il prit son nom qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé Cécilius-Cyprianus.

On dit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance. Saint Cécilius est nommé dans le Martyrologe romain.

(GODESCARD.)

SAINT LUCILIEN,

ET SES QUATRE ÉLÈVES, SAINT CLAUDE, SAINT DENIS, SAINT HYPACE ET SAINT PAUL,

MARTYRS.

Lucilien était à Byzance un prêtre des idoles. Le hasard, la curiosité, peut-être une grâce de Dieu, l'ayant fait entrer dans une église où l'on prêchait la foi chrétienne et ses dogmes, il en fut si frappé qu'il se fit instruire. Il reçut le Baptême et devint un fervent chrétien. Il se mit aussitôt à enseigner quelques enfants auxquels il communiqua sa ferveur. Le président Sylvain, qui était idolâtre, ayant appris la désertion de Lucilien, le fit arrêter, et ne pouvant le ramener à l'idolâtrie, il le fit jeter dans une fournaise ardente. Mais une pluie imprévue éteignit les flammes et Lucilien en sortit, sans en avoir reçu aucune atteinte.

Loin d'être frappé de ce miracle, Sylvain fit crucifier le saint Martyr le 3 juin de l'an 273.

Parmi les enfants que saint Lucilien instruisit, il y en avait quatre, Claude, Denis, Hypace et Paul, qui s'étaient généreusement déclarés ses élèves et chrétiens comme lui. Le président Sylvain furieux, les fit pendre et jeter avec leur maître dans la même fournaise, où ils n'éprouvèrent non plus aucun mal. Le juge hors de lui, leur fit couper la tête.

Digitized by Google

SAINTE PAULE DE CONSTANTINOPLE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'Église honore aujourd'hui la mémoire de sainte Paule. C'était une jeune vierge de Constantinople, qui professait en secret le Christianisme. Se trouvant témoin du martyre de saint Lucilien et des quatre jeunes enfants qui furent martyrisés avec lui, Paule ne put s'empêcher de faire éclater son zèle. Elle recueillit en pleurant le sang qui avait été répandu par ces confesseurs du nom de Jésus-Christ.

Cette action l'ayant fait remarquer, elle fut aussitôt arrêtée, interrogée par le juge et battue de verges. Elle suivit avec courage le glorieux exemple qui venait de lui être donné, souffrit sans se plaindre et resta fidèle à la foi. On la jeta au milieu du feu qui brûlait encore; mais elle n'en souffrit aucun dommage. Les juges ne se rendant point à ce miracle, ordonnèrent que Paule eût la tête tranchée. Cet arrêt fut exécuté, et la jeune vierge reçut ainsi la couronne que Dieu destine aux fidèles qui savent braver les tourments et la mort, pour la gloire de son saint nom.

On fête sainte Paule le troisième jour de juin.

SAINT LIFARD,

ABBÉ.

Une naissance illustre et une parfaite connaissance des lois, jointes à un grand fonds de vertu et de probité, firent élever saint Lifard à une des premières places de la magistrature dans la ville d'Orléans où il était né. Son exactitude à remplir les devoirs de sa charge ne l'empêcha pas de vaquer à ses exercices de piété et surtout d'assister à toutes les parties de l'office divin; il était aussi fort assidu à fréquenter les Sacrements. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il quitta sa charge pour se délivrer des distractions qu'il trouvait dans le monde.

Le désir de mener une vie plus parfaite le fit entrer dans l'état ecclésiastique. Peu de temps après, l'évêque d'Orléans l'ordonna diacre. On imagine aisément la ferveur avec laquelle il s'acquit-

Digitized by Google

tait des fonctions attachées à cette dignité. On le voyait pénétré du respect le plus profond, et comme abîmé en Dieu, toutes les fois qu'il assistait à la célébration des saints Mystères, et qu'il servait à l'autel.

Mais comme l'amour de la pénitence et de la contemplation augmentait de jour en jour dans son cœur, il résolut de rompre tout commerce avec les hommes, et d'aller s'ensevelir dans la solitude. Il choisit pour l'exécution de son dessein un lieu voisin de la montagne et du château de Meun ou Méhun, situé sur les bords de la Loire, un peu au-dessous d'Orléans. Urbicius son disciple voulut l'accompagner. Ils se construisirent tous deux un ermitage avec des joncs et des branches d'arbres. Le genre de vie que saint Lifard y menait avait quelque chose d'admirable. Un peu de pain et d'eau faisait toute sa nourriture, tant en maladie qu'en santé. Jamais il ne quittait le cilice. Il passait souvent toute la nuit en prières, et son âme était si fortement unie à Dieu, qu'on eût dit qu'il n'avait point de corps.

Son ermitage n'était point éloigné de Cléry, lieu connu depuis par la collégiale de Notre-Dame qu'un grand nombre de fidèles vont encore visiter par dévotion. C'était là que demeurait alors Marc, évêque d'Orléans. Ce prélat ayant eu occasion de connaître le Saint par lui-même, l'ordonna prêtre et lui permit de fonder un monastère à l'endroit où était son ermitage. Ceci arriva avant le quatrième concile d'Orléans, auquel Marc souscrivit en 541.

Saint Lifard se vit bientôt à la tête d'une communauté nombreuse, à laquelle il servait de modèle. Le don des miracles dont il fut favorisé, augmenta encore la réputation dont il jouissait. On ignore en quelle année il mourut, mais ce ne fut qu'après le milieu du VI^e^ siècle. On enterra son corps à Méhun. On bâtit d'abord une chapelle sur son tombeau ; puis une église collégiale qui porte son nom, et où l'on garde encore ses reliques. Saint Lifard est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain. Il y a dans le diocèse d'Orléans plusieurs églises dédiées sous son invocation.

Voyez sa vie dans Surius, et Mabillon, *sect.* 1, *Ben.*

Digitized by Google

SAINT COENGEN ou KÉVIN,

ABBÉ.

Coengen que l'on appelle aussi saint Kévin, fut en Irlande le premier abbé du monastère de Gléandloch, qu'il avait fondé. Cette maison sainte prit tant d'étendue qu'elle devint un siége épiscopal; plus tard ce siége fut réuni à celui de Dublin. Saint Coengen, dont nous ne savons pas l'histoire, mourut en l'an 615, et il est le patron de toute la contrée qu'il a édifiée par ses vertus.

SAINT GÉNÈS,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Génès naquit aux premiers jours du VII^e^ siècle, d'une des plus nobles et des plus riches familles de l'Auvergne. Ses premières années annonçaient clairement qu'il était prévenu des grâces de Dieu. Dès qu'il le put, il se consacra à Dieu et à l'Église. Il répandait en aumônes tout ce que ses parents lui donnaient et menait une vie très-austère. Il exerça plusieurs années le sacerdoce et remplit les fonctions d'archidiacre avec des vertus éminentes. Après la mort de Procule, vingt-quatrième évêque de Clermont, Génès fut élu pour lui succéder. Il était loin, dans son humilité, d'ambitionner cette élévation. Il voulut s'en défendre. Mais il fut contraint d'accepter le fardeau; il le porta humblement et généreusement. Il employa son patrimoine à fonder des monastères, à bâtir des églises et à former de saints disciples, dont le plus célèbre fut saint Prix, qui devint un de ses successeurs. Il mourut le 3 juin de l'an 662.

SAINT ISAAC DE CORDOUE,

MARTYR.

Isaac, né à Cordoue d'une famille riche et considérée, était greffier dans sa ville, alors occupée par les Sarrasins. Peu charmé de vivre dans une cité où régnaient des sectateurs de Mahomet, il en sortit et alla s'enfermer à sept milles de là, dans le monastère de Tabane. Il y passa trois ans à gémir sur le sort de sa patrie. Après ces trois années il retourna à Cordoue, poussé par le désir de prêcher la foi aux Sarrasins. Il alla trouver le Cadi

Digitized by Google

et lui dit : « J'embrasserais volontiers votre religion, seigneur, si vous vouliez m'en instruire. » Le Cadi lui répondit qu'il suffisait de croire ce que Mahomet avait enseigné conformément aux révélations de l'Ange Gabriel, et il exposa les doctrines de son prophète. — Mais, reprit Isaac, Mahomet n'est qu'un imposteur; comment, vous qui êtes instruit, pouvez-vous croire à tous ces mensonges, et comment repoussez-vous la lumière du Christianisme?

A ces discours, le Cadi furieux, donne à Isaac un soufflet. Mais ses employés lui représentèrent que leur loi défendait de maltraiter sans jugement les coupables.

Le Cadi un peu calmé dit à Isaac : — Tu es dans l'ivresse ou dans le délire et tu ne sais ce que tu fais. — Isaac répondit : — Ce n'est ni le vin, ni l'égarement, c'est le zèle de la vérité qui me fait parler, dussé-je y perdre la vie.

Le Cadi le fit mettre en prison ; puis il exposa ces faits au calife Abdérame II, qui condamna Isaac à la mort pour avoir insulté le prophète.

Isaac fut décapité et son corps pendu par les pieds comme exemple. On le laissa trois jours ainsi, puis on le brûla et on jeta ses cendres dans le Guadalquivir.

Ce supplice eut lieu le 3 juin de l'an 851.

SAINTE HILDEBURGE,

RÉCLUSE.

Hildeburge naquit à Gallardon, dans le diocèse de Chartres, vers le milieu du XI^e^ siècle. Elle était fille d'Hervé, seigneur de ce domaine. Elle fut élevée avec soin et devint une chrétienne dévouée, ne s'occupant que de Dieu et des œuvres de charité. Son père la maria à Robert, jeune chrétien, pieux comme elle et seigneur d'un château du voisinage. Robert et Hildeburge étaient tous deux peu attachés aux biens et aux plaisirs de la terre. L'époux, à qui ce monde si vain ne suffisait pas, s'en alla, du consentement de sa femme, se faire moine dans l'abbaye du Bec, qui a produit tant de Saints ; et l'épouse, aussi détachée que lui de toute vanité, se fit construire, auprès de l'abbaye de Saint-

Digitized by Google

Martin près de Pontoise, une petite cellule où elle s'enferma. Là elle mena la vie austère des anachorètes et parvint à un grand âge dans une grande sainteté, qui édifia longtemps la contrée. Le bon Dieu l'appela à lui le 3 juin de l'an 1115.

SAINT MORAND,

ABBÉ D'ALTKIRCH.

Saint Morand était né dans les environs de Worms, et il avait généreusement abandonné l'espérance des grands biens que ses parents, riches et puissants, devaient lui laisser, pour aller travailler à l'œuvre de sa sanctification et de son salut dans l'abbaye de Cluny, sous la direction de saint Hugues, abbé de ce monastère. Celui-ci, édifié de sa ferveur et de son zèle, l'envoya en Alsace, où le comte Frédéric de Ferrette venait de construire un vaste bâtiment destiné d'abord à recevoir des Chanoines réguliers, mais qu'il donna ensuite à des religieux de Saint-Benoît, dont la conduite était plus édifiante et les mœurs plus pures. Morand, à la tête de cette communauté naissante, y fit fleurir en peu de temps toutes les vertus, et travailla avec autant de succès que de zèle à ramener à la religion un grand nombre de fidèles qui avaient depuis trop longtemps abandonné la pratique de leurs devoirs les plus essentiels. Dieu lui accorda en plusieurs occasions le don des miracles. Le comte Frédéric, entr'autres, fut guéri par lui d'une paralysie qui l'affligeait depuis longtemps ; et par reconnaissance, il donna de grands biens au monastère d'Altkirch, qui dès lors fut un des plus considérables de la dépendance de Cluny.

Saint Morand parvint à un âge très-avancé, et mourut vers le milieu du XII^e^ siècle. L'évêque de Bâle, témoin des miracles nombreux qui s'opéraient à son tombeau, sollicita sa canonisation auprès du Saint-Siége.

Saint Morand est le patron de Sundgau.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE SPELLO,

FRÈRE MINEUR.

La conduite des hommes pendant leur vie entière est presque toujours calquée sur leur première éducation ; aussi peut-on

Digitized by Google

remarquer en lisant l'*Histoire des Saints*, dont l'Église autorise l'intercession, que le plus grand nombre d'entre eux avaient reçu de leurs parents de bons principes et des maximes saines, dont il est possible qu'on s'égare dans le feu des passions, mais auxquels on revient dès que la raison a repris le dessus sur les sens. Cette réflexion, quoique susceptible de quelques exceptions, doit faire trembler les pères et mères qui laissent croître leurs enfants dans l'ignorance des principaux devoirs que la religion impose, ou qui, par de mauvais exemples, leur apprennent à mépriser ces devoirs. Croient-ils donc ne pas rendre compte un jour de leur négligence ou d'une imprudence criminelle ?

Les parents du bienheureux André Caccioli étaient nobles et vertueux. Ils transmirent leurs qualités à ce fils qu'ils chérissaient ; et sans doute le plus beau don qu'ils lui firent, fut une éducation vraiment chrétienne. Né à Spello, en Ombrie, province de l'Église, il passa ses premières années dans une grande pureté de mœurs. On le citait pour modèle aux jeunes gens de son âge, et cette sage conduite lui valut l'estime des honnêtes gens.

Après avoir fait de bonnes études, il reçut l'Ordre de prêtrise, et aussitôt les habitants d'une paroisse du diocèse de Spolète, supplièrent l'évêque de le leur accorder pour pasteur. André Caccioli gouverna sa cure pendant un assez grand nombre d'années, avec l'applaudissement des supérieurs et du peuple qu'il instruisait, soulageait et traitait avec les entrailles d'un père.

Sa mère et sa sœur (les seuls proches parents qui lui restassent) étant mortes, il vendit ses biens et les donna aux pauvres, puis quitta sa cure pour s'occuper sans distraction de la béatitude éternelle.

Dégagé de tout ce qui pouvait l'attacher au monde, il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs à l'âge de quarante ans. Il eut le bonheur de recevoir l'habit en 1223, de la main même de saint François, qui l'associa aux soixante-douze disciples qu'il avait déjà, non compris douze autres compagnons que l'instituteur s'était choisis à l'exemple de Jésus-Christ son divin Modèle.

Deux ans après sa vocation, André se trouva à la mort du saint

Digitized by Google

Patriarche, qui lui donna de salutaires avis, dont il a profité dans la suite pour prêcher avec fruit.

Une preuve de l'estime dont il jouissait, c'est que ce fut à sa prière que le Pape Grégoire IX consacra en personne l'église de Spello, l'an 1228.

Lorsqu'André alla au chapitre général de l'Ordre, qui se tint en Espagne, l'an 1232, une sécheresse continuelle menaçait ce royaume de la perte totale des récoltes, et la consternation était générale. André gémit sur la misère du peuple, pria avec tant d'ardeur, qu'une pluie abondante annonçait que la colère de Dieu s'était laissée fléchir. Ce prodige, qui éclata aux yeux de toute l'Espagne, le fit appeler André-des-Eaux.

De retour en Lombardie, il ramena par ses prédications un grand nombre de pécheurs dans la voie du salut; mais quel que fût son zèle pour le bonheur des hommes, qu'il aimait tous comme ses frères, il crut pourtant devoir donner à sa propre sanctification le court espace de temps qui lui restait à vivre. Son caractère l'avait toujours porté à la contemplation; et il s'en était toujours vu éloigné par ses devoirs d'état. Il obtint donc la permission de se retirer au couvent des Prisons, près d'Assise, où il mourut le troisième jour de juin 1291.

Pendant les dix-huit années qu'il a passées dans l'Ordre, il a vécu dans une exacte pauvreté et dans une pureté sans tache. Son obéissance le portait à quitter tout, pour se rendre où elle l'appelait; jamais de retard, jamais d'excuse. Elle était un effet de son amour pour la règle, que les désagréments, les persécutions même que Frère Élie lui fit éprouver, ne purent altérer. Ce vicaire général de l'Ordre, que saint François avait créé, fut pendant un temps l'ennemi des zélateurs de l'observance étroite; sa défection qu'il a réparée, comme nous l'avons dit ailleurs, entraîna celle de plusieurs Frères; mais André persista et se tint attaché à la règle comme à une colonne inébranlable, quelques chagrins que sa conduite lui attirât.

C'est à sa fermeté généreuse que le couvent du Val-de-Gloire, à Spello, dut sa restauration. Les religieuses qui y demeuraient avaient besoin de réforme, et l'état des affaires de l'Ordre, sous

Digitized by Google

le gouvernement de Frère Élie, ne leur promettait pas d'en espérer. André conduisit dans ce couvent la Sœur Pacifique, disciple de sainte Claire et se donna tant de peines et de soins, que, malgré les obstacles, cette pieuse fille parvint à y rétablir la règle dans sa pureté.

Aussitôt après la mort d'André, sa sainteté éclata par des miracles. On l'enterra ensuite dans l'église de Saint-André, à laquelle l'évêque et les chanoines de Spolète avaient fait ajouter un couvent qu'ils lui avaient donné, comme une marque de leur estime et de leur bienveillance. Ce fut aussi à leur sollicitation que le Pape Urbain VIII fit informer de la vie et des miracles d'André. Clément XII permit qu'on l'invoquât et Benoît XIV en a fait faire la translation. Ce Bienheureux est en grande vénération dans le duché de Spolète.

LE BIENHEUREUX JEAN GRANDÉ,

DIT LE PÉCHEUR,

DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-DIEU.

Sous le pontificat de Paul III et le règne de Charles-Quint, dans une petite ville de l'Andalousie nommée Carmona, à six lieues de Séville, naquit, le 6 mars 1546, le bienheureux Jean Grandé, de Christophe Grandé et d'Isabelle Romano. Comme on revenait de l'église où il avait été baptisé, sa marraine, par une sorte d'inspiration divine, le porta à l'hôpital, Dieu voulant ainsi marquer qu'il destinait cet enfant au service des pauvres malades.

Ses parents étaient d'assez riches bourgeois de la ville, et ce qui vaut mieux, de bons et fervents chrétiens. Sa mère surtout était une femme pieuse, qui jeûnait, même pendant sa grossesse, le mercredi, le vendredi et le samedi. L'enfant retint cette coutume de sa mère ; ces jours-là il ne voulait prendre le sein qu'une seule fois, vers l'heure de midi. Quand il eut un peu grandi, il fut confié aux soins d'un prêtre fort instruit, qui était sacristain de leur paroisse de Saint-Pierre ; il servait les messes, assistait aux offices, et savait si bien se rendre aimable par son angélique piété, que le recteur projetait déjà de lui confier une chapellenie

Digitized by Google

lorsqu'il serait entré dans les Ordres. Le soir, il restait ordinairement seul dans l'église ; alors il allumait les cierges de l'autel de la très-sainte Vierge et y passait de longues heures en prières. Le sacristain le surprit une fois et lui reprocha une dévotion qui devenait trop coûteuse à l'église.

— Mais remarquez, je vous en prie, répondit l'enfant, que les cierges de Notre-Dame brûlent sans se consumer.

Le sacristain voulut s'assurer du fait, et, à son grand étonnement, il constata que le poids des cierges n'avait pas diminué. La très-sainte Vierge montrait par ce prodige combien lui plaisait la dévotion de cet aimable enfant.

Quand il était seul, il se donnait la discipline dans un coin de la maison, ou dans quelque ermitage écarté de la ville ; il se frappait quelquefois avec un trousseau de clefs, et si cruellement, que son petit corps était couvert de plaies ; il suppliait alors Notre-Seigneur de le guérir, afin de n'être point obligé de recourir au médecin et de découvrir son secret : ses plaies disparaissaient aussitôt. Il communiait tous les dimanches et aux jours de fêtes avec une admirable ferveur ; il récitait ensuite le Rosaire, et allait servir les malades dans les hôpitaux ; il leur donnait tous les soins que ses forces permettaient ; il les encourageait par de pieuses et gracieuses paroles, si bien que quand il entrait à l'hôpital, tous l'appelaient auprès de leur lit. Il jeûnait souvent et épargnait tant qu'il pouvait pour les pauvres. Enfin, il avait une grande dévotion à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, et s'était mis sous la protection spéciale de l'illustre vierge sainte Agnès et de saint Jean l'Évangéliste.

Telle est la vie qu'il mena jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette époque, son père était mort, et sa mère s'était remariée à un nommé Fontanilla. Ses parents l'envoyèrent alors à Séville, pour y apprendre le commerce, chez un riche marchand de toiles de leurs amis, qui demeurait dans la rue d'Escovas. Il y resta quatre ans, attirant par ses vertus les bénédictions du Ciel sur la maison de son maître, dont les affaires n'avaient jamais mieux prospéré.

Le dimanche il allait, suivant sa coutume, visiter les hôpitaux

Digitized by Google

de la ville et soigner les malades. Il affectionnait surtout celui de Sainte-Croix, qui avait été fondé par un saint ermite nommé Frère Pierre le Pécheur. Il dut y voir quelquefois ce saint homme, et c'est dans sa conversation sans doute, dans ses admirables exemples de charité et de pénitence, qu'il puisa les premiers germes de sa vocation.

Comme il entrait dans sa vingtième année, ses parents le rappelèrent à Carmona, où ils lui avaient monté une boutique de marchand de toiles. Il se rendit à leurs désirs, mais en gémissant, car une voix divine commençait à se faire entendre au fond de son cœur. Il redoutait les périls du commerce, où il est si facile de se laisser aller à mentir, et il disait quelquefois à son commis : « Regarde s'il n'est pas malheureux d'être obligé d'exagérer la valeur ou la qualité des marchandises pour pouvoir les vendre. » Dès lors, cette âme délicate résolut de quitter une carrière si dangereuse pour la conscience : il redoublait ses jeûnes, passait les nuits en prières, afin de connaître la volonté de Dieu et de savoir à quel genre de vie il l'appelait.

Il se recommandait surtout à la très-sainte Vierge, et cette bonne Mère ne l'abandonna pas. Une nuit que, vaincu par la fatigue, il s'était laissé aller à un léger sommeil, elle lui apparut tenant à la main une robe d'un drap grossier, et elle lui dit : « Jean, revêts-toi de cette robe, pour entrer au service de mon Fils ; c'est ainsi que tu me plairas. » Il se réveilla aussitôt, plein de joie de cette vision, qu'il alla conter le matin à son confesseur. Celui-ci l'encouragea à suivre la volonté de Dieu, mais le démon cherchait à lui inspirer des craintes sur les suites d'une résolution si extraordinaire. Enfin, après quelques délais, la très-sainte Vierge vainquit tous les obstacles et, en 1568, à l'âge de vingt-deux ans, le Bienheureux quitta sa famille, son commerce, ses amis, pour se consacrer à Dieu dans la vie érémitique.

Il se retira d'abord à Marcéna, petite ville distante de quelques lieues de celle de Carmona. Il y acheta un habit semblable à celui que lui avait montré la très-sainte Vierge, et se dirigea vers le soir à l'ermitage de Sainte-Eulalie, voisin de la ville. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il pensa à se revêtir de l'habit dont il s'était

Digitized by Google

pourvu ; mais le démon, qui pressentait les conquêtes que ferait sur lui le Bienheureux, lui livra un nouvel assaut pour le détourner d'une vie si austère. L'amour l'emporta encore une fois. « Point de fausse honte, s'écria-t-il en se dépouillant des vêtements du siècle ; point de faiblesse : il faut tout mépriser pour servir Dieu. » En ce moment, la très-sainte Vierge, comme pour le récompenser de sa victoire, se montra visiblement à ses yeux et lui dit : « Ne crains rien, Jean ; mon divin Fils et moi nous sommes là ; nous ne t'abandonnerons jamais dans tes tribulations. » Elle lui fit voir ensuite plusieurs choses qui devaient s'accomplir dans le cours de sa vie.

Afin de s'affermir dans l'humilité, le Bienheureux résolut de marcher les jambes et les pieds nus, et de ne porter jamais de chapeau ; il prit aussi le nom de *Pecador*, pécheur, en souvenir de son saint ami de Séville, Frère Pierre le Pécheur. Mais Dieu ne l'appelait pas seulement à une vie de pénitence ; il l'avait destiné au service des pauvres malades. Un jour que le Bienheureux avait rencontré deux malheureux infirmes sur la grand'-route, il se sentit inspiré de les conduire à Marcéna, où il quêta pour les assister.

Il goûta tant de joie dans cette œuvre de miséricorde, il éprouvait un si vif bonheur à les servir, à leur donner tous les soins nécessaires, qu'il demandait à Dieu dans ses prières si ce n'était pas sa volonté qu'il se destinât au soulagement des pauvres et des malades.

Notre-Seigneur exauça les vœux de son serviteur. Une voix divine retentit dans son cœur, qui lui répétait continuellement : « Je ne t'ai créé que pour le soulagement des pauvres. » Le Bienheureux se rappela alors qu'étant à Carmona, dans une partie de campagne avec ses parents et ses amis, il avait déjà entendu une voix qui lui disait : « Jean, va à Xérès, c'est là que tu dois servir le Seigneur, car je ne t'ai pas créé pour ces pays-ci. » Une nuit qu'il était en oraison, Notre-Seigneur lui montra dans une vision un chemin qui conduisait à Xérès. Le Bienheureux n'hésita plus, et à l'aube du jour il se mit en marche vers cette ville.

Xérès était alors une des plus florissantes cités de l'Andalou-

Digitized by Google

sie ; elle comptait trente mille habitants. Ses tours mauresques, ses jardins arrosés par les eaux du Guadalquivir, ses monuments, ses églises magnifiques, en faisaient un délicieux séjour ; mais le Bienheureux ne songeait qu'à servir Dieu dans la personne de ses pauvres et ne s'inquiétait guère de ces beautés mondaines. Dès son arrivée, il se rendit au couvent de Saint-François, où il se confessa et reçut la sainte Communion. Il consulta son confesseur sur ce qu'il devait faire pour obéir à la volonté de Dieu. Le Père lui conseilla de se consacrer aux prisonniers, qui n'avaient personne, pour les soulager et les consoler.

Le Bienheureux partit aussitôt pour les prisons. Pendant trois ans, il quêta pour les malheureux qui les remplissaient, leur partageant les aumônes qu'il recevait, et ne se réservant que le strict nécessaire. Quand ils étaient malades, il les soignait avec une patience admirable, en sorte que les administrateurs, touchés de sa vertu, lui donnèrent un logement dans les bâtiments de la prison. Mais les prisonniers ne profitaient guère de ses bons enseignements ; ils recevaient ses soins avec une ingratitude révoltante, l'accablaient d'injures et quelquefois de coups. Aussi Notre-Seigneur résolut-il de leur enlever son fidèle serviteur. Une nuit, pendant qu'il priait, il lui apparut tout languissant et couvert de plaies. Il l'engagea à souffrir à son exemple et l'invita à se rendre à l'hôpital, en lui disant : « Jean, aie soin de mes pauvres infirmes, et je serai guéri en eux. » Le matin, le Bienheureux quitta les prisons et se rendit à l'hôpital de Notre-Dame des Remèdes.

On était en l'année 1571, qui était la vingt-cinquième du Bienheureux. Le démon, furieux des progrès qu'il faisait dans la vertu et des nouveaux mérites qu'il allait acquérir au service des malades, essaya d'abattre son courage par de terribles épreuves. Mais Notre-Seigneur soutenait son serviteur, et il lui dit une fois dans une extase : « Jean, ne t'attriste pas à cause des tentations et de la méchanceté des hommes. Considère tout ce que j'ai fait pour toi, et tu verras que ce n'est pas merveille qu'un ami souffre pour son ami à qui il doit tant. Sois certain que je t'aime, et méprise le reste. »

Digitized by Google

Le Bienheureux souffrait en effet d'une atroce calomnie que le démon répandait partout contre lui. La ville de Xérès avait été tout récemment trompée par un malheureux qui avait emprunté des habits d'ermite pour recueillir plus d'aumônes; mais il avait enfin été découvert et pendu pour ses crimes. Quand on vit notre Bienheureux sous un habit presque semblable, beaucoup de personnes, à la suggestion du démon, se moquèrent de lui et l'accusèrent d'hypocrisie, de friponnerie, et lui prédirent un sort semblable à celui de son prédécesseur. L'homme de Dieu endurait ces injures avec une douceur qui ne se démentait jamais. Le démon, voyant qu'il ne gagnait rien de ce côté, suscita alors contre lui les administrateurs de l'hôpital. On lui reprocha de s'ingérer dans le gouvernement de la maison, de vouloir se mêler de tout, et finalement, au bout de deux années, on le mit à la porte, au grand préjudice des pauvres malades, qui perdirent en lui leur consolateur et leur père.

Le Bienheureux sortit de l'hôpital sans proférer aucune plainte; il continua à quêter pour ses chers infirmes, et il trouvait moyen de leur faire passer ses aumônes par les serviteurs qu'il connaissait. Il était bien triste de ne pouvoir suivre sa vocation; mais il se résignait en pensant que c'était la volonté de Dieu. Pour comble de malheur, il vint à Xérès un nouveau gouverneur, qui le prit en si grande haine, que l'apercevant un jour sur une place, il dit à ceux qui l'entouraient :

« Voyez-vous cet imposteur? Je voudrais le faire rouer de coups. »

Une des personnes de la suite vint trouver le Bienheureux et lui dit :

« Retirez-vous, mon Frère Jean, le gouverneur est irrité et veut vous faire donner des coups de bâton.

— Il aurait mille fois raison, répondit l'homme de Dieu, car personne ne le mérite plus que moi. Je vous remercie de votre avis; mais je ne puis le suivre, car je suis sous la garde de Dieu et je croirais l'offenser en ayant peur des hommes. »

Cette nuit-là même, le gouverneur fut attaqué d'une maladie si extraordinaire, que les médecins désespérèrent aussitôt de le

Digitized by Google

sauver. Quand le confesseur du Bienheureux le sut, il lui ordonna de l'aller trouver. Le Bienheureux y répugnait, mais il obéit à un ordre formel. Il arrive à la maison du gouverneur, qui s'écrie en l'apprenant :

« Que vient-il faire ici ? »

Les personnes qui l'entouraient et qui regardaient sa maladie comme un châtiment de Dieu, lui dirent :

« Laissez-le entrer ; c'est un Saint, nous le tenons pour tel. »

Et, sans attendre sa réponse, ils le firent entrer.

« Comment allez-vous ? dit respectueusement le Bienheureux au gouverneur.

— Très-mal, répondit celui-ci ; recommandez-moi à Dieu.

— Courage, reprit le Bienheureux, qui voulait rendre le bien pour le mal ; ayez confiance en Dieu et ne craignez pas votre maladie. »

En même temps il étendit sa main sur sa tête, leva les yeux au ciel, et récita pour lui le *Salve Regina*. Il lui dit ensuite en prenant congé de lui :

« Frère gouverneur, ayez confiance en Dieu, qui vous rendra la santé. Nous nous reverrons tel jour, à la procession de Saint-François, où vous assisterez en parfaite santé. »

Ce jour était très-proche et le mal si violent, que les assistants n'espéraient guère, quelque bonne opinion qu'ils eussent de la vertu du Bienheureux. Cependant, à peine fut-il sorti que le malade alla mieux ; peu après il dit qu'il se sentait bien. On appela les médecins, qui le trouvèrent sans fièvre, à leur grande surprise. Enfin les forces revinrent si promptement, que le jour de la fête de saint François, le gouverneur, parfaitement guéri, suivait la procession, comme le Bienheureux le lui avait prédit. Ils s'y rencontrèrent, et le gouverneur, qui ne l'avait plus revu depuis sa visite, voulut lui témoigner sa reconnaissance en présence de toute la ville. Le Bienheureux, tout rempli d'humilité, était couvert de confusion ; mais les habitants, instruits de cette guérison miraculeuse, commencèrent à l'avoir en grande estime et à l'assister dans ses charitables desseins pour le service des pauvres.

Digitized by Google

Deux nobles habitants de Xérès lui donnèrent une maison pour en faire un hôpital ; le Bienheureux la pourvut de tout ce qui était nécessaire aux malades, de sorte qu'en 1574 il s'y établit de nouveau au chevet de ses chers infirmes. Quelques compagnons se réunirent à lui, et le Bienheureux sentit alors le besoin de s'agréger avec eux à un Ordre dont la règle pût diriger leur conduite. Il partit pour Grenade, où les religieux de Saint-Jean-de-Dieu, qui connaissaient son mérite, le reçurent avec joie. En peu de temps, il fut admis à faire la profession des quatre vœux, c'est-à-dire de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et du service des malades. Quand il revint à Xérès, il sembla que c'était un homme tout nouveau. L'hôpital prit un aspect de régularité, d'ordre, de perfection qu'il n'avait point encore eu. Dès le matin, deux ou trois heures avant le lever du soleil, suivant la saison, le Bienheureux faisait oraison avec ses religieux. Ils descendaient ensuite à l'infirmerie pour visiter les malades, faire les lits, nettoyer les salles. Le Bienheureux était partout, disant à chacun un mot de consolation et d'encouragement. Puis, on ouvrait les portes et on recevait les pauvres, auxquels il lavait les pieds et distribuait lui-même d'abondantes aumônes.

Ces devoirs étant remplis, il allait visiter les prisonniers et leur porter quelques secours. Il les aimait toujours, encore qu'ils l'eussent si maltraité. En passant sur les places de la ville, il réunissait les petits enfants, pour lesquels il mettait en réserve des friandises de leur âge et du pain. Il les attirait ainsi autour de lui, et leur enseignait les premiers éléments de la religion. Il s'informait encore s'il n'y avait pas dans la ville des malades qu'il pût visiter et soulager. Quand quelques pauvres jeunes filles étaient en péril, il quêtait pour les doter ou les pouvoir placer dans un couvent. Son zèle était infatigable et embrassait toutes les bonnes œuvres. Il ne s'effrayait de rien, parce qu'il avait en Dieu une pleine et entière confiance. « Jean, lui avait dit un jour Notre-Seigneur, ne te décourage jamais ; rien ne te manquera pour tes pauvres, je les prends à ma charge. »

Ce bon Maître le lui prouva bien en l'année 1579, où les pluies furent si abondantes que la récolte périt entièrement. Il y eut

Digitized by Google

une affreuse disette, et les pauvres affluaient par troupes innombrables à l'hôpital de Notre-Dame-de-la-Chandeleur, qui était celui du Bienheureux. Les religieux s'effrayaient quelquefois en voyant cette immense multitude, mais le Bienheureux les encourageait. Il faisait ranger en trois bandes les hommes, les femmes, les enfants, et passant au milieu d'eux avec des corbeilles pleines d'un pain très-blanc, il donnait à chacun ce qui était nécessaire pour la nourriture du jour. Quel que fût le nombre des pauvres, le pain suffisait, Dieu le multipliant sous les mains de son serviteur autant qu'il en était besoin.

Dans l'octave de Noël, il avait coutume de faire des distributions extraordinaires en l'honneur de l'Enfant Jésus. Cette année-là, tout lui manquait, hors Notre-Seigneur, qui ne l'oublia pas. Il plaça l'image du Divin Enfant avec le peu de pain et de viande qu'il avait pu trouver, et Notre-Seigneur nourrit encore une fois ses chers pauvres, comme il avait nourri les multitudes qui le suivaient au désert.

On peut penser avec quelle rage le démon voyait ces merveilles de la charité. Il prit un jour la figure d'un mendiant, couché auprès d'une porte, et lorsque le Bienheureux vint à passer, il lui reprocha, avec des injures grossières, d'être un hypocrite qui mangeait le bien des pauvres et ne leur donnait que les restes, ajoutant que Dieu punirait enfin la ville où l'on souffrait un pareil imposteur. Le Bienheureux l'écoutait avec patience ; quand il eut fini, il se pencha à son oreille pour lui dire quelques paroles. Aussitôt le mendiant poussa un cri épouvantable et disparut.

Une autre fois, le démon prend la figure d'un ouvrier, il entre à l'hôpital, injurie un des religieux, sous prétexte qu'il lui a volé une clef. En sortant il en rencontre un autre qu'il prend à l'écart, et auquel il conte que le Bienheureux venait de l'accuser d'une action déshonorante et de le traiter de voleur. Il excite si bien ce pauvre homme, qu'il le résout à venger son injure par le sang, et lui donne un poignard pour assassiner le Bienheureux. Celui-ci savait déjà tout par une révélation divine. Il accourt au-devant du religieux, qu'il trouve triste et le regard égaré.

Digitized by Google

« Eh bien, Frère, lui dit-il, qu'avez-vous ? »

Celui-ci ne répondait rien. Le Bienheureux tira alors le poignard de dessous sa robe où il l'avait caché.

« Et pourquoi avez-vous acheté cela ? ajouta-t-il ; savez-vous qui vient de vous parler ? C'est le démon. »

Alors il lui répéta tout le discours que le prétendu ouvrier lui avait tenu, et, l'ayant mené dans le quartier de la ville où celui-ci avait dit demeurer, il lui montra que personne ne l'y connaissait. Le Frère se jeta à ses pieds en pleurant ; mais le Bienheureux le releva aussitôt, l'embrassa avec bonté, l'avertissant seulement d'être moins crédule à l'avenir.

Le démon, ne pouvant se défaire de lui, cherchait au moins toutes les occasions de l'injurier. Plusieurs fois Dieu voulut soustraire son Serviteur aux insultes de quelques jeunes gens égarés par les suggestions du malin esprit, en l'élevant au-dessus du sol, à leur grand effroi. Au reste, la population de Xérès était loin de partager ces sentiments malveillants. Les plus grands seigneurs se faisaient un honneur de le prier d'être le parrain de leurs enfants, estimant plus la protection de l'homme de Dieu que celle des rois. Il fut aussi appelé en ce temps-là par deux villes voisines pour y fonder des hôpitaux de son Ordre.

En 1592, l'archevêque de Séville résolut de lui confier le soin de tous les hôpitaux de Xérès, afin de mettre un terme aux désordres d'une administration négligente et peu fidèle. Notre-Seigneur en avait prévenu son Serviteur en lui disant : « Jean, tu vas faire un voyage où tu auras bien des occasions de mériter : arme-toi de patience. » L'archevêque le manda à Séville ; il le reçut avec bonté, écouta ses raisons patiemment ; mais il brisa tous ses refus par un ordre formel. « Ce n'est point vous qui l'avez voulu, lui dit-il ; c'est moi qui l'exige, et vous devez m'obéir. Voilà l'ordonnance de réunion : allez, Dieu vous aidera. »

Comme le Bienheureux l'avait prévu, la tempête fut terrible, quand on sut les ordres de l'archevêque. On l'accusa d'avoir sollicité cet agrandissement de son Ordre par ses intrigues, d'avoir séduit l'archevêque, d'être la seule cause de la ruine de tant de

Digitized by Google

familles qui vivaient de l'administration de ces hôpitaux. Il ne pouvait sortir dans la ville sans être insulté ; on craignit même pour ses jours, et il dut s'enfermer quelque temps avec ses religieux. Il se plaignit à Notre-Seigneur, qui lui répondit : « Ne crains rien, Jean ; je te justifierai. » Il le justifia en effet d'une manière terrible. L'un de ses calomniateurs mourut tout d'un coup. Un autre, qui venait de dire : « Mais qu'est-ce que ce Jean Pécheur ? c'est un vrai démon, sans foi ni loi, » tomba malade, et le Bienheureux l'alla visiter. Il entre, salue son ennemi avec un affectueux respect, et lui dit :

« Permettez, cher monsieur, que nous récitions pour vous les litanies de la très-sainte Vierge et le *Salve Regina* ; vous verrez que vous en éprouverez aussitôt un grand soulagement.

— Bah ! répondit dédaigneusement le malade, je n'ai que faire de vos prières : ma femme en récite bien assez. »

« Le malheureux ! dit en sortant l'homme de Dieu, il sera demain dans l'éternité. »

Il mourut en effet le lendemain, ce qui ne laissa pas d'effrayer un peu les ennemis du Bienheureux ; mais leur haine triompha de l'effroi qu'ils avaient eu, et ils reprirent leurs calomnies. Ceux mêmes qui avaient reçu le plus de bienfaits du Père mêlaient leurs voix ingrates à celles de ses détracteurs. Ce coup fut le plus rude, et il ne put se défendre de s'en plaindre amoureusement à Notre-Seigneur.

« Mon fils, lui répondit-il, j'ai été attaché à la Croix par mes propres amis, par ceux mêmes que je venais racheter de mon sang, et tu t'étonnes de souffrir pour moi de si petites persécutions ! »

Le Bienheureux confus baissa la tête, et s'offrit généreusement à Dieu pour endurer tout ce qu'il lui plairait.

Depuis la réunion des hôpitaux de Xérès, il avait le soin des fous qu'on était obligé d'enfermer. Un jour qu'il priait dans une église de la ville, il entendit une voix qui lui disait : « Retourne chez toi ; fais le signe de la Croix sur un tel en invoquant le Nom de Jésus, et il sera guéri. » Le Bienheureux part aussitôt ; il entre à l'hôpital, où un fou furieux s'agitait sur son lit au milieu

Digitized by Google

des religieux épouvantés ; il reconnaît celui qui lui avait été montré, et ayant fait sur lui le signe de la Croix, le fou recouvra la raison.

Une fois qu'il se reposait dans un coin de l'hôpital, passe auprès de lui un religieux qui venait de porter sa nourriture à un *autre* fou également furieux.

« Que faites-vous ici, Frère Jean ? lui dit le religieux ; vous *feriez* bien mieux d'aller consoler le malheureux que je viens de *voir*.

— O Frère, répondit-il humblement, je vous remercie ; c'est Dieu qui vous a inspiré de me faire ce reproche, que j'ai si bien mérité. »

Il se lève, tout las qu'il était, et s'en va voir le fou : il fut ému de l'état déplorable où il le trouva, et, lui faisant le signe de la Croix sur le front, il lui dit : « Au nom de Jésus et par les prières de sa très-sainte Mère, sois guéri. » Au même instant, cet homme recouvra la paix avec le libre usage de ses facultés.

Ces miracles se répandaient par la ville, malgré le soin du Bienheureux de recommander le secret ; cependant les esprits se calmaient avec peine, tant les intérêts de plusieurs avaient été froissés. Deux dames vinrent un jour visiter l'hôpital, et disposées d'avance à trouver mal tout ce qu'elles verraient, elles lui firent de vifs reproches de ce qu'il laissait un pauvre infirme sur un misérable grabat. Le Bienheureux écoutait ces reproches avec sa patience ordinaire, cherchant en lui-même comment il pourrait placer mieux le malade, mais il n'y avait plus de lits. Alors, la charité l'inspirant, il dit à cet homme : « Au nom de Jésus et de sa très-sainte Mère, lève-toi. » Cet homme se leva parfaitement guéri, et les dames s'en retournèrent un peu honteuses d'avoir accusé de dureté de cœur le Serviteur de Dieu.

Un de ses malades l'avait chargé en mourant de faire dire quelques messes avec l'argent de ses bestiaux ; le Bienheureux alla dans son village, voisin de Xérès, mais on refusa de délivrer le legs sans une attestation du notaire. Malheureusement le notaire du lieu était sur son lit de mort, entouré de sa famille éplorée ; il ne parlait plus et pouvait à peine remuer. Le Bien-

Digitized by Google

heureux entre cependant, pressé de remplir les intentions du défunt et de s'en retourner à ses chers malades ; il s'approche du lit et dit au notaire :

« Légalisez-moi ce papier, je vous prie. »

A cette demande, un cri unanime s'élève contre lui :

« Ne voyez-vous pas, lui dit-on, qu'il va mourir ; priez plutôt pour la recommandation de son âme.

— Taisez-vous, reprit le Bienheureux, je sais ce que je fais. Il faut que je sois ce soir à Xérès, et j'ai besoin de ce papier. »

Le notaire ouvre les yeux ; il se met sur son séant, prend le papier, le lit, l'enregistre, le signe et le remet au Père, qui disparut aussitôt. Puis il sort du lit, à la grande stupéfaction de sa famille : il était guéri.

En 1590, le roi Philippe II envoya contre l'Angleterre la plus belle flotte qui fût jamais sortie des ports d'Espagne ; toute la nation faisait des vœux pour la réussite de cette expédition ; on célébrait des neuvaines solennelles dans les principales villes, et le Bienheureux assistait assidûment à celle qui eut lieu à Xérès. Un jour il tombe en extase pendant le sermon, et revient à lui en jetant un cri d'effroi. Il se retire en silence, ne voulant faire connaître à personne ce qu'il avait vu, hors à son confesseur, à qui il révéla que la flotte venait d'être détruite par la tempête et par les Anglais. On apprit bientôt que le combat avait été en effet donné ce jour-là même.

Quelque temps après, les Anglais firent une descente à Cadix et ravagèrent la ville. Une dame dont le mari servait dans la garnison de Cadix, s'en revint tout éplorée trouver le Bienheureux.

« Ah ! cher Père, lui dit-elle, mon mari, votre ami, le bienfaiteur de vos pauvres, a été fait prisonnier, lui aussi, et qui sait ?...

— Rassurez-vous, ayez pleine confiance en Dieu, répondit le Père ; il vous rendra votre époux sain et sauf, encore qu'il soit assez mal en ce moment sur la galère où il est embarqué ; sa tête est entourée d'un mouchoir. »

Le 18 décembre suivant, le Bienheureux envoya prévenir la

Digitized by Google

dame que son mari venait d'être délivré. Il ne revint pourtant que trois mois après, mais il avait bien été mis en liberté le 18 décembre, et il confirma les détails que le Père avait donnés sur sa prison.

Un des amis du Bienheureux, nommé don Juan de Baéza, désirait épouser dona Maria Ayala. « Ne me parlez plus de ce mariage, disait la mère de la jeune fille ; voilà plus d'un an que l'on m'en rompt la tête : il ne se fera pas.

— Patience, reprit le Serviteur de Dieu, l'octave de la Fête-Dieu où nous sommes ne se passera pas sans qu'il ait lieu. »

Don Juan était alors éloigné de Xérès ; il revint plus tôt qu'il ne pensait, et tout s'étant accordé, le mariage se fit comme le Bienheureux l'avait prédit.

Ce jeune homme recherchait une place de receveur à Séville ; il avait prié le Père de recommander à Dieu cette affaire, qui paraissait difficile, car il y avait un autre prétendant plus en crédit que lui à la cour. Le Père rencontre un jour dona Maria et lui dit :

« Notre don Juan est receveur.

— Comment le savez-vous ? répondit la jeune femme ; cela se décidera à Séville et non à Xérès, et mon mari n'en a encore aucune nouvelle.

— Voilà le fait, ma sœur, reprit le Bienheureux : Je recommandais votre affaire à Notre-Seigneur, lorsqu'il se présente à ma vue comme un convoi funèbre. Ah ! Seigneur, m'écriai-je, quel coup vous me portez ! Comment est-il possible ? Je vous recommande un de mes bons amis, et vous me le faites mourir. Alors j'aperçus votre cher mari, bien vivant, et qui me montrait sa nomination de receveur. »

La famille apprit, en effet, que le prétendant étant mort, la place avait été donnée à don Juan.

Une religieuse raconte dans les procès de la canonisation, qu'étant toute petite, en la compagnie de sa mère qui causait dans la rue avec le Serviteur de Dieu, un homme vint à passer à qui le Bienheureux dit : « Frère, prenez une autre rue, on vous attend dans celle-ci pour vous tuer.

Digitized by Google

— Bah ! répondit cet homme, je n'ai de querelle avec personne.

— Vous avez tort de ne pas me croire, reprit le Bienheureux. »

Il lui fit encore beaucoup d'instances, sans pouvoir le déterminer ; alors il lui dit :

« Tu t'obstines à ne pas m'écouter ; eh bien ! avant la nuit tu seras mort. »

Il fut tué en effet ; et la religieuse ajoutait que repassant le soir dans cette rue avec sa mère, elles avaient vu le cadavre sanglant.

En 1599, Xérès fut de nouveau menacé de la disette : une sécheresse épouvantable dévorait les moissons. On fit une procession générale, pendant laquelle le Bienheureux, emporté par son amour pour le peuple de cette ville, s'adressa publiquement à l'image de la très-sainte Vierge, la priant d'avoir pitié d'eux en des termes si touchants, que des larmes et des sanglots s'échappaient de tous les yeux et de tous les cœurs. Il tomba ensuite en extase et y resta deux jours, pendant lesquels une pluie abondante raviva les récoltes. Quand il revint à lui, on le lui raconta avec joie.

« Je sais, je sais, dit-il ; Dieu m'a fait voir beaucoup d'eau et beaucoup de grain, mais lui seul sait qui le mangera. »

La peste éclata bientôt en Espagne, et le Bienheureux connut tout d'abord qu'il en mourrait. Il parla à ses compagnons de sa mort prochaine et les avertit qu'ils l'abandonneraient.

« Quand tous vous fuiraient, dit Frère Pierre l'Égyptien, un de ses plus vénérables et plus chers disciples, je ne vous quitterais pas.

— Ressouvenez-vous, Frère, reprit-il, que c'est vous qui vous sauverez le premier. »

Il recueillit quelques aumônes pour se faire dire des messes, et donna cet argent à une pieuse et généreuse dame.

« Ne m'oubliez pas, lui dit-il, et quand je serai mort, faites-moi dire une messe avec l'argent de don Juan de Baéza.

— Mais comment savez-vous, répondit la dame, que vos Frères vous oublieront à ce point ?

Digitized by Google

— Cela est ainsi, reprit le Père. Je mourrai tel jour, et Dieu m'en a prévenu afin que je mette ordre à ma conscience. Ce jour-là, pensez à ma pauvre âme. »

Don Diégo d'Avila s'était réfugié dans l'hôpital du Bienheureux pour échapper à ses ennemis, qui le poursuivaient sous prétexte d'un meurtre dont il était accusé. Un jour le Père lui dit avec tendresse :

« Frère Diégo, vous feriez bien de quitter cette maison avant que la peste n'y entre.

— Vous lassez-vous déjà de me garder? répondit en souriant don Diégo.

— Non, mon Frère, non, bien certainement; mais je vous parle dans votre intérêt, car la peste viendra bientôt nous frapper. »

Don Diégo le crut et le remercia en lui faisant ses adieux.

« Embrassez-moi, Frère, dit le Bienheureux avec émotion, car quand vous reviendrez ici, vous ne m'y trouverez plus. »

Une nuit, un religieux de Saint-Dominique vit une troupe nombreuse et brillante d'Esprits célestes qui se dirigeaient vers l'hôpital du Père; cette nuit-là même ses Frères entendirent une harmonie toute divine dans sa cellule. Quand on lui en parla il dit : « Ce sera peut-être l'image de l'Enfant Jésus qui est dans ma chambre, que les Anges auront voulu honorer. » Mais ses Frères le pressèrent si fort qu'il ne put leur refuser de leur raconter cette vision : « Chers fils, leur dit-il, je vous la dirai donc pour votre consolation, car vous en avez grand besoin. Sachez que la nuit où vous entendîtes cette musique céleste et sentîtes ces parfums du paradis, ma chère Mère sainte Agnès, ma bonne protectrice, avec un grand nombre de ses compagnes, vint me trouver en chantant de suaves cantiques. Elle me dit que trois couronnes étaient pour moi préparées au ciel, que trois trônes étaient disposés, dont le mien serait occupé prochainement et les deux autres aussitôt après. » Il termina son discours en ajoutant que la peste sévirait bientôt dans Xérès, et qu'il en mourrait dans un moment de trouble et de confusion.

La peste atteignit Xérès, en effet, au commencement de

Digitized by Google

l'an 1600. Le Bienheureux se multiplia pour soigner les pestiférés dans ses hôpitaux et dans le reste de la ville. Trois cents personnes succombaient tous les jours; la frayeur augmentait encore les ravages du fléau. Le Père et ses compagnons le combattirent avec une intrépidité que rien ne pouvait abattre. Il alla aussi encourager les religieux des deux hôpitaux qu'il avait fondés dans les villes voisines. Quand il fut de retour, il réunit ses amis à sa pauvre table, et sur la fin du repas il leur dit cette parabole :

« Il y avait un homme qui avait passé quarante ans au service du Seigneur : beaucoup le haïssaient, mais beaucoup l'aimaient aussi. Dans un jour de calamité, Dieu envoya à cet homme une maladie dont il mourut en peu de temps. Les siens abandonnèrent son cadavre jusqu'au milieu de la nuit, disant entre eux : Il a eu beaucoup d'amis ; voyons s'ils viendront l'ensevelir. On appela quatre portefaix ; ils jetèrent un croc sur le corps le tirèrent hors de la chambre avec des cordes, jusqu'au milieu de la cour, où ils firent une fosse et l'enterrèrent. »

Ses amis l'écoutaient en silence, ne comprenant pas de qui il voulait parler.

« Eh bien, reprit-il, cet homme n'aurait-il pas été vraiment malheureux, s'il eût travaillé pendant quarante années pour le service du monde ? Quelle récompense de ses fatigues ! Ah ! tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul. »

Le 26 mai, la peste sembla redoubler de fureur ; le Bienheureux était au lit de ses chers malades, lorsqu'il se sentit frappé. Il reçut le coup mortel, comme un brave soldat, au champ d'honneur. On le transporta dans sa cellule, où il recommandait encore, tout mourant qu'il était, les malades qu'il n'avait pu soigner. « Ne vous effrayez pas, disait-il à ses religieux, de ce redoublement momentané du fléau ; après ma mort la peste cessera tout à coup. » Beaucoup de personnes vinrent le voir, et on remarqua qu'aucune d'elles ne fut atteinte de la peste. Le 3 juin, il reçut les derniers Sacrements avec une ferveur angélique. Ce jour-là il y eut un si grand nombre de victimes, que les plus courageux cédaient à l'effroi. Les religieux eux-mêmes ne purent

Digitized by Google

s'en défendre, et ils abandonnèrent leur Père mourant, comme il l'avait prédit. Il rendit à Dieu son âme, seul parmi les hommes, mais sans doute au milieu des Anges, de ses saints Patrons, en présence de cette divine Mère qu'il avait tant aimée. Il expira vers midi, le 3 juin de l'an 1600, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Quand on entra dans sa cellule, on le trouva à genoux, au pied d'un grand crucifix qu'il tenait étroitement embrassé. A la vue du cadavre, ses compagnons s'enfuirent, et Frère Pierre l'Égyptien tout le premier, comme le Bienheureux l'avait prédit. La nouvelle de sa mort consterna la ville ; il semblait que son dernier rempart s'écroulât ; mais nul ne vint pour l'ensevelir ; l'effroi glaçait tous les cœurs. Au milieu de la nuit, quatre portefaix s'approchèrent de la cellule, ils jetèrent un croc sur le corps, et le tirèrent avec des cordes du haut en bas des escaliers, jusque dans une fosse creusée dans la cour de l'hôpital, où ils l'enterrèrent.

Cependant la peste cessa, car cette précieuse victime avait apaisé le courroux du Ciel. La reconnaissance reprit ses droits dans le cœur des habitants de Xérès ; ils transportèrent le corps de leur bienfaiteur dans l'église de l'hôpital, où de nombreux miracles attestèrent la gloire et la puissance de ce grand Serviteur de Dieu et des pauvres. Il fut béatifié de nos jours, par notre bien-aimé Père le Pape Pie IX, le 13 novembre 1853.

(E. Daras.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Lumières, au diocèse de Cavaillon, fut béni solennellement le 3 juin de l'an 1663. Il doit son nom aux lumières, qui descendues des cieux, l'ont signalé il y a quelques siècles, à la dévotion des serviteurs de Marie.

Le 3 juin de l'an 1098, dans la première croisade, la ville d'Antioche de Syrie fut prise par l'armée des chrétiens, après un siége de neuf mois, par le secours de la très-sainte Mère de Dieu.

Le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde est un pèlerinage très-

Digitized by Google

ancien et très-fréquenté sur un rocher voisin de Marseille. On raconte qu'aux premières années du XIII^e^ siècle, un pêcheur, qui se voyait près de périr au milieu d'une affreuse tempête, aperçut au sommet de ce rocher une figure lumineuse en qui il crut reconnaître la très-sainte Vierge Marie ; il l'invoqua, et se vit en très-peu d'instants dans le port. D'autres navires se recommandant aussi à Celle que saint Bernard appelait l'Étoile de la mer, furent sauvés pareillement. La reconnaissance publique éleva alors une chapelle à la très-sainte Vierge sur le rocher ; on y plaça une sainte image de Marie qu'on appelle Notre-Dame de la Garde. C'était en 1218. Dès lors peu de marins de cette partie de la Provence s'embarquèrent sans se mettre sous la protection de la bonne Mère de la Garde en allant prier dans sa chapelle.

On descend tous les ans, à la Fête-Dieu, Notre-Dame de la Garde dans la ville de Marseille. Sa chapelle est pleine d'ex-voto qui témoignent des services immenses qu'elle a rendus. En 1832, elle a, en parcourant processionnellement Marseille, expulsé le choléra, qui enlevait cent à cent cinquante personnes par jour, et qui, dès le jour de sa visite, ne fit plus aucune victime.

Sa cloche est en argent et on l'entend à six lieues. Elle est due aux aumônes des marins.

Mais, depuis longtemps, la bonne ville de Marseille voulait remplacer la chapelle de Marie, trop petite pour la multitude des pèlerins qui venaient y prier. De nos jours donc, on bâtit une église charmante, surmontée d'une haute tour, que couronne une belle statue de Notre-Dame, qui de là domine au loin la mer. On la termina en mai 1864. Le 3 juin suivant fut fixé pour sa consécration. Elle se fit avec la plus grande pompe par les princes de l'Église : le cardinal de Villecourt, le cardinal Donnet, le cardinal Matthieu, l'archevêque d'Aix, les évêques de Marseille, de Belley et de Fréjus, accompagnés de cinq cents prêtres et entourés de cent mille pèlerins arrivés pour cette fête à Marseille, qui doit tant à Notre-Dame de la Garde et qui n'en a jamais été oublieuse.

Il y a en Espagne, dans l'ancien royaume d'Aragon, une autre image de Notre-Dame, à qui une femme confia la garde de son

Digitized by Google

petit enfant; or l'enfant tomba dans un puits et y resta quelque temps, mais surnageant, et il fut rendu sauf à sa mère.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Pergentin et Laurentin, frères, qui, encore enfants, après avoir souffert de cruels supplices et opéré de grands miracles pendant la persécution de Dèce, sous le président Tiburce, furent frappés par le glaive.

A Constantinople, les saints martyrs Lucilien et quatre enfants, Claude, Hypace, Paul et Denis, avec lesquels Lucilien, de prêtre des idoles devenu chrétien, fut après divers tourments, jeté dans une fournaise; mais la flamme ayant été éteinte par la pluie, ils en sortirent tous sains et saufs. Enfin, ayant été crucifié et les enfants frappés par le glaive, sous le président Silvain, ils consommèrent leur martyre.

Au même lieu, sainte Paule, vierge et martyre, qui pendant qu'elle ramassait le sang des susdits Martyrs, ayant été prise, battue de verges et jetée dans le feu, dont elle fut délivrée, fut enfin décapitée dans le même lieu où saint Lucilien avait été crucifié.

A Cordoue en Espagne, saint Isaac, moine, qui fut mis à mort par le glaive pour la foi de Jésus-Christ.

[1] TERTIO NONAS JUNII.

Aretii in Tuscia sanctorum martyrum Pergentini et Laurentini fratrum, qui in persecutione Decii, sub Tiburtio præside, cum essent pueri, post dira supplicia tolerata, et magna miracula ostensa, gladio cæsi sunt. — Constantinopoli sanctorum martyrum Luciliani, et quatuor puerorum Claudii, Hypatii, Pauli, et Dionysii : cum quibus Lucilianus, ex sacerdote idolorum Christianus factus, post varia tormenta in fornacem injectus est; sed flamma imbre extincta, omnes illæsi evaserunt : denique ipse cruci affixus, pueri autem gladio obtruncati, sub Silvano præside consummati sunt. — Ibidem sanctæ Paulæ virginis et martyris, quæ cum prædictorum martyrum sanguinem colligeret, comprehensa, virgis cæsa, et in ignem conjecta, sed liberata, demum et ipsa eodem loco, ubi sanctus Lucilianus crucifixus fuerat, decollata est. — Cordubæ in Hispania beati Isaac Monachi, qui pro fide Christi gladio necatus est. — Carthagine sancti Cæcilii presbyteri, qui sanctum Cyprianum ad Christi fidem perduxit. — In territorio Aurelianensi sancti Liphardi presbyteri et confessoris. — Lucæ in Tuscia sancti Davini confessoris. — Parisiis sanctæ Clotildis reginæ, cujus precibus vir ejus Clodoveus rex fidem Christi suscepit. — Ananiæ sanctæ Olivæ virginis.

Digitized by Google

A Carthage, saint Cécilius, prêtre, qui attira saint Cyprien à la foi de Jésus-Christ.

Au diocèse d'Orléans, saint Lifard, prêtre et confesseur.

A Lucques en Toscane, saint Davin, confesseur.

A Paris, sainte Clotilde, reine, par les prières de qui le roi Clovis, son époux, reçut la foi de Jésus-Christ.

A Anagni, sainte Olive, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Saint Athanase le Thaumaturge, solitaire dans une île du fleuve Sangari en Natolie, célèbre par ses miracles. Il mourut le 3 juin de l'an 860.

Saint Cone, moine bénédictin, vénéré dans le diocèse de Naples.

Saint Persévérant, fêté en ce jour.

Saint Fer, évêque, honoré en Lorraine.

Saint Pharnace, confesseur en Mingrélie, honoré chez les Grecs.

Saint Extricat, martyr à Rome avec plusieurs autres.

Saint Hilaire, premier évêque de Carcassonne.

Saint Valère, évêque, successeur de saint Hilaire.

Saint Ouid (*Auditus*), confesseur en Portugal.

Saint Adelbert, évêque de Côme dans le Milanais.

Le bienheureux Péregrin, de l'Ordre des Camaldules.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles-René Collas du Bignan, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, supérieur du Petit-Séminaire de Bourges, condamné à la déportation comme prêtre réfractaire, embarqué sur le navire *Les deux Associés*, mort en mer le 3 juin 1794.

Louis Letoulec, prêtre du diocèse de Vannes, condamné comme le précédent, embarqué à Rochefort, mort sur le navire le 3 juin 1794.

Prosper Lesuire, prêtre du diocèse de Tours, chanoine à Champigny-sur-Vende, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné à Tours le 3 juin 1794.

Digitized by Google

QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

Saint François Caracciolo, fondateur des Clercs Réguliers Mineurs. — Saint Quirin, évêque de Siscia, martyr. — Saint Métrophane, évêque de Byzance. — Saint Optat, évêque de Milève. — Sainte Nennoke, vierge et abbesse. — Saint Petrock, abbé. — Saint Gautier, abbé en Italie. — La Bienheureuse Marguerite, princesse de Brabant. — Le Bienheureux Pierre de Bono, moine de Cluny. — Le Vénérable Beudin, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DES CLERS-RÉGULIERS-MINEURS.

Le XVI^e^ siècle fut fécond en Ordres religieux jusqu'à ses derniers jours : après avoir donné à l'Église, dans sa jeunesse, les Théatins, les Capucins, les Barnabites, les Jésuites, les Oratoriens, les Ursulines, et plus tard les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, de Saint-Camille-de-Lellis, de Saint-Pierre-d'Alcantara, les Carmélites de Sainte-Thérèse, il enfanta encore dans sa vieillesse, et tout à fait sur son déclin, les Clercs-Réguliers-Mineurs de Saint-François Caracciolo. Dieu voulait ainsi réparer les pertes de son Église, et se former de nouvelles légions d'intrépides soldats pour combattre les ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La maison Caracciolo était une des plus illustres du royaume de Naples ; elle se divisait en plusieurs branches, auxquelles appartenaient les principautés de Villa-Santa-Maria, de Marsico-vetere, de Santo-Bono, les duchés de Martina et de Celenza. Les parents de saint François, dont Ferrante Caracciolo et dona Isabella Barattucci, étaient seigneurs des deux terres voisines de Villa-Santa-Maria et de Montelopiano, dans l'Abbruzze citérieure. Ils eurent trois garçons : le premier, don Fulvio, d'où sortent les princes actuels de Villa-Santa-Maria ; le second, don Antonio, qui fut un Théatin fort estimé dans son Ordre, et le troisième, don Ascanio Caracciolo, dont nous allons raconter la vie.

Digitized by Google

Il naquit à Villa-Santa-Maria, le 13 octobre de l'an 1563. Dès son enfance, il se fit remarquer par un vif amour de la très-sainte Vierge. Aussitôt qu'il put le faire, il récita chaque jour le petit office et le Rosaire ; il jeûnait tous les samedis en son honneur. Ce fut la source des bénédictions dont le Seigneur se plut à le combler. On distinguait aussi en lui une tendre compassion pour les pauvres, auxquels il donnait tout ce qu'il pouvait, se retranchant de sa nourriture pour augmenter ses aumônes ; un vif désir de conserver la pureté de l'âme et du corps, fuyant les conversations légères, reprenant souvent et chassant ses domestiques lorsque leurs mœurs étaient corrompues. Afin d'échapper aux dangers de l'oisiveté, il passait la meilleure part de son temps à la chasse, brisant son corps par la fatigue. Il ignorait encore ce à quoi Dieu l'appelait, lorsqu'une maladie terrible lui vint révéler ses desseins de miséricorde.

A l'âge de vingt-deux ans, il fut attaqué de la lèpre. La maladie fit sur lui des ravages affreux. Quand il vit son corps en ce déplorable état, il comprit la vanité du monde, de la jeunesse, de la beauté, qu'un peu de venin détruit si vite ; il résolut dès lors de s'attacher aux choses qui ne passent pas, et promit à Dieu de lui appartenir tout entier, de lui consacrer le reste de sa vie, s'il daignait lui rendre la santé. Comme c'était tout ce que désirait Notre-Seigneur, la maladie disparut presque aussitôt, et d'une manière si merveilleuse, qu'on ne put y méconnaître la main divine.

Fidèle à sa promesse, le Saint vendit ce qu'il avait en propre, en distribua le prix aux pauvres, et partit pour Naples, avec la permission de ses parents. Il y étudia la théologie pendant deux ans, après lesquels il fut ordonné prêtre. Il s'associa alors à la Confrérie des Pénitents-Blancs, qui avait pour but de secourir les pauvres et d'assister les criminels condamnés au gibet. Un jour qu'il priait dans l'oratoire de la Confrérie, le domestique de don Fabrizio Caracciolo, de la branche des princes de Marsicovetere, lui remit un billet qui portait cette inscription : A don Ascanio Caracciolo, de la Compagnie des Pénitents-Blancs. C'était donc bien à lui que la lettre était adressée. Il la prend et voit en

Digitized by Google

la lisant qu'on l'invitait à se rendre chez don Fabrizio pour se concerter avec un noble génois, nommé Adorno, sur la fondation d'un nouvel Ordre religieux. Don Ascanio reçoit cette invitation comme un avis du Ciel et se rend promptement chez don Fabrizio. Il y trouve l'abbé Adorno, se jette à leurs pieds et s'offre à eux sans réserve, de cœur et d'âme, pour l'accomplissement de leurs desseins.

Don Fabrizio et Adorno furent stupéfaits : ils pensaient envoyer la lettre à un Caracciolo de la branche des Marsicovetere, et ils n'avaient pas réfléchi que tous deux portaient le même prénom. Ils accueillirent cependant don Ascanio comme un compagnon que la Providence leur adressait, et lui expliquèrent la méprise à laquelle ils devaient le bonheur de le connaître. Tous trois alors remercièrent le Seigneur de les avoir ainsi réunis. Ils se retirèrent ensemble aux Camaldules, près de Naples, et là, dans la solitude, dans la méditation, dans les austérités de la pénitence, ils préparèrent les règles de l'Institut dont Adorno avait depuis longtemps l'idée, mais dont le Saint, quoique dernier venu, devait être le véritable fondateur.

Le but d'Adorno était de fonder une nouvelle Compagnie de Clercs-Réguliers qui pussent mener à la fois la vie contemplative et la vie active, afin de concilier ce qu'ils devaient à leur avancement dans la perfection et au bien du prochain. C'est sur ce principe qu'ils établirent les constitutions de leur Ordre. Aux trois vœux ordinaires, ils en ajoutèrent un quatrième, celui de ne rechercher aucune dignité étrangère à leur Congrégation. Pour que la pénitence fût en quelque sorte permanente, un des Frères devait être chaque jour, à tour de rôle, chargé de jeûner au pain et à l'eau, un autre de la discipline, un troisième de porter le cilice. Chaque religieux faisait aussi une heure d'oraison devant le très-saint Sacrement, afin que l'adoration y fût perpétuelle. C'est le cœur brûlant de don Ascanio qui avait demandé pour son Dieu ces témoignages d'amour.

Quand la règle eut été arrêtée, les trois saints amis revinrent à Naples, où d'autres compagnons s'offrirent bientôt à eux. Arrivés au nombre de douze, ils pensèrent qu'il était convenable

Digitized by Google

d'obtenir l'approbation apostolique avant d'aller plus loin. Adorno et don Ascanio furent chargés de porter les constitutions à Rome pour les faire approuver. Ils partirent à pied, en vrais pauvres de Jésus-Christ, mendiant sur le chemin, recevant l'hospitalité des amis de Dieu.

A Rome, on était prévenu de leur arrivée prochaine, et les parents, les alliés, les amis de leurs deux familles, qui sont des plus considérables à Naples et à Gênes, se proposaient de leur faire un accueil digne de leur naissance. Mais les serviteurs de Dieu avaient prévu ce dessein; quand ils furent au pied des remparts de Rome, au lieu d'entrer par la porte de Saint-Jean de Latran, ils prirent à droite, passèrent devant la basilique de Saint-Laurent et vinrent demander l'hospitalité au couvent des Capucins. Ceux-ci les reçurent avec tous les pauvres qui se présentent chaque soir à la porte de leur monastère. Don Ascanio eut pour compagnon de table et de lit un lépreux qu'il servit avec un grand amour, nettoyant et baisant ses plaies.

Le lendemain, les deux pèlerins commencèrent la visite des sanctuaires et des églises, afin de mettre leur Ordre sous la protection des Apôtres, des Martyrs, des Saints illustres dont l'heureuse Rome possède les précieuses reliques. Vers le milieu du jour, ils allaient avec les autres pauvres manger un peu de soupe et de pain à la porte de quelque monastère; le soir ils se retiraient dans un hôpital. C'est au milieu de ces compagnons de leur pauvreté, que leurs parents les trouvèrent enfin; ils voulurent les emmener dans leurs palais, mais ils ne purent rien gagner sur ces cœurs généreux. Le seul service qu'ils parvinrent à leur faire accepter, fut de les introduire auprès du Souverain-Pontife.

Sixte-Quint dirigeait alors la barque de saint Pierre avec cette main ferme et hardie, avec cette grandeur d'âme qui ont rendu sa mémoire si chère à l'Église et son nom immortel. Il les accueillit gracieusement, et pénétrant tout d'un coup l'esprit supérieur qui les dirigeait, il nomma une Commission de trois cardinaux pour examiner leur projet. Il voulut les voir souvent, se plaisant à les entretenir longuement, surtout notre saint François, dont il ne pouvait assez admirer la sagesse dans un âge si jeune, car il avait à peine vingt-cinq ans.

Digitized by Google

Cependant les trois cardinaux avaient repoussé tout d'une voix le dessein d'approuver un nouvel Ordre de Clercs-Réguliers. Saint François eut recours à la prière, ce levier si puissant dans les affaires humaines. L'oraison fit ce que n'auraient pu obtenir les sollicitations les plus pressantes. Après deux mois, les cardinaux se sentirent inspirés de reprendre l'examen des constitutions; cette fois ils les approuvèrent. Le cardinal Montalte, neveu de Sixte-Quint, manifesta hautement la protection qu'il accordait au nouvel Institut. Le 1er juillet de cette même année 1588, le Pape faisait expédier la bulle d'érection de l'Ordre sous le titre de *Prêtres* ou *Clercs-Réguliers-Mineurs*. Il avait ajouté ce dernier nom, en témoignage d'attachement pour les Frères-Mineurs de Saint-François d'Assise, dont il avait fait partie, et comme preuve de l'intérêt qu'il portait à une Congrégation qu'il appelait sa fille, étant née sous son pontificat. Le quatrième vœu n'avait pas été mentionné dans la Bulle, mais il l'autorisa de vive voix, et il exhorta les deux fondateurs à introduire leur Ordre en Espagne, si fidèle alors à l'Église, si célèbre par les Saints qu'elle produisait, s'offrant de les recommander au grand roi catholique Philippe II.

Au mois d'août suivant, les deux serviteurs de Dieu revinrent à Naples comme ils en étaient partis, en pauvres mendiants. Ils eurent beaucoup de peine à trouver une église pour s'y établir, et furent contraints de faire leur profession dans l'oratoire des Pénitents-Blancs, où, du reste, leur Ordre avait pris naissance. Ils prononcèrent leurs vœux le 9 avril 1589, qui était le dimanche de Quasimodo, entre les mains du vicaire général de Naples, l'archevêque étant alors en Pologne par les ordres de Sixte-Quint. C'est à cette occasion que don Ascanio prit le nom de François, afin de se mettre sous la protection du séraphique Patriarche, auquel ce titre de Clerc-Régulier-Mineur le rattachait déjà. Peu après, on leur céda la maison et l'église paroissiale de la Miséricorde, qui devint le premier siége de leur Ordre.

Leurs compagnons étant bien établis dans ce couvent, saint François et Adorno partirent pour l'Espagne, où ce dernier, qui avait autrefois habité Madrid, avait d'importantes affaires à ré-

Digitized by Google

gler. Ils voulaient en même temps obéir à la recommandation de Sixte-Quint. Ils firent ce voyage, comme celui de Rome, à pied, vivant d'aumônes, marchant à la garde de Dieu. A Madrid, ils reçurent l'hospitalité d'un bon aubergiste qui les regardait comme des Saints, ce qui les força de se retirer dans un couvent de Carmes déchaussés, pour échapper aux témoignages de vénération du peuple. Mais, à la cour, ils ne purent obtenir l'autorisation d'établir leur Ordre en Espagne. Le temps n'était pas encore venu. Dieu les consola de cet échec par deux rencontres extraordinaires qu'ils firent à Valence, lorsqu'ils s'en revenaient en Italie.

La première fut d'un religieux qu'on appelait le Prieur anglais, parce qu'il était en effet un catholique d'Angleterre réfugié en Espagne pour fuir les persécutions de la reine Élisabeth. Ils le trouvèrent aux portes de Valence. Il semblait les attendre, instruit sans doute de leur arrivée par une révélation divine. Aussitôt qu'il les eut abordés, il les entretint de leur Ordre, des fatigues qu'ils avaient souffertes pour son établissement, de celles qui les attendaient encore. Avant de les quitter, il prit saint François à l'écart, et lui dit que sa Congrégation fleurirait bientôt en Espagne, et qu'il en serait le premier général.

Après son départ, ils entrèrent dans la ville, et allèrent demander l'aumône au couvent des Dominicains. Il y avait un grand nombre de pauvres à la porte, et le portier, qui était un saint Religieux, leur donnait à tous à manger. Quand ce fut le tour de nos voyageurs, il leur remit à chacun un chapelet, de ceux qu'il faisait lui-même, et leur fit signe de l'attendre. La distribution finie, il les emmène dans sa cellule, leur sert à manger, et leur demande pour récompense la faveur de baiser leurs pieds, ce qu'il fit malgré leur résistance. Les deux pèlerins, tout confus de cet honneur, voulurent savoir pourquoi le religieux les mortifiait ainsi :

« Vous êtes, leur répondit-il, les fondateurs d'un Ordre nouveau qui se répandra bientôt pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et qui fleurira particulièrement dans ce royaume.

— Et quand ces choses arriveront-elles? demanda S. François.

Digitized by Google

— Il se passera encore plus de trois ans, reprit le serviteur de Dieu.

— Il en faudra plus de quatre, dit saint François, sans compter la patience et la confiance en Dieu, dont nous aurons besoin. »

En quoi, ils montrèrent tous deux l'esprit prophétique dont ils étaient animés, car l'établissement de l'Ordre en Espagne se fit à l'époque qu'ils avaient marquée.

Dix-sept ans auparavant, en 1573, Adorno, passant par Valence, avait entendu la même prédiction de la bouche de saint Louis Bertrand, dans ce même couvent de Saint-Dominique. Le Saint s'était jeté à ses pieds, et comme Adorno s'étonnait de son action, saint Louis Bertrand lui répondit :

« Cet honneur vous est dû, parce que Dieu vous a destiné pour fonder une religion qui servira utilement l'Église de Jésus-Christ. »

Saint François et Adorno rencontrèrent à Valence des marchands qu'ils avaient connus à Madrid ; ils allaient s'embarquer pour l'Italie, et leur offrirent de faire le voyage avec eux. Ils se rendirent donc tous ensemble au port de Dénia, à une journée de chemin de Valence. Là, saint François réunit les matelots et les passagers dans une chapelle de la très-sainte Vierge qui était sur le bord de la mer. Il leur fit entendre que de grands périls les attendaient dans cette traversée, et qu'ils eussent à se mettre sous la protection de l'Étoile de la mer, à qui les vents et les flots obéissent.

Trois jours après leur départ, le ciel s'obscurcit, le vent s'éleva et une tempête affreuse menaça de les engloutir dans les flots. Les matelots, après avoir lutté longtemps, perdirent courage ; les passagers se préparaient à la mort ; saint François et son compagnon conservaient seuls leur sang-froid et une vive confiance en Dieu ; ils rassuraient les passagers, encourageaient les matelots, consolaient les marchands. Cependant le navire, vaincu par les vents, s'en allait au gré de la tempête ; on avait perdu tout espoir, lorsque saint François assura que personne ne périrait, qu'ils seraient tous sauvés. En effet, le navire, après avoir

Digitized by Google

passé au milieu des écueils, s'en vint échouer sur le sable sans avoir reçu aucun grave dommage.

On comprend assez quelle fut la joie des passagers : ils entouraient saint François, aux prières duquel ils se voyaient redevables de leur salut ; en sorte que le Saint et son compagnon, pour échapper aux témoignages de reconnaissance qui les humiliaient, demandèrent à descendre à terre. Ils s'enfoncèrent dans une vaste et épaisse forêt, avec le désir d'y passer la nuit en prières, mais la fatigue l'emportant, ils s'endormirent, après s'être nourris de quelques racines. Le lendemain matin, ils voulurent revenir au navire ; mais Dieu permit qu'ils s'égarassent. Ils errèrent pendant quatre jours dans ces bois immenses, ignorant où ils allaient et comment ils en pourraient sortir. Le cinquième jour, ils supplièrent Dieu de venir à leur aide, s'il ne voulait les laisser mourir, car accablés par la fatigue, par le manque de nourriture, ils sentaient leurs forces et leur courage défaillir. Presque aussitôt une femme couverte de haillons, les cheveux épars, tenant un enfant dans ses bras et un autre par la main, passa non loin d'eux. Ils l'appelèrent, mais cette espèce de sauvage, jetant un grand cri, s'enfuit au plus vite.

Sa vue leur donna cependant quelque espoir ; ils arrivèrent bientôt à une caverne, où ils trouvèrent des fruits et des morceaux de pain noir. Une chèvre broutait auprès de la grotte ; elle se laissa traire ; et, trempant dans son lait le pain desséché qu'ils avaient trouvé, ils sentirent leurs forces renaître. Enfin, après avoir encore marché quelque temps, ils sortirent de la forêt et virent la mer à leurs pieds. Quelques pêcheurs raccommodaient leurs filets sur la plage : ils les appelèrent. Ces bonnes gens leur apprirent qu'ils étaient dans les États de la République de Gênes. Ils leur demandèrent s'il n'y avait pas dans les environs quelque navire qui allât à Naples. Ils leur répondirent qu'un vaisseau s'était réfugié dans un petit port voisin, à cause de la tempête, et qu'ils le croyaient sur le point de se diriger vers cette ville. Le Saint et son compagnon y allèrent aussitôt. Le capitaine les accueillit avec bienveillance, leur offrit de les mener à Naples et voulut les recevoir à sa table pendant toute la traversée. Ainsi

Digitized by Google

ils arrivèrent à Naples en très-peu de temps, grâce à la tempête, à leur égarement dans la forêt, à la rencontre providentielle de ce navire. En quittant Valence, le Saint avait demandé à Notre-Seigneur de le conduire auprès de ses frères aussi promptement qu'il serait possible ; et Notre-Seigneur, avec sa bonté ordinaire, avait exaucé ses vœux par des moyens qui semblaient les éloigner du but et qui pourtant les en rapprochaient : tant les voies de Dieu sont différentes de celles des hommes ! tant il est bon de s'abandonner aveuglément à sa Providence, qui ne nous trompe jamais !

Pendant l'absence des fondateurs, l'Institut avait pris un grand accroissement ; le couvent de la Miséricorde était devenu trop étroit. Saint François obtint, non sans peine, l'église de Sainte-Marie-Majeure et la maison voisine. Il s'y établit avec une joie très-vive de placer ainsi son Ordre sous la protection plus spéciale de la très-sainte Vierge. Cette bonne Mère, au reste, leur avait déjà donné des preuves de l'intérêt qu'elle prenait à leurs affaires et dès le commencement de la fondation elle avait encouragé Adorno dans ses desseins, en lui disant : « Ne crains rien ; je mets sous ma garde l'Ordre que tu prémédites. »

Cette prise de possession de Sainte-Marie-Majeure eut lieu le 9 février 1591. Le 29 septembre suivant, Adorno revenant de Rome, où il avait obtenu de Grégoire XIV la confirmation de son Ordre, rendit à Dieu sa belle âme. Son œuvre était accomplie, sa mission achevée, il était juste qu'il allât recevoir la couronne qu'il avait conquise. Le Saint fut élu pour le remplacer dans le gouvernement de l'Ordre, et eut le premier le titre de général, comme on le lui avait prédit à Valence. Il accepta cette charge avec une amère douleur, et contraint en vertu de la sainte obéissance. Peu après Dieu le rappela en Espagne, où le marquis d'Aponte, père d'un des religieux de Sainte-Marie-Majeure, allait occuper le poste de président du suprême conseil d'Italie. Ce seigneur offrit au Saint de l'emmener avec lui, ce qu'il accepta, se souvenant de la recommandation de Sixte-Quint et des promesses qui lui avaient été faites.

Cette fois, en effet, Philippe II accueillit avec bienveillance la

Digitized by Google

demande d'autorisation qui lui fut adressée pour l'établissement de l'Ordre en Espagne. Il chargea le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède, de l'examen de cette affaire, lequel accorda aussitôt la permission de fonder une maison à Madrid. Le Saint donna à ce premier couvent le nom du glorieux patriarche saint Joseph. Les cellules étaient petites, l'église étroite et pauvre, mais la grâce de Dieu suffisait à tout. Le bien que faisaient les nouveaux religieux, et surtout notre saint François, était immense : les pécheurs se convertissaient en foule à leur voix ; l'église était toujours pleine de gens qui voulaient se réconcilier avec Dieu.

Le démon, furieux de se voir arracher tant de proies, résolut de renverser ce nouvel établissement avant qu'il ne fût affermi ; il suscita contre les religieux un seigneur qui mit dans son parti le conseil royal de Castille ; on représenta au conseil qu'il avait refusé déjà l'autorisation ; que la permission du cardinal Quiroga était un empiétement sur ses droits ; en conséquence, le conseil ordonna de fermer la maison, et aux religieux de sortir d'Espagne dans un délai de dix jours.

Dans cette triste conjecture, le Saint eut encore recours à l'oraison ; un noble chevalier, touché de compassion, obtint de Philippe II une prorogation de quinze jours, puis d'un mois ; mais le conseil tint bon, et déclara que si les religieux ne partaient, il les ferait reconduire à la frontière sur des charrettes, comme des malfaiteurs. Cette fois, personne n'osa plus intercéder auprès du roi, dans la crainte de se mettre à dos le redoutable conseil de Castille. Le Saint accourut à l'Escurial, où était alors la cour, pour supplier lui-même Philippe II ; mais Notre-Seigneur l'avait prévenu, et la prorogation l'attendait. Au retour, comme il était accablé de fatigue, un jeune homme lui offrit son cheval et disparut après l'avoir déposé à la porte de son couvent.

Au mois de juin de l'an 1596, le Saint revint à Rome, où il fonda l'hospice de Saint-Léonard. Clément VIII, qui régnait alors, le reçut avec une grande bonté, sur la recommandation du cardinal de Montalte, neveu de Sixte-Quint. Ayant appris les traverses qu'il éprouvait en Espagne, il écrivit à Philippe II avec tant d'instance,

Digitized by Google

que le roi arrêta enfin les persécutions du conseil royal de Castille.

Après avoir fondé son couvent de Saint-Léonard, et orné l'église avec les dons des fidèles, saint François partit pour Naples en passant par Aquila et Villa-Santa-Maria, qui était un fief de sa maison. Ses vassaux accoururent en foule, heureux de revoir le fils de leurs maîtres; mais le Saint leur montrant un crucifix leur dit avec force : « Voilà celui que vous devez honorer, et non un misérable comme moi, qui suis le dernier des hommes et qui vous ai scandalisés pendant tant d'années. » Alors il leur demanda pardon avec larmes et s'en alla cacher ensuite dans un coin de la maison, où il passa la nuit en prières.

Au mois de mai de l'année suivante, le chapitre général réélut le Saint pour trois années ; mais il fit tant d'instances auprès de Clément VIII, que son élection ne fut confirmée que pour une année seulement, au bout de laquelle il devint prévôt du couvent de Sainte-Marie-Majeure, à Naples, et maître des novices. La ville se ressentit bientôt des ardeurs de sa charité ; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, dotait les jeunes filles pauvres, ramenait les pécheurs par ses prédications et ses prières. En même temps il formait de saints religieux qui furent le soutien et la gloire de son Ordre.

A Madrid, les persécutions du conseil avaient cessé, mais la haine était loin d'être éteinte ; on répandit contre les Clercs-Mineurs des calomnies si affreuses que la justice s'en émut ; les auteurs de ces bruits infâmes furent découverts et condamnés à une peine ignominieuse. Dans une circonstance si critique, le Saint fut renvoyé en Espagne. Dès son arrivée à Madrid, sa première démarche fut de s'aller jeter aux pieds des ministres du roi et d'obtenir par ses larmes le pardon de ses ennemis. Il rendit ensuite une visite au plus implacable d'entre eux ; il l'adoucit si bien par ses manières aimables et polies, que ce seigneur, ne pouvant plus résister à ses prévenances et à la grâce qui le pressait intérieurement, devint son meilleur ami et son plus zélé protecteur.

Philippe II venait de mourir ; son fils, le roi Philippe III, s'était

Digitized by Google

retiré à Valladolid ; le Saint se présenta devant lui, et obtint de sa générosité d'abondantes aumônes pour l'érection d'un couvent et d'une église dans cette ville. Il établit un autre couvent à Alcala de Henarès, où le grand et vénérable cardinal Ximenès avait fondé une université déjà célèbre. C'est là que devaient étudier les meilleurs sujets de l'Ordre. Le Saint revint ensuite à Madrid exercer la charge de maître des novices au couvent du Saint-Esprit, qui avait remplacé celui de Saint-Joseph.

Un jour il vit entrer dans la maison un homme qui se nommait Eugène Hurtado. « Mon frère, lui dit le Saint, n'oubliez pas que Notre-Seigneur vous veut dans notre Ordre, car vous m'avez coûté bien des pénitences et des prières. » Hurtado fut surpris d'entendre parler ainsi un religieux qui ne l'avait jamais vu, mais quoiqu'il fût alors occupé d'affaires très-importantes, dont l'avait chargé la cité d'Alcala, la grâce de Dieu l'amena comme malgré lui dans l'Ordre, où il rendit de très-grands services par sa vertu et ses mérites.

Je ne puis raconter tous les miracles que fit à Madrid le bienheureux saint François ; je rapporterai seulement un trait d'humilité qui le peint tout entier.

Il avait coutume, en passant devant une image de la très-sainte Vierge, de lui dire un *Ave Maria ;* une fois, emporté par son amour, il récita tout haut la prière, de sorte que le supérieur l'entendit. Il sortit de sa cellule et lui dit : « Père, souvenez-vous que nous sommes dans un moment de silence, taisez-vous. » Le Saint se tut aussitôt et se mit à genoux pour recevoir la correction de son supérieur ; il y resta une heure et demie, jusqu'à ce qu'enfin le supérieur lui envoyât dire de se lever.

Après être resté quelques années en Espagne, où l'Ordre s'était accru d'une manière étonnante, il revint en Italie et fonda à Rome le couvent de Saint-Laurent-in-Lucina. Nommé une seconde fois prévôt de la maison de Naples, puis vicaire général de l'Ordre pour l'Italie, il acheva d'affermir l'Institut par l'admirable exemple de ses vertus et l'autorité de ses miracles. Il guérissait avec le signe de la Croix tous les malades qu'on lui amenait, et chassait les démons par la force de sa parole.

Digitized by Google

En 1607, voyant son œuvre à peu près accomplie, il obtint de se démettre de ses emplois, afin de pouvoir vivre tout en Dieu, il choisit pour sa demeure le dessous d'un escalier de la maison de Naples, où souvent on le trouvait élevé en extase, les bras étendus en croix. Encore qu'il eût fait vœu de renoncer à toutes les dignités de la terre, le Pape Paul V lui offrit plusieurs évêchés; mais il ne put jamais triompher de la résistance désespérée du saint homme. « Je veux faire mon salut dans mon petit coin, disait-il à ses compagnons, car il faut mourir, et souvent lorsqu'on y pense le moins. Je n'ai plus que quelques jours de vie, disait-il encore, nous voici à la fin. »

Dieu lui avait sans doute révélé sa mort prochaine; car prêchant un jour au peuple sur l'incertitude du moment de la mort, il s'écriait : « Qui sait si je serai encore vivant dans un an? qui sait si je ne mourrai pas cette annnée-même? » Il y mourut en effet.

Il était parti au commencement de mai 1608, pour établir un couvent de son Ordre à Agnone; passant par Lorette, il voulut visiter la sainte maison qu'avait habitée la très-sainte Vierge, et où le Verbe s'est fait chair. A force d'instances il obtint des gardiens la faveur d'y rester la nuit en prières. Lorsqu'il implorait la protection de la Reine du ciel pour son Ordre, Adorno, son ancien compagnon, lui apparut en habit de religieux, mais tout resplendissant de lumière. Il l'assura d'un visage riant de la protection de la très-sainte Vierge, et lui dit qu'il jouissait déjà de la gloire; qu'il l'y suivrait bientôt, et que deux autres religieux mourraient aussitôt après lui.

Le lendemain le Saint continua son voyage; en arrivant à Agnone, il dit ces paroles prophétiques : *Hæc est requies mea in seculum seculi* : voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles; mais on ne le comprit pas, car il se portait à merveille. Il rencontra un jeune homme qui menait une vie licencieuse, et l'avertit de se convertir au Seigneur, lui disant qu'il était temps de sortir de la voie qui le conduisait à la perdition éternelle. Ce jeune insensé accueillit en riant ses avis, et lui répondit en se moquant de ses menaces.

Digitized by Google

« Eh bien, reprit le Saint avec un regard sévère, puisque tu te railles de ce dernier appel de la miséricorde de Dieu, avant une heure tu tomberas dans les mains de sa justice.

Il mourut en effet avant que l'heure fût écoulée, et sans avoir voulu faire pénitence, au grand effroi de tous ceux qui furent témoins de cet épouvantable châtiment.

Le premier jour de juin, le Saint fut atteint d'une légère fièvre, il la supporta d'abord avec courage, mais le mal croissant d'heure en heure, les médecins le forcèrent à se mettre au lit. Il se prépara aussitôt à la mort. On l'entendait répéter souvent : « Seigneur Jésus, que vous êtes bon ! Seigneur, ne me refusez pas ce sang précieux que vous avez répandu pour moi. O Paradis ! ô Paradis ! » s'écriait-il en se soulevant sur son lit, comme pour s'élancer vers le ciel.

Le mardi, qui était le 3 juin et l'avant-veille de la Fête-Dieu, il reçut les derniers Sacrements avec une piété vraiment angélique. Il prit ensuite son crucifix d'une main, une image de la très-sainte Vierge de l'autre, et regardant ainsi alternativement son Père et sa Mère, il passa les dernières heures de sa vie en une douce contemplation. Le mercredi, une heure avant le coucher du soleil, on l'entendit s'écrier : « Allons, allons !

— Et où voulez-vous aller, Père François ? lui dit-on.

— Au ciel, au ciel, » répondit-il d'une voix claire et le visage plein de joie.

Il mourut en prononçant ces paroles, le 4 juin de l'an 1608, âgé de quarante-quatre ans sept mois et vingt-deux jours.

Le corps de saint François Caracciolo fut rapporté à Naples, et les miracles se multipliant à son tombeau, le Patriarche des Clercs-Réguliers-Mineurs, béatifié par Clément XIV, fut enfin canonisé par Pie VII, le 24 mai 1807. (E. DARAS.)

SAINT QUIRIN,

ÉVÊQUE DE SISCIA, MARTYR.

Saint Quirin était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save [1]. Saint Jérôme fait de lui une mention honorable

[1] Siscia n'est plus qu'un bourg de Hongrie appelé Sisek ou Sisseg. Le siége épiscopal a été transféré à Zagrab, capitale de la Croatie.

Digitized by Google

dans sa Chronique, sous l'an 309. Saint Prudence l'appelle un « illustre martyr. » Fortunat le compte aussi parmi les plus célèbres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 juin 303 ou 304. Ses Actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

Le saint évêque ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté. Comme il cherchait quelque lieu de retraite, il fut pris et conduit à Maxime. « Où fuyiez-vous, lui dit ce magistrat, quand mes gens vous ont arrêté? — Je ne fuyais pas, répondit l'évêque; j'obéissais aux ordres de mon Maître. Car il nous a été dit : Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre. — Quel est ce Maître à qui vous obéissez si bien? — Ce Maître est Jésus-Christ, qui est aussi le véritable Dieu. — Et ne savez-vous pas que les ordres des empereurs s'étendent partout? On vous aurait trouvé en quelque lieu que vous eussiez été caché, et celui que vous nommez le véritable Dieu n'aurait jamais pu vous empêcher de tomber entre nos mains, comme en effet, il n'a pu vous en garantir. — Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, et en quelque lieu que nous nous trouvions, il peut nous secourir; il était avec moi quand j'ai été arrêté, et à l'heure que je vous parle, il me fortifie, il me rassure, et c'est lui qui vous répond par ma bouche. — Vous ne cherchez par ces longs discours qu'à vous dispenser d'obéir, ou du moins à obéir plus tard; tenez, lisez avec respect ces divins caractères, et ne différez plus à vous soumettre aux ordres qu'ils contiennent. — Je n'en reçois point de cette sorte, parce qu'ils sont pleins d'impiété, et que contre le commandement exprès de Dieu, ils obligent ses serviteurs à sacrifier à vos dieux, qui ne sont que des divinités imaginaires. Il n'en est pas de même de mon Dieu; il est au Ciel, sur la terre et dans la mer. Il est en tous lieux, il est au-dessus de toutes choses, parce qu'il contient et renferme toutes choses. — Bon homme, quelles fables nous débitez-vous là? Allons l'encensoir à la main, venez, et apprenez aujourd'hui qu'il y a des dieux que vous ne connaissez pas encore. Vous ne

Digitized by Google

vous repentirez pas d'avoir obéi, et cette soumission vous vaudra plusieurs degrés d'intelligence. Tâchez donc de vous persuader vous-même de la nécessité de cette soumission ; et si vous n'êtes pas encore convaincu de l'existence de nos dieux, feignez du moins de l'être. Sinon, vous pouvez vous attendre à toutes sortes de tourments, et enfin à une mort horrible. — Ces tourments dont vous me menacez ne feront qu'augmenter ma gloire, et cette mort horrible dont vous croyez m'épouvanter ne sera qu'un passage à une vie éternelle, si toutefois je ne m'en rends pas indigne ; pour éviter ce malheur, j'ai résolu de ne point obéir à vos empereurs, mais de n'obéir qu'à mon Dieu. Je ne crois point que vos dieux soient des dieux, et je ne brûlerai point d'encens sur l'autel des démons. Je n'en connais point d'autre que celui de mon Dieu, et c'est sur cet autel que j'ai offert plus d'une fois des sacrifices d'agréable odeur. — Votre folie vous sera funeste, et elle pourrait bien vous conduire à la mort. Croyez-moi, sacrifiez aux dieux. — Je ne sacrifie point à des démons. Car il est écrit : Tous les dieux des nations ne sont que des démons [1]. »

Alors Maxime lui fit donner plusieurs coups de bâton. Après que Quirin les eut reçus, Maxime lui dit : « Ouvrez les yeux enfin, et reconnaissez que les dieux de l'empire sont tout-puissants ; cet aveu vous vaudra une place parmi les prêtres de Jupiter. Mais si vous persistez toujours dans votre incrédulité, je vous renverrai devant le gouverneur de la province [2], qui ne vous fera aucun quartier, et vous serez condamné à la mort sans rémission. — Ce sera pour lors que je serai véritablement prêtre, répondit Quirin, que j'en ferai les fonctions sacrées en m'offrant moi-même à mon Dieu en sacrifice. Au reste, les coups que vous m'avez fait donner ne m'ont point fait de mal ; je me livrerai volontiers à de plus grands tourments, afin que ceux qui sont sous ma conduite connaissent que le chemin des souffrances est le plus court et le plus aisé pour arriver au Ciel. — Qu'on le mène en prison, reprit Maxime, et qu'on le charge de chaînes, nous verrons si ce traitement le rendra plus sage. — La prison ne me

[1] *Psalm.* XCV.

[2] Amantius, gouverneur de la première Pannonie.

Digitized by Google

fait point de peur; ce ne peut être pour moi qu'un séjour agréable, puisque j'y serai avec mon Dieu, qui est toujours avec ceux qui l'adorent et qui l'aiment. »

Le saint Évêque, chargé d'une grosse chaîne, fut conduit en prison. En y entrant, il fit cette prière à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous voulez bien que j'aie le bonheur de souffrir pour vous. Je vous prie, mon Dieu, que tous ceux qui sont ici détenus sachent que j'adore le vrai Dieu, et qu'ils croient qu'il n'y en a point d'autre que vous. » Vers minuit la prison parut éclairée d'une grande lumière; le concierge [1], plein d'étonnement, entre dans la chambre du Saint, et se jetant à ses pieds il lui dit en pleurant : « Priez le Seigneur qu'il me fasse miséricorde, car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous servez. » Le saint Évêque l'exhorta de persévérer et le baptisa au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au bout de trois jours, Maxime fit partir Quirin pour la première Pannonie, pour être jugé par Amantius et être puni du dernier supplice, conformément à l'édit des empereurs.

Lorsque le bienheureux Martyr fut entré dans la Pannonie, on le conduisit de ville en ville tout enchaîné, et on le fit voir en cet état à toutes celles qui sont le long du Danube. Enfin on le présenta à Amantius comme il retournait de Scarabantia [2]. Mais il jugea à propos de l'envoyer devant lui à Sabarie [3], où il remit l'instruction de son procès. Cependant plusieurs femmes chrétiennes se rendirent auprès du saint Évêque, lui apportant toutes sortes de rafraîchissements; et il arriva que comme il voulut bénir le pain et le vin qu'on lui offrait, les chaînes tombèrent d'elles-mêmes de ses mains pour lui laisser la liberté de faire la bénédiction. Après qu'il eut pris quelque chose, et que ces saintes femmes se furent retirées, on lui fit prendre le chemin de Sabarie. Quelques jours après son arrivée en cette ville, Amantius se le fit amener en plein théâtre, « Je veux que vous me disiez, lui dit le gouverneur, si tout ce qui est porté dans l'interrogatoire

[1] Il se nommait Marcel.

[2] Oëdembourg selon Cluverius, et Scabring suivant Lazius.

[3] Lieu de la naissance de saint Martin, évêque de Tours.

Digitized by Google

que vous avez prêté devant Maxime, est vrai ; vous y paraissez furieusement entier dans vos sentiments. — Quirin répondit : J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia, je n'ai jamais adoré que lui ; il est le seul et le véritable Dieu. — J'ai de la peine à me résoudre à vous faire tourmenter à l'âge où je vous vois ; je veux auparavant tenter la voie de la douceur et de la persuasion ; je souhaite du moins que vous vous rendiez : l'assurance que je vous donne de la vie n'a-t-elle rien qui vous touche, ne pourrait-elle point vous faire changer d'opinion ? Vous pouvez vous faire une vieillesse heureuse ; obéissez aux édits, et servez les dieux. — Que mon âge ne vous arrête pas, répond Quirin ; la foi que je conserve inviolable à mon Dieu me peut rendre supérieur aux tourments les plus affreux. N'espérez donc pas que je me rétracte ; ni les douceurs d'une vie heureuse, ni les horreurs d'une mort cruelle ne pourront jamais me faire changer un seul article à ma créance. Mon âme est inébranlable à toutes vos attaques. — Qui vous fait ainsi courir à la mort, continua Amantius, pour ne vouloir pas paraître avoir quelque déférence pour les ordres de votre prince, et quelque respect pour la religion ? Quelle fureur ? Aimer mieux perdre la vie que de la sauver par un simple désaveu, lorsqu'il n'y a presque point d'homme à qui il faille faire violence pour l'obliger à désavouer ce qu'il a fait, s'il peut par là sauver sa vie. Vivez, vivez, rachetez vos jours par un peu de soumission, et ne marquez plus une si grande répugnance à obéir à nos lois. — Quirin répondit : Un homme qui aimerait la vie, ou de qui l'esprit serait affaibli par l'âge, pourrait se rendre à vos discours. Mais pour moi, qui ai appris de mon Dieu qu'une vie qui n'est point sujette à la mort doit suivre immédiatement celle-ci, je n'ai garde de prendre le change ; j'arriverai fidèle au terme. La condition de ces personnes dont vous parliez présentement est bien différente de la mienne, car lorsqu'en renonçant leur Dieu, ils pensent à prolonger leur vie, ils meurent en effet ; et moi, en confessant mon Dieu, quoique je semble mourir, je ne fais que m'avancer vers la vie éternelle ; et si enfin je n'obéis pas à vos lois, c'est que je ne puis les accorder avec celles de Jésus-Christ. — Puisque vous opposez toujours une résistance opiniâtre

Digitized by Google

à tout ce que nous avons cru vous devoir dire pour vous obliger à vous soumettre aux ordres des empereurs, dit Amantius, il faut que vous serviez d'exemple à tous les chrétiens, et que le genre de votre mort retienne dans le devoir ceux qui ne sont pas comme vous las de vivre. »

Après donc que le gouverneur eut fait endurer au saint Évêque plusieurs sortes de tourments, il lui fit enfin attacher au cou une meule de moulin, avec laquelle il fut précipité dans la rivière qui passe à Sabarie.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le Saint, au lieu d'aller au fond, resta longtemps sur l'eau, d'où il exhortait les chrétiens à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourments, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ : « Il n'est point surprenant, Seigneur Jésus, que vous arrêtiez le cours des fleuves, comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le donnâtes à saint Pierre. Ce peuple vient de voir en moi une preuve assez frappante de ce que vous pouvez faire ; accordez-moi, ô mon Dieu ! ce qui me reste à désirer, ce qui est préférable à toutes choses, le bonheur de mourir pour vous. » Sa prière finie, il ne tarda point à enfoncer dans l'eau ; sur quoi l'auteur de ses Actes observe qu'il n'obtint que difficilement d'être noyé [1].

Son corps ayant été trouvé un peu au-dessous de l'endroit où il avait enfoncé dans l'eau, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière [2]. Quelque temps après, on le déposa dans une grande église qu'on éleva près de la porte de Sabarie, qui menait à Scarabance. Quand les barbares chassèrent les Pannoniens de leur pays, les reliques du Saint furent transportées à Rome et placées dans les catacombes, auprès de celles de saint Sébastien. En 1140, on les mit dans l'église de Sainte-Ma-

[1] *Vix orans ut mergeretur obtinuit.* On trouve aussi cette circonstance dans la Chronique d'Eusèbe, et dans le beau poème que saint Prudence a composé en l'honneur du saint martyr Quirin.

[2] La Guntz. Cette rivière se nommait anciennement *Sabarius.*

Digitized by Google

rie, au delà du Tibre. Molan prouve qu'elles se gardent présentement dans un monastère de Bavière.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT MÉTROPHANE,

ÉVÊQUE DE BYZANCE.

Métrophane, que le Martyrologe romain qualifie de confesseur insigne, avait mérité ce glorieux titre durant la persécution de Licinius, et peut-être même sous Dioclétien et Galère Maximien. Il était évêque de la ville de Byzance, sur le fond de laquelle fut bâtie la superbe ville de Constantinople, quelques années après sa mort. Il y a même quelque apparence qu'il fut le premier ou l'un des premiers évêques de Byzance, quoique l'on ait publié des listes de ses prétendus prédécesseurs où il ne paraît que le vingt-deuxième. La Chronique pascale veut qu'il en ait été le premier et qu'il ait gouverné cette église, détachée de celle d'Héraclée qui était la métropole, pendant l'espace de près de onze ans, depuis l'an 313 jusqu'en 323. Cette supputation étant reçue, nous porterait à conclure que saint Métrophane serait mort deux ans avant le concile de Nicée, mais qu'il aurait été vivant lorsqu'en 320 saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, envoya à l'évêque de Byzance, comme à un des principaux défenseurs de la doctrine apostolique, la lettre synodale de son concile, où Arius et ses sectateurs avaient été excommuniés. Il est certain qu'il n'assista point au concile œcuménique de l'an 325. Mais au lieu d'en rejeter la cause sur sa mort, on peut l'attribuer à son grand âge et à ses infirmités, qui l'empêchèrent de sortir et qui lui firent députer, entre autres ecclésiastiques de son Église à Nicée, le prêtre Alexandre son successeur. Celui-ci parut si peu de temps après en qualité d'évêque de Byzance, qu'on ne peut presque point douter que saint Métrophane ne soit mort durant la tenue même de ce concile. Car il semble que ce fut comme évêque plutôt que comme délégué, qu'Alexandre condamna Arius avec les autres Pères du concile.

Le culte de saint Métrophane était fort ancien et fort célèbre dans la Grèce, l'Orient et l'Égypte, comme on le voit par les ca-

Digitized by Google

lendriers, les ménologes, les rituels et les autres livres d'Église de tous ces pays. Le grand office de sa fête se trouve dans les Menées au 4 juin, que l'on regarde comme le jour de sa mort. On eut grand soin de son tombeau, lorsqu'on fit changer de face à la ville de Byzance, et qu'on la rebâtit pour lui faire porter le nom de Constantin. On prétend que peu de temps après la mort de ce prince, on dressa dans cette nouvelle ville en l'honneur de saint Métrophane, une église que l'empereur Justinien fit réparer deux cents ans après avec beaucoup de soin, et que l'on y plaça ses reliques, qui y furent conservées durant plusieurs siècles. Mais on ne voit pas que ce culte ait été établi en Occident avant la fin du XVI^e^ siècle, auquel son nom fut inséré pour la première fois dans les Martyrologes latins, par les soins du cardinal Baronius, qui l'avait pris du Ménologe des Grecs, traduit par le cardinal Sirlet.

SAINT OPTAT,

ÉVÊQUE DE MILÈVE.

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Église dans le IV^e^ siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qui rapportèrent à l'épouse de Jésus-Christ les richesses des Égyptiens, c'est-à-dire la science et l'éloquence humaines. Dans un autre endroit, il dit en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Église catholique. Saint Fulgence lui donne le titre de Saint, et le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. Optat était évêque de Milève en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres pour la défense de son parti. Il y déclamait en général contre les traditeurs, et y prouvait qu'il ne peut y avoir qu'une Église et un Baptême, sans penser qu'il fournissait par là des armes contre lui-même. Les donatistes

Digitized by Google

triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile, très-versé dans l'art des sophistes, et capable de représenter une mauvaise cause sous des couleurs éblouissantes.

Tel fut l'adversaire contre lequel saint Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur, les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes ; on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on n'y trouve pas cette politesse et cette pureté de langage qui ont rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis longtemps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit surtout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses. Les priviléges et les marques de l'Église catholique y sont exposés avec autant de solidité que de clarté ; ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable Épouse de Jésus-Christ ; ils nous offrent des principes lumineux qui confondront tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. Saint Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370 ; il y en ajouta un septième environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice [1].

Mais il faut pour l'intelligence de ce qui va suivre, reprendre les choses de plus haut, remonter à l'origine du schisme des donatistes, et marquer ce qui y donna naissance.

L'empereur Dioclétien ayant excité une cruelle persécution

[1] Du Pin, dans sa *Bibliothèque*, avait avancé que ce septième livre était d'une autre main ; mais il s'est rétracté dans sa nouvelle édition des œuvres de saint Optat, et il a même prouvé que le livre en question avait été écrit par ce Père comme les six premiers, quoique saint Jérôme semble ne l'avoir jamais cru. Outre la ressemblance du style, qui est si parfaite, qu'elle forme, au jugement de Casaubon, une preuve sans réplique, l'auteur de ce septième livre assure lui-même qu'il avait composé les six autres. Les manuscrits sont d'accord sur ce point.

Il y a dans le septième livre un passage qui représente le crime des tradi-

Digitized by Google

contre l'Église, la crainte des tourments et de la mort porta plusieurs chrétiens à livrer les saintes Écritures aux idolâtres pour être brûlées : par là ils se rendirent coupables d'un crime qui approchait de l'apostasie, et on les nomma traditeurs. On devait conformément à la discipline prescrite par les canons, imposer une pénitence publique à ceux qui se repentaient, ou même les déposer, en cas qu'ils fussent engagés dans les saints ordres. Il était toutefois au pouvoir des évêques d'user d'indulgence en certaines occasions. Par une suite de ce pouvoir, Mensurius, primat de Carthage, et plusieurs autres prélats catholiques reçurent à la communion des prêtres et des évêques traditeurs, sans les avoir assujettis à la pénitence publique, et les rétablirent même dans leurs fonctions. Ils alléguaient, pour justifier leur conduite, qu'ils avaient agi de la sorte par nécessité, et dans le dessein de prévenir le schisme qui ne manquerait pas de s'élever s'ils refusaient de communiquer avec tous ceux qui étaient tombés dans le crime dont il s'agissait.

Quelques faux zélateurs numidiens s'offensèrent d'un si sage procédé ; ils se firent des partisans par une affectation hypocrite à réclamer la sévérité de la discipline, et donnèrent naissance à un schisme. Donat, évêque de Cases-Noires, en fut le premier auteur, par le refus qu'il fit de communiquer avec Mensurius et avec Cécilien son diacre, sur ce que ceux-ci étaient unis de communion avec les traditeurs pénitents. Par ses intrigues et ses clameurs, il ne tarda pas à grossir son parti. Les schismatiques employèrent la calomnie pour rendre Mensurius plus odieux ; ils l'accusèrent d'avoir livré lui-même les Écritures aux païens. Cette affaire fut examinée et jugée à l'avantage du pri-

teurs comme une faute légère, mais les savants reconnaissent que c'est une fourrure. Le dernier éditeur de saint Optat l'a fait disparaître d'après l'autorité des meilleurs manuscrits.

Les anciennes éditions des œuvres de saint Optat sont très-fautives, sans même en excepter celle qui fut donnée à Paris en 1631, avec des notes, des observations et des dissertations, par de l'Aubespine, évêque d'Orléans. La meilleure et la plus exacte de toutes est celle de Du Pin, qui fut imprimée à Paris en 1700, à Amsterdam en 1701, et à Anvers en 1702, in-folio. Voyez Oudin, *de Script. Eccles.*, t. I, p. 579.

Digitized by Google

mat dans le célèbre concile qui se tint, en 305, à Cirte, capitale de Numidie.

Mensurius étant mort en 311, on plaça Cécilien sur le siége épiscopal de Carthage. Cette élection ne fut point universellement approuvée ; elle déplut à quelques brouillons qui cabalèrent sourdement, et qui par là allumèrent avec plus de violence que jamais le feu de la discorde : mais parmi tous ces brouillons, il n'y en eut point qui montrât plus d'activité qu'une femme riche et puissante de Carthage, qui se nommait Lucille. Elle haïssait Cécilien, parce qu'il lui avait dit autrefois la vérité ; elle couvrait, sous une apparence de piété, un grand fonds d'orgueil et d'attachement à ses propres idées. Tous les matins, avant de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, elle avait coutume de baiser l'os d'un mort inconnu, qu'elle prétendait être martyr, mais qui ne l'était point, ou du moins n'était point regardé comme tel par l'Église. Une pareille dévotion méritait sans doute le titre d'illusoire, et il a été sagement réglé que les particuliers ne pourraient vénérer aucune relique, sans l'approbation de l'évêque. C'est là le moyen de prévenir bien des abus, et de parer à diverses superstitions.

Cécilien, en qualité d'archidiacre, crut qu'il était de son devoir d'avertir Lucille de la faute qu'elle commettait. Cette femme que ses passions aveuglaient, ne s'aperçut point que la charité seule avait dicté la réprimande qu'elle venait de recevoir : elle s'en offensa, et prétendit qu'on lui avait fait un affront sanglant. Résolue de se venger, elle cherchait toutes les occasions de satisfaire son ressentiment. Sa haine ne connut plus de bornes quand elle vit Cécilien évêque de Carthage ; elle se rangea du côté de ses ennemis, et les appuya de toutes ses forces.

Les schismatiques ne reprochaient autre chose à Cécilien, sinon qu'il communiquait avec les traditeurs pénitents. Une raison aussi frivole leur servit de prétexte pour déchirer le sein de l'Église. Donat de Cases-Noires éleva d'abord autel contre autel ; et pour ne pas communiquer avec Cécilien, il célébrait les divins Mystères à Carthage dans les chapelles domestiques, en quoi il eut bientôt des imitateurs. Ces schismatiques ayant gagné ceux

Digitized by Google

qui avaient la garde des trésors de la grande église, s'en firent donner les calices d'or et d'argent, et les vases précieux, et beaucoup d'autres riches ornements ; sur quoi saint Optat fait cette observation : « La vengeance fut la mère du schisme, l'ambition en fut la nourrice, et la cupidité fut le champion qui se chargea d'en prendre la défense[1]. » Saint Augustin[2] fait aussi la remarque suivante à ce sujet : « Ceux qui troublent la paix de l'Église agissent de la sorte, ou parce qu'ils sont aveuglés par l'orgueil et entraînés par l'envie, ou parce qu'ils sont séduits par l'amour des biens du monde, ou enfin parce qu'ils sont dominés par des passions honteuses. »

Tels furent les moyens par lesquels la faction des schismatiques s'étendit en fort peu de temps. Lucille employait toutes sortes d'artifices pour animer les chefs du parti à porter les choses à la dernière extrémité. Elle ne fut que trop bien secondée par deux prêtres de Carthage, qui, ayant brigué l'épiscopat, ne pouvaient souffrir qu'on leur eût préféré Cécilien. Soixante-dix évêques, presque tous de Numidie, épousèrent ce parti, et s'assemblèrent à Cirte. Ils avaient à leur tête Secundus, primat de Numidie, Donat de Mascula, Victor, Marin, Purpurius et Donat de Cases-Noires, le premier auteur du schisme. Donat de Mascula, Victor et plusieurs autres évêques de l'Assemblée, avaient livré les Écritures aux persécuteurs ; mais on ne les inquiétait point sur ce crime. Plus même les schismatiques étaient coupables, plus ils montraient d'acharnement à accuser leurs frères. Leur but, en chargeant les autres de fausses imputations, était, selon la remarque de saint Optat et de saint Augustin, de dérober la connaissance des fautes réelles qu'ils avaient commises. Il y en eut cependant quelques-uns d'entre eux qui confessèrent leur crime dans le synode, et qui en reçurent l'absolution. Le prétendu concile prononça ensuite une sentence de déposition contre Cécilien, alléguant, pour justifier sa conduite, que Cécilien était traditeur, ou du moins qu'il avait communiqué avec les traditeurs. Peu de temps après, il se tint à Rome un concile où se trouva le Pape

[1] Saint Optat, p. 41. — [2] L. III, *contra Parmen.*

Digitized by Google

Miltiade, avec les évêques d'Italie et des Gaules. On y justifia Cécilien, et on y annula tout ce qui s'était fait contre lui ; on y condamna aussi les schismatiques, qui, loin de se soumettre, publièrent diverses calomnies pour ternir la réputation du Pape.

Le schisme conduit souvent à l'hérésie ; l'exemple des donatistes en est une preuve : ils prétendirent que Cécilien n'était point ministre de Jésus-Christ ; que ceux qui tenaient pour lui ne pouvaient être regardés comme membres de l'Église, et qu'ils n'avaient point de véritables sacrements. Ils ne voyaient pas, ou du moins ils ne voulaient pas voir qu'en avançant de pareils principes, ils se retranchaient eux-mêmes de la vraie Église puisqu'ils admettaient à leur communion des personnes tombées, de profanes traditeurs. Quoi qu'il en soit, ils donnaient aux catholiques les épithètes les plus odieuses ; ils les appelaient ordinairement païens, idolâtres, traditeurs, et ils rebaptisaient tous ceux qui se rangeaient de leur parti, prétendant que le baptême et les saints ordres ne pouvaient être validement conférés hors de l'Église catholique. Leur erreur capitale fut condamnée, en 314, dans le célèbre concile d'Arles, où il se trouva des évêques de toutes les provinces occidentales de l'empire ; mais ils fermèrent l'oreille à la voix d'une autorité si respectable, et ils refusèrent constamment de se rendre à l'évidence de la vérité catholique. Leur opiniâtreté ne fit même qu'augmenter chaque jour, et ils en appelèrent à l'empereur Constantin. Comme il y avait dans l'affaire dont il s'agissait plusieurs points de fait, le prince crut devoir écouter les plaintes des mécontents ; il se flattait que cette condescendance les porterait à rentrer dans le devoir. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses espérances avaient été vaines. Désespérant donc de vaincre l'entêtement opiniâtre des schismatiques, il publia, en 316, des lois sévères contre ceux des donatistes qui refuseraient de se soumettre aux décisions de l'Église.

Dans la même année, mourut Majorin, évêque schismatique de Carthage. Il fut remplacé par un nommé Donat. C'était un homme d'une vie austère, et qui joignait à beaucoup de savoir un grand

Digitized by Google

talent pour la parole ; mais c'était en même temps le plus vain et le plus ambitieux des hommes. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une légèreté extraordinaire, et la passion chez lui dégénérait en frénésie. Il devint l'idole de son parti. Ce ne fut pourtant pas de lui que sa secte prit son nom, mais de Donat de Cases-Noires.

Saint Optat [1] et saint Augustin [2] accusent encore les donatistes de s'être rendus coupables d'hérésie en un autre point : c'est d'avoir avancé que l'Église, qui ne peut jamais faillir, et qui est l'Église de toutes les nations, se trouvait renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avait péri dans tout le reste du monde. Ils eurent l'insolence dans diverses assemblées, et surtout dans une fort nombreuse qui se tint à Carthage, de déclarer qu'eux seuls étaient membres de l'Église, et d'ordonner la rebaptisation de tous ceux qui avaient été baptisés par les catholiques. Ce sacrilége fit horreur au monde chrétien, et Constantin tâcha de le prévenir par des lois rigoureuses.

Les donatistes se vantaient, comme les novatiens, d'une grande pureté de mœurs ; mais toute leur régularité consistait dans de vains dehors. Aveuglés par des passions secrètes, ils n'apercevaient pas les dispositions de leurs cœurs que souillaient l'orgueil et la désobéissance à une autorité légitime, avec tous les désordres qui marchent toujours à la suite de ces deux vices.

Vers l'an 347, une secte de fanatiques, nommée circoncellions, prit naissance parmi les donatistes [3]. Ils s'unirent de communion avec eux ; mais ils en devinrent la honte et l'opprobre. C'était un ramas de paysans grossiers et sans lettres, qui avaient la fureur de vouloir se faire passer pour martyrs. Ils employaient un certain temps à acquérir de l'embonpoint ; après quoi, se regardant comme des victimes engraissées pour le sacrifice, ils se précipitaient du haut des rochers, se jetaient dans les rivières, ou se

[1] L. I, p. 52. — [2] *Hær.*, 60.

[3] Ces fanatiques n'avaient point de demeure fixe ; ils cherchaient de quoi subsister en courant çà et là autour des maisons des paysans, *circum cellas*, ce qui les fit appeler circoncellions. Saint Philastre les nomme *cirquitores*.

Digitized by Google

donnaient la mort de quelqu'autre manière semblable, et cette mort ils l'appelaient martyre. Plusieurs se faisaient massacrer par les étrangers qu'ils rencontraient. Il en coûtait communément la vie à quiconque refusait de leur rendre ce barbare service. On lit dans Théodoret [1] que quelques catholiques se servirent d'une ruse pieuse pour ne pas répandre le sang de ces misérables frénétiques. Ils exigèrent d'eux, avant tout, qu'ils se laissassent lier. Ce sera, leur dirent-ils, le moyen le plus sûr de nous déterminer à faire ce que vous demandez. Lorsque ceux-ci eurent été liés, les catholiques les battirent jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bon sens, et par là ils les guérirent de leur aveugle fureur.

Tels sont les égarements où tombent ceux qui ont une fois perdu l'ancre de la vérité ; on en a la preuve, non-seulement dans les extravagances et les impiétés du paganisme, ainsi que dans les différentes hérésies des siècles passés, mais encore dans les absurdités du déisme. La raison humaine rougira longtemps des erreurs, des chimères et de l'enthousiasme ridicule que notre siècle a vu produire par l'esprit d'irréligion.

Revenons aux donatistes. Leur secte fut très-nombreuse en Afrique pendant plus de cent ans ; mais l'incendie qu'elle avait allumé s'éteignit enfin par le zèle du grand évêque d'Hippone, que secondèrent plusieurs autres prélats catholiques. Cette hydre avait déjà reçu un coup mortel par les livres que saint Optat publia contre Parménien. Ce Parménien était le successeur de Donat évêque schismatique de Carthage.

Dans son ouvrage, le Saint approuve ce que disait Parménien sur l'unité de l'Église. En effet, il n'y a qu'un Jésus-Christ, et il est l'Époux d'une seule Église appelée dans le Cantique des Cantiques, son unique colombe, le jardin fermé, la fontaine scellée. Saint Optat convient encore avec son adversaire, que les églises des hérétiques sont des prostituées, et qu'elles n'ont point de droit aux clefs célestes données à Pierre. Les hérétiques et les schismatiques, ajoute-t-il, ressemblent à des sarments destinés au feu [2].

[1] *Hæret. fabul.* — [2] L. I, n. 10.

Digitized by Google

Examinant ensuite le crime du schisme, il dit qu'il est plus énorme que le parricide, et qu'il mérite un châtiment semblable à celui de Coré, de Dathan et d'Abiron [1]. Jusque-là il n'y avait point de contestation ; les principes étaient les mêmes, et chez les catholiques et chez les donatistes.

Saint Optat montre ensuite que la secte des donatistes ne peut être la vraie Église, puisque « cette dénomination ne convient qu'à la société de ceux qui portent le nom de catholiques. Or, il n'est pas possible d'appeler ainsi les donatistes, eux qui sont renfermés dans une petite partie de l'Afrique, et même dans un coin d'une simple contrée... Il n'en est pas de même de l'Église catholique ou universelle ; elle est répandue par toute la terre [2]. » Plusieurs textes des Prophètes prouvent que cette universalité est une des marques distinctives de la vraie Église ; elle doit encore être une, sainte, et unie avec la chaire de Pierre. « La nôtre possédant la première de ces marques, possède aussi les autres, puisqu'elles sont inséparablement liées ensemble. » Après une énumération des Papes qui avaient siégé depuis saint Pierre jusqu'à Sirice, le Saint dit, en parlant du dernier qui vivait alors : « Nous sommes unis de communion avec lui, ainsi que tout l'univers [3]... C'est à Pierre que Jésus-Christ a dit : Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles. De quel droit donc réclamez-vous ces clefs, vous qui, par une présomption sacrilége, osez combattre contre la Chaire de Pierre [4] ?... Vous ne pouver nier que la Chaire épiscopale fut premièrement donnée à Pierre dans la ville de Rome ; qu'il y siégea le premier comme chef des Apôtres ; que cette Chaire était une ; que l'on n'était censé conserver l'unité qu'autant qu'on était uni avec elle ; que chaque Apôtre ne prétendait pas avoir la sienne ; qu'on était schismatique lorsque, contre cette Chaire, on avait l'audace d'en élever une autre..... Remontez à l'origine de la vôtre, et vous verrez combien vous êtes mal fondés à donner votre secte pour la véritable Église. » Le Saint raconte de quelle manière les donatistes ont pris nais-

[1] L. I, n. 21. — [2] L. II, n. 1. — [3] L. III, n. 3. — [4] L. II, n. 2 et 5.

Digitized by Google

sance, et fait sentir toute les absurdités dans lesquelles ils étaient tombés.

Mais, disaient les donatistes, nous avons un évêque de Rome qui se nomme Macrobe, et qui est le successeur d'Eucolpius, comme celui-ci l'a été de Boniface de Balles, et Boniface de Victor de Garbies, que nous avons envoyé d'Afrique à Rome pour y gouverner l'Église. A cela le Saint répondait : « Macrobe oserait-il dire qu'il s'est assis sur la Chaire de Pierre? Je doute même qu'il l'ait jamais vue ; au moins est-il certain qu'il n'a jamais approché du tombeau des Apôtres, et qu'il n'a point exercé de fonctions dans la principale église de Rome. Il est en cela réfractaire au précepte de l'Apôtre, qui veut que l'on communique à la mémoire des Saints. On voit dans l'église de Rome les reliques de saint Pierre et de saint Paul ; dites s'il a pu entrer dans le lieu où elles se gardent et s'il y a jamais offert le Sacrifice? Votre Macrobe doit donc avouer qu'il est assis sur la chaire d'Eucolpius, de Boniface de Balles et de Victor de Garbies. Ce Victor est un fils sans père, un disciple sans maître, un successeur sans prédécesseur. » Le saint Docteur insiste particulièrement sur l'universalité de l'Église. « De quel droit, dit-il, prétendez-vous retrancher de l'Église une multitude innombrable de chrétiens qui sont dans l'Orient et l'Occident? Vous n'êtes qu'un petit nombre de rebelles qui résistez à toutes les Églises du monde, etc. [1] »

Il réfute avec force l'erreur des donatistes par rapport aux sacrements conférés hors de l'Église. Il fait mention des exorcismes dont on servait dans le Baptême, comme on s'en sert encore aujourd'hui pour chasser l'esprit impur [2]. Il parle souvent de l'huile sainte et du chrême. « On a vu, dit-il à ce sujet, certains donatistes jeter par une fenêtre une fiole remplie d'huile sainte, et cela dans le dessein de la casser ; mais leur impiété n'a point réussi. Quoique la fiole soit tombée de fort haut sur des pierres, elle a été soutenue par les Anges, qui ont empêché qu'elle ne fût brisée [3]. » Il s'exprime ainsi en adressant la parole à des dona-

[1] L. II, n. 28.

[2] Voyez saint Optat, l. IV, p. 73, 74. Voyez encore saint Cyrille de Jérusalem, *Procateches.*, p. 7 ; saint Augustin, l. *de Nupt. et concup.*, c. XXIX et *Op. imperf.* c. ult. ; Tertullien, etc. — [3] L. VI, n. 6.

Digitized by Google

tistes furieux qui renversaient les autels dont les catholiques faisaient usage : « Que vous a fait Jésus-Christ, pour que vous détruisiez les autels sur lesquels il repose en certain temps? pourquoi brisez-vous les tables sacrées où il fait sa demeure? Vous avez imité le crime des Juifs ; ils mirent le Sauveur à mort sur la Croix, et vous le maltraitez sur les autels. »

Venant ensuite aux contradictions où tombaient les donatistes, il en fait sentir tout le ridicule. « Tout le monde sait, dit-il, qu'on étend des linges sur les autels pour la célébration des saints Mystères. L'Eucharistie ne touche point le bois des autels, mais seulement ces linges. Pourquoi donc vous voit-on briser, gratter et brûler le bois de l'autel? Si l'impureté peut se communiquer à travers le linge, ne peut-elle pas aussi pénétrer le bois, et même la terre? Si donc vous grattez les autels parce qu'ils sont impurs, je vous conseille de creuser la terre, et de vous y faire une fosse profonde, afin que vous puissiez offrir le Sacrifice dans un lieu plus pur ; mais prenez garde de creuser jusqu'aux enfers, où vous trouveriez Coré, Dathan et Abiron vos maîtres. »

De cette raillerie, il passe à d'autres accusations qui étaient encore plus graves. « Vous avez, dit-il, mis le comble à vos sacrilèges en brisant les calices qui portaient le sang de Jésus-Christ [1] ; vous les avez fondus pour les convertir en une masse, que vous avez exposée dans les places publiques et que vous avez vendue indifféremment à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter... O crime énorme ! ô impiété inouïe ! » Il s'exprime de la sorte sur l'horrible impiété des donatistes envers l'Eucharistie : « Vos évêques ont commandé que l'on jetât l'Eucharistie aux chiens, mais on vit alors des marques sensibles de la colère céleste. Ces animaux, comme enragés, s'élancèrent sur leurs propres maîtres ; ils mordirent et mirent en pièces les profanateurs du Corps saint [2]. » Il suit de ces passages et de plusieurs

[1] *Calices sanguinis Christi portitores. O scelus nefarium ! facinus inauditum !* L. IV, n. 2, p. 93.

[2] *Sancti corporis reos, dente vindice, tanquam ignotos et inimicos laniaverunt.* L. II, c. XXXIX.

Digitized by Google

autres, que l'on gardait alors l'Eucharistie dans les églises après le sacrifice, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On prouve encore, par divers textes de saint Optat, que les autels étaient ordinairement de bois, et que par respect on avait coutume de les couvrir d'une toile de lin [1].

Le saint Docteur accusait les donatistes de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Dans la fausse persuasion où ils étaient que tout ce qui avait servi aux catholiques était profané, ils avaient purifié avec de l'eau les dalles, les linges, et même les murailles de leurs églises [2]. Ils avaient forcé les vierges à quitter leurs voiles et les petites mitres qu'elles portaient sur la tête comme des marques de leur profession, afin d'en prendre qui étaient d'une autre couleur et d'une autre toile.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de saint Optat : « Ce Père enseigne que nous naissons tous dans le péché, et que le Baptême est nécessaire pour en obtenir la rémission. Il parle de l'exorcisme comme d'une cérémonie nécessaire dans ce sacrement. Il fait mention du chrême comme d'une chose sainte, ainsi que de l'onction qui se faisait au Baptême. Il s'exprime en des termes si clairs sur la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et sur l'adoration qui est due au Saint-Sacrement, qu'on ne peut rien désirer de plus formel. Il remarque plusieurs cérémonies de la célébration de l'Eucharistie, à laquelle il donne le nom de Sacrifice..... Le saint Docteur dit que l'Église a des juges ; qu'elle punit les crimes et qu'elle met en pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés ou qui en sont convaincus. Il observe que les personnes qui se consacraient entièrement au service de Dieu faisaient solennellement vœu de virginité, et qu'elles portaient sur la tête une petite couverture qui était la marque de leur vœu. En parlant du tombeau de saint Pierre et de saint Paul, il témoigne assez le respect que l'on avait de son temps pour les reliques des Saints, et en parlant de Lucille, il blâme ceux qui honoraient les reliques

[1] Voyez le saint Docteur, l. VI, p. 93.
[2] Voyez le saint Docteur, l. VI, p. 93.

Digitized by Google

des faux martyrs, qui ne sont point reconnus dans l'Église [1]. »

On ignore l'année dans laquelle mourut saint Optat ; on sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, sous le 4 juin. (GODESCARD.)

SAINTE NENNOKE,

VIERGE ET ABBESSE.

Aux temps des empereurs Arcade et Honorius, vers l'an 403, régnait dans une partie de l'île de Bretagne un prince nommé Brukan, lequel eut de sa femme Menduke quatorze enfants, qui se consacrèrent tous à Dieu. Nennoke survint la quinzième, longtemps après les autres, quand ils ne conservaient plus aucun espoir de postérité. Elle fut élevée aussi avec le plus grand soin, comme l'unique héritière de leur maison. Modeste, affable, obéissante, charitable, aimant les lectures pieuses, fréquentant journellement les lieux saints, se nourrissant de la prière et des sacrements, elle fuyait toute oisiveté et s'occupait tout le jour de travaux manuels.

La renommée de sa vertu et de sa rare beauté la fit demander en mariage par le fils du roi d'Ecosse, auquel son père, de l'avis de ses barons, voulut bien l'accorder, réservant toutefois, en bon père, l'assentiment de sa fille. Il proposa donc à Nennoke ce parti si honorable, qui agréait tant à lui et à sa noblesse, la conjurant d'y donner son consentement et de combler ainsi de bonheur la vieillesse de ses parents. La jeune princesse avait rêvé tout autre chose : elle aspirait à des noces supérieures à celles de la terre ; elle était, dans son cœur, fiancée au Fils du Roi céleste.

« Cher et très-honoré père, s'écria-t-elle en se jetant aux genoux du roi, je ne doute nullement des mérites du prince auquel vous m'avez destinée, ni de l'honneur qui reviendrait à notre maison de mon union avec lui ; je doute encore moins de votre amour paternel ; mais je ne puis vous le cacher, moi aussi, comme mes frères et mes sœurs, j'ai résolu de me réserver à

[1] Voyez Du Pin, t. I du *Quatrième siècle*, p. 483.

Digitized by Google

Dieu et de me consacrer à lui seul. Je ne crois point, en refusant ce noble seigneur, violer l'obéissance que je vous dois, vu le mérite de l'Époux que je pense à choisir. » Brukan fut bien étonné et très-contrarié de la réponse de sa fille : elle était son unique espoir ! Cependant il ne lui dit rien de pénible ; il s'en retourna fort triste vers sa femme Menduke, et l'engagea doucement à user de son influence maternelle pour amener leur fille à ce qui était l'ardent objet de ses désirs.

Menduke employa sagement tous les moyens en son pouvoir pour satisfaire à l'ordre de son mari. Elle désirait elle-même vivement amener sa fille à se rendre aux vœux de son père : ils avaient donné à Dieu quatorze de leurs enfants ; le Ciel devait au moins leur laisser, pensait-elle, celle-ci. Mais Dieu ne cède pas au monde un cœur qui veut résolument se donner uniquement à lui. La tendre mère échoua, comme avait échoué le bon père, et comme ils aimaient tous les deux chrétiennement leur fille, ils lui cédèrent en un point qui regardait si évidemment son bonheur. Joyeuse de sa victoire, la jeune vierge ne songea plus qu'à se vouer entièrement à la piété, pour se rendre digne de son Époux sacré, le remerciant avec effusion de la constance qu'il lui avait inspirée.

Peu de temps après, saint Germain d'Auxerre passa dans la Grande-Bretagne pour y combattre les erreurs de Pélage, et se trouvant à la cour du roi Brukan, il y prêcha plusieurs fois avec la plus grande ferveur. Nennoke profita grandement de ses paroles, et comme elle eut appris de sa bouche la sainte vie que menaient plusieurs vierges en France, notamment en la petite Bretagne, elle se sentit le désir de s'y retirer, et obtint de ses parents, à force de prières et de larmes, leur assentiment à son désir. Elle fut accompagnée de plusieurs compagnes, de quelques religieux, et en particulier de son parrain et de sa marraine.

Arrivés dans la petite Bretagne, ils députèrent quelqu'un d'entre eux vers le duc Guerech, frère du roi Budix, pour lui demander l'hospitalité sur ses terres : ce qui leur fut gracieusement accordé. Nennoke éleva donc un oratoire, et fit bâtir pour elle et ses compagnes des cellules à l'entour, où elles s'ensevе-

Digitized by Google

lirent dans la paix du Seigneur, et où elles passèrent leur vie à le servir. Un jour que le prince Guerech était à la chasse, un cerf qu'il poursuivait vint se réfugier dans l'oratoire de sainte Nennoke, alors en prière avec ses filles, dont elle était la supérieure, et se coucher à ses pieds comme pour implorer son secours. Le prince, non-seulement accorda la vie sauve à la pauvre bête, mais après une pieuse conférence avec la sainte Abbesse, il lui fit donation du lieu où était bâti son monastère, et de toutes les terres de la paroisse de Plémaur. Ce lieu s'appela depuis ce moment *Land-Nennoke*. C'était l'an 458.

Nennoke y continua sa vie angélique, gouvernant ses religieuses avec une sagesse consommée et y préparant des générations d'âmes saintes. Après quoi le Ciel, content de ses œuvres et voulant lui en donner la récompense, lui envoya dans une maladie l'annonce de son départ du lieu d'exil, et la tira doucement à lui, le 4 juin 467. (CHAPIA.)

SAINT PÉTROCK,

ABBÉ.

Saint Pétrock, dont le nom dérive de celui de saint Pierre, naquit dans le pays de Galles, où il était issu de sang royal. Il était même héritier du trône. Mais à la mort de son père, il préféra la sainteté au diadème et la cellule monastique au palais. Il se donna donc tout à Dieu et il passa en Irlande où, pendant vingt ans, il ne s'occupa qu'à s'avancer dans les voies de la perfection.

Il alla ensuite dans la province de Cornouaille, où il fonda un monastère-collége où l'on recevait des religieux et des aspirants.

Les Actes de la vie de saint Pétrock le font contemporain de saint Samson, qui vivait au VI^e^ siècle. Ayant formé plusieurs disciples à la perfection, il mourut le 4 juin ; mais l'année est incertaine. Il est très-honoré en Bretagne et en plusieurs régions de l'Angleterre.

En Bretagne on l'appelle saint Perreux, et les biographes bretons disent que ce fils d'un roi du pays de Galles charmait tout le monde par sa douceur, sa piété, sa modestie et sa libéralité ;

Digitized by Google

que le peuple, à la mort de son père, voulait le placer sur le trône, mais qu'il fut inébranlable dans sa résolution de se donner tout à Dieu ; qu'il ne prit de la succession ouverte que de quoi fonder un monastère ; qu'après avoir vécu vingt ans en Irlande, il fit le pèlerinage de Rome et de Jérusalem, qu'à son retour il vécut sept ans dans un désert et qu'il mourut très-âgé à la fin du VIe siècle.

SAINT GAUTIER,

ABBÉ EN ITALIE.

On sait peu de la vie de ce saint Abbé. Né à Rome, il quitta le monde dès ses jeunes années pour se donner tout à Dieu. Les pieux exercices de la prière et de la contemplation l'élevèrent à la sainteté. Cherchant la solitude, il se confina près de la petite ville de San-Serviliano, dans la marche d'Ancône. Il y bâtit un monastère, dont il fut le premier abbé. On admirait sa dévotion à la Passion et à la Croix de Notre-Seigneur.

Nous ignorons les circonstances de sa mort, qui arriva dans le XIIIe siècle. On garde son corps dans l'église de Saint-Marc à San-Serviliano, où il est fêté le 4 juin, ainsi que dans plusieurs autres églises du pays.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE,

PRINCESSE DE BRABANT.

Les Églises des Pays-Bas honorent le 4 juin la bienheureuse Marguerite, fille de Henri II, duc de Brabant, qui, comme sainte Nennoke, renonça aux délices de la cour et aux grandeurs de ce monde, pour se consacrer à Jésus-Christ dans le monastère de Vau-le-Duc, dont elle fut abbesse. Elle mourut en odeur de sainteté.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE BONO,

MOINE DE CLUNY.

Au XVe siècle, comme dans les précédents, le monastère de Cluny offrait au monde les plus édifiants exemples. Parmi les personnages qui s'y distinguèrent alors par une éminente sainteté, le Ménologe bénédictin et la Chronique de Cluny citent en

Digitized by Google

ce jour Pierre de Bono, qui fut d'abord bourgeois et marchand de Cluny [1]. Il avait épousé une femme d'honorable condition, après la mort de laquelle il entra dans les Ordres et fut promu au sacerdoce.

Étant tombé en léthargie peu après son ordination, on le porta à l'église pour y célébrer ses funérailles. Là, il fut rendu à la vie et à la santé, comme il nous le racontait souvent, dit l'auteur de la Chronique. Pénétré de reconnaissance pour ce bienfait, il embrassa la vie monastique et fut un modèle de vertus. Tous les jours il célébrait la messe et récitait tout le psautier. Il avait une dévotion particulière pour le Saint-Esprit, en récitait tous les jours l'office et célébrait chaque mardi la messe en son honneur. Il mérita, comme nous le croyons pieusement, de mourir le jour même de la Pentecôte, le 4 juin, au moment où l'on chantait l'hymne *Veni Creator Spiritus* [2], et son âme fut sans doute couronnée dans les cieux par l'Esprit-Saint.

LE VÉNÉRABLE CORNEILLE BEUDIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Corneille Beudin, né à Gravelines en 1615, se fit remarquer dès son enfance par les plus heureuses dispositions pour la vertu. Il fit ses études chez les Jésuites, où ses succès furent merveilleux. Son plus cher désir était d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il commença son noviciat en 1635. Après avoir fait sa philosophie à Louvain, il professa à Malines les classes aux jeunes enfants du collége, et il édifiait tout le monde par son exactitude, sa douceur et sa piété. Il fit sa théologie, puis il reçut la prêtrise à Louvain.

Comme il avait plusieurs fois témoigné le désir d'être admis dans les missions, son vœu fut accueilli. Il s'embarqua le 13 juillet à Cadix, avec quatorze religieux de la Compagnie de Jésus. Pour adoucir les ennuis de la traversée, il tira parti de son talent

[1] *Chron. Clun. in bibl. Clun.*, col. 1617. Le Ménologe dit que Pierre était natif de Bruges, *Brugensis*.

[2] On sait que l'usage de chanter cette hymne à tierce, pendant l'octave de la Pentecôte, s'est répandu de Cluny dans toute l'Église.

Digitized by Google

pour la musique. L'équipage se rangeait alors autour de lui pour l'entendre chanter des cantiques. Il émut tellement les cœurs des matelots et des passagers, que tous recouraient à lui pour rassurer leur conscience.

La mission arriva à Mexico, où l'on fit de grands efforts pour le conserver. Mais la Providence lui réservait de plus grands travaux. Il se rendit dans la Nouvelle Biscaye, avec un Père qui connaissait déjà la langue de cette contrée. Il s'appliqua avec une telle ardeur à comprendre cet idiôme barbare, qu'au bout de six mois il en composa la grammaire.

Or les habitants de la Nouvelle Biscaye, qu'il devait évangéliser, étaient encore dans l'abrutissement de la vie sauvage. Il fallait les tirer du fond de leurs forêts, les arracher à leurs repaires. Le Père Corneille y déploya tout ce qu'il avait de courage. Son talent de musicien ne lui fit pas défaut. Il leur chantait dans leur langue des cantiques qui leur exposaient les vérités de la religion. Plusieurs sauvages s'apprivoisèrent et purent recevoir le Baptême. Bientôt des cabanes se dressèrent autour du Missionnaire. Une hutte plus spacieuse servit d'église et la Croix prenait possession de ce pays barbare. Hélas ! cette Croix devait bientôt marquer le lieu où allaient se terminer les travaux de l'Apôtre.

Le Père Corneille se livrait tout entier au salut de ses néophytes ; il était pour eux un père. Mais un jour, par un effet de l'inconstance naturelle aux sauvages, quelques-uns des catéchumènes se laissèrent entraîner par les sauvages du Papagayo, leurs voisins, et conspirèrent contre lui. On conseilla au Père de se soustraire au péril, et il ne put s'y décider. La veille de la Pentecôte, qui était cette année-là le 4 juin 1650, les conspirateurs entourent la cabane du Père, qui était de bois et de joncs. Ils y mettent le feu, en tirent le Père et le mettent à mort cruellement. Il n'avait que trente-cinq ans.

Mais son sang devint une semence féconde. Quelques années après, il y avait là une chrétienté fervente.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En France, fête de Notre-Dame-de-la-Victoire.

L'an 1214, Philippe-Auguste, roi de France, successeur de Louis VII, remporta par le secours de la très-sainte Vierge, une victoire complète et mémorable, près de Bouvines, sur les Anglais et leurs alliés, du nombre desquels étaient l'empereur Othon IV, neveu de Jean roi d'Angleterre, Ferdinand comte de Flandre, et Reinaud de Boulogne, comte de Salisbury en Angleterre. Ferdinand et Reinaud furent faits prisonniers de guerre, et l'empereur lui-même fut obligé de se sauver promptement.

On dit qu'avant la bataille, Philippe-Auguste entra dans une petite chapelle dédiée à la très-sainte Vierge, située près du pont de Bouvines, et qu'ayant fait une courte prière, il monta à cheval, encouragea de paroles ses soldats, les bénit, et donna aussitôt le signal. Ils combattirent avec tant de courage et de valeur, qu'ils remportèrent en ce jour une victoire complète sur les ennemis.

Le roi, à son retour en France, fit bâtir auprès de Senlis, en mémoire de cette heureuse victoire, une église en l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère ; on nomma cette église : *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Le même jour Louis, fils de Philippe-Auguste, remporta la victoire en Poitou sur Jean, roi d'Angleterre. L'empereur, à cause de ces pertes, fut obligé de demander au roi de France une trève de cinq ans.

L'église et le monastère de Notre-Dame-de-la-Victoire appartenaient aux Chanoines réguliers de saint Augustin, de la réforme de Senlis. Ce furent des Chanoines tirés de Saint-Victor de Paris, qui en furent les premiers possesseurs.

Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, était si affectionné à ce monastère, que dans son dernier testament, en date du mois de juin 1225, il laissa à cette abbaye toutes les pierreries de sa couronne, ses bagues et ses autres joyaux, pour être vendus pour les besoins de cette abbaye ; et il donna mille livres d'argent, somme considérable alors, outre les autres revenus dont il l'avait dotée.

Digitized by Google

Louis XI fit le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Victoire, près de Senlis, et y fit présent de deux mille florins, pour faire faire et placer des lampes d'argent devant l'autel de la très-sainte Vierge.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Agnoné, dans l'Abbruzze citérieure, saint François, de la noble famille napolitaine Caracciolo, fondateur des Clercs-Réguliers-Mineurs, doué d'une admirable charité pour Dieu et pour le prochain, et qui brûla d'un ardent désir de propager le culte de la sainte Eucharistie. On honore ses restes à Naples avec une grande dévotion ; il a été canonisé par le Pape Pie VII.

A Rome, les saints martyrs Arèce et Dacien.

A Sisseck en Illyrie, saint Quirin, évêque, qui, sous le président Galère, comme Prudence le rapporte, fut précipité dans le fleuve avec une pierre de moulin attachée au cou ; mais la pierre venant à surnager, après avoir longuement exhorté les chrétiens qui l'entouraient à ne pas s'effrayer de son supplice et à ne point chanceler dans la foi, il obtint de Dieu, par ses prières, qu'elle fût submergée, afin d'obtenir la gloire du martyre.

A Brescia, saint Clatée, évêque et martyr, sous l'empereur Néron.

En Pannonie, les saints martyrs Rutile et ses compagnons.

A Arras, sainte Saturnine, vierge et martyre.

[1] PRIDIE NONAS JUNII.

Agnoni in citeriori Aprutio sancti Francisci ex nobili Neapolitana familia Caracciolo confessoris, Congregationis Clericorum Regularium Minorum fundatoris, qui mira in Deum et proximum charitate, et ardentissimo sacræ Eucharistiæ cultus propagandi studio flagravit, ejusque corpus Neapoli religiosissime colitur, a Pio Septimo sanctorum canoni adscriptus. — Romæ sanctorum martyrum Aretii et Daciani. — Sisciæ in Illyrico sancti Quirini episcopi, qui sub Galerio præside pro fide Christi (ut Prudentius scribit) molari saxo ad collum ligato, in flumen præcipitatus est : sed lapide supernatante, cum circumstantes Christianos, ne ejus terrerentur supplicio, neve titubarent in fide, diu fuisset hortatus, ipse ut martyrii gloriam assequeretur, precibus a Deo ut mergeretur, obtinuit. — Brixiæ sancti Clatei episcopi et martyris sub Nerone imperatore. — In Pannonia sanctorum martyrum Rutili et Sociorum. — Atrebati sanctæ Saturninæ virginis et martyris. — Tibure sancti Quirini martyris. — Constantinopoli sancti Metrophanis episcopi et confessoris insignis. — Milevi in Numidia sancti Optati episcopi, doctrina et sanctitate conspicui. — Veronæ sancti Alexandri episcopi.

Digitized by Google

A Tivoli, saint Quirin, martyr.

A Constantinople, S. Métrophane, évêque et grand confesseur.

A Milève en Numidie, saint Optat, évêque, illustre par sa science et sa sainteté.

A Vérone, saint Alexandre, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Concord, évêque, honoré à Chambéry.

Saint Martial, évêque de Spolète, au IVe siècle.

Sainte Lucence, vierge, dont le corps fut retrouvé à Provins dans l'église de Saint-Quiriace.

Sainte Lucée, martyre à Thessalonique avec plusieurs autres.

Saint Jean, moine de Ménagre, honoré chez les Grecs.

Saint Expergence, martyr en Sicile, avec sainte Julie et sainte Christa.

Sainte Bistamone, martyre en Égypte avec quatre autres.

Saint Attale, martyr à Nyon, en Suisse, avec saint Zotique et saint Eutyche.

Saint Alone, abbé en Égypte.

Sainte Crescence, martyre en Sicile avec saint Expergence.

La bienheureuse Francisque ou Françoise, servitesse, morte en 1496.

Saint Perreuze, solitaire, honoré à Saint-Meen, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo.

Sainte Sophie qui, ayant perdu ses enfants en Thrace, devint la mère des orphelins pauvres.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques Clément, curé de Vervant, au diocèse de la Rochelle, ayant refusé les serments révolutionnaires, fut condamné comme ayant conspiré contre le peuple français, exécuté le 4 juin 1794.

J.-François Thirial, curé de la paroisse de Saint-Crépin, à Château-Thierry, docteur en Sorbonne, député aux États-Généraux, s'éleva contre la constitution civile du clergé, fut obligé de quitter sa cure, se retira à Versailles où il fut arrêté, conduit à Paris, jugé et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et guillotiné le 4 juin 1794.

Digitized by Google

CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, martyr. — Saint Adélard et saint Koban, évêques et martyrs. — Sainte Zenaïs, sainte Cyrie, sainte Valérie et sainte Marcie, martyres. — Saint Allyre, évêque de Clermont. — Le vénérable Pierre Favre. — Saint Dorothée de Tyr, prêtre de l'Église d'Antioche. — Saint Dorothée le Thébain, solitaire. — Le Vénérable Dorothée l'Archimandrite. — Saint Genès de Gergoie, comte de Clermont. — Saint Sanche, martyr. — Le Bienheureux Ferdinand, infant de Portugal. — Le Bienheureux Pacifique de Cérédano, frère mineur. — Le Vénérable prélat Jacques Danès, évêque de Toulon. — Le Vénérable Père Antoine Chataignié, frère prêcheur. — La Vénérable Mère Marie-Félicie de Montmorency. — Les Vénérables Sœurs de Barasle. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BONIFACE,

APÔTRE DE L'ALLEMAGNE, MARTYR.

Les Anglo-Saxons étaient originaires de la Germanie. Quand ils eurent été convertis au christianisme par la charité du Pape saint Grégoire le Grand, ils eurent la charité de vouloir convertir à leur tour les peuples d'Allemagne dont ils étaient descendus. Ils accomplirent cette bonne œuvre dans le VIII^e^ siècle. Les nouveaux Apôtres furent des moines anglais, dont le principal est Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface.

Il naquit vers l'an 680, dans le Wessex, à Kirton, comté de Devonshire. Dès la cinquième année de son âge, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus chez son père, il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un ardent désir d'embrasser l'état monastique. Son père crut d'abord que ce désir s'évanouirait avec l'âge; mais il le vit augmenter de jour en jour. Il employa inutilement toute son autorité pour engager Winfrid à prendre d'autres idées et d'autres sentiments. Frappé d'une maladie dangereuse, il reconnut la volonté de Dieu et ne s'opposa

Digitized by Google

plus à la vocation de son fils, qui, à l'âge de sept ans, entra dans le monastère d'Excester, devenu plus tard la ville de ce nom. Il y sanctifia l'étude de la grammaire par une grande assiduité à la prière et à la méditation. Ayant ensuite été envoyé au monastère de Nutcell, renommé tant pour son école que pour la régularité de sa discipline, il y fit des progrès extraordinaires dans la poésie, la rhétorique, l'histoire et la connaissance de l'Écriture. Son abbé le chargea depuis d'enseigner aux autres les mêmes sciences, et le fit ordonner prêtre à l'âge de trente ans. A partir de cette époque, il s'appliqua principalement au ministère de la parole et à la sanctification des âmes. Une affaire pressée ayant obligé les évêques de la province à tenir un concile sans attendre les ordres de saint Britwald, archevêque de Cantorbéry, on lui envoya, avec la permission du roi Ina, le prêtre Winfrid pour lui en rendre compte ; et depuis ce temps les évêques l'appelèrent souvent à leurs conciles.

Loin de se plaire à l'estime qu'il avait acquise, il résolut de quitter son pays pour travailler à la conversion des infidèles. Ayant donc obtenu avec peine le consentement de son abbé et de sa communauté, il partit accompagné de deux autres moines, et passa en Frise vers l'an 716. Mais il y trouva la guerre allumée entre Charles Martel, prince des Francs, et le roi Radbod, qui avait rétabli l'idolâtrie dans la Frise, auparavant sujette aux Francs, et persécutait les chrétiens. Winfrid vint à Utrecht lui parler ; mais voyant qu'il n'y avait rien à faire pour la religion dans ce pays, il repassa en Angleterre avec ses compagnons, et retourna au monastère de Nutcell.

Peu de temps après, l'abbé du monastère mourut et la communauté voulut mettre Winfrid à sa place ; mais il refusa et s'en alla à Rome avec des lettres de recommandation de son évêque. C'était Daniel, évêque de Winchester, célèbre par sa vertu et sa doctrine. Winfrid étant arrivé à Rome, se présenta au Pape saint Grégoire II, et lui expliqua le désir qu'il avait de travailler à la conversion des infidèles. Le Pape le regarda d'un visage serein et lui demanda s'il avait des lettres de son évêque. Winfrid tira de dessous son manteau une lettre cachetée pour le Pape, et une

Digitized by Google

autre ouverte, qui était une recommandation générale de tous les chrétiens, suivant la coutume. Le Pape lui fit signe de se retirer ; et après avoir lu les lettres de l'évêque Daniel, il eut plusieurs conférences avec Winfrid, en attendant la saison propre pour son voyage, c'est-à-dire le commencement de l'été. Alors il lui donna les reliques qu'il demandait, et de plus, une ample et honorable commission de prêcher l'Évangile à toutes les nations infidèles. Après un exorde à la louange de l'homme apostolique, cette commission est conçue en ces termes :

« Au nom de l'indivisible Trinité et par l'inébranlable autorité du bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, dont nous sommes chargé de gouverner le Siége et d'enseigner la doctrine, nous vous commandons et donnons commission d'annoncer les mystères du royaume de Dieu à toutes les nations infidèles où vous pourrez pénétrer, animé du feu sacré que le Seigneur est venu apporter sur la terre, et dont vous paraissez brûler. Au reste, nous voulons que, dans l'administration du Sacrement, pour initier à la foi ceux qui croiront, vous suiviez la formule prescrite par les rituels de notre Siége apostolique. Si vous trouvez que quelque chose vous manque pour votre entreprise, vous aurez soin de nous en informer. Portez-vous bien. » La lettre est datée du 15 mai 719. Le Pape prend, dans l'inscription, le titre de serviteur des serviteurs de Dieu [1].

Avec cette lettre, Winfrid passa d'abord en Lombardie, où il fut reçu honorablement du roi Luitprand ; ensuite il traversa la Bavière, vint en Thuringe et commença à exercer sa commission. Il prêcha aux grands et au peuple pour les ramener à la connaissance de la vraie religion, altérée et presque éteinte par des faux docteurs ; car, bien qu'il trouvât des évêques et des prêtres zélés pour le service de Dieu, il y en avait d'autres qui s'étaient abandonnés à l'incontinence, et il fit son possible, par ses exhortations, pour les ramener à une vie conforme aux canons.

Cependant, ayant appris la mort de Radbod, roi des Frisons, il eut une grande joie de voir la porte de l'Évangile ouverte en ce pays-là pour l'évangéliser ; et il y passa aussitôt pour seconder les

[1] Labbe, t. VI, p. 1487.

Digitized by Google

travaux de saint Willibrod, sous la protection du prince Charles, devenu maître de la Frise. Il fit part de ces heureuses nouvelles à Elburge, abbesse dans le pays de Cant, la priant en même temps de lui envoyer des actes des Martyrs. Dans sa réponse, l'abbesse le prie d'offrir des messes pour l'âme d'un de ses parents, et lui envoie cinquante sous d'or et un tapis d'autel. Winfrid travailla trois ans en Frise avec saint Willibrod, convertit beaucoup de peuple, ruina des temples d'idoles et bâtit des églises.

Saint Willibrod, se voyant fort âgé, le choisit pour son successeur; mais Winfrid s'en excusa; et comme le saint évêque le pressait fortement, il lui dit enfin que le Pape l'avait destiné aux nations de la Germanie orientale, et le pria de permettre qu'il exécutât sa promesse. Saint Willibrod y consentit et lui donna sa bénédiction. Winfrid partit aussitôt, et arriva dans la Hesse, à un lieu nommé Amenbourg, appartenant à deux frères, qui, portant le nom de chrétiens, exerçaient l'idolâtrie. Il les convertit avec un plus grand nombre de peuple, et bâtit un monastère dans ce lieu, que lui donnèrent les deux seigneurs. Ensuite il baptisa plusieurs milliers d'infidèles.

En ce voyage, Winfrid avait avec lui un jeune homme nommé Grégoire, qui fut un de ses principaux disciples. Il était Franc d'origine, de race très-noble, fils d'Albéric, dont la mère, Adèle, était fille du roi Dagobert II. Winfrid, passant de Frise en Hesse, arriva à Pfalz, près de Trèves, où Adèle avait fondé un monastère, dont elle était abbesse. Il y fut reçu avec grande charité, et après qu'il eut célébré la Messe, comme il faisait presque tous les jours, il se mit à table avec l'abbesse et sa famille. Pendant le repas, on fit lire l'Écriture-Sainte par le jeune Grégoire, âgé d'environ quinze ans, revenu depuis peu des écoles et de la cour, et encore laïque. On lui donna le livre, et, après avoir reçu la bénédiction, il commença à lire et s'en acquitta fort bien. Alors le saint prêtre lui dit : Vous lisez bien, mon fils, si vous entendez ce que vous lisez. Le jeune homme dit qu'il le savait bien et recommença à lire. Le prêtre l'arrêta et lui dit : Mon fils, ce n'est pas ce que je demande, mais que vous m'expliquiez, en votre langue maternelle, ce que vous lisez. Il avoua qu'il ne le pouvait,

Digitized by Google

et le saint prêtre lui dit : Voulez-vous que je le fasse ? Je vous en prie, répondit-il. Alors Winfrid lui dit : Recommencez et lisez distinctement ; d'où il prit occasion d'instruire l'abbesse et toute sa famille. Ainsi, l'on voit que ces lectures se faisaient en latin. Grégoire fut si touché du discours de Winfrid, qu'aussitôt il alla trouver l'abbesse, son aïeule, et lui dit qu'il voulait aller avec le saint homme pour apprendre l'Écriture-Sainte et devenir son disciple. Elle refusa d'abord de lui laisser suivre un homme qu'elle ne connaissait point et qu'elle ne savait où devoir aller. Si vous ne me donnez point de cheval, dit Grégoire, je le suivrai à pied. Enfin, il tint si ferme, qu'elle lui donna des valets et des chevaux et lui permit d'aller.

Ce voyage fut très-rude, principalement pour un jeune homme nourri dans les délices de la maison paternelle. Car, quand ils entrèrent dans la Thuringe, ils la trouvèrent brûlée et ruinée par les Saxons idolâtres, qui en étaient voisins. Le peuple était si pauvre qu'à peine avait-il de quoi vivre, encore fallait-il le faire venir de loin. Ainsi, les missionnaires étaient réduits à subsister du travail de leurs mains. Souvent la crainte des païens les obligeait à se réfugier dans la ville avec les gens du pays, et à y vivre longtemps fort à l'étroit, jusqu'à ce qu'on eût assemblé des troupes suffisantes pour les repousser.

Après avoir ainsi travaillé quelque temps, Winfrid envoya à Rome un des siens avec une lettre où il rendait compte au Pape du succès de sa mission et le consultait sur quelques difficultés. Le Pape l'invita, par sa réponse, à venir lui-même. Il obéit; il arriva à Rome pour la seconde fois, accompagné de plusieurs disciples. Le Pape, l'ayant appris, ordonna qu'il fût bien reçu dans la maison des étrangers. Puis, l'ayant fait venir à Saint-Pierre, il l'interrogea sur la foi de l'Église. Winfrid lui demanda du temps pour écrire sa confession de foi, et la lui apporta. Le Pape la lui rendit quelques jours après, et l'ayant fait asseoir, il l'exhorta à conserver cette doctrine et à l'enseigner aux autres. Il passa presque tout le jour à conférer avec lui, lui faisant plusieurs questions sur les matières de la religion et sur la conversion des infidèles.

Digitized by Google

Enfin il lui déclara qu'il voulait le faire évêque pour ces peuples qui n'avaient point de pasteurs. Le saint prêtre se soumit, et le Pape l'ordonna évêque le trentième de novembre 723, et changea son nom de Winfrid en celui de Boniface, sous lequel il est plus connu. Dans la cérémonie de l'ordination, ou immédiatement après, il prêta au Pape le serment suivant qu'il avait signé de sa main, et qu'il mit ensuite sur le corps de saint Pierre :

« Au nom du Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La sixième année du règne de l'empereur Léon, la quatrième de son fils Constantin, indiction sixième. Moi Boniface évêque par la grâce de Dieu, promets à vous, bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, et à votre Vicaire, le bienheureux Pape Grégoire, aussi bien qu'à ses successeurs, par l'indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre corps sacré ici présent, que je conserverai toujours la pureté de la foi catholique dans l'unité d'une même créance, à laquelle il est hors de doute que le salut de tous les chrétiens est attaché ; que je ne me laisserai jamais aller à rien entreprendre contre l'unité de l'Église universelle, mais que j'aurai toujours une entière fidélité, un sincère attachement pour vous et pour les intérêts de votre Église, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, ainsi que pour votre susdit Vicaire et ses successeurs ; que je n'aurai jamais aucune communion avec les évêques que je verrai s'écarter des routes anciennes tracées par les saints Pères ; que, si je puis, je les en empêcherai ; sinon, je les dénoncerai au Pape, mon Seigneur. Si ce qu'à Dieu ne plaise, je fais ou attente quelque chose contre cette promesse, que je sois trouvé coupable au jugement de Dieu, et que je reçoive le châtiment d'Ananie et de Saphire, qui ont voulu vous en imposer ! Moi Boniface, petit évêque, ai signé de ma main le formulaire de cette promesse, et, la mettant sur le sacré corps du bienheureux Pierre, comme il est prescrit, ai prêté ce serment en la présence de Dieu, qui est témoin et juge, et je promets de le garder [1]. » Tel est le serment solennel que l'apôtre de

[1] Labbe, t. VI, p. 1488.

Digitized by Google

l'Allemagne prêta au Pape Grégoire II. C'est sur cette base apostolique que sont fondés et l'épiscopat et l'Église d'Allemagne. Puissent les évêques et les peuples de l'Allemagne ne l'oublier jamais !

Le Pape Grégoire, en congédiant saint Boniface, lui donna un recueil des canons qui devaient lui servir de règle, et deux lettres de recommandation. La première est adressée à Charles, duc des Francs, avec cette inscription : Au seigneur, notre glorieux fils, le duc Charles. Le Pape lui donne avis qu'il a ordonné évêque Boniface dont il fait l'éloge, et qu'il l'envoie prêcher la foi aux peuples de la Germanie. C'est pourquoi, dit-il, nous le recommandons très-particulièrement à votre glorieuse bienveillance, et nous vous prions de l'aider dans tous ses besoins et de le défendre contre tous les ennemis sur lesquels le Seigneur vous donne la victoire.

La seconde lettre était adressée aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux ducs, aux gouverneurs des villes, aux comtes et à tous les chrétiens. Après leur avoir recommandé, dans les termes les plus pressants, de protéger Boniface et de pourvoir à tous ses besoins : Si quelqu'un, dit le Pape, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à s'opposer à ses travaux et à le troubler dans son ministère, lui et ses successeurs dans l'apostolat, qu'il soit frappé d'anathème par la sentence divine, et demeure sujet à la damnation éternelle. La lettre est datée du 1er décembre, c'est-à-dire du lendemain de l'ordination de saint Boniface. Grégoire II écrivit plusieurs autres lettres au clergé, au peuple et aux seigneurs de Thuringe pour les féliciter de leur bonne disposition, leur marquer qu'il a ordonné Boniface leur évêque, suivant leurs désirs, et leur notifier les ordres qu'il lui a donnés pour le gouvernement de cette Église.

Muni de toutes ces lettres du Pape, saint Boniface revint en France, où Charles Martel lui en donna une adressée à tous les évêques, ducs, comtes, vicaires, domestiques et autres officiers, pour leur notifier qu'il avait pris l'évêque Boniface sous sa protection, et pour défendre à qui que ce fût de le troubler dans ses fonctions. Il retourna donc dans la Hesse, et y donna la Confir-

Digitized by Google

mation, par l'imposition des mains, à plusieurs qui avaient déjà reçu la foi. Mais il en trouva qui refusèrent d'écouter ses instructions. Les uns sacrifiaient aux arbres et aux fontaines ; d'autres consultaient les auspices et les devins, exerçaient des prestiges et des enchantements, observaient le vol ou le chant des oiseaux. Quelques-uns exerçaient toutes ces superstitions en cachette, quelques-uns à découvert. Les mieux convertis conseillèrent à saint Boniface d'abattre un arbre d'une grandeur énorme qu'ils appelaient le chêne de Jupiter, au même lieu où est aujourd'hui la ville de Geismar. Une foule de païens s'assemblèrent à ce spectacle, et ils donnaient des malédictions secrètes à l'ennemi de leurs dieux. Mais l'arbre, ébranlé par quelques coups de cognée, se fendit en quatre parties égales, ce qui parut si miraculeux aux barbares, qu'ils bénirent Dieu et crurent en lui. Le saint évêque fit bâtir du bois de cet arbre un oratoire en l'honneur de saint Pierre, et passa de la Hesse dans la Thuringe.

Cette province était alors désolée par la tyrannie de ses ducs, Théobald et Hélène ; en sorte qu'une grande partie s'était soumise aux princes idolâtres des Saxons, et avait embrassé leur culte. Il s'était aussi élevé parmi les chrétiens de faux docteurs, plongés dans tous les désordres de l'impudicité. Boniface les confondit et les décrédita en les démasquant. Par là il fit en peu de temps refleurir la foi dans cette province. Il bâtit même des églises et des monastères en divers endroits. Il eut aussi à se défendre contre la jalousie.

Un évêque du voisinage, qu'on croit être celui de Cologne, après avoir négligé de défricher les terres où travaillait le nouvel Apôtre, prétendit, lorsqu'il les vit si bien cultivées, qu'elles étaient de son diocèse. Boniface crut que le bien de la mission l'obligeait de soutenir ses droits. Il eut recours au Pape ; et en lui rendant compte des progrès de l'Évangile, il l'instruisit des contradictions qu'il avait à essuyer. Grégoire lui fit une réponse obligeante, où, après l'avoir félicité du fruit de ses travaux, il l'exhortait à ne point se laisser indimider par les menaces des hommes, mais à mettre toute sa confiance dans le Seigneur, qui ne manque pas de bénir les droites intentions de ses Serviteurs.

Digitized by Google

Il ajoutait : Quant à l'évêque qui a négligé de prêcher la foi à cette nation et qui prétend aujourd'hui qu'une partie de la province est de son diocèse, nous avons écrit des lettres très-paternelles à notre très-excellent fils le patrice Charles, pour l'engager à le réprimer, et nous sommes persuadés qu'il y donnera ses soins. La lettre est du 5 décembre 725. Le titre de Patrice que le Pape y donne à Charles Martel est remarquable [1]. Il prouve que le Pape avait choisi dès lors ce prince pour le défenseur spécial de l'Église romaine.

Saint Boniface, animé par la protection du Saint-Siége, redoubla ses soins et ses travaux pour la conversion des nations germaniques. Il eut la consolation de voir les anciens chrétiens d'Angleterre et de France, concourir à cette bonne œuvre. Éthelbert roi de Cant, le duc Charles et Pépin, son fils, lui donnèrent des marques de leur libéralité. De pieuses abbesses avaient soin de le fournir d'habits et de livres. En remerciant l'abbesse Edburge des livres qu'elle lui avait envoyés, il la prie de lui écrire en lettres d'or les Épîtres de saint Paul, afin de frapper par cet éclat les yeux des infidèles, et leur inspirer plus de respect pour les saintes Écritures [2]. Le vrai zèle ne néglige rien, et les plus petites choses qui contribuent au salut du prochain lui paraissent grandes.

Daniel, évêque de Winchester, donna d'autres secours à Boniface, son ancien disciple. Il lui adressa une instruction détaillée et remplie des plus sages avis sur la manière dont il devait s'y prendre pour détromper les idolâtres. Saint Boniface sut la mettre à profit pour la conversion de ces peuples, dont il fit en peu de temps une chrétienté florissante. Il députa le prêtre Denval pour en rendre compte au Pape et pour le consulter sur quelques doutes concernant son ministère. Grégoire II, après l'avoir félicité des fruits de son apostolat, le loue de ce qu'il a recours au Siége apostolique dans ses doutes. Comme saint Pierre, dit-il, a été le principe de l'épiscopat et de l'apostolat, vous faites prudemment de vous adresser à son Siége, et nous

[1] Labbe, t. VI, p. 1446.
[2] Bonif., *Epist.* XXVIII. *Bibl. PP.*, t. XIII.

Digitized by Google

répondons à vos doutes, non de nous-mêmes, mais par la grâce de Celui qui rend disertes les langues des enfants. « Le Pape résout ensuite les questions proposées que l'on peut voir dans l'Histoire de l'Église. »

Saint Boniface ayant appris l'an 741, que le Pape saint Grégoire III venait de succéder à saint Grégoire II, lui envoya des députés avec des lettres pour l'assurer de son obéissance, lui rendre compte de sa mission et lui demander la solution de plusieurs difficultés. Le Pape lui accorda, non-seulement la communion et l'amitié du Saint-Siége qu'il demandait, mais encore le pallium et le titre d'archevêque. Il lui envoya des reliques et d'autres présents avec une lettre, où, après avoir déclaré la nouvelle dignité qu'il lui donne, il ajoute : « Et parce que vous nous assurez que, par la grâce de Dieu, il s'est converti une si grande quantité de peuple, que vous ne pouvez suffire à leur instruction, nous ordonnons que, suivant les canons et de l'autorité du Siége apostolique, vous établissiez des évêques dans les lieux où le nombre des fidèles sera multiplié, prenant garde toutefois à ne pas avilir l'épiscopat et à ne point faire de consécration d'évêque sans y en appeler deux ou trois. Quant au prêtre qui vint nous trouver l'année passée et qui prétend avoir été absous de ses crimes, sachez qu'il ne nous a fait aucune confession et qu'il n'a reçu aucune absolution de nous. Il nous a dit seulement qu'il était prêtre, et nous a demandé des lettres de recommandation pour notre fils le duc Charles. Ceux qui ont été baptisés par les païens doivent être baptisés encore au nom de la sainte Trinité; de même ceux qui ont été baptisés par un prêtre qui sacrifie à Jupiter et mange des viandes immolées, ou qui doutent s'ils ont été baptisés. » Il faut croire que le Baptême administré par ces païens n'était pas selon la forme de l'Église; car nous n'avons pas les questions de saint Boniface, pour savoir les circonstances des cas proposés.

Le Pape continue : « On peut offrir pour les morts véritablement chrétiens, mais non pas pour les impies. On doit observer les degrés de parenté jusqu'à la septième génération. Et, si vous le pouvez, détournez les hommes de se remarier plus de deux

Digitized by Google

fois. Les parricides ne recevront l'absolution qu'à la mort en viatique, et toute leur vie ils s'abstiendront de chair et de vin, jeûneront le lundi, le mercredi et le vendredi. Ceux qui vendent leurs esclaves aux infidèles pour les immoler, feront la même pénitence que les homicides. Défendez autant que vous pourrez, à vos nouveaux chrétiens, de manger de la chair de cheval, et imposez-leur une pénitence. » C'était pour civiliser les mœurs des nations barbares de la Germanie qu'on voulait leur ôter ces usages. On voit que ces mœurs étaient terriblement féroces, puisque les païens immolaient encore des hommes et que des chrétiens leur vendaient pour cela des esclaves.

Saint Boniface ayant reçu la lettre du Pape, c'était vers l'an 732, fut singulièrement encouragé dans sa mission et bâtit deux églises, l'une à Fritzlar, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, une autre à Hamanabourg, en l'honneur de saint Michel : il joignit à chacune un monastère nombreux. Le monastère de Fritzlar était dans la Hesse, sur l'Eder, à l'endroit de la ville qui en porte le nom : son premier abbé fut saint Wigbert, moine anglais du pays de Wessex qui passa en Germanie, étant déjà prêtre, pour travailler avec saint Boniface. Il était fort exact dans l'observance de la règle; et s'il était appelé pour entendre la confession de quelqu'un, il ne parlait à personne en chemin, ou ne parlait que de choses spirituelles. Il mourut en 747, et l'Église honore sa mémoire le 13 août.

Après la fondation de ces deux monastères, saint Boniface passa en Bavière où commandait le duc Hubert, et il en visita les églises. Saint Corbinien, évêque de Frisingue, était mort dès l'an 730, le 8 septembre, jour auquel l'Église honore sa mémoire; et saint Boniface trouva la Bavière troublée par un hérétique nommé Eremwolf, qui ramenait le peuple à l'idolâtrie. Il le condamna selon les canons, et en ayant délivré le pays et rétabli la discipline, il retourna à sa mission ordinaire.

Il fit un troisième voyage à Rome, l'an 783, tant pour conférer avec le Pape saint Grégoire III qu'il n'avait jamais vu, que pour se recommander aux prières des Saints, étant déjà fort avancé en âge. Il fut très-bien reçu par le Pape, comme il l'écrivit aux

Digitized by Google

siens en Allemagne, et extrêmement respecté tant par les Romains que par les étrangers, en sorte qu'il était suivi d'une grande multitude de Francs, de Bavarois, d'Anglais et d'autres nations. Il demeura en Italie la plus grande partie de l'année, et, après avoir visité les tombeaux des Saints, il prit congé du Pape qui le renvoya l'an 739, chargé de présents et de reliques, avec trois lettres : la première adressée à tous les évêques et les abbés, pour leur recommander saint Boniface et les exhorter à lui donner des ouvriers pour sa mission. La seconde lettre est adressée aux peuples de Germanie nouvellement convertis. Le Pape y nomme les Thuringiens, les Hessois et plusieurs autres barbares, et généralement ceux qui sont du côté de l'Orient, ce qu'il faut entendre par rapport au Rhin. Il les exhorte à se rendre dociles aux instructions de Boniface et à recevoir les évêques et les prêtres qu'il leur ordonnera par l'autorité du Siége apostolique ; puis il ajoute : Que s'il veut ramener ceux qui s'écartent du droit chemin de la foi ou de la discipline canonique, ne vous y opposez point, mais faites qu'ils obéissent, sous peine de s'attirer la damnation. Pour vous, qui êtes baptisés au nom de Jésus-Christ, abstenez-vous de tout culte du paganisme et détournez-en vos sujets. Rejetez les devins et les sorciers, les sacrifices des morts, des bois et des fontaines, les augures, les caractères, les enchantements, les maléfices et toutes les autres superstitions qui avaient cours en votre pays. La troisième lettre est adressée aux évêques de Bavière et d'Allemagne, savoir : Vigon d'Augsbourg, Luidon de Spire, Rodolf de Constance, Vivilon de Lorch ou de Passau et Adda ou Heddon de Strasbourg. Le Pape exhorte ces évêques à recevoir favorablement Boniface, à écouter ses instructions, à rejeter les hérétiques et les faux évêques, de quelque part qu'ils viennent, particulièrement les Bretons, à délivrer leurs peuples de tous les restes de superstitions, et à célébrer un concile près du Danube, à Augsbourg ou en tel lieu que Boniface jugerait à propos [1].

Pendant ce voyage de Rome, saint Boniface invita plusieurs

[1] Labbe, t. VI, p. 1470 et seq.

Digitized by Google

Anglais, principalement des prêtres, à venir travailler à sa mission de Germanie. Il y attira entre autres deux frères, saint Willibalde et sainte Wunebalde qui étaient ses parents. Willibalde naquit en Angleterre, vers l'an 700, et entra dès l'enfance dans un monastère. Vers l'an 720, il quitta son pays pour aller à Rome avec son père Richard qui avait été roi, et son frère Wunebalde, alors âgé de dix-neuf ans. Le père mourut en chemin et fut enterré à Lucques, où il est honoré comme Saint. Les deux frères arrivèrent à Rome, où Willibalde laissa son frère deux ans après pour aller visiter la Terre-Sainte avec deux autres jeunes Anglais. Wunebalde reçut à Rome la tonsure, y étudia l'Écriture sainte et y demeura sept ans, après lesquels il retourna en Angleterre, principalement dans le dessein d'attirer à Dieu quelqu'un de sa famille, et il en gagna plusieurs. Ensuite il retourna à Rome avec un troisième frère dont on ne sait pas le nom. C'est à ce second voyage que saint Boniface ayant appris qu'il était à Rome, lui parla et l'invita comme son parent, à venir prendre part à ses travaux. Wunebalde se laissa persuader et suivit de près saint Boniface, emmenant avec lui son jeune frère et quelques autres, parmi lesquels saint Sebald, honoré à Nuremberg, comme l'apôtre du pays, le 19 août. Avec cette compagnie, saint Wunebalde se rendit en Thuringe, auprès de saint Boniface. Son frère y vint plus tard.

Saint Boniface, légat du Pape saint Zacharie comme il l'avait été des deux saints Grégoire, et secondé par les princes Pépin et Carloman, rétablit la discipline ecclésiastique en France, et étendit la religion en Allemagne : il fonde le monastère et l'école de Fulde par son disciple saint Sturm ; il fonde en Allemagne des monastères de religieuses par sainte Liobe, sa parente, venue d'Angleterre ; il réprime divers abus et impostures en France et en Allemagne, par l'autorité du Pape, secondé de Pépin et de Carloman. Le prince Carloman quitte le monde et se fait moine au Mont-Cassin.

Vers l'année 748, on a plusieurs lettres du saint Pape Zacharie à saint Boniface sur les affaires d'Allemagne, qui occasionnaient à celui-ci bien des peines. Zacharie l'exhorte d'abord à combattre

Digitized by Google

avec un nouveau courage pour la foi orthodoxe. Ensuite, répondant aux questions proposées sur le Baptême, il déclare, selon ce qui en avait été réglé dans un concile d'Angleterre, que quiconque n'avait pas été baptisé par l'invocation des trois Personnes de la Trinité, n'a pas reçu le Baptême, quelque saint que fût le ministre; mais aussi que, quoique le ministre fût hérétique et coupable de toutes sortes de crimes, le Baptême est valide s'il a prononcé les paroles marquées par l'Évangile. Il approuve que saint Boniface ait fait baptiser, dans le doute, ceux qui l'avaient déjà été par des prêtres sacriléges, qui immolaient des taureaux et des boucs aux faux dieux, parce que ces prêtres étant morts, on ne pouvait savoir s'ils avaient été baptisés au nom des trois Personnes de la Trinité; et il veut qu'il en agisse ainsi lorsque, après une exacte recherche, il ne pourra s'assurer si le Baptême a été conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; ce que Grégoire III avait déjà décidé, comme le marque Zacharie.

Saint Boniface avait trouvé dans le cours de ses missions un grand nombre de faux prêtres et de faux évêques, qui n'avaient jamais été ordonnés par des prélats catholiques. C'étaient la plupart des esclaves fugitifs, qui, pour mieux se déguiser, prenaient la tonsure et se transformaient en ministres du Seigneur, assemblant les peuples dans les cabanes des paysans, où ils pussent cacher leur ignorance et leurs infâmes débauches. Dans l'administration du Baptême, ils ne faisaient point faire les renonciations ordinaires et n'enseignaient pas les premiers principes de la croyance chrétienne, qu'ils ignoraient. Le Pape recommande à saint Boniface de sévir contre ces ministres de Satan et de les faire enfermer dans des monastères, pour y vivre en pénitence. Il parle nommément contre un prêtre écossais, nommé Samson, qui enseignait que l'imposition des mains de l'évêque pouvait tenir lieu de baptême, et il ordonne de le chasser de l'Église.

Le Pape ajoute : « Nous avons vu le livre que vous avez composé sur l'unité de la foi catholique et sur la doctrine évangélique, et que vous avez adressé à tous les évêques, les prêtres et les diacres, sachez que nous en avons été très-satisfait. C'est la

Digitized by Google

grâce du Saint-Esprit qui vous a porté à composer cet ouvrage. Vous nous avez prié par une autre lettre d'envoyer un évêque en votre place pour tenir les conciles en France et en Gaule. Mais, tandis que par la grâce de Dieu vous vivrez, il n'est pas nécessaire que nous fassions ce changement. Nous avons aussi reçu avec une sensible joie la profession de la foi et de l'unité catholique que vous nous avez envoyée conjointement avec nos très-chers frères les évêques des Francs, et nous avons rendu mille actions de grâces au Dieu tout-puissant, de ce qu'il a daigné les rappeler à nous et donner cette consolation à l'Église, leur Mère spirituelle. Saluez-les tous de notre part pour le baiser de paix. Nous leur avons écrit des lettres apostoliques pour les en féliciter. »

Le Pape Zacharie connaissait trop le zèle et le mérite de saint Boniface pour lui permettre de quitter, comme il le demandait, le siége de Mayence et la légation du Saint-Siége. Il l'exhorte, dans la même lettre, avec une tendresse paternelle, à continuer ses fonctions. « Mon bien-aimé, lui dit-il, vous êtes encore légat et envoyé du Siége apostolique, comme vous l'avez été. Le zèle pour le salut des âmes nous porte à conseiller à votre sainteté de ne jamais quitter le siége de Mayence. Si cependant vous trouviez un homme digne de vous succéder, vous l'ordonnerez évêque, afin qu'il serve l'Église dans le ministère qui vous a été confié. Nous prions Notre-Seigneur et Rédempteur, par l'intercession de Marie, sa sainte Mère, toujours Vierge et notre Dame, et par celle des saints Apôtres Pierre et Paul, de vous conserver en parfaite santé. Priez pour nous. » La lettre est du premier jour de mai 748 [1].

Par une autre lettre, le Pape marque qu'il érige la ville de Mayence en métropole, à la prière des Francs et en considération des travaux de saint Boniface, qui, depuis vingt-cinq ans qu'il est évêque, n'a cessé de s'employer infatigablement à l'œuvre du Seigneur. « Nous ordonnons, lui dit-il, par l'autorité du bienheureux Apôtre Pierre, que la susdite église de Mayence

[1] Labbe, t. VI, *Epist.* x, p. 1518.

Digitized by Google

soit à perpétuité métropole, pour vous et pour vos successeurs; qu'elle ait sous elle cinq villes, savoir : Tongres, Cologne, Worms, Spire et Utrecht, et toutes les autres de la Germanie que vous avez converties à la foi. » Cette lettre est du 3 novembre [1].

Saint Boniface, animé par les lettres du Pape, continua à s'acquitter avec zèle des fonctions de son ministère.

Au commencement de l'année 756, il écrivit au Pape Étienne II, successeur de Zacharie, pour l'assurer qu'il aurait pour lui la même soumission qu'il se faisait gloire d'avoir eue pour ses trois prédécesseurs, depuis trente-six ans qu'il était légat du Saint-Siége. Voyant que ses infirmités ne lui permettaient plus d'assister aux conciles, il se servit, avec l'agrément du roi Pépin, de la permission qu'il avait obtenue du Pape Zacharie, d'établir un évêque en sa place sur le siége de Mayence. Il jeta les yeux sur saint Lul, un de ses plus chers disciples, et remit entre ses mains le soin de son église, afin de pouvoir consacrer le reste de ses jours aux missions de la Frise, dont il se croyait plus particulièrement chargé depuis la mort de saint Willibrod.

Avant que de rentrer dans ses missions, dont il avait eu pressentiment qu'il ne reviendrait pas, il écrivit à l'abbé Fulrade, pour le prier de recommander ses disciples au roi. « Ce sont presque tous des étrangers, dit-il. Les uns sont prêtres et desservent diverses églises, les autres ne s'occupent que des devoirs de la vie monastique. Il y a parmi eux des enfants destinés à apprendre les lettres, et des vieillards qui ont blanchi avec moi dans les travaux de l'apostolat. Je suis fort inquiet à leur sujet, parce que je crains qu'après ma mort ils ne soient dispersés comme des brebis sans pasteur, et que les peuples qui sont sur la frontière des païens ne perdent la foi. » Boniface prie ensuite Fulrade de faire donner le soin de ces églises et de ces monastères à son cher disciple, l'évêque Lul, parce qu'il espère que le clergé, les moines et les peuples trouveront en lui un docteur habile, un prédicateur zélé et un maître charitable. « Ce qui me le fait le plus souhaiter, ajoute-t-il, c'est que les prêtres, mes dis-

[1] Labbe, t. VI, *Epist.* XIII, p. 1527.

Digitized by Google

ciples, ont bien de la peine à subsister à cause du voisinage des païens. Ils peuvent bien avoir du pain pour vivre, mais ils n'ont pas de quoi s'acheter des habits, si on ne leur donne d'ailleurs quelque secours, comme j'ai tâché de le faire [1]. » Le roi Pépin accorda sans peine ce qu'on lui demandait, et Boniface lui écrivit pour le remercier de ce qu'il avait ainsi consolé sa vieillesse.

Saint Boniface s'étant déchargé du soin de son église, et ayant pourvu aux besoins que ses disciples pourraient avoir après sa mort, ne songea plus qu'à consacrer le peu de temps qui lui restait au salut des païens, afin de mourir, pour ainsi dire les armes à la main en combattant l'idolâtrie. Il résolut d'aller finir sa carrière apostolique dans la Frise, là même où il l'avait commencée quarante ans auparavant. Le zèle de ce saint vieillard ranima celui de ses compagnons, qui s'offrirent en grand nombre pour l'accompagner.

Étant sur le point de partir, il parla ainsi à saint Lul : « Mon cher fils, je ne puis m'empêcher d'entreprendre ce voyage tant désiré ; mais je sais que je n'en reviendrai pas et que ma fin est proche. Je vous prie seulement de faire achever les églises que j'ai commencé à bâtir en Thuringe, aussi bien que celle du monastère de Fulde, où vous ferez transférer mon corps. Pour vous, travaillez sans relâche à l'instruction des peuples, et faites préparer, selon votre prudence, ce qui est nécessaire pour notre voyage ; n'oubliez pas de mettre dans le ballot de mes livres un linceul pour ensevelir mon corps. » Lul ne put répondre à ce discours que par ses larmes.

Saint Boniface ne voulut point partir sans dire adieu à Liobe, cette sainte abbesse, sa parente, dont nous avons parlé. L'ayant fait prier de se rendre auprès de lui pour recevoir ses derniers avis, il l'exhorta à ne point se relâcher de ses austérités, malgré la faiblesse de son tempérament et la caducité de son âge ; il lui conseilla aussi de ne jamais retourner dans sa patrie. Ensuite il la recommanda instamment à saint Lul et aux anciens du monastère de Fulde, ordonnant qu'après sa mort elle fût mise avec lui

[1] *Epist.* XCII.

Digitized by Google

dans le même tombeau, afin qu'ils attendissent ensemble la résurrection. N'ayant rien autre chose à donner à cette sainte fille, pour l'engager à se souvenir de lui, il lui légua sa cuculle : gage également précieux et de sa tendre amitié pour elle, et de l'exacte pauvreté dont il faisait profession.

Après ces dispositions, qui furent comme son testament, Boniface s'embarqua sur le Rhin pour se rendre dans la Frise, avec Eoban, évêque d'Utrecht, et une troupe nombreuse de prêtres et de diacres, qui se consacrèrent à ces missions. Le zèle du saint Archevêque sembla lui rendre les forces que l'âge et ses fatigues lui avaient enlevées. La moisson croissait sous ses pas et, comme il avait peu de temps pour la recueillir, Dieu versait ses plus abondantes bénédictions sur ses derniers travaux. Le saint Apôtre eut en peu de temps la consolation de baptiser plusieurs milliers d'idolâtres, et, afin de les affermir dans la foi, il leur marqua un jour et un lieu auquel tous ces nouveaux fidèles devaient se rassembler pour recevoir la Confirmation. Il se rendit en ce lieu, et y campa, avec sa troupe de missionnaires, sur les bords d'une petite rivière nommée alors Bordne.

Le jour marqué commençait à peine à luire, qu'on vit venir, au lieu des néophytes qu'on attendait, une troupe de païens armés, qui se jetèrent impétueusement sur le petit camp des missionnaires. Leurs serviteurs prirent les armes et se mirent en devoir de défendre leurs maîtres contre la fureur de ces barbares ; mais saint Boniface, survenant avec ses clercs, et tenant en main le livre des Évangiles et les reliques qu'il avait coutume de porter avec lui, dit à ses gens : Cessez de combattre, mes enfants, et ne rendez pas le mal pour le mal, mais plutôt le bien pour le mal, ainsi que l'Écriture nous apprend à faire. Le jour tant désiré est enfin arrivé. Mettez votre force et votre espérance en Dieu, et acceptez avec reconnaissance ce qu'il permet pour notre salut. Puis, se tournant vers ses clercs qui l'environnaient : Courage, mes frères, leur dit-il, ne vous laissez pas intimider par ceux qui peuvent bien donner la mort au corps, mais qui ne peuvent la donner à l'âme. Souffrez avec constance une mort d'un instant pour régner éternellement avec Jésus-Christ. Mais

Digitized by Google

son exemple les fortifia mieux que ses discours. A peine Boniface avait-il prononcé ces paroles, qu'il vit les barbares qui venaient fondre sur lui l'épée à la main. Il ne pensa ni à fuir ni à se défendre. Il mit seulement sur sa tête le livre des Évangiles, non pour parer les coups qu'on lui portait, mais pour faire voir qu'il mourait pour les vérités qui y sont contenues. Il fut à l'instant massacré par ces furieux avec toute la troupe des missionnaires qui l'accompagnaient, et qui furent égorgés avec leur pasteur, comme un troupeau de brebis qui est à la merci des loups ravissants. On compte jusqu'à cinquante-deux compagnons du martyre de saint Boniface, qui eurent la gloire de verser leur sang avec lui pour la foi. Les plus célèbres sont saint Éoban, évêque d'Utrecht, et le prêtre Adélaire.

Après cette sanglante exécution, les idolâtres, encore plus avides du butin que du sang de ces saints Martyrs, coururent piller leurs tentes et les bateaux qui portaient les provisions. Ils burent d'abord tout le vin qu'ils y trouvèrent, et enlevèrent avec joie les caisses qu'ils jugèrent être remplies d'or et d'argent. Mais comme ils avaient la tête échauffée, avant que de les ouvrir, ils prirent querelle sur le partage de ces prétendus trésors, et tournèrent les uns contre les autres leurs armes encore teintes du sang des saints Martyrs. Il resta plusieurs de ces barbares sur la place. Les autres ayant enfin enfoncé les coffres, furent bien trompés de n'y trouver que des reliques et des livres, qu'ils dispersèrent de dépit par la campagne et dans les marais.

C'est ainsi que saint Boniface termina par une glorieuse mort, une vie qui fut elle-même un continuel martyre, puisqu'elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits que l'Église en recueillit font assez son éloge. Saint religieux, grand archevêque, missionnaire infatigable, digne légat du Saint-Siége, il fut toujours également zélé pour la gloire et l'accroissement de l'Église, pour le rétablissement de la discipline dans le clergé et dans l'état monastique, pour l'extirpation du vice et de l'idolâtrie. La France et l'Allemagne le pleurèrent comme leur apôtre. Respecté des princes de la terre, aimé et honoré des peuples, pour comble de gloire, il fut haï des hérétiques, qui le

Digitized by Google

calomnièrent, et des idolâtres, qui l'immolèrent enfin à leur fureur. Son martyre arriva le 5 juin 755, après trente et un ans six mois d'épiscopat [1].

Le bruit de la cruelle mort des saints Missionnaires s'étant répandu dans le pays, les chrétiens de la province prirent aussitôt les armes pour la venger. Au bout de trois jours, ils attaquèrent les terres des idolâtres. Ceux-ci ne pouvant leur résister s'enfuirent, et il y en eut un grand nombre de tués. Les chrétiens pillèrent leur pays et emmenèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Abattus de tant de maux, les idolâtres rentrèrent en eux-mêmes et se convertirent pour la plupart. Ainsi la mort de saint Boniface acheva l'ouvrage qu'il avait commencé de son vivant.

Son corps fut d'abord enterré à Utrecht, où saint Lul envoya des moines de Fulde pour le transférer à leur monastère. Il arriva à Mayence le trentième jour après son martyre. Le peuple voulut le retenir comme étant le corps de son pasteur ; mais enfin la volonté du Saint fut exécutée, et on l'enterra dans l'église de Fulde, où il est resté. On y rapporta aussi les livres qui avaient été dispersés par les idolâtres, et on y en montre encore trois. Le premier volume est de la grandeur d'un petit in-folio, et porte les marques du martyre du Saint, étant déchiqueté en quelques endroits de coups d'épée. Il contient plusieurs ouvrages des Pères. Le second volume est un livre des Évangiles de la grandeur d'un petit in-octavo. Il est d'autant plus précieux, qu'on croit qu'il a été écrit de la main de saint Boniface, comme le marque une inscription qui est à la fin du livre. Le troisième volume contient, en lettres majuscules, une concordance des Évangiles, avec des notes sur l'Épître de saint Jacques en petits caractères, que l'on croit également de la main de saint Boniface.

Dès que Cutbert, archevêque de Cantorbéri, eut appris la glorieuse mort de saint Boniface, il assembla le concile de sa province, et il fut résolu de célébrer tous les ans la fête du saint Martyr et celle de ses compagnons ; c'est ce qu'il manda à saint

[1] Voir ses deux *Vies : Acta SS.*, 5 jun. ; *Act. Bened.*, sec. III, pars 2.

Digitized by Google

Lul par une lettre où, après avoir fait un bel éloge de saint Boniface, il dit qu'il le met, avec saint Grégoire et saint Augustin de Cantorbéri, au rang des principaux patrons de l'Angleterre [1].

Les principaux disciples de saint Boniface furent saint Burchard, premier évêque de Wurtzbourg, saint Wigbert, premier abbé de Fritzlar, morts l'un et l'autre avant leur maître ; saint Lul, son successeur sur le siége de Mayence ; saint Willibald, évêque d'Eichstedt, qui a écrit la vie de son maître ; saint Grégoire, abbé, issu des rois d'Austrasie, et qui, sans être évêque, gouverna le diocèse d'Utrecht après la mort de saint Éoban ; saint Winibald et sainte Walpurge, frère et sœur de saint Willibald. (ROHRBACHER.)

SAINT ADÉLARD ET SAINT ÉOBAN,

ÉVÊQUES ET MARTYRS.

Le saint Pape Grégoire II ayant donné l'archevêché de Mayence à saint Boniface, dont on vient de lire la vie, Boniface détacha Erfurt de son vaste archidiocèse, et sacra Adélard évêque, afin qu'il l'aidât plus efficacement à planter la foi en Allemagne. Mais Adélard fut martyrisé avec Boniface, près de Dockum, en Frise, et son siége rentra dans la province de Mayence.

Saint Éoban était aussi compagnon de l'Apôtre de l'Allemagne, qui l'avait également sacré évêque et qui le destinait à être son successeur sur le siége de Mayence. Il partageait les travaux apostoliques de saint Boniface. Il était avec lui à Dockum, et comme lui il fut l'un des cinquante-cinq martyrs du 5 juin 755.

On cite encore les noms de saint Wintrung, prêtre, saint Williker et saint Wacca, moines, compagnons de la mission et du martyre de saint Boniface.

[1] *Inter epist. Bonif.*, *epist.* VIII.

Digitized by Google

SAINTE ZÉNAIS, SAINTE CYRIE, SAINTE VALÉRIE ET SAINTE MARCIE,

MARTYRES.

Durant la persécution de Dioclétien, on arrèta à Césarée, en Palestine, quatre saintes femmes qui soutenaient le nom chrétien. On ne sait pas si elles avaient consacré leur virginité à Jésus-Christ ou si elles étaient engagées dans le mariage. Mais toutes étaient dignes d'augmenter l'auguste armée des Vierges saintes. Elles se nommaient Zénaïs, Cyrie, Valérie et Marcie.

Les juges essayèrent, par divers supplices, de les détourner du culte du vrai Dieu pour les ramener à l'idolâtrie. Promesses, menaces, tortures, rien ne put affaiblir leur généreux courage ; et après de longs tourments endurés avec constance, elles reçurent les palmes du martyre en célébrant le glorieux nom de Jésus-Christ.

SAINT ALLYRE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Illidius, que nous appelons communément Allyre ou plutôt Alire, vint au monde vers les commencements du règne de Constantin de Grand, et fut élevé dans les principes de la foi et de la piété chrétienne. Étant arrivé par sa vertu et par les grâces diverses dont l'Esprit de Dieu avait comblé son âme, à un degré de sainteté qui le faisait regarder déjà comme un homme accompli, il fut jugé digne d'être mis à la tête du peuple de Dieu, tant pour lui servir de modèle que pour le conduire dans les voies du salut. Saint Léogonce ou saint Legon, troisième évêque de la ville d'Auvergne, à qui l'on a donné le nom de Clermont dans les siècles suivants, laissa le siége vacant par sa mort vers la fin du règne du même Constantin. Le peuple demanda aussitôt Allyre tout d'une voix pour remplir cette place, et il fut établi pasteur du troupeau de Jésus-Christ avec une satisfaction et un applaudissement universel. L'histoire ne nous a laissé aucun détail des actions saintes dont Allyre honora tout le temps de son épiscopat, qui fut de près de cinquante ans. On sait seulement que sa vie ne fut qu'une suite de vertus, par lesquelles il se

Digitized by Google

sanctifia toujours de plus en plus en travaillant à la sanctification de son peuple. Il vivait dans une mortification continuelle, cherchant à porter sa croix partout pour suivre Jésus-Christ et à tâcher de se rendre digne de lui. La réputation de sa sainteté n'était pas renfermée dans les bornes du diocèse qu'il gouvernait. Elle s'étendait jusqu'aux extrémités des Gaules, et elle passa même à la cour du tyran Maxime, à qui tout le monde donnait alors la qualite d'empereur au-delà des Alpes, et qui avait établi à Trèves le siége de l'empire, qu'il avait ôté avec la vie à l'empereur Gratien. Ce prince avait une fille fort sujette au mal des énergumènes, et qui souffrait par intervalles les agitations violentes de l'esprit qui la possédait. Quoique les environs de la ville de Trèves ne manquassent point de serviteurs de Dieu, et que toutes les Gaules retentissent alors du nom de saint Martin, le Thaumaturge de ce siècle, le bruit qui s'était répandu de la sainteté d'Allyre fit qu'on l'alla chercher en Auvergne par ordre de l'empereur, pour l'engager à venir délivrer la madade par ses prières. Le saint vieillard fut reçu à la cour avec honneur et grande vénération : et voyant le prince dans une affliction extrême pour le malheureux état de sa fille, il mit toute sa confiance au Seigneur. Il passa une nuit entière en prières ; le lendemain il fit venir la fille, lui mit les doigts dans la bouche et chassa le mauvais esprit de son corps. L'empereur ayant vu ce miracle, offrit au saint Évêque de riches présents en or et en argent. Mais Allyre les refusa généreusement et ne voulut accepter d'autre grâce, sinon la permission de pouvoir faire échange en argent des tributs de blé et de vin, que la ville dont il était évêque devait payer en nature, parce qu'elle n'en pouvait fournir les espèces qu'avec beaucoup de peine et de dépense.

On prétend que le Saint mourut en ce voyage, ou peu de temps après son retour, l'an 385. Saint Grégoire de Tours, de qui nous tenons tout ce que nous savons de sa vie, et qui avait appris de la bouche de saint Avit, évêque de Clermont, ce qu'il en a écrit, déclare que s'il avait fait d'autres miracles de son vivant, ils étaient demeurés ensevelis dans l'oubli des hommes. Mais il ajoute que ceux que Dieu a opérés à son tombeau après

Digitized by Google

sa mort, sont des témoignages bien plus certains de sa sainteté, parce que la vertu d'un homme vivant, quelque parfait qu'on le croie, est toujours sujette à la rouille de l'amour-propre, et se sent souvent des faiblesses de notre nature, dont les Saints se trouvent dégagés lorsqu'ils sont délivrés des misères de cette vie. Il en rapporte quelques-uns arrivés de son temps, et dont il semble avoir été témoin, comme celui de la guérison d'une maladie où il était tombé lui-même à l'âge de quinze ans, et celui du recouvrement de la vue dans un aveugle qui était domestique du comte Vénérand. Le corps du Saint, qui avait été enseveli dans un caveau de son église, assez étroit, fut élevé par saint Avit, l'un de ses successeurs, dont nous avons déjà parlé, près de deux cents ans après sa mort. Ce fut peut-être à cette occasion que saint Grégoire de Tours, qui vivait de son temps, en obtint des reliques pour mettre dans la chapelle qu'il avait bâtie dans l'église de Saint-Martin. Le corps du Saint fut remis depuis dans le caveau de l'église, où il avait été enterré hors de la ville et où l'on construisit un célèbre monastère de son nom dans le x^e^ siècle, lorsqu'il y avait déjà dans le diocèse de Clermont, par toute l'Auvergne et dans toutes les provinces voisines, un grand nombre d'églises et de chapelles dédiées en son honneur. Au XIV^e^ siècle, Arbert ou Aubert Ancolin de Montaigu, évêque de Clermont, ayant eu la dévotion de faire rechercher les reliques de plusieurs Saints de ses prédécesseurs, trouva celles de saint Allyre mieux conservées que toutes les autres, qui étaient presque toutes réduites en cendres. Il en fit la translation solennelle cinq jours après, c'est-à-dire le 14 décembre 1311, et il en distribua quelques ossements à sa cathédrale et à d'autres églises.

LE VÉNÉRABLE PIERRE FAVRE.

Pierre Favre, le premier, dit-on, des Jésuites, car il fut le premier compagnon de saint Ignace de Loyola, dont il avait été le répétiteur au collége de Sainte-Barbe, à Paris, naquit en 1506 au hameau de Villaret, diocèse de Genève. Il contribua, par son exemple, à la réforme des ecclésiastiques et des Ordres religieux

Digitized by Google

et, par son zèle ardent, à la propagation de l'Ordre des Jésuites. Il fonda les colléges de Cologne (1544), de Coïmbre et de Valladolid (1546), reçut de Philippe II, du roi de Portugal et du Pape Paul III les témoignages les plus flatteurs de l'estime qu'ils lui portaient, et mourut à Rome en 1546. Il a laissé des *Lettres*, dont quelques-unes ont été imprimés avec celles du Père Canisius. Sa Vie, écrite par Nicolas Orlandini, a été publiée à Rome en 1615, in-fol., et à Lyon, 1617, in-8°.

SAINT DOROTHÉE DE TYR,

PRÊTRE DE L'ÉGLISE D'ANTIOCHE.

Saint Dorothée, prêtre ou évêque de Tyr, en Phénicie, et martyr, est un nom qui a servi à ceux qui ont voulu réunir et attribuer à une seule personne les actions de plusieurs et les écrits de quelques inconnus, et qui nous sert maintenant à honorer la mémoire d'un Saint que nous ne connaissons que très-imparfaitement. Ce nom est devenu fort célèbre dans l'Église grecque et dans la latine même, depuis que sa fête a été marquée au 9 octobre pour l'Orient, et au 5 juin pour l'Occident. Ceux qui ont dressé ce Martyrologe se contentent d'appeler saint Dorothée : « prêtre de Tyr, qui a beaucoup souffert pour la foi sous Dioclétien, et qui ayant duré dans le monde jusqu'au temps de Julien l'Apostat, souffrit le martyre à l'âge de cent sept ans. » Baronius pense que c'est le même Dorothée, natif de Tyr, dont Eusèbe a parlé dans son histoire avec beaucoup d'éloges.

C'était un homme célèbre à la vérité et fort considéré dans son pays. Il s'était rendu très-habile dans toutes les sciences humaines et avait eu l'intendance des teintures et des manufactures de pourpre à Tyr. Depuis sa conversion, il avait consacré tous ses talents à la religion chrétienne, et il avait appris en perfection la langue hébraïque et les saintes Écritures, qu'il enseigna depuis dans l'Église avec grande réputation. Il était prêtre, mais de l'Église d'Antioche, et il y florissait dès l'an 280, en un âge déjà assez avancé ; de sorte que cette autorité d'Eusèbe ne contribue pas à faire croire qu'un tel homme n'ait souffert le martyre que plus de quatre-vingts ans après. Les Grecs, qui le font évêque de

Digitized by Google

Tyr, et plusieurs latins qui les ont suivis, supposant que c'est le même homme, disent qu'après avoir été deux fois confesseur sous Dioclétien et Licinius, il se retira durant la persécution de Julien à Odysse en Thrace, et qu'il y mourut des maux que les officiers de ce prince lui firent souffrir. En quoi il est à craindre qu'ils n'aient pris pour un saint évêque et un martyr, un autre Dorothée que les ariens avaient fait évêque de leur parti à Antioche, du temps de l'empereur Valens, et que la crainte de Théodose fit retirer en Thrace. Pour ne pas laisser imparfaite l'idée qu'ils nous ont voulu donner de ce Saint, ils en ont fait aussi un docteur et un écrivain ecclésiastique.

Nous ne voyons pas aussi que Baronius ait eu grand tort de retirer saint Dorothée du catalogue des évêques de Tyr; et toutes les raisons que l'on tâche d'opposer à ses objections n'auront pas la force de l'y faire remettre, tant qu'elles n'ajouteront que des conjectures à l'autorité des Grecs modernes. Il ne nous reste ainsi presque plus rien que nous puissions légitimement attribuer au Saint, dont le nom se trouve depuis longtemps consacré dans l'Église et marqué dans ses fastes au cinquième jour de juin. Mais afin que l'on ne nous soupçonne pas de vouloir honorer un fantôme, je crois que nous pouvons sûrement substituer au prétendu martyr, évêque de Tyr, auteur ecclésiastique, saint Dorothée de Tyr, prêtre de l'église d'Antioche, célèbre pour sa science et sa vertu, qui semble être mort avant la persécution de Dioclétien, et dont le culte n'a pas de jour réglé. Nous pouvons présumer au moins que s'il avait souffert le martyre, Eusèbe, qui le connaissait si particulièrement et qui avait été souvent entendre ses leçons sur l'Écriture sainte, ne l'aurait pas oublié parmi ceux de son temps et de son pays, dont il a rapporté les combats et le triomphe. Quand on nous prouverait qu'il aurait été martyr, on n'aurait pas raison de le confondre avec saint Dorothée, chambellan ou gouverneur des pages de la chambre de Dioclétien, qui fut martyrisé l'an 303 à Nicomédie.

Digitized by Google

SAINT DOROTHÉE LE THÉBAIN,

SOLITAIRE.

Saint Dorothée, dit le Thébain, parce qu'il était de Thèbes, ville capitale de la Thébaïde, quitta sa province pour se réfugier dans les solitudes d'Égypte, où il apprit à servir Dieu sous la discipline des maîtres de la vie spirituelle. Il passa d'abord quelques années dans les exercices cénobitiques, suivant les instructions et les exemples des autres; il se renferma ensuite dans une caverne du désert, à deux ou trois lieues d'Alexandrie, sur le chemin de Nitrie. Il y mena longtemps seul une vie dure et difficile dans le travail et les abstinences.

Presque tout le jour, et même en plein midi, il ramassait dans le désert, le long de la mer, des pierres dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir eux-mêmes. Il en faisait une tous les ans. La nuit, avec des feuilles et des écorces de palmier, il tressait des paniers ou des cordes, qu'il vendait pour avoir de quoi vivre. Il ne mangeait que six onces de pain par jour et une petite poignée de légumes. Sa boisson était un peu d'eau. Accoutumé à cette sévère abstinence dès sa jeunesse, il l'observa sans interruption dans la vieillesse la plus avancée. Pendant soixante ans, les disciples qui vinrent étudier la vie solitaire sous lui ne le virent jamais couché sur un lit ou sur une natte; jamais il ne chercha ses aises, pas même quand il avait besoin de repos; la lassitude le contraignait quelquefois à fermer les yeux en travaillant, et même en mangeant.

Un jour qu'il était accablé de sommeil, il tomba sur la natte qu'il faisait. Ses disciples le voulant obliger d'y rester quelque temps, il leur dit : « Vous persuaderiez plutôt de dormir à un Ange, qu'à un solitaire qui veut s'avancer dans la vertu. — Mais à quoi pensez-vous, mon Père, lui dirent-ils, d'accabler ainsi votre corps par tant de travaux dans une si grande vieillesse? — Il veut me perdre, leur répondit-il, et moi je veux le prévenir. »

Pallade, un de ses disciples et l'historien de sa vie, étant allé au puits à l'heure de None, qui était le temps où Dorothée pre-

Digitized by Google

nait son repas, aperçut dans l'eau un aspic; il retourna promptement tout effrayé vers le saint homme et lui dit : « Nous sommes perdus, mon Père, il y a un aspic dans le puits; je l'ai vu. — Saint Dorothée hocha la tête, et, souriant doucement, à son ordinaire, répondit : « Eh quoi ! si le diable s'avisait de jeter dans tous les puits et dans toutes les fontaines, des serpents, ne boiriez-vous jamais? Vous laisseriez-vous donc mourir de soif? » Après avoir dit ces paroles, il sortit de sa cellule, fut au puits, tira de l'eau, fit le signe de la Croix, but, quoique à jeûn, en disant : « Toute la malice du démon perd sa force en présence de la Croix de Jésus-Christ. » Ce saint anachorète mourut vers la fin du IVe siècle.

LE VÉNÉRABLE DOROTHÉE L'ARCHIMANDRITE.

Le vénérable Dorothée l'Archimandrite, vécut assez longtemps auprès de Gaza dans le monastère de l'abbé Séride. Il y trouva deux saints vieillards, saint Barsanuphe qui est honoré le 6 février, et saint Jean surnommé le Prophète. Il fut ensuite chargé de la conduite d'une grande communauté située entre Majuma et Gaza. Ce fut pour ces religieux qu'il composa vingt-quatre *Instructions* ou discours ascétiques qui contiennent d'excellentes maximes sur la vie spirituelle. C'est un recueil d'instructions tiré de ce qu'avaient dit les plus habiles directeurs des anciens ermites. Les préceptes y sont accompagnés d'exemples. Rien n'y est plus fortement inculqué que le renoncement, l'humilité, l'obéissance et l'assiduité à la prière. L'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, le jugeait si utile, qu'il le traduisit en français pour l'usage de ses religieux.

Dorothée parle ainsi de lui-même dans sa dixième instruction. « Dans mon enfance j'avais tant d'aversion pour les sciences, que quand je prenais mon livre, il me semblait que j'allais toucher un serpent; mais ayant vaincu cette répugnance par l'application, je devins si passionné pour la lecture, que j'oubliais souvent de manger, de boire et de dormir... En mangeant, j'avais toujours un livre ouvert devant moi; en me couchant j'en met-

Digitized by Google

tais un sous mon chevet : je le lisais souvent jusqu'à minuit, et je le reprenais lorsqu'il m'arrivait de m'éveiller. »

Il paraît, par l'histoire d'Evagre, liv. IV, chap. XXXIII, que saint Barsanuphe, égyptien de naissance, vint au monde sur la fin du Ve siècle. Il se retira dans le monastère de l'abbé Séride, s'y renferma dans une cellule en 540, et y vécut en reclus plus de cinquante ans. Il s'était rendu célèbre par plusieurs miracles, lorsqu'Evagre écrivit son histoire en 594, la douzième année du règne de Tibère. Comme il était fort âgé quand Dorothée fit sa profession, on en doit conclure que ce dernier florissait vers la fin du VIe siècle.

Il est dit dans la préface de ses *Instructions*, qui a pour auteur un moine de Stude, qu'il montra beaucoup de zèle contre l'hérésie de Sévère, partisan d'Eutychès ; et qu'il avait à un haut degré l'esprit de prière, d'humilité, de douceur et de mortification. Ce que confirme la vie du bienheureux Dosithée, où il est parlé de ses vertus.

SAINT GÉNÈS DE GERGOIE,

COMTE DE CLERMONT.

C'était un noble seigneur qui gouvernait si dignement la province d'Auvergne, soutenait si bien la religion et se montrait toujours si prêt à soulager les pauvres, qu'à la mort de l'évêque Gairoald, qui n'avait pas siégé deux mois, le clergé et le peuple voulurent unanimement l'avoir pour évêque. Mais son humilité ne s'accommodait pas d'un fardeau si pesant, et il ne se sentait pas de force à occuper une position si éminente. Il se rendit à l'assemblée et représenta que les canons de l'Église ne permettaient pas d'élever à l'épiscopat un laïque. Il proposa un ecclésiastique vénéré de tous, et qu'il offrait d'appuyer de tout son pouvoir : c'était saint Prix, qu'on appelle aussi saint Pregt. Il fut acclamé, et le roi Childebert II approuva sur-le-champ cet excellent choix.

Génès, à la prière de saint Prix, fonda à Clermont le monastère de Chamalières et continua ses bonnes œuvres. Mais des misérables s'insurgèrent contre le saint Évêque et l'assassinèrent.

Digitized by Google

Génès pleura vivement son ami. Une seule pensée le consola, c'est qu'il avait dans cette victime un protecteur de plus dans le ciel. Il lui survécut trente ans et mourut de la mort des Saints, le 5 juin de l'an 710.

SAINT SANCHE,

MARTYR.

Sanche, originaire d'Alby en Languedoc, fut enlevé encore enfant et emmené en Espagne au IX^e^ siècle où il vécut captif. Comme il était très-intelligent, il fut vendu ou donné au prince Abdérame II alors roi de Cordoue. Il avait douze ans lorsque le prince maure souleva une persécution contre les catholiques. On essaya d'amener le jeune Sanche aux pratiques musulmanes et de lui faire abjurer sa foi, mais cet enfant se maintint fidèle à Jésus-Christ. Toutes les offres séduisantes qui lui furent faites ne l'ébranlèrent pas. Alors on en vint aux menaces ; on lui signifia qu'il fallait prendre le turban ou mourir. Sanche n'oubliait pas qu'il avait été élevé par saint Euloge, et il répondit aux menaces de mort : « J'irai plus tôt en Paradis. » Il eut la tête tranchée le 5 juin de l'an 851.

LE BIENHEUREUX FERDINAND,

INFANT DE PORTUGAL.

Nous ignorons la vie de ce prince qui, infant de Portugal, fut le vingt-troisième grand-maître de l'Ordre religieux et militaire d'Avis, Ordre soumis à la règle de Cîteaux, mais ayant pour mission de combattre et d'expulser les Maures, et de leur faire la guerre dans les contrées qu'ils avaient envahies. Il mourut à Fez en Afrique, le 5 juin 1443, d'une mort sainte comme sa vie, et son corps fut rapporté au diocèse de Léira, où il est honoré dans l'église de Notre-Dame de la Victoire.

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE DE CÉRÉDANO,

FRÈRE MINEUR.

Une branche de la famille de Ramota, considérable au duché de Milan, produisit le bienheureux Pacifique. Il naquit à Cérédano, bourg du diocèse de Novare. On ne sait rien d'intéressant

Digitized by Google

de ses premières années; mais il se rendit illustre par sa doctrine et sa piété, dans l'Ordre de Saint-François, qu'il embrassa au XV^e^ siècle, et qu'il édifia par son zèle pour l'observance.

A plusieurs talents recommandables, il joignit une science très-profonde dans la direction des âmes. Vers l'an 1473, il composa une *Somme des cas de conscience*, qu'on appela la *Somme pontificale*, parce qu'elle fut rédigée sous le pontificat de Sixte IV, qui l'approuva.

Sa conduite pure et régulière, le succès prodigieux avec lequel il prêcha en divers lieux, engagèrent le même Pape à l'établir commissaire apostolique pour prêcher la croisade et les indulgences qui y étaient attachées, contre les Turcs qui ravageaient l'Italie par les fréquentes descentes qu'ils y faisaient.

Il mourut dans l'île de Sardaigne, l'an 1482. Des marchands de Cérédano, son pays natal, enlevèrent secrètement son corps pour l'y transporter. Comme ils passaient par Mortara, ville du Milanais, le Bienheureux leva un bras. On crut que ce prodige regardait les filles de Saint-Claire, établies dans cette ville, et on leur donna ce bras, qui y est depuis en grande vénération.

Sa tête est conservée dans l'église paroissiale de Cérédano. Les confrères du Saint-Sacrement, de ce même bourg, ont retenu le corps; et pour concilier les intérêts des religieux de Saint-François, qui avaient droit de prétendre à la possession de ce trésor, avec la dévotion des confrères, on statua pour lors que la châsse du Bienheureux serait fermée à deux clefs, dont l'une serait entre les mains des religieux, et l'autre en celles des officiers de la confrérie. Ces reliques attirent un grand concours de peuple dans le lieu où elles reposent, le jour où l'on célèbre la mémoire du bienheureux Pacifique.

LE VÉNÉRABLE PRÉLAT JACQUES DANÈS,

ÉVÊQUE DE TOULON.

Jacques Danès, né à Paris en 1601, un des plus pieux prélats de son temps, fut d'abord président à la chambre des Comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madeleine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danès embrassa

Digitized by Google

l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'État ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme et jaloux des intérêts de l'Église, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes, en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit l'an 1650 de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris, sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa soixante-deuxième année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève des Ardents, d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine.

LE VÉNÉRABLE P. ANTOINE CHATAGNIÉ,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Ce saint Religieux naquit à Marwège dans le Gevaudan, en l'an 1644. Ayant passé les premières années de sa jeunesse dans les exercices de la piété chrétienne, toujours en garde contre tout ce qui aurait pu ternir la pureté de son âme, ou ralentir sa ferveur, il se consacra au service de Dieu, dans le couvent de Rhodez l'an 1662, et il parut qu'en prenant l'habit de Saint-Dominique, il en avait reçu aussi l'esprit. La réforme du Père Michaëlis, qui se soutenait toujours avec éclat dans la province de Toulouse, fut peut-être le premier motif qui l'invita à embrasser un genre de vie, qui lui offrait en même temps un asile assuré pour son salut, et des moyens particuliers pour travailler un jour à l'instruction des fidèles et à leur sanctification.

Ce fut le double objet, que le jeune religieux se proposa d'abord, et qu'il n'a jamais perdu de vue. Aussi eut-il toujours un respect singulier pour ceux de ses Frères, qui, animés du même esprit, se distinguaient par une haute piété, et par le zèle du salut des âmes. Résolu de les imiter, il observait avec des yeux attentifs toute leur conduite ; il s'associait d'avance, du moins par ses

Digitized by Google

désirs et par ses prières à leurs travaux apostoliques ; se réjouissait des fruits, qu'il plaisait au Seigneur d'accorder à leur ministère, et il ne trouvait point de plaisir plus touchant, que celui d'apprendre que les peuples profitaient de leurs prédications, ou de leurs exemples, pour se retirer du vice et corriger leurs mœurs. La grande réputation du P. Antoine le Quien, l'apôtre de son siècle, dont nous avons donné l'histoire, était pour le zélé disciple de Jésus-Christ, un nouveau motif de faire tous ses efforts pour se mettre en état de marcher sur ses traces, et de fournir la même carrière.

En se dévouant ainsi aux missions, presque dès ses premiers pas dans la vie religieuse, il ne négligea aucune des pratiques qui pouvaient lui servir de préparation à l'apostolat, et l'aider à acquérir les lumières nécessaires pour en bien remplir toutes les fonctions. A la prière, au silence, à la mortification des sens et des passions, il ajouta une étude sérieuse de toutes les vérités de la religion, et la méditation presque continuelle des Saintes Écritures, particulièrement des livres des Prophètes, qu'il apprit comme par cœur, et dont il se rendit le style familier. Les talents du P. Chatagnié n'étaient point brillants : il ne prévenait pas par son extérieur. Mais il avait l'esprit bon, le jugement solide, la mémoire heureuse, une éloquence mâle et naturelle. Ces avantages se trouvaient encore relevés par l'assemblage de toutes les vertus morales, chrétiennes et religieuses.

Dès qu'on le jugea capable d'exercer le saint ministère, on le vit se livrer à toute l'ardeur de son zèle, dans les campagnes et sur les montagnes du Gévaudan et du Rouergue. Il parcourut les bourgs, les villages, les hameaux, aussi content de pouvoir catéchiser un berger qui était à la suite de son troupeau, ou un paysan dans sa cabane, que d'annoncer la parole de Dieu, en présence d'un nombreux auditoire. La vie dure, pauvre, pénitente qu'il menait ; la pureté et la simplicité de ses mœurs ; ses instructions familières, ses discours touchants et pathétiques ; enfin cette effusion de charité qui lui faisait mépriser la rigueur des saisons, et les plus grandes fatigues, pour gagner quelque âme à Jésus-Christ : tout cela lui assura d'abord le cœur des

Digitized by Google

peuples. Il en fut regardé comme l'apôtre dans un âge où le défaut d'expérience ne pouvait être suppléé que par l'esprit de Dieu, qui l'animait, et qui répandait la grâce sur ses lèvres.

Après avoir prêché, non sans beaucoup de fruit, dans les diocèses de Viviers, de Saint-Flour, de Rhodez, de Vabres et d'Alby, le P. Chatagnié résolut de porter plus loin la prédication de l'Évangile. Mais quoique applaudi des fidèles, et estimé des prélats, il se défiait toujours de lui-même et pour entreprendre de nouvelles missions, il souhaita de n'y paraître qu'en second, sous la conduite d'un plus ancien prédicateur, plus exercé dans le ministère. Le fameux P. Antoine le Quien venait de terminer sa carrière : et il avait laissé un Élisée, dans la personne du P. Jean-Vincent Bernard, connu sous le nom de Bernard du Rosaire, profès du couvent de Saint-Maximin, homme tout rempli de l'esprit apostolique et déjà célèbre par un grand nombre de conversions. C'est à ce fervent Ministre de la parole, que la Providence voulut que le P. Chatagnié se joignît, pour travailler ensemble à détruire le règne de Satan, et rappeler plusieurs peuples aux maximes de l'Évangile. Le Seigneur répandit ses bénédictions sur leurs travaux, dans le Languedoc et dans la Provence. Lorsque l'âge et les infirmités obligèrent depuis le P. Bernard de se borner désormais à la prière, soit dans le couvent de Saint-Maximin, qu'il édifia encore quelque temps ; soit dans celui du Tor, où il finit saintement sa vie ; le P. Chatagnié persévéra, avec la même ferveur, à remplir ses fonctions apostoliques.

Le P. Cloche, général de l'Ordre de Saint-Dominique, lui envoya en 1687 une patente fort ample, qui fut depuis renouvelée et confirmée l'an 1690 et 1695, pour lui permettre de faire, avec l'agrément des évêques, des missions dans toute l'étendue du royaume, d'établir les confréries du saint Nom de Jésus et du Rosaire dans tous les lieux, où ces pieux établissements pourraient contribuer à réveiller la foi et la dévotion des peuples ; et de prendre jusqu'au nombre de six religieux, tels qu'il le jugerait à propos, pour l'aider dans le ministère apostolique. Ces sortes de facultés beaucoup plus illimitées qu'on n'a coutume de les accorder, montrent l'idée qu'on avait de celui à qui elles étaient données, et ce

Digitized by Google

qu'on se promettait de sa vertu. L'exemple de ce saint homme excita en effet le zèle de plusieurs de ses Frères, qui ne refusèrent point de le suivre dans une partie de ses courses évangéliques. Mais il s'en est trouvé peu qui aient porté aussi loin que lui et avec la même confiance le poids d'un travail qui recommençait toujours : car cet infatigable Ministre ne savait distinguer ni les temps ni les saisons lorsqu'il s'agissait du salut des âmes. Comme les besoins des fidèles étaient toujours présents, il se croyait aussi toujours obligé de leur donner des secours spirituels, qui dépendaient de lui. Ni les chaleurs excessives de l'été ni les froids, les neiges, ou les pluies de l'hiver, ne pouvaient lui faire interrompre la suite de ses missions. Seul ou accompagné de quelqu'un de ses Frères, il a parcouru sans relâche l'espace de près de trente-cinq ans, la Guienne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, tous les diocèses d'Auvergne, le Limousin, le Poitou, le pays Chartrain, la Picardie, la Normandie, répandant partout la semence de l'Évangile, et laissant dans tous les lieux l'odeur de ses vertus.

La Haute et la Basse-Bretagne furent pour lui un grand théâtre : sa tendre dévotion envers saint Vincent Ferrier, son modèle, le porta à aller plusieurs fois à Vannes ; non-seulement pour visiter le tombeau de cet Apôtre et puiser son esprit auprès de ses reliques, mais pour y continuer aussi ses travaux, et faire sur la fin du XVII^e^ siècle, ce que l'homme de Dieu avait fait dans le même pays vers le commencement du XVI^e^. Animé du même zèle et soutenu du même secours d'en haut, notre missionnaire prêcha avec succès les mêmes vérités. Il faut ajouter qu'il donna les mêmes exemples : exemples de charité, de pénitence, de détachement.

Comme saint Vincent, il semblait porter tous les pécheurs dans son sein : et jamais il n'eut de plus grande consolation sur la terre, que de pouvoir contribuer à leur amendement et à leur salut. Lorsque avec l'assistance de Celui qui met sa parole dans la bouche de ses prédicateurs il avait réussi à retirer une âme de ses égarements, il oubliait d'abord tout ce qu'une telle conversion lui avait coûté de fatigues et de sueurs. Il comptait pour rien ce

Digitized by Google

qu'il avait souffert et ce qu'il souffrait tous les jours dans ses courses évangéliques. Cependant elles ne pouvaient être qu'infiniment pénibles et par leur continuité, et par la manière dont il les faisait. Dès le commencement de ses missions il avait pris pour lui-même et à la lettre ce que le Sauveur avait dit à ses disciples en les envoyant sans bourse, sans argent et sans provisions; afin que dans un entier dénûment de tous les secours temporels, ils ne s'appuyassent que sur ceux de la grâce et ne fussent occupés que du soin d'annoncer l'Évangile à tous les peuples. Telle fut toujours la règle de cet homme apostolique. Persuadé que l'équipage d'un ambassadeur de Jésus-Christ est la pauvreté, et ses provisions, sa confiance en la Providence divine, il ne fit ses longs voyages qu'à pied, et il ne porta jamais avec lui ni pain, ni argent. Son bréviaire et la sainte Bible étaient les seules choses qu'il avait toujours sur lui. Jamais on ne le vit se mettre en peine de sa nourriture pour le lendemain. Jamais il n'accepta ce que la charité des fidèles lui présentait, que pour ses besoins. Il savait que pour établir le royaume de Dieu dans le cœur des peuples, le prédicateur doit montrer qu'il est réellement persuadé des vérités qu'il annonce, et que s'il n'est détaché même du nécessaire, il ne persuadera pas aux autres de se détacher du superflu.

C'était donc autant par un motif de charité et de zèle, que par un esprit de mortification, que le P. Chatagnié fut si constant dans la pratique de la plus rigoureuse pauvreté. Mais à quoi ne l'exposa pas cette résolution ferme et arrêtée de vivre toujours en pauvre de Jésus-Christ et de se rendre comme indépendant des nécessités du corps? Nous savons, il est vrai, que dans bien des occasions, lorsqu'il arrivait dans une ville où il n'y avait point de religieux de son Ordre, les fidèles se disputaient l'honneur de recevoir chez eux le saint Ministre et de l'entretenir. Il est vrai encore que plusieurs évêques, dans les diocèses desquels il allait rompre le pain de la parole, avaient soin que le pain quotidien ne lui manquât point. Les pasteurs qui n'avaient eu le plaisir de voir leur troupeau réuni, docile et soumis, que depuis que cet ange de paix avait paru dans leurs paroisses, pour y faire cesser

Digitized by Google

les divisions, les jalousies, les discordes, ne négligeaient pas à son égard les devoirs de l'hospitalité. Et au défaut de la prévoyance des hommes, le Seigneur qui a nourri autrefois ses prophètes, par le ministère des corbeaux, suppléait ordinairement aux attentions des uns et des autres par des voies qui ne paraissaient qu'un pur hasard, et qui n'en étaient pas moins un effet de la sage Providence.

Cependant cette même Providence, soit pour éprouver et purifier son Serviteur; soit pour lui faire acquérir de nouveaux mérites, permettait quelquefois qu'après le travail et les fatigues de la journée, il ne trouvât pas où prendre le repos de la nuit. Il lui est arrivé plus d'une fois, qu'accablé de lassitude, pressé de la faim et arrêté dans un pays inconnu, tantôt par la tempête tantôt par des torrents et des précipices, il a été obligé d'attendre le retour du soleil, couché sous un arbre et exposé, non-seulement à l'horreur des ténèbres, mais aussi à la férocité des bêtes carnassières. O Athéniens, disait autrefois un ambitieux conquérant parmi les périls de la guerre, à quoi ne nous expose point le désir de mériter vos louanges? Le disciple de Jésus-Christ dans des circonstances non moins périlleuses, aurait pu dire plus chrétiennement : Vous le voyez, ô mon Dieu, ce n'est que pour vous plaire, pour vous faire régner dans les cœurs que je me livre sans ménagement à toutes sortes de dangers. De combien de traits, également curieux et édifiants, ne pourrions-nous pas embellir l'histoire de cet homme admirable, si moins modeste, il avait voulu nous apprendre une partie de ces événements singuliers, qui ont mis sa patience aux plus rudes épreuves?

Mais des pensées bien différentes occupaient sans cesse son esprit. Toujours anéanti sous la main de Dieu, il n'avait garde de parler de ce qui pouvait lui faire honneur devant les hommes. Ses peines intérieures, ses craintes, ses continuelles alarmes sur son salut affligeaient son cœur le jour et la nuit, soit par la malice du démon dont il travaillait si puissamment à détruire l'empire, soit par la permission et la miséricorde du Seigneur, qui voulait donner ce contrepoids à de secrets retours de l'amour-propre, dans les prodigieux succès de ses travaux apostoliques.

Digitized by Google

Cette épreuve ne dura pas moins que sa vie, et il la soutint toujours avec un courage héroïque. Il sanctifia de même ses autres croix par le silence, et à toutes les fatigues du ministère, il joignit la prière et la pénitence, se souvenant de ce qu'avait dit l'Apôtre : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élévement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de moi. » Et ailleurs : « Je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres je ne me sois réprouvé moi-même. » Le disciple de ce grand Apôtre se fortifiait contre les mêmes tentations par les mêmes remèdes.

S'il consacrait toutes les heures du jour au service du prochain dans des œuvres de charité, il employait une partie de celles de la nuit à prier et à gémir au pied des autels. Mais à l'un et à l'autre exercice, il ajoutait divers genres de mortification, ne se pardonnant pas les plus légères fautes ; et traitant son corps avec autant de sévérité, que s'il avait dû expier les plus grands crimes. Ni le poids du travail ni les infirmités et les maladies qui en étaient la suite, ne furent jamais pour lui une raison de se dispenser de ses jeûnes ordinaires : et cette rigueur envers lui-même, il la portait souvent à de pieux excès, qu'il soutenait cependant, moins par la force de son tempérament, quoique robuste, que par la ferveur de son esprit et le désir de faire pénitence. Par de telles pratiques le saint Missionnaire attirait sur lui-même et sur ses auditeurs, ces grâces choisies qui, en éclairant l'esprit, touchent et changent les cœurs, ces grâces de conversion qui accompagnèrent toujours son ministère, et qui étaient encore plus sensibles dans les endroits où l'homme de Dieu s'arrêtait plus longtemps et où il faisait des missions plus solennelles, comme sont celles qu'il a faites dans les villes de Limoges, du Puy-en-Velay, de Clermont capitale de l'Auvergne, de Toulouse et enfin à Paris.

Selon les règles ordinaires, on ne devait point s'attendre que dans la ville royale, parmi un peuple de savants plus accoutumés

Digitized by Google

à la politesse et à l'éloquence des grands orateurs qu'à la simplicité des missionnaires, on écoutât volontiers un homme dont la façon de s'énoncer, les manières et les discours paraissaient si éloignés de ce goût fin et délicat qui semble décider aujourd'hui du sort du ministre et du succès du ministère. Cependant Celui qui a su confondre la fausse sagesse du monde par la folie de la Croix, a voulu que notre prédicateur apostolique ait fourni les trois dernières années de sa vie, une glorieuse carrière dans la capitale du royaume ; et qu'il y ait annoncé les vérités évangéliques, avec un succès d'autant plus grand, qu'il était inespéré.

Nos religieux du noviciat ayant été chargés l'an 1711, de faire deux missions, l'une dans le faubourg Saint-Antoine et l'autre dans l'église de Saint-Sauveur des petites Maisons, ils invitèrent le P. Chatagnié de s'y trouver. Il regarda cette invitation comme un ordre du ciel : aussitôt il se mit en chemin, et au moment de son arrivée on le vit prêt à monter en chaire. Quoique ses discours toujours familiers et populaires, fussent d'ailleurs vifs et pressants, tout remplis de l'esprit des Prophètes et de leurs expressions qu'il avait le don de paraphraser avec une éloquence presque inimitable, il faut avouer qu'ils ne furent pas d'abord applaudis.

On ne tarda pas néanmoins à en sentir l'onction : bientôt on y trouva plus de force et d'énergie que dans les discours persuasifs de la sagesse humaine. Enfin le missionnaire fut goûté, suivi et admiré à Paris, comme il l'avait été dans les provinces. Les fruits furent les mêmes, et peut-être encore plus grands. On a vu des personnes de qualité et de jeunes ecclésiastiques d'un savoir distingué, qui n'ayant été d'abord au sermon que par un esprit de curiosité ou par la seule envie de critiquer, sont sortis de l'église avec la ferme résolution d'embrasser la pénitence. Quelques-uns se sont retirés dans des lieux de prière et de retraite. L'empressement de MM. les curés de Paris, à procurer à leurs paroissiens ce ministre de la parole, n'est pas une petite preuve de ce qu'on vient d'avancer. Après les deux missions qui l'avaient fait connaître aux Parisiens, le Père Chatagnié a prêché à Saint-Ger-

Digitized by Google

main-l'Auxerrois, à Saint-Gervais, à Saint-Nicolas-des-Champs, pendant trois Carêmes de suite, avec un concours de peuple, un applaudissement et un succès qui ont étonné tout Paris.

Un homme de distinction, accoutumé à employer ses grands biens à des œuvres de piété, avait si fort goûté cette manière d'annoncer l'Évangile, et il en voyait des fruits si sensibles, que pour arrêter dans la ville royale cet homme puissant en œuvres et en paroles, il s'était engagé de le faire prêcher tout le cours de l'année dans différentes paroisses et d'entretenir avec lui d'autres missionnaires pour travailler de concert au salut des âmes.

Mais après de si longs travaux, Dieu voulait récompenser ses vertus. Pendant qu'il remplissait son ministère dans la paroisse du Temple, où il devait prêcher l'Octave du Saint-Sacrement, ce saint Religieux fut attaqué d'une oppression de poitrine, qui le mit hors d'état de continuer ses fonctions. Rien ne l'attachait à la terre : il désirait cependant de vivre, pour être encore utile au prochain. Mais ses désirs étaient soumis à la volonté du Seigneur. Pendant sa courte maladie, il répétait souvent ces paroles qui partaient d'un cœur tout pénétré des sentiments de la religion : *Fiat voluntas tua.* Quelques heures avant sa mort, il faisait cette réflexion : « Saint François Xavier se trouva aux portes de la Chine, où il voyait devant ses yeux un vaste champ à défricher et une abondante moisson à recueillir, lorsque Dieu content de ses pieuses intentions l'enleva de ce monde : il faudra donc, ajoutait-il, que ce faible et indigne ministre du Seigneur quitte la terre dans les temps que toutes choses sont disposées à faire de grands fruits dans Paris : que la volonté de Dieu soit faite. »

Dans ces sentiments de charité, de zèle et de soumission aux ordres de la Providence, le pieux malade fit une confession générale de toute sa vie ; reçut le saint Viatique, et après une agonie de quelques moments, il rendit son âme à Dieu le cinquième de juin 1714, âgé de soixante-dix ans. Sa mort, précieuse sans doute aux yeux du Seigneur, affligea toutes les personnes de piété qui eussent souhaité de voir prolonger ses jours pour le salut d'une infinité d'âmes : et sa mémoire est encore en béné-

Digitized by Google

diction dans presque toutes les provinces du royaume. Les Croix qu'il a fait arborer en cent différents endroits et au pied desquelles il avait coutume de terminer ses missions, en présence d'une multitude de fidèles, par des discours embrasés et dignes d'un saint Vincent Ferrier, ont toujours été et sont encore aujourd'hui en vénération parmi les peuples. On assure comme un fait constant qu'il s'y est fait des guérisons miraculeuses. Mais le plus grand de tous les miracles, c'est la conversion des cœurs, qu'on doit regarder comme le sceau et le plus précieux fruit de l'apostolat de ce saint homme. (TOURON.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE FÉLICIE DE MONTMORENCY.

Marie-Félicie Orsini ou des Ursins, naquit à Rome le 11 novembre 1600 [1]. Elle eut pour père Virginio des Ursins, duc de Bracciano, petit-fils de Côme de Médicis, et pour mère Fulvie Peretti de Montalto, nièce du Pape Sixte-Quint. Marie-Félicie était cousine et filleule de Marie de Médicis, qui l'attira en France et lui fit épouser Henri, duc de Montmorency. La jeune princesse eut de bonne heure le goût de la piété, et son mariage ne changea rien à ses habitudes à cet égard.

Notre intention n'est pas de la suivre à la cour où elle se fit admirer par sa modestie, sa bonté, sa douceur et ses abondantes aumônes. Nous nous contenterons de retracer la sainte vie qu'elle menait à Moulins, ville de notre diocèse, après la catastrophe qui la rendit veuve.

On sait que son mari ayant épousé la cause de Gaston, duc d'Orléans, et rassemblé des troupes dans son gouvernement du Languedoc, fut pris les armes à la main et décapité à Toulouse en 1632. Après cet affreux malheur, la duchesse se retira à Moulins, où elle fut d'abord prisonnière. Ayant recouvré sa liberté, en 1634, elle se logea dans une maison attenante au monastère de la Visitation.

De là son active et tendre charité se répandit au dedans et au dehors, et s'étendit même à ses ennemis. Lui indiquer un mal-

[1] *Vie de Mme la duchesse de Montmorency.* — Clermont, 1760, 2 vol. in-12.

Digitized by Google

heureux à soulager, c'était pour elle comme un ordre de la divine Providence. Elle délivrait d'honnêtes artisans emprisonnés pour dettes, habillait et plaçait des filles pauvres, subvenait aux frais de l'éducation d'un grand nombre d'enfants, payait la pension de quelques filles sauvages du Canada, et soulageait les malheurs de plusieurs provinces. De quelque part que lui vinssent des malheureux, elle s'empressait de les consoler elle-même, et d'adoucir leurs maux par sa tendre compassion. Son intendant calcula que depuis la mort de son époux jusqu'en 1637, elle avait dépensé près de quatre cent mille livres en bonnes œuvres.

En 1638, elle eut la consolation de voir sainte Jeanne-Françoise de Chantal qui passait par Moulins pour se rendre à Paris. Elles s'admiraient déjà mutuellement sans se connaître : cette estime réciproque s'accrut par les entretiens qu'elles eurent ensemble ; et, en partant, la fondatrice de la Visitation recommanda à ses religieuses de suivre les avis d'une personne si pieuse et si éclairée.

La duchesse désirait depuis longtemps renoncer au monde. Après avoir consulté des hommes prudents, et fait toutes les démarches nécessaires, elle assembla toute sa maison, et déclara publiquement son dessein d'embrasser la vie religieuse. Ce fut un coup de foudre pour tous ses gens ; elle mêla ses pleurs avec les leurs, et les récompensa tous avec sa générosité ordinaire, leur permettant même de demeurer le reste de leur vie dans sa maison.

Le 7 mai 1641, elle entra dans le monastère de la Visitation et fut reçue à l'essai, suivant l'usage. Dès ce jour elle ne voulut plus souffrir aucune marque de distinction, défendit qu'on l'appelât Madame, fit enlever les carreaux dont elle se servait auparavant, et céda en toute occasion le pas à une de ses femmes de chambre, novice depuis six semaines. Elle se plaignait qu'on eût encore pour elle des ménagements qui l'humiliaient et renonçait peu à peu à tout ce qui lui avait été le plus cher. Elle avait un anneau d'or dont le chaton renfermait un portrait de son époux, recouvert d'un diamant de prix ; quoiqu'elle y fût très-attachée,

Digitized by Google

elle s'en défit, et le diamant orna dans la suite l'ostensoir dont elle fit présent à l'église du monastère.

En 1642, Louis XIII, passant par Moulins, l'envoya complimenter ; le cardinal de Richelieu chargea également un de ses gentilshommes de lui offrir ses hommages. Au seul nom de ce ministre, la duchesse éprouva un saisissement subit ; mais, surmontant aussitôt ses répugnances, elle fit une réponse fort polie. Lorsqu'elle apprit, peu de temps après, la mort du cardinal, elle ne témoigna aucune émotion, et ne songea qu'à prier et à faire prier pour lui. Elle en usa de même à la mort de Louis XIII, et écrivit à la reine pour la consoler.

Ce fut alors qu'elle fit publier la vie du duc son époux, et transporter son corps à Moulins. Elle employa les artistes à lui ériger un magnifique mausolée. Ce monument fut placé et se voit encore dans l'église de la Visitation que la duchesse fit bâtir à ses frais, et qu'elle orna dans la suite avec une rare magnificence.

Dans sa retraite, la pieuse veuve était un objet d'édification générale. Il ne passait aucun voyageur distingué dans Moulins, qui n'ambitionnât l'honneur de lui être présenté. En 1646, la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, et sa fille madame Henriette, visitèrent la duchesse et trouvèrent auprès d'elle les plus douces consolations dans leurs infortunes. Christine, reine de Suède, voulut entendre de sa bouche le récit de ses malheurs. L'année même de sa profession, elle reçut la visite de toute la cour de France. Louis XIV, après avoir entendu la Messe dans l'église du couvent, monta à la cellule de la duchesse, qui lui offrit, comme il le dit lui-même, un grand exemple du mépris du monde. Anne d'Autriche la combla de caresses, et ne pouvait se lasser de son entretien. Mademoiselle de Montpensier, Monsieur, frère du roi, n'en furent pas moins édifiés. Enfin tous les seigneurs de la cour se retirèrent dans l'étonnement, regardant ce qu'ils venaient de voir comme le triomphe de la religion.

Après avoir heureusement terminé toutes les affaires qui regardaient son entrée en religion, Marie-Félicie reçut le voile le 30 septembre 1657, des mains d'un grand vicaire d'Autun, venu exprès à Moulins pour cette cérémonie. Les spectateurs étaient at-

Digitized by Google

tendris jusqu'aux larmes en voyant un sacrifice si éclatant et si généreux. Pour elle, toujours humble malgré l'intérêt général qu'elle inspirait, elle remplissait avec joie les fonctions les plus rebutantes et les plus pénibles, se regardant comme la dernière de ses sœurs, et ne leur donnant des conseils qu'avec une grande réserve et par obéissance. Elle avait le don d'instruire et d'éclairer, parlant avec douceur et onction et s'insinuant dans les esprits de la manière la plus efficace.

Le 6 octobre 1658, Louis-Doni d'Attichy, évêque d'Autun, reçut ses vœux solennels [1], et le 9 du même mois il consacra l'église qu'elle avait fait bâtir pour le monastère. En 1665, la révérende Mère de Montmorency fut élue, malgré ses refus, supérieure de la communauté ; mais sa santé, dépérissant de jour en jour, elle se faisait violence pour vaquer à tous les devoirs de sa charge. Obligée de garder le lit, elle ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle reçut les Sacrements avec de vifs témoignages de piété et de confiance en Dieu, et, après avoir édifié ses sœurs par sa patience, et les avoir consolées par ses discours, elle rendit le dernier soupir le 5 juin 1666.

Sa mort causa un deuil général à Moulins. Les bienfaits qu'elle avait accordés à cette ville, ses fondations, ses largesses, les grands exemples qu'elle y avait donnés, la firent regretter de toutes les classes. On célébra dans toutes les églises un service solennel pour le repos de son âme, et sa mémoire y fut longtemps en vénération. On associa son nom à celui de l'époux auquel elle avait érigé un mausolée, et l'on ne visite pas ce monument qui rappelle les grandes qualités et les malheurs du duc de Montmorency, sans se rappeler aussi la piété tendre, la charité vive et le dévouement généreux de sa noble et pieuse épouse [2].

LES VÉNÉRABLES SŒURS DE BARASLE.

Marie-Eugénie de Barasle et sa sœur Marie-Joséphine, toutes deux religieuses à Cambrai, s'étaient retirées, après la suppres-

[1] Saulnier, *Autun chrétien.*
[2] Péquégnot, *Légendaire d'Autun.*

Digitized by Google

sion des Ordres monastiques, dans la maison de leur frère, où elles continuaient de mener, au sein d'une pieuse retraite, la vie des vierges chrétiennes. Le proconsul Lebon exerçait alors ses fureurs à Cambrai. Il fit arrêter les deux sœurs, qui furent condamnées à mourir, comme coupables de trahison envers la patrie. Elles eurent la tête tranchée le 5 juin 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de Grâce. — On célèbre aujourd'hui en plusieurs diocèses la fête de Notre-Dame de Grâce. La très-sainte Vierge étant la dispensatrice de toutes les grâces, il est bien juste que nous lui témoignions notre reconnaissance pour l'infatigable bonté avec laquelle elle nous les prodigue. C'est pour exercer ce ministère de miséricorde que Dieu l'a créée, dans ses décrets, dès le commencement et avant tous les siècles ; et jusqu'au siècle futur elle ne cessera pas de distribuer aux Saints et aux pécheurs les mérites de son divin Fils. Car avec elle sont les richesses, et la gloire, et les secours admirables, et la justice que Notre-Seigneur a acquis, afin qu'elle enrichisse ceux qui l'aiment, et qu'elle remplisse leurs trésors. En elle est toute l'espérance de la vie et de la vertu, toute la grâce de la voie et de la vérité. Celui qui la trouve, trouve la vie, et puise son salut dans le Seigneur, qui lui a fait tous ces dons. C'est l'Église qui a tiré ces louanges magnifiques de la Sainte-Écriture, et qui nous apprend qu'elles ont été dites de la très-sainte Vierge, aussi bien que de son divin Fils, parce que Jésus les mérite par sa nature divine, et Marie par la générosité infinie de Dieu.

C'est pourquoi l'Église l'appelle encore la Mère de la miséricorde, la Mère de la divine grâce, l'heureuse Porte du Ciel, le Secours des chrétiens, le Salut des infirmes, le Refuge des pécheurs, en un mot notre vie, notre douceur, notre espérance, parce que c'est de son pouvoir et de son intercession que nous attendons tout. L'Église ne se lasse point de la louer : elle lui répète sans cesse qu'elle est pleine de grâce, qu'elle est heureuse entre toutes les femmes ; elle la proclame digne de toute louange

Digitized by Google

afin que nous ne craignions point de l'honorer, car c'est par elle que tous les biens nous sont venus. D'ailleurs tout ce que l'on dit en son honneur rejaillit sur son Fils, et l'on ne saurait l'exalter que l'on n'exalte Celui de qui elle tient tout.

Saint Bernard, qui parla de notre bonne Mère avec tant d'éloquence et tant d'amour, affirme qu'aucune grâce ne vient du Ciel sur la terre, sans passer par les mains de Marie, qu'il appelle un aqueduc tout rempli des eaux de la grâce, afin que tous les hommes reçoivent de sa plénitude. Saint Antonin dit aussi que c'est par elle que sort toute grâce qui vient en ce monde. Car c'est dans le Christ, comme dans la tête, qu'est la plénitude de la grâce, mais c'est en Marie, comme dans le cou, qu'elle est transmise au reste du corps ; et cela est encore dit, presque dans les mêmes termes, par saint Bernardin de Sienne : « Dès l'instant que la Vierge Mère conçut dans son sein le Verbe de Dieu, elle obtint, pour ainsi dire, une juridiction dans la dispensation temporelle des dons du Saint-Esprit, de sorte qu'aucune créature ne reçut de Dieu quelque grâce que par sa miséricordieuse Mère, qui en est la dispensatrice. »

Il était donc juste d'en témoigner notre reconnaissance à la très-sainte Vierge, par une fête spéciale qui est célébrée déjà dans plusieurs diocèses avec l'autorisation du Saint-Siége.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Égypte, fête des saints martyrs Marcien, Nicanor, Apollonius, et autres, qui accomplirent leur glorieux martyre durant la persécution de Galère-Maximien.

A Pérouse, les saints martyrs Florence, Cyriaque, Marcellin

[1] NONIS JUNII.

In Ægypto natalis sanctorum martyrum Marciani, Nicanoris, Apollonii, et aliorum, qui in persecutione Galerii Maximiani illustre martyrium consummarunt. — Perusiæ sanctorum martyrum Florentii, Juliani, Cyriaci, Marcellini et Faustini, qui in persecutione Decii capite cæsi sunt. — Cæsareæ in Palæstina passio sanctarum Zenaidis, Cyriæ, Valeriæ et Marciæ, quæ per multa tormenta gaudentes ad martyrium pervenerunt. — Tyri sancti Dorothei presbyteri, qui sub Diocletiano multa passus, et usque ad Juliani tempora superstes, sub eo annum agens septimum supra centesimum, venerandam senectam martyrio honestavit.

Digitized by Google

et Faustin, qui furent décapités durant la persécution de Dèce.

A Césarée en Palestine, martyre des saintes Zénaïde, Cyre, Valérie et Marie, qui parvinrent avec joie au martyre par de nombreux tourments.

A Tyr, saint Dorothée, prêtre, qui souffrit beaucoup sous Dioclétien, et parvint jusqu'aux temps de Julien, sous lequel, étant dans sa cent-septième année, il honora sa vénérable vieillesse par le martyre.

Le même jour, saint Boniface, évêque de Mayence, qui, étant venu de l'Angleterre à Rome, et ayant été envoyé en Allemagne par Grégoire II pour prêcher la foi de Jésus-Christ à ces peuples, mérita d'être appelé l'apôtre des Germains, après en avoir soumis à la foi chrétienne une grande multitude, surtout parmi les Frisons. Enfin, ayant été égorgé en Frise par des Gentils furieux il consomma son martyre avec Eoban et quelques autres Serviteurs de Dieu.

A Cordoue en Espagne, saint Sanche, jeune homme, qui quoique élevé à la cour, n'hésita point à souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes.

Additions des autres martyrologes.

Saint Aldegrin, dont le corps reposait à l'abbaye de Baume, dans le diocèse de Besançon. Il vécut pendant trente ans dans une grotte, ne mangeant que du pain et des fèves sans aucun assaisonnement. Il est honoré dans le diocèse de Saint-Claude.

Saint Austrebert, évêque de Vienne en Dauphiné.

Saint Elsiaire, moine de Saint-Savin, près d'Argelles.

Saint Félix, moine, martyr à Frislar.

— Eodem die sancti Bonifacii episcopi Moguntini, qui de Anglia Romam veniens, et a Gregorio Secundo in Germaniam missus, ut fidem Christi illis gentibus evangelizaret; cum maximam multitudinem, præsertim Frisonum, christianæ religioni subjugasset, Germanorum Apostolus meruit appellari : novissime in Frisia a furentibus Gentilibus gladio peremptus, martyrium consummavit cum Eobano et quibusdam aliis servis Dei. — Cordubæ in Hispania beati Sancii adolescentis, qui, etsi in aula regia educatus, pro Christi tamen fide in persecutione Arabica martyrium subire non dubitavit.

Digitized by Google

Saint Bosa, diacre, compagnon du martyre de saint Boniface.

Sainte Florence, martyre, décapitée à Pérouse, sous Décius, avec saint Faustin.

Saint Gorge, martyr en Égypte sous Maximin II.

Saint Hamond, saint Hadulphe, saint Gondéchar, martyrs, avec saint Boniface.

Saint Gauthier et saint Strichalp, martyrs, avec saint Boniface.

Saint Bagne, moine de Fontenelle, mort en 720.

Saint Climène, martyrisé à coups de lance en Égypte.

Saint Eutyche, évêque de Côme au VI^e^ siècle.

Sainte Félicité, martyre auprès de Rome, avec saint Saturnin et vingt-trois autres.

Saint Mustule et saint Nicandre, martyrs, avec sainte Félicité.

Saint Franc, solitaire à Assérigo dans l'Abruzze au XI^e^ siècle.

Saint Placide de l'Ordre des Apostolins, mort à Récanati, en 1398.

Saint Sacre, martyr à Rome, avec sainte Félicité.

Saint Xyste, honoré autrefois à Carthage.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Joseph Peugniez, prêtre religieux Cordelier, à Cambrai; expulsé de son cloître, condamné à mort comme traître à la patrie, par le tribunal criminel de Cambrai, guillotiné le 5 juin 1794.

Louis de la Vaissière, prêtre du diocèse de Bazas, ayant refusé le serment schismatique et engagé plusieurs autres prêtres à suivre son exemple, condamné à mort par une commission militaire à Bordeaux, et guillotiné le 5 juin 1794.

Digitized by Google

SIXIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré. Saint Philippe, l'un des sept premiers diacres. — Sainte Thècle et ses compagnes, vierges et martyres. — Saint Gudwall ou Gurval, évêque de Saint-Malo. — Saint Goau, évêque et solitaire. — Saint Alexandre, évêque de Fiésole, martyr. — Saint Claude, archevêque de Besançon. — Saint Agobard, archevêque de Lyon. — Saint Aldric, archevêque de Sens. — Saint Gilbert, abbé de Neuffonts. — Le Bienheureux Bertrand, patriarche d'Aquilée, martyr. — Le Bienheureux Gaspard d'Urbin, frère mineur. — La Vénérable pénitente Sœur Louise de la Miséricorde. — La Vénérable Marie Gimet. — Le Vénérable Père Marcelin Champagnat, fondateur de la Congrégation des Petits-Frères de Marie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Saint Norbert naquit en 1080, dans la petite ville de Santen au duché de Clèves. Héribert son père, comte de Gennep, était parent de l'empereur, et Hedwige sa mère sortait de la maison de Lorraine; mais l'éclat qu'il tirait de sa famille était encore rehaussé par d'excellentes qualités d'esprit et de corps. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions que la nature lui avait données, et il fit tous ses exercices académiques avec un succès extraordinaire.

Il se laissa d'abord séduire par les charmes trompeurs du monde, et toutes ses pensées se bornaient à pouvoir vivre avec distinction et dans l'abondance. La réception de la tonsure cléricale ne lui donna point de nouveaux sentiments; et quoiqu'il eût été pourvu d'un canonicat à Santen, et que même il eût été ordonné sous-diacre, il n'en devint pas pour cela plus régulier. Son caractère naturellement gai et enjoué le rendait l'âme de toutes les parties de plaisir. Entraîné par un tourbillon d'amusements qui se succédaient l'un à l'autre, il ne rentrait jamais en lui-même, et ne faisait aucune de ces réflexions sérieuses qui

Digitized by Google

seules eussent pu dissiper le prestige qui l'enchantait. On le pressait inutilement de recevoir les ordres supérieurs ; une telle démarche l'eût obligé à un genre de vie qu'il redoutait. Sa conduite parut la même à la cour de l'empereur Henri IV, dont il fut nommé aumônier. Ce nouveau maître, prévenu en faveur du jeune ecclésiastique, qui d'ailleurs était son parent, lui donna bientôt sa confiance et son amitié, et l'admit dans ses conseils. En 1111, Norbert fut de ce voyage de Rome où le Pape Pascal II fut si indignement traité par l'empereur allemand. Tout courtisan qu'il était, Norbert ne put s'empêcher d'en gémir dans son cœur. Il alla secrètement trouver le Pape, se jeta à ses pieds, y condamna les violences de l'empereur, et lui demanda pardon pour le malheur qu'il avait eu d'être présent à ces sacriléges. A son retour d'Italie, l'empereur lui offrit l'évêché de Cambrai, vacant par la mort de l'évêque Odon. Norbert refusa, soit parce qu'il ne voulut pas recevoir l'investiture, après la condamnation que le concile de Latran venait d'en faire, soit plutôt parce que la vie nécessairement plus grave d'évêque lui plaisait moins que la vie molle et voluptueuse de courtisan.

C'était en 1114. Norbert ne pensait qu'aux choses du monde : s'amuser, parvenir aux honneurs et aux richesses. Les pensées de la vie future lui semblaient des songes et des fables. Un jour Norbert allait à cheval dans un village de Westphalie nommé Fréten. L'amour du plaisir le conduisit en ce lieu, et il n'avait avec lui qu'un domestique. Au milieu d'une belle prairie, il fut tout à coup assailli d'un violent orage, accompagné d'éclairs et de foudre. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui ; il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride pour arriver plus tôt ; mais dans ce moment le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa son cavalier, qui resta comme mort sur place pendant près d'une heure. Lorsque Norbert fut revenu à lui-même, il s'écria dans l'amertume de son âme : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Une voix lui répondit : « Fuyez le mal et faites le bien ; cherchez la paix et tournez de ce côté-là toute votre activité. »

Digitized by Google

Un événement où il entrait des circonstances si extraordinaires, fit sur lui l'impression la plus vive. Il forma sur-le-champ le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen où était son canonicat; il y mena une vie de silence et de retraite, portant le cilice, et consacrant tout son temps à la prière et à la méditation. Sans cesse il détestait ses infidélités, et le malheur qu'il avait eu d'aimer un monde perfide dont les caresses sont suivies d'un si funeste retour. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux lorsqu'il se rappelait que Dieu, par sa miséricorde, l'avait épargné préférablement à tant d'autres que la mort avait surpris au milieu de leurs désordres, et qui n'étaient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Le feu de l'amour divin qu'il avait allumé dans son cœur, s'enflammait de plus en plus par de nouveaux accroissements de grâce. Une retraite qu'il fit, dans le monastère de Saint-Sigebert près de Cologne, mit le sceau à sa conversion. Conon, abbé de ce monastère, et depuis évêque de Ratisbonne, contribua beaucoup, par ses exhortations, à l'affermir dans ses pieux desseins. Norbert était alors dans la trentième année de son âge.

Deux ans après sa conversion, il se prépara à recevoir les saints Ordres. Frédéric, archevêque de Cologne, l'ordonna diacre et prêtre en un même jour, persuadé qu'il pouvait, à cause de la fermeté du sujet, se dispenser de suivre les règles ordinaires. Norbert se revêtit d'une pauvre soutane faite de peaux d'agneaux, et prit une corde pour ceinture : par là il déclarait publiquement au monde qu'il renonçait à toutes ses vanités. Lorsqu'il eut été pardonné, il revint au monastère de Saint-Sigebert. Il y fit, sous la conduite de l'abbé Conon, une retraite de quarante jours, pour se disposer à la cérémonie de sa première messe, qu'il célébra dans l'église collégiale de Santen.

Après que le premier Évangile eut été chanté, Norbert, brûlant d'un feu céleste, se tourna vers le peuple et prononça un discours sur la fragilité des biens de ce monde, sur le néant des grandeurs, sur la vanité des plaisirs. « Que la fascination des hommes est prodigieuse, disait-il, de poursuivre une gloire qui échappe.

Digitized by Google

de s'entêter de grandeurs qui nous affligent, de chercher des richesses qui nous appauvrissent, de se livrer à des joies fugitives que les douleurs terminent, d'aimer un monde où l'on vit sans sécurité, où l'on ne goûte point de repos sans alarmes, où la prospérité n'est jamais sans disgrâces, les plaisirs sans épines, l'abondance sans disette, et les jours les plus tranquilles sans chagrin! » Il adressa ensuite la parole aux chanoines, et, pour ne scandaliser personne par une censure trop directe, il attaqua leur conduite en général, il troubla le calme de leurs fausses consciences par la crainte du jugement à venir, il leur remontra avec force les devoirs de leur profession, il leur fit appréhender la sévérité de la justice de Dieu, qui punit sans miséricorde les profanations du sanctuaire.

Cette prédication véhémente, animée du zèle d'un second Jean-Baptiste, eut le sort de la semence évangélique. Norbert ne se rebuta point de la dureté et des railleries de la plupart de ses auditeurs. Dès le lendemain il recommença de prêcher; et, lorsque tous les chanoines furent assemblés dans le chapitre, il prit en main la règle de Saint-Grégoire et de Saint-Isidore. Il représenta au doyen, avec une éloquence merveilleuse, que par les devoirs de sa charge, il était obligé de maintenir l'observance de cette règle qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, et que tout le chapitre avait solennellement juré de garder; que, s'il souffrait qu'on violât impunément les constitutions des saints Pères, il serait lui-même coupable des prévarications de ses inférieurs; et que, s'il différait davantage de ramener ses chanoines dans le premier esprit de leur état, il serait convaincu d'avoir fomenté le désordre qu'il aurait négligé de réparer [1].

Les anciens qui entendirent ce discours en furent extrêmement attendris. Ils regardaient Norbert avec des yeux d'admiration, ils ne doutaient pas qu'il ne fût envoyé de Dieu pour le rétablissement de la discipline, et ils étaient disposés à seconder ses pieuses intentions, mais les jeunes s'emportèrent comme des frénétiques. Un jour, l'un d'eux l'insulta jusqu'à lui cracher au

[1] *Vita S. Norberti. Acta SS.*, 6 junii.

Digitized by Google

visage. Norbert ne répliqua pas un mot, mais s'essuya le visage et bénit le Seigneur de lui avoir fait part aux ignominies de sa passion.

Dieu préparait son serviteur par ces rudes épreuves, à de plus rudes combats. Après avoir exercé sa patience, il voulait tenter sa foi. Norbert allait souvent chercher dans le silence de la retraite des consolations et des forces contre les persécutions de ses confrères. Tantôt il se transportait à Siegberg, auprès de son directeur Conon ; tantôt il allait se recueillir auprès d'un saint ermite nommé Ludolfe, qui menait la vie solitaire sous l'habit clérical ; quelquefois il visitait les religieux de Glosterrath, au diocèse de Cologne, non loin de Santen. Dans ce dernier monastère, il y avait une grotte souterraine consacrée par le sang de quelque martyr. Norbert aimait à y dire la messe. Un jour il arriva, par accident, qu'une grosse araignée tomba dans le précieux Sang à l'élévation du calice. Le Saint frémit à la vue de ce malheur. Il voyait la mort inévitable s'il avalait le poison ; sa foi l'accusait d'irrévérence, si, comme la rubrique le permet, il retirait l'araignée et perdait quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Il ne balança pas longtemps ; plein de foi, il avala l'insecte avec le sang du Sauveur, et, résigné à la mort, il l'attendit au pied des autels. Mais au moment qu'il croyait mourir, il éternua, et l'araignée lui sortit vivante par le nez. Sa foi, qui lui avait fait exposer sa vie, se trouvait ainsi récompensée. Aussi la foi fut comme le caractère qui le distingua des Saints qui vécurent de son temps. La charité, disait-on, excelle dans Bernard, l'humilité dans Milon et la foi dans Norbert. Milon, disciple de saint Norbert, puis évêque de Thérouanne, fut un des plus saints et des plus illustres prélats de son siècle.

Les ennemis de Norbert, non contents de l'avoir accablé d'outrages dans son pays, s'avisèrent de le décrier auprès des supérieurs catholiques. De son côté, le démon s'efforça de le jeter dans le découragement. Le Saint, mettant à profit les reproches de ses ennemis mêmes, hommes et démons, alla trouver l'archevêque de Cologne, son prélat, résigna entre ses mains tout ce qu'il avait de bénéfices et de revenus ecclésiastiques qui étaient

Digitized by Google

considérables. Il vendit ses palais, ses terres, ce qu'il possédait de patrimoine, il en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une chapelle pour dire la messe, une mule pour le porter dans le cours de ses voyages ; et, de tout les nombreux domestiques qu'il entretenait, il ne garda que deux valets, plutôt pour être les compagnons de ses travaux que pour le servir dans les fatigues de sa mission. Sa résolution était d'annoncer désormais la parole divine, non plus à ses confrères, qui s'y montraient insensibles, mais au pauvre peuple, qui en était avide, et d'aller pour cela faire autoriser sa mission par le chef même de l'Église.

Déchargé du fardeau de ses richesses, il se mit en route. Le monde le plus idolâtre de la fortune ne pouvait refuser son admiration au mépris que Norbert faisait de ses caresses. Les villes, à son passage, applaudissaient à sa vertu ; il n'y eut que Norbert qui ne fut pas content de soi. Les dix marcs d'argent qu'il s'était réservés pour les besoins du voyage lui parurent contraires à l'esprit de pauvreté ; il les regarda comme l'effet d'une prévoyance timide, qui semblait se défier de la providence de Dieu. Aussi, étant arrivé à Huy et faisant de sérieuses réflexions sur la pauvreté du Sauveur, qu'il s'était proposée pour le modèle de la sienne, il distribua cet argent aux pauvres et ne retint que sa chapelle. Il poursuivit son chemin dans ce dépouillement parfait, exposé aux injures des saisons, aux disgrâces de la mendicité, marchant pieds nus pendant le froid des hivers et les chaleurs de l'été, couvert d'une grosse soutane, négligé de telle sorte qu'il semblait un de ces misérables vagabonds dont la figure a quelque chose d'affreux et de bizarre tout ensemble. C'est dans cet état qu'il arriva à Saint-Gilles, en Provence, où était le Pape.

Dès son arrivée il eut audience de Gélase. Il exposa au Saint-Père les motifs de son voyage, le zèle qu'il sentait pour le salut des âmes et le dessein qu'il avait pris de travailler, sous son autorité, à la conversion des pécheurs. Gélase, informé de la naissance de Norbert et ravi de sa consolation, tâcha de l'engager à demeurer auprès de sa personne. Il prétendait s'en servir dans les besoins de l'Église. Mais l'humble serviteur de Dieu, à qui la

Digitized by Google

seule pensée de la cour et des honneurs était un supplice, se défendit des instances du Souverain-Pontife. Il lui remontra qu'ayant eu le malheur de vivre dans les cours des princes et des empereurs, il était temps qu'il expiât par la pénitence les désordres d'une vie mondaine. Il ajouta que sa jeunesse et le défaut d'expérience le rendaient incapable des emplois dont Sa Sainteté voulait l'honorer; et que, quand il en serait capable, sa vie déréglée l'en rendrait indigne. Que si elle lui ordonnait de reprendre la vie canoniale qu'il avait quittée ou d'embrasser la vie monastique pour laquelle il n'avait nul attrait, ou enfin de passer le reste de ses jours en pèlerinage, il obéirait aveuglément à ses ordres, mais, qu'à l'égard de la place qu'elle lui offrait à sa suite, il la suppliait de ne point le forcer à s'y soumettre; que toute la grâce qu'il venait lui demander, était de lui pardonner la faute qu'il avait commise en recevant deux ordres majeurs dans un jour. Que si, après lui avoir pardonné cette faute, elle le trouvait propre à la dispensation de l'Évangile, il accepterait avec joie l'honneur d'un si saint ministère.

Le Pape, voyant sa fermeté et son zèle, et sachant la persécution qu'il avait soufferte à cause de sa prédication, lui donna le pouvoir de prêcher la parole de Dieu, non-seulement dans les lieux où il l'avait prêchée, mais partout où il voudrait; il lui en donna même un ordre exprès, avec défense, à ceux qui avaient voulu s'y opposer, d'empêcher le simple peuple de profiter de ses instructions. Et, afin que personne ne pût en douter, il lui en fit expédier une bulle en forme.

Norbert, muni de si amples pouvoirs, sortit de Saint-Gilles, content d'avoir évité les honneurs de la cour, mais plus content encore de la bénédiction et des marques de tendresse que le Souverain-Pontife lui donna à son départ. Les neiges qui couvraient la terre rendaient les chemins impraticables; mais la charité qui embrasait le cœur de l'homme apostolique lui faisait surmonter les rigueurs de la saison. Il traversa pieds nus de vastes provinces, sans adoucir sa pénitence, sans relâcher l'austérité de sa vie quadragésimale et la dureté de ses vêtements. Il enfonçait dans la neige quelquefois jusqu'aux genoux; souvent, abattu de

Digitized by Google

lassitude, il était contraint de prendre un peu de repos sur la glace. Cependant il ne voulut jamais se servir de sa monture. Il passait les jours dans les fatigues et presque toutes les nuits en oraison.

Il arriva enfin à Orléans au commencement du carême de l'an 1118. Là un sous-diacre, touché de ses exemples, se mit à le suivre et embrassa le même genre de vie. Ce fut la première conquête de son apostolat et le premier enfant de ses douleurs, qui partagea avec lui les travaux de sa mission. Avec ce renfort, il continua son chemin, répandant dans les lieux de son passage l'odeur de sa sainteté. Ils arrivèrent à Valenciennes la veille des Rameaux. La conjoncture était favorable au zèle de Norbert; mais, comme il savait peu de français, il ne put profiter d'une si heureuse circonstance. Sa charité souffrait. Il eut recours à la prière, pour attirer par ses vœux, sur Valenciennes, les grâces qu'il ne pouvait lui communiquer par la parole. Pendant l'oraison, il se souvint qu'autrefois le Saint-Esprit donna aux apôtres le don des langues pour la conversion des peuples. Il lui demanda la même grâce pour le salut de la ville où il était, ou du moins il pria le Seigneur que, pour l'honneur de l'apostolat dont il l'avait chargé et pour la gloire de l'Évangile dont il était le ministre, il donnât à ses auditeurs ce qu'il avait accordé aux Apôtres, qu'une langue étrangère fût entendue de tous ceux qui assisteraient à son sermon. Le Saint-Esprit exauça la prière de son serviteur. Le lendemain il monta en chaire, il prêcha en langue teutonique, et ses auditeurs, à qui elle était étrangère, l'entendirent aussi parfaitement que si elle leur eût été naturelle. Le miracle opéra des conversions admirables dans Valenciennes. Le peuple, frappé d'étonnement et pénétré de componction, venait en foule consulter Norbert. Les pécheurs effrayés, accouraient à lui pour se réconcilier par le sacrement de Pénitence. Toute la ville, sensible au bonheur qu'elle possédait et affligée par la seule pensée de son départ, prenait déjà des mesures pour le retenir.

Norbert, qui avait dessein de retourner à Cologne, résistait à leurs prières et se disposait à partir, lorsque la maladie de ses

Digitized by Google

trois compagnons l'obligea d'accepter le séjour qu'il avait refusé. Il ne voulut confier qu'à sa vigilance le soin de ses chers malades. Il nettoyait de ses mains les ulcères que les neiges leur avaient causés. Il leur préparait leurs repas, et leur servait les mets qu'il avait mendiés ou qu'il recevait de la charité des fidèles. Il les essuyait dans l'accès de la fièvre, mais il avait soin surtout de leur conscience, et sa principale occupation était de les exhorter à souffrir en chrétiens et à mourir chrétiennement. Il rendait tous ces services à ses compagnons, étant incommodé lui-même. Il plut au Seigneur, dont les jugements sont adorables, d'abréger les exercices pénibles de la charité de Norbert, en couronnant d'une mort précieuse les mérites de ses chers enfants. Leur trépas lui coûta des larmes. Ses deux domestiques, qui étaient devenus ses collègues par les liens d'une profession commune, furent enterrés dans le collatéral gauche de l'église de Saint-Pierre, et le sous-diacre dans la grande église de Sainte-Marie, à Valenciennes.

Tandis que Norbert rendait les derniers devoirs à ses trois premiers disciples, la Providence qui l'avait affligé le consola. Burcard, évêque de Cambrai, passa à Valenciennes. Norbert, qui avait eu avec lui d'étroites liaisons dans la cour de l'empereur, rendit visite à l'évêque. Hugues, qui était chapelain de ce dernier, se trouva par occasion à la porte, et l'introduisit auprès de Burcart, qui méconnut d'abord Norbert. Son visage livide, ses vêtements grossiers, son corps décharné, son air pénitent ne rappelaient point à l'évêque l'idée d'un courtisan magnifique et enjoué. Mais après quelques moments de conversation, Burcard reconnut son ancien ami, et dans un transport d'admiration, il s'écria : « O Norbert ! qui aurait jamais cru ce changement ? Quoi donc ! êtes-vous celui que j'ai vu comblé de gloire et de richesses, que les empereurs honoraient de leur amitié, dont les courtisans enviaient le bonheur, et à qui je dois mon élévation ? » Les larmes qui se mêlèrent à ces démonstrations de tendresse, jetèrent Hugues dans l'inquiétude. Comme il n'entendait pas l'allemand, il y conjecturait du mystère, mais il ne pouvait en trouver le dénoûment. Il prit la liberté d'interroger l'évêque

Digitized by Google

sur le sujet de ses caresses et de ses pleurs. Alors Burcard redoublant ses soupirs, lui dit que cet homme, qui paraissait en si mauvais équipage, avait été le favori de l'empereur, les délices de sa cour; que c'était un seigneur distingué par sa naissance et considéré par ses emplois; qu'il avait refusé l'évêché de Cambrai, et que, pour lui, il ne le tenait que de son refus.

Le récit de cette histoire jeta les semences de salut dans le cœur de Hugues. Il ne put contenir ses larmes, à la vue de celles que versait son évêque. La grâce qui sollicitait depuis quelques années ce vertueux ecclésiastique à la retraite, réveilla ses anciennes inclinations à l'aspect de Norbert. Il ne s'en expliqua pourtant pas alors. Mais le Saint étant tombé malade, il lui fit de fréquentes visites, il étudia son esprit et ses maximes, il s'informa de ses desseins, il goûta sa conduite et n'attendait, pour se déclarer disciple, que le rétablissement de la santé du maître. Dès les premiers jours de sa convalescence, Hugues lui ouvrit son cœur et lui demanda la grâce de l'associer à sa compagnie. A cette proposition, Norbert, levant les mains au ciel, loua le Seigneur de lui avoir suscité un disciple pour succéder au zèle et à la vertu de ceux que la mort venait de lui ravir.

Après quelques jours, pendant lesquels Norbert acheva d'instruire son nouveau et unique compagnon, ils sortirent tous deux de Valenciennes, sans autre provision qu'une chapelle et un bréviaire. Dieu bénit les prémices de leur mission. Dans tous les villages où ils annoncèrent l'Évangile, ils firent des conversions extraordinaires. Les ennemis les plus irréconciliables, frappant leur poitrine, venaient déposer aux pieds de Norbert leurs désirs de vengeance. Les pécheurs invétérés, troublés par la crainte des jugements de Dieu, renonçaient à leurs désordres. La moisson fut si abondante, que les ouvriers ne pouvaient y suffire. Les prodiges étaient si publics, que les villes voisines, à l'approche des deux Apôtres, sortaient au-devant d'eux, pour les inviter à les honorer de leur présence : ceux qui ne pouvaient les posséder dans leurs maisons, les priaient d'accepter quelques effets de leur libéralité. Norbert, qui avait tout quitté pour l'Évangile, n'avait garde de trafiquer des fonctions apostoliques.

Digitized by Google

Il refusa l'argent qu'on lui offrait. Tout ce que l'on put gagner sur son esprit, fut de lui faire recevoir les oblations que l'on put gagner sur l'autel pendant le sacrifice; encore voulut-il les distribuer sur l'heure même aux pauvres, de crainte qu'il ne passât pour mercenaire dans la dispensation d'un emploi qui doit être gratuit. Il accepta l'hospitalité que Jésus-Christ permettait à ses Apôtres dans leur mission, mais il n'interrompait point les règles de la pénitence qu'il s'était prescrites. La terre lui servait de chaise, et ses genoux de table durant ses repas; ses mets n'étaient assaisonnés que de sel, l'eau était sa boisson ordinaire, et ce genre de vie était uniforme dans toutes les saisons, si ce n'est lorsqu'il mangeait à la table des archevêques et des évêques.

Il choisissait pour le sujet de ses prédications les grandes vérités du christianisme. Il parlait du sacrement de Pénitence et des dispositions nécessaires pour le recevoir. Il enseignait aux gens mariés les obligations de la société conjugale, il instruisait les riches des moyens de sanctifier leurs richesses et de se sanctifier eux-mêmes au milieu de leur abondance. Il apprenait aux pauvres l'usage qu'ils devaient faire de leur pauvreté, quels étaient les desseins de Dieu dans les adversités qu'il envoyait aux hommes; et, proportionnant ses expressions à la capacité de ses auditeurs, tantôt il s'abaissait jusqu'au langage des paysans, et tantôt il élevait les esprits par la noblesse de ses pensées et par la force de cette haute éloquence qui persuade, qui touche et qui entraîne. Les miracles qui accompagnaient sa parole, relevaient la dignité de son ministère, et l'exemple de ses vertus fortifiait la liberté de ses discours. Les peuples, avides de ses sermons, le suivaient en foule dans ses voyages, pour goûter plus longtemps le plaisir de l'entendre; en sorte qu'il était souvent obligé, pour satisfaire à leur dévotion, de demeurer dans les places publiques et d'y coucher. Il aimait mieux souffrir l'incommodité des saisons, que de faire souffrir personne par la difficulté qu'on aurait eue de trouver accès dans la maison des seigneurs où il était invité à loger.

Nos deux Apôtres, qui avaient parcouru le diocèse de Cambrai, jugèrent qu'il était temps de répandre la parole dans leur propre

Digitized by Google

pays. Le diocèse de Liége se présentait le premier sur leur route ; ils s'y arrêtèrent et commencèrent leur mission à Fosse, endroit natal de Hugues. L'austérité de leur vie, le succès de leurs prédications publièrent aussitôt leur arrivée dans la province, et leur attirèrent de toutes parts des auditeurs. Les ecclésiastiques, qui apprirent les fruits que Dieu opérait par Norbert, vinrent profiter de ses discours. Ils reconnurent que le vertueux missionnaire avait le talent de remuer les cœurs, et surtout de réconcilier les ennemis. Ils le prièrent de vouloir être le médiateur d'une paix que l'on avait jusqu'alors inutilement tenté de rétablir entre deux familles irréconciliables. Déjà plus de soixante personnes avaient péri par le fer, et l'on continuait tous les jours les meurtres de part et d'autre, sans que l'autorité du magistrat ni les prières des gens de bien eussent pu désarmer les furieux.

Pendant qu'on racontait à Norbert l'histoire de tant de massacres, un jeune homme, dont le frère avait été tué dans la semaine et dont il allait venger la mort, passa devant le Saint ; on l'en avertit. Alors le missionnaire pria le jeune homme d'approcher, il l'embrassa avec tendresse, et lui parla de la sorte : « Je suis un voyageur nouvellement arrivé dans votre ville, je n'ai encore rien demandé ni rien reçu de personne depuis mon séjour, vous êtes le premier à qui je m'adresse pour vous prier d'une grâce ; vous me paraissez d'un caractère trop obligeant pour me refuser une faveur qui dépend de vous, et que je vous conjure de m'accorder. » A ces mots, le cœur du jeune homme fut attendri, et les larmes aux yeux : « Commandez, dit-il, mon Père, je suis prêt à obéir. — Eh bien ! lui répliqua Norbert, je vous demande grâce pour le meurtrier de votre frère. » A ces mots, le cavalier, brisant ses armes, sacrifia sa vengeance au commandement de Norbert.

Ce n'était pas assez d'avoir calmé un furieux, il fallait faire mettre bas les armes à plusieurs autres qui devaient s'assembler à Mourtier, à deux lieues de Namur, pour vider la querelle le samedi suivant. Norbert y alla. Les peuples voisins, qui savaient le sujet de son voyage, le suivirent. A son arrivée, il donna ses

Digitized by Google

premières heures à la prière, qu'il avait coutume de faire précéder par la prédication. Comme l'ouvrage qu'il méditait était difficile, il s'y prépara par de plus longues oraisons. Le peuple, qui l'attendait avec impatience, se plaignit de leur longueur. On supplia Hugues d'avertir le Saint qu'il était près de midi, et qu'il lassait par ses retardements, la patience du peuple assemblé. Norbert, comme s'il fût sorti d'un long ravissement, lui répondit que l'heure n'était pas encore venue, qu'il appartenait à Dieu de prescrire le temps de parler aux hommes, et non pas aux hommes de prévenir les ordres de Dieu. Il continua sa prière jusqu'à ce que le Saint-Esprit lui eût fait connaître qu'il était temps de travailler au salut des pécheurs.

Sur-le-champ Norbert sortit de sa retraite, le visage rayonnant comme un autre Moïse. Il entra dans l'église. Comme c'était un samedi, jour qui dès longtemps était dédié à Marie, il dit la Messe en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ensuite il en recommença une autre pour le repos des âmes de ceux dont la mort avait allumé la guerre dans la province. Après qu'il eut achevé la seconde Messe, il monta en chaire. Quoique la plupart de ceux qui étaient accourus pour l'entendre se fussent dissipés et répandus dans la ville, pour prendre quelque nourriture, le Saint ne laissa pas de prêcher. Sa voix, que le jeûne avait rendue si languissante, qu'on pouvait à peine l'entendre dans l'auditoire, retentit avec tant d'éclat jusque dans les maisons les plus éloignées que chacun, étonné de ce prodige, abandonna le soin du corps pour se rassasier du pain de la parole.

Le retour du peuple dans le lieu saint ranima le zèle du prédicateur ; il parla de la sorte à l'assemblée : « Vous savez, mes frères, que Jésus-Christ ordonna à ses disciples d'annoncer la paix en tous les lieux où ils iraient annoncer l'Évangile. Il a promis que, si le Fils de la paix habitait dans ces lieux, la paix qu'il y aurait annoncée y demeurerait. Nous avons l'honneur, mes chers frères, par un pur effet de la grâce, et non point pour la récompense de nos mérites, d'être les héritiers du ministère de Jésus-Christ. Nous venons aujourd'hui, à leur exemple, vous apporter la paix. C'est là le motif qui m'a conduit dans votre

Digitized by Google

ville et qui vous rassemble dans votre église. Dieu me commande de vous l'offrir de sa part, et il vous ordonne de l'accepter. Vous opposerez-vous à un bien qui doit être la source de votre félicité en ce monde et en l'autre? Ah! craignez, mes frères, qu'en refusant la grâce que je vous présente, vous n'irritiez la colère d'un juge, après avoir méprisé la miséricorde d'un père. »

Les assassins, qui étaient présents à ce discours, joignant leur voix à celle de toute l'assemblée, crièrent tous ensemble qu'ils étaient prêts à recevoir la paix aux conditions qu'il lui plairait de prescrire. Aussitôt Norbert sortit de l'église, appela les deux partis, et les engagea à ratifier leur promesse par un traité solennel. Il fit apporter les reliques, sur lesquelles on jura une réconciliation éternelle [1].

Ayant appris la mort du Pape Gélase et l'élection de Calixte II, il vint trouver celui-ci au concile de Reims, pour faire renouveler la permission qu'il avait obtenue de prêcher. Mais le Pape était si accablé d'affaires qu'il ne put en obtenir d'audience. S'étant donc présenté plusieurs fois inutilement pendant trois jours, il prit la résolution de sortir de Reims et de s'en retourner. A quelque distance de la ville, il rencontra Barthélemi, évêque de Laon, qui allait au concile. Ce Prélat, soit par curiosité, soit par inspiration divine, aborda les trois pèlerins, Norbert, Hugues, son disciple, et un clerc anglais qui venait de se joindre à eux, les salua et demanda qui ils étaient et où ils allaient. Norbert lui répondit qu'il était de Lorraine; qu'ayant renoncé à ses biens, à ses parents et au siècle, il avait résolu d'embrasser la vie apostolique; qu'il était venu à Reims pour obtenir la confirmation du Pape, mais que la foule des personnes riches ne lui avait pas permis de l'approcher. Barthélemi l'exhorta de retourner à Reims avec lui, lui promettant de lui procurer une audience. Norbert y consentit, et l'évêque ayant fait descendre de cheval un de ses gens, y fit monter Norbert, dont il apprit l'histoire plus en détail, et engagea sans peine le Pape à lui donner audience.

[1] *Vita S. Norbert. Acta* SS., 6 junii. *Vie de saint Norbert*, par Hugo, abbé d'Etival.

Digitized by Google

Calixte reçut le saint missionnaire avec bonté, et lui promit qu'après le concile il irait à Laon et l'écouterait à loisir. Il le recommanda particulièrement à l'évêque de Laon, qui le retint toujours auprès de lui pendant le concile. Les évêques et les abbés assemblés à Reims accueillirent Norbert avec grande joie. Ils admiraient la force de ses discours, la sagesse de ses réponses et la rigueur de sa pénitence ; car il marchait toujours pieds nus, quoique l'hiver commençât à se faire sentir : plusieurs l'exhortaient à modérer ses austérités, mais inutilement. Après le concile, l'évêque Barthélemi le reconduisit à Laon, où il attendit l'arrivée du Pape, qui s'y rendit en effet quelques jours après la fin du concile.

Il y avait, hors de la ville de Laon, une église où l'évêque de Laon avait placé quelques Chanoines réguliers. Ayant délibéré avec le Pape, sur les moyens de retenir le nouvel Apôtre dans son diocèse, il offrit cette église à Norbert. Celui-ci ne l'accepta que par obéissance pour le Pape et à condition que ses chanoines embrasseraient son genre de vie ; mais la seule vue de sa personne leur fit peur, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas d'un tel réformateur. Norbert, de son côté, témoigna à l'évêque qu'il aimait mieux demeurer dans quelque solitude propre au recueillement. Eh bien ! reprit l'évêque, je vous montrerai dans mon diocèse plusieurs endroits solitaires, et je vous donnerai celui qui vous agréera.

Le saint évêque le fit aussitôt que le Pape fut parti de Laon. Il conduisit saint Norbert en divers lieux de son diocèse. Il lui montra la forêt de Thierrache et le conduisit à Foigni, en lui faisant remarquer la solitude et les commodités de ce lieu. Norbert s'étant mis en prières, dit à l'évêque que ce n'était pas le lieu que Dieu lui avait destiné. L'évêque le mena donc dans un autre lieu de la même forêt, où Norbert, s'étant mis en prières, dit que ce n'était pas encore là ce que Dieu lui destinait. Alors l'évêque le mena au fond de la forêt de Couci. C'était un petit vallon devenu comme un marais flottant par les eaux qui tombaient des montagnes ; l'accès en était difficile : les bois épais, les montagnes et les rochers y laissaient pénétrer à peine la lumière du soleil.

Digitized by Google

Ce vallon se nommait dès lors Prémontré. Le séjour en était si malsain, le territoire si stérile, que les paysans, pour qui on y avait bâti une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, l'avaient abandonné. Barthélemi et Norbert entrèrent dans cette chapelle pour y faire oraison. L'évêque, ayant fini sa prière, se leva et dit à Norbert de finir la sienne, parce qu'il se faisait tard et qu'il n'y avait pas en ce lieu de quoi les loger. Norbert, revenu un peu de son extase, pria l'évêque de lui laisser passer la nuit en prières. Ainsi, l'évêque remonta seul à cheval et gagna Avisi. Le lendemain, il retourna dès le matin à Prémontré et demanda à Norbert ce qu'il pensait de ce lieu. Il lui répondit, transporté de joie : « C'est ici le lieu de mon repos et le port de mon salut; c'est ici que je dois chanter les louanges du Seigneur avec des fidèles serviteurs que le ciel rassemblera autour de moi pour y publier ses miséricordes. Cependant cette chapelle ne sera pas l'église principale du monastère; il y en aura une autre qui sera bâtie au delà de la montagne. J'ai vu en esprit, pendant l'oraison, une troupe de pèlerins vêtus de robes blanches, portant en mains des croix et des encensoirs, et qui m'indiquaient la place où Dieu souhaitait que nous élevassions un temple à son honneur.

Ainsi, Norbert se fixa à Prémontré avec ses deux compagnons. Ce lieu dépendait du monastère de Saint-Vincent de Laon; l'évêque, en arrivant à la ville, manda l'abbé et lui donna une autre terre en échange, afin que Norbert ne fût plus inquiété dans son nouvel établissement. Il ne manquait au saint Fondateur que des compagnons : la Providence ne tarda pas à lui en envoyer. Il alla à Laon pour en gagner à Dieu, et étant entré dans l'école de Radulphe, qui avait succédé à son frère Anselme, il fit aux écoliers un discours si pathétique, que sept jeunes gens de qualité, arrivés tout récemment de Lorraine, le suivirent à Prémontré pour embrasser son genre de vie. La joie qu'il ressentit de la conquête des sept Lorrains fut bientôt troublée par l'apostasie du clerc anglais. Ce malheureux, à qui Norbert avait confié leur argent, l'emporta la nuit et s'enfuit du monastère. Le saint Patriarche, craignant pour ses novices l'effet d'un pareil

Digitized by Google

scandale, les rassura par ses discours. Il leur représenta que les sociétés les plus saintes étaient exposées aux plus grandes tentations ; qu'il était sorti du collége des Apôtres le plus avare des hommes ; que les hiérarchies des Anges avaient été déshonorées par la désertion du plus élevé d'entre les Esprits ; qu'ils ne devaient pas s'étonner qu'un perfide, qui s'était laissé corrompre comme Judas par l'avarice, et séduire dans le paradis terrestre comme Ève, eût vécu parmi eux.

Ce fut par ces considérations et autres semblables que Norbert fortifia ses disciples contre les dangers de la tentation. Il employa tout l'hiver à les accoutumer aux pratiques de la pauvreté et de la pénitence. Dès que le printemps commença de rendre les chemins praticables, il se mit seul en campagne pour prêcher l'Évangile et réunir ses disciples, laissant à Hugues la conduite de ceux qui étaient déjà à Prémontré. Il vint à Cambrai pendant le Carême en 1121, il y prêcha, et, à son premier sermon, il gagna Évermode. C'était un homme de qualité, d'un esprit pénétrant, d'une piété exemplaire, qui devint dans la suite évêque de Ratzbourg et travailla efficacement à la conversion des Vandales encore païens. A Nivelle, où Norbert se rendit avec son nouveau disciple, un jeune homme nommé Antoine s'offrit de se joindre à eux. Plusieurs suivirent son exemple ; de sorte qu'avant la fin du Carême, Norbert retourna à Prémontré avec treize compagnons. La troupe étant ainsi grossie, il pensait sérieusement à lui donner un plan de vie régulière et uniforme ; le démon le traversa de bien des manières, mais il triompha du démon par la foi et la patience, et le chassa de plusieurs possédés.

Quelques personnes lui conseillaient la vie érémitique, d'autres l'observance de Cîteaux, qui commençait à fleurir. Il recommanda à ses disciples de s'adresser à Dieu pour connaître la volonté de Dieu et la suivre une fois connue. Ils s'appliquèrent donc pendant plusieurs jours à de ferventes prières, ils redoublèrent leurs mortifications pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Norbert, qui était à leur tête, les animait par ses exemples et enfin Dieu exauçant les vœux de ses fidèles serviteurs, ils se

Digitized by Google

trouvèrent tous d'accord sur le choix de la vie canonique. Saint Augustin, que Norbert vit en esprit dans l'ardeur de ses oraisons, fortifia leur choix. Alors le Saint ne douta plus que désormais il devait s'attacher à la règle de ce saint docteur. Tous s'y soumirent d'autant plus volontiers, que de quarante religieux qui étaient à Prémontré, il n'y en avait pas un qui, dans le siècle, n'eût fait profession de la vie canonique.

Sur ce principe, il commença le plan de son Ordre. Il donna, pour fin à ses enfants, de vaquer, avec la grâce de Dieu, au salut et à la perfection de leurs âmes. Il joignit à cette fin l'emploi de la prédication et le soin de sanctifier le prochain, persuadé que rien ne contribue davantage à notre sanctification que de nous dévouer nous-mêmes au salut des âmes, et que rien ne nous rend plus propres à sauver les âmes que de nous sanctifier nous-mêmes. Il rassembla dans son institut le silence et les austérités de la vie monastique avec les fonctions de la vie cléricale. Il prit de la première l'oraison, la retraite, l'abstinence de chair, le chant de l'office divin. Il tira de la seconde tout ce qui peut aider au salut et à la perfection du prochain, les prédications, les missions parmi les infidèles et les hérétiques, l'administration des cures, l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, sans laquelle on ne peut s'acquitter du ministère de l'Évangile. Sur ce projet, il dressa le formulaire de leur profession, qu'ils firent tous avec lui le jour de Noël de l'année 1121 [1].

Dieu donna tant de bénédictions à cet institut naissant, qu'en peu de temps il fut répandu par tout le monde chrétien ; en sorte que trente ans après sa naissance, il y avait déjà au chapitre général de Prémontré près de cent abbés de l'Ordre. Barthélemi, évêque de Laon, fonda seul jusqu'à cinq monastères de cet institut dans son diocèse. Parmi les personnages illustres qui embrassèrent l'institut de saint Norbert, on vit le comte Godefroi de Namur, Frère convers dans le monastère de Floref, fondé par sa femme, la comtesse Ermesande. Le comte Godefroi de Cappenberg, qui descendait de Charlemagne et de Vitikind, se donna à

[1] *Vit. S. Norb. Acta* SS., 6 junii. *It. Hugo.*

Digitized by Google

Norbert avec tous ses domaines, et transforma son château en monastère, où il fit profession avec Atton son frère, parrain de l'empereur Frédéric Barberousse. La vie du bienheureux comte Cappenberg est un tissu de patience, de prodige et de zèle. Il consacra ses mains au soulagement des lépreux, il s'employa à la prédication du royaume de Dieu, il fit servir sa noblesse et ses grands biens à la protection et au soulagement des pauvres; enfin il passa toute sa vie dans une obéissance parfaite aux ordres de Norbert, dont il fut le disciple fidèle. L'Église célèbre sa fête le 13 janvier, et l'Ordre de Prémontré le regarde comme un de ses plus grands Saints [1].

Son exemple toucha tellement Thibauld IV, comte de Champagne, qu'il voulut l'imiter. Il alla trouver saint Norbert pour le consulter sur son salut, et, encore plus touché après l'avoir entendu parler, il se mit entièrement à sa disposition, lui et tous ses biens. Le saint homme voyant avec quelle noblesse de cœur le prince faisait cette offrande, demanda du temps pour consulter Dieu. Il considéra que Thibauld avait plusieurs grandes terres, savoir : les comtés de Blois et de Chartres, d'un côté, et de l'autre ceux de Meaux et de Troyes. Or, il n'était pas facile de détruire ces seigneuries et leurs châteaux pour les donner à une congrégation religieuse, tant pour l'intérêt du royaume qui en aurait été affaibli, que pour celui de quantité de seigneurs, vassaux de ce prince. Norbert savait d'ailleurs qu'il était très-libéral à faire l'aumône, à bâtir des églises et des monastères, qu'il était le protecteur des orphelins, des veuves et de tous les misérables. Il crut donc que ce serait aller contre l'ordre de Dieu que de tirer ce prince de l'exercice des bonnes œuvres où il l'avait appelé. Quand le temps de rendre réponse fut venu, le comte s'attendait qu'il lui conseillerait de renoncer à tout. Mais le saint homme lui dit: Il ne sera point ainsi, vous porterez le joug du Seigneur avec la société conjugale, et votre postérité possédera vos grands États avec la bénédiction de vos pères. Le comte se soumit, et, par les soins de Norbert, il épousa Mathilde, fille du duc de Carinthie,

[1] *Acta SS.*, 13 januar.

Digitized by Google

dont il eut plusieurs enfants. Il était lui-même fils d'Étienne, comte de Blois, que nous avons vu dans la première croisade, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, laquelle fut de son côté un modèle de piété et de bonnes œuvres.

Non content d'avoir formé pour l'Église de saints religieux, Norbert voulut encore lui consacrer de saintes religieuses. Leur nombre, en moins de quinze années, s'accrut si prodigieusement, qu'on en compta plus de dix mille répandues en différents royaumes [1].

La ville d'Anvers avait été entièrement pervertie par l'hérésiarque Tanquelin, et on y avait aboli presque tous les exercices du christianisme. La séduction persévéra après la mort de cet imposteur. Quoique Burcard, évêque de Cambrai, eût envoyé douze ecclésiastiques dans Anvers au secours du seul prêtre qui desservait l'église de Saint-Michel, les fruits ne répondaient pas au zèle du prélat et au travail des ouvriers. Les missionnaires, voyant l'opiniâtreté du peuple d'Anvers dans l'hérésie, jugèrent qu'il n'y avait que Norbert qui pût la vaincre. L'évêque qui était son ami, le supplia de venir. Norbert étant arrivé avec deux de ses disciples, déploya toute son habileté et la douceur de son éloquence pour détromper les esprits que l'amour du libertinage avait entraînés dans l'erreur. « Je sais, leur disait-il, que l'ignorance a plus de part à votre désertion que l'attachement au mensonge. Vous vous êtes livrés à l'hérésie sans la connaître, et je viens vous annoncer la vérité que vous ne connaissez pas. Je suis persuadé que vous aurez le même empressement à l'embrasser, sitôt que je vous l'aurai proposée, que vous avez témoigné d'ardeur à suivre les impostures qui vous ont déguisé l'erreur sous les apparences de la vérité. »

Ainsi Norbert, bien loin d'insulter par des invectives au malheur de ces peuples, excusait leur surprise avec tant de bonté, qu'il leur épargnait la honte que l'on a d'ordinaire à confesser l'erreur que l'on déteste. Dans ses prédications, il avait soin d'allier la douceur avec la force de la conviction. Il sut tempérer si

[1] *Vie de S. Norbert*, par Hugo.

Digitized by Google

bien l'une par l'autre que les chefs du parti abjurèrent leur hérésie entre les mains de Norbert. Les disciples, qui n'y étaient retenus que par l'exemple des maîtres, imitèrent leur conduite, de sorte que la ville changea tout à coup de croyance et de mœurs. Ceux qui gardaient depuis cinq ou six ans le corps de Jésus-Christ dans des lieux immondes, pour le faire servir à leurs profanations, le rapportèrent à Norbert, condamnant par leurs gémissements, les excès de leur impiété. Les concubinaires et les incestueux, qui avaient vécu dans un déréglement public, renoncèrent pour jamais à leur commerce infâme. Les temples furent réparés, les Croix redressées, le sacerdoce rétabli, l'Eucharistie honorée ; la religion ressuscita, et Ninive la pécheresse devint une Ninive pénitente. Pour y affermir et y continuer le bien, Norbert y établit une communauté de ses religieux, à la demande de l'évêque.

Il fit une autre bonne œuvre à Anvers. Il amassa, par le moyen des aumônes qu'il avait reçues, un fonds suffisant pour nourrir cent vingt pauvres ; car c'était une année de famine en France, et la misère faisait croître chaque jour le nombre des mendiants. Durant cette famine, on nourrissait tous les jours à Prémontré cinq cents pauvres. Norbert parut désapprouver cette charité de ses disciples, laquelle lui parut excessive, et il craignit que les fonds n'y pussent suffire ; mais pour se punir de sa défiance, il ordonna qu'on y en ajoutât encore cent vingt, qui seraient nourris aux dépens de l'abbaye, et dont sept mangeraient au réfectoire avec les religieux. Il régla même qu'en certains jours, qu'il désigna, on distribuerait des habits aux pauvres. L'abbaye de Prémontré n'avait pas de revenus suffisants pour fournir aux dépenses que la charité de Norbert l'obligeait de faire ; mais l'abstinence de ses religieux et les libéralités des fidèles étaient pour lui, ou plutôt pour les pauvres, une ressource abondante.

Le comte Thibauld de Champagne, dont il a été parlé, fournissait abondamment à saint Norbert et à saint Bernard de quoi soulager la misère de tant de malheureux, surtout pendant la famine qui affligea la France, l'an 1125. Ce seigneur voulut avoir dans son palais deux religieux, qu'il chargea de parcourir les

Digitized by Google

bourgs et les villages de son domaine, pour y secourir les pauvres. Il s'adressa d'abord à saint Bernard, qui craignit que ses religieux, étant destinés à la solitude, ne se dissipassent à la cour. Le comte eut donc recours à saint Norbert, qui lui en envoya deux des siens. Le comte les constitua ses aumôniers, et il donna ordre à ses officiers de leur fournir tout ce qu'ils demanderaient pour les pauvres, argent, provisions, habits [1].

L'an 1126, Le roi Lothaire, ayant battu deux princes rebelles, était rentré dans Spire et y tenait sa cour. Dans le même temps y arriva saint Norbert, déjà célèbre en Allemagne par ses miracles et ses prédications. Il venait de faire le pèlerinage de Rome, et d'obtenir du Pape Honorius II la confirmation de son institut, ainsi que du grand nombre de monastères que déjà il avait établis. Il allait dans ce moment comme envoyé du comte Thibauld de Champagne, au-devant de sa nouvelle épouse, qui était tombée malade en route. Le roi Lothaire, qui connaissait le Saint par la renommée, eut une grande joie de le voir. Il souhaita de l'entendre prêcher et de conférer avec lui sur les besoins de l'Église et de l'empire. Le peuple de la ville témoigna un empressement pareil de l'entendre.

Norbert prit pour matière de son discours le sujet même qui occupait la diète. Il prêcha sur les devoirs des princes, sur l'obéissance des sujets, sur le gouvernement des églises, sur l'élection des pasteurs, et il parla avec tant d'éloquence, que Lothaire, qui n'avait pas encore étouffé les sentiments de sa première indignation, oublia tout à fait le crime des rebelles. Les peuples, à qui Norbert fit sentir l'injustice de leur révolte, condamnèrent hautement leur désertion et jurèrent une obéissance inviolable à leur légitime souverain. Les divisions entre les envoyés de Magdebourg cessèrent. Tous se réunirent dans un esprit de paix et de concorde ; et chacun, à l'issue de la prédication, se trouva rempli de zèle pour le service de Dieu et d'admiration pour son ministre.

Ayant satisfait aux désirs du roi et du peuple, Norbert se dis-

[1] *Vie de S. Norbert. Acta SS.*, 6 junii, et Hugo.

Digitized by Google

posait à partir pour Ratisbonne, où s'était arrêtée la future comtesse de Champagne ; mais Dieu, qui avait d'autres vues, persuada à Lothaire de le retenir encore quelques jours auprès de sa personne pour profiter de ses conseils dans les affaires de l'Eglise. L'archevêché de Magdebourg était vacant ; les députés de cette église étaient présents à la diète. Le troisième jour, comme on s'occupait de l'élection d'un archevêque, toutes les voix se réunirent sur Norbert. Les députés de Magdebourg, sans donner à Norbert le temps de se reconnaître, le tirent du milieu de l'assemblée, et, au bruit des applaudissements, l'enlèvent de force, publiant que c'est l'archevêque qu'ils ont reçu du ciel, qu'ils reconnaissent pour leur pasteur et qu'ils honorent comme leur père.

Cet enlèvement tumultueux étourdit si étrangement Norbert, qu'il en perdit la parole. Il ne savait si c'était un songe ou une réalité. Cependant on le transporte à l'Église. Il se défend ; mais la force l'entraîne. Il se récrie contre l'entreprise qu'on fait sur sa personne ; mais sa voix se confond avec les acclamations qui retentissent de toutes parts. Il demande un peu de temps pour se consulter ; mais de crainte qu'il n'échappe, on ne veut pas lui accorder un moment de réflexion. Il tâche d'intéresser les légats à sa défense ; mais les légats désapprouvent les résistances de son humilité. Enfin, malgré ses oppositions et ses plaintes, on l'oblige de se soumettre aux volontés de Dieu et de recevoir la consécration.

Après la cérémonie du sacre, Norbert, commençant de sentir le poids et le péril de sa grandeur nouvelle, se plaignit à Dieu de la violence que lui avaient faite ses ministres. Il conjura ses électeurs, les larmes aux yeux, de pourvoir l'Église de Magdebourg d'un sujet plus propre que lui à porter le fardeau de l'épiscopat. Il leur dit que plus il examinait les qualités nécessaires pour former un saint évêque, plus il se croyait incapable d'en remplir le ministère ; que c'était engager un pilote sans expérience sur une mer orageuse, que de lui confier le gouvernement d'un peuple qu'il ne connaissait pas et duquel il n'était pas connu ; qu'étant destiné par le ciel à conduire un Ordre qu'il avait fait naître pour le

Digitized by Google

bien de l'Église, il ne pouvait, sans manquer aux desseins de Dieu, abandonner le troupeau qu'il avait rassemblé dans la solitude, pour se charger d'un autre, auquel il n'était pas envoyé avec les assurances d'une mission aussi certaine. Toutes ces excuses confirmèrent les légats de plus en plus dans leurs résolutions. Ils usèrent de toute leur autorité, et Lothaire de son pouvoir, pour le faire obéir sans délai. Norbert fut donc obligé de suivre la vocation de Dieu, qui se déclarait par tant de signes. On ne voulut pas même lui permettre de retourner à Prémontré ni de poursuivre son chemin à Ratisbonne. Il fallut qu'un de ses religieux acceptât la commission du comte de Champagne, et que Norbert se mît en devoir de partir pour Magdebourg.

On le livra aux envoyés de cette ville, qui préparèrent un cortége digne d'un archevêque, mais jamais ils ne purent y obtenir son consentement. Le nouvel archevêque de Magdebourg partit de Spire couvert d'une mauvaise soutane, pieds nus, monté sur un âne, sans cortége, le visage exténué, l'esprit abattu. Les villes qu'il traversa le reçurent avec des honneurs d'autant plus grands qu'on les lui voyait mépriser davantage. On entendait partout les peuples féliciter Magdebourg d'avoir reçu un pasteur si saint et si propre à sanctifier ses ouailles. Norbert seul versait des larmes à la pensée de ses obligations. Il tomba presque en défaillance aux approches de la ville épiscopale. Le clergé et le peuple vinrent au-devant de lui. L'idée qu'ils avaient conçue de sa sainteté ne leur laissa rien oublier de tout ce qui pouvait rendre son entrée magnifique. Ils le conduisirent par la ville au milieu des acclamations, tandis que Norbert, d'une contenance modeste et mortifiée, gémissait sur son sort et sur celui de son peuple. Il vint d'abord descendre à la cathédrale, pour y consacrer à Dieu les prémices de sa charge et lui demander la grâce d'en soutenir le poids avec courage et avec fidélité.

On le mena ensuite au palais archiépiscopal. Le portier laissa d'abord entrer les personnes de qualité qui ouvraient la marche. Mais voyant après eux un homme nu-pieds et pauvrement vêtu, il lui refusa l'entrée et le repoussa, en disant : Il y a longtemps que les autres pauvres sont entrés ! tu ne devrais pas t'empres-

Digitized by Google

ser et incommoder ces seigneurs. Ceux qui suivaient crièrent au portier : Que fais-tu, misérable ! c'est notre évêque ! c'est ton maître ! C'était en effet saint Norbert. Le portier s'enfuit de honte pour se cacher. Mais Norbert le rappela, et lui dit en souriant : Ne craignez rien, mon frère ; vous me connaissez mieux que ceux qui me forcent d'entrer dans ce grand palais qui ne me convient point.

Dès que le nouvel archevêque eut pris possession de son église, il tourna ses premiers soins, selon le précepte de l'Apôtre, au règlement de sa maison. Il était convaincu qu'il ne pouvait réformer les mœurs de son peuple, s'il n'était lui-même un exemple public de piété et de réforme. Il bannit de chez lui la magnificence des meubles et des équipages ; il régla sa table sur les principes de la frugalité et de la pénitence. Il se regardait comme un homme comptable à la justice de Dieu de ses propres péchés et des péchés de son peuple. Il établit une discipline si édifiante parmi ses domestiques, que son palais ressemblait plutôt à un monastère qu'à une cour. C'était l'asile des pauvres et des ecclésiastiques. Sa charité lui faisait recevoir les premiers comme ses frères, et le respect lui faisait honorer les seconds comme les coadjuteurs de son sacerdoce.

Pour établir ainsi l'ordre dans sa maison, il appela tous ses officiers, et leur demanda quels étaient les revenus de la mense épiscopale, et par qui ils étaient administrés. Quand on eut tout compté et mis par écrit, avec les dépenses que l'on devait en tirer, à peine trouva-t-il de quoi subsister quatre mois. L'archevêque, fort surpris, demanda si cette église avait été autrefois plus riche et si ses prédécesseurs en avaient négligé les droits. On lui répondit que quelques-uns d'entre eux avaient donné ou prêté des terres de l'Église à leurs parents, que d'autres en avaient donné en fief ou n'avaient pas eu la force de résister aux usurpateurs.

Alors l'archevêque envoya de tous côtés dénoncer à tous ceux qui possédaient des terres de son Église, qu'ils ne fussent pas assez hardis pour les retenir plus longtemps, à moins qu'ils ne fissent voir qu'elles leur venaient de leurs ancêtres. Grandes furent la surprise et l'indignation des usurpateurs, de recevoir un ordre

Digitized by Google

si absolu de la part d'un homme pauvre et désarmé, qui était venu monté sur un âne : ils crurent d'abord que ce serait une menace sans exécution ; mais le saint archevêque les excommunia. Par là ils se virent réduits à une condition fâcheuse ; car la loi du pays et du temps voulait que ceux qui étaient demeurés un an dans l'excommunication fussent réputés infâmes, et que toute audience leur fût refusée dans les tribunaux. Ils quittèrent donc une grande partie de ce qu'ils avaient usurpé sur l'Église de Magdebourg ; mais ce fut bien malgré eux, et ils conservèrent une haine mortelle contre l'archevêque.

Le saint prélat usa de la même sévérité à l'égard des clercs incontinents. Leur vie licencieuse, que la rigueur des canons et les ordonnances des souverains Pontifes n'avaient pu réprimer, se croyait à l'abri des foudres de l'Église, sous l'ombre de la prescription. La lâcheté des archevêques précédents les avait rendus fiers et incorrigibles. Enfin, leur mal paraissait aussi incurable qu'il était ancien. Mais Norbert, qui ne mesurait jamais le succès de ses entreprises par les règles de la prudence humaine, espéra, avec le secours de la grâce, d'exterminer le désordre de son clergé.

Il employa d'abord la force de la parole, qui toucha le cœur de quelques-uns, mais qui révolta les autres. Il fit succéder les menaces aux remontrances, et l'excommunication aux menaces. Il dépouilla des droits et des honneurs de la cléricature, ceux qui s'opiniâtraient à vivre dans le libertinage. La persécution s'alluma, les impies se liguèrent pour arrêter le courage et réprimer le zèle de leur archevêque. Mais lui, s'élevant au-dessus des dangers de la mort, poursuivit avec intrépidité l'ouvrage de Dieu, et rétablit heureusement la continence, qui semblait bannie de son diocèse.

Pour travailler plus efficacement encore à la réforme du clergé et à la sanctification du peuple, Norbert établit une communauté de ses religieux à Magdebourg. Près de son palais était une église collégiale de douze chanoines : cette église était pauvre, les chanoines peu édifiants. L'archevêque, d'accord avec le roi Lothaire, les distribua en d'autres églises ou leur assigna des pensions, et,

Digitized by Google

à leur place, mit de ses religieux, le 29 octobre 1129, comme on le voit par deux chartes, l'une de l'archevêché, l'autre du roi. L'église se nommait Sainte-Marie. Pour donner encore plus de solidité à son ouvrage, Norbert obtint des lettres confirmatives du Pape Honorius.

Norbert recueillait ainsi les fruits de ses travaux, lorsque le démon souleva des impies qui s'efforcèrent d'en arrêter les progrès. Deux fois ils attentèrent à sa vie ; deux fois l'assassin fut découvert, le poignard à la main, et épargné par l'archevêque. La cathédrale ayant été profanée par des monstres de débauche, il la réconcilia de nuit avec deux évêques, ses suffragants. La consécration était achevée lorsque la populace, ameutée par les chanoines, investit la cathédrale les armes à la main et avec des clameurs effrayantes. Le saint archevêque voulut sortir de l'église pour apaiser le tumulte ; mais on l'obligea de se retirer, avec ses deux collègues, dans une tour bâtie en forme de forteresse. A minuit sonnant, ils y chantèrent les matines de saint Paul, dont l'Église faisait ce jour-là l'office. Dès que le jour parut, les séditieux escaladèrent la tour et se rendirent maîtres de la forteresse. Dans cette extrémité, Norbert s'avance lui seul vers les soldats, et leur dit : Vous n'en voulez qu'à un seul homme, pourquoi en attaquez-vous plusieurs ? C'est moi que vous cherchez ; arrachez-moi la vie, et conservez-la aux autres. Il prononça ces paroles avec la majesté et les habits de pontife. Elles furent pour les soldats comme un coup de foudre. Les conjurés se jetèrent à ses genoux, lui demandèrent pardon, et lui offrirent le secours de leurs armes pour le garantir du danger de la mort.

La sédition s'apaisa pour le moment ; mais les meneurs la rallumèrent quelques jours après, en distribuant du vin parmi la populace. Norbert, d'après les conseils et les instances des siens, sortit de la ville et se retira dans le monastère de Petersberg, à deux lieues de Hall, et à neuf lieues de Magdebourg. On sentit bientôt dans cette ville la perte qu'on avait faite. Les auteurs du trouble furent les premiers à proposer le rappel du saint archevêque. On lui envoya une ambassade solennelle, pour lui donner

Digitized by Google

toutes les satisfactions qu'il jugerait à propos. La ville entière alla le chercher en procession jusqu'au monastère de Pétersberg. Rentré dans sa cathédrale, il parla au peuple en ces termes :

« Mes frères, je vous ai quittés avec tristesse, mais, par la miséricorde de Dieu, voilà que je reviens à vous avec joie. L'ennemi de la paix, qui se plaît à semer la discorde dans le monde, avait excité le schisme parmi nous. Ce cruel, qui a jeté les fondements de son empire par la division, ne s'étudie qu'à le perpétuer et à l'étendre par la discorde, afin d'enlever le pasteur au troupeau et le troupeau au pasteur, et de laisser ainsi les brebis errantes sous la conduite d'un mercenaire qui les précipite dans l'abîme. C'est sans doute par ce motif, mes chers frères, que le démon, jaloux de l'unité qui régnait entre nous, a troublé la bonne intelligence si nécessaire pour votre salut, si essentielle pour le succès de mon ministère et pour notre commun bonheur. Il a réussi dans son fatal dessein, vous le savez, mes frères, et je dus céder à l'orage, après l'avoir inutilement conjuré. Mais grâces soient rendues au Dieu de la paix : Jésus-Christ, qui semblait dormir durant la tempête, s'est enfin éveillé à nos cris. Il a commandé aux vents et à la mer et le calme nous est revenu. Conservons-le et entretenons cette paix si précieuse que le démon nous avait ravie, que le monde ne pouvait nous redonner et que le Sauveur nous a rendue par un effet de sa grâce. Réunissons nos cœurs dans le lien de la charité, et que cette unanimité admirable qui régnait parmi les premiers fidèles, revive pour jamais parmi nous. Ne craignez pas, mes frères, que les peines que vous avez cru me faire aient altéré la tendresse que je vous dois et que je n'ai pas perdue un seul moment. Quand j'aurais eu envie de venger, non pas ma personne, mais le caractère dont Dieu m'a honoré, la réparation que vous venez de lui faire doit tenir lieu d'une satisfaction surabondante, qui a effacé jusqu'au souvenir des troubles passés. Il ne me reste donc plus qu'à prier le Dieu de toute consolation et de toute paix, d'affermir la tranquillité qu'il vient de nous accorder : joignez vos prières aux miennes, et efforçons-nous de mériter par nos bonnes œuvres, la persévérance dans notre vocation, afin que le Père des miséri-

Digitized by Google

cordes soit glorifié par nous et pendant cette vie et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Le clergé et le peuple ne purent refuser des larmes à un discours animé de tout le zèle d'un apôtre et de toute la tendresse d'un père. Les grâces et l'onction qui étaient répandues sur ses lèvres firent une si vive impression sur ses auditeurs, que depuis on ne vit jamais un peuple si attaché à son évêque [1].

Saint Norbert mourut le 6 juin 1134. Grégoire XIII le canonisa en 1580. Son corps seul s'est gardé à Magdebourg jusqu'à l'apostasie de cette ville. L'empereur Ferdinand II le fit alors transférer à Prague, l'an 1627. (ROHRBACHER.)

SAINT PHILIPPE,

L'UN DES SEPT PREMIERS DIACRES.

Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté par les premiers discours de saint Pierre, les Apôtres choisirent sept hommes remplis de l'esprit de Dieu, sur lesquels ils pussent se décharger du soin des pauvres, afin de vaquer uniquement au ministère de la parole. On leur donna le nom de diacres ou de ministres. Saint Philippe occupe la seconde place dans la liste qu'en donne saint Luc. Il était né à Césarée en Palestine, selon saint Isidore de Péluse.

Les fonctions des diacres ne furent pas restreintes à ce qui paraît avoir été la cause primitive de leur institution. Ils distribuaient aussi les divins Mystères aux fidèles.

Les diacres furent ordonnés par l'imposition des mains, accompagnée de la prière. Saint Paul exigeait qu'ils eussent les mêmes dispositions que les prêtres et les évêques, et qu'on ne les admît au ministère qu'après les avoir éprouvés. L'Écriture et les écrits des disciples des Apôtres ne permettent pas de douter qu'ils eussent été institués pour assister les prêtres dans la consécration de l'Eucharistie, et il est probable que ce fut un commandement exprès du Sauveur.

Philippe excellait tellement dans la prédication de l'Évangile,

[1] Voir la *Vie de saint Norbert* dans les *Acta SS.*, mais surtout sa vie plus complète par Hugo, qui a pu mettre à profit beaucoup de documents inédits.

Digitized by Google

qu'il mérita le surnom d'Évangéliste, par lequel il est distingué dans les *Actes des Apôtres*. Après le martyre de saint Étienne et la dispersion des disciples de Jésus-Christ, il porta la lumière de la foi dans Samarie. Le peuple de cette contrée l'écouta attentivement. Un grand nombre se convertirent à la vue des miracles qu'il opérait en confirmation de sa doctrine.

Dans ce temps-là, Simon surnommé le Magicien, jouait un rôle dans Samarie. Il était né à Gitton, petite ville du pays. Avant l'arrivée de saint Philippe, il s'était acquis de la réputation, en séduisant le peuple par ses prestiges. Tous le suivaient, disant qu'il était la grande vertu de Dieu. Mais les miracles de saint Philippe étaient si éclatants, que le magicien en fut déconcerté. Voyant le peuple courir au Saint, Simon demanda lui-même le Baptême, et crut ou feignit de croire en Jésus-Christ. Il s'attacha ensuite à Philippe, dans l'espérance qu'il recevrait le pouvoir de faire des miracles comme lui.

Les Apôtres, ayant appris à Jérusalem ce qui se passait à Samarie, y envoyèrent saint Pierre et saint Jean, pour imposer les mains aux nouveaux convertis, c'est-à-dire pour leur conférer le sacrement de Confirmation, qui ne pouvait être administré que par des évêques. Dans ces premiers temps du Christianisme, la réception du sacrement de Confirmation était ordinairement suivie de plusieurs dons extérieurs; ce qui arrivait pour lors aux Samaritains.

Simon, voyant les effets merveilleux que produisit l'imposition des mains faite par les Apôtres, dit à ceux-ci, en leur offrant de l'argent : — « Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » — Mais il lui fut répondu par saint Pierre : « Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent. Faites pénitence de cette méchanceté, et priez, afin que, s'il est possible, il vous pardonne cette pensée de votre cœur, car je vois que vous êtes rempli d'un fiel très-amer et que vous êtes engagé dans les liens de l'iniquité. » Cette mauvaise disposition empêcha Simon de recevoir les dons du Saint-Esprit. Frappé de la crainte des maux temporels, il dit à saint Pierre : « Priez

Digitized by Google

vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit. » Le crime de Simon a fait donner le nom de simonie au péché que commettent ceux qui vendent ou achètent les choses spirituelles pour un bien temporel.

On croit que saint Philippe était encore à Samarie, quand un Ange lui ordonna d'aller vers le midi et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à la ville de Gaza. Il trouva sur ce chemin un eunuque, qui était le grand trésorier de Candace, reine d'Éthiopie. Comme il professait la religion des Juifs, il venait de visiter le temple de Jérusalem. Il s'en retournait en son pays, lisant dans son chariot le Prophète Isaïe. Il en était à ce passage : « Il a été mené coume une brebis à la boucherie, et il n'a pas plus ouvert la bouche qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Le jugement porté contre lui dans les jours de son abaissement a été aboli par la gloire de sa résurrection. Qui pourra expliquer sa génération ? »

Philippe donna à l'eunuque l'intelligence de ce passage, qui désignait si bien Jésus-Christ; puis il le baptisa, après l'avoir instruit parfaitement de la foi. L'eunuque s'en alla plein de joie dans son pays et y publia la doctrine de Jésus, comme le dit saint Jérôme, d'après Eusèbe. Les Abyssins l'ont toujours regardé comme leur apôtre.

Quant à saint Philippe, il se trouva tout à coup transporté à Azot. Il y annonça l'Évangile, ce qu'il fit aussi dans les autres villes où il passa, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Césarée, ordinairement sa résidence. Ce fut dans sa maison que logea saint Paul, lorsqu'il vint dans cette ville en 58.

Il avait quatre filles vierges qui toutes prophétisaient. Saint Jérôme dit qu'elles gardèrent leur virginité par vœu, ou du moins par dévotion. Le même Père ajoute que le don de prophétie dont elles furent douées était la récompense de leur chasteté.

Saint Philippe mourut à Césarée. On ne doit pas le confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec saint Philippe, Apôtre, qui mourut à Hiéraple.

Digitized by Google

SAINTE THÈCLE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

Cette pieuse vierge vivait chrétiennement en Perse, avec quatre autres compagnes, sous l'abominable roi Sapor II. Elle fut arrêtée avec ses quatre sœurs, et avec elles on présenta un prêtre nommé Paul, aux juges qui devaient les condamner à l'apostasie ou à la mort. Les bourreaux flagellèrent et torturèrent Thècle et ses compagnes. En les voyant souffrir, l'indigne Paul abandonna sa foi et offrit d'adorer le feu et le soleil. Le juge lui dit : « Pour prouver que vous êtes à nous, vous allez décapiter ces cinq femmes. » Le misérable accepta cette condition et mit à bas les têtes des Saintes consacrées à Jésus-Christ. Il attendait une récompense ; il ne recueillit que le mépris et fit peu après une mort affreuse.

SAINT GUDWALL ou GURVAL,

ÉVÊQUE DE SAINT MALO.

Né dans le pays de Galles, saint Gurval ou Gudwall se livra de bonne heure à la vertu, à l'étude, aux veilles, aux jeûnes. Il rassemblait les élèves de son âge ; et, par ses exhortations, il en décida plusieurs à se sanctifier. Il leur donna l'exemple ; il se fit religieux sous le célèbre saint Brandan, et devint abbé d'un monastère dans l'île de Plecit. Il avait sous sa conduite cent quatre-vingt-huit moines, qui servaient Dieu dans une grande union et avec une ferveur angélique. Il passa dans la Cornuaille et de là dans le Dewonshire, où il fit un ermitage. Sa réputation de sainteté lui attira tant de disciples, que sa retraite fut bientôt changée en un monastère.

Saint Malo le désigna pour son successeur. A la prière des disciples du prélat, Gurval vint se faire sacrer évêque d'Aleth. Il fit un bien infini par son zèle à connaître ses ouailles, à pourvoir à tous leurs besoins et à retrancher les abus qui s'étaient glissés pendant l'absence de saint Malo. Il bâtit des églises et des oratoires. Deux ans après, vu son grand âge, il se fit remplacer par son archidiacre, saint Colaphin, et passa ses onze dernières années dans la retraite, occupé de Dieu seul. D'abord, il se re-

Digitized by Google

tira avec des prêtres, qui le prenaient pour modèle, dans un couvent fondé par son prédécesseur à Guer. Ensuite, fuyant le concours qu'attirait sa sainteté, il s'éloigna avec douze de ses pieux compagnons et logea dans une caverne au sein d'une forêt. Il y vécut quelques années dans une admirable sainteté. Sentant sa fin approcher, il se fit porter à Guer, où il mourut le 6 juin à la fin du VI^e^ siècle, ou au commencement du VII^e^, vers 625 peut-être.

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées dans le Gatinais, et l'on voit encore à Yèvre-le-Châtel la châsse qui les renferma pendant quelque temps; on les porta ensuite à Montreuil-sur-Mer, puis à Gand, où elles se gardent encore dans le monastère de Saint-Pierre.

SAINT GOAU,

ÉVÊQUE.

Le Saint dont nous allons décrire les vertus naquit en Bretagne au VII^e^ siècle. Il eut des parents illustres par leur naissance et alliés aux plus considérables maisons du pays. Lorsqu'il fut parvenu à un âge convenable, il entra dans l'état ecclésiastique, et après avoir passé par les degrés, fut élevé au sacerdoce où il produisit au dehors les trésors de sagesse et de science qu'il avait amassés durant sa jeunesse. Il communiqua même à quelques personnes si heureusement ses lumières, que beaucoup d'autres par leur moyen en furent éclairés, et ressentirent le feu divin dont brûlait ce grand Serviteur de Dieu. Lorsqu'il fut devenu évêque, l'odeur de sa sainteté se répandit d'autant plus loin, qu'il se trouvait dans une place plus élevée, et tant qu'il remplit les fonctions épiscopales, le Saint-Esprit fit connaître qu'en lui en donnant le ministère, il lui en avait donné la grâce. Tout le clergé et tout le peuple goûtèrent le plaisir de sa domination, et marchèrent avec ferveur dans les voies évangéliques sous son gouvernement. Il avait en sa possession des richesses abondantes, mais il conçut un véritable mépris pour ces biens fragiles d'une vie périssable et s'en dépouilla entièrement en faveur de l'Église et des membres de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Cependant la vigilance pastorale lui parut un engagement qui le retenait au monde avec des chaînes importunes, et il travailla à s'en dégager le plus tôt qu'il pût. Après donc avoir recommandé son Église au Prince des Pasteurs, et l'avoir mise entre les mains d'un successeur capable de la gouverner, il se retira dans un monastère de son diocèse, où il vécut moins comme un religieux que comme un ange. Ce monastère n'était pas loin de la mer. Il aperçut au milieu de ses eaux un vaste rocher qui s'élevait et qui paraissait comme une île inhabitée. La mer l'environnait de toutes parts; mais l'impétuosité des vagues n'y donnait aucune atteinte, et elles venaient seulement s'y briser. Il résolut d'aller se retirer sur ce rocher, et se faisant accompagner d'un seul disciple, il vint s'y établir et y creuser une loge fort étroite, où il se proposa de vivre à la manière des anciens ermites. Ce saint prélat avait coutume de dire assidûment la Messe, et souvent pendant le Saint-Sacrifice, les Anges lui apparaissaient. Quoiqu'il fût dans une solitude fort resserrée, il ne laissa pas dans la suite d'assembler en ce lieu jusqu'à cent quatre-vingt-huit disciples, qui vinrent les uns après les autres se réfugier auprès de lui.

Le peu d'étendue du terrain ne laissait pas d'incommoder ces solitaires et n'était pas suffisant pour un si grand nombre; en sorte que le Saint, qui se présentait souvent à Dieu pour traiter avec lui dans le commerce de la prière, et où il recevait une grande communication de la puissance divine, prit un jour son temps que la mer s'était retirée à son ordinaire, et tirant sur le sable qu'elle avait laissé découvert une ligne avec son bâton, il commanda aux flots, au nom de Jésus-Christ, de ne plus passer les bornes qu'il leur prescrivait. La mer, tout indomptable qu'elle est, obéit à ces paroles de notre Saint; elle arrêta l'impétuosité de ses flots, ses ondes se replièrent sur elles-mêmes, et dorénavant elle n'alla point au-delà de ces limites.

Déjà depuis longtemps le saint Évêque avait renoncé au siècle et à tout ce qu'il offre et s'était séparé de tous ses amis. Il était crucifié au monde, haïssait saintement son âme, et peu content encore de ce qu'il avait fait, il se préparait de jour en jour à une

Digitized by Google

perfection plus éminente. Il proposa son dessein à ses frères et tous ensemble résolurent de partir de cette île, pour aller chercher ailleurs les moyens de faire de plus grands progrès dans les voies de Dieu. Il fit préparer quatre barques et s'étant tous mis dedans, ils s'abandonnèrent aux desseins de la Providence. Durant la navigation, le Saint marcha plusieurs fois sur les eaux sans y enfoncer et sans même mouiller ses habits. Ils récitaient exactement ensemble les heures canoniales, et les Anges assistèrent quelquefois à leur psalmodie. Après que cette troupe de fervents chrétiens eut vogué quelque temps, ils abordèrent au pays d'un nommé Melor, qui faisait profession de la religion chrétienne, et qui connaissant par la renommée le mérite de notre Saint, fut ravi de le voir sur ses terres, en rendit à Dieu mille actions de grâces et leur donna un canton pour y habiter. Le saint Prélat y fit plusieurs miracles : il ressuscita un enfant mort, et rendit la parole à un muet.

Après avoir beaucoup brillé par ses prodiges et par l'éclat de ses vertus, Dieu lui fit connaître qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. Un jour que durant le Carême, il célébrait les divins Mystères, un Ange lui apparut sous une forme humaine, et d'un visage riant lui annonça que bientôt Jésus-Christ viendrait au-devant lui, lui mettre en main la palme de la victoire. Cet Esprit bienheureux en disparaissant laissa l'air rempli d'une si douce odeur, que le Serviteur de Dieu en fut transporté de joie pendant toute une semaine qu'il passa sans prendre de nourriture, et uniquement attentif à chanter les louanges du Seigneur. Dix jours avant sa mort, saint Michel lui apparut au saint autel, comme il offrait le sacrifice de notre Rédemption et lui marqua le jour de sa sortie de ce monde. Le lendemain, il fit venir autour de lui tous les Frères, leur fit part de toutes les grâces extraordinaires dont Dieu l'avait favorisé ; il leur dit ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu ; et après leur avoir dit le dernier adieu, plein de paix et de joie, il s'endormit du sommeil des justes.

Saint Goau est honoré le 6 juin.

Digitized by Google

SAINT ALEXANDRE,

ÉVÊQUE DE FIÉSOLE, MARTYR.

Alexandre, vers la fin du VI^e^ siècle, fut élevé sur le siége épiscopal de Fiésole en Toscane, et aussitôt qu'il eut cette charge, il reconnut que, sous Lœtus son prédécesseur, des hommes rapaces avaient dépouillé cet évêché de tous ses biens, ce qui rendait presque impossible le devoir de soulager les pauvres. Il s'adressa à Autharic, roi des Lombards, qui possédait alors la Toscane. Autharic, supplié par la pieuse reine Théodelinde, son épouse, obligea les spoliateurs à restituer. Furieux de cet ordre qu'il leur fallait exécuter, ils s'en prirent à l'évêque Alexandre et l'assassinèrent.

Victime de son zèle pour la justice et les intérêts de son Église, saint Alexandre de Fiésole est nommé le 6 juin dans le Martyrologe romain.

SAINT CLAUDE,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

Saint Claude illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il fut le modèle et l'oracle de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de cette ville, on l'élut pour lui succéder; mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat, le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit et on le força de se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son église avec le zèle et la vigilance d'un digne pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le mont Jou, et y prit l'habit. On l'obligea ensuite à le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique le firent comparer aux Antoine et aux Pacôme, et ses moines à ceux de l'ancienne Égypte. Il mourut en 696, âgé de quatre-vingt-treize ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Oyend, aujourd'hui Saint-Claude, érigée en évêché par Benoît XIV.

Digitized by Google

Son corps fut découvert en 1243; on le renferma dans une châsse d'argent. Le pèlerinage qui se faisait à sa châsse était un des plus célèbres de la France. On s'y rendait aussi, en grande affluence, de la Suisse et de la Savoie. Trois fois le jour, les fidèles pouvaient baiser les pieds du Saint, qu'on exposait nus à la vénération publique. Ce corps précieux s'était conservé dans son intégrité jusqu'à nos jours : il a été brûlé en 1794 [1].

SAINT AGOBARD,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Quelques-uns ont écrit qu'Agobard était né en Espagne, l'an 779, et qu'il fut amené en France à l'âge de trois ans; mais il est à peu près sûr qu'il vint au monde dans le Midi de la France. C'est lui qui établit à la cour de Charlemagne une sorte d'université où il enseigna assez longtemps. Or le vénérable Leidrade, qui avait suivi ses leçons, ayant été élevé sur le siége de Lyon en 798, désira avoir Agobard pour son coadjuteur. En 814, saint Agobard succéda à Leidrade et fut reconnu archevêque de Lyon. On lui reproche de s'être élevé contre les imprudences et les faiblesses de Louis-le-Débonnaire, et d'avoir donné

[1] En 1785, le chapitre de Saint-Claude avait placé dans une nouvelle châsse d'argent, ornée de cristaux, le corps de son saint Patron, qui était encore entier et palpable. Cette châsse laissait voir entièrement la précieuse relique. Elle fut ainsi conservée jusqu'à l'époque de la Révolution. Le 19 juin 1794, des impies pénétrèrent dans l'église, enlevèrent le saint corps, le traînèrent dans les rues et ensuite le brûlèrent. Un artisan, zélé catholique, sauva seulement un os d'un bras, qu'il arracha des flammes et qui est maintenant renfermé dans un reliquaire d'argent. A pareil jour, l'an 1799, la ville de Saint-Claude fut entièrement consumée par les flammes : ce fut sans doute l'effet d'une permission divine, pour venger un si horrible sacrilége. En effet, l'incendie ayant commencé, on ne sait comment, en plein midi, le ciel étant serein et l'air calme, les habitants furent frappés d'un tel aveuglement et d'une stupeur si extraordinaire, que, malgré la présence des secours et l'heure favorable, loin d'employer les moyens d'éteindre le feu, chacun s'occupa de démeubler sa maison, la laissant dévorer par les flammes, de sorte qu'après un court espace de temps, le sol que couvrait une ville riche et florissante, n'offrait plus à la vue qu'un tas de décombres enflammés et des cendres fumantes. Le feu épargna une seule maison; ce fut celle d'un homme pieux nommé Calais, dont l'épouse avait reçu le chapelet de Saint-Claude que les impies lui avaient donné, à l'instant où ils brûlaient la relique.

Digitized by Google

son appui à ses fils rebelles. Mais il croyait servir les intérêts de la France; et aussi il pouvait se tromper, ce qui arrive quelquefois aux Saints.

Il combattit les erreurs de son temps et resta toujours fidèlement attaché à l'Église. Il écrivit contre Félix d'Urgel, contre les aberrations et les excès des Juifs, contre les épreuves judiciaires, contre les duels, contre l'opinion des peuples qui attribuaient aux sorciers le pouvoir d'exciter les tempêtes.

Louis-le-Débonnaire, loin d'avoir contre lui un sentiment hostile, voulut qu'il entrât dans son conseil; il l'emmenait avec lui dans ses voyages. Il était en Saintonge avec l'empereur Louis-le-Débonnaire lorsque Dieu l'appela à lui, le 6 juin de l'an 840. — L'Église de Lyon s'honore de l'avoir eu pour prélat, et il y est fêté le jour de son passage à l'éternité bienheureuse [1].

[1] Les écrits les plus utiles d'Agobard, sont : 1° son *Traité contre Félix d'Urgel*. Il y prouve par l'Écriture et par les Pères, qu'en Jésus-Christ il n'y a pas deux fils de Dieu, l'un par nature, et l'autre par adoption; mais que Jésus-Christ est Fils unique et naturel de Dieu.

2° *Les trois traités contre les superstitions des Juifs*. Le prélat y demande à l'empereur qu'il ne leur soit pas permis d'empêcher le baptême de leurs esclaves qui veulent sincèrement recevoir ce sacrement.

3° *Le livre contre la loi de Gondebaud, roi des Bourguignons*, laquelle ordonnait les duels judiciaires. Cette loi, publiée au VI^e^ siècle, était encore en vigueur dans le IX^e^. Saint Avit avait tâché de convaincre Gondebaud, que ces sortes de combats étaient injustes et superstitieux; mais il n'avait pu rien gagner. Agobard fait valoir les mêmes raisons, et presse l'empereur d'abolir ces duels. On peut voir l'excellent ouvrage du P. Gerdil, barnabite, contre les combats singuliers, imprimé à Turin en 1751.

4° *Le livre sur le tonnerre et sur la grêle*. Le but de l'auteur était de combattre l'illusion superstitieuse du peuple, qui s'imaginait qu'on devait en attribuer la production aux sorciers.

5° *Le livre des sentences*. Agobard y démontre la superstition des épreuves du feu et de l'eau, autorisées par les lois des Bourguignons.

6° Une lettre en réponse à Barthélemy, archevêque de Narbonne, qui avait consulté Agobard pour savoir ce qu'on devait penser de certaines personnes, dont les unes tombaient comme en épilepsie sur le tombeau de saint Firmin à Uzez, et d'autres étaient agitées à la manière de ceux qu'on nomme vulgairement *démoniaques*. Agobard répond qu'il attribue ces effets aux jugements que Dieu exerce sur les personnes en question, et qu'il les regarde comme une espèce de fléau tout opposé aux guérisons miraculeuses que Dieu accorde par les mérites de ses Saints.

7° *Le traité du privilége et des droits du sacerdoce*, contre les vexations des laïques.

Digitized by Google

SAINT ALDRIC,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Aldric consola l'Église de Jésus-Christ dans des temps malheureux, et fut la gloire de l'épiscopat. Issu d'une famille noble du Gâtinais, qui avait exercé avec distinction les premières charges du palais, Aldric avait été placé dès sa jeunesse dans le monastère de Ferrières, et instruit dans les sciences par l'abbé Alcuin. On eut soin de former son cœur en même temps que son esprit; il fit de rapides progrès dans la vertu, et acquit ces brillantes qualités qui devaient le rendre un jour si cher à l'Église. Il fut ordonné prêtre par Jérémie de Sens, et appelé aussitôt après à la cour. Il paraît, par quelques chartes souscrites par lui, qu'il fut pendant quelque temps chancelier de Pépin, roi d'Aquitaine. Après la mort de Jérémie, il fut élu archevêque de Sens par le clergé et le peuple d'un commun consentement.

Aldric fit paraître un vrai zèle pour la gloire de Dieu; il se montra constamment ennemi du luxe et exempt de cette ambition effrénée qu'on reprochait alors à plusieurs prélats du temps. Il transféra à Vareilles le monastère de Saint-Rémi, qui touchait aux portes de Sens, et obtint pour cette translation un privilége de l'assemblée de Worms. Les troubles et les guerres civiles lui firent naître le désir d'abdiquer l'épiscopat et de retourner à son monastère de Ferrières; mais la mort le prévint avant qu'il pût effectuer ce projet : il mourut le 10 octobre de l'an 841, et il fut inhumé à Ferrières. Mais on le fête le 6 juin, jour anniversaire de son sacre.

SAINT GILBERT,

ABBÉ DE NEUFFONTS.

Saint Gilbert, né d'une famille noble d'Auvergne au commencement du XII^e^ siècle, fut élevé à la cour du roi Louis-le-Gros, qui le prit en affection à cause de ses bonnes mœurs, de son cou-

8° *Le traité de la dispensation des biens ecclésiastiques*, contre ceux qui les emploient mal, soit parmi les clercs, soit parmi les usurpateurs laïques.

9° *Le livre sur les images*, où il est prouvé qu'on doit les révérer, sans toutefois les adorer.

Digitized by Google

rage et de sa loyauté. Il seconda Louis-le-Gros dans les guerres qu'il lui fallut faire pour dompter ses vassaux rebelles et constituer les communes. En 1147, il partit avec Louis-le-Jeune pour la Palestine. Il conquit dans cette croisade une brillante renommée de valeur et de probité. Revenu en France et las d'une vie agitée, il voulut se consacrer à Dieu. Il fit part de son désir à sa femme et à sa fille. Pétronille, l'épouse, et Poncia, la jeune fille, lui dirent qu'elles avaient comme lui le projet de quitter le monde. Ils donnèrent alors la moitié de leurs biens aux pauvres et employèrent l'autre moitié à fonder deux monastères séparés par une lieue de chemin : l'abbaye de Neuffonts ou Neuffontaines pour les hommes, et celui d'Aubeterre pour les femmes ; ces deux monastères étaient en Auvergne. Gilbert fut le premier abbé de Neuffonts. Pétronille et Poncia entrèrent dans l'autre couvent dédié sous le patronage des saints Gervais et Protais.

Saint Gilbert mourut le 6 juin 1152. On honore sainte Pétronille le 13 juillet. On a vu sainte Ponce ou Poncia, le 20 mai.

LE BIENHEUREUX BERTRAND,

PATRIARCHE D'AQUILÉE, MARTYR.

Bertrand de Saint-Geniez naquit en 1260 dans le château de son nom auprès de Cahors. Il montra de bonne heure de grandes dispositions à l'étude, et en même temps une âme pieuse. Il fut élevé dans les sciences à l'université de Toulouse, étudia le droit civil et le droit canonique, et devenu licencié il se destina à l'état ecclésiastique. Il devint, quoique jeune, doyen du chapitre d'Angoulême. Ayant donné des preuves de sa science pendant bien des années, le Pape Jean XXII, qui résidait à Avignon, le fit auditeur de Rote et le retint près de lui pour son chapelain. Il s'occupa alors de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, et en examinant la vie et les œuvres de ce grand docteur, il fut ravi en admiration d'un si grand génie et d'une vie si sainte. A la suite de ces travaux, Jean XXII l'éleva sur le siége patriarcal d'Aquilée.

Saint Bertrand se rendit au poste important dont il se voyait chargé. Il parcourut et visita les vastes contrées de son siége

Digitized by Google

patriarcal, annonçant partout la parole de Dieu, non-seulement dans la chaire mais dans toutes les maisons religieuses.

Comme il ne négligeait rien, il s'occupa des chapitres des chanoines. Il y en eut à qui il donna des revenus, à condition de chanter tous les jours, à la fin des offices, une antienne à la très-sainte Vierge, ce qui ne se faisait pas encore dans plusieurs églises.

Il fonda deux monastères, l'un pour des religieuses Augustines, sous le patronage de Saint-Nicolas, et un autre pour des Célestins. Parmi ses nombreuses aumônes, il nourrissait tous les jours et servait de ses mains douze pauvres en l'honneur des douze Apôtres.

Pendant une longue famine on raconte qu'il nourrit deux mille indigents.

Malgré ces bonnes œuvres, comme il arrêtait les pillards qui s'emparaient des biens de l'Église, il se fit des ennemis qui conspirèrent sa mort. En 1350, il vint à Padoue pour assister à un concile et à la translation des Reliques du grand saint Antoine, patron de cette ville. Quand il lui fallut retourner dans le Frioul, sachant les fureurs de ses ennemis, il dit à ses compagnons : « Je vais me sacrifier pour vous. »

Il se confessa avec humilité, dit Mgr Doney, célébra le sainte Messe et se mit ensuite en route. Le second jour de son voyage, vers trois heures de l'après-midi, il était parvenu à un lieu nommé Richinvelda, non loin de la forteresse de Spilimberg, lorsqu'une troupe de factieux à laquelle s'étaient joints quelques soldats du comte de Goritz, vint l'attaquer et dissipa son escorte. Resté seul entre les mains de ses ennemis, il en reçut cinq coups d'épée dont il mourut peu d'instants après, en recommandant à Dieu son âme et ses meurtriers. Ce crime fut commis le 6 juin 1330. Ainsi mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans le bienheureux Bertrand, victime de son amour pour son Église. Ses assassins mirent son corps sur une charrette et l'envoyèrent à Udine, en faisant dire par dérision ces paroles aux habitants : « Recevez le corps de votre saint Patriarche. » Ils le reçurent en effet avec une profonde douleur et l'inhumèrent dans l'église principale où

Digitized by Google

il fut, au bout d'une année, trouvé sans corruption. Le culte du saint Pontife commença bientôt à s'établir, mais il ne fut approuvé par le Saint-Siége que dans le XVIIIe siècle; Benoît XIV étendit ce culte, par son bref du 18 juin 1756, et Clément XIII accorda au clergé d'Udine la faculté de célébrer sa fête sous le titre de Bienheureux.

LE BIENHEUREUX GASPARD D'URBIN,

FRÈRE MINEUR.

Une famille noble du nom de Dondi, donna naissance au bienheureux Gaspard, au bourg de Sainte-Euphémie, dans le XVIe siècle, et comme il fut élevé à Urbin, on lui donna le surnom de cette capitale d'un duché aujourd'hui réuni au Saint-Siége.

Gaspard renonça de bonne heure à tous les avantages que le monde lui offrait pour embrasser l'Ordre de Saint-François, dans lequel il ne voulut par humilité être reçu qu'en qualité de Frère-lai. Dans cet état, il se livra à la prière et à toutes les pratiques de pénitence qu'il crut capables de le porter à la perfection, vers laquelle il tendait ardemment. Sa persévérance lui mérita les faveurs du ciel les plus signalées : il guérissait les malades par son seul attouchement.

Le bruit des merveilles que Dieu opérait par le moyen du saint religieux, s'étant répandu, on venait de toutes parts se rendre auprès de lui, et lorsqu'il sortait, les malades et les infirmes se portaient sur son passage pour toucher le bas de sa robe, ou pour être touchés de sa main. Lui-même ayant fait une chute, dans laquelle il se rompit une épaule, il en fut miraculeusement guéri par l'intercession de saint Bernardin de Sienne. Il était alors dans un âge fort avancé.

Le démon jaloux de la perfection où il était parvenu, lui livra de rudes combats; mais il en sortit victorieux par l'ardeur de sa prière. Enfin étant mûr pour l'éternité bienheureuse, il y passa paisiblement le 6 juin 1506. Il était alors au couvent de Saint-Bernardin, près d'Urbin, et on l'inhuma sous l'autel du Crucifix.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE PÉNITENTE SŒUR LOUISE
DE LA MISÉRICORDE.

Louise-Françoise de la Baume Le Blanc, duchesse de la Vallière, née en 1644, entra dans le monde comme fille d'honneur de Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe d'Orléans. Elle était vertueuse, mais elle avait le cœur très-faible, et elle eut le malheur de devenir la maîtresse de Louis XIV. Pourtant elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal, et elle désirait que Dieu lui fît la grâce de revenir à lui. Elle reçut avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux, qui lui dit en recevant d'elle l'aumône : « Ah ! madame, vous serez sauvée, car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une âme qui donne si généreusement pour l'amour de lui. »

L'inconstance du roi la ramena toute à Dieu. En 1675, elle se fit Carmélite à Paris et persévéra jusqu'à sa mort sous le nom de Sœur Louise de la Miséricorde. Bossuet, qui vit les débuts de cette admirable conversion, écrivait le 19 mars 1675 :

« Depuis l'entretien que j'ai eu avec la Sœur Louise de la Miséricorde, il me semble qu'il faudrait, à chaque moment s'épancher pour elle en actions de grâces. Il y avait quatre mois que je ne l'avais vue, et je la trouvai enfoncée dans les voies de Dieu avec des lumières si pures, des sentiments si forts et si vifs, qu'on reconnaît à tout cela le Saint-Esprit. Selon ce que l'on peut juger, cette âme sera un miracle de la grâce. Dieu a jeté dans ce cœur le fondement de grandes choses. Vraiment tout y est nouveau. »

Madame de La Vallière, en s'arrachant aux charmes et aux délices de Versailles, n'avait pas entendu retrouver, dans un faubourg de Paris, les délices sensuelles. S'étant faite Carmélite, elle ne voulut, sous nul prétexte, aucun adoucissement. Porter la serge comme tout le monde, coucher sur la dure comme tout le monde, être assujettie à la règle comme tout le monde, c'était son bonheur. Elle s'y croyait même plus obligée que tout le monde. Il est vrai qu'elle ne pouvait s'accoutumer à la chaussure des Carmélites ; ce ne fut pas cependant une raison pour

Digitized by Google

elle de se dispenser du droit commun ; elle résolut la difficulté en souffrant de sa chaussure tous les jours de sa vie jusqu'à sa mort. Une autre de ses gênes pénibles et librement acceptées, fut de se condamner à tenir les yeux presque toujours baissés. Comme on savait qu'elle était sujette à de grands maux de tête, et qu'on lui demandait un jour si elle ne trouvait point pénible de baisser toujours les yeux : « Point du tout, répondit-elle, cela me les repose ; je suis si lasse de voir les choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne les pas regarder. »

Insatiable de pénitences et souvent refusée dans les permissions qu'elle demandait, Sœur Louise trouvait à regret qu'on l'épargnait trop. Peu à peu, elle se dégageait tellement des impressions terrestres, que les choses qui nous touchent le plus près, la santé et certains biens, lui devenaient complétement indifférents, et qu'elle pratiquait envers sa personne une dureté incroyable. Quelle que fût la rigueur des hivers, Sœur Louise était toujours levée deux heures avant les autres religieuses, c'est-à-dire à trois heures du matin ; elle passait ces deux heures à s'absorber dans la prière et à s'abreuver de l'humiliation de ses fautes passées.

« Rien ne troublait ou altérait la paix intérieure dont elle jouissait dans la solitude où Dieu parla à son cœur. Les plus sensibles événements ne furent pour elle que la matière qui devait nourrir sans cesse le sacrifice qu'elle avait fait à Dieu sans retour et sans réserve de tout ce qui n'était pas lui. » Ainsi s'exprime un historien de la grande Pénitente, et c'est ce qui explique l'attitude de Madame de La Vallière quand on lui annonça les malheurs de famille qu'elle éprouva comme tous les mortels.

Si l'on veut bien comprendre cette Madeleine du XVII^e^ siècle, on doit se rendre compte de sa vie nouvelle. Point de rapports avec la société de son temps, une absolue régularité, un dialogue sans fin entre son âme et Dieu ; voilà la Sœur Louise de la Miséricorde.

Cependant la fin de la Pénitente approchait, ses forces physiques s'affaiblissaient tout à fait. C'est qu'elle s'était rudement châtiée !... Lorsqu'on s'aperçut enfin, malgré tous ses efforts

Digitized by Google

pour le cacher, du mal auquel elle était en proie, il était trop tard : l'infirmerie ne précéda que de peu la tombe.

Ici laissons parler son historien, M. l'abbé Duclos; rien de touchant comme le récit des derniers jours de Madame de La Vallière :

« Le 4 juin 1710, il devenait tristement évident que Madame de La Vallière n'avait pas de longues journées à passer avec ses compagnes de solitude; ensevelie depuis trente-six ans dans la retraite, elle achevait d'épuiser le calice des souffrances humaines. Une Sœur qui la trouva extrêmement abattue ne put s'empêcher de lui témoigner sa peine de la voir en cet état. L'illustre Pénitente levant alors les yeux et les mains au Ciel, ne répondit que par ces paroles du psaume XXII : « Votre verge, Seigneur, et votre bâton m'ont remplie de consolation. » L'on sentait bien qu'elle était tout occupée dans le fond de son cœur des sentiments de reconnaissance et d'amour que ce psaume exprime, et qu'elle n'attendait plus d'autre joie que celle de quitter ce monde et de se réunir à son éternel principe. Le lendemain elle ne laissa pas de se lever à trois heures du matin pour continuer ses exercices de piété : mais les forces lui manquant, elle ne put aller jusqu'au chœur. Une sœur converse la rencontra ne pouvant se soutenir ni presque parler. On alla sur-le-champ avertir l'infirmière, et le mal avait déjà fait de si grands progrès qu'on fut obligé de la porter à l'infirmerie...

« La Sœur Louise de la Miséricorde, qui sentait mieux que personne que sa dernière heure était proche, accepta de tout son cœur avec soumission et joie la mort et toutes les circonstances qui pouvaient la rendre la plus pénible. Elle répéta plusieurs fois ces paroles :

« — Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse... »

« C'était son introduction à une vie radieuse; sa figure calme retrouvait la fraîcheur rose de la jeunesse, et, comme on l'a dit, la transparente blancheur et le regard clair et pur de l'immortalité. Elle passa la journée entière du 5 juin dans des souffrances continues, sans que, au grand étonnement de tous les

Digitized by Google

spectateurs, il lui échappât aucune plainte. La nuit fut très-pénible; le mal fit des progrès considérables, ravageant de plus en plus sa patiente victime. Qu'elle fut sublime alors !... Par ses trente-six années de pénitence ne s'était-elle pas transfigurée ? Elle demanda elle-même, dès le matin, les derniers Sacrements, et se mit à dire :

« — Dieu a tout fait pour moi ; il a reçu autrefois dans ce même temps le sacrifice de ma profession, j'espère qu'il va recevoir encore le sacrifice de justice que je suis prête à lui offrir. »

« Enfin l'heure de la délivrance sonna. Madame de La Vallière expirait, à midi, le 6 juin 1710, à l'âge de soixante-cinq ans.

« La foule fut immense aux funérailles de Madame de La Vallière, et la curiosité publique grandement excitée. Son nom était trop célèbre pour que le bruit de sa mort ne se répandît pas de tous côtés. Dès que sa dépouille mortelle fut exposée auprès de la grande grille du chœur, selon l'usage, il se fit un si prodigieux concours de personnes qui voulaient s'édifier de ce spectacle, que, pour empêcher les cris et le tumulte, on fut obligé de laisser la grille ouverte, depuis le matin que le corps fut exposé, jusqu'à cinq heures et demie du soir.

« Enfin, quand le clergé entra pour faire la levée, il s'éleva de toutes parts dans l'église une multitude de voix confuses qui canonisaient d'avance Madame de la Vallière. On publiait hautement les louanges de cette femme forte qui avait prouvé tout ce qui tenait dans son cœur d'amour, de repentir, de fidélité, d'énergie. »

LA VÉNÉRABLE MARIE GIMET.

Marie Gimet, simple ouvrière de Bordeaux, née en 1762 dans le protestantisme, avait embrassé, à l'âge de raison, la religion catholique, dont elle pratiquait exactement tous les préceptes. Pendant les fureurs révolutionnaires, elle cacha chez elle trois prêtres catholiques ; elle eut le bonheur d'échapper assez longtemps aux recherches des tyrans. Mais, dans le printemps de 1794, elle fut découverte et emprisonnée avec ses hôtes et une pauvre femme qui la servait. La commission militaire la condamna à

Digitized by Google

la peine de mort, comme contre-révolutionnaire, parce qu'elle avait avoué qu'elle avait caché des prêtres chez elle, et qu'elle avait osé déclarer « qu'il vaut mieux suivre les lois de Dieu que celles des hommes. »

Marie Gimet n'avait que trente-deux ans lorsqu'elle monta sur l'échafaud, le 6 juin 1794.

LE VÉNÉRABLE P. MARCELIN CHAMPAGNAT,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PETITS-FRÈRES DE MARIE.

Ce saint prêtre vint au monde à Marlhes, province du diocèse de Lyon, le 20 mars 1789. Il eut deux frères et trois sœurs, il fut le plus jeune de tous. La Providence qui le destinait à fonder un institut dont le caractère spécial devait être l'humilité et la simplicité, et le but l'instruction chrétienne des habitants de la campagne, le fit naître dans une condition humble, dans un pays pauvre, au milieu d'une population profondément religieuse, mais grossière et ignorante, afin qu'il connût par expérience les besoins qu'il avait à soulager, les mœurs et les caractères de ceux à qui il devait plus tard donner des instituteurs. Son père, homme de beaucoup de jugement et instruit, était l'arbitre de tous les différends : sa mère, bonne épouse et bonne mère, tout entière à ses devoirs, était une ressource pour toutes ses voisines, qui avaient recours à elle dans toutes leurs peines : elle était pieuse, et avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge. Elle récitait tous les soirs avec ses enfants le chapelet, lisait ou faisait lire la Vie des Saints, et faisait la prière commune. L'enfant de bénédiction qui lui fut donné et qui devait être un si grand serviteur de Marie, fut sans doute la récompense de sa piété, de sa dévotion pour l'auguste Mère de Dieu et de sa constante fidélité à l'honorer. Quoiqu'elle aimât également ses enfants, elle ressentait une affection toute particulière pour le petit Marcelin. Plusieurs fois, en approchant de son berceau, elle aperçut comme une flamme lumineuse, qui semblait sortir de la poitrine de l'enfant. Cette flamme, après avoir voltigé autour de sa tête, s'élevait et se répandait dans l'appartement. Une chose si surprenante lui causa une frayeur mêlée de surprise et d'admiration, et elle ne douta

Digitized by Google

plus que le ciel n'eût sur cet enfant des desseins de miséricorde qui lui étaient inconnus, mais qu'elle devait seconder en l'élevant dans la piété d'une manière particulière. Cette pieuse mère fut merveilleusement secondée dans cette mission par une tante de l'enfant, personne d'une éminente piété et d'une grande vertu : c'était une religieuse qui, comme tant d'autres, avait été chassée de son couvent par les hommes qui avaient couvert la France de sang et de ruines.

Marcelin, ainsi cultivé et formé à la piété par sa mère et sa vertueuse tante, éloigné de tout mauvais conseil, devint un enfant pieux, docile, et se conserva dans une grande pureté de mœurs; il fit sa première communion avec beaucoup de ferveur, à l'âge de onze ans.

La France venait de sortir à peine du chaos où la révolution l'avait plongée ; elle réorganisait sa milice sacerdotale, et s'efforçait de combler les vides que le martyre, l'apostasie et la mort avaient faits dans ses rangs. L'archevêque de Lyon, le cardinal Fesch, fit les plus généreux efforts pour favoriser les vocations à l'état ecclésiastique. Pour remplir ses intentions, un professeur du grand séminaire, se trouvant dans la paroisse de Marlhes, et apprenant que M. Champagnat avait plusieurs enfants pieux et retirés, leur demanda s'ils voulaient étudier le latin. Les deux aînés répondirent négativement ; mais le professeur, enchanté de l'air ingénu, de la candeur, de la modestie, du caractère ouvert et franc du plus jeune, qui ne répondait que par quelques mots qui ne furent pas compris, lui dit : Mon enfant, il faut étudier le latin et vous faire prêtre : Dieu le veut. La volonté de Marcelin fut fixée après quelques instants d'entretien et ne se démentit jamais.

Marcelin n'avait manifesté jusqu'alors du goût que pour les travaux et pour le commerce. Son intelligence avait paru bornée, c'est pourquoi ses parents le dissuadèrent d'étudier le latin ; il ne savait encore ni assez lire ni assez écrire, quoique âgé de quinze à seize ans. Un de ses oncles, instituteur à Saint-Sauveur, auprès duquel il fut passer une année pour se perfectionner, s'efforça aussi de le dégoûter ; mais Marcelin, qui, pendant toute

Digitized by Google

l'année, avait prié et réfléchi, ne fut ébranlé ni par les discours de son oncle, ni par les observations de ses parents. « Préparez, dit-il, mes effets ; je veux aller au séminaire : je réussirai, puisque c'est Dieu qui m'appelle. » Sa conduite jusqu'alors avait été réglée, mais depuis le moment qu'il prit la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique, elle fut plus édifiante encore.

Il entra au petit séminaire de Verrières, près de Montbrison, en octobre 1805. Sa piété, sa régularité, sa docilité lui eurent bientôt acquis la confiance et l'estime de ses supérieurs. Devenu surveillant en chef du dortoir, il étudiait ses leçons pour le lendemain, jusque bien avant pendant la nuit, ce qu'il fit pendant plusieurs années sans qu'on s'en aperçut. Cette application et cet excès de travail hâtèrent singulièrement ses progrès. Au bout de quelques mois il était un des premiers de sa classe.

Toutefois le désir de s'instruire ne lui fit pas négliger les soins de sa perfection. Il assistait avec une ferveur et une modestie toute particulière, qui fut remarquée de ses supérieurs et même des élèves, à tous les exercices de piété, pour lesquels il avait beaucoup d'attrait. Sa dévotion à la très-sainte Vierge, à saint Louis de Gonzague, à saint François Régis, prit un nouvel accroissement. Jusqu'alors il n'avait communié qu'une fois le mois; au séminaire, il demanda d'abord à faire la communion tous les quinze jours, puis tous les huit jours. Les cérémonies de l'église, qui se faisaient au séminaire avec beaucoup de pompe, élevaient son cœur le remplissaient de sentiments affectueux et lui faisaient verser des larmes. Il faisait consister sa piété dans la fuite du péché et dans l'accomplissement de tous les devoirs du chrétien.

Ses supérieurs ont attesté qu'il fut un modèle de piété, de régularité, de docilité, d'humilité et de bon esprit. Non content de donner le bon exemple, il ne laissait passer aucune occasion d'engager ses condisciples à pratiquer la vertu, et il réussit à remettre dans la bonne voie quelques-uns qui étaient sur le point de l'abandonner. Déjà il avait pris et renouvelé souvent la résolution de porter les autres à la pratique de la vertu, d'instruire les ignorants des préceptes de la religion, et d'apprendre le catéchisme aux pauvres aussi bien qu'aux riches.

Digitized by Google

En 1812, Marcelin se disposa à entrer au grand séminaire; il regarda toujours comme les plus heureuses de sa vie les années qu'il y passa. Regardant avec raison la vie et les études du grand séminaire comme une préparation aux saints ordres, il redoubla d'efforts pour acquérir la science et les vertus d'un bon pasteur. Pour être fidèle à ses résolutions, il s'imposa une règle qu'il suivit toujours fidèlement, et chargea un de ses condisciples de l'avertir de ses défauts, de le reprendre toutes les fois qu'il le verrait commettre quelque faute ; il savait que tout don parfait vient de Dieu, il les lui demandait avec ferveur dans ses prières. A cette fin il avait composé une prière qu'il récitait souvent.

Des désirs si ardents de corriger ses défauts et d'acquérir les vertus, une volonté si ferme et si constante pour en prendre les moyens, le firent avancer à grands pas dans la perfection. Il partageait son temps entre la prière et l'étude de la théologie. Le temps des récréations était même employé en bonnes œuvres. Il se fit dès lors remarquer par ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, par cet esprit de foi, par ce détachement de toutes choses, par cet amour de mortification qui brillèrent plus tard en lui d'un si vif éclat.

La conduite de l'abbé Champagnat, pendant ses vacances, n'était ni moins régulière, ni moins édifiante qu'au séminaire. Non-seulement il suivait exactement un règlement qu'il s'était fait, mais il employait tout son temps à la prière et à l'exercice des œuvres de charité. En lui donnant la vocation ecclésiastique, Dieu lui avait inspiré en même temps un grand zèle pour le salut des âmes et pour l'instruction des ignorants. Il s'occupait du salut de ses parents. Il réunissait les enfants du village pour leur apprendre le catéchisme et les prières. Le dimanche il réunissait dans sa chambre les grandes personnes, et leur faisait une courte mais pathétique instruction. Plusieurs personnes, plus de trente ans après, exprimaient, les larmes aux yeux, les sentiments qu'il avait fait naître dans leurs âmes.

Les enfants l'aimaient et le craignaient, mais les jeunes gens aussi se composaient en sa présence. Un jour qu'ils le croyaient absent, ils voulurent organiser une danse dans une ferme dont

Digitized by Google

ils eurent soin de fermer la porte ; l'abbé Champagnat s'y rendit aussitôt ; dans un clin d'œil tous disparurent. Le P. Champagnat eut toute sa vie un attrait prononcé pour la pénitence et la mortification ; il était dur pour lui-même, ennemi de tous ses aises et de tout ce qui pouvait flatter la nature, sobre dans le boire et dans le manger, il se refusait tout ce qui n'était propre qu'à satisfaire le goût et la sensualité.

On était alors à l'époque où Napoléon revenant de l'île d'Elbe, rentrait en France et se rendait à Paris ; les ennemis de la religion, profitant de cette crise, insultaient les prêtres, les menaçaient, les poursuivaient, les obligeaient à se cacher. L'abbé Champagnat, qui n'était pas d'un caractère pusillanime, traversait paisiblement les rues de Lyon au moment où il apprit qu'on venait d'insulter grossièrement un ecclésiastique, qu'on faillit jeter dans la Saône ; sans presser le pas il se rendit au grand séminaire.

C'est vers cette époque que furent posées les premières bases de la société des Maristes. Quelques séminaristes, à la tête desquels se trouvaient M. l'abbé Crétin et M. l'abbé Champagnat, se réunissaient souvent pour s'animer à la piété et à la pratique des vertus sacerdotales. Le zèle du salut des âmes et la recherche des moyens pour le procurer étaient le sujet le plus ordinaire de leurs instructions, de la communication mutuelle de leurs sentiments et de leurs projets ; pour atteindre ce but, surgit la pensée de la fondation d'une société de prêtres, dont la fin serait de travailler au salut des âmes par les missions et par l'enseignement de la jeunesse. La dévotion particulière, que cette réunion d'élite professait pour la très-sainte Vierge, lui inspira la pensée de placer cette nouvelle société sous le patronage de la Mère de Dieu, et de lui donner le nom de Marie. Après avoir concerté ensemble leur projet et l'avoir recommandé à Dieu et à celle qu'ils choisissaient spécialement pour leur mère et pour leur patronne, ils s'en ouvrirent à M. Challeton, qui était alors directeur du grand séminaire. Le vénérable directeur, qui connaissait leur piété et leurs vertus, loua et approuva leur projet, et les engagea à en poursuivre l'exécution. Mais dans le plan de la nouvelle association, aucun

Digitized by Google

de ces Messieurs n'avait pensé aux Frères enseignants. L'abbé Champagnat seul conçut le projet de leur institution, et lui seul le mit à exécution. Souvent il disait à ses confrères : Il nous faut des Frères, il nous faut des Frères pour faire le catéchisme, pour aider les missionnaires, pour faire l'école aux enfants. On finit par lui dire! « Eh bien ! chargez-vous des Frères, puisque vous en avez eu la pensée. » Il accepta volontiers cette mission, et dès ce moment, tous les vœux, tous les desseins, tous les travaux eurent pour but la création de cette œuvre.

Le 6 janvier 1814, il reçut de S. E. le cardinal Fesch la tonsure cléricale, les quatre ordres mineurs et le sous-diaconat à l'âge de vingt-quatre ans. L'année suivante il fut ordonné diacre. Enfin arriva le jour après lequel il soupirait depuis si longtemps, le jour auquel il s'était préparé par tant d'études, tant de prières, tant d'actes de vertus, le jour que son humilité lui faisait craindre, mais que son amour pour Jésus-Christ lui faisait regarder et saluer de loin comme le plus grand et le plus solennel de toute sa vie, le jour, en un mot, où il lui serait donné de participer au sacerdoce du Fils de Dieu et d'immoler l'Agneau sans tache. Ce fut le 22 juillet 1816.

La plupart des confrères, que l'abbé Champagnat s'était unis pour fonder la société de Marie, furent ordonnés avec lui. En se séparant pour aller, chacun dans le poste que l'obéissance allait leur assigner, ils s'engagèrent à toujours s'écrire, à faire tout ce qui dépendrait d'eux pour réaliser les desseins qu'ils avaient conçus. Peu après son ordination, il fut nommé vicaire à Lavalla, située sur le penchant et dans les gorges de la montagne de Pila, et composée de hameaux dont quelques-uns sont à une heure et demie de distance. La plupart des habitants, se trouvant disséminés et comme perdus dans des lieux de difficile accès, vivaient dans l'ignorance. M. Champagnat ne se laissa pas effrayer par cet état de choses. Se confiant en la Providence, il se mit aussitôt à l'œuvre pour défricher le champ qui lui était confié. Il se levait à quatre heures du matin, suivait exactement le règlement qu'il s'était tracé pendant la retraite qui avait précédé son ordination. Il partageait sa journée entre la prière, l'étude et l'exercice du

Digitized by Google

saint Ministère ; il ne faisait de visites que pour se rendre auprès des malades, ou pour quelque autre œuvre de charité.

L'abbé Champagnat s'appliqua à gagner la confiance des habitants de cette paroisse. Ses premiers soins furent ensuite d'étudier l'esprit des habitants de Lavalla, de connaître leur caractère, leurs bonnes qualités, leurs vices, leurs défauts, les abus et les désordres qui régnaient dans la paroisse. Les premiers effets de son zèle furent pour les enfants ; et dès les premiers jours qu'il fut à Lavalla, il s'occupa de l'institution des Frères. Quoique bon et de facile accès, il sut prendre une telle autorité sur tous, qu'un mot de blâme, que la moindre punition intimidait les plus hardis et faisait trembler les autres. Il rendait le catéchisme agréable par des comparaisons, des paraboles, de petites histoires. Il avait un tel talent pour intéresser son petit monde, que ni le froid, ni la neige, ni la pluie n'étaient capables d'arrêter les enfants quand il s'agissait d'aller au catéchisme, quoique plusieurs fussent jusqu'à deux heures de distance de l'église.

Les catéchismes de M. Champagnat étaient si intéressants que bientôt ils firent du bruit dans la paroisse. Les grandes personnes voulurent les entendre, et le dimanche elles s'y rendaient en foule.

M. Champagnat ne fit pas moins de bien par ses instructions que par ses catéchismes ; les premières extasièrent ses auditeurs, maintes fois il arrachait des sanglots de son auditoire. Ses paroles pleines de chaleur et d'onction, saisirent tous les esprits, et remuèrent tous les cœurs. Il s'opéra en peu de temps un changement merveilleux dans toute la paroisse, les fruits en furent incalculables. Rien ne peut exprimer la bonté de son cœur pour ses pénitents ; il leur parlait avec tant de douceur, de charité et de force, que souvent il les faisait fondre en larmes. Les tribunaux furent assiégés, la sainte Communion devint fréquente, les dimanches et fêtes il passait une partie de la nuit au confessionnal et n'en sortait qu'à onze heures pour chanter la grande messe.

Un moyen que lui inspira son zèle pour faire cesser les réunions et les danses, qui avaient lieu à certaines époques de l'an-

Digitized by Google

née dans la plupart des hameaux, était d'y aller faire le catéchisme, ou de s'y rendre à quelque heure, par quelque temps que ce fût, quand il ne les avait pas prévues à l'avance. Il disait alors au Frère qui l'accompagnait : « Réjouissons-nous d'avoir empêché que Dieu ne soit offensé. » Saint François Régis disait qu'il se serait estimé heureux et bien récompensé de tout ce qu'il avait souffert pendant sa vie, en parcourant les campagnes, s'il avait pu par ses travaux et ses souffrances faire éviter un seul péché mortel. Il vint à bout de faire cesser ces réunions. Il réussit aussi à faire disparaître les mauvais livres qui étaient répandus dans la paroisse et à les faire remplacer par des livres de religion et de piété.

La visite des malades et le soin de leur administrer les sacrements fut une des œuvres qui lui coûta le plus de fatigues et où son zèle parut avec le plus d'éclat. Le jour et la nuit il était toujours prêt à partir. Il n'attendait pas même qu'on vînt le chercher ; dès qu'il apprenait qu'il y avait un malade, il allait le voir. La rigueur de la saison, la pluie, la neige, les plus longues distances, les lieux les plus inaccessibles, rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de procurer les secours de la religion à un moribond. Il ne se contentait pas d'aller voir les malades une ou deux fois pour les disposer à recevoir les sacrements, il les visitait souvent. Pour les préparer à bien mourir, il allait dans les hameaux chercher les hommes qui ne s'étaient pas confessés ; s'il ne les rencontrait pas chez eux, il allait les trouver dans les champs : Il réussissait merveilleusement à rétablir l'union et la paix dans les maisons et entre les particuliers.

Les travaux du saint ministère n'avaient pas fait perdre de vue à M. Champagnat son projet de la fondation des Frères, dont son expérience lui faisait comprendre encore davantage le besoin ; il s'en préoccupait sans cesse, il ne cessait de recommander à Dieu ce projet. Dès le premier jour qu'il fut à Lavalla, il jeta les yeux sur un jeune homme pour en faire le premier sujet de sa société, il le fit venir dans le village, il lui donna des leçons suivies, dont ce jeune homme, qui ne savait auparavant ni lire ni écrire, sut très-bien profiter ; il devint de plus un modèle de piété et de

Digitized by Google

vertu. Un événement, ménagé sans doute par la Providence, le détermina à s'occuper sans délai de l'institution des Frères. Appelé auprès d'un enfant malade âgé de douze ans, il le trouva si mal et dans une ignorance si complète des vérités essentielles de la religion, qu'il dut passer deux heures auprès de lui pour le disposer à recevoir les Sacrements : il mourait quelques instants après. Combien, se disait-il, en retournant au presbytère, sont dans la même position et courent les mêmes périls, parce qu'ils n'ont personne qui les instruise des vérités de la foi! A son retour, il fit part de son projet à Jean Goujon, le jeune homme sur lequel il avait jeté les yeux ; celui-ci lui répondit : « Je suis entre vos mains, faites de moi ce que vous voudrez ; je m'estimerai heureux de consacrer mes forces, ma vie même, à l'instruction chrétienne des petits enfants, si vous m'en jugez capable. » — « Courage, lui dit M. Champagnat, le bon Dieu vous bénira, et la très-sainte Vierge nous amènera des confrères. »

Cette promesse ne tarda pas à se réaliser : le samedi suivant, un enfant vint s'offrir pour partager sa vocation : les circonstances qui précédèrent sa résolution prouvent d'une manière évidente que le bon Dieu l'avait préparé pour cette œuvre. M. Champagnat eut dans Jean-Baptiste Andras, enfant d'une innocence et d'une pureté tout évangélique, la deuxième pierre de l'édifice qu'il se proposait d'élever. Il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « J'ai préparé cet enfant et je te l'amène pour en faire le fondement de la société que tu dois fonder. » Le jeune postulant interrogé un jour sur ses dispositions, répondit : « Je n'ai demandé à Dieu qu'une seule vertu, l'obéissance et la grâce de renoncer à ma volonté ; ainsi, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois religieux. »

M. Champagnat crut pouvoir commencer son œuvre : la petite maison qu'il acheta, quoique sans argent, à côté du presbytère, devint le berceau de l'institut des petits Frères de Marie ; l'image de la pauvreté s'y montrait partout, mais l'étable de Béthléem et la maison de Nazareth étaient pauvres ; les enfants de Marie devaient ressembler à leur Mère, et porter dès leur naissance le cachet de la pauvreté et de l'humilité. Ce fut le 2 janvier 1817

Digitized by Google

que les deux novices entrèrent en communauté, et qu'ils jetèrent les fondements de l'institut des petits Frères de Marie.

Leurs occupations furent de faire des classes ; le gain que leur procurait ce travail suffisait pour les nourrir ; une partie du temps était consacrée à la prière et à l'étude. M. Champagnat les visitait souvent, leur donnait des leçons, les dirigeait, leur communiquait ses vues et ses projets pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les deux novices correspondaient à ses soins avec une grande fidélité, et passaient leur temps dans la ferveur et dans la pratique de toutes les vertus. Au printemps suivant, Dieu leur envoya un nouveau Frère, Antoine Couturié, bon et pieux jeune homme, qui devint plus tard l'excellent et vertueux Frère Antoine. Le Frère de J.-B. Andras devint le quatrième Frère, sous le nom de Frère Laurent. Quoiqu'il eût reçu de ses parents l'ordre de ramener Jean-Baptiste dans la maison paternelle, M. Champagnat s'y prit si habilement qu'il obtint de la famille de garder l'un et l'autre. L'aîné se fit admirer plus tard par sa simplicité, sa profonde humilité, sa piété et par son zèle pour l'instruction des enfants. Vers le même temps, Barthélemy Badard, âgé de quinze à seize ans, qui devint un excellent religieux, fut admis au noviciat. Gabriel Rivat, enfant de prédilection, que sa mère avait souvent consacré à la très-sainte Vierge, s'attacha jeune encore à l'institut, sous le nom de Frère François.

M. Champagnat, voyant augmenter le nombre de ses disciples, pensa à leur donner une forme de vie plus régulière et plus en rapport avec la vie de communauté. Il voulut qu'ils désignassent eux-mêmes leur directeur : le scrutin désigna le Frère Jean-Marie ou Jean-Baptiste Andréas. Après des épreuves convenables, il leur fit prendre un costume simple et modeste ; c'était une sorte de lévite bleue, descendant jusqu'à mi-jambes, un pantalon noir, un petit manteau et un chapeau rond. La couleur bleue avait été choisie pour rappeler aux Frères qu'ils étaient les enfants de Marie, et qu'ils devaient, en portant son habit et sa couleur, travailler sans cesse à rendre leur vie conforme à la sienne, en imitant ses vertus. M. Champagnat avait improvisé un oratoire dans une chambre qu'il avait badigeonnée lui-même ; il y

Digitized by Google

avait dressé un petit autel qu'on garnissait avec des objets qu'on empruntait à la paroisse, parce que leur pauvreté ne leur permettait pas de faire cette dépense. C'est là, et aux pieds de Marie, que la petite communauté faisait tous les exercices de piété.

Le silence et le recueillement, la piété et la modestie des Frères, l'union et la charité qui régnaient entre eux, retraçaient la vie des premiers chrétiens. Le directeur répondait au choix qu'on en avait fait, et lui, par sa prudence, son zèle, sa douceur et sa fermeté, partout donnait l'exemple de toutes les vertus religieuses. Outre le Frère directeur, chacun choisissait un Frère pour l'avertir de ses défauts. Le Frère Jean-Marie avait nommé le plus jeune de tous, et il l'avait supplié de ne laisser passer aucune occasion de l'avertir.

Chacun à son tour faisait la prière, les lectures, la cuisine. La soupe, le laitage, les légumes, l'eau pour boisson, tels étaient les aliments ordinaires de la communauté. Comme ils n'avaient pu encore se procurer un réveil, M. Champagnat, par le moyen d'un fil de fer fixé à une cloche, qui, en traversant l'espace jusqu'au presbytère, aboutissait à sa chambre, donnait lui-même le réveil à cinq heures du matin.

Pour perfectionner les Frères dans les connaissances qu'ils avaient acquises, et pour les initier à la méthode d'enseignement, M. Champagnat, à qui les fonctions du saint ministère laissaient peu de temps, appela pour instituteur des enfants de la paroisse un jeune homme instruit, qui était resté chez les Frères des Ecoles chrétiennes : l'instituteur vécut en communauté avec les Frères, et il établit sa classe dans la maison. Les Frères le secondaient dans l'instruction des enfants, et recevaient en outre des leçons particulières sur les diverses parties de l'enseignement. La conduite du maître d'école l'ayant obligé de l'éloigner, le Frère Jean-Marie se chargea de diriger l'école, qui fut fréquentée par un grand nombre d'enfants. Les parents virent avec plaisir ce changement.

Jusqu'alors les habitants de Lavalla s'étaient peu occupés des Frères; mais quand on vit leur zèle et leur dévouement pour l'instruction des enfants, quand on fut témoin de leurs succès, il

Digitized by Google

l'y eut qu'une voix pour les approuver, pour les applaudir ; il
enait des enfants de tous les points de la paroisse ; les pauvres
étaient reçus gratuitement, les autres ne payaient qu'une
égère rétribution. M. Champagnat, qui était l'âme de la maison,
ongea à former une deuxième classe, ce qui contribua beaucoup
hâter les progrès. Une autre chose plus grave attira son atten-
ion : plusieurs parents qui habitaient des quartiers éloignés,
laçaient leurs enfants dans le bourg, ce qui donnait lieu à de
raves inconvénients ; il fit agrandir sa maison pour les y re-
evoir ; il se chargea même de plusieurs enfants abandonnés ou
rphelins. Comme on l'en blâmait, il répondit : « L'aumône n'ap-
auvrit pas ; Celui qui nous envoie ces enfants nous donnera de
uoi les nourrir. »

Cette nouvelle organisation fit prendre un nouvel accroisse-
ment : M. Champagnat sentit la nécessité de se mettre à la tête
le la communauté ; il prit donc la résolution de demeurer avec
eux. On employa tout pour l'en détourner ; mais, comprenant
que le meilleur moyen d'attacher les Frères à leur vocation était
l'unir son sort au leur, de pratiquer le premier ce qu'il ensei-
gnait, il avait tout sacrifié à l'œuvre des Frères, il voulait lui con-
erver non-seulement ses soins et ses travaux, mais ses forces,
a santé et sa vie.

Ayant obtenu la permission de quitter le presbytère, il vint se
ixer pour toujours au milieu de ses Frères se faisant tout à tous,
t étant toujours à la tête de son petit troupeau, encourageant
es enfants et formant les Frères à tous les parties de l'éducation.
eux-ci avaient pour lui la plus grande vénération, et l'aimaient
omme un bon père. Sa présence dans la communauté ramena
e zèle et la ferveur de tous les Frères. Il les envoyait le dimanche
t certains autres jours, deux à deux, dans les hameaux de la pa-
oisse : on réunissait dans une grange les enfants et les grandes
ersonnes, et souvent toute la population du hameau. Les Frères
egardaient comme une grâce d'être choisis pour aller faire le
atéchisme dans les hameaux et les villages voisins. Un d'entre
ux, Frère Laurent, regarda comme un bonheur d'avoir la per-
ission d'aller s'établir au Bessac, qui est à deux lieues de La-

Digitized by Google

valla, où il s'établissait pour une semaine, préparant sa nourriture le matin pour toute la journée, et venant renouveler ses provisions tous les jeudis, malgré des chemins affreux et quelquefois trois pieds de neige.

L'école de Lavalla prospérait : quelques-uns, jaloux de donner à leurs paroissiens de pareils instituteurs, en firent la demande à M. Champagnat. M. Champagnat envoya, sur la demande du curé, deux Frères à Marlhes. Un mois ne s'était pas écoulé, que les enfants avaient changé ; il semblait que la piété, la modestie, la retenue de leurs jeunes maîtres eussent passé dans eux. Les parents, les autorités, tout le public, étaient ravis de leur docilité, de leur humilité, de leur amour pour l'étude; de toutes parts il s'élevait des cris d'admiration : ces Frères faisaient leurs classes en religieux et en apôtres. A leur arrivée les enfants étaient dans une profonde ignorance : une année s'était à peine écoulée que la plupart savaient lire, écrire, calculer; savaient par cœur les quatre parties du catéchisme, et faisaient la consolation de leurs parents, l'édification de la paroisse par leur piété et leur bonne conduite.

Le maire de Saint-Sauveur, touché de leur conduite, demanda des Frères pour sa commune; ils entrèrent en fonction le jour de la Toussaint 1820 ; elle eut le même succès que celle de Lavalla et de Marlhes. Non-seulement tous les parents y envoyaient leurs enfants, mais il en venait même des paroisses voisines. Une autre école fut fondée à Tarantaise ; elle fut confiée au Frère Laurent, il y continua la vie qu'il menait au Bessac, où il continua de se rendre le jeudi et le dimanche ; il réunissait les enfants et les grandes personnes dans la chapelle, en parcourant les rues avec une clochette, et les retenant plusieurs heures pour les faire prier et pour leur expliquer les vérités de la foi chrétienne.

Le succès de l'école Saint-Sauveur fit bruit à Bourg-Argental ; M. de Pleyne, maire de la commune, demanda à M. Champagnat trois Frères qui lui furent accordés. En envoyant des Frères dans cette commune, M. Champagnat leur donna pour catéchiser les gens de la campagne, les règles les plus sages. A cette époque, il confia au Frère Louis la direction du noviciat.

Digitized by Google

La fondation des dernières écoles avait épuisé le noviciat. Cette pénurie menaçait l'existence de la Congrégation. Cette épreuve ne fit qu'augmenter sa confiance en Dieu : il pria avec ferveur, fit des neuvaines en l'honneur de la très-sainte Vierge, lui dit avec simplicité que, puisqu'elle était la mère, la supérieure et la protectrice de sa maison, elle devait en prendre soin et en empêcher la ruine. La Mère de miséricorde entendit ses vœux et lui montra que ce n'était pas en vain qu'il avait compté sur elle : la Congrégation prit dès cette époque un accroissement qui tint du prodige. Mais ce qui est le plus admirable, c'est le moyen dont Dieu se servit pour lui amener les sujets qu'il avait préparés pour elle.

Vers la fin de mars 1822, huit jeunes gens, ayant à leur tête un conducteur, qui avaient quitté leurs familles pour aller à Lyon chez les Frères des Écoles chrétiennes, furent dirigés par ruse et à leur insu vers Lavalla. M. Champagnat ignorait ce stratagème; il fit beaucoup de difficultés, mais ces jeunes gens furent si touchés, si édifiés, qu'ils demandèrent avec instance à devenir les enfants de Marie. M. Champagnat exigea d'eux de rudes épreuves, mais il finit par céder à leurs instances. Les postulants écrivirent à leurs parents qu'ils étaient heureux et contents dans leur vocation, ce qui en détermina d'autres à aller les joindre. Deux mois après, trois autres suivirent leur exemple ; six mois n'étaient pas écoulés que le noviciat comptait plus de vingt sujets.

Jusqu'alors les postulants avaient couché dans la grange, on travailla pendant huit jours pour réparer les greniers qu'on transforma en dortoirs. Une nouvelle construction était urgente ; comme la maison était sans ressources, M. Champagnat et les Frères se chargèrent de la construction; aucun ouvrier n'y mit la main. Le Père était l'architecte; il ordonnait, il conduisait tout; il était toujours le premier à l'ouvrage, il finissait ordinairement le dernier. On travaillait en silence; s'il était nécessaire de parler, on le faisait par signes. En quelques mois la maison fut achevée.

M. Champagnat ne cessait de former les novices à la piété et

Digitized by Google

aux connaissances qui leur étaient nécessaires. Ses instructions étaient courtes, mais animées et pleines de feu. Elles roulaient presque toujours sur la piété, l'obéissance, la mortification, l'amour de Jésus, la dévotion à la très-sainte Vierge, le zèle pour le salut des âmes. Jamais on ne vit dans le noviciat tant de ferveur, tant de zèle pour la pratique des vertus religieuses et pour l'acquisition de l'esprit de l'institut. La ferveur n'était pas moindre dans les Frères qui dirigeaient les établissements. Outre leurs classes, les Frères visitaient les malades, les veillaient pendant la nuit, faisaient leurs lits, leur procuraient tout ce dont ils avaient besoin et ajoutaient beaucoup d'autres œuvres. Tous les soirs, pendant l'hiver, ils faisaient le catéchisme. Cette instruction durait une heure et demie. Leur nourriture était des plus simples.

M. Champagnat recevait de toutes parts des lettres de félicitation. On était étonné que dans si peu de temps il eût pu former des hommes aussi pieux et aussi dévoués au bien de la religion. Dans le courant de 1822 et 1823, on fonda des établissements à Saint-Symphorien-le-Château, à Beaulieu et à Vanosc.

Il semble que l'établissement des Frères n'aurait dû attirer que des éloges et des approbations, mais c'est par la Croix que Dieu a sauvé le monde : il veut que ses œuvres soient marquées à ce signe sacré. Dès le commencement, le Père Champagnat fut en butte aux contradictions. Bien des personnes regardaient son projet comme une chimère, en censurant les règlements qu'il avait donnés à sa communauté, ses occupations, le costume des Frères, leur genre de vie. Ces clameurs vinrent jusqu'à l'archevêché, où il fut appelé pour savoir ce qu'il fallait penser de tous les propos qu'on tenait sur son compte. M. Bochard, premier grand vicaire, le blâma du dessein qu'il avait d'établir une Congrégation pour former des instituteurs, lui proposa d'unir ses Frères avec ceux qu'il avait fondés lui-même dans le diocèse, et leur déclara qu'il ne voulait pas qu'il y en eût plusieurs. M. Courbon, autre vicaire général, l'encouragea cependant dans ses projets. M. Gardette, supérieur du grand séminaire, par les conseils duquel il avait toujours agi, l'encouragea aussi en di-

Digitized by Google

sant : « Puisque votre œuvre est en butte aux contradictions, cette épreuve ne fera que l'affermir. »

Peu de temps après, M. Bochard fit de nouvelles instances pour faire opérer la réunion des deux Sociétés de Frères. Voyant que M. Champagnat refusait de s'y prêter, il lui parla durement, le menaça de faire fermer sa maison, et de le changer lui-même de Lavalla. Le bon Père venait de Lyon bien affligé. Il ordonna des prières et une neuvaine de jeûnes au pain et à l'eau. M. Bochard revint à la charge pour la fusion des deux communautés, et ne pouvant vaincre les répugnances de M. Montagnat, il le traita d'entêté, d'orgueilleux, de rebelle et finit par lui dire qu'il allait prendre des mesures pour faire fermer sa maison.

L'opposition de M. Bochard souleva une explosion de blâmes et de propos injurieux contre M. Montagnat. On chercha même à détacher les Frères de la Congrégation. Il n'y eut pas jusqu'au confesseur de M. Montagnat qui ne l'abandonna en cette occasion, quoiqu'il n'eût rien entrepris, rien fait sans prendre son avis. M. le curé de Saint-Pierre de Saint-Chamond l'accabla de reproches et l'avertit qu'il allait faire monter les gendarmes à Lavalla pour disperser ses Frères et faire fermer sa maison ; il ne voulut pas même l'écouter quand il demanda la permission de justifier sa conduite et celle de ses Frères. On était au commencement de 1824. Le Père Champagnat et ses Frères, plongés dans la douleur, s'attendaient à tout instant à voir paraître les gendarmes, le moindre bruit les alarmait, lorsqu'arriva la nouvelle que M^gr^ Pins, archevêque d'Amasie, était nommé administrateur du diocèse de Lyon.

Le pieux Fondateur envoya au nouveau Prélat un aperçu de son œuvre, de son origine, de son but, de l'état où elle se trouvait. M. Gardette, en le lui remettant, fit l'éloge de son auteur et de l'œuvre qu'il avait fondée avec tant de peine. Le vénérable archevêque n'hésita pas un instant à promettre sa protection à la Congrégation des Petits-Frères de Marie et dit à M. Gardette : « Écrivez à M. Champagnat que je veux le voir et causer avec lui de son œuvre ; assurez-le en attendant de toute ma bienveillance. » Quelques jours après il était présenté par M. Gardette ;

Digitized by Google

le saint Archevêque lui dit : « Je vous bénis vous et tous vos Frères ; que Dieu multiplie votre petite famille, afin qu'elle remplisse non-seulement mon diocèse, mais toute la France. Je vous permets de donner un costume à vos Frères et même de leur faire faire des vœux, car il n'y a que cela qui puisse les attacher irrévocablement à leur vocation. » En sortant de l'archevêché, le Père se rendit à Fourvières pour remercier Dieu de tant de faveurs par l'entremise de Marie. Peu de temps après, Monseigneur lui offrit la cure de Lavalla qu'il refusa, il le pria même de le décharger des fonctions de vicaire, afin qu'il pût s'occuper exclusivement de l'œuvre des Frères.

Le projet que conçut M. Champagnat de construire ailleurs une maison plus convenable et d'un plus facile accès, suscita contre lui un noir orage. Un grand nombre le traitèrent de fanatisme et de folie ; mais peu touché des discours des hommes, avec la seule confiance en Dieu, quoiqu'il eût une communauté sur les bras, qu'il dût quatre mille francs, il entreprit, sans s'effrayer, la construction d'une maison assez vaste pour contenir cent cinquante personnes, et une chapelle, qui lui coûtèrent soixante mille francs. Dans le commencement de 1824, M. Challeton, vicaire général, vint bénir la première pierre : tels étaient le dénûment et la pauvreté de la maison, qu'on ne trouva rien pour lui donner à dîner.

Soutenus et animés par les instructions de M. Montagnat, les Frères étaient admirables de piété, de modestie, de dévouement. Les ouvriers ne pouvaient assez admirer l'esprit de mortification, d'humilité et de charité, qui régnait parmi les Frères, ils fluirent par les imiter. Cette année, l'institut fonda deux nouvelles écoles, celles de Charlieu et de Chavanay, où les Frères, par leur zèle et par leur patience, obtinrent un succès complet.

L'hiver fut employé aux travaux intérieurs de la maison, et ils furent poussés avec tant d'activité, que dans le courant de l'été 1825, la communauté put s'installer dans la nouvelle maison de l'Ermitage, près Saint-Chamond. M. le curé, dont les sentiments avaient bien changé à l'égard de M. Champagnat et de sa Congrégation, fut délégué par Mgr l'Archevêque pour venir

Digitized by Google

bénir la chapelle, ce qui eut lieu le 15 du mois d'août ; il fit don à la chapelle d'une garniture de chandeliers qui servirent le jour même de la bénédiction. Aux tribulations, aux persécutions venues du dehors et aux embarras de la construction d'une vaste maison, succéda une croix d'un autre genre, ce fut la conduite d'un des ecclésiastiques qui avaient fait partie de la réunion du grand séminaire pour fonder la société des Maristes, qui vint s'établir supérieur général des Frères, et par des vues ambitieuses jeta cette Congrégation dans un état déplorable.

L'année 1825 eut lieu la fondation de l'établissement d'Ampuis. Après la Toussaint, le Père Champagnat se proposa de visiter tous ses établissements, afin de s'assurer par lui-même de l'état des maisons. L'institut avait alors dix maisons d'école. Le bon Père fit toutes ses visites à pied et par un temps assez mauvais.

A son retour à l'Ermitage, il éprouva de nouvelles difficultés avec M. Courveille, qui avait été profondément blessé de la préférence que l'on avait donnée à M. Champagnat dans les élections ; il avait adressé des reproches amers à tous les Frères. Il blâmait tout ce que faisaient les Frères ; il ne trouvait rien de bien fait ; les personnes et les choses étaient les objets de ses éternelles censures. Ces peines et ces chagrins que le pieux Fondateur cachait soigneusement et dont il dévorait tout seul l'amertume pendant ses fatigues, lui causèrent une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Quand l'état du malade fut connu, les créanciers se présentèrent en foule et demandèrent à être payés. Comme on ne put les satisfaire, ils menacèrent de faire saisir le mobilier et de faire vendre la maison ; mais ce ne fut là que le commencement des tribulations ; Frères et novices, persuadés que si M. Champagnat mourait tout était perdu, tombèrent dans le découragement. Au lieu de les calmer et de les encourager, M. Courveille aliéna tous les cœurs par une rigueur excessive et une sévérité outrée. L'inquiétude où chacun était sur son sort avait introduit le relâchement et la dissipation. Les premières infractions à la règle furent suivies de sévères répressions, M. Courveille se mit à faire de grandes menaces, à impo-

Digitized by Google

ser de fortes pénitences, et même à renvoyer quelques sujets. Tous les Frères étaient disposés à tout abandonner; tout était perdu, si contre toute espérance humaine, Dieu n'eût rendu la vie et la santé au saint Fondateur. Dès qu'il y eut un mieux dans son état, la joie reparut sur tous les visages. Lorsqu'il put se faire conduire par le bras au chapitre, ce fut un transport de joie impossible à décrire; une expression de bonheur se peignit sur toutes ces figures. Un claquement de mains et les expressions de joie se confondirent et exprimèrent l'indicible plaisir qu'éprouvaient tous les cœurs.

M. Courveille avait cherché à nuire au Père Champagnat en le dénigrant auprès de Mgr l'Archevêque pour le perdre dans l'esprit du Prélat. La justice divine se chargea de venger l'innocent persécuté et de mettre fin aux embarras de toute nature qu'on lui suscitait : il tomba dans de lourdes fautes, qui l'obligèrent d'aller faire une retraite à la Trappe où on l'invita à rester. La perte des deux Frères, qui seuls étaient capables de l'aider dans le gouvernement de l'institut, fut encore un grand sujet de peine pour le pieux Fondateur.

La sortie de ces deux Frères et la tentation qu'avait éprouvée Frère Louis, firent comprendre au Père Champagnat la nécessité de lier les Frères à leur vocation par des vœux et de fixer ainsi par des engagements irrévocables l'inconstance humaine. Ce fut à la suite de la retraite de 1826 que se firent les premiers vœux. Il y en eut de deux sortes, les vœux temporaires et les vœux perpétuels. Les premiers se firent sans cérémonie. Chaque Frère le fit après la sainte Communion. Un acte spécial en fut dressé dans un registre pour en faire foi, et ledit acte était signé, à genoux, par le Frère qui avait fait le vœu.

Les contradictions de toute nature que l'institut avait éprouvées n'avaient pas transpiré au dehors. Il continua donc à prospérer et à se développer. Trois nouvelles maisons furent fondées, savoir : Saint-Paul-en-Jarret, Mornant et Neuville-sur-Saône. A la rentrée des classes de 1827 il fonda deux nouveaux établissements, l'un à Saint-Symphorien-Doizon, l'autre à Vallenoite.

Dès 1824, à l'arrivée de Mgr Gaston de Pins, il avait donné aux

Digitized by Google

Frères la soutane, le petit manteau, le chapeau triangulaire et le rabat blanc. Lors de l'émission des vœux, il y joignit un cordon en laine et une croix en cuivre incrustée d'ébène, pour ceux qui avaient fait profession. En 1828, le Père Champagnat compléta le costume. Ce changement fut suivi d'une modification dans la méthode d'enseignement. Il fit adopter la nouvelle dénomination des consonnes et prescrivit l'épellation.

L'institut continuait à recevoir des sujets et à établir de nouvelles écoles. On en fonda deux, celles de Millery et de Feurs. Il reçut cette année un témoignage public de satisfaction de la part du département, dont le conseil général, sur la demande du préfet, alloua la somme de 1,500 francs, à titre de secours accordé à la maison du noviciat des Petits-Frères de Marie. Ce secours leur fut continué, sans qu'il eût besoin de le réclamer, jusqu'en 1820.

Jusqu'en 1828 l'instruction primaire étant sous la dépendance des évêques, il avait été facile d'obtenir les dispenses nécessaires pour soustraire les Frères à la loi du recrutement; il n'en fut plus de même après les fameuses ordonnances de Charles X. Le Père fit donc des démarches pour obtenir du gouvernement la reconnaissance légale de l'institut. L'ordonnance, qui approuvait la Congrégation des Petits-Frères de Marie et ses statuts, était dressée et venait d'être portée à la signature du roi, quand les événements de 1830 vinrent tout à coup mettre obstacle à la solution de cette affaire. Le P. Champagnat pensait à renouveler ses instances pour obtenir cette faveur, car depuis la loi de 1823 sur l'instruction primaire, il était impossible d'exempter les Frères du service militaire, s'ils n'avaient pas leurs brevets. M. Guizot répondit qu'il n'y avait pas lieu à lui accorder l'autorisation demandée, quoique le conseil de l'Université eût approuvé les statuts. Mais en même temps le Père faisait faire à sa communauté et adressait lui-même de ferventes prières pour le succès de cette importante affaire.

Sur ces entrefaites, il fit connaissance avec M. Mazelier, supérieur des Frères de la Congrégation de l'Instruction chrétienne du diocèse de Valence dont le noviciat est à Saint-Paul-Trois-

Digitized by Google

Châteaux ; cette Congrégation, quoique peu nombreuse, était autorisée par ordonnance royale du 11 juin 1823, pour les trois départements comprenant l'ancien Dauphiné, c'est-à-dire ceux de la Drôme, de l'Isère et des Hautes-Alpes. Une fusion entre les deux Congrégations était facile ; en attendant qu'elle pût se réaliser, il fut connu que M. Mazelier voudrait bien faire partager le bénéfice de son ordonnance avec les Petits-Frères de Marie en se chargeant des sujets qui étaient atteints par la loi de la conscription. L'honorable M. Mazelier rendit cet important service pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'à l'union des deux instituts.

Malgré toutes les vexations auxquelles furent exposés les Frères après la révolution de 1830, outre l'établissement de la côte Saint-André qui avait déjà eu lieu en 1832, on ouvrit l'école de Naugres dans l'Ardèche ; en 1833, celle de Viriville ; en 1834, celle de Saint-Genest-Malifaux, de Sury, de Lorette, dans la Loire ; en 1835, celles de Terrenome, de Pelussin et de Norbier dans le même département. A cette époque l'institut courut un grand danger. Sur une plainte de l'aumônier de l'Ermitage, Monseigneur l'archevêque proposa, puis pressa le P. Champagnat de réunir les Frères de l'Ermitage avec ceux de Saint-Viateur établis à Vourles près de Lyon. Cette affaire avait déjà été traitée avec M. Querbes, leur supérieur. M. Champagnat répondit qu'en conscience il ne pouvait pas se prêter à cette mesure, qui serait la perte de son institut, quoiqu'il fût disposé à obéir s'il l'ordonnait. Monseigneur mieux renseigné changea d'opinion et félicita le bon Père de s'être opposé à cette union. Il disait plus tard : « La société des Maristes est celle qui me donne le plus de consolations. »

Après avoir suivi pendant vingt ans les règles qu'il avait dressées, le P. Champagnat les fit imprimer pour établir l'uniformité de conduite et pour lui donner une garantie de stabilité. C'était un puissant moyen de faire fleurir la régularité et d'attacher les Frères à leur vocation.

M. Champagnat et les prêtres qui, avant leur ordination, avaient formé le projet de fonder une société de prêtres pour les missions et l'instruction de la jeunesse, ne l'avaient jamais perdu

Digitized by Google

de vue. Quand ils eurent reçu leurs diverses destinations dans le vaste diocèse de Lyon, ils travaillèrent de concert, et chacun de leur côté, à réunir des sujets pour cette œuvre. Le P. Colin, alors supérieur du petit séminaire de Belley, — qui n'était un diocèse distinct que depuis 1823, — et le P. Champagnat l'avaient surtout grandement à cœur ; deux de ces Messieurs, M. Courveille et Terraillon qui n'avaient pas persévéré auprès du pieux fondateur des Petits-Frères de Marie, n'affaiblirent pas son ardeur. Il écrivit lettre sur lettre aux supérieurs ecclésiastiques, il fit plusieurs voyages à Lyon pour obtenir seul la formation de cette société et recruter quelques-uns de ceux qui devaient en être membres pour l'aider dans l'institut des Frères, dont le développement exigeait de prompts secours. Il obtint enfin M. Séon, qui était alors professeur au collége de Saint-Chamond ; peu de temps après, MM. Beaudin, Pompallier, Chenut imitèrent le bon exemple de M. Séon, préférant la pauvreté, la vie humble et cachée de Frère de l'Ermitage, à tous les avantages temporels qu'on leur offrait ailleurs. C'est ainsi que se forma le petit noyau d'ecclésiastiques qui, quelques années plus tard, servit avec la colonne de prêtres pieux qui se groupaient autour du R. P. Colin, à fonder la société des Pères Maristes.

Les événements de 1830 rendirent plus nécessaire le centre d'action qu'on désirait depuis longtemps, que l'on préparait de part et d'autre avec le même zèle, le même esprit de dévouement. Après de nouvelles et pressantes instances, ayant obtenu de l'administration diocésaine une pleine liberté d'action pour se réunir, se diriger eux-mêmes, se choisir un chef, les Pères de l'Ermitage se rendirent à Belley pour s'entendre avec leurs confrères, et élurent après une retraite de quelques jours, le Père Colin pour supérieur ; depuis ce moment l'œuvre fit de rapides progrès ; l'avenir de cette société se montra plein d'espérances ; quoique encore séparés, les divers membres commencèrent à se livrer aux missions des campagnes.

Bientôt une partie de ces Pères furent réunis à Valbenoite dans le couvent des Bénédictins. Le P. Séon ayant été nommé supérieur de cette communauté, les PP. Bourdins et Charnut furent

Digitized by Google

remplacés à l'Ermitage par les PP. Servant et Forest, et ceux-ci par les PP. Matthieu et Besson, qui ont rendu de si grands services aux Frères.

De son côté, le R. P. Colin se rendit à Rome, en 1833, pour faire approuver la société par le Saint-Siége. Après un long et sérieux examen des constitutions, la Congrégation des évêques et des réguliers les approuva. Peu de jours après, c'est-à-dire le 11 mars 1836, le très-saint Père Grégoire XVI, autorisa par une bulle la société des prêtres Maristes, et lui confia la mission de la Polynésie. Il est impossible de dire ce qu'éprouva de bonheur et de consolation le P. Champagnat à cette nouvelle. Le R. P. Colin fut nommé supérieur général, le P. Champagnat assistant. Les principaux Pères se lièrent par les vœux de religion, et la société se trouva ainsi constituée par l'autorisation du Saint-Siége, par l'élection de son chef, et par les vœux des premiers membres. Avant de se séparer, les Pères réglèrent ce qui concernait la mission de la Polynésie, et arrêtèrent que la maison principale de l'institut serait à Lyon.

Le P. Pompallier, choisi pour chef de la mission de la Polynésie, fut sacré évêque et prépara son départ pour la fin de l'année 1836; quatre prêtres et trois Frères lui furent adjoints pour partager ses travaux. Le P. Champagnat demanda au R. P. Colin la faveur de faire partie de cette colonie, afin de consacrer ses derniers jours et ce qui lui restait de forces à l'instruction et à l'édification des infidèles. Le P. Colin lui répondit que sa mission était de préparer pour l'Océanie des apôtres pleins de zèle et de l'esprit de sacrifice. Mais le Père eut la consolation de voir parmi les saints missionnaires désignés trois de ceux qu'il avait formés lui-même, et celle de voir aussi tous les confrères qui avaient eu tant de peine à se réunir pendant dix ans, se consacrer à Dieu et se lier à l'institut par des vœux : il profita de ces circonstances pour enflammer le cœur des Petits-Frères de Marie du désir de se rendre dignes de participer à la grande œuvre des missions étrangères.

Dieu continuait à bénir le noviciat des Frères, les vocations devenaient tous les jours plus nombreuses, et chaque année était

Digitized by Google

marquée par de nouvelles fondations. C'est ainsi que furent fondés, en 1835, la Providence-Denuizière, à Lyon ; Saint-Didier-sur-Rochefort, dans la Loire, et Genas dans l'Isère ; en 1836, Saint-Martin-la-Plaine, dans la Loire, Semur en Brionnais, dans Saône-et-Loire, et Didier-sur-Chalaronne, dans l'Ain ; en 1837, Firminy et Perreux dans la Loire, Anse dans le Rhône et Thoissey dans l'Ain.

En 1834, M. Guizot avait dit sans détour au P. Champagnat : « Il est inutile que vous fassiez des démarches pour obtenir notre autorisation en ce moment. » En 1836, le gouvernement se montrant moins hostile aux établissements religieux, le P. Champagnat se détermina à reprendre les démarches qu'il avait laissées en 1829 et en 1834. Il fit un voyage à Paris, il y retourna en 1838. Il n'est pas de difficulté que M. de Salvandy, alors ministre de l'Instruction publique, ne fit ; il n'est pas d'entraves, de faux-fuyants qu'on n'opposât à tous ses efforts, à toutes ses démarches. Après des peines infinies, il parvint à obtenir du conseil de l'Université un avis favorable pour la demande en autorisation. Cette autorisation dépendait de la volonté du ministre, mais cette bonne volonté lui fit toujours défaut ; après un long séjour dans la capitale, le Père dut retourner au milieu de ses enfants sans avoir rien obtenu. Il renouvela les démarches en 1849 ; mais alors ce fut le conseil qui lui fut contraire.

Pendant son séjour à Paris, il logea au séminaire des missions étrangères, où il édifia tous les Frères ; il y était regardé comme un Saint. Le supérieur, le P. Dubois, disait de lui : « C'est l'homme le plus vertueux que je connaisse. » Il ne visita jamais dans la capitale que Notre-Dame-des-Victoires et Notre-Dame-d'Espérance.

En quittant Paris, le P. Champagnat alla fonder une maison à Saint-Pol en Artois ; on avait aussi établi dans l'année des écoles au Rocher-des-Cendriers dans l'Isère, et à Yzieu dans la Loire.

Depuis la maladie que le pieux fondateur avait faite en 1825, il ne s'était jamais bien rétabli : il éprouvait de grandes douleurs ; une gastrite bien caractérisée se déclara plus tard ; il était

Digitized by Google

sujet à de fréquents vomissements. L'esprit de pénitence et de mortification qui l'animait, aggravait toujours son état. Ses pénibles courses dans la capitale, ses déceptions finirent par ruiner son tempérament, et user ce qui lui restait de forces. Le R. P. Colin crut nécessaire de pourvoir avant sa mort à son remplacement et de faire élire un Frère pour lui succéder, afin d'éviter toute commotion à sa mort.

Le R. P. Colin adressa une courte mais pathétique exhortation aux Frères pour les engager à faire un bon choix, et les Frères profès, au nombre de quatre-vingt-douze, procédèrent à l'élection. Le scrutin ayant donné quatre-vingt-sept voix au Frère François, soixante-dix au Frère Louis-Marie, et cinquante-sept au Frère Jean-Baptiste, le premier fut proclamé supérieur général, et les deux autres assistants. Cette élection eut lieu en présence du P. Champagnat.

Quoiqu'il sentît ses forces diminuer, il se rendit à Autun pour recevoir de l'évêque de ce diocèse la donation du château de Vauban et ses dépendances, à condition qu'on y établirait un noviciat et qu'on formerait des établissements dans le diocèse. Un mois après, le Père y retournait avec quelques Frères pour en prendre possession et commencer le noviciat. Ces divers voyages finirent par affaiblir et épuiser ses forces. Il mourut le 6 du mois de juin 1840. Il faut lire dans l'*Histoire de sa Vie*, écrite par un membre de sa Congrégation, et d'où nous avons tiré la présente notice, les sentiments admirables qui l'animèrent jusqu'à sa dernière heure ; il mourut comme il avait vécu, en Saint.

A la mort du P. Champagnat, bien des personnes doutaient de l'avenir et de la stabilité de son œuvre ; leurs craintes durent bientôt être dissipées. Pleins d'estime et de respect pour le supérieur qu'ils avaient nommé ; pleins de confiance en lui, tous les Frères s'appliquèrent à remplir leur emploi avec tout le dévouement dont ils étaient capables. Jamais peut-être la piété, le bon esprit, l'attachement à l'institut, l'union fraternelle, ne se montrèrent avec plus d'éclat. On fonda trois nouvelles maisons à Saint-Latier, dans l'Isère ; Digoin, dans Saône-et-Loire ; Carvin, dans le Pas-de-Calais.

Digitized by Google

Un des premiers actes du gouvernement du Frère François fut la consommation de l'union des Frères de Marie, avec ceux de Saint-Paul-Trois-Châteaux, elle fut conclue en avril 1844; le Frère Jean-Marie fut envoyé pour prendre possession de la maison de Saint-Paul-Trois-Châteaux et pour diriger le noviciat. L'union des Frères de Saint-Paul-Trois-Châteaux fut suivie de celle des Frères de Viviers. Cette dernière Congrégation, fondée en 1803, par le vénérable M. Vernet, supérieur du grand séminaire de Viviers, était peu nombreuse; le zèle et les efforts de M. Vernet, pour le développement de cette œuvre, avaient été stériles, parce que les Frères n'étaient liés à leur vocation que par le libre choix de leur volonté : la plupart des Frères, les plus distingués par leurs talents, lorsqu'ils avaient obtenu leur brevet, abandonnaient ce saint état pour se jeter dans le monde; ou leur volonté, dont les vœux auraient pu seuls fixer l'inconstance, se trouvant désarmée devant les tentations et le découragement, ils perdaient leur première ferveur. M. Vernet avait fait des démarches pour opérer cette réunion, mais la mort l'ayant surpris avant qu'elle fût conclue, Mgr Guibert la termina heureusement les premiers mois de 1844, aux mêmes conditions que celle des Frères de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Ces deux fusions constituant trois familles religieuses sous un même chef, une même règle, un même gouvernement, sont peut-être un fait unique dans l'histoire monastique; mais ce qu'il y a de plus admirable, ce sont les heureux effets qui s'en sont suivis. Jamais on ne vit plus de sympathie et de charité entre les Frères.

Mgr l'évêque de Viviers établit à la Bégude, près d'Etubérias, un noviciat qui devint pour l'institut une pépinière d'excellents sujets. Les postulants arrivèrent en grand nombre à celui de Saint-Paul-Trois-Châteaux : la prospérité de ces deux noviciats fut telle qu'en peu d'années les Frères se répandirent dans tout le Midi de la France, et que l'on y fonda plus de cent maisons. Celui de l'Ermitage avait fondé un grand nombre d'établissements dans les départements de la Loire, du Rhône, de l'Isère, de l'Ain, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, du Pas-de-Calais et du Nord. Dans ce dernier département, pendant l'année 1846, il

Digitized by Google

y fut fondé un noviciat. Madame la comtesse de Grandville, femme d'une grande piété et d'une rare vertu, en fit tous les frais avec une générosité que l'esprit chrétien est seul capable d'inspirer, et céda à l'institut un domaine d'un revenu de 1,800 fr., pour l'entretien de trois Frères.

La prospérité de l'institut ne fut pas même arrêtée par les événements de 1848 : les Frères conservèrent les sympathies de tous les partis et ne furent nullement inquiétés.

La loi du 15 mars 1850, sur la liberté de l'enseignement, favorable pour les congrégations religieuses approuvées, créait des difficultés insurmontables pour celles qui ne l'étaient pas. C'est pourquoi on renouvela les démarches qui avaient échoué, deux différentes fois, sous le règne de Louis-Philippe. Mgr Parisis, évêque de Langres, voulut bien se charger de la présenter au ministre de l'Instruction publique : il obtint qu'elle serait examinée seule et la première ; comme il s'agissait de consacrer un principe de la nouvelle loi et d'en faire la première application, on fit de grandes difficultés d'une part ; on fit des efforts inouïs de l'autre pour assurer le triomphe des Frères et du principe qui s'y rattachait. On l'obtint : trois jours après le décret fut signé par le prince président de la République. C'est ainsi que l'autorisation, selon que l'avait promis le P. Champagnat sur son lit de mort, vint, à point nommé, au moment même où elle était absolument nécessaire.

Le chapitre général fut assemblé pour adopter et arrêter définitivement les règles. On élut un troisième Frère assistant. Le R. P. Colin saisit cette occasion pour parler de l'impossibilité d'unir sous un même supérieur, les Pères Maristes et les Petits-Frères de Marie, et de la nécessité pour eux de se gouverner par eux-mêmes. Cette ouverture du P. Colin n'étonna personne, car tous les Frères savaient depuis longtemps que Rome avait refusé d'autoriser la congrégation des Frères et celle des Pères sous un même chef.

Depuis l'autorisation du gouvernement et la tenue du chapitre général, l'institut a prospéré d'une manière étonnante. A la mort du P. Champagnat il n'y avait que quarante-cinq maisons ; *au-*

Digitized by Google

jourd'hui on en compte plus de trois cents. Ces trois cents maisons contiennent plus de quinze cents Frères, occupés à donner l'instruction et l'éducation à cinquante mille enfants.

(BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Bruxelles, fête de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Cette fête fut établie en actions de grâces de la victoire mémorable remportée en ce jour, l'an 1288, près de Voerong, par Jean Ier, duc de Lorraine, du Brabant et de Limbourg, sur Sifroi, archevêque de Cologne. Henri, comte de Luxembourg, Baudoin, Valeran, Jean son frère, furent tués ; et quatre cents hommes de cavalerie faits prisonniers de guerre. En mémoire d'une victoire si complète on fait tous les ans à Bruxelles, le dimanche avant la Pentecôte, une fête et une procession publique et fort solennelle, à laquelle on porte par la ville l'image de la très-sainte Mère de Dieu, avec les reliques de sainte Julienne, vierge et martyre, qui sont conservées dans la belle église de Notre-Dame.

Les religieux de Prémontré, dont le saint fondateur mourut aujourd'hui, regardent la très-sainte Vierge comme la patronne tutélaire de leur Ordre. On rapporte en effet que ce fut la très-sainte Mère de Dieu qui donna ou montra à saint Norbert un habit blanc, pour qu'il en fût porté de semblables dans son Ordre. Ce qui est rappelé par ces deux vers :

Candida sit vestis, sit morum candida vita :
Cœlorum fasces candida vita petit.

« Que la blancheur de l'habit que vous porterez, soit le symbole de la pureté de vos mœurs : une vie pure mérite la gloire des cieux. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Saint Norbert, évêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré.

[1] OCTAVO IDUS JUNII.

Sancti Norberti episcopi Magdeburgensis, fundatoris Ordinis Præmonstratensis. — Cæsareæ in Palæstina natalis beati Philippi, qui fuit unus de septem primis

Digitized by Google

A Césarée en Palestine, fête de saint Philippe, qui fut l'un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit la Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Éthiopiens, et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à Ephèse, pleine du Saint-Esprit.

A Rome, saint Artème, avec son épouse Candide et sa fille Pauline. Artème ayant cru en Jésus-Christ, à la prédication et à la vue des miracles de saint Pierre l'Exorciste, et ayant été baptisé avec toute sa maison par saint Marcellin, prêtre, fut frappé avec des fouets garnis de plomb, et mis à mort par le glaive, par l'ordre du juge Sérène. Son épouse et sa fille, jetées dans une grotte, y furent écrasées avec des pierres et de la terre.

A Tarse en Cilicie, vingt saints martyrs, qui du temps de Dioclétien et Maximien, sous le juge Simplice, glorifièrent Dieu dans leurs corps par divers tourments.

A Noyon, dans les Gaules, les saints martyrs Amance, Alexandre et leurs compagnons.

A Fiésole en Toscane, saint Alexandre, évêque et martyr.

A Milan, décès de saint Eustorge, évêque et confesseur.

A Vérone, saint Jean, évêque.

A Besançon, en France, saint Claude, évêque.

diaconis. Hic signis et prodigiis clarus, Samariam ad fidem Christi convertit, et Candacis Æthiopum reginæ Eunuchum baptizavit, ac demum apud Cæsaream requievit : juxta quem tres virgines ejus filiæ prophetissæ tumulatæ jacent : nam quarta filia ejus plena Spiritu sancto Ephesi occubuit. — Romæ sancti Artemii, cum uxore sua Candida, et filia Paulina, qui Artemius ad prædicationem et miracula sancti Petri Exorcistæ in Christum credens, et cum omni domo sua a sancto Marcellino presbytero baptizatus, jussu Sereni Judicis plumbatis cæsus et gladio percussus est; uxor vero ejus et filia in cryptam impulsæ, lapidibus ruderibusque sunt obrutæ. — Tharsi in Cilicia sanctorum Martyrum viginti, qui temporibus Diocletiani et Maximiani sub Simplicio judice per diversa tormenta glorificaverunt Deum in corporibus suis. — Novioduni in Galliis sanctorum martyrum Amantii, Alexandri, et sociorum. — Fesulis in Tuscia sancti Alexandri episcopi et martyris. — Mediolani depositio sancti Eustorgii secundi episcopi et confessoris. — Veronæ sancti Joannis episcopi. — Vesontione in Galliis sancti Claudii episcopi.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Céras (Cératius), évêque de Grenoble, martyr.

Saint Bénigne, diacre, martyr en Ombrie, avec saint Vincent son évêque, sous Dioclétien.

Saint Bertrand (Bertichramnus), évêque du Mans, au VIIe siècle, fondateur de l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Couture, illustre par ses vertus et ses miracles.

Sainte Bazalote, honorée chez les Éthiopiens.

Sainte Ama, martyre décapitée en Perse.

Sainte Florine ou Fleurine, compagne de sainte Ursule, honorée à Tournay.

Saint Anub, solitaire en Egypte et confesseur de la foi.

Saint Cassius, martyr à Nicomédie avec sainte Saturne.

Saint Attale le Thaumaturge, appelé ainsi à cause de ses nombreux miracles, honoré chez les Grecs.

Saint Colme, évêque des îles Orcades au XIe siècle.

Sainte Euphémie, célèbre par sa dévotion à saint Michel Archange, honorée en Ethiopie.

Sainte Coque, honorée comme vierge dans le Meath en Irlande.

Sainte Marthe, vierge chrétienne, décapitée en Perse sous Sapor II, avec une autre vierge nommée Marie.

Saint Hilarion le Jeune, abbé d'un monastère de Dalmates à Constantinople en 845.

Sainte Honorée, compagne de sainte Ursule, fêtée à Tournay, avec sainte Florine.

Saint Hugues le Pèlerin, honoré dans l'Auxerrois.

Saint Vincent, premier évêque de Bevagna en Ombrie, martyr avec Bénigne, son diacre.

Sainte Zénaïde la Thaumaturge, vierge désignée ainsi par ses nombreux miracles.

Saint Photas, honoré à Constantinople.

Le bienheureux Falconi, abbé du monastère de la Trinité à Cava, mort en 1146, très-honoré dans le pays de Naples.

Digitized by Google

Saint Gérard le Teinturier, mort à Mouzé dans le Milanais en 1207.

Martyrologe de la dernière persécution.

Daniel Lafont du Mazabert, prêtre du diocèse de Limoges, mis en réclusion pour rétractation du serment à la constitution civile du clergé, transporté à Rochefort, avec soixante-seize autres prêtres pour être déporté, mort sur le navire le 6 juin 1794, inhumé à l'île d'Aix.

Jean Moulinier, prêtre du diocèse de Montauban, évita les serments et se réfugia à Bordeaux où il se cacha dans l'humble demeure d'une pieuse femme (Marie Gimet), qui recélait avec lui deux autres prêtres. Ces trois ecclésiastiques découverts furent livrés à une commission militaire qui les condamna à mort. Ils furent exécutés le 6 juin 1794.

Digitized by Google

SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Paul, archevêque de Constantinople, martyr. — Sainte Potamienne la Jeune, vierge et martyre. — Saint Wulphe, pénitent. — Saint Mériadec, évêque de Vannes. — Saint Lié, martyr. — Sainte Eugénie, vulgairement sainte Ouine, vierge. — Saint Aventin, solitaire et martyr. — Les saints Martyrs de Cordoue, saint Walabonze, saint Habence, saint Pierre, saint Wistremond, saint Sabinien et saint Jérémie. — Saint Godescalc, saint Ebbon, et leurs compagnons, martyrs. — Saint Robert, abbé de New-Minster. — Le Bienheureux Ange de Verbosa, frère mineur. — Le Bienheureux Alphonse Loup, frère mineur. — La Vénérable Anne de Saint-Barthèlemy, carmélite. — La Vénérable Sœur Françoise Allemand. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR.

Saint Paul, l'un des grands objets de la haine de ceux qui se déclarèrent au IVe siècle de l'Église les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, était de la ville de Thessalonique en Macédoine où il naquit vers le commencement du même siècle. On croit qu'il fut reçu dès sa jeunesse dans le clergé de Byzance ou Constantinople. Il était déjà lecteur ou même diacre de cette Église, lorsque l'évêque saint Métrophane le donna pour secrétaire au prêtre Alexandre qu'il députa au concile de Nicée en sa place. Il fut fait prêtre depuis par Alexandre, qui avait succédé à Métrophane, et il faisait les fonctions du sacerdoce avec beaucoup d'honneur, lorsque l'empereur Constantin prévenu par les calomnies des Eusébiens, c'est-à-dire des sectateurs d'Arius et des ennemis de saint Athanase, le chassa de la ville avec quelques autres ecclésiastiques, et le relégua dans le Pont, selon que nous l'assure saint Athanase.

Plusieurs ont cru que ce premier bannissement du Saint n'était arrivé que depuis son épiscopat. Mais dans les difficultés presque insurmontables de ce temps-là, qui a toujours été fort

Digitized by Google

confus, nous pouvons suivre l'opinion de ceux qui soutiennent que saint Paul n'était que prêtre lorsqu'il fut exilé par les ordres de Constantin. On doute s'il revint de son exil avant la mort de ce prince arrivée l'an 337. On devrait le supposer, s'il était vrai qu'il eût assisté au concile de Tyr, l'an 335, et qu'il y eût souscrit à la condamnation de saint Athanase avec les fauteurs de l'hérésie arienne. Mais ce n'est qu'une calomnie qui fut inventée contre lui dans le faux concile de Sardique [1], par les ariens orientaux qui s'étaient séparés du vrai concile de cette ville, et l'on est très-persuadé qu'il ne fut évêque de Constantinople que quelques années après le concile de Tyr.

Quelques-uns veulent qu'il ait été élevé à cette dignité dès l'an 336; mais il n'y a guère d'apparence à mettre la mort de son prédécesseur saint Alexandre avant le mois d'août de l'an 340. Le respect que l'on avait eu pour la sainteté d'Alexandre, surtout depuis la mort honteuse de l'hérésiarque Arius arrivée l'an 336, que l'on avait regardée comme l'effet de ses prières, avait procuré aux catholiques de la ville, la paix et le crédit nécessaires à la religion orthodoxe pour s'y maintenir contre les efforts des hérétiques, et ils furent toujours les maîtres tant qu'il vécut. Mais après sa mort les ariens, qui gouvernaient déjà l'esprit du nouvel empereur Constance, se virent en état de tenir tête aux catholiques, et se crurent assez forts pour lui faire donner un successeur de leur parti. Ils avaient jeté les yeux sur Macédonius dès son vivant, comme les catholiques sur saint Paul. Saint Alexandre n'ignorait pas les intrigues qui se pratiquaient pour cela, et comme il était près de mourir, ses ecclésiastiques l'ayant prié de dire ce qu'il pensait de ces deux sujets dont on parlait, c'est-à-dire de Paul et de Macédonius, pour remplir sa place, il leur dit : « Si l'on veut un homme capable d'instruire le peuple, propre pour les choses de Dieu, qui soit de bonnes mœurs et d'une vie exemplaire, il faut prendre Paul que j'ai ordonné prêtre, et qui bien qu'encore jeune a acquis toute la prudence des vieillards. Mais si l'on cherche un homme qui ait

[1] De Philippopoli.

Digitized by Google

de l'extérieur, qui soit intelligent dans les affaires séculières, habile pour traiter avec les grands, propre pour le commerce du monde et qui se contente des apparences de la piété, l'on peut s'arrêter à Macédonius. » C'était un homme déjà fort avancé en âge, qui exerçait depuis longtemps les fonctions ecclésiastiques dans l'Église de Constantinople en qualité de diacre, quoique quelques-uns aient cru qu'il fût prêtre pour lors.

Le témoignage que saint Alexandre avait rendu de ces deux personnes, était sans équivoque et sans ironie. Les ariens ne laissèrent pas de publier qu'il avait donné à Macédonius l'éloge de la bonne vie, et à Paul celui de la parole et de la capacité pour les affaires. C'était marquer, selon un ancien historien de l'Église, que Paul était éloquent et fort propre à instruire les peuples, comme l'avait effectivement témoigné saint Alexandre. Mais ces ariens se rendaient ridicules en prétendant qu'il était fort habile pour les affaires du monde et pour le commerce des grands, puisqu'un homme qui aurait eu ces talents, surtout ayant la faveur et l'amour du peuple comme avait Paul, ne serait pas tombé si souvent dans l'état où il s'est vu réduit par les intrigues des ariens. Les catholiques qui ne cherchaient point dans leur évêque les qualités dangereuses que saint Alexandre avait reconnues dans Macédonius, se confirmèrent dans l'opinion qu'ils avaient de Paul, et s'étant trouvés pour cette fois les plus forts à Constantinople, ils vinrent à bout de le faire mettre sur le siége épiscopal. Il fut sacré dans la basilique de la Paix, qui n'étant d'abord qu'une petite église, avait été depuis augmentée et embellie par Constantin, et qui dans la suite fit partie du beau temple de Sophie ou de la Sagesse éternelle.

Macédonius qui avait autant de passion pour cette dignité qu'il en paraissait peu dans Paul, n'oublia pas de former contre lui diverses accusations pour tâcher de l'écarter. Il fit attaquer ses mœurs, quoiqu'elles eussent toujours été irréprochables, comme le fait juger le témoignage même de saint Alexandre. Mais ce moyen n'ayant pas réussi, il se vit obligé d'abandonner son accusation, et il se réunit au nouvel évêque avec tant d'apparence de bonne foi, que Paul l'ordonna prêtre et l'employa au service

Digitized by Google

de l'Église. Mais toute fausse et toute ruinée que fût l'accusation, Eusèbe le chef des ariens ne voulut point la laisser périr. Le siége de la nouvelle Rome qui est le nom qu'on donnait à Constantinople, était l'objet de son ambition, qui n'était pas encore satisfaite de celui de Nicomédie où il s'était fait élever, après avoir quittté sa première épouse, l'Église de Béryte, contre la disposition des canons. Il fit donc subsister l'action intentée par Macédonius, et la poursuivit avec ses partisans. Elle se réduisait à deux chefs : que Paul avant son élection avait vécu dans le dérèglement; qu'il avait été élevé à l'épiscopat sans le consentement des évêques de Nicomédie et d'Héraclée, qui étaient les deux métropolitains, à qui appartenait l'ordination de l'évêque de Constantinople.

Mais ces moyens auraient été trop faibles contre le droit du Saint et l'affection du peuple, si Eusèbe n'avait eu soin de les appuyer de l'autorité de l'empereur Constance. Comme cette élection s'était faite en l'absence de ce prince, on en prit occasion de l'irriter contre Paul, comme s'il eût méprisé sa majesté, ou négligé de demander ses ordres. De sorte qu'à son retour il lui fit savoir qu'il avait encouru son indignation, et qu'étant indigne de l'épiscopat, il ne devait pas s'attendre à rester sur le siége de la ville impériale. Il assembla un concile où par la faction de ses ennemis, il le fit déposer et mettre en sa place Eusèbe de Nicomédie, qui fut ainsi transféré pour la seconde fois contre les règles de l'Église. Depuis ce jour les ariens furent les maîtres à Constantinople pendant l'espace de quarante ans, c'est-à-dire jusqu'au règne de Théodose. Nous ne voyons pas que cette déposition de notre Saint ait été suivie d'aucune autre peine, et ceux qui y ont joint un banissement paraissent avoir confondu cette action de Constance, avec celle de son père Constantin.

Saint Paul se voyant inutile à son peuple par l'injustice qu'on lui avait faite, et ne trouvant point de sûreté pour lui à Constantinople, ni même dans tout l'Orient où l'hérésie arienne régnait sous le nom de Constance, se retira dans les pays qui obéissaient à l'empereur Constant. Il vint, dit-on, jusqu'à Trèves trouver ce prince, qui ayant pris la protection de saint Athanase, semblait

Digitized by Google

faire espérer la même faveur aux autres prélats catholiques que l'on persécutait en Orient. Les occidentaux à qui il exposa toute l'injustice de sa déposition, et les violences qu'il avait souffertes ne firent point difficulté surtout dans les Gaules, de le recevoir en leur communion. Saint Maximin qui était évêque de Trèves, fut le premier qui voulut communiquer avec lui.

Paul partit peu de temps après pour venir à Rome, où saint Athanase et quelques autres prélats persécutés de l'Orient s'étaient rendus, et il y assista au concile que le Pape saint Jules y avait convoqué l'an 341 à leur sujet. Il y vit, outre saint Athanase, Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza qui demandaient justice contre les ariens. Saint Luce d'Andrinople y était venu aussi moins pour se plaindre que pour le consoler des maux qu'il avait soufferts. On y examina la cause de plusieurs autres évêques catholiques d'Orient que les ariens avaient dépossédés et chassés injustement. Le Pape Jules, disent Socrate et Sozomène, usant de l'autorité que son siége lui donnait, les rétablit tous, et les renvoya même avec des lettres pour appuyer leur retour.

Saint Paul se mit en chemin avec ce décret pour retourner à Constantinople, mais il ne trouva point d'ouverture pour rentrer dans son église, que par la mort d'Eusèbe de Nicomédie qui l'avait usurpée quand on l'en avait chassé. Cette mort qui arriva sur la fin de l'an 341 ou le commencement de 342, releva le courage des catholiques de Constantinople qui rétablirent leur évêque Paul sur son siége.

Mais les ariens dont le parti n'avait pas été ensevoli avec Eusèbe, étant conduits par deux de leurs chefs, Théognis de Nicée et Théodore d'Héraclée, ordonnèrent le prêtre Macédonius qui avait embrassé l'hérésie pour succéder à cet usurpateur. Le peuple des deux côtés voulant soutenir son évêque s'échauffa de telle sorte qu'il en vint à une sédition et à une espèce de guerre civile. Ce n'étaient que combats et que meurtres d'un jour à l'autre, et plusieurs personnes y périssaient. L'empereur Constance qui était à Antioche, ayant appris la nouvelle du désordre en fut extrêmement irrité, et comme il envoyait en Thrace Her-

Digitized by Google

mogène, maître de la milice, il lui donna ordre de chasser en passant saint Paul qu'il appelait son ennemi. Hermogène étant arrivé à Constantinople, mit la ville toute en trouble pour avoir voulu exécuter cet ordre par la violence. Le peuple se souleva et se mit en devoir de défendre son évêque, et comme Hermogène, au lieu de travailler à apaiser la sédition, insistait pour enlever Paul à main armée, la multitude irritée comme il arrive souvent en ces occasions, s'emporta contre lui avec fureur, brûla sa maison, le tua lui-même, et traîna son corps par les rues avec beaucoup d'indignité. A la nouvelle d'un accident si étrange, l'empereur monta à cheval, partit d'Antioche et vint à Constantinople avec une extrême diligence malgré les neiges et les pluies. Quelque résolution qu'il eût prise de châtier les séditieux, il ne fit mourir personne, s'étant laissé fléchir aux prières du Sénat et aux larmes du peuple. Mais il chassa Paul de la ville, sans toutefois confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il n'était pas content qu'on l'eût ordonné sans son consentement. Il le regardait comme la cause de toute la sédition et du meurtre d'Hermogène aussi bien que Paul, de sorte que croyant beaucoup faire en faveur de sa secte, de le laisser comme il était et de souffrir qu'il tînt ses assemblées dans l'église où il avait été ordonné, il partit pour s'en retourner à Antioche.

On ne sait où se retira saint Paul après cette nouvelle expulsion, si ce n'est à Thessalonique, lieu de sa naissance, comme le veulent quelques auteurs. Il paraît seulement qu'il eut recours à la protection de l'empereur Constant, qu'il avait déjà éprouvée et aux bons offices de saint Maximin de Trèves et des autres occidentaux. Quoi qu'il en soit, il fut rappelé dès l'année suivante ou celle d'après, et rétabli même avec la permission de l'empereur Constance, qui se croyait obligé à quelques égards pour la recommandation que lui faisait son frère en faveur des prélats catholiques. Mais la justice qu'on lui rendait en le faisant remonter sur son siége, ne fit qu'irriter la fureur de ses ennemis, qui ne cessèrent de lui tendre des piéges pour le perdre. De sorte que le Saint se trouva pendant cinq ou six ans environné de dangers, n'ayant que l'affection de son peuple pour toute dé-

Digitized by Google

fense. Quoique son troupeau fût le plus nombreux, il n'était pourtant pas le plus puissant dans Constantinople où dominait la faction des eusébiens ou ariens, appuyés du crédit de l'empereur. Ce prince faisait assez connaître qu'il ne le souffrait dans la ville que par la crainte qu'il avait de son frère Constant, qui l'avait menacé d'aller lui-même avec son armée rétablir Athanase à Alexandrie, et Paul à Constantinople, s'il ne le faisait de son gré, et la guerre fâcheuse qu'il avait alors contre les Perses, ne demandait pas qu'il se fît de nouveaux ennemis.

Saint Paul qui ne pouvait regarder l'état violent où il se trouvait au milieu de son troupeau comme un véritable rétablissement, et qui gémissait de voir les ariens les maîtres partout ailleurs dans l'Orient, et les autres prélats catholiques toujours hors de leurs siéges, se joignit à saint Athanase, qui était encore en Italie pour demander un concile général, par le moyen de l'empereur Constant. On l'obtint aisément, parce que Constance aimait à assembler les évêques, et que Constant cherchait les moyens de les réunir par une bonne paix. Le concile se tint à Sardique sur les confins de deux empires, c'est-à-dire de Thrace et d'Illyrie. Les évêques persécutés de l'Orient qui en faisaient le sujet, ne manquèrent pas de s'y trouver, principalement saint Athanase, Marcel d'Ancyre et Asclepas de Gaze qui était le correspondant de saint Paul de Constantinople, et le nœud de sa communion avec les autres catholiques qu'il voyait. Nous ne lisons pas que le saint Prélat y ait assisté ; il l'aurait sans doute fort souhaité, mais Théodoret dit que le peuple de Constantinople ne voulut pas souffrir qu'il y allât, craignant les embûches de ses ennemis sur les chemins. Il ne laissa pas d'y aller ensuite, si l'on en croit Socrate et Sozomène.

Les orientaux, c'est-à-dire les eusébiens ou ariens, qui étaient venus en grand nombre à Sardique, n'étant pas contents du concile où leur cabale n'était pas la plus forte, se retirèrent, et s'étant arrêtés à Philippopoli en Thrace, ils y tinrent leur conciliabule qu'ils qualifièrent concile de Sardique, par un artifice qui imposa à beaucoup de monde. Là ils condamnèrent ceux que le vrai concile de Sardique avait déclarés absous, et dans une espèce de

Digitized by Google

lettre synodale qu'ils envoyèrent en divers endroits, ils chargèrent saint Athanase de calomnies, et accusèrent de même saint Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, Asclepas de Gaza, saint Luce d'Andrinople de plusieurs crimes, de violences et de sacriléges. Ils déclarèrent Paul excommunié avec le Pape Jules, Osius de Cordoue, Athanase; Marcel, Asclepas et tous ceux qui communiquaient avec eux. Ils condamnèrent nommément Maximin de Trèves, pour avoir communiqué le premier avec Paul, et avoir été cause de son rappel qui avait donné occasion à des troubles et des meurtres dans la ville de Constantinople. Ils traitèrent de même Constance de Naïsse pour avoir eu la hardiesse de prendre la défense de notre Saint.

La mort de l'empereur Constant, dont il semblait que l'autorité avait toujours maintenu saint Paul dans Constantinople, releva le courage des ariens à qui cette protection semblait avoir lié les mains. Ils renouvelèrent la persécution qu'ils avaient faite aux évêques catholiques, et surtout ils travaillèrent à se défaire de l'évêque de Constantinople qu'ils savaient bien n'être point agréable à l'empereur Constance. Ils sollicitèrent sur cela ce prince, qui se trouvant délivré des engagements qu'il avait eus avec son frère, ne se fit point beaucoup prier pour une chose qu'il était déjà résolu de faire de son propre mouvement. Il était alors à Antioche, d'où il faisait la guerre aux Perses qui affligeaient la ville de Nisibe en Mésopotamie, pour la troisième fois, et il y était revenu d'Édesse à la nouvelle de la révolte du tyran Magnence qui avait fait tuer son frère Constant. D'Antioche il envoya un ordre par écrit à Philippes, préfet du prétoire, pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place.

Ce Philippes, au rapport de saint Athanase, était un ardent protecteur de l'hérésie des ariens, et s'était rendu le ministre et l'exécuteur de toutes leurs résolutions. L'exemple funeste d'Hermogène était encore assez récent pour lui faire connaître la disposition du peuple et le péril de sa commission. La crainte qu'il avait d'une sédition lui fit user d'artifice. Il cacha l'ordre qu'il avait reçu de l'empereur, et sous prétexte de quelques affaires

Digitized by Google

publiques, il s'en alla dans un des bains de la ville que l'on appelait de Zeuxippe. Lorsqu'il y fut, il envoya prier avec beaucoup de respect l'évêque Paul de l'y venir trouver, comme ayant à lui communiquer une affaire nécessaire. Paul y vint; aussitôt le préfet lui montra l'ordre de l'empereur. L'évêque s'y soumit volontiers, quoiqu'il se vît condamné sans aucune forme de justice, sans assemblée de concile et sans connaissance de cause. Mais comme on appréhendait une nouvelle émotion du peuple, qui se doutant de quelque chose s'était déjà assemblé en foule autour de l'édifice du bain, le préfet fit rompre sans bruit le treillis d'une fenêtre, par où l'on fit sortir l'évêque secrètement, pour le conduire dans le palais qui était proche. De là on le jeta dans un vaisseau que l'on tenait tout prêt pour l'enlever et le mener à Thessalonique, ce qui fut exécuté avec beaucoup de diligence. On lui permit d'abord, sans lui fixer le lieu de son exil, d'aller où il voudrait dans l'Illyrie et dans les autres provinces de l'Occident, mais on lui défendit de passer en Orient sans un ordre exprès de l'empereur.

Pendant qu'on enlevait ainsi le saint évêque, le préfet Philippes sortit du bain, parut en public environné de soldats, et il marcha droit à l'église menant avec lui dans son chariot Macédonius qui s'était trouvé comme sorti tout-à-coup de la machine d'un théâtre. Les soldats marchaient autour d'eux, l'épée à la main; et le peuple tant catholique qu'arien voyant qu'ils allaient droit à l'église, y accourut en grande hâte, chacun voulant s'en saisir le premier. L'église se trouvant remplie en un instant, on y vit une étrange confusion lorsque le préfet en approcha avec Macédonius. Car les soldats poussant le peuple avec violence pour faire place, on était obligé de se jeter l'un sur l'autre. Cela ne suffisait pas encore pour ouvrir un passage; et comme le peuple trop pressé ne pouvait reculer, les soldats s'imaginèrent qu'il résistait exprès pour les empêcher d'entrer, et se mirent à frapper la foule à coups d'épée, de sorte qu'il y mourut, à ce qu'on prétendait, plus de trois mille personnes, les unes tuées par les soldats, les autres écrasées ou étouffées dans la presse. Après ce carnage, Macédonius fut élevé sur le siége épiscopal de Constan-

Digitized by Google

tinople par une suite de la même violence ; et il y parut plutôt comme un tyran que comme un pasteur.

Saint Paul ne jouit pas longtemps de la liberté que ses ennemis semblaient lui avoir laissée de se choisir lui-même un lieu d'exil dans les provinces de l'empire d'Occident. On le fit arrêter et on l'envoya chargé de chaînes, premièrement à Singares en Mésopotamie qui était le théâtre de la guerre entre les Romains et les Perses. De là il fut transféré à Emèse en Syrie, et enfin à Cucuse, petite ville d'un climat fort rude, située dans les déserts du mont Taurus, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, fameuse par cet exil et depuis encore par celui de saint Jean Chrysostome, l'un des plus célèbres successeurs de notre Saint. Là ses ennemis l'enfermèrent dans un lieu étroit et obscur, où ils le laissèrent sans lui donner à manger, espérant qu'il y mourrait de faim. Mais ayant trouvé au bout de six jours qu'il respirait encore, ils l'étranglèrent et publièrent qu'il était mort de maladie. Cette cruauté fut si publique que tous les habitants de la ville en furent témoins. Philagre vicaire du préfet du prétoire qui était sur les lieux lorsque la chose arriva et entièrement dévoué aux ariens, fâché peut-être de ne l'avoir pas fait mourir lui-même, raconta depuis à plusieurs personnes comment toute l'affaire s'était passée, entre autres à Sérapion évêque de Tmuis, et à quelques autres amis de saint Athanase qui témoigne l'avoir appris d'eux-mêmes. Les uns mettent cette mort à la fin de l'année 350, et d'autres au commencement de la suivante.

On remarqua que la vengeance divine suivit de près le préfet du prétoire Philippes, qui était le principal auteur de la mort, comme de l'exil de notre Saint. Car avant la fin de l'année, il fut honteusement dépouillé de sa charge : se voyant réduit à l'état d'un simple particulier banni de son pays, n'attendant que l'heure où on devait lui annoncer l'arrêt de mort, il demeura exposé aux insultes de tout le monde, accablé d'afflictions, et il périt misérablement au milieu de ses frayeurs. La justice divine s'étendit jusqu'à son fils Simplice qui fut condamné à un exil perpétuel, huit ans après, comme coupable d'avoir consulté les démons pour parvenir à l'empire.

Digitized by Google

Dieu ayant délivré saint Paul des misères de la vie pour le couronner dans le ciel, après tant de combats soutenus pour lui, n'abandonna point sa mémoire à la discrétion de ses ennemis, quoiqu'il parut les laisser triompher pour un temps aux yeux des hommes. Il permit que l'on allât relever son corps à Cucuse et qu'on l'apportât à Ancyre en Galatie, peut-être parce que les ariens étant toujours les maîtres dans la ville impériale, il aurait été à craindre qu'ils n'exerçassent encore leurs hostilités sur lui après sa mort. Quoi qu'il en soit, ce fut d'Ancyre que le grand Théodose ayant rétabli la religion catholique dans l'empire, et s'étant informé de la vie et de la mort de ce saint Prélat, qui en avait été le défenseur, fit venir son corps à Constantinople. On rapporte que ce fut vers la fin du concile œcuménique, au mois d'août de l'an 381, trente ans environ après la mort du Saint.

Nectaire qui venait d'être fait évêque de Constantinople, et tous les prélats qui se trouvèrent alors dans la ville le reçurent avec le chant des psaumes et les solennités dont on accompagnait ordinairement les funérailles les plus pompeuses. On le porta comme en triomphe par le milieu de la ville et on le mit dans l'église de la Paix, où l'on savait que ce Saint avait tenu quelque temps son siége. On y passa la nuit en prières publiques : et le lendemain on le porta avec la même solennité dans l'église que Macédonius avait bâtie et que Théodose avait donnée aux catholiques. Ce fut là qu'on le mit dans un tombeau qui lui avait été préparé avec une cérémonie à laquelle furent présents les prélats du concile, le clergé de la ville, l'empereur même et le peuple. Cette église porta depuis le nom de ce saint Évêque ; ce qui fit croire longtemps après à diverses personnes mal informées que le corps de l'Apôtre saint Paul reposait dans ce lieu.

Les Grecs envoyèrent en France vers l'an 1266 la tête de saint Paul qu'ils voulurent faire passer pour celle de cet Apôtre. C'est ce qui obligea le Pape Clément IV d'écrire pour détromper la cour sur cette erreur : et Baronius croit que c'était celle de saint Paul de Constantinople, évêque et martyr sous les ariens. Dès l'an 1222 on avait fait de Constantinople à Venise une translation du corps de saint Paul dans le monastère de Saint-Georges-le-

Digitized by Google

Grand, où l'on en a fait depuis la fête le 21 mai. Mais il paraît que c'était le corps d'un autre Martyr de même nom, dont la principale fête est marquée au 8 juillet. Pour ce qui est de celle de notre saint Évêque qui est honoré dans toute l'Église comme un martyr, elle se fait chez les Latins le 7 juin, jour auquel la plupart des Martyrologes en font mention avec éloge. Les Grecs la font le 6 septembre et le 6 novembre, ce qu'ont imité les Russes ou Moscovites. Quant au vrai corps de saint Paul de Constantinople, il fut apporté à Venise, l'an 1226, non dans l'église de Saint-Georges, mais dans celle de Saint-Laurent où sont des religieuses de Saint-Benoît. Ce saint Corps y fut retrouvé le 10 avril de l'an 1493, il s'en fit une translation le 1er mai, puis une autre qui fut aussi célèbre le 2 février de l'an 1617. (BAILLET.)

SAINTE POTAMIENNE LA JEUNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Le bienheureux Isidore, administrateur de l'hôpital d'Alexandrie, me fit, dit Pallade, le récit d'une histoire qui mérite sans doute de passer jusqu'aux siècles à venir. Il la tenait du grand saint Antoine, qui la racontait à ceux qui le venaient voir.

Il y avait à Alexandrie une fort belle esclave, nommée Potamienne. Elle servait un homme fort débauché, qui tenta inutilement toutes sortes de voies pour la corrompre. Lorsqu'il se vit rebuté, et hors d'espérance d'obtenir ce qu'il demandait, il passa en un instant d'un excès d'amour dans un excès de fureur, et résolut de la perdre. Il la livra pour ce sujet entre les mains du gouverneur d'Alexandrie, qui était pour lors Aquila, l'accusant d'être chrétienne et de faire plusieurs imprécations contre le gouvernement et contre la personne des empereurs, à cause de la persécution qu'on faisait aux chrétiens. Il promit en même temps une grosse somme d'argent à ce gouverneur pour le porter à seconder sa passion en quelque manière que ce pût être, le priant que, s'il la pouvait persuader de consentir à son désir, il ne lui fît aucun mal ; mais que si elle persévérait dans sa dureté, il la fît punir du dernier supplice, afin qu'elle ne triomphât pas plus longtemps de son amour et de son désespoir.

Digitized by Google

Cette généreuse fille fut donc conduite devant le tribunal du gouverneur, et l'on usa de tous les artifices imaginables pour la surprendre. On la tourmenta ensuite en mille manières différentes. Mais ni toutes les caresses trompeuses de son ennemi, ni les plus horribles supplices ne purent ébranler sa fermeté. Le juge, devenu plus furieux par la constance de la Sainte, s'avisa d'un supplice plus cruel encore que tous les autres, qui fut de faire remplir de poix une grande chaudière, sous laquelle il fit allumer un grand feu, et quand cette poix fut toute bouillante, il lui dit d'un ton fier et impitoyable : Va, obéis à la volonté de ton maître, ou si tu refuses de lui obéir, sache que je te ferai jeter dans cette chaudière ardente. Potamienne lui répondit sans s'émouvoir : A Dieu ne plaise qu'il y ait jamais un juge assez injuste pour me commander de consentir à des désirs déréglés et impudiques ! Le gouverneur, ne se possédant plus, commanda sur-le-champ qu'on la dépouillât et qu'on la jetât dans la chaudière.

La Sainte dit au juge : Si vous avez résolu de me faire souffrir ce tourment, je vous conjure par la vie de l'empereur, pour qui vous avez de la crainte et du respect, de ne me point faire dépouiller ; mais de commander plutôt qu'on me descende peu à peu dans cette chaudière, afin que vous puissiez connaître quelle est la grâce de la patience que j'ai reçue de Jésus-Christ, qui est le Dieu que vous ignorez. On la mit donc d'abord par les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu, et comme insensiblement, durant trois heures, jusqu'à ce qu'y étant plongée jusqu'au cou, elle expira. (Drouet de Maupertuy.)

SAINT VULPHE,

PÉNITENT.

Saint Vulphe naquit vers le milieu du VI^e^ siècle dans la ville de Rue en Ponthieu. Etant dans les Ordres mineurs, il se maria, et édifia toute la ville par ses vertus. Sa maison était si bien réglée, et son temps si entièrement occupé au travail et à la prière qu'on eût dit que sa famille, composée de sa femme et de trois filles, était consacrée à Dieu. Saint Riquier voyant sa piété et

Digitized by Google

l'estime dont il jouissait, l'engagea à demander le consentement de sa femme pour qu'il pût être ordonné prêtre, et il lui confia ensuite la paroisse de Rue. Mais ayant eu la faiblesse de revenir auprès de sa femme après leur séparation, saint Vulphe eut tant de regret de sa faute qu'il fit le pèlerinage des saints Lieux, arrosant de ses larmes les sanctuaires de la Palestine pour apaiser la colère de Dieu. A son retour, il se retira, de l'aveu de saint Riquier, dans un désert voisin de l'abbaye de Centule, où il passa de longues années dans les jeûnes et les austérités les plus grandes, ne mangeant et ne dormant presque pas. Dieu le récompensa de sa pénitence par le don des miracles, qui attira auprès de lui une foule de malades et d'affligés. Il mourut le 7 juin, vers l'an 630. On conserve une partie de son corps à la cathédrale d'Amiens et dans l'église de Rue.

SAINT MERIADEC,

ÉVÊQUE DE VANNES.

Saint Meriadec descendait de Conan-Meriadec, premier roi de la Bretagne; il naquit au commencement du VII^e^ siècle et fut élevé dans le palais, où il édifiait tout le monde. La prière, l'audition de la Messe, de la parole de Dieu, la fréquentation des Sacrements et l'exactitude à remplir ses fonctions furent autant de bons exemples qu'il donna aux courtisans.

Cinq ans après il partit, au grand regret du prince qui le récompensa libéralement de ses services. De retour chez son père, il refusa de brillants partis, et déclara qu'il voulait se consacrer à Dieu. Il triompha de la résistance des auteurs de ses jours et reçut les ordres, y compris le sacerdoce, de saint Hingueten, évêque de Vannes. On lui donna tant de bénéfices, qu'il était l'ecclésiastique le plus riche du royaume; mais il vivait très-frugalement de son patrimoine et distribuait tout le reste aux malheureux.

Pour ne s'occuper que de la grande affaire du salut, il résolut de quitter le monde, comme il avait fui la cour et le mariage. Ses parents, le roi et les principaux seigneurs se liguèrent en vain pour le retenir; l'amour de Dieu l'emporta. Il se démit de tous

Digitized by Google

ses bénéfices entre les mains de l'évêque, vendit ses biens dont il donna le prix aux pauvres, et se retira au château des Salles en Perret, d'autres disent dans une solitude de la paroisse de Stival, à mille pas du château de Pontivy. Il y fit bâtir une chapelle et tout auprès une cellule, où il se renferma avec un clerc qui le servait et lui répondait la messe. Il était simplement vêtu, il vivait très-sobrement, passant le temps à prier, à lire l'Écriture Sainte, à donner des conseils à ceux qui le consultaient sur les affaires du salut. Il se prosternait souvent le jour et la nuit pour adorer le Tout-Puissant. Sa sainteté était si connue de toute la Bretagne, qu'on venait de partout s'édifier auprès de lui. Il partageait avec les indigents le pain qui suffisait à peine à sa nourriture. Ses parents le visitèrent, les uns pour applaudir à sa détermination, les autres pour l'arracher à sa retraite. Un d'eux, seigneur de l'endroit, vint aussi et fit des offres au pieux solitaire. Il rejeta tout ce qu'on lui proposait pour lui-même, et sollicita pour le bien public la cessation des brigandages que des malfaiteurs multipliaient dans les environs. Son noble parent y trouvait des difficultés. Il s'en chargea, et par ses prières et ses représentations, il gagna ou éloigna les voleurs. En retour de ce service, il demanda trois foires pour favoriser le commerce du pays. Le seigneur du lieu les accorda avec l'approbation du roi, qui les fit annoncer dans tous ses États. La Bretagne donna mille bénédictions à l'auteur de ces deux bienfaits.

En 659, à la mort de saint Hingueten, le clergé et le peuple s'accordèrent à choisir Meriadec pour occuper le trône pontifical de Vannes, et députèrent quatre chanoines pour le lui annoncer. L'humble cénobite rejetait ce fardeau. Les commissaires qui avaient ordre de l'amener de gré ou de force, l'enlevèrent et le conduisirent à la ville épiscopale. Vaincu par les instances de toute la population, il fut consacré. Il ne changea rien à l'austérité de sa vie ; mais, rempli de plus en plus de charité pour tous les misérables, il montra qu'il n'avait accepté la houlette, qu'afin d'être le nourricier, le docteur, le consolateur, le père de son troupeau. Zélé pour le soulagement des maux du corps, il l'était encore plus pour sauver les âmes. Il se fit un devoir aussi essen-

Digitized by Google

tiel de l'édification que de la sainteté. Muni du saint Viatique, il mourut le 6 juin 666, en disant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. »

Saint Meriadec est le patron de plusieurs églises de Bretagne.

SAINT LIÉ,

MARTYR.

Saint Lié (Lœtus) était, avant la Révolution, honoré comme Martyr, dans la paroisse de Savins, entre Provins et Donnemarie en Montois. On ignore dans quel siècle il a vécu ; on sait seulement que c'était un jeune homme d'une grande beauté, mais d'une vertu plus grande, qui, n'ayant pas voulu consentir aux criminels désirs d'une personne de sa famille, fut massacré par ses ordres. Ce Martyr de la chasteté fut sans doute illustré par Dieu de plusieurs miracles ; car son corps était vénéré dans une châsse de l'église de Savins, qui fait maintenant partie du diocèse de Meaux.

SAINTE EUGÉNIE, VULGAIREMENT SAINTE OUINE,

VIERGE.

Cette Sainte vivait au VIIe siècle dans la ville du Mans. Elle fut enterrée dans la crypte de l'église de Saint-Victeur, près de l'abbaye de Saint-Julien-du-Pré, et Dieu honora sa tombe de plusieurs miracles. On la fêtait le 7 juin, selon le P. Artus du Moutier. On l'invoque contre la surdité. Son nom était Eugénie, d'où l'on a fait sainte Ouine, comme de Eugendus on a fait saint Oyend.

SAINT AVENTIN,

SOLITAIRE ET MARTYR.

Saint Aventin vivait au VIIe siècle dans la vallée de Larboust. Lorsque les Sarrasins envahirent la France, il quitta son ermitage pour ramener à la foi et aux mœurs chrétiennes les peuples qu'ils corrompaient. Les Sarrasins furieux de ses prédications, l'enfermèrent dans une tour, d'où il sortit intrépidement en se jetant du haut en bas, après avoir invoqué l'assistance de Dieu. Il reprit ses prédications, jusqu'à ce qu'un musulman lui tranchât

Digitized by Google

la tête. Son corps fut enterré dans la vallée, où trois siècles après une voix du ciel le fit découvrir. Saint Bertrand, évêque de Comminges, alla le reconnaître, et lui fit bâtir une très-belle église, qu'il consacra. Il s'y fit un très-grand nombre de miracles, qui attirent des pèlerins de l'Espagne même.

Saint Aventin est invoqué dans les épidémies qui déciment les bestiaux. On rapporte qu'il avait guéri un ours qui lui avait présenté sa patte transpercée par une épine.

LES SAINTS MARTYRS DE CORDOUE,

SAINT WALABONZE, SAINT HABENCE, SAINT PIERRE, SAINT WISTREMOND, SAINT SABINIEN ET SAINT JÉRÉMIE.

Dans la sanglante persécution que le roi des Sarrasins Abderrama ou Habdarraghman, excita contre les chrétiens l'an 851 à Cordoue, qui était le siége de son royaume en Espagne, on admira entre les autres vertus des Martyrs, le courage et la fidélité de Pierre, de Walabonze, de Sabinien, de Wistremond, d'Habence et de Jérémie, de la mort desquels saint Euloge qui fut le témoin et quelques années après le compagnon de leur martyre, nous a donné une relation historique.

Pierre était prêtre et Walabonze diacre, le premier natif d'Ecija autrefois Astygi, ville épiscopale d'Andalousie, le second de Niebla autrefois Élepla dans la même province. Tous deux étaient venus dès leur jeunesse à Cordoue, pour faire leurs études. L'amour de la vertu et le désir de se garantir de la corruption du siècle, les avait fait ensuite retirer auprès d'un grand serviteur de Dieu nommé Frugel, qui était supérieur des religieuses de Sainte-Marie-de-Cuteclar, village près de Cordoue au couchant. Et sous la discipline d'un tel maître, ils se rendirent habiles dans l'intelligence des saintes Écritures, et fort experts dans les exercices de la piété chrétienne. Sabinien était de Frognan, village du territoire de Cordoue, du côté des montagnes, et il s'était consacré à Dieu dans un monastère du diocèse où il menait depuis plusieurs années la vie d'un parfait religieux. Wistremond était un jeune homme d'Ecija, comme le prêtre Pierre, et nouvelle-

Digitized by Google

ment profès dans l'abbaye de Saint-Zoïle d'Armilate, située dans les montagnes désertes, du côté du septentrion à douze lieues environ de Cordoue, où était aussi Sabinien dont nous venons de parler. Habence était de l'une des bonnes familles de la ville de Cordoue même, et avait quitté tous les avantages qu'il possédait dans le monde pour embrasser la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Christophe, qui était au midi de la ville sur la rivière de Bétis maintenant Guadalquivir. Il y vivait renfermé dans une méchante cellule où l'on ne trouvait que les incommodités et les horreurs d'une triste prison. Il portait sur sa chair un cilice qui était raide de lames et de verges de fer. Il ne voyait personne hors de son monastère et ne se laissait voir que par une petite fenêtre à ceux qui venaient lui rendre visite. Jérémie né pareillement à Cordoue de parents riches et qualifiés, avait vécu assez longtemps dans le monde, mais d'une manière irréprochable, servant Dieu avec toute sa famille dans une piété exemplaire. Il avait employé une grande partie de son bien, du consentement de toute sa parenté, à fonder un monastère pour des hommes et un autre pour des religieuses près du village de Tabane, à deux lieues et demie de Cordoue vers le Nord. Il s'était retiré dans l'un avec ses fils, et sa femme Élisabeth dans l'autre avec ses filles : et les uns et les autres y servaient Dieu depuis plusieurs années avec beaucoup de zèle et de pureté.

Ces six serviteurs de Dieu se trouvant à Cordoue lorsque l'on voulait y forcer les chrétiens de renoncer la foi de Jésus-Christ, pour embrasser le mahométisme, se sentirent animés à la défense de leur religion, par l'exemple des Martyrs, Isaac et Sance, dont l'un avait souffert la mort le troisième jour de juin et l'autre deux jours après. Ils déclarèrent généreusement au juge qui les avait condamnés, qu'ils se sentaient coupables du même crime, et qu'autant ils avaient d'amour et de soumission pour Jésus-Christ, autant ils avaient d'horreur et de mépris pour Mahomet, qu'ils ne pouvaient regarder que comme le précurseur de l'Antechrist. Le juge, voyant que tous lui tenaient le même discours ne porta qu'une même sentence de mort contre tous, et il ordonna qu'ils auraient la tête coupée. Mais étant plus irrité contre

Digitized by Google

le bienheureux vieillard Jérémie, à cause de quelques discours libres dont il s'était servi dans la remontrance qu'il lui avait faite, il voulut qu'avant qu'on lui fît subir le dernier supplice, on lui déchirât le corps à coups de fouets. Il mourut au milieu de ce tourment, auquel son grand âge et ses infirmités n'avaient pu résister longtemps.

Les cinq autres étant conduits au lieu de l'exécution, s'encourageaient mutuellement et se conviaient comme à un grand festin. Le prêtre Pierre et le diacre Walabonze furent exécutés les premiers et les trois autres ensuite. Ce qui arriva le dimanche 7 juin de l'an 851. On attacha les six corps des Martyrs à des pieux, et après quelques jours d'exposition on les brûla et on jeta leurs cendres dans la rivière. Le Martyrologe d'Usuard et le Martyrologe romain en font mention au jour de leur mort.

Quatre jours auparavant le bienheureux Isaac, dont nous avons parlé, avait aussi glorieusement consommé son martyre. Il était né à Cordoue, de l'une des plus nobles et des plus riches familles de la ville. Il avait été élevé par ses parents dans les sciences humaines et ecclésiastiques avec un soin très-particulier, et s'était rendu habile dans la langue des Arabes ou Sarrasins, et dans la connaissance même de leurs affaires. De sorte qu'il avait exercé dans la ville la charge de syndic avec beaucoup de réputation. Touché de Dieu dans le degré le plus florissant de sa fortune, il avait tout abandonné pour l'aller servir dans le monastère de Tabane, fondé par le bienheureux Jérémie comme nous l'avons vu. Ils étaient cousins-germains, enfants des deux frères, mais Isaac était beaucoup plus jeune.

Ce fut à ce changement fait de la main de Dieu, que l'on appliqua les prodiges qui, selon saint Euloge, avaient paru à son sujet durant la grossesse de sa mère et dans son enfance. Il parut lui-même dans la nouvelle vie qu'il embrassa sous la discipline de l'abbé Martin, frère d'Elisabeth, femme du bienheureux Jérémie, un prodige de mortification et d'humilité. Il n'y avait encore que trois ans qu'il était retiré dans ce monastère, lorsque la Providence divine lui ouvrit le champ du combat auquel il s'était préparé. Le faux prophète Mahomet déclara de nouveau la guerre

Digitized by Google

à Jésus-Christ dans Cordoue, où le roi des Sarrasins et ses ministres prétendaient éteindre les restes de la religion chrétienne, et faire régner la leur. On vit à cette épreuve combien Dieu avait encore de serviteurs fidèles et zélés, dans un pays qui gémissait d'ailleurs sous la domination des infidèles. Plusieurs accoururent tant de la ville que de la campagne, au tribunal des juges, pour confesser hautement la foi de Jésus-Christ et tâcher de profiter d'une occasion si favorable pour la défendre et la sceller de leur sang. Isaac y parut des premiers, et son exemple fit une impression merveilleuse sur tous les autres.

Ayant entendu de la bouche du juge même, ce que les Sarrasins croyaient de Mahomet, et ce qu'ils en voulaient faire croire aux chrétiens, il lui fit une répartie en arabe et lui découvrit si clairement les fourberies et les mensonges de cet imposteur, que ce juge ne pouvant retenir sa colère, ni répondre, ni faire autre chose que pleurer, il donna un soufflet au Saint de toute sa force. Isaac sans s'émouvoir continua toujours de défendre la vérité de la religion de Jésus-Christ, et de faire voir la fausseté et l'infamie de celle de Mahomet.

Le juge le fit mettre en prison et alla informer le roi de ce qui s'était passé. Ce prince le condamna à mort sur-le-champ. Il fit attacher son corps à un gibet la tête en bas. Il servit de spectacle à toute la ville pendant quelques jours, au bout desquels on le mit au feu avec ceux des autres Martyrs, et l'on jeta leurs cendres dans la rivière. Sa mort arriva le 3 juin de l'an 851. Usuard qui vivait dès lors, ne manqua point de le mettre quelques années après dans son Martyrologe avec plusieurs autres dont saint Eulogе avait décrit le martyre. Il a été suivi par la plupart des autres.

SAINT GODESCALC, SAINT EBBON ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Sous le règne de l'empereur Henri le Salique, Gneus et Anatrog, l'un et l'autre idolâtres, et Uton, fils de Missiwoi, lequel croyait en Jésus-Christ sans pratiquer l'Évangile, étaient princes des Vinules, des Slaves et des Vandales ; mais ils payaient un tribut

Digitized by Google

annuel à l'empereur. La crainte qu'ils avaient de s'attirer sur les bras les armes de Henri le Salique, de Canut le Grand, roi de Danemarck, et de Bernard, duc de Saxe, contint longtemps ces barbares dans le devoir.

Uton s'étant rendu odieux par ses cruautés, un Saxon lui ôta la vie en le massacrant. Godescalc son fils, qu'un évêque de Gothie, nommé aussi Godescalc, avait fait élever en chrétien dans le monastère de Lumburg, apostasia et se joignit à Gneus et à Anatrog pour venger la mort de son père sur les Saxons. Il harcela longtemps ces peuples, et fit diverses incursions dans leur pays, mais à la fin il fut fait prisonnier par le duc Bernard, qui le retint plusieurs années en prison. Il recouvra cependant la liberté; mais les domaines qu'il avait chez les Slaves étaient alors occupés par Ratibor, prince puissant. Il se retira donc parmi les Danois, à la tête de ceux des Slaves qui étaient attachés à son parti.

Quelque temps après, il fut converti par un Saxon, qui le gagna entièrement à Jésus-Christ. Le roi Canut ou Knut l'employa utilement dans les guerres qu'il fit aux Norwégiens; il voulut aussi qu'il fût de l'expédition d'Angleterre, et qu'il partît pour ce royaume avec Suénon son neveu, qui depuis monta sur le trône.

Les exploits de Godescalc le rendirent si agréable au roi de Danemarck, qu'il lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Canut et de ses enfants, il quitta l'Angleterre, soumit tout le pays des Slaves et força une partie des Saxons à le reconnaître pour maître, et à lui payer un tribut annuel.

Ses victoires effrayèrent tellement ses ennemis, qu'il régna plusieurs années en paix. Adam de Brême dit, en parlant de lui, qu'il fut le plus puissant de tous les princes qui eurent la souveraineté parmi les Slaves; mais il surpassa ses prédécesseurs en prudence et en courage; il les surpassa encore après sa conversion, en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il remplit ses États d'un grand nombre d'églises, et y fit venir des missionnaires qui portèrent le flambeau de la foi chez la plupart des idolâtres qui étaient soumis à sa domination, comme les Wagires, les

Digitized by Google

Obotrides, les Polabinges, les Linoges, les Warnabes, les Chissines et les Circipanes, qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne depuis l'Elbe jusqu'à Mecklembourg; il fonda aussi des monastères à Aldinbourg, à Lubeck, à Magdebourg, etc. Il honorait comme son père l'archevêque de Hambourg, et souvent il allait faire ses dévotions dans l'église métropolitaine de cette ville.

Entre les missionnaires qui travaillèrent avec le plus de succès à exécuter les projets du vertueux prince, Helmold donne la première place à Jean né en Écosse, qu'Albert, archevêque de Hambourg, envoya prêcher l'Évangile aux Mecklembourgeois. Il parcourut tous les états de Godescalc, et baptisa un grand nombre d'idolâtres. Souvent Godescalc expliquait au peuple, en langue sclavone, les discours et les instructions des prédicateurs.

Tant que l'empereur Henri II régna, les Slaves, les Bohèmes et les Hongrois n'osèrent remuer; mais les barbares profitèrent de la jeunesse de son fils, qui lui succéda à l'âge de huit ans, ils prirent les armes, et se révoltèrent en plusieurs endroits.

Bernard, duc de Saxe, qui régnait depuis quarante ans, mourut peu de temps après l'empereur Henri II. Ses deux fils Ordulfe et Herman partagèrent entr'eux ses états. Le premier, qui prit le titre de duc de Saxe, était bien inférieur à son père en courage et en capacité pour le métier de la guerre.

Cinq ans après, les Slaves ou Vandales, qui habitaient vers le pays que nous appelons aujourd'hui la Wagrie et le duché de Mecklembourg, se révoltèrent à cause de leur attachement opiniâtre au paganisme. Leur révolte commença par la mort de Godescalc, le Machabée des chrétiens; ils le massacrèrent dans la ville de Lenzin le 7 juin 1066. Ils saisirent en même temps le saint prêtre Ebbon appelé aussi Sippon, qu'ils poignardèrent sur un autel où ils l'avaient étendu.

Tous les historiens du nord s'accordent à dire que Godescalc et Ebbon furent mis à mort par un effet de la haine que les barbares avaient pour la religion chrétienne. Les Chartreux de Bruxelles les ont placés l'un et l'autre parmi les Martyrs que

Digitized by Google

l'Église honore en ce jour, dans leurs additions au Martyrologe l'Usuard.

Henschénius ne doute point que Godescalc et ses compagnons n'aient été autrefois honorés dans plusieurs églises du nord, dont es calendriers, les titres et les monuments ont été détruits ou perdus par une suite du changement de religion.

SAINT ROBERT,

ABBÉ DE NEWMINSTER.

Robert né dans le diocèse d'Yorck en Angleterre, reçut de ses parents une éducation si sérieuse et si chrétienne, que méprisant les jeux et les légèretés dont on a coutume d'amuser les enfants, il ne connaissait point d'autre divertissement que l'étude et les exercices de piété. Sa vertu et sa doctrine, surtout la connaissance qu'il avait acquise de l'Écriture Sainte, le firent ordonner prêtre lorsqu'il en eut l'âge, et il fut aussitôt pourvu d'une cure dans son pays. Mais l'amour de la solitude et le désir de vaquer uniquement aux soins de son salut, le firent renoncer à la charge des âmes et quitter sa cure pour embrasser la vie religieuse. Il entra dans le monastère de Wittebi autrefois Streneshal, de l'Ordre de Saint-Benoît au même diocèse, mais n'y ayant pas trouvé peut-être toute la régularité qu'il souhaitait, il en sortit pour chercher ailleurs quelque chose de plus parfait. Il entra dans le monastère de Notre-Dame d'Yorck, et peu de temps après, il se joignit à douze religieux qui s'en retirèrent sous la conduite du bienheureux Richard, prieur de la maison, et sous l'autorité de l'archevêque Turstin, pour aller vivre ailleurs dans une plus fidèle observance de leur Règle. Ce Prélat leur ayant bâti un monastère appelé des Fontaines, dans la vallée de Scheldall, les mit sous l'institut de Cîteaux, et leur donna Richard pour abbé. Robert eut part à toutes les persécutions que lui firent l'abbé et les religieux de Notre-Dame d'Yorck, qui s'opposèrent à ce nouvel établissement. Il fut un modèle de patience, d'humilité, de pénitence, de retraite pour cette communauté naissante. Il était ardent au travail, fervent dans la prière, assidu à la lecture et à la méditation des Livres saints, sage dans ses conseils,

Digitized by Google

éloquent et agréable dans ses discours. Sa vertu lui acquit tant de réputation, que cinq ans après sa profession dans le monastère des Fontaines, il fut choisi pour être le premier abbé de Newminster ou du nouveau monastère qu'un seigneur du pays, nommé Ranulphe de Merlai, faisait bâtir dans le diocèse d'Yorck près de Morpeth. Il y entra l'an 1138, avec douze Religieux choisis que lui donna le bienheureux Richard, et l'on peut assurer que les vertus qu'il y porta, furent les principaux fondements, qui donnèrent de la stabilité à ce saint édifice. Il ne se mit à la tête de ses frères, que pour marcher le premier dans les voies de la perfection et en aplanir les difficultés par ses travaux, persuadé qu'il devait les conduire autant par ses exemples que par ses instructions. Son abstinence était si exacte qu'il sortait toujours de table sur sa faim, et qu'il passait tous les Carêmes au pain et à l'eau, mais il faisait distribuer aux pauvres tout ce qu'il se retranchait. Un jour d'après Pâques qu'il était dégoûté jusqu'à ne pouvoir manger d'aucune des viandes de la communauté, il dit au Frère qui servait au réfectoire et qui voulait remédier à son dégoût, qu'il n'avait appétit à rien ; que néanmoins s'il avait du pain d'avoine avec du beurre, il croyait qu'il en pourrait bien manger. Le Frère lui en apporta ; mais Robert se souvenant de l'exemple de David qui ne voulut point boire d'une eau qu'il avait désirée avec trop d'ardeur, et faisant réflexion qu'il avait accordé quelque chose à la sensualité, eut honte de lui-même. Il ne voulut point toucher au pain ni au beurre, et il le fit distribuer aux pauvres qui étaient à la porte du monastère, résolu de faire servir son dégoût à la punition de sa cupidité. Il paraît par cet exemple, que le pain d'avoine était un mets délicieux auprès de celui dont on usait dans son monastère ; d'où l'on peut juger jusqu'où allait l'austérité de ces martyrs de la pénitence.

La bénédiction que Dieu donna aux soins et aux travaux du saint Abbé de Newminster, fit augmenter sa communauté de telle sorte, qu'il se vit engagé à faire une nouvelle colonie de son Ordre, et il bâtit une maison religieuse nommée Pipinelle ou Rivebelle, dans le comté de Northampton. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, qui vivait alors, était l'ornement de l'Église en ce

Digitized by Google

siècle, et le principal appui de l'Ordre de Cîteaux, qui n'avait pas encore cinquante ans d'institution. Dieu avait formé entre notre Saint et lui une liaison très-étroite de charité, mais ayant permis que saint Robert fût calomnié par quelques méchants moines, qui firent naître quelques soupçons de sa pureté sur ce qu'il voyait de temps en temps une dame qu'il avait convertie et qu'il conduisait dans la pénitence, il prit le parti de venir en France se réfugier à Clairvaux. Saint Bernard, convaincu de son innocence avant que de l'entendre, le consola par des discours pleins de force et d'onction, et le renvoya résolu de continuer à tout souffrir et à tout faire pour Celui auquel seul il avait intérêt de plaire. On prétend qu'il se rendit si agréable à Dieu, qu'outre les grâces qui lui étaient nécessaires pour sa sanctification et celle de ses Religieux, il en reçut aussi diverses autres faveurs gratuites, comme le don de discerner les esprits, de prédire ou de pénétrer dans l'avenir, et de faire même des choses extraordinaires hors du cours de la nature. Il gouverna son monastère de Newminster pendant l'espace de vingt-et-un ans, avec une exactitude et une conduite toujours uniformes, et veilla de même sur celui de Rivebelle et sur un troisième, dont il était aussi le Fondateur. S'étant acquitté de son ministère avec une entière fidélité, il finit heureusement sa carrière le 7 juin de l'an 1159, et alla recevoir la récompense éternelle de ses travaux.

LE BIENHEUREUX ANGE DE VERBOSA,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Ange de Verbosa naquit en Bosnie, aujourd'hui province de la Turquie européenne, de parents nobles, mais schismatiques. Son éducation avait été très-soignée, et il avait avancé dans la connaissance des sciences humaines, lorsque saint Jacques de la Marche vint prêcher en Dalmatie et dans les contrées voisines.

Jean avait un excellent caractère, des mœurs pures et un grand fond de candeur, joint à un esprit fort juste ; en sorte, qu'ayant entendu saint Jacques exposer les vérités de la foi catholique, il ne tarda pas à reconnaître la vraie Église et à s'y

Digitized by Google

réunir. Non-seulement il fut les prémices de la mission du bienheureux saint Jacques, et devint son premier novice dans ces contrées, mais mettant à profit les leçons de cet habile maître et déployant en faveur de la religion les rares talents qu'il avait reçus du Ciel, il remplit de la manière la plus édifiante les fonctions de missionnaire.

Le Seigneur couronna ses premières prédications par les conversions les plus nombreuses et les plus frappantes, et surtout par celles des personnes qui lui étaient le plus chères. Son père et sa mère rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique, et leurs familles entières suivirent cet exemple.

Des progrès si rapides alarmèrent les ennemis de l'Eglise, qui résolurent de les arrêter par un crime. Ils présentèrent au Prédicateur un breuvage empoisonné ; mais lui, plein de confiance en Dieu, fit le signe de la Croix sur le poison, l'avala en leur présence, et n'en reçut aucune incommodité ; ce prodige devint le motif de nouvelles conversions.

La Bosnie se voyait sur le point d'être purgée des erreurs des manichéens et des autres hérésies dont elle avait été infectée, lorsque, par un secret jugement de Dieu, elle tomba sous la domination des Turcs. Dans cette circonstance critique, Ange ne consulta que son zèle et n'envisagea que le danger qu'allaient courir les chrétiens de la Bosnie, sous un prince infidèle ; il leur conseilla à tous d'abandonner leur pays et de le suivre jusque dans les Etats de quelque souverain catholique.

Un conseil si hardi et donné à tant de monde, fut bientôt divulgué, et le Grand-Seigneur instruit de la désertion projetée et du nom de celui qui l'avait suggérée, voulut qu'il parût devant lui.

Frère Ange, interrogé par le Sultan en colère, pourquoi il essayait de lui enlever ses sujets, lui répondit : « C'est afin qu'ils puissent garder les commandements de Dieu. » Il semblait qu'une réponse aussi peu ménagée dût être l'arrêt de sa mort, mais Dieu protégeait son Serviteur, et mit tant de sagesse dans ce qu'il dit au Sultan pour justifier son entreprise, qu'il en obtint pour lui la permission de continuer ses prédications, et pour

Digitized by Google

les chrétiens de la Bosnie le libre exercice de leur religion.

Après cet événement, Ange de Verbosa fit un voyage à Rome, d'où il apporta à ses compatriotes plusieurs faveurs spirituelles, que le Pape leur dispensa avec une bonté paternelle; puis il employa le reste de ses jours à travailler à leur salut et à sa propre sanctification.

Le temps des récompenses étant arrivé, son âme quitta la terre pour s'unir à Dieu dans l'éternité bienheureuse; ce qui arriva l'an 1498, le 7 juin, au couvent du Saint-Esprit de Foiniza, en Bosnie, où son corps repose.

La mort de cet excellent Religieux, non-seulement affligea les fidèles, qui le regardaient comme leur père; mais les mahométans mêmes, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer ses vertus, le regrettèrent. Malgré les préjugés dont ils étaient imbus, ils ne purent se défendre d'être frappés des prodiges qui la suivirent. Des possédés délivrés, des épileptiques guéris, divers malades subitement rétablis au tombeau de Frère Ange, parurent à plusieurs infidèles des motifs assez puissants pour les faire renoncer au mahométisme.

Dans la suite, le corps du Bienheureux fut relevé du cimetière commun; on le trouva sans aucune marque de corruption, et on le plaça dans un lieu dont l'accès est plus facile aux fidèles qui ont confiance en ses mérites.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE LOUP,

FRÈRE MINEUR.

Médina Sidonia, ancienne ville d'Espagne, dans l'Andalousie, vit naître au XVI^e^ siècle le bienheureux Alphonse Loup. Il s'était adonné de bonne heure aux études, et savait bien ce qu'il avait appris. Ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, il s'appliqua aux sciences, et fit de si rapides progrès dans la théologie, qu'il fut bientôt en état de la professer. Après avoir passé quelques années parmi les Observantins, il les quitta pour se joindre aux Réformés, et fut admis au couvent d'Almanza, de la province religieuse de Saint-Jean. Le désir de suivre un genre de vie plus austère, le porta à ce changement, et la conduite qu'il tint dans

Digitized by Google

la suite le manifesta. Alphonse devint chez les Mineurs réformés un modèle de ferveur, d'humilité et de patience. A l'oraison continuelle, il joignait un jeûne rigoureux ; le pain et l'eau étaient ses uniques aliments, encore s'abstenait-il souvent d'en user pendant trois jours consécutifs. Cependant Alphonse prêchait souvent et avec un succès marqué. Toute l'Espagne et l'Italie furent témoins des merveilles qu'il opérait par ses discours. Prêchant pendant un Carême à Salamanque, plus de huit cents écoliers de cette fameuse Université furent si touchés de ses exhortations, qu'ils renoncèrent aux désordres d'une vie licencieuse, pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-François. Ce fut toujours par le ministère de la parole, que notre Bienheureux parvint à faire rentrer plusieurs milliers de personnes des deux sexes dans la voie du salut, à faire cesser des dissensions, à détruire des haines invétérées, et à retenir des coupables sur le point de commettre des crimes médités ; en un mot on ne pouvait l'entendre, sans se sentir porté à la vertu, et ses paroles avaient toujours tant d'attrait pour la faire aimer, qu'on le regardait comme un autre saint Paul, et qu'on disait de lui communément : « C'est un Loup qui touche et qui flatte. »

La pratique la plus exacte des devoirs du chrétien et du parfait religieux, ne put le soustraire aux traits envenimés de ses ennemis que ses succès avaient rendus jaloux. Ils le calomnièrent auprès de ses supérieurs, qui prêtèrent l'oreille à des imputations vagues, et lui retirèrent ses pouvoirs de prêcher. Alphonse reçut cet affront sans murmurer, et peut-être que sa patience à l'endurer fit présumer qu'il le méritait. Cependant son innocence fut reconnue, et on lui rendit ses pouvoirs. Dans ces diverses situations il conserva une parfaite égalité d'âme, et aucun signe de tristesse ni de joie ne parut sur son visage. Sa grande tranquillité résultait de l'état de sa conscience. Après son rétablissement, il continua de prêcher avec le même zèle et avec le même fruit qu'auparavant, et il lui arrivait fréquemment de faire trois ou quatre prédications chaque jour. Au sortir de la chaire, il allait quêter de quoi subsister, et nous avons vu qu'il lui fallait peu pour vivre. Se trouvant à Rome à prêcher dans l'église de

Digitized by Google

Saint-Jacques, instituée principalement pour les Espagnols, il profita de la ferveur que ses sermons avaient excitée dans l'âme de ses compatriotes, pour les engager à établir une procession solennelle au jour de Pâques; ils entrèrent dans ses vues, et cette procession subsiste encore aujourd'hui. Plein d'amour et de compassion pour les pauvres, il semble qu'il communiquait ses sentiments à ses auditeurs, et ce fut à sa persuasion que plusieurs villes d'Italie fondèrent des hôpitaux.

La vie sainte d'Alphonse et la beauté de son caractère lui procurèrent les plus illustres amis dans les lieux où il séjourna : saint Pascal Baylon, en Espagne, et saint Félix de Cantalicé, à Rome, furent unis de la plus étroite amitié avec lui; le bienheureux Ange du Pas avait une si haute idée de ses vertus, qu'il disait que le Seigneur l'avait envoyé en Italie comme un autre Jonas à Ninive, pour y prêcher la pénitence.

Comme Alphonse Loup passait d'Andalousie en Catalogne, il aborda à Barcelone, qui en est la capitale, et y fut attaqué d'une paralysie. On le conduisit au couvent des Capucins, appelé le Calvaire, et qui est situé hors de cette ville, où, après un an de maladie, il mourut dans de grands sentiments de piété, le 7 juin 1595.

LA VÉNÉRABLE ANNE DE SAINT-BARTHÈLEMI,

CARMÉLITE.

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemi, entre les bras de laquelle sainte Thérèse était morte en 1582, commença en 1611 la fondation du couvent des Carmélites, à Anvers, où elle mourut le 7 juin 1626, à l'âge de soixante-dix ans.

Par ordre de sa supérieure, elle avait écrit sa propre vie, qui fut imprimée à Anvers en 1646; et l'évêque d'Anvers certifia plusieurs miracles qui furent opérés par son intercession, après sa mort [1].

[1] Le Père C. Smet, de la Compagnie de Jésus, *Histoire de la religion catholique en Brabant*, p. 224.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE SŒUR FRANÇOISE ALLEMAND.

Françoise Allemand, religieuse à Bédouin, dans le diocèse de Carpentras, fut chassée du cloître où elle servait le Seigneur, lorsque vint la réforme révolutionnaire. Elle sut se faire une retraite où elle ne perdit rien de sa piété ni de sa ferveur. Les ennemis de la foi, sachant qu'elle serait, tant qu'elle vivrait, le modèle des vierges chrétiennes, eurent bientôt résolu sa mort. Elle fut livrée à la commission populaire d'Orange, qui l'envoya à la guillotine le 7 juin 1794, parce qu'elle refusa d'abjurer les vœux solennels qu'elle avait prononcés au pied des autels.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Après l'Ascension de Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge prit soin de conserver le souvenir de tous les lieux qui avaient été arrosés du sang de son divin Fils. Elle les visitait souvent, et c'est d'Elle que les premiers chrétiens apprirent à faire le Chemin de la Croix. On ne saurait douter qu'elle n'ait gardé comme de précieuses Reliques, tous les objets qui avaient servi à envelopper le Corps de notre Rédempteur, et que les premiers crucifix n'aient été sculptés par ses conseils, ou peut-être même par ses ordres. On rapporte que sainte Hélène ayant fait faire des fouilles dans la maison de Nicodème, bâtie près de la porte Golgotha, on y trouva trois images de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si parfaitement sculptées, qu'on les pouvait croire contemporaines de la Passion. On conserva ces trois crucifix dans la maison d'un chrétien nommé Grégoire, jusqu'au temps des Croisades, où un pèlerin de Lucques en put obtenir un pour sa ville natale. Les deux autres exposés sur la mer furent portés par les flots sur les côtes du nord de la France. L'un aborda près de Dive, où on le conserva jusqu'au temps des Calvinistes, qui le brûlèrent ; mais le peuple ne perdit point le souvenir de Saint-Sauveur de Dive. L'autre se vint rendre sur la grève de la ville de Rue, en Ponthieu, où on le trouva le premier dimanche du mois d'août, en l'an 1101. Les habitants émerveillés, prirent des cierges et le portèrent en procession dans l'église de Saint-

Digitized by Google

Vulphe. Les bourgeois d'Abbeville, jaloux de posséder un si grand trésor, étant venus pour s'en emparer, les chevaux qui traînaient le chariot restèrent immobiles à un jet de pierre de Rue, sans qu'on pût les faire avancer d'un pas ; ce qui força de rebrousser chemin jusqu'à l'église de Saint-Vulphe, où le chariot s'arrêta de lui-même. Ce fait a été attesté par le cardinal Bertrandi, qui était légat en France en 1323. On n'a pu sauver qu'une partie du saint Crucifix des mains des révolutionnaires de 93 ; et un grand nombre de pèlerins viennent l'adorer à la fête de la Pentecôte et à celle de saint Vulphe.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Constantinople, la fête de saint Paul, évêque de cette ville, qui, chassé plusieurs fois par les ariens à cause de la foi catholique, et rétabli par saint Jules, pontife romain, fut enfin relégué par Constance, empereur d'Orient, à Cucuse, petite ville de Cappadoce, où ayant été cruellement étranglé par les manœuvres des ariens, il s'en alla au royaume des cieux. Son corps fut transféré à Constantinople, avec les plus grands honneurs, du temps de l'empereur Théodose.

En Égypte, saint Licarion, martyr, qui, déchiré, fouetté avec des verges de fer embrasées, et tourmenté horriblement de diverses autres manières, accomplit enfin son martyre, frappé par le glaive.

A Cordoue, les saints martyrs Pierre, prêtre, Walabonse, diacre, Sabinien, Wistremond, Habence et Jérémie, moines.

En Angleterre, saint Robert, abbé de l'Ordre de Cîteaux.

[1] SEPTIMO IDUS JUNII.

Constantinopoli natalis sancti Pauli ejusdem civitatis episcopi, qui sæpe ab Arianis ob fidem catholicam pulsus, et a sancto Julio Romano pontifice restitutus, demum a Constantio imperatore Ariano ad Cucusum oppidulum Cappadociæ relegatus, ibidem Arianorum insidiis crudeliter strangulatus, ad cœlestia regna migravit, cujus corpus, Theodosio imperatore, Constantinopolim summo honore translatum fuit. — In Ægypto sancti Licarionis martyris, qui laniatus, virgis ferreis ignitis cæsus, aliaque sævissima passus, gladio demum percussus, martyrium consummavit. — Cordubæ sanctorum martyrum Petri presbyteri, Wallabonsi diaconi, Sabiniani, Wistremundi, Habentii, et Jeremiæ monachorum. — In Anglia sancti Roberti abbatis, ordinis Cisterciensis.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Godoald, confesseur, honoré à Sens.

Saint Candide, évêque, honoré à Maestricht, où il mourut.

Saint Vulfly, disciple de saint Riquier et curé au diocèse d'Amiens, mort saintement en 630, honoré à Montreuil.

Sainte Sébastienne, honorée chez les Grecs le 7 juin. Une autre martyre, est honorée le 16 septembre.

Sainte Diémode, recluse près de Wessenbrunn.

Sainte Théodechilde, vierge, honorée à Saint-Flour.

Saint Moling, évêque de Fernes en Irlande, mort en 697.

Saint Mocolmoc, évêque aussi en Irlande, où il occupait le siége de Dromore.

Saint Eustole, évêque en Orient, martyr à Nicomédie.

Le bienheureux Landolf, évêque d'Asti en Piémont, au XII^e^ siecle.

Saint Hingusthène, évêque de Vannes, qui eut pour successeur saint Mériadec.

Saint Marcellin, évêque de Saint-Paulien en Velay, aujourd'hui département de la Haute-Loire, honoré à Monistrol.

Le bienheureux Etienne Baudelle, frère prêcheur.

Le bienheureux Pace de Cassia, frère mineur.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Allemand, prêtre du diocèse de Carpentras, condamné à mort comme non assermenté, guillotiné le 7 juin 1794.

Louis Soury, prêtre réfugié à Bordeaux, arrêté en 1793, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 7 juin 1794.

Amand Caulle, prêtre de Saint-Maclou à Rouen, non assermenté, envoyé à Rochefort pour la déportation, mort dans le navire, le 7 juin 1794.

Jean Lafond de Villefumade, prêtre du diocèse de Périgueux, réfugié à Bordeaux, arrêté pour refus de serment avec deux autres jeunes prêtres et avec les deux pauvres femmes du peuple qui leur avaient donné asile, décapités tous les cinq, le 7 juin 1794.

Digitized by Google

HUITIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai. — Saint Godard, évêque de Rouen. — La Vénérable Médrésine, vierge, sœur de saint Médard. — Saint Maximien, premier évêque d'Aix. — Sainte Calliope, martyre. — Sainte Syre de Troyes. — Sainte Trojécie ou Triaise, vierge. — Sainte Eustadiole, abbesse. — Saint Clou, évêque de Metz. — Saint Guillaume, archevêque d'Yorck. — Le Bienheureux Placide, abbé. — Le Bienheureux François Patrizzi, servite. — Le Vénérable chanoine Thomas, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MÉDARD,

ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAI.

Saint Médard, l'un de nos plus illustres prélats, naquit vers l'an 457, à Salency en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une famille distinguée parmi les Francs; Protagie, sa mère, était d'origine romaine. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et surtout le domaine de Salency, à une demi-lieue de Noyon. Femme d'une grande piété, par ses exemples et ses leçons, elle forma son fils de bonne heure à la vertu. Nectard, qu'elle avait converti au christianisme, la seconda de toutes ses forces. Dès ses premières années, le jeune Médard montra une tendre compassion pour les pauvres. Ayant vu un jour à Salency un mendiant aveugle et presque nu, il lui donna son manteau; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché de la misère du pauvre aveugle membre comme lui de Jésus-Christ, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtements.

Lorsqu'on le chargea de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme on faisait alors chez les Francs, qui ne rougissaient pas d'imiter les anciens patriarches, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qu'il voyait dans le besoin. Les privations et le jeûne, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que réprimer ses désirs, étaient des vertus qui

Digitized by Google

s'unissaient en lui à l'esprit de prière et de retraite et à une parfaite pureté.

Devenu plus grand, on l'envoya étudier à Vermand, capitale de la province ; de là, il se rendit à Tournay, où le roi Childéric, père de Clovis, tenait sa cour. La carrière militaire et les dignités lui furent ouvertes ; mais il méprisa bientôt les grandeurs humaines et revint à Vermand, dont l'évêque Alomer l'instruisit lui-même dans la science des divines Écritures. Le prélat fut étonné à la fois de ses progrès, de sa ferveur, de la promptitude de son obéissance, de sa modestie et de son humilité.

Il l'ordonna prêtre. Médard avait alors trente-trois ans ; il devint l'ornement du clergé. Il prêchait l'Évangile au peuple avec une âme qui touchait les cœurs les plus endurcis, appuyant ses paroles de ses exemples, donnant à la prière et aux œuvres de charité tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère, allant évangéliser les contrées voisines qui étaient encore barbares. On s'est longtemps souvenu de lui dans le Tournaisis et dans la Flandre, où il exerça l'apostolat. Toujours maître de lui-même, il conservait une égalité d'âme qui ne se démentait jamais. Supérieur aux ivresses de la joie, il savait aussi se préserver de l'abattement, dans toutes les vicissitudes des choses humaines. Il était doux, patient, calme dans les revers ; humble, affable, bienfaisant dans les succès. Il vécut ainsi jusqu'à un âge avancé.

L'évêque Alomer étant mort en l'an 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent unanimement en faveur de Médard. Il fut sacré par saint Rémi, qui était alors dans une grande vieillesse.

La dignité épiscopale ne fit rien diminuer à Médard de ses austérités ; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale ; et quoique chargé d'années, il ne s'en crut pas moins obligé à extirper les restes de l'idolâtrie dans son diocèse.

Il eut la douleur de voir son pays ravagé par les Huns et les Vandales, qui détruisirent la ville de Vermand, et il fut obligé de transporter son siége à Noyon, alors place forte. Depuis ce temps-là, l'ancienne capitale, autrefois si florissante, ne s'est pas rele-

Digitized by Google

vée de ses ruines ; il n'en est resté qu'une abbaye, qui porte toujours le nom de Vermand. La ville de Saint-Quentin, qui n'en est pas éloignée, est devenue un peu plus tard la capitale de cette partie de la Picardie qu'on appelait le Vermandois.

Les provinces voisines enviaient au Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et le peuple de Tournai le demanda pour évêque après la mort de saint Eleuthère. Clotaire Ier, fils du grand Clovis, seconda ce vœu, qui fut appuyé encore par saint Rémi, leur métropolitain, et approuvé par le Saint-Siége. Médard gouverna donc ces deux diocèses, depuis lors unis sous un même évêque pendant cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui demeurait encore obstinément plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard la visita. Les obstacles qu'il rencontra et les dangers qu'il courut, ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effets, que les rayons de l'Évangile dissipèrent les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ses deux diocèses.

Après ces heureux travaux, Médard retourna à Noyon, où la reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse. Il tomba ensuite dans la maladie dont il mourut. Le roi Clotaire qui l'avait toujours honoré, se rendit à Noyon pour lui faire une visite et pour recevoir sa bénédiction. Peu de jours après, cassé de vieillesse, Médard alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappants, que le roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons, où il faisait sa résidence. On les apporta dans une châsse couverte d'étoffes précieuses, enrichie de diamants et ornée de plaques d'or. Le roi et ses enfants reçurent le corps vénéré, qui fut déposé au village de Crouy, près de Soissons. On y éleva un oratoire, en attendant que l'église de l'abbaye, que l'on bâtissait dans la ville, fût en état de le recevoir. Cette abbaye ne fut achevée que sous Sigebert, fils de Clotaire ; elle devint célèbre dans la suite.

Digitized by Google

C'est à saint Médard que l'on doit l'institution de la fête de la *Rosè*. Ce bon Évêque avait imaginé de donner tous les ans, à celle des filles de sa terre de Salency qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres et une couronne de roses. On dit qu'il remit lui-même ce prix glorieux à une de ses sœurs, que la voix publique avait désignée pour être rosière. Un tableau conservé dans la chapelle de Saint-Médard, à Salency, consacre ce souvenir.

Cette récompense devint, pour les jeunes filles de Salency, un puissant motif de sagesse. S. Médard en perpétua l'établissement en détachant une portion de son domaine, dont il affecta les revenus aux frais annuels de la fête de la Rose. Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la rosière ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et tous ses parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles. Ces dispositions sages ont maintenu, à travers les siècles, l'honnêteté, la piété et les bonnes mœurs dans le village de Salency [1].

[1] Saint Médard détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres, et des frais accessoires de la cérémonie de la rose.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la *Rosière* entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois à l'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles ses rivales aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère ; ce n'est que d'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, vers les deux heures après midi, la *Rosière*, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnent la main, se rend au château de Salency au son de divers instruments. Le seigneur ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instruments et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de saint Médard : c'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu, et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la

Digitized by Google

SAINT GODARD,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Saint Godard, qu'on appelle aussi saint Gildard, a été regardé par plusieurs historiens comme le frère de saint Médard. Le Martyrologe romain dit qu'ils étaient frères jumeaux, nés le même jour et morts le même jour.

Tout ce qu'on sait de saint Godard, c'est qu'il fut élevé sur le siége de Rouen, qu'il assista l'an 511 au concile d'Orléans, qu'il sacra saint Lô, évêque de Coutances, qu'il gouverna très-bien son diocèse, qu'il siégea quinze ans et qu'il mourut dans la paix du Seigneur.

La croyance de sa fraternité avec saint Médard doit être très-ancienne, car c'est à cause de cela que son corps, pendant les incursions des Normands, fut transféré à Saint-Médard de Soissons. Il est honoré dans l'Église le même jour que saint Médard.

LA VÉNÉRABLE MÉDRÉSINE,

VIERGE, SŒUR DE SAINT MÉDARD.

On peut voir, dans la vie de saint Médard, l'établissement de la gracieuse fête de la rose ; et on apprend, dans quelques écrits que la première rosière fut la sœur de ce bon Saint. La voix publique l'avait proclamée la plus sage et la plus vertueuse fille du pays. Saint Médard lui donna ce prix glorieux, dans la petite chapelle de Salency.

On a conservé le nom de la sœur de saint Médard, et on doit présumer qu'une vierge si sage dès l'âge le plus tendre, devint un modèle des vertus chrétiennes, sous la conduite du grand Saint qu'elle avait pour frère et pour guide.

SAINT MAXIMIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'AIX.

Saint Maximin, selon la tradition très-ancienne de la Provence, était un des premiers disciples de Notre-Seigneur. Il vint dans le

Rosière qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière*, ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard. (NOTE DE GODESCARD.)

Digitized by Google

midi de la France avec saint Lazare, apôtre de Marseille, accompagnés de sainte Marie-Magdeleine et de sainte Marthe. Il évangélisa le pays d'Aix, dont il fut le premier évêque. Il eut pour successeur saint Sidoine ou Chélidoine, que l'on croit avoir été l'aveugle de naissance guéri par Notre-Seigneur.

Les reliques de ces Saints, ainsi que celles de plusieurs autres se montrent à Saint-Maximin, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom du Saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de saint Benoît, et était dépendant de celui de Saint-Victor de Marseille. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le donna en 1295 aux Frères-Prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monuments du XIII^e^ siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie bâties dans ce temps-là. Le trésor précieux et digne de la vénération des fidèles, offrait d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y avait qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en était curé. Il recevait ses pouvoirs de l'archevêque d'Aix et exerçait ses fonctions dans l'église de son Ordre.

SAINTE CALLIOPE,

MARTYRE.

On ne sait pas précisément dans quel lieu sainte Calliope confessa le nom de Jésus-Christ. Il paraît qu'elle vivait au temps de la persécution de Décius. Elle fut mise dans les cachots, et comme elle refusa d'offrir l'encens devant les idoles, on lui brûla les côtés avec des torches ardentes, on lui coupa le sein, on traîna son corps meurtri sur des cailloux et des morceaux de vases rompus ; enfin, après des supplices inouïs qui ne diminuèrent rien de sa constance, elle eut la tête tranchée, ayant confessé généreusement, jusqu'au dernier soupir, le glorieux nom de Jésus-Christ, qui lui apprêtait la palme immortelle.

SAINTE SYRE DE TROYES.

On a confondu pendant longtemps cette Sainte avec sainte Syre de Meaux, vierge et sœur de saint Fiacre : mais enfin les critiques

Digitized by Google

ont reconnu qu'elles étaient deux personnes différentes. En effet la sœur de saint Fiacre était née en Écosse, et celle que l'Église de Troyes honore était champenoise ; la première était du sang royal, la seconde simple paysanne ; l'une était vierge, l'autre avait été mariée et elle était devenue veuve ; celle-là était venue en France vers le milieu du VII^e^ siècle, celle-ci vivait à la fin du III^e^. La champenoise est honorée le 8 juin, et la vierge écossaise l'est à Meaux le 28 octobre. Enfin celle dont nous parlons était aveugle, et les circonstances de sa vie ne conviennent qu'à une personne libre et non à une religieuse.

On ne sait pas le lieu ni le temps précis où elle est née ; mais on conjecture, et ce sentiment est assez vraisemblable, qu'elle a pris naissance vers 220, dans la ville d'Arcis-sur-Aube ou dans le voisinage. Elle fut mariée à l'âge d'environ dix-huit ans ; et peu de temps après son mariage, elle devint aveugle par un accident inconnu. Vers le milieu du siècle, le christianisme fut annoncé dans Troyes, et ses parents furent du nombre de ceux qui se soumirent à la foi de Jésus-Christ. Elle-même y fut instruite, et la lumière de l'Évangile la dédommagea de la perte de sa vue.

Saint Savinien avait souffert le martyre auprès de Rilly, en 275. Syre en eut connaissance, et elle apprit que plusieurs miracles s'étaient opérés par l'intercession de ce Saint. Le champ où il était inhumé était devenu fameux ; Syre pleine de confiance aux mérites du glorieux martyr, se sentit embrasée de zèle et du désir de chercher ses ossements et de glorifier son saint corps. Elle pria plusieurs personnes de sa famille de la mener à Rilly, mais inutilement, et personne ne voulut lui rendre ce service. Il ne se trouva qu'un jeune enfant de dix à douze ans qui se chargea de la conduire. La tradition du pays assure qu'elle passa par le village des Grandes-Chapelles, qui est sur la route qu'elle devait tenir en venant d'Arcis ou des environs. On dit qu'elle se reposa sur la hauteur d'où l'on descend à Rilly, et pour conserver la mémoire de cette station, on y a planté une croix, où tous les ans on porte la châsse de cette sainte en procession.

Elle pria avec beaucoup de ferveur le saint Martyr de lui pro-

Digitized by Google

curer l'usage de la vue, elle invoqua Jésus-Christ par de saints gémissements. Arrivée au champ où elle sait que se trouve le trésor précieux qu'elle cherche, sa prière est plus animée, ses vœux sont plus ardents, elle est exaucée, les taies qui lui avaient dérobé la lumière se dissipent et elle recouvre parfaitement la vue. Au bruit de ce miracle, on accourt à Rilly des villes, bourgs et villages voisins. Tous admirent la puissance que Dieu communique à ses Saints, tous félicitent cette veuve sur un événement aussi heureux. Pénétrée de reconnaissance, elle fait découvrir le corps du Saint; sur ses exhortations, on construit une chapelle sur le lieu de sa sépulture, et on lui érige un tombeau.

Syre se consacra au service de Dieu et à la garde du tombeau; son plaisir fut d'entretenir et d'orner cette chapelle. Enfin, elle y passa le reste de ses jours dans les exercices de la vertu la plus pure, de la piété la plus ardente, et d'une mortification continuelle. Elle devint l'objet de la vénération la plus profonde, et les habitants des environs réclamèrent le secours de ses prières dans les calamités.

On assure que lorsqu'elle vint à Rilly, cinq ou six ans après la mort de saint Savinien, elle était aveugle depuis quarante ans. Alors elle pouvait en avoir soixante. On pense qu'elle vint à ce village en 280, qu'elle y resta huit à dix ans, et qu'elle mourut en 288 environ, âgée de soixante-huit ans. Depuis ce temps, le village qui portait le nom de Saint-Savinien, prit celui de Sainte-Syre, qu'il porte encore aujourd'hui. M. Trasse dans son manuscrit sur la Vie des Saints du diocèse, conjecture que le corps de cette Sainte fut levé et mis dans un tombeau au VII^e^ siècle, lorsque l'évêque Ragnégisile fit transporter dans la cathédrale le corps de saint Savinien, et fit construire une église au faubourg de Troyes, en l'honneur de sainte Savine, qui fut alors transférée à Montier-la-Celle, sur la demande de saint Frobert.

La multitude des miracles opérés au tombeau de sainte Syre a établi et perpétué son culte. Elle est réclamée pour obtenir la guérison de la gravelle, de la pierre et de la colique néphrétique. En 1604, on voyait encore dans la chapelle de cette sainte

Digitized by Google

une inscription latine qui constatait qu'en 1539, Gaspard de Coligny, parent de l'amiral de ce nom, y avait été guéri miraculeusement de la pierre par l'intercession de la Sainte.

SAINTE TROJÉCIE OU TRIAISE,

VIERGE.

Ferrarius et du Saussaie placent dans leurs Martyrologes sainte Trojécie, vierge de Poitiers, qui vint mourir à Rodez. Les Bollandistes au 9 juin, disent quelques mots de cette Sainte : ce qu'ils en donnent est extrait de manuscrits anciens de Poitiers ou de Rodez. On honore à Poitiers une sainte Triaise ou Trièze qui vivait sous saint Hilaire : d'après les Bollandistes, elle était la même que sainte Trojécie, dont le nom Troiecia, ou en français Troièce, a pu facilement dégénérer en Trièze. Les habitants de Poitiers ont peut-être transféré une partie de ses reliques, de Rodez dans leur ville le 16 août, jour où elle est honorée, et la mémoire de cette antique translation se serait perdue.

Sainte Triaise était d'une illustre naissance. Saint Hilaire l'admit, jeune encore, au vœu de virginité : elle vécut en recluse ; et ce fut à la fin de sa longue carrière qu'elle entreprit ses pèlerinages. Si sainte Trojécie a été la même que sainte Triaise, elle aurait vécu au IV^e^ siècle, puisque saint Hilaire mourut en 367. Le sentiment des Bollandistes paraît assez plausible ; néanmoins on éprouve quelque difficulté à le concilier avec la situation déplorable de l'église des Ruthènes.

Sainte Trojécie naquit à Poitiers : elle se consacra à Jésus-Christ dès son enfance, et se distingua par la pureté de sa vie angélique et par les rudes austérités d'une pénitence volontaire. Poussée par une inspiration divine, elle se voua à la visite des églises d'Aquitaine, et employa une partie de sa vie à ces pieux pèlerinages. Tous les lieux de son passage recueillirent le parfum de ses vertus et les exemples de sa pénitence.

Après avoir ainsi visité les plus célèbres églises de la province d'Aquitaine, elle arriva dans la cité des Ruthènes. Dieu avait marqué là le terme de sa carrière. Epuisée par ses longues austérités et affaiblie par son grand âge, sentant ses forces défaillir,

Digitized by Google

elle se traîna par un dernier effort, jusqu'à l'église de Saint-Étienne, et s'y endormit paisiblement du sommeil éternel. Cette église, plus tard le prieuré de Saint-Étienne-du-Mazel, était située sur le carrefour voisin de la préfecture, qui porte encore le nom de Saint-Étienne ; l'antique édifice y sert de halle à la boucherie, et s'appelle encore le Mazel.

Vers le déclin du jour, on trouva la Sainte prosternée sur la pierre où elle avait exhalé son âme et sa dernière prière.

Sous cette pierre on creusa sa tombe, qui fut glorifiée par des miracles éclatants : pendant sa vie, la Bienheureuse en avait déjà opéré plusieurs : aussi fut-elle bientôt honorée d'un culte particulier.

Les malheurs des temps firent oublier plus tard le tombeau de cette Sainte illustre; mais le ciel lui-même se réserva de réparer cet oubli et de couronner de gloire une vierge si humble et si pure.

L'an 1698, Philippe de Lusignan, évêque de Rodez, faisant sa visite à l'église de Saint-Étienne, reçut connaissance, par on ne sait quelle soudaine inspiration, de la place où gisait ignoré le corps de la Sainte. On souleva la pierre, on fouilla la terre, et les reliques de sainte Trojécie furent trouvées au lieu même qu'avait indiqué le prélat, la tête de la vierge était renfermée dans une antique châsse d'ivoire.

L'évêque ordonna la translation de ces précieux restes dans l'église cathédrale. La cérémonie se fit au milieu d'un immense concours de peuple, avec l'assistance de tout le clergé et le déploiement de la pompe la plus solennelle. Des miracles s'opérèrent à cette occasion : les reliques furent portées à l'église cathédrale et placées dans une chapelle qu'on lui dédia et qui est encore sous son invocation. (L. SERVIÈRES.)

SAINTE EUSTADIOLE,

ABBESSE.

Eustadiole était au VII^e^ siècle, dans la province de France qu'on a plus tard appelée le Berri, une dame richement mariée et pourtant chrétienne fervente. Après quelques années de mariage, elle

Digitized by Google

se trouva veuve ; alors embarrassée de ses biens elle alla consulter son évêque Vulfolende, qui est saint Florent de Bourges. Elle le pria de la diriger dans l'emploi qu'elle devait faire de ses richesses. Il lui conseilla de fonder un monastère de femmes qui fût un refuge pour les vierges et pour les veuves chrétiennes. Elle le fit, et cette maison de prières s'appela le prieuré de Saint-Paul. Elle y prit même le voile. Elle fut ensuite abbesse du couvent de Montier-Moyen, dont elle avait généreusement aidé la fondation. Elle y mourut et fut enterrée dans l'église de Saint-Paul qu'elle-même avait bâtie pour son monastère. On rapporte que plusieurs guérisons miraculeuses ont honoré ses funérailles.

SAINT CLOU,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Clou (Clodulphus), était fils de saint Arnoul, qui, après avoir été premier ministre de Clotaire II, renonça au monde et fut fait depuis évêque de Metz. Il avait un frère nommé Anségise. Ils furent l'un et l'autre élevés sous les yeux de leur père, et firent paraître beaucoup d'inclination pour la vertu. Saint Clou se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes, il étonnait ses maîtres, et donnait de l'émulation à ceux qui étudiaient avec lui. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, et posséda les premières places sous Dagobert Ier et Sigebert II. Jamais il n'employa la considération dont il jouissait, que pour la gloire et le bonheur de l'État.

Quelque temps après, il laissa son frère Anségise à la cour des rois de la terre, et choisit pour lui un état où il fût moins exposé à la séduction du monde. L'expérience lui avait appris combien il est difficile aux âmes même les plus vertueuses de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, et de ne pas le perdre de vue dans leurs actions.

Saint Arnoul avait quitté l'épiscopat pour passer le reste de sa vie dans le repos, et se mieux préparer à la mort. Le second de ses successeurs étant mort, le peuple et le clergé de Metz demandèrent unanimement saint Clou pour évêque. Le Saint mit tout en œuvre pour faire tomber l'épiscopat à un autre sujet ;

Digitized by Google

mais on ne voulut point l'écouter, et le roi lui ordonna d'acquiescer à son élection, qui venait du ciel même.

Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de l'accomplissement des devoirs de son état : il commença par faire une visite générale de son diocèse, afin de corriger les abus, et de rétablir partout le bon ordre. Son amour pour les pauvres était si tendre qu'il se privait, pour les assister, des choses les plus nécessaires à la vie. En méditant au pied de la Croix, il nourrissait son âme du pain de vie, et acquérait cet esprit de ferveur et d'onction qui donne tant de force à la prédication de la parole de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, et de tendresse pour son troupeau, il travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des âmes confiées à ses soins. Il mourut en 696, après avoir gouverné l'Église de Metz quarante ans. Il était dans la quatre-vingt-onzième année de son âge. On lit son nom en ce jour dans le Martyrologe romain. Son corps fut transporté chez les bénédictins de Lay près de Nancy, le 11 décembre 959. Il est pourtant resté quelques parties de ses reliques dans l'église qui porte son nom à Metz.

SAINT GUILLAUME,

ARCHEVÊQUE D'YORCK.

Saint Guillaume était fils du comte Herbert, et d'Emma, sœur du roi Étienne. Il connut, dès ses premières années, qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la pratique de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Il renonça donc au monde de bonne heure, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Ses richesses furent employées au soulagement des pauvres.

Ayant été élevé aux saints ordres, il se crut obligé de tendre à la perfection avec une nouvelle ferveur. Il fut fait trésorier de l'église métropolitaine d'Yorck, sous le pieux et savant archevêque Turstan.

Ce prélat ayant donné sa démission, et s'étant retiré chez les Clunistes de Pontefract pour se préparer à la mort. Guillaume fut élu archevêque par la plus grande partie des chanoines, et sacré à Winchester au mois de septembre de l'année 1144. L'archidiacre Osbert, homme brouillon et intrigant, désapprouva tout ce qui

Digitized by Google

s'était fait, et employa tant de manœuvres à Rome, que le Pape prévenu donna l'exclusion au Saint, et plaça sur le siége d'Yorck Henri Murdach, moine des Fontaines, de l'Ordre de Cîteaux. Le Pape qui siégeait alors était Eugène III ; il n'écouta point Guillaume, qui était venu à Rome pour lui demander le *pallium*, et pour défendre moins sa cause que celle des personnes qui l'avaient élu. Comme le Saint avait toujours regardé l'épiscopat avec frayeur, il parut plus grand dans la manière dont il supporta le refus qu'il essuyait de la part d'Eugène, qu'il n'aurait pu paraître dans les dignités les plus éminentes.

De retour en Angleterre, il se retira auprès de Henri son oncle, évêque de Winchester. Il passa sept ans renfermé dans une maison qui appartenait à l'evêché. Toute son occupation, durant ce temps-là, fut de vaquer à la prière, et d'expier les fautes qu'il pouvait avoir commises, par des larmes abondantes et par les mortifications de la pénitence.

Après la mort de Henri de Murdach, arrivée en 1153, Guillaume fut élu de nouveau archevêque d'Yorck. On le pressa de retourner à Rome où les choses avaient changé de face. Il se rendit dans cette ville par obéissance, et reçut le *pallium* d'Anastase IV, successeur d'Eugène III [1].

En revenant d'Italie, il rencontra Robert de Gaunt, doyen du chapitre d'Yorck et l'archidiacre Osbert, qui l'un et l'autre eurent l'insolence de lui défendre l'entrée de la ville. Il supporta cet affront avec une patience admirable, et continua sa route. Son peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à l'occasion de son entrée fut si nombreux que le pont de bois qui est sur l'Ouse au milieu de la ville d'Yorck, se rompit, et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la

[1] Anciennement le *pallium* n'était pas fait comme aujourd'hui ; c'était un véritable vêtement qui couvrait tout le corps, et qui ressemblait à nos chapes, avec cette différence qu'il était fermé par-devant.

Au lieu de *pallium*, les évêques grecs portent présentement l'*omophorion* ou l'*humérale*. C'est une large bandelette qui leur entoure le cou, puis qui descend sur la poitrine jusqu'au-dessous des genoux ; elle est aussi parsemée de croix.

Digitized by Google

rivière. Cet accident pénétra le Saint de douleur, il forma le signe de la Croix sur les eaux, et adressa au ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de Dieu, la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans la rivière, surtout celle des enfants qui se sauvèrent, sans en excepter un seul.

Le saint Évêque se montra plein de charité pour ses ennemis, et ne se vengea point de ceux qui, par de noires calomnies, avaient indisposé contre lui le Pape Eugène III. Il forma de sages projets pour l'utilité et la sanctification de son diocèse; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il mourut peu de semaines après son installation, le 8 juin 1154 [1]. On l'enterra dans la cathédrale, et le Pape Nicolas III le canonisa vers l'an 1280.

Ce fut dans ce temps-là que son corps fut levé de terre par l'archevêque Guillaume Wickwane. En 1284, on enchâssa richement ses reliques, et on les déposa dans la nef de la cathédrale d'Yorck. Le roi Edouard Ier et tous les seigneurs de la cour assistèrent à la cérémonie, durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. On célébrait la fête de cette translation le 7 janvier. On voit encore dans la sacristie de la même église un tableau contenant la liste de trente-six miracles du Saint, et la copie d'une bulle d'indulgence de cent quarante jours accordée à ceux qui visiteraient dévotement son tombeau.

La châsse de saint Guillaume fut pillée lors de la prétendue réformation; mais on enferma les ossements dans une boîte, puis on les enterra dans la nef sous une pierre de marbre. Drake ayant eu la curiosité de faire ouvrir la terre en 1732, les trouva avec la boîte et le coffre qui les contenaient, et les laissa au même endroit après avoir fait une marque.

[1] Hovéden avance qu'on avait mis du poison dans le calice avec lequel il disait la messe. Ce n'était qu'un bruit populaire, qui est réfuté par Guillaume de Newbrige, natif et chanoine régulier d'Yorck, lequel a écrit l'histoire de son temps avec élégance, et surtout avec beaucoup d'exactitude.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX PLACIDE,

ABBÉ.

Placide, né en Abruzze d'un honnête laboureur, se sentit entraîné tout jeune à la vie anachorétique. Il se fit donc une cellule où il supportait avec joie les privations d'une vie austère. Ceux qui venaient le voir étaient ravis de son calme, et plusieurs s'unirent à lui pour avoir part à sa paix intérieure. C'était au XIII^e^ siècle, dans ces jours orageux où les guerres et les séditions étaient fréquentes en Italie. Le nombre de ses adhérents devint si grand, qu'avec leur aide il fonda le monastère du Saint-Esprit, dont ses compagnons le firent abbé. Ils vivaient sous la règle de Cîteaux. Placide mourut très-saintement en l'an 1248, et l'historien de sa vie, qui était Paul de Célano, atteste que plus de vingt miracles illustrèrent son tombeau dans le premier mois qui suivit sa mort.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS PATRIZZI,

SERVITE.

François Patrizzi naquit au XIII^e^ siècle, d'une noble et pieuse famille de Sienne, et on rapporte qu'il fut saint dès l'enfance. Ayant assisté dans sa jeunesse, à un sermon du bienheureux Ambroise Sansédoni, il éprouva, comme sainte Thérèse, le désir de ne plus vivre qu'en Dieu et avec Dieu. Il demandait à se retirer dans un ermitage, et il n'en fut détourné que pour l'amour de sa mère qui était veuve et aveugle. Mais lorsqu'il l'eut perdue, il se donna aux Servites et fut un ornement de cet Ordre monastique. Sa douceur, sa bonté, son éloquence, sa prudence le firent aimer de tous. Il réconciliait les ennemis, terminait les différends, ramenait doucement à Dieu ceux que le vice égarait. On le vit même apaiser les mouvements populaires et quelquefois exposer sa vie pour calmer des furieux. Il mourut très-saintement en 1328, et fut béatifié par le Pape Benoît XIV. On le fête le 8 juin.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE CHANOINE THOMAS,

CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Thomas Thomas, prêtre, né en 1751, à Cuiseaux, diocèse de Saint-Claude, aujourd'hui d'Autun, fut d'abord curé d'une paroisse voisine de Ferney, résidence de Voltaire. Il se crut obligé de rendre quelques visites à ce philosophe ; l'accueil plein d'estime que Voltaire lui fit, l'autorisa à continuer ses relations. Dans la bonne foi de son zèle, François-Thomas espérait réconcilier avec la religion ce patriarche de l'incrédulité. Un jour qu'il venait de lire dans l'*Année littéraire* de Fréron, une belle ode à la gloire de Jésus-Christ que l'on attribuait à Voltaire, embrassant avec transport une opinion si consolante pour sa charité, il accourut à Ferney pour l'en féliciter ; mais sa joie se changea en amère douleur quand il entendit Voltaire lui répliquer avec autant d'humeur que d'impiété : « Elle n'est pas de moi ; je n'ai jamais rien fait de bon pour cet homme-là. »

Après la mort de Voltaire, M. Thomas se reprocha ses relations avec cet impie, et dans son découragement, il résolut de se démettre de sa charge pastorale pour se restreindre à l'office divin dans une église où il se faisait avec régularité. Il s'agrégea donc, en qualité de chanoine honoraire, au petit chapitre de Meximieux en Bresse. Lorsque la révolution éclata, il en repoussa les erreurs, et sut échapper à toutes les recherches. Se croyant affranchi de tout péril en 1794, il se remit à exercer les fonctions sacerdotales dans la ville de Saint-Claude. La catastrophe du 18 fructidor survint ; M. Thomas fut emprisonné et conduit à Rochefort, pour être déporté à la Guyanne. On l'embarqua le 12 mars 1798, sur la frégate *la Charente*, ensuite sur *la Décade* qui le déposa dans le port de Cayenne le 8 juin.

De là on l'envoya dans l'affreuse contrée de Konanama, dont le climat n'était pas moins mortel pour un européen que celui de Cayenne ou de Synnamari. On peut en juger par cette relation d'un déporté qui a survécu à d'horribles souffrances :

« Arrivés à leur destination, dit-il, les déportés [1] avaient pour

[1] Martyrs de la foi.

Digitized by Google

demeures de misérables cabanes, la terre pour lits, des haillons pour vêtements. Brûlés par l'ardeur du soleil pendant le jour, le soir ils étaient assaillis par un essaim d'insectes venimeux, dont les piqûres couvraient leurs corps d'ampoules purulentes. Des marécages voisins leur envoyaient des miasmes putrides. Ils n'avaient que de l'eau bourbeuse pour étancher la soif qui les dévorait; et leur nourriture, toujours insuffisante, était d'ailleurs répugnante et malsaine.

« Vingt-quatre heures sont à peine écoulées depuis le séjour des déportés dans ce lieu pestilentiel, que déjà la main de la mort s'est imprimée sur eux. Ils errent, le bréviaire à la main, comme à l'aventure; et leur esprit participant un moment à l'abattement de leur corps, ils sont comme plongés dans une sorte de stupeur; ils se rencontrent, se touchent, se coudoient, et ne s'aperçoivent pas.

« Au bout de quinze jours, l'hôpital est plein de malades, dont les corps enflés et couverts de pustules présentent un aspect effrayant. Il s'en exhale une odeur si repoussante, que leurs confrères, animés par la charité la plus sublime, ont seuls le courage de les approcher et de les soigner. Telle est l'influence de ce climat dévorant, qu'ils sont déjà en proie aux vers, lorsqu'ils respirent encore. Le plus souvent ils sont attaqués d'une fièvre ardente dont les progrès sont tellement rapides que, pleins de santé la veille, le lendemain ils ont cessé de vivre.

« Des infirmiers barbares, au lieu de secourir ces infortunés, les accablent d'outrages. En entrant dans l'hôpital, ils se voient enlever tout ce qu'ils possèdent, et quand ils réclament les objets les plus nécessaires, un féroce gardien leur répond : « Vous êtes morts, vous n'avez plus besoin de rien. »

Pour l'honneur de l'humanité, et pour ne pas révolter la délicatesse de nos lecteurs, nous omettons les traitements barbares que nos confesseurs avaient à subir même après leur mort. M. Thomas, malgré tant d'épreuves, prolongea son existence jusqu'au jour anniversaire de son débarquement à Cayenne; il mourut le 8 juin 1799, à l'âge de cinquante-neuf ans.

(PEQUEGNOT.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 8 juin 1534, Eustache, évêque d'Arras, institue la Confrérie de la très-sainte Vierge dans l'église des Dominicains de cette ville. Depuis sept ans on travaillait à réparer ou plutôt à reconstruire la chapelle de cette Confrérie, nouveau sanctuaire, ajouté à tant d'autres sanctuaires de Marie. Et à cette occasion rappelons les belles paroles d'un religieux Oblat de Marie :

« Qu'ils sont beaux, disait-il, ces sanctuaires disséminés dans toute la France ! Comme ils reposent l'âme fatiguée, l'esprit affaibli, le cœur malade ! Echelonnés dans chaque province, dans chaque département, ils sont comme des maisons de paix, où les pèlerins vont réparer leurs forces abattues et consoler leurs douleurs. Qui n'a visité un de ces sanctuaires, cités de refuge contre les souvenirs amers, abris contre les menaces de l'ennemi ou ses tentations, ornements de la vallée, perles de la montagne? Qui n'a accompli un de ces pieux voyages, inspirés par le besoin ou la reconnaissance, vers une de ces chapelles, domaine royal de la Vierge Immaculée? Si ces sanctuaires sont beaux, vus séparément, avec les grâces particulières dont la nature ou la piété les ont embellis, ils offrent un tableau plus attrayant encore à l'observateur chrétien, qui les embrasse tous d'un seul regard agrandi par sa foi. Nous vivons tous à l'ombre de ces sanctuaires illustres ou dans leur voisinage; recueillons nos souvenirs et contemplons-les, pour ainsi parler, dans un même cadre, où leurs charmes réunis brilleront d'un lustre plus éclatant. Au centre de Paris, Notre-Dame-des-Victoires, triomphante, comme son nom, reçoit l'hommage de ses serviteurs, non-seulement de la capitale ou des provinces voisines, mais encore des contrées les plus lointaines. Tout près d'elle, Notre-Dame se dresse avec majesté au-dessus des habitations qu'elle protége. Notre-Dame-de-Fourvière étend sur Lyon et ses deux fleuves ses bras toujours ouverts, invitation permanente à la confiance et à la prière. Aux extrémités de la France, sur les bords de la Méditerranée, en face de l'Algérie et sur la route de Rome, Notre-

Digitized by Google

Dame-de-la-Garde veille sur l'industrieuse Marseille. Nos soldats l'ont tous saluée avant d'aller aux luttes d'Orient, et les pèlerins de Jérusalem viennent lui demander une bénédiction pour leur voyage. Notre-Dame de Chartres porte dans les airs ses flèches aiguës, qui percent le ciel, comme les vœux des fidèles agenouillés à leur ombre, et la colonne sur laquelle repose la Vierge noire s'use chaque jour aux baisers respectueux de la foule. Notre-Dame du Puy, assise sur le roc et le bronze ennemi, couvre le Vélay d'une main connue par ses nombreux bienfaits.

Mais, outre ces sanctuaires remarquables dont l'histoire est sue de tous, il en est d'autres dont le nom devient chaque jour plus célèbre. Roc-Amadour, sanctuaire cher à Fénelon, voit de ses crêtes sourcilleuses les pèlerins se succédant à travers son escalier taillé dans la pierre. Lourdes voit s'agenouiller des foules innombrables. Bétharram, caché dans un nid de verdure au fond des Pyrénées, entend le chant des montagnes et reçoit l'offrande de l'étranger qui passe pour aller aux sources médicales, demander une santé perdue. Dans les landes de Dax, Buglose, restauré, attire de nombreux visiteurs, et comme autrefois Vincent-de-Paul, les pâtres lui portent leurs présents. Sur les bords de la Garonne, Notre-Dame-de-Verdelais se déploie dans une oasis; les bateaux à vapeur amènent les pèlerins jusqu'à ses avenues. Notre-Dame-de-Talence, à trois kilomètres de Bordeaux, réside dans un sanctuaire paré comme pour une fête non interrompue; c'est Notre-Dame-des-Sept-Douleurs gémissante et attendrie, consolant les âmes affligées comme la sienne. Sur les dunes de l'Océan, Notre-Dame-d'Arcachon adoucit les tempêtes, et reçoit après l'orage les marins échappés au péril. Sous le ciel étincelant du Midi, Notre-Dame-de-Lumière répand au loin sa protection sur les religieuses populations du Comtat et de la Provence. Le Vivarais a Notre-Dame-de-Bon-Secours; le Dauphiné, Notre-Dame-de-Fresneau, Notre-Dame-du-Laus, dans les gorges des Alpes; Notre-Dame-de-la-Salette, qui envoie de ses monts abruptes de solennels avertissements. Sur les plateaux et en face des grandes montagnes, Notre-Dame-

Digitized by Google

de-l'Osier s'élance du milieu des vignes et des bois de châtaigniers, et sous sa voûte noircie, un noviciat de jeunes Oblats de Marie lui chante un cantique perpétuel. L'Auvergne est riche en sanctuaires de dévotion : c'est Notre-Dame-des-Miracles, c'est Notre-Dame-d'Orcival et Notre-Dame-du-Port. Sur les monts d'Or et sur les bords des lacs, Notre-Dame-de-Vassivière se penche pour bénir la plaine, et jusqu'au fond des bruyères de la Corrèze, Notre-Dame-d'Aygurande se réveille au chant des campagnes, et à la vue des pèlerins qui viennent la visiter, entraînés par leur pieux et éloquent évêque.

Avançons vers le Nord : voici Notre-Dame-de-Cléry avec son imposante architecture, dressant son front auguste au-dessus des pins de la Sologne et des rives charmantes de la Loire. Là, Louis XI, à genoux, invoquait Celle qu'il ne cessa d'honorer, même parmi ses fautes ; ce n'est plus ce roi hypocrite que Walter Scott représente dans sa prison de Péronne, cherchant un dernier recours dans sa confiance en la Vierge de Cléry, c'est un roi devenu sujet, se frappant la poitrine et demandant grâce dans ce vaste tombeau qu'il s'est choisi. Continuons notre marche : saluons, en Picardie, Notre-Dame-de-Liesse, *Causa nostræ lætitiæ*, célèbre par sa tradition merveilleuse des Croisades. Au diocèse de Nancy, Notre-Dame-de-Sion paraît comme le point culminant d'un immense panorama de champs et de villages semés à ses pieds. En face de la protestante Angleterre, Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, relevée par le zèle d'un bon prêtre, voit des fêtes brillantes réjouir son enceinte. Lille aura bientôt sa cathédrale édifiée sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Treille. Partout Marie a des résidences bien-aimées où son influence est plus touchante et plus victorieuse. La nomenclature que nous venons de donner est bien incomplète, mais nous n'avons pas prétendu nommer tous les sanctuaires dédiés à la Reine du Ciel, qui protégent notre patrie ; ce travail a été fait par des mains plus savantes, qui nous en montreront exactement le nombre et les origines. Pour nous, nous nous contentons de constater que le Nom de Marie, la toute sainte, est invoqué partout en France comme le symbole de la puissance unie à la tendresse. Tous les

Digitized by Google

titres conviennent à cette Souveraine : l'espérance et la douleur, la reconnaissance et le repentir la saluent tour à tour des appellations les plus douces ou les plus glorieuses, des noms les plus affectueux ou les plus touchants. Ici, c'est Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ; là, Notre-Dame-de-la-Délivrance : *Consolatrix afflictorum, Auxilium christianorum* ; ailleurs, Notre-Dame-des-Agonisants, l'espérance de ceux qui meurent : *Spes morientium*. Le monde, trompé par des doctrines perverses, sollicité au bien-être par les mille voix de la volupté, cherche dans la nuit qui lui a été faite une étoile qui lui rende la lumière ; Marie est cet astre brillant dans le ciel obscurci. A Marie, les cures les plus difficiles, les causes désespérées. Quand Dieu veut faire de grandes choses, il associe sa Mère à ses projets d'indulgence et de réparation. Avec saint Bernard, nous l'invoquerons comme le fondement de toutes nos espérances : *Hæc tota ratio spei meæ*.

(M. DE L'HERMITE.)

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Aix en France, saint Maximin, premier évêque de cette ville, qu'on dit avoir été disciple du Seigneur.

Le même jour, sainte Calliope, martyre, qui, pour la foi de Jésus-Christ, eut les mamelles coupées et les chairs brûlées, fut

[1] SEXTO IDUS JUNII.

Aquis in Gallia sancti Maximini, primi ejusdem civitatis episcopi, quem Domini discipulum fuisse tradunt. — Eodem die sanctæ Calliopæ martyris, quæ ob Christi fidem, mammis abscissis, atque adustis carnibus, super testulas volutata, capite demum truncata, martyrii palmam accepit. — Eboraci in Anglia sancti Wilhelmi archiepiscopi et confessoris, qui inter cætera ad ejus sepulchrum patrata miracula, tres mortuos suscitavit, atque ab Honorio tertio in Sanctorum Canonem relatus est. — Apud Suessones in Galliis natalis sancti Medârdi episcopi Noviomensis, cujus vita et mors pretiosa gloriosis miraculis commendatur. — Rhotomagi sancti Gildardi episcopi, fratris ejusdem sancti Medardi, qui eodem die nati, eodemque die episcopi consecrati, uno quoque die de hac vita subtracti, simul in cœlum migrarunt. — Apud Senones sancti Heraclii episcopi. — Metis sancti Clodulphi episcopi. — In Piceno sancti Severini episcopi septempedani. — In Sardinia sancti Sallustiani confessoris. — Camerini sancti Victorini confessoris.

Digitized by Google

roulée sur des têts de pots cassés, enfin décapitée, et reçut la palme du martyre.

A Yorck en Angleterre, saint Guillaume, archevêque et confesseur. On rapporte parmi les miracles opérés à son tombeau la résurrection de trois morts. Il fut mis au nombre des Saints par Honorius III.

A Soissons en France, la fête de saint Médard, évêque de Noyon, dont la vie et la mort précieuse ont été illustrées par de glorieux miracles.

A Rouen, saint Godard, évêque, frère du même saint Médard. Nés le même jour, et sacrés évêques le même jour, arrachés aussi à cette terre le même jour, ils allèrent ensemble dans le ciel.

A Sens, saint Héracle, évêque.

A Metz, saint Clou, évêque.

Dans la Marche d'Ancône, saint Séverin, évêque de Septempeda, qui porte aujourd'hui son nom.

En Sardaigne, saint Salustien, confesseur.

A Camérino, saint Victorin, confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Disibode, évêque irlandais, ayant renoncé à son évêché, se fit religieux dans un faubourg de Mayence, où sa sainteté lui attira beaucoup de disciples, et où il mourut en paix, illustre par ses vertus et ses miracles. Sa vie a été écrite par sainte Hildegarde.

Saint Sicé, tailleur de pierres, martyr à Firone en Espagne.

Saint Athré, abbé en Égypte, honoré chez les Grecs.

Saint Clément, prêtre, honoré à Volterra en Toscane au VIII^e^ siècle.

Saint Savinien, abbé du monastère de Saint-Chaffre en Vélay.

Saint Fortunat, évêque de Fano, dans le duché d'Urbin, mort vers l'an 620.

Sainte Génesia, vierge martyre, honorée en Piémont.

Saint Gaudence, camaldule, disciple de saint Romuald.

Digitized by Google

Saint Gérard-Mécaty, Frère dans l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, mort en 1242.

Saint Ithère (*Itherius*), évêque de Nevers, au VII^e^ siècle.

Saint Mary (*Marius*), solitaire, au VI^e^ siècle, patron de Mauriac dans le Cantal.

Martyrologe de la dernière persécution.

George (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Metz, n'ayant pas fait les serments exigés, condamné à la déportation, emmené pour être embarqué à l'âge de soixante-quatorze ans, mort en chemin à Sainte-Maure, du diocèse de Tours, le 8 juin 1794.

Digitized by Google

NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

Sainte Pélagie, vierge et martyre — Saint Prime et saint Félicien, martyrs. — Saint Vincent d'Agen, martyr. — Saint Julien d'Edesse, solitaire. — Saint Sylvain, anachorète. — Saint Maximien, évêque de Syracuse. — Saint Colomb ou Colomkille, abbé en Irlande. — Saint Georges, évêque de Lodève. — Saint Ricard, évêque d'Andria. — Le Bienheureux Guillaume Lamy, évêque. — Le Vénérable Jean Goodman, confesseur de la foi. — La Vénérable Marine Escobar, vierge, fondatrice des Brigittines de la Recollection. — Le Vénérable Père Joseph d'Anchiéta, de la Compagnie de Jésus. — Les Vénérables Sœurs de Pons. — Le Vénérable Père Joseph Imbert, confesseur de la foi. — Le Vénérable curé Georges Cormeaux, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE PÉLAGIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Saint Ambroise et saint Jean Chrysostome ont donné de grandes louanges à cette sainte Martyre, dont le dernier parle en ces termes dans une de ses homélies [1] :

« Dieu soit loué, mes frères, la mort n'a rien de formidable; elle est devenue le jouet du sexe le plus faible et le plus timide. Des femmes, que dis-je? des jeunes filles la méprisent, lui insultent. Des vierges sortant à peine de l'enfance, osent attaquer l'enfer et n'en reçoivent aucun dommage. Nous vous devons encore ce bien-là avec tant d'autres, ô Jésus, Fils d'une Vierge! C'est vous, divin Époux des Vierges, qui donnâtes à votre épouse Pélagie ce courage qui la fit aller généreusement au-devant de la mort [2], qui lui fit prévenir le jugement et l'exécution, et épargner un crime au juge et aux bourreaux. Ce n'est pas qu'elle ne fût préparée à tous les tourments qu'on aurait voulu lui faire endurer, et qu'elle ne les eût endurés avec joie, mais elle craignait de perdre la couronne de vierge en obtenant celle de martyre. Elle

[1] Tome I, hom. XL.

[2] Elle se jeta d'une fenêtre en bas, et se tua.

Digitized by Google

appréhendait le peu de retenue de ces hommes qui n'ont pas les yeux plus chastes que le reste du corps ; elle voulut se dérober même à leurs regards et en sauver son extrême pureté. Les hommes n'avaient point encore donné d'exemple d'une crainte si délicate : ils s'étaient présentés tous devant les tribunaux, et là ils avaient affecté de donner des marques d'un courage extraordinaire. Ce furent donc les femmes, que la faiblesse et la timidité naturelle du sexe exposent davantage aux injures et aux affronts, qui inventèrent ce nouveau genre de mort, et ce fut ce motif qui obligea Pélagie à le choisir. Car si en allant recevoir la palme du martyre, elle eût été sûre de conserver le lys précieux de la virginité, elle n'eût fait aucune difficulté de comparaître devant les juges ; mais dans l'incertitude de ce qui pouvait arriver, elle crut qu'il y aurait de l'imprudence de hasarder, en se montrant, de perdre une couronne, au lieu qu'elle en conservait deux en ne se montrant pas. Ce fut donc le parti qu'elle prit. Elle évita de devenir un spectacle dangereux, de fournir par sa présence de la matière à un feu impur, de profaner sa beauté en la produisant au jour, et de donner innocemment un plaisir criminel : en un mot, d'exposer un corps vierge à tous les emportements d'un instinct brutal. Ainsi l'extrême désir qu'elle avait de paraître pure aux yeux de Jésus-Christ, la fit résoudre à ne quitter l'appartement des femmes que pour passer immédiatement dans la chambre et entre les bras de cet adorable Époux.

« Il y a sans doute de la grandeur d'âme à un Martyr, d'envisager sans pâlir des bourreaux qui l'environnent, et de les voir sans émotion fouiller dans ses entrailles avec des crochets et des ongles de fer. Mais il en paraît, ce semble, encore davantage dans l'action de Pélagie ; le sentiment s'affaiblit par la durée ou par la violence, ou même par la diversité des tourments ; ou s'il conserve quelque vivacité, la mort ne paraît plus terrible alors, mais désirable ; elle devient un remède nécessaire aux maux extrêmes qu'on souffre ; elle délivre enfin l'âme de la tyrannie insupportable des supplices. Mais il n'en est pas de même ici. Pélagie n'a encore rien souffert, son corps est dans toute la vigueur, il a toute la santé d'une jeunesse florissante. Pélagie a donc besoin

Digitized by Google

d'une force d'esprit extraordinaire, pour se résoudre à quitter la vie par une mort violente. Si donc la patience d'un Martyr est digne de votre admiration, quels sentiments devez-vous avoir pour la généreuse résolution de Pélagie ? Arrêtons-nous un peu, et considérons à loisir toutes les circonstances qui rendent cette action digne de l'admiration de tous les siècles. Qui ne sera surpris de voir une telle présence d'esprit dans une vierge, jeune, sans expérience, qui n'est jamais sortie de sa chambre, qui ne connaît point le monde ; simple et sans artifice ; de la voir se déterminer en un moment ; prendre un parti si contraire à la nature ? Une troupe de soldats paraît inopinément à la porte de son logis : on y frappe rudement ; on la cite à comparaître devant un juge, on se met en devoir de l'y traîner malgré elle. Il n'y avait alors avec elle ni père, ni mère, ni nourrice, ni servante, ni ami, ni voisin, ni qui que ce fût, qui lui donnât conseil. Elle le prend d'elle-même ; mais comment ose-t-elle répondre aux soldats ; comment a-t-elle l'assurance de regarder ces hommes terribles ? comment peut-elle articuler une seule parole ? comment peut-elle respirer ? Elle fait plus ; elle conçoit ce projet étonnant ; elle achève de le former ; elle l'approuve ; elle l'exécute, et cela dans un seul moment. Voici de quelle manière.

« Au bruit que les soldats firent à sa porte, elle descendit de sa chambre, leur ouvrit, sortit, et ayant appris d'eux le sujet qui les amenait, elle leur demanda la permission de rentrer et de changer d'habit. Cette permission lui fut accordée. Mais quel usage en fit-elle ? Elle changea en effet de vêtement, et au lieu d'une robe sujette à être déchirée ou salie, elle en prend une qui ne peut être, ni mangée des vers, ni usée par le temps. Voici encore pour moi un nouveau sujet d'étonnement ; et j'avoue que je ne puis assez admirer, ni la facilité que les soldats eurent à lui accorder ce qu'elle leur demanda, ni l'adresse avec laquelle elle les trompa, ni le peu de défiance qu'ils marquèrent, tout devant être suspect à des gens de cette sorte ; ni enfin le peu de précaution qu'ils prirent pour empêcher son dessein de réussir. Et qu'on ne me dise pas que le cas était si extraordinaire, qu'il n'est pas surprenant que les soldats ne l'aient ni prévu, ni em-

Digitized by Google

péché. Car elle n'est pas la première qui se soit donné la mort ; on en a vu qui se sont jetées dans le courant d'une rivière [1] ; d'autres se sont percé le sein ; d'autres se sont mis au cou un cordeau funeste. Mais c'est qu'en effet Dieu aveugla de telle sorte les soldats, qu'ils ne se doutèrent point de la tromperie que Pélagie leur faisait. Elle s'échappa donc de leurs mains, ainsi qu'une innocente tourterelle s'échappe des filets d'un oiseleur, et de même qu'une biche qui s'est tirée des piéges que les chasseurs lui avaient dressés, ne s'arrête point qu'elle ne se soit mise en sûreté dans quelque fort, ou sur quelque rocher escarpé, inaccessible aux traits des veneurs et inconnu à leur recherche ; de même Pélagie étant tombée entre les mains des soldats, et se trouvant enfermée dans son propre logis comme dans des toiles, s'en dégage heureusement, prend sa course, s'éloigne et gagne, non un rocher élevé, mais le plus haut du ciel ; d'où elle regarde avec plaisir, et dans une pleine sécurité, les piéges qu'elle vient d'éviter, et se rit des chasseurs qui se retirent couverts de confusion d'avoir manqué leur coup. Qu'on s'imagine le gouverneur assis gravement sur son tribunal, entouré de ses bourreaux, les instruments tout dressés pour tourmenter la jeune Pélagie, une foule de peuple que la curiosité ou le faux zèle rassemble autour du magistrat. Qu'on s'imagine d'un autre côté voir retourner ces soldats, qu'on attendait avec tant d'impatience ; on croit d'abord qu'ils amènent la Vierge, une joie insensée saisit tous ces idolâtres, ils dévorent déjà par avance la proie qu'ils se figurent n'être pas loin. Quelle surprise, quel chagrin, quel désespoir, lorsqu'enfin on voit arriver ces émissaires du tyran les mains vides, baissant les yeux de honte, et racontant en bégayant leur étrange aventure ! Quand le chaste Joseph se vit pressé par sa maîtresse de satisfaire une passion honteuse qu'elle ressentait pour lui, il laissa entre les mains de cette égyptienne le manteau par où elle l'avait arrêté, et s'enfuit : mais Pélagie n'ayant pas même voulu souffrir que les mains impures des soldats la touchassent, elle voulut elle-même se dépouiller de son corps, ayant

[1] Sainte Domnine et ses filles.

Digitized by Google

pris son essor vers le Ciel : elle leur laissa, à la vérité, ce corps mais dans un état qui leur donnait plus de confusion que de joie comme leur étant désormais inutile, ne pouvant plus être l'objet ni de leur cruauté, ni de leur brutalité.

« C'est ainsi que Dieu conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, souvent contre les lois ordinaires de la nature ou de la prudence humaine. Il aime à faire réussir les entreprises de ses serviteurs lorsqu'on les croit désespérées ; et il prend plaisir à faire avorter les projets de ses ennemis dans le moment que toutes choses semblent leur promettre un favorable succès. Dans quelle peine, dans quel embarras ne se trouve point notre jeune martyre ? Quelle facilité, au contraire, les soldats n'ont-ils point d'exécuter leur commission ? Ils se sont rendus maîtres de son logis, ils la tiennent prisonnière dans sa propre maison, elle est seule, ce n'est qu'une fille ; cependant ils la manquent. Pélagie, d'une autre part, sans secours, sans défense, sans force, attaquée par une troupe de bêtes farouches prêtes à se jeter sur elle, échappe à leurs dents meurtrières, se sauve et rend vains et sans aucun effet les efforts que font contre elle, soldats, juges, gouverneurs de province.

« Reconnaissons ici le bras de Dieu, et adorons sa puissance et sa bonté. C'est lui qui tire Pélagie d'un pas si dangereux : ce qu'on ne peut désavouer pour peu que l'on examine la manière dont elle meurt. Car enfin on a vu plusieurs personnes tomber de fort haut, on ne se blesser que légèrement, ou en être quitte pour un bras rompu, ou un pied démis, et vivre encore plusieurs années après leur chute. Mais Dieu ne permet pas que celle que fait Pélagie ménage une vie qu'elle veut perdre, il commande à son âme de quitter aussitôt son corps, et content de cette première démarche qu'elle vient de faire contre son ennemi, il la retire du combat et la couronne, comme si elle avait achevé de vaincre. Car ne pensez pas que cette mort arrive selon le cours ordinaire de la nature : c'est un ordre particulier de Dieu qui en détermine le moment. Au reste, on voyait ce corps, non sur un lit de parade, mais sur la terre nue ; mais croit-on qu'il fut en cet état privé des honneurs funèbres ? Non, non, et la terre même

Digitized by Google

qui le portait, avait part à ces honneurs. Je dis plus, les honneurs les plus grands qu'on aurait pu lui rendre, n'auraient jamais pu égaler celui qu'il recevait d'être étendu sur la poussière pour le nom de Jésus-Christ. Ce que le monde appelle opprobre, ce qui passe communément pour une injure parmi les hommes, devient le comble de la gloire lorsqu'on le souffre pour Jésus-Christ. Il est vrai que le lieu où était ce corps sacré n'avait rien de considérable en apparence, mais il y avait des Anges qui le gardaient, Jésus-Christ lui-même y était. Si des maîtres reconnaissants ne rougissent point de conduire à la sépulture quelques-uns de leurs esclaves ; Jésus-Christ, le plus reconnaissant de tous les maîtres et le plus tendre de tous les époux, refusera-t-il d'honorer de sa présence les obsèques d'une épouse qui vient de donner sa vie pour lui? Cette vierge n'a pour tombeau qu'un peu de sable qui ne la couvre pas même, mais son épitaphe contient l'histoire glorieuse de sa mort. Elle est vêtue d'une robe plus précieuse que la pourpre des rois, où parmi les lys de la virginité éclatent les roses du martyre. Ce sera avec ces riches et pompeux ornements qu'elle se présentera devant le trône de Jésus-Christ. » (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT PRIME ET SAINT FÉLICIEN,
MARTYRS.

Ces deux martyrs, qui étaient frères, vécurent plusieurs années à Rome, où ils s'animaient mutuellement à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens était distribué aux pauvres. Souvent ils passaient les jours et les nuits dans les prisons pour y servir les confesseurs ; ils osaient même paraître dans les lieux où l'on tourmentait et où l'on exécutait les fidèles. Ils exhortaient à la persévérance ceux qui confessaient généreusement la foi, et tâchaient de regagner à la religion ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier ; en même temps ils se montraient en tout dignes serviteurs de Jésus-Christ, afin d'obtenir par ses mérites le salut éternel. Malgré l'étendue et la vivacité de leur zèle qui les faisaient connaître, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre.

Digitized by Google

Les idolâtres ayant demandé leur mort par des cris confus Dioclétien et Maximien-Hercule donnèrent des ordres pour qu'on les arrêtât et qu'on les mît en prison. On croit que ces ordres furent expédiés en 286, peu après l'association de Maximien à l'empire, puisque les deux princes paraissent ne s'être jamais trouvés réunis à Rome que dans cette année.

Les empereurs firent fouetter les Martyrs avec une cruauté inouïe, après quoi ils les envoyèrent dans la petite ville de Nomento, qui est à douze milles de Rome, pour que Promotus les châtiât avec plus de sévérité et les traitât comme les ennemis déclarés des dieux. Le juge les remit entre les mains des bourreaux, qui d'abord les appliquèrent ensemble à diverses tortures. On les tourmenta ensuite séparément, et l'on employa mille artifices pour les déterminer à offrir de l'encens aux idoles : mais la grâce de Jésus-Christ les soutint l'un et l'autre, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. A la fin on les condamna à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 9 juin. Les chrétiens enlevèrent leurs corps et les enterrèrent près de Nomento. Les noms de ces deux Saints se trouvent en ce jour dans les anciens Martyrologes de l'Occident et dans le Sacramentaire de saint Grégoire le Grand. Vers l'an 645, le Pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transportées à Rome et déposées dans l'église de Saint-Etienne, sur le Mont-Cœlius.

Une âme qui aime Dieu véritablement regarde, à l'exemple de saint Paul, toutes les choses du monde comme de la boue, afin de pouvoir gagner Jésus-Christ. La divine charité adoucit l'amertume que les sens trouvent dans la perte des biens et de la santé, dans les disgrâces, dans les tourments et dans les autres afflictions de la vie. C'est le défaut de cette charité qui fait que nous sommes si impatients et si peu résignés dans les épreuves. Un homme tiède et lâche se plaint de tout, et traite de rigoureux les préceptes les plus faciles. Au contraire, un homme fervent trouve facile tout ce qui est capable de l'unir à Dieu plus intimement, et il embrasse avec joie tout ce qu'il sait être conforme à la volonté du Ciel.

Digitized by Google

SAINT VINCENT D'AGEN,

MARTYR.

Ceux qui ont fait saint Vincent, dont on célèbre aujourd'hui la mémoire, espagnol de nation et diacre de l'Église de Saragosse sous l'évêque Valère, du temps de Dioclétien, semblent ne l'avoir pas assez distingué du célèbre Martyr dont l'Église fait la fête le 22 de janvier. Il paraît néanmoins qu'il n'était ni de la ville d'Agen ni des environs ; mais qu'il était venu de quelque autre province de l'Aquitaine, ou de la Gaule Narbonnaise pour y servir les fidèles de cette ville, dans le ministère de leur église. Saint Grégoire de Tours lui donne la qualité de diacre ou de lévite, en quoi il a été suivi par Florus, Adon, Usuard, et les auteurs de Martyrologes, jusqu'au Martyrologe romain, encore qu'il n'en soit rien dit dans les Actes de sa vie, donnés par M. du Bosquet, évêque de Montpellier, et composés longtemps avant saint Grégoire qui les avait lus. Comme il prêchait la foi de Jésus-Christ dans le territoire de cette ville, de l'autre côté de la Garonne, il se rencontra par hasard à une fête que les idolâtres du pays faisaient tous les ans au démon. On y accourait de la ville et de la campagne aux environs avec grande affluence, à cause de quelques prestiges qu'opéraient les prêtres du lieu pour abuser les peuples. Ils représentaient à leurs yeux une roue de feu sortant du temple de leur idole, qui roulait en descendant le long de la colline jusque dans la rivière et qui sortant ensuite de l'eau, semblait remonter d'elle-même pour rentrer dans le temple. Vincent averti de ce qui se devait passer, se mêla dans la foule espérant par la vertu de Jésus-Christ rendre inutile tout l'artifice du démon. En effet, lorsqu'il vit la roue de feu sortir du temple, il eleva la main ; et avec le signe de la Croix, il dissipa toute l'illusion.

Cette action déconcerta toute la fête et surprit tout le monde. Les idolâtres en furent tellement irrités, qu'ils le traînèrent au gouverneur d'Agen pour le faire punir comme un magicien, qui osait employer son art contre les dieux mêmes. Le gouverneur aussi étonné que les autres, et résolu de venger ses dieux, vou-

Digitized by Google

lut interroger le Saint sur ce qu'il avait fait et sur sa profession et commença par lui demander son nom, son pays, et sa famille. Vincent se contenta de lui déclarer son nom et sa qualité de serviteur de Jésus-Christ sans lui rien dire davantage. Le juge prenant son silence pour un mépris injurieux, le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre. Il l'y fit déchirer à coups de fouets pendant un assez long espace de temps ; et au lieu de le renvoyer dans la prison pour le réserver à d'autres épreuves, selon l'usage ordinaire, il se hâta de lui faire couper la tête, de peur qu'il ne fît tomber le temple. Le Saint pendant qu'on le conduisait au supplice, se fortifiait contre les horreurs de la mort, par la prière et le signe salutaire de la Croix, et l'on remarquait aisément sur son visage la joie que Dieu lui donnait dans le cœur.

Ceux qui l'ont fait diacre de saint Caprais, ont mis son martyre sous Maximien Hercule, vers la fin du IIIe siècle : mais on ne croit pas que saint Caprais ait jamais été évêque d'Agen, et quelques savants ne font point difficulté de mettre saint Vincent cinquante ans auparavant, et de supposer qu'il a souffert durant la persécution de Dèce ou celle de Valérien, outre que le genre de son martyre ne demande point que ç'ait été durant une persécution. Les chrétiens du lieu enterrèrent son corps dans une fosse profondément creusée où il demeura caché pendant l'espace de cent cinquante ans, au bout desquels il fut découvert, trouvé sans corruption et transporté en un endroit qui était proche, et qu'on appelait Pompeiac qu'on croit avoir été depuis appelé Poncy. Cette translation se fit peut-être sur la fin du IVe siècle avant que les Goths se rendissent maîtres de l'Aquitaine. On y bâtit un tombeau pour déposer le corps du Saint et une église en son honneur. Les Goths qui étaient ariens, chassèrent ensuite les habitants de Pompeiac pour s'emparer de leurs biens : et un de leurs évêques nommé Nicaise, eut la hardiesse d'abattre l'église et le tombeau du Saint dont il fit porter le corps ailleurs. Après la mort de ce prélat hérétique, qui par un effet des jugements de Dieu, se noya dans la Garonne vis-à-vis de l'endroit où il avait violé le tombeau du Saint, on rapporta le corps à Pompeiac, d'où

Digitized by Google

il fut transféré depuis, au moins en partie; à Conques en Rouergue. Ce qui en resta dans l'Agenois donna envie aux fidèles de bâtir une nouvelle église en son nom : mais on ne peut dire positivement si ce fut celle-là ou une autre que Léonce, évêque de Bordeaux, fit construire et orner avec beaucoup de magnificence selon Fortunat. Le zèle qu'il avait pour le culte de saint Vincent, ferait croire aisément qu'il aurait eu part à toutes les deux, c'est-à-dire qu'il aurait couvert de plomb et enrichi celle d'Agenais, et qu'il aurait fondé celle d'auprès de Bordeaux. Les miracles qui se firent à celle où étaient ses reliques dans le lieu appelé en gaulois celtique Vernemetis, qui veut dire grand temple près d'Agen et de Pompeiac, portèrent si loin la gloire de son nom, que l'on y accourait tous les ans des pays étrangers pour célébrer sa fête au 9 juin, et Fortunat de Poitiers qui a fait des vers à sa louange, ne fait point difficulté de dire qu'il était devenu célèbre par toute la terre. Saint Grégoire de Tours qui mourut quelques années avant cet auteur dont il était l'ami, témoigne que beaucoup de gens se réfugièrent dans cette église comme dans un asile, durant la guerre de Gontran contre Gondebaud.

SAINT JULIEN D'ÉDESSE,

SOLITAIRE.

« C'était, dit saint Ephrem, le plus parfait des ascètes, quoique de condition servile. D'abord, ainsi qu'il me l'a raconté lui-même, il vécut dans de grands désordres ; mais, parvenu à la connaissance de la vérité chrétienne, il mena une vie excellente. Il eut beaucoup à souffrir de ses maîtres, à Héliopolis, près du Liban, parce qu'ils étaient idolâtres. Son maître étant mort, il renonça au siècle et se fit moine. Il aimait le Seigneur de tout son cœur et de toute son âme, à tel point qu'il excella dans presque toutes les vertus. Il avait une grande componction et une humilité merveilleuse. Il ne fit pas comme quelques-uns, qui se retirent du monde pour s'adonner à l'oisiveté et à la négligence des commandements divins. Mais mortifiant les passions séculières suivant la règle monastique, il demeurait dans sa cellule. La mienne était auprès ; car nous étions de la même congrégation. Il venait à ma

Digitized by Google

cellule, et j'allais à la sienne, car je profitais beaucoup de la conversation de cet homme. J'admirais de voir une si parfaite connaissance du christianisme dans un barbare, car il était originaire des contrées de l'Occident, et je glorifiais Dieu, qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à pénitence. Je me souvins de cette parole de l'Évangile : En vérité je vous le dis, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Et je suppliais le Seigneur de nous préserver de ces ténèbres, de ces pleurs et de ces grincements de dents.

« Le bienheureux Julien était robuste de corps, mais il s'affaiblissait par l'exercice et le travail, en marchant sur les traces des Pères, et faisait des voiles de navires. N'ayant aucune connaissance des lettres, il s'empressa de les apprendre. L'homme de Dieu avait une cellule, et dans sa cellule une petite couchette, qu'il réduisit en forme de sépulcre, pour y pleurer ses péchés nuit et jour comme dans un tombeau. Tout en travaillant, on entendait ses pleurs comme d'un père ou d'une mère enterrant leur enfant unique. La nuit il ne prenait qu'un instant de sommeil, la crainte du jugement le réveillait bientôt. On ne saurait dire les tentations et les tribulations qu'il eut à souffrir de la part des Frères négligents : il les supporta toutes avec humilité et patience. Il était pacifique, tempérant, doux, clément, pieux, amateur de la pauvreté volontaire, toujours prêt à faire plus qu'il n'était obligé, éloigné de toute espèce de médisance, humble dans ses paroles, dans ses actions, dans ses vêtements, dans sa démarche. Bien différent de moi et de mes semblables en paresse, ajoute saint Ephrem, il ne passait point ses jours dans la négligence, mais dans la componction. Tels que les détenus d'un cachot pleurent de crainte et d'angoisse lorsqu'ils ont à paraître devant le tribunal du juge, ainsi le bienheureux Julien se souvenait-il sans cesse du redoutable tribunal de Jésus-Christ, et pleurait-il sans cesse en pensant au jugement à venir. Entendait-on le signal pour la messe, il y accourait des premiers, et s'y tenait sans détourner les yeux, comme s'il fût déjà au tribunal de Jésus-Christ.

Digitized by Google

« Je lui dis un jour : Qui donc efface ainsi ces livres ? car partout où était écrit le nom de Dieu, ou Seigneur, ou Jésus-Christ, ou Sauveur, je vois que les éléments des lettres sont effacés ? Le Bienheureux me dit : Je ne vous cacherai rien. La femme pécheresse, approchant du Sauveur, lui arrosa les pieds de ses larmes, et les essuya avec les cheveux de sa tête ; et moi, en lisant, lorsque je trouve écrit le nom de mon Dieu, je l'arrose de mes larmes; afin que moi aussi je reçoive la rémission de mes péchés. Je lui dis amicalement : Dieu, qui est bon et miséricordieux, agrée sans doute votre bon propos ; mais épargnez les livres je vous en prie. Il répondit : Mon cœur n'est point arrosé si je ne pleure devant le Seigneur mon Dieu. Il persévéra ainsi plus de vingt-cinq ans, et s'endormit dans le Seigneur, perfectionné par la persécution et la patience. C'était vers l'an 370. »

Le Bienheureux dit un jour à un Frère, peut-être saint Éphrem : Il est un Frère qui a l'intention de s'avancer dans l'intérieur du désert pour chercher des hommes contemplatifs. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi conseil : irai-je avec lui ou non ? Le Frère, qui le savait un homme d'action, lui dit : Il vaut mieux demeurer tranquille, et chercher la perfection dans le calme. Car de s'informer des choses petites et passagères, et de parcourir la solitude pour cela, il n'y a pas de nécessité. Le Bienheureux demanda : Qu'est-ce que la perfection ? et qu'est-ce que les choses petites et passagères ? Le Frère répondit : La perfection est la fin de toute parole et de toute action. Car il est écrit : Écoutez la fin de tout, ce qui est à dire : Craignez Dieu, et gardez ses commandements. Les choses qui arrivent à chacun en ce monde, soit fâcheuses, soit agréables, ont une fin et le temps les consume ; mais les choses d'après la mort sont immortelles. Ayons donc à l'esprit le jour du jugement, afin que notre volonté soit parfaite dans le Seigneur. Deux voyageurs allaient au loin : l'un d'eux, ennuyé de la route, se mit à demander aux passants ce qu'il y avait de remarquable dans le reste du chemin. Ils répondirent : Le chemin est raboteux. — Et, après ce chemin, qu'y a-t-il ? — Vous verrez une contrée verdoyante. — Le compagnon de voyage lui dit : Cessez de vous informer curieusement du chemin par où

Digitized by Google

nous passerons comme un courrier ; car la vie humaine est semblable à un voyage. Il faut donc nous occuper plus, non pas de ce que nous rencontrerons sur le passage, mais de ce que nous trouverons au terme [1]. (ROHRBACHER.)

SAINT SYLVAIN,

ANACHORÈTE.

Avant que Sylvain quittât le monde au IVe siècle pour venir dans le désert, il était comédien de profession. Dieu lui ayant fait connaître tout ce qu'il y avait de dangereux et de criminel dans son emploi, il se convertit et vint trouver saint Pacôme qui le reçut au nombre de ses religieux ; mais les habitudes qu'il avait contractées dans le monde le rendaient si peu propre à toute régularité, qu'on ne pouvait l'assujettir à rien. Il passait les jours dans l'oisiveté et dans des amusements indignes de sa profession. La tiédeur de quelques solitaires s'en réjouissait ; mais la ferveur des autres en était scandalisée et saint Pacôme fut prié de renvoyer un homme d'un caractère si peu convenable à la retraite, et dont le commerce donnait de si mauvais exemples. Le Saint crut ne devoir pas aller si vite, il avertit charitablement Sylvain, et lui remontra ses obligations : mais ces premiers avis ne purent le corriger. L'on fit donc à saint Pacôme de plus fortes instances pour le chasser : il différa néanmoins encore et il parla de nouveau à Sylvain, mais en public et avec tant de force, tant de zèle et tant de succès, qu'il le changea absolument. Sylvain ne s'occupa plus qu'à pleurer ses égarements passés ; et il versait continuellement des larmes, soit qu'il considérât la charité de ses Frères pour lui, soit qu'il se souvînt de la profession qu'il avait quittée ou de ses résistances aux grâces de Dieu ou de ses retardements à se convertir.

Tous les religieux vivement touchés des exemples de pénitence que ce Frère leur donnait, mais aussi quelquefois distraits par les excès de sa douleur, le priaient de cesser de pleurer et de ne se laisser pas tant abattre ; mais il leur disait : Je fais tout ce

[1] *Opera sancti Ephrem*, grec et latin, t. III, p. 254, édit. Vatican.

Digitized by Google

qu'il m'est possible pour vous obéir et j'y travaille en vain. Je me sens moi-même une violente ardeur qui ne me permet pas de me calmer. Contentez-vous donc, lui dirent les Frères, de pleurer quand vous êtes seul en oraison ; et lorsque vous êtes à table avec les autres, mangez comme eux et tâchez de retenir vos larmes ; votre âme n'en sera pas moins pénétrée de componction et vous n'incommoderez pas vos Frères, que vos larmes et vos soupirs empêchent de manger. Pourquoi, reprit Sylvain, ne voulez-vous pas que je pleure quand je vois ici la charité de tant de saintes âmes, moi qui devrais respecter jusqu'à la poussière qu'ils foulent aux pieds, et qui n'ose entrer en comparaison avec eux? Comment ne pleurerait pas un misérable sorti du théâtre, tout couvert des plaies du péché et que l'on traite si charitablement? Je tremble que la terre ne s'entr'ouvre pour engloutir un homme beaucoup plus profane que Dathan et Abiron qui s'y sont trouvés abîmés. J'ai osé toucher les choses saintes avec des mains impures ; j'ai négligé de travailler au salut de mon âme, et n'ai point été fidèle à la grâce que Dieu me faisait. Quand toutes ces idées m'occupent l'esprit, je n'ai pas honte de pleurer devant vous, je ne puis expier mes crimes que par un repentir amer, exprimé par mes larmes ; et quand je verserais toute mon âme par mes yeux, je n'en ferais pas encore trop.

Ces sentiments de componction et d'humilité lui firent faire de si grands progrès, que saint Pacôme le donnait à tous les autres pour un modèle et leur disait que le démon n'est jamais mieux désarmé que par l'humilité d'une âme purifiée par les travaux de la pénitence. Sylvain après avoir vécu huit années de la sorte, mourut en paix et Dieu fit connaître à saint Pacôme que son âme avait été enlevée dans le ciel au milieu des Anges.

SAINT MAXIMIEN,

ÉVÊQUE DE SYRACUSE.

L'illustre et saint Pape Grégoire le Grand, qui étendait ses soins et sa vigilance sur toutes les contrées du monde alors connu, ne pouvait négliger les chrétiens de son voisinage, qu'il fallait préserver des hérésies de tout genre et retirer des restes d'idolâtrie

Digitized by Google

qui perdaient encore bien des âmes. La Sicile à la fin du VI^e^ siècle subissait en divers lieux les séductions des hérétiques qui entraînaient toujours quelques âmes, et les influences des mœurs païennes. Le grand Pape sacra Maximien évêque de Syracuse et le nomma son légat en Sicile. Nous ne connaissons point le détail de ses travaux, mais une lettre de saint Grégoire au diacre Cyprien loue grandement la vigilance pastorale de son légat, dont on venait d'apprendre la mort toute sainte et les succès. Cette mort eut lieu à Syracuse, le 9 juin de l'an 694.

SAINT COLOMB OU COLOMKILLE,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Colomb ou saint Colme fut l'Apôtre des Pictes, et un des plus célèbres patriarches des moines en Irlande. Pour le distinguer des autres Saints du même nom, on l'a surnommé Colomkille, du grand nombre de cellules monastiques qu'il fonda, et que les Irlandais appellent *killes*.

Ce Saint était issu de l'illustre maison de Neil, et naquit en 521, à Cartan dans le comté de Tyrconnel. Il comprit, dès son enfance, qu'il n'y a de grand et d'estimable que ce qui nous embrase d'amour pour Dieu; et cet amour, il tâcha de l'allumer dans son âme par un entier détachement du monde, ainsi que par une parfaite pureté de corps et d'esprit. Il étudia l'Écriture et les maximes de la vie ascétique sous le saint évêque Finian, qui avait établi une école à Bluain-Irard.

Ayant été élevé au sacerdoce en 546, il donna lui-même d'admirables leçons de piété et d'Écriture sainte, et forma en très-peu de temps plusieurs disciples. Environ quatre ans après, il fonda le grand monastère de Dair-Magh, appelé aujourd'hui Durrogh; il fut aussi le fondateur de quelques autres monastères moins considérables. En même temps il composa, pour l'usage de ses Religieux, une Règle qui était principalement tirée de celle des anciens Moines d'Orient.

Son zèle à reprendre les vices publics lui ayant fait encourir l'indignation du roi Dermot, il quitta l'Irlande et passa dans la partie septentrionale de la Bretagne, connue aujourd'hui sous le

Digitized by Google

nom d'Écosse. Il emmena avec lui douze de ses disciples. Bède place son arrivée vers l'an 565 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Bridius.

Il est dit du Saint, qu'il convertit les Pictes au christianisme par ses prédications, ses vertus et ses miracles ; mais ceci ne doit s'entendre que des Pictes du nord, ainsi que de ceux qui habitaient les hauteurs, et qui étaient séparés des autres par le mont Grampus. En effet, nous apprenons de Bède que les Pictes méridionaux avaient reçu l'Évangile longtemps auparavant, et qu'ils en étaient redevables aux prédications de saint Ninyas, premier évêque de Whit-Herne dans le comté de Galloway.

Les Pictes ayant embrassé la foi, donnèrent à saint Colomb la petite île de Hy, ou de Jona, qui est à douze milles de la terre ferme, et qui de son nom fut depuis appelée Y-Colom-Kille. Il y bâtit un grand monastère qui, durant plusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du nord. Les rois d'Écosse y eurent longtemps leur sépulture. On y enterra aussi les corps d'une multitude presqu'innombrable de Saints. Ce monastère donna naissance à plusieurs autres que saint Colomb fonda en Écosse. Ce fut là que se formèrent les célèbres Aïdan, Finian et Colman, qui convertirent à la Foi les Anglais-Northumbres. Dans la suite, le monastère de Hy embrassa la Règle de saint Benoît.

Le genre de vie que suivait saint Colomb était fort austère ; il couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels. La piété cependant ne le rendait ni sombre, ni mélancolique. Une aimable gaieté paraissait toujours peinte sur son visage, et annonçait à tous ceux qui le voyaient, que son âme jouissait d'un calme inaltérable, et de cette joie pure que produit la présence du Saint-Esprit. Sa ferveur était si grande, que dans toutes ses actions il paraissait être plus qu'un homme. Autant qu'il était en lui, il ne laissait échapper aucun moment, sans le consacrer à quelque chose qui eût la gloire de Dieu pour objet, comme à prier, à lire, à écrire ou à prêcher. Sa douceur et sa charité, qui ne se démentaient en aucune occasion, lui gagnaient les cœurs de tous ceux

Digitized by Google

avec lesquels il conversait. Ses vertus, relevées encore par le don de prophétie et par celui des miracles, lui attiraient une vé nération universelle. Il avait une telle autorité, que les rois ne faisaient rien sans le consulter. Aïdan ou Edhan, qui en 570 suc céda sur le trône à Kinatel son parent, voulut recevoir de sa main les ornements royaux.

Quatre ans avant sa mort, le Saint eut une vision qui lui fi verser beaucoup de larmes. Il pleurait parce que des Anges lu avaient appris que Dieu, touché par les prières des Églises de Bretagne et d'Écosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Sentant approcher sa dernière heure, il dit un dimanche à Diermit son disciple : « Ce jour est appelé le sabbat, c'est-à-dire le jour du repos; il sera véritablement tel à mon égard, puis qu'il mettra fin à mes travaux. » Il se trouva le premier dans l'église à minuit, qui était le temps où se disaient matines S'étant mis à genoux devant l'autel, il reçut le saint Viatique puis, après avoir donné sa bénédiction à ses Frères, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur en 597. Il était âgé de soixante-dix-sept ans. On l'enterra dans l'île de Hy. Son corps fut ensuite transporté à Down en Ultonie, et déposé dans un caveau avec ceux de saint Patrice et de sainte Brigitte.

Saint Colomb était autrefois honoré parmi les principaux patrons d'Irlande et d'Écosse. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain, mais il est placé dans quelques calendriers le 7 juin, qui paraît avoir été le jour de sa mort.

SAINT GEORGES,

ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Les Bollandistes ont placé au 9 juin une petite notice de saint Georges, qu'ils font moine de Conques et plus tard de Vabres, sans mentionner son titre d'évêque de Lodève. Telle est cependant la qualité que lui donnent le cartulaire de Conques, la chronique des évêques de Lodève, par Plantavit de la Pause et les plus anciens hagiographes. On conserve encore à Conques

Digitized by Google

un reliquaire de ce Saint, en forme de bras terminé par une main bénissante : cette position de la main n'était donnée qu'aux évêques. Cet ouvrage d'orfévrerie remonte au XIII^e^ siècle et est un témoin irrécusable de la tradition de cette époque. Le principal document sur saint Georges nous est fourni par Plantavit ci-dessus nommé. C'est là qu'ont puisé les autres auteurs, ceux de la *Gallia Christiana* entre autres.

Saint Georges naquit dans le Rouergue au IX^e^ siècle, d'une famille illustre par sa haute noblesse. Ses parents prirent soin de lui donner une éducation chrétienne et conforme au rang élevé qu'ils tenaient dans le monde. Il fut donc instruit dans les arts libéraux dès son enfance ; il y fit des progrès surprenants et devint bientôt l'un des hommes les plus érudits de son temps. Il se livra en même temps avec ardeur à la pratique de toutes les vertus ; sa haute piété ne tarda pas à l'attirer vers l'étude des saintes lettres.

A cette époque le monastère de Conques était très-florissant ; et les moines Bénédictins qui le peuplaient étaient aussi célèbres par leur érudition que par leur régularité. Georges ne crut pas pouvoir trouver de meilleurs maîtres pour se former à la science des Saintes Écritures. Il se fit donc leur disciple et prit tant de goût pour ces études sacrées, qu'il s'y livra tout entier, et devint même bientôt plus savant que ses maîtres.

Dans le temps qu'il s'appliquait à la science des saintes lettres, il éprouva un vif attrait pour la vie monastique et il prit l'habit religieux. Georges se montra aussi saint moine qu'il avait été disciple studieux ; il se livra à la pratique des plus rudes austérités et s'éleva bientôt aux plus sublimes vertus. Il se fit néanmoins toujours remarquer par une humilité et une douceur qui lui gagnaient tous les cœurs. Tant de vertus unies à un savoir si étendu firent jeter les yeux sur lui pour le sacerdoce, et il reçut les saints Ordres.

Une telle lumière ne pouvait longtemps rester cachée dans les solitudes de Conques : la réputation de Georges franchit les murs du monastère et parvint jusqu'aux oreilles de l'abbé Adalgise. Ce vénérable abbé gouvernait l'abbaye de Palmat, en Périgord,

Digitized by Google

lorsque les ravages des Normands le chassèrent de sa retrait avec tous ses moines.

Adalgise se retira, avec ses compagnons, dans un pays moin exposé aux courses de ces barbares ; mais Raymond Ier, comt de Toulouse et de Rouergue, et son épouse Bertheiz, ayant en tendu parler du mérite et des vertus de ce saint abbé, résoluren de lui procurer un asile dans leurs terres et de fonder pour lu un nouveau monastère. Après en avoir délibéré avec les princi paux de sa cour et avec l'évêque de Toulouse, Raymond choisi le lieu de Vabres, en Rouergue, pour cette fondation. Adalgis s'y rendit, y construisit une église et y vécut avec ses compa gnons sous la Règle de Saint-Benoît.

Il avait besoin d'un homme de grand mérite pour l'aider dan une œuvre si difficile. Il jeta les yeux sur Georges, moine d Conques, et sut l'attirer auprès de lui, en 862. Georges se mon tra dans la nouvelle abbaye tel qu'il avait été dans celle d Conques ; il fut le maître de tous les religieux de Vabres, par l sainteté de ses exemples, aussi bien que par l'éloquence de s parole, et il se fit aimer et vénérer de tous par sa modestie et se vertus. Il passa ainsi environ quinze ans dans la pratique d'un haute sainteté ; mais Dieu l'appelait à d'autres destinées.

A la mort de l'évêque de Lodève, le clergé de cette ville, plein de vénération pour les mérites de Georges, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui, le choisit pour premier pasteur, l'an 877, ou peut-être 880. Saint Georges était déjà avancé en âge, lorsqu'il fut appelé au gouvernement de l'Église de Lodève ; il dirigea cette église avec tout le zèle et la charité d'un saint pasteur, et opéra le bien dans les âmes de ses ouailles.

Le roi Charles-le-Chauve professait une profonde estime pour ce saint prélat ; il se plut à lui faire diverses donations, notamment celle du *telonium* de Lodève, et du lieu de Salelles. Après quelques années, le digne pasteur, affaibli par l'âge et les austérités, s'endormit paisiblement dans le Seigneur, et alla recevoir la couronne due à ses mérites et à ses travaux.

Ses restes, déposés dans l'église de Saint-Genès, aujourd'hui Saint-Fulcran de Lodève, devinrent l'objet d'une grande véné-

Digitized by Google

ration autorisée par des miracles. Mais, au XVI^e^ siècle, la ville étant tombée au pouvoir des calvinistes, ceux-ci dévastèrent les temples catholiques et dispersèrent les reliques du Saint. On conserve à Conques des reliques du bras de saint Georges, renfermées dans un bras d'argent, dont la fabrication remonte au XIII^e^ siècle ; on peut donc supposer que la relique fut apportée à Conques vers cette époque.

La fête de ce Saint se célèbre le 19 février dans le diocèse de Rodez, et le 9 novembre dans d'autres pays.

Le document le plus ancien que l'on connaisse faisant mention de saint Georges est un extrait du testament de saint Fulcran, évêque de Lodève, écrit la veille des nones de février 988. Ce saint évêque fait une donation aux prêtres Asanfroi et Ansauld, pour entretenir une chapelle dédiée à saint Georges.

(L. SERVIÈRES.)

SAINT RICARD,

ÉVÊQUE D'ANDRIA.

Saint Ricard (Ricardus), que quelques-uns appellent Richard, était anglais, et sa pieuse éducation l'avait fait se consacrer à Dieu dès son adolescence. Il reçut les saints Ordres, et ses supérieurs connaissant son mérite, lui firent professer la théologie. Il prêcha ensuite l'Évangile et fit beaucoup de conversions. Mais il désira aller en pèlerinage à Rome, avant de se retirer du monde et de chercher une solitude où il pût se donner tout à Dieu. On était alors dans la seconde moitié du XII^e^ siècle. Riche des grâces qu'il avait reçues au tombeau des saints Apôtres, il s'enferma dans une cellule. Le saint Pape Alexandre III, instruit de son mérite, le plaça sur le siége d'Andria, au pays de Naples. Cette contrée était depuis plusieurs années divisée en factions et leurs dissensions intestines les poussaient souvent à des luttes déplorables. Ricard, qui avait le titre d'Archevêque, vint à bout, par ses sermons et ses démarches, d'établir la paix, l'union et l'accord dans sa ville. Les évêques de sa province se réunirent et vinrent le prier de vouloir bien prêcher dans leurs diocèses et y semer, comme il avait fait à Andria, des sentiments de paix, de

Digitized by Google

concorde, de piété et de pénitence. Il se rendit à leurs prières e par sa sainteté plus encore que par ses discours, il ramena l'u nion et la paix dans les villes qui étaient depuis longtemps en proie au trouble et à la discorde.

Saint Ricard mourut très-saintement à la fin du XII^e^ siècle. L ville d'Andria l'a pris pour son patron et le Pape Boniface VII l'a solennellement canonisé.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME LAMY,

ÉVÊQUE.

Le bienheureux Guillaume Lamy était Limousin. Il fut transféré de l'évêché d'Apt à celui de Chartres, l'an 1342, par Clément VI, et ne le gouverna longtemps que par procureur, pour vaquer plus librement aux affaires dont le Pape l'avait chargé et qui le tenaient loin de son diocèse. Il mourut, avec le titre de patriarche de Jérusalem, le 9 juin de l'an 1370, dans la ville de Montpellier, d'où l'on transporta ensuite son corps à la cathédrale de Limoges, où Dieu a opéré plusieurs miracles par son intercession, car il n'était pas moins saint que savant et expérimenté dans les affaires.

LE VÉNÉRABLE JEAN GOODMAN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Au nombre des prêtres renfermés dans les prisons de Londres en 1612, se trouvait le missionnaire Jean Goodman. Né d'une famille protestante du pays de Galles, étudiant à l'Université d'Oxford, puis ministre protestant, il avait renoncé à tout pour embrasser la foi catholique et les dangers de l'apostolat dans sa patrie. Il avait reçu à Cambrai les Ordres des mains de l'archevêque ; et un peu plus tard il se rendit à la mission d'Angleterre.

Il était en prison pour la troisième fois quand son nom devint dans les chambres anglaises le sujet des discussions les plus passionnées. Le Parlement, dans une plainte adressée au roi, lui rappela que le délai apporté à l'exécution du prêtre Jean Goodman a été grandement désapprouvé dans la cité de Londres, et

Digitized by Google

qu'ayant rempli quelque temps la charge de ministre dans l'église anglicane, ce prêtre catholique était maintenant un apostat.

En conséquence les chambres souhaitent humblement que l'on mette à exécution, sans retard et dans toute leur rigueur, les statuts portés contre les prêtres et les jésuites, et que le prêtre Jean Goodman en particulier soit abandonné à la justice des lois.

Du fond de sa prison de Newgate, le Confesseur de la foi eut connaissance des débats soulevés à son sujet, et il écrivit lui-même au roi la lettre suivante :

« Jean Goodman, condamné, représente humblement par cette pétition qu'ayant été informé du grand mécontentement de beaucoup de sujets de sa majesté, à cause du gracieux pardon qu'elle a daigné librement lui accorder en suspendant l'exécution de la sentence de mort prononcée contre lui, comme étant prêtre romain, il prie humblement sa majesté de remettre le pétitionnaire à leur discrétion, plutôt que de lui conserver une vie qui est la cause d'un si vif mécontentement de son peuple contre elle. Car il a plu à Dieu de lui faire cette grâce de désirer avec le Prophète que, si cette tempête est soulevée à cause de lui, il soit jeté à la mer, afin que les autres puissent éviter le naufrage. »

Cette lettre du prisonnier de Newgate parvint au roi, qui l'envoya aux membres du Parlement. Le nom du vénérable Jean Goodman ne fut plus entendu et son sang ne coula pas sur la place de Tiburn ; mais un martyre plus long lui était réservé dans son cachot. Il y mourut cinq ans plus tard, au moment où la guerre civile éclatait dans le royaume [1].

LA VÉNÉRABLE MARINE ESCOBAR,

VIERGE, FONDATRICE DES BRIGITTINES DE LA RÉCOLLECTION.

Quoique l'Ordre de Sainte-Brigitte se fût étendu en plusieurs provinces, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et dans les Pays-Bas, il était néanmoins inconnu en Espagne au commencement du dernier siècle, lorsqu'une sainte fille nommée

[1] Extrait de la *Vie des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

Digitized by Google

Marine Escobar voulut honorer la mémoire de sainte Brigitte Valladolid, en fondant un monastère de religieuses de son Ordr à qui elle donna des constitutions particulieres qu'elle tira celles que sainte Birgitte avait données à ses religieuses, et q lui avaient été dictées par le Sauveur du monde. Marine Escob était fille de Jacques Escobar de Castel-Rodrigo, qui exer d'abord la profession d'avocat dans sa patrie, et y remplit u chaire de docteur régent dans la faculté de droit. De là il alla Ossonne pour y occuper une autre chaire dans cette Universit mais quatre ans après il en sortit pour aller à Valladolid, et apr avoir encore obtenu une chaire de droit dans cette ville, il épou Marguerite Fontana de Montferat, fille du docteur Bernardin Montana, premier médecin de l'empereur Charles-Quint, de l quelle il eut plusieurs enfants, entre autres quatre filles, dont dernière fut notre Marine Escobar, qui naquit à Valladolid, 8 février 1554. Dès l'âge de trois ans, elle fut prévenue de grâc extraordinaires qui furent toujours en augmentant pendant to le cours de sa vie, qui fut fort longue, puisqu'elle mourut âg de plus de quatre-vingts ans. On ignorerait encore les commun cations secrètes dont Notre-Seigneur la favorisa, et la qualité d faveurs ineffables qu'il lui fit hors des voies ordinaires, et qu son humilité lui voulait faire tenir cachées, si l'obéissance qu'el croyait devoir à son directeur, le Père Louis du Pont, de la Com pagnie de Jésus, ne l'avait obligée de les découvrir à ce Pèr qui eut grand soin de les recueillir, et qui dès lors forma le des sein de composer sa vie remplie de visions et de miracles, qu' ne put continuer étant mort avant elle.

On rapporte que dans le cours d'une si longue vie, elle co serva toujours son innocence baptismale, qu'elle ne commit j mais aucun péché mortel, et qu'elle ne ressentit aucune atteint de mouvements ou de tentations impures. Son humilité fut grande que, n'étant encore qu'enfant, elle ne pouvait souff qu'on lui donnât des louanges, répandant des larmes lorsqu' lui en donnait, comme si on lui avait dit des injures. Sa patien fut admirable, pendant cinquante ans que Dieu l'éprouva p plusieurs maladies ; elle fit paraître pendant tout ce temps u

Digitized by Google

grande résignation à la volonté de Dieu. Ses maux ayant redoublé pendant les trois dernières années de sa vie, et l'ayant obligée pendant tout ce temps de garder le lit sans en pouvoir sortir, elle témoigna tant de satisfaction de souffrir, qu'elle disait qu'elle aurait eu une grande affliction de quitter la vie sans avoir enduré ce peu de souffrances ; et toute sa peine au plus fort de ses douleurs était de manquer en quelque chose à la résignation qu'elle devait avoir à la volonté de Dieu. Maltraitée souvent par le démon, qui inventait chaque fois des manières inconnues jusqu'alors pour lui faire perdre la paix et la tranquillité de son âme, elle lui résista courageusement et ne s'éloigna jamais d'un moment de la présence de Dieu, où elle était continuellement; et elle n'eut jamais, ou très-rarement, de distractions dans ses oraisons, quoiqu'elles fussent fort longues.

Sa charité pour le prochain était si grande, qu'elle eût souhaité donner sa propre vie pour le salut des pécheurs; et compatissant aux misères d'autrui, elle se faisait pauvre pour l'amour de Jesus-Christ, en soulageant ceux qui étaient dans le besoin. Elle entretenait quantité de pauvres demoiselles à qui elle procurait par son zèle des sommes suffisantes pour les pourvoir honnêtement. Ce fut un effet de cette même charité qui la porta à procurer à l'Espagne des religieuses de l'Ordre de Sainte-Brigitte, afin que leurs couvents fussent autant de séminaires d'illustres et saintes vierges, et que cet Ordre se pût multiplier en Espagne comme il avait fait dans d'autres endroits. Ce fut par une inspiration de Dieu qu'elle forma ce dessein et qu'elle dressa les constitutions particulières pour cet Ordre, en modérant les anciennes que sainte Brigitte avait données d'abord à ses religieuses, et les accommodant au temps présent. L'on prétend qu'elles furent aussi révélées à cette sainte fille, comme les autres l'avaient été à sainte Brigitte ; elle en conféra avec le Père Louis du Pont, son confesseur, qui les mit par ordre et les disposa par chapitres, les ayant tirées en partie des anciennes de sainte Brigitte, et en partie de ce qui avait été révélé à Marine Escobar, et elles furent ensuite approuvées par le Pape Urbain VIII.

Il y a de l'apparence que ses longues maladies et ses grandes

Digitized by Google

infirmités l'empêchèrent de prendre l'habit de cet Ordre, et il y a même lieu de croire que le premier monastère de ces religieuses, que l'on appelle de la Récollection de sainte Brigitte, fut fondé à Valladolid par la reine Elisabeth de France, femme de Philippe IV, roi d'Espagne, qui le fit bâtir à la sollicitation du Père Michel d'Oregna, de la Compagnie de Jésus, provincial de Castille, qui fut confesseur de cette fondatrice après la mort du Père du Pont; mais ceux qui, dans sa vie, ont parlé de cette fondation, n'ont point marqué l'année qui aurait appris si c'était avant ou après la mort de Marine Escobar que ce monastère fut bâti. Quoi qu'il en soit, cette sainte fille, que le Père Louis du Pont et le Père Michel d'Oregna, ses confesseurs, prétendent n'avoir pas moins été favorisée de visions célestes et de grâces extraordinaires que les saintes Gertrude, Mathilde, Brigitte, Catherine de Sienne, Thérèse de Jésus et autres semblables, mourut à Valladolid le 9 juin 1633.

Sa mort ayant été publiée dans la ville de Valladolid, ceux de la ville et des lieux circonvoisins accoururent en foule à la maison de la défunte, en criant qu'on leur laissât voir la Sainte; et tous ceux qui purent approcher de ce saint corps lui baisèrent les pieds, ce qui dura jusqu'à ce qu'on la portât en terre. La ville fit faire un cercueil couvert de velours cramoisi avec des passements d'or et doublé de satin blanc avec six serrures dorées : le corps y ayant été mis, on en donna deux clefs aux échevins de la ville, deux aux chanoines de la cathédrale, et deux aux Pères de la Compagnie de Jésus du collége, dont elle avait choisi l'église pour y être enterrée. Tout le clergé et le corps régulier y assistèrent, aussi bien que toutes les Confréries : le gouverneur et les échevins portèrent le corps; on avait dressé des espèces de reposoirs dans différents endroits pour faire voir la défunte, habillée de noir avec de pauvres habits qu'elle avait préparés elle-même et un nom de Jésus sur la poitrine, pour donner à entendre qu'elle était fille de la Compagnie de Jésus; mais comme on ne fut arrêté au premier reposoir, une si grande foule se jeta sur le corps pour le baiser, qu'il fallut promptement l'enlever et continuer le chemin sans s'arrêter davantage; et quoiqu'on eût pu le

Digitized by Google

faire en un quart d'heure dans un autre temps, on fut néanmoins deux heures et demie à le faire à cause de la grande foule de peuple ; et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on entra dans l'église du collége des Pères Jésuites, où le corps fut enterré proche le grand autel, du côté de l'Épître, d'où il a été transporté l'an 1650 à celui de l'Évangile ; et à cette translation on détacha un bras entier et la main de l'autre, pour le monastère royal de Sainte-Brigitte de la même ville, où cette réforme, ou plutôt cet Ordre nouveau de Sainte-Brigitte avait été commencé. Elle a fait plusieurs miracles, tant après sa mort que pendant sa vie, et le Père Cachupin, qui a écrit la vie du Père Louis du Pont, où il a inséré un abrégé de celle de Marine Escobar, en rapporte un fait du vivant de cette sainte fille, en la personne de l'infante Anne d'Autriche, fille de Philippe III, qui fut ensuite reine de France et mère de Louis XIV. L'évêque de Valladolid dom Grégoire Pédrosa, fit faire une exacte information de sa vie, et prit les dépositions par serment, afin de s'en servir au procès de sa canonisation, après quoi on fit imprimer ce que le Père Louis du Pont avait laissé par écrit de sa vie. Le Père François Cachupin, provincial des Jésuites de la province de Castille, prit le soin de cette impression, et dédia l'ouvrage à la reine d'Espagne Marie-Anne d'Autriche : ce livre est devenu très-rare ; mais il y en a un exemplaire dans la bibliothèque du roi, et on trouve un abrégé de cette vie dans celle du Père Louis du Pont, composée par le même Père Cachupin en espagnol, qui a été traduite en français par le Père Roger, de la même Compagnie. Il est aussi parlé de cette sainte fille dans le *Dictionnaire* de Moreri, au second tome. Elle eut pour compagne pendant vingt-cinq ans une autre pénitente du Père Louis du Pont, nommée Marine Hernandez, native de Villavagnez, près de Valladolid, qui, ayant perdu son mari, distribua la meilleure partie de son bien aux pauvres, se joignit à Marine Escobar, et reçut aussi bien qu'elle beaucoup de faveurs célestes. Ces religieuses Brigittines de la Récollection n'ont que quatre maisons en Espagne et ne se sont point étendues ailleurs.

(HÉLYOT.)

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE PÈRE JOSEPH ANCHIÉTA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

La sainteté de ce Religieux a été signalée par de nombreux miracles. Né dans les Canaries, il fut conduit par la grâce chez les Jésuites de Coïmbre, où sa piété et son mérite le firent admettre. Il fut dans la Compagnie de Jésus un modèle accompli d'humilité, de patience, de douceur et de charité. Envoyé chez les sauvages du Brésil en Amérique, il y fit un bien immense et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il eut presque continuellement le don des miracles. Son histoire, où il y a des grâces surprenantes, a été écrite par le Père Sébastien Bérétario et par un autre historien portugais. Son nom est très-révéré.

Il mourut le 9 juin 1597, à l'âge de soixante-quatre ans.

LES VÉNÉRABLES SŒURS DE PONS.

Élisabeth de Pons et Renée-Marguerite de Pons, deux sœurs qui étaient religieuses Bénédictines au diocèse de Limoges, chassées de leur cloître, se réfugièrent chez leur frère et refusèrent le serment révolutionnaire. On les arrêta, avec leur frère et leur neveu, et on les transféra à Paris, accusés de fanatisme et de conspiration (Élisabeth avait soixante-trois ans.) Les deux sœurs, leur frère et leur neveu furent guillotinés le 9 juin 1794, sur la place Saint-Antoine.

LE VÉNÉRABLE PÈRE JOSEPH IMBERT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Joseph Imbert, ancien Jésuite, né à Marseille en 1719, prêtre habitué d'une église de Moulins, resta dans cette ville après l'établissement du schisme constitutionnel. Savant dans les matières ecclésiastiques, joignant à de vastes connaissances littéraires une piété vraiment sacerdotale, il travaillait avec zèle à maintenir les catholiques dans la pureté de leur foi. Quand les évêques légitimes eurent été expulsés de France, le Pape nomma le Père Imbert, vicaire apostolique pour Moulins et le territoire qui en dépendait.

Digitized by Google

Cette charge l'attachant plus étroitement aux fidèles de cette contrée, l'exposa encore davantage à la persécution qui devenait de jour en jour plus violente. Il fut enfin arrêté et jeté dans les prisons de Moulins. On le fit partir au commencement de 1794, avec beaucoup d'autres prêtres, pour Rochefort, afin d'être sacrifié comme eux dans une déportation maritime. Arrivés aux portes de Limoges, ils trouvèrent une multitude immense de peuple, rassemblée pour le spectacle impie que donnait le proconsul. Ils furent obligés d'en être les douloureux témoins.

C'était une effrayante et grossière avanie. Une grande quantité d'ânes et de boucs, couverts d'ornements sacerdotaux, s'avançaient formant une longue file. Un énorme porc revêtu des insignes pontificaux, et la tête coiffée d'une mître sur laquelle était cette inscription : « *Le Pape*, » fermait la marche. Celui qui présidait cette fête irreligieuse dont il était l'inventeur, fit arrêter les charrettes qui voituraient les ecclésiastiques déportés, et donna ordre à ces prêtres vénérables d'en descendre. Il les mit ensuite deux à deux en rang avec les animaux.

L'ignominieuse procession entra dans la ville. Quand elle fut arrivée à la place principale, on la rangea en cercle autour de la guillotine. Alors le cercle s'ouvrit pour donner passage à la gendarmerie qui amenait un prêtre non assermenté que le tribunal révolutionnaire de Limoges venait de condamner à la mort. L'exécution se fit aussitôt. Le bourreau montrant au peuple la tête qu'il venait d'abattre, lui dit à haute voix, en parlant des déportés : « Les scélérats que vous voyez ici méritent tous d'être traités comme celui que je viens d'exécuter ; par lequel voulez-vous que je commence ? » Le peuple cria : « Par celui que tu voudras. » Après que la multitude eut savouré le plaisir de les effrayer par l'apparence d'une mort prochaine, on les conduisit en prison pour y passer la nuit.

Parvenu à Rochefort, Imbert fut embarqué sur le navire *les Deux-Associés*. Son grand âge ne lui permit pas de résister longtemps aux maux qu'on éprouvait dans l'entrepont de ce bâtiment. Il mourut le 9 juin 1794, âgé de soixante-quinze ans, et fut enterré dans l'île d'Aix.

Digitized by Google

Ce respectable vieillard était un homme de beaucoup d'esprit et d'un rare mérite. Quoique courbé sous le poids des années, il était encore fort aimable en société, et faisait des vers très-agréables. Pendant sa détention à Saintes avec ses confrères de l'Allier, avant l'embarquement, il voulut expier un des torts de la musique, qui avait joué l'air trop fameux de la *Marseillaise*. Il y adapta des paroles de même mètre, qui, tout en respirant, comme ce fougueux morceau de poésie, un véritable enthousiasme, étaient inspirées par celui de la religion et du zèle apostolique. Nous les chantions à l'envi, dans les premiers temps de notre séjour sur les vaisseaux, pour nous animer à aller prêcher la foi sur les côtes d'Afrique, où nous croyions qu'on allait nous jeter. Le Père Imbert fut un des premiers qu'enleva la contagion. Comment aurait-il pu résister à ce cruel fléau, avec un corps non moins affaibli par son grand âge que par les travaux du ministère?

LE VÉNÉRABLE CURÉ GEORGES CORMEAUX,

CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Georges Cormeaux, curé de Plaintel, dans le diocèse de Saint-Brieuc, naquit près de Lamballe, dans la petite paroisse de Saint-Brieuc en 1746. Cet ecclésiastique, plein d'ardeur pour le salut des âmes, y travaillait avec un zèle infatigable lorsque la révolution éclata. Il fut arrêté sous la Terreur et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cormeaux fut exécuté le 9 juin 1794, sur la place de la Bastille, à l'âge de quarante-sept ans. M. l'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la vie de Cormeaux, et il y a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve beaucoup d'onction, avec une grande simplicité évangélique.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 9 juin de l'an 610, l'empereur Héraclius, portant avec lui l'image de la très-sainte Mère de Dieu, sous la protection de laquelle il avait mis son armée, remporta sa première victoire sur le tyran Phocas.

Digitized by Google

Tous les ans, aux fêtes de la Pentecôte, pèlerinage d'un grand nombre de Napolitains au sanctuaire de la Madone *del Arco*. C'est une église d'un extérieur fort simple, mais qui au-dedans est toute tapissée d'*ex-voto*. Du haut en bas les murs sont couverts de milliers de petits tableaux représentant des naufrages, des incendies, des chutes, des malades alités, des hommes assassinés, écrasés par des voitures ou emportés par des chevaux; et toujours l'image de la très-sainte Vierge indique que c'est à elle que le donateur a dû la vie. Des navires apportés par les marins sont suspendus au plafond. Beaucoup de béquilles sont suspendues çà et là. Partout enfin on y voit les preuves innombrables de la puissance de Marie et de la reconnaissance de ceux qu'elle a secourus. Aussi le sanctuaire de Notre-Dame-de-l'Arc est-il visité chaque année par une foule immense accourue de Naples et des pays voisins.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur le mont Célius, la fête des saints martyrs Prime et Félicien, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Ces glorieux Martyrs, après avoir vécu fort longtemps dans le service de Dieu, et souffert les supplices les plus cruels, tantôt ensemble tantôt séparément, arrivèrent enfin à l'heureux terme de leurs combats et de leurs souffrances, ayant été décapités sous Promotus, président de Nomente.

A Agen, saint Vincent, diacre et martyr.

1 QUINTO IDUS JUNII.

Romæ in Monte Cœlio natalis sanctorum martyrum Primi et Feliciani, sub Diocletiano et Maximiano imperatoribus. Hi gloriosi martyres longævam in Domino vitam ducentes, et nunc simul paria, nunc singillatim diversa et exquisita perferentes tormenta, tandem felicis pugnæ cursum, a Promoto præside Nomentano gladio animadversi, consummaverunt. — Agenni in Gallia passio sancti Vincentii levitæ et martyris. — Apud Antiochiam sanctæ Pelagiæ virginis et martyris, quam sancti Ambrosius et Joannes Chrysostomus magnis efferunt laudibus. — Syracusis sancti Maximiani episcopi, cujus sanctus Gregorius Papa sæpius meminit. — Andriæ in Apulia sancti Richardi, primi ejusdem civitatis episcopi miraculis clari. — In Scotia sancti Columbi presbyteri et confessoris. — Edessæ in Syria sancti Juliani monachi, cujus præclara gesta sanctus Ephræm diaconus scripsit.

Digitized by Google

A Antioche, sainte Pélagie, vierge et martyre, à laquelle sai Ambroise et saint Jean Chrysostome donnent de grand louanges.

A Syracuse, saint Maximien, évêque, dont le Pape saint Gr goire fait souvent mention.

A Adria, dans la Pouille, saint Ricard, premier évêque de cet ville, illustre par ses miracles.

En Écosse, saint Colomb, prêtre et confesseur.

A Édesse en Syrie, saint Julien, moine, dont saint Éphre diacre, a écrit les belles actions.

Additions des autres martyrologes.

Saint Silvestre, Frère convers de l'Ordre des Camaldules, mo à Florence, en 1348.

La bienheureuse Ghérardesca, oblate Camaldule.

Saint Alexandre, martyr à Nicée en Bithynie.

Saint Fauste, martyr à Rome, honoré ce jour.

Saint Diomède, martyr à Nicée, avec d'autres.

Saint Mucien, martyr, avec saint Alexandre.

Saint Iole (*Giolus*), solitaire à Stellano, près de Spolète.

Les trois vierges de Chio, martyrisées, mais dont on ne s pas les noms.

Saint Loup, époux de sainte Adélaïde de Bergame.

Sainte Marianne, vierge, martyre en Perse avec quatre autr vierges comme elle, sous Sapor II, vers l'an 350.

Saint Amance, martyr à Nicée, avec saint Diomède et sai Alexandre.

Saint Cumien, évêque d'Écosse, mort au VIII^e^ siècle, dans monastère de Bobbio.

Saint Maxime, prêtre d'Alexandrie, honoré chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Imbert, prêtre du diocèse de Lyon, fit le serme schismatique et n'en fut pas moins arrêté à Saint-Chamond.

Digitized by Google

il s'était repenti, et fut guillotiné à l'âge de soixante-cinq ans, le 9 juin 1794.

Louis-Joseph Grimond, prêtre du diocèse de Toul, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut conduit à Rochefort pour être déporté et mourut dans le navire, le 9 juin 1794.

Louis Croisy, prêtre du diocèse de Rouen, ayant refusé le serment schismatique, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Rouen et guillotiné le 9 juin 1794.

Digitized by Google

DIXIEME JOUR DE JUIN.

Sainte Marguerite, reine d'Ecosse. — Saint Gétule, martyr. — Saint Primit martyr. — Saint Astère, évêque de Pétra. — Saint Censure, évêque d'Auxerr — Saint Landry, évêque de Paris. — Sainte Pansenne, pénitente. — Sai Evremond, abbé. — Le Bienheureux Foulques, archevêque de Reims, marty — Saint Bardon, évêque de Mayence. — Le Vénérable Absalon ou Ax évêque. — Le Bienheureux Henri de Trévise. — Le Bienheureux Jean-Don nique, cardinal, archevêque de Raguse. — Le Vénérable Père Alexandre Rhodes, de la Compagnie de Jésus. — La Vénérable Jeanne Durupt. — M moire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions d autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE MARGUERITE,

REINE D'ÉCOSSE.

Marguerite était petite-nièce de saint Édouard le Confesseu et petite-fille d'Edmond, surnommé Côte-de-fer : mais il fau pour l'intelligence de l'histoire de sa vie, que nous représentio l'état où se trouvaient les affaires d'Angleterre lorsqu'elle vi au monde.

Edmond avait été assassiné, en 1017, par le comte Edri Canut, roi de Danemark, qui, en vertu d'un accommodemen était déjà maître du pays des Merciens et des provinces septen trionales, ne manqua pas de profiter de cette circonstance : trouva le moyen de se faire reconnaître monarque de tou l'Angleterre par les évêques et par les principaux de la natio il se fit aussi déclarer tuteur des deux fils d'Edmond, jusqu'à c qu'ils fussent en âge de succéder à leur père dans le royaum des Saxons occidentaux.

Le châtiment d'Edric parut être d'un heureux présage; ma la suite ne répondit point à ce beau commencement. En effe Canut envoya secrètement au roi de Suède les deux princes qu se nommaient Édouard et Edmond, et recommanda qu'on leu ôtât la vie. Sa cruelle ambition fut mal servie; le monarque su dois refusa de tremper ses mains dans un sang innocent. Cett

Digitized by Google

conduite lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avait tout à craindre de la puissance de Canut, qui, par une insigne perfidie, venait de joindre la Norwége au Danemarck. Il envoya les deux princes au roi de Hongrie, qui les reçut avec bonté, et se chargea du soin de les faire élever d'une manière conforme à leur naissance.

Edmond, l'aîné des princes, mourut sans postérité. Édouard, son frère, épousa Agathe, sœur de la reine de Hongrie, ou selon d'autres, nièce de l'empereur Conrad. C'était une princesse vertueuse, et douée de toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur. Elle devint mère d'Edgard, surnommé Etheling, de Christine qui se fit religieuse, et de Marguerite dont nous écrivons la vie.

Enfin Canut mourut après un règne brillant aux yeux du monde. Il était digne de porter la couronne ; mais il ternit l'éclat de sa gloire par l'injustice et l'ambition. Ses fils Swane et Hardecnute lui succédèrent, l'un en Norwége et l'autre en Danemarck. Harold fut élu roi en Angleterre. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été aussi fils de Canut, il se montra peu digne d'un tel père, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il ne régna que trois ans, et mourut en 1039. Hardecnute étant venu en Angleterre, y fut reconnu roi ; mais il mourut après un règne de deux ans.

Édouard le Confesseur fut ensuite appelé à la couronne. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il fit inviter Édouard, surnommé Etheling ou d'Outremer, à passer de la Hongrie en Angleterre avec ses enfants. Il les reçut à Londres, en 1054, avec toutes les marques possibles d'honneur et d'affection. Édouard d'Outremer mourut dans cette ville trois ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son fils Edgard devait naturellement succéder à saint Édouard le Confesseur ; mais comme il était encore fort jeune, et que d'ailleurs il était né dans un pays étranger, on prit de là occasion de l'exclure de la couronne, et l'on plaça le comte Harold sur le trône en 1066. Celui-ci prétendait qu'Édouard l'avait désigné pour son successeur. Guillaume, duc de Normandie, fit valoir une semblable prétention. En conséquence, il passa

Digitized by Google

la mer, conquit l'Angleterre, et tua Harold dans la fameuse b taille qui se donna près de Hastings le 14 octobre 1066. Pl sieurs Anglais se déclarèrent inutilement pour Edgard. prince était trop faible pour soutenir ses droits les armes à main ; il fut forcé, avec toute la noblesse, de recevoir le vai queur à Londres.

Quelque temps après, il s'enfuit secrètement pour se soustrai à la tyrannie de Guillaume. Le vaisseau sur lequel il s'embarqu avec sa sœur Marguerite, fut assailli d'une violente tempête q le jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi de ce pays, les rec l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Il s'intéress à leur malheur avec d'autant plus de vivacité, qu'il s'éta trouvé lui-même dans une position toute semblable. En effet, avait été obligé de prendre la fuite après la mort de son pèr Donald ou Duncan VII, que Macbeth, général d'une partie d troupes, avait tout à la fois dépouillé de la vie et de la couronn Ayant erré longtemps en divers lieux, il s'était retiré à la cou d'Édouard le Confesseur. Soutenu de la protection de ce princ qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourn en Écosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux q tenaient pour lui mirent son armée en état de remporter un victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-mèm après avoir joui dix-sept ans du prix de son usurpation. Pa cette victoire, Malcolm recouvra l'Écosse, et il fut proclamé roi Scone en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgard et Marguerite dans son royaum son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procur tous les secours qui dépendaient de lui, et il se félicita d'avoi trouvé l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'o les lui remît entre les mains, mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les Écossais défirent, dans le Northumberland, Roger, général du duc de Normandie, puis Richard, comte de Glocester. Eudes, frère de Guillaume et comte de Kent, fut aussi vaincu par le roi d'Écosse. Le duc prit de nouvelles mesures pour réparer se pertes. Il fit avancer son fils Robert à la tête d'une armée nom-

Digitized by Google

breuse, qui campa sur la Tine, mais qui ne se distingua par aucune action éclatante. A la fin les affaires changèrent de face; on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgard comme son ami.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines, et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux, qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin, et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer des jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différents besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage. Il fut au comble de ses désirs lorsque la princesse eut donné son consentement. Marguerite fut mariée et couronnée reine d'Écosse en 1070. Elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui, pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Écosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, ses mœurs, et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes

Digitized by Google

évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piét de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administratio de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore pa ses avis dans le gouvernement de l'État. Marguerite, au milie du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement d l'âme, et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Un extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renon cement à soi-même, étaient les principaux moyens qu'elle em ployait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de se vertus. On admirait en Écosse, et même dans les pays étrangers sa prudence qui pourvoyait à tout, son application aux affaire publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occa sions de rendre les peuples heureux, sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'exercice de l'au torité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm ; il en sortit plusieurs enfants, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir : Edouard, Edmond, Edgard, Ethelred, Alexandre, David, et de deux princesses, qui reçurent l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie. La première épousa Henri Ier, roi d'Angleterre ; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne; Edgard, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Ecosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle peignait la vertu avec tous ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché avec l'amour de Dieu et la crainte de ses juge-

Digitized by Google

ments. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion ; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfants ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres, et de tous ceux avec lesquels ils sont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des vertus, elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence, et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elles, non plus que des princes leurs frères ; elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation, et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère ; elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux, et le rang dans lequel la Providence l'avait placée, et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains, mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus, et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Écossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs ; ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres, par là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du Carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses

Digitized by Google

droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'il lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition, et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'Eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Église était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit des établissements que Malcolm approuva, et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes, elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins, et à vingt-quatre grands pauvres; souvent, surtout dans l'Avent et le Carême, le roi et la reine faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées

Digitized by Google

pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait encore les débiteurs insolvables, et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend d'elle, dit Thierri, à passer souvent la nuit dans les exercices de piété. C'est quelque chose d'étonnant, continue-t-il, de voir la ferveur de ce prince à la prière ; il possède l'esprit de componction et le don des larmes dans un degré bien supérieur à l'état d'un homme qui vit dans le siècle. La reine, dit un autre auteur, l'excitait aux œuvres de justice et de miséricorde, et à la pratique des autres vertus ; en quoi elle réussissait merveilleusement par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se montrait toujours prêt à seconder ses heureuses dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il ne manquait jamais de suivre ses conseils. »

Comme la Sainte dormait peu, et qu'elle se privait de tous ces amusements que les gens du monde ont coutume de se permettre il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En Carême et en Avent, elle se levait à minuit, et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient, après quoi elle donnait à chacun d'eux une ample aumône ; elle reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre ou cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet, et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait, dit Thierri, la plus rigoureuse sobriété

Digitized by Google

dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pa mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sensualité. Ell paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. En un mot, ses œuvres étaient plus étonnantes que ses miracles, ca le don d'en faire lui fut aussi communiqué. » Ecoutons encor le même Thierri, parlant toujours de Marguerite dont il étai confesseur. « Elle possédait l'esprit de componction dans un degr éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de l vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâc merveilleuse. Sa ferveur était si grande dans ces occasions qu'elle ne pouvait arrêter les larmes abondantes qui coulaien de ses yeux ; elle avait une telle tendresse de dévotion, qu'en la voyant je me sentais pénétré d'une vive componction. Per sonne ne gardait plus exactement qu'elle le silence à l'égliso Personne ne montrait un esprit plus attentif à la prière. » Sou vent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions, il lu paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humi lité profonde qui lui faisait désirer des réprimandes que les autre ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans elle faisait deux Carêmes, chacun de quarante jours : l'un avant Noë et l'autre avant Pâques ; elle pratiquait alors des austérité extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de l Trinité, de la Passion et de la très-sainte Vierge, sans compte celui des morts.

La paix qui suivit la guerre que Malcolm avait soutenue dan le Northumberland contre le duc de Normandie, ne fut pas d longue durée pour l'Écosse ; on fut obligé de reprendre les arme pour réduire les montagnards qui habitaient le nord et l'occiden de ce royaume. Malcolm soumit en personne ceux du nord, pou ceux de l'occident, ce fut le général Walter ou Gautier qui les fi rentrer dans le devoir [1].

[1] Le roi, pour récompenser Walter de ses services, le créa *grand-maî* d'Ecosse. C'est de cet office que la postérité de Walter a pris le surnom d *Stuart*. Elle parvint à la couronne en 1371, dans la personne de Robert II, ne veu du roi David Bruce, ou David II.

Digitized by Google

Les troubles étant pacifiés, le roi s'appliqua à faire fleurir les arts utiles, et ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Il réforma sa maison, porta des lois somptuaires, et abolit divers abus qui s'étaient introduits parmi le peuple. Il fit bâtir la cathédrale de Durham, et aux quatre évêchés qu'il y avait en Ecosse, il ajouta ceux de Murray et de Cathness. De concert avec la reine, il fonda à Dumfermlin le monastère de la Trinité.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un roi étant le père de son peuple, il doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux ; que les conquérants si vantés dans l'histoire n'étaient nés que pour le malheur de la terre, et surtout pour celui de l'État qu'ils avaient gouverné ; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages ; mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir du roi de ne pas ignorer le métier de la guerre, et d'être toujours prêt à prendre les armes dans l'occasion pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume le Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Ecosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise se voyant pressée de toutes parts, et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville ; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance, saisit le moment où il avançait les mains pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Edouard, fils du roi d'Ecosse, continua vivement le siége pour venger la mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie ; il fut tué dans un assaut. Les Écossais ressentirent une grande douleur de cette double perte ; ils levèrent le siége et se retirèrent après avoir enterré le roi et son fils à Tinmouth. Les corps des deux princes furent ensuite transportés à Dumfermlin. La mort de

Digitized by Google

Malcolm arriva en 1093 ; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom avec celui des Saints dans quelques calendriers d'Écosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la reine ; mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, et très-malade, quand elle les apprit. Nous allons donner la relation de ce qui se passa dans sa dernière maladie, d'après le moine Thierri :

« Marguerite, dit cet auteur, connut par une lumière intérieure le moment de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Ayant demandé à me parler en particulier, elle fit une revue générale de sa vie ; des torrents de larmes coulaient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait. Sa componction était si vive, que je ne pouvais moi-même m'empêcher de pleurer. De temps en temps les soupirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et l'autre, qu'il nous était impossible à tous deux de proférer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit : Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus terre. Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre est que vous assistiez mes enfants, et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande en présence du Seigneur, qui est le seul témoin de notre conversation. »

La pieuse reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là, elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre ; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour.

Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland, elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la tête de son armée, et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du sou-

Digitized by Google

verain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour que le roi fut tué, et elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de semblable depuis longtemps. » Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appartement, un redoublement de fièvre et de douleurs l'obligea de se mettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une Croix qui était en grande vénération dans l'Écosse ; elle l'embrassa dévotement, et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut ; puis la serrant entre ses mains, et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième, et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgard son fils arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Edouard. Celui-ci craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. Je sais ce qu'il en est, répliqua-t-elle. Alors levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Enfin son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

La Sainte fut enterrée, comme elle l'avait désiré, dans l'église de la Trinité à Dumfermlin, qui est à quinze milles d'Edimbourg. Au temps de la prétendue réforme, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques, ainsi que celles de son mari ; on en transféra la principale partie en Espagne sous le règne de

Digitized by Google

Philippe II, qui fit bâtir une chapelle dans le palais de l'Escurial pour les recevoir. Elles s'y gardent encore, et on lit sur la châsse cette inscription : « Saint Malcolm, roi, et sainte Marguerite reine. »

Le chef de la Sainte fut envoyé en Écosse à la reine Marie Stuart ; mais cette princesse ayant été obligée de se sauver en Angleterre, un Bénédictin prit la relique, qu'il porta à Anvers en 1597. Il la donna depuis aux Jésuites écossais de Douai, dans l'église desquels elle se voit encore dans une châsse d'argent.

Ce fut, après Dieu, au zèle et au bon exemple de Marguerite que l'on dut la régularité d'une cour, et la sanctification de tout un royaume. On fut redevable à la même cause de tous ces princes de la postérité de Malcolm qui illustrèrent depuis le trône d'Écosse par une éminente sainteté [1], tant il est vrai qu'une femme vertueuse et une mère de famille charitablement chrétienne sont le principe des plus abondantes bénédictions.

(GODESCARD.)

[1] Maud ou Mathilde, fille de sainte Marguerite, et première femme de Henri Ier, roi d'Angleterre, imita si fidèlement l'humilité, la charité et les autres vertus de celle dont elle avait reçu le jour, qu'elle a mérité une place parmi les Saints qu'on honore le 30 avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église du Christ, et celui de Saint-Gilles. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de saint Edouard le Confesseur. Voyez Hovédan et Matthieu Paris, sous l'an 1118.

Sainte Marguerite laissa plusieurs enfants qui lui survécurent. Edgard, l'un d'eux, régna neuf ans en paix. Il fut craint des méchants, et respecté de tous les gens de bien.

Alexandre Ier, son frère, lui succéda. Il pacifia par son courage les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut après avoir régné dix-sept ans.

David Ier, autre fils de sainte Marguerite, occupa vingt-un ans le trône d'Écosse. Il égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir de la manière la plus rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. Il fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'Ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse Sibile, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une pa-

Digitized by Google

SAINT GÉTULE,

MARTYR.

Saint Gétule, que l'on trouve aussi quelquefois nommé *Zotucque*, avait été employé dans les armées de l'empire sous Trajan et Adrien ; mais s'étant retiré du service depuis sa conversion à la foi chrétienne, il menait une vie privée pour pouvoir servir Dieu avec plus de liberté. Il avait à Tivoli, au pays des Sabins, assez près de Rome, une femme, des enfants et de grands biens. Mais si l'on s'en rapporte à l'autorité de ses Actes, il abandonna sa maison, renonça à toutes les douceurs qu'il pouvait retirer de sa famille et de ses richesses, pour l'amour de Jésus-Christ, quoique tout fût chrétien chez lui, et qu'on y fît même profession particulière de piété. Il demeurait toujours néanmoins dans la terre sabine, où il nourrissait et instruisait plusieurs chrétiens qu'il retirait chez lui, tant de la Grèce que de l'Italie. Il avait un frère nommé Amance, qui était encore actuellement dans le service et qui faisait la charge de tribun d'une légion dans les troupes de l'empereur Adrien. Amance faisait profession de la foi de Jésus-Christ comme son frère, et il n'était pas moins zélé pour le service de Dieu. Il s'était caché en un endroit près de sa demeure, pour se soustraire à la persécution, lorsque l'empereur Adrien envoya un officier nommé Céréalis, pour prendre Gétule

tience admirable la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Il invita en cette occasion les principaux seigneurs à souper avec lui, et les consola en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant la vie, soit après la mort. » Il leur recommanda ensuite ses petits-fils, et surtout Malcolm qui était l'aîné. Il mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom, avec ceux des Saints, dans plusieurs calendriers d'Ecosse.

David eut pour successeur Malcolm IV, son petit-fils, qui est aussi regardé comme Saint. Ce prince aimait singulièrement la paix, et il évitait la guerre avec tout le soin possible. Il fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa douceur et son humilité. On trouvera le détail de ses vertus dans Guillaume de Newbrige, un des plus exacts historiens d'Angleterre, l. I, c. XXV ; l. II, c. XVIII, ainsi que dans Fordun, p. 689, 700, édit. de Hearne.

Digitized by Google

qui lui avait été dénoncé. Cet homme lui exposa les ordres qu'il avait reçus du prince. Mais au lieu de persuader Gétule, il fut lui-même si touché de tout ce qu'il lui entendit exposer du vrai Dieu, que ne songeant plus à sa commission, il parut tout disposé à se faire instruire de la religion de Jésus-Christ. Gétule fit venir Amance aussitôt, et ces deux frères ayant joint leurs forces, achevèrent cette religieuse conquête.

Il paraît qu'Amance et Céréalis se connaissaient déjà, et même qu'ils étaient amis, car Gétule crut lui faire plaisir, en lui disant où il était retiré. Céréalis, de son côté, parut bien joyeux de le voir. Les deux frères l'ayant suffisamment catéchisé, l'envoyèrent à Rome pour recevoir le Baptême des mains du Pape saint Sixte.

Quelque temps après, Adrien ayant appris le sujet qui avait empêché Céréalis d'exécuter sa commission, envoya un autre officier nommé Licinius, avec ordre de l'arrêter ainsi que les deux frères. Ils furent pris tous trois avec un autre chrétien nommé Primitif et conduits à Tivoli. Licinius, que les Actes de saint Gétule disent avoir été un homme consulaire et vicaire du préfet de Rome, écrivit à l'empereur pour savoir ce qu'il voulait qu'on fît aux prisonniers. Par la réponse du prince, il reçut une commission particulière pour les juger. Il fit aussitôt ériger un tribunal dans Tivoli. Il ne put venir à bout, ni par l'espérance de les mettre en faveur auprès du prince, ni par les tourments qu'il leur fit souffrir, de les faire sacrifier aux dieux de l'empire. De sorte que ne sachant à quoi se résoudre, il les fit remettre dans la prison, où ils demeurèrent vingt-sept jours, tant que dura le voyage qu'il fit à Rome pour consulter l'empereur.

Adrien, irrité contre les saints Martyrs, sur le rapport que lui fit Licinius de leur résistance à ses ordres, envoya des soldats pour les faire mourir. Les Actes de saint Gétule marquent qu'ils furent condamnés au feu et jetés dans un bûcher près du Tibre, à quatre lieues et demie de Rome ; mais par les Actes de sainte Symphorose, qui paraissent plus recevables, on voit qu'ils eurent tous la tête coupée.

Symphorose, cette illustre martyre dont il est parlé ailleurs, était la femme de saint Gétule et mère de sept enfants qu'elle en-

Digitized by Google

voya au Ciel par le martyre. Elle enleva le corps de son mari et l'enterra dans une sablonnière qui était sur ses terres. Quelques-uns ont écrit qu'elle rendit les mêmes offices aux trois autres Martyrs.

On bâtit depuis sur le lieu de leur sépulture une église dont les restes se voyaient en ces derniers siècles près de Tivoli.

SAINT PRIMITIF,

MARTYR.

Primitif, parent ou allié de saint Gétule, souffrit le martyre en même temps que lui. Arrêté par Licinius, qui était un personnage consulaire attaché à l'empereur Adrien, il eut ordre de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer les dieux de l'empire. Comme il s'y refusait, il fut flagellé publiquement, ensuite enfermé dans un cachot, d'où on le retira le lendemain pour le jeter dans un feu allumé. Les flammes s'éloignèrent de lui et il se retira du brasier sans en avoir rien ressenti. Alors on lui brisa le crâne à coups de leviers.

La nuit venue, sainte Symphorose enleva le corps de ce Martyr et l'enterra avec celui de son mari dans une sablonnière.

SAINT ASTÈRE,

ÉVÊQUE DE PÉTRA.

Astère, évêque de Pétra en Arabie, s'était laissé entraîner dans l'arianisme. Mais comme sa conscience était droite, elle lui inspira des doutes sur la vérité de cette doctrine. Lorsqu'il vit que les ariens se passionnaient jusqu'à persécuter les orthodoxes, il se rendit au concile de Sardique, ouvert en 347; il se plaça parmi les catholiques et là, excité par une grâce de Dieu, il démasqua les fourberies et les intrigues des ariens, qui le firent exiler en Lybie. Il put revenir à son diocèse sous Julien l'Apostat et assister en 362 au neuvième concile d'Alexandrie, où présidait saint Athanase. Ce grand docteur, dans sa lettre au clergé d'Antioche, fit l'éloge de la foi et des vertus d'Astère. On ignore l'époque de son passage à la bienheureuse éternité. Mais il est honoré le 10 juin.

Digitized by Google

SAINT CENSURE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Censure (Censurius), neuvième évêque d'Auxerre, fut le troisième successeur de l'illustre saint Germain. Il était contemporain de saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, et de saint Patient, archevêque de Lyon, et il fut en relation avec eux.

Élevé en 448 sur le siége épiscopal d'Auxerre, il reproduisit constamment dans toute sa vie, le zèle et les vertus de saint Germain, et c'est lui qui éleva l'église dédiée au saint Apôtre de l'Auxerrois. Il fut enterré dans cette église, après avoir glorieusement siégé trente-huit ans. Il est honoré le 10 juin.

SAINT LANDRY,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Le peu de soin qu'ont eu les historiens anciens, de remarquer ce qui pouvait regarder saint Landry, évêque de Paris, est cause que nous ne savons que très-peu de chose de lui, outre son nom et sa qualité. On croit qu'il succéda à l'évêque Aubert vers le milieu du VII^e^ siècle, sous le roi Clovis II; et quoique le temps de son épiscopat n'ait pu être fort long, on entrevoit qu'il a été fort rempli d'actions saintes, qui l'ont fait regarder comme un grand serviteur de Dieu et un pasteur plein de zèle et de charité. Les preuves que l'on en produit sont les soulagements que reçut le peuple de Paris durant une cruelle famine où saint Landry vendit sa vaisselle et ses meubles, sans épargner même les vases sacrés et les ornements de son église, pour sauver la vie à une infinité de misérables, et la construction du célèbre hôpital de Saint-Christophe, qui est l'Hôtel-Dieu, près de l'église cathédrale de Notre-Dame. On croit qu'il bâtit aussi la maison épiscopale.

Ces monuments de sa charité, et ce qu'on dit de ses autres vertus, n'ont pu empêcher quelques auteurs de soutenir que l'Église de Paris n'avait pas eu d'évêque du nom de Landry du temps du roi Clovis, ni même depuis, et qu'on avait pris pour lui un évêque de Meaux de ce nom, qui vivait au commencement

Digitized by Google

du VIIe siècle. Mais on leur oppose des titres de ce temps où l'on a eu soin de conserver au moins son nom et sa mémoire, avec quelque idée générale de son mérite. On n'allègue plus pour cela le prétendu privilége d'exemption que l'on a souvent publié comme de lui en faveur de l'abbaye de Saint-Denys ; mais on peut produire des lettres-patentes de Clovis II, données la seizième année de son règne, pour autoriser un privilége réel accordé à cette abbaye par saint Landry, que ce prince appelle un homme apostolique.

On se persuade aussi que ce ne peut être qu'à lui que le moine Marculfe a adressé le recueil des Formules qu'il avait fait et par son ordre.

La manière dont saint Landry s'intéressait dans cet ouvrage a fait croire qu'il avait été référendaire ou garde des sceaux de France sous Clovis II, parce que ces formules ne sont pour la plupart que des actes de la chancellerie et des lettres du grand sceau. Mais c'est une raison trop faible pour pouvoir servir de fondement à une opinion qui est d'ailleurs sans aucune apparence, surtout si l'on considère que saint Ouen, évêque de Rouen, était dans cet emploi avant l'épiscopat de saint Landry et après sa mort, et qu'on ne voit pas qu'il l'eût quitté pour le reprendre.

Il n'est pas aisé de marquer précisément le temps de la mort de saint Landry. Il vivait encore en 655, qui est l'année en laquelle on croit que Marculfe lui dédia ses formules. Mais on doute qu'il ait vécu longtemps après. Quelques-uns le font finir en 657, et d'autres en 660, où ils lui donnent Chrodobert pour successeur immédiat. Il fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, où Dieu accorda diverses grâces à ceux qui s'adressèrent à lui par l'intercession de ce saint évêque. Son corps demeura dans ce premier cercueil jusqu'en 1171, que Maurice de Sully, évêque de Paris, le fit mettre dans une châsse de bois doré. Mais en 1408, Pierre d'Orgemont, évêque du lieu, voyant que le temps usait la matière de ce tombeau, fit faire une châsse d'argent, où il remit ces saintes reliques dans la cérémonie d'une translation solennelle qu'il en fit le 14 septembre.

Sa fête est marquée au 10 juin ; elle se célèbre d'office semi-

Digitized by Google

double dans la ville et le diocèse de Paris, et de simple dans quelques pays voisins. On la trouve encore au 5 avril dans quelques Martyrologes.

SAINTE PANSEMNE,

PÉNITENTE.

Pansemne était une pauvre fille, abandonnée sans guides et sans conseils dans la ville d'Antioche. Elle se laissa entraîner au désordre et vécut ainsi plusieurs années. Mais un jour, elle entendit parler de la vie austère de saint Théophane le Reclus. Elle alla lui confier ses inquiétudes au sujet des fautes nombreuses qu'elle avait commises. Le Saint lui fit comprendre qu'elle perdait son âme et qu'elle ne pouvait attendre que l'enfer au sortir de ce monde. Elle reçut à cause de sa démarche une inspiration salutaire. Théophane lui ayant dit que Dieu est toujours prêt à recevoir la brebis égarée si elle revenait à lui par la pénitence, elle se fit construire une cellule murée et s'y enferma, résolue à n'en sortir que pour aller à Dieu lui demander son pardon. Elle ne vécut dès lors que de ce que les passants lui donnaient par une petite ouverture ; et après quatorze mois de cette réclusion, elle mourut saintement.

SAINT ÉVREMOND,

ABBÉ.

Ce Saint, né à Bayeux, était d'une famille noble et riche. Il parut à la cour avec distinction, et s'y fit aimer du roi Thierri III. Il s'y unit par les liens du mariage à une femme vertueuse ; mais Dieu lui ayant fait connaître par sa grâce le vide et le néant des grandeurs humaines, il résolut de quitter le monde. Sa femme entra dans ses vues, et prit le voile de religieuse.

Libre de tout engagement, Évremond se retira dans le pays Bessin, où il fonda plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes. Le principal de ces monastères fut celui de Fontenai ; il y vint un grand nombre de religieux, dont le Saint fut obligé de prendre la conduite. L'éclat des vertus qu'il y pratiquait engagea saint Aunobert, évêque de Séez, à le faire venir auprès de lui.

Digitized by Google

Aunobert le fit abbé du monastère de Montmaire, qui était dans son diocèse. On croit que saint Évremond mourut en ce lieu vers l'an 720. Le B. Lohier, évêque de Séez, fit la cérémonie de ses funérailles.

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent portées à Creil, petite ville du diocèse de Beauvais, sur la rivière d'Oise. Les huguenots les brûlèrent en 1567 ; il n'en resta que le chef, qui se garde encore dans la même ville.

LE BIENHEUREUX FOULQUES,

ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR.

A la mort d'Hincmar, Foulques, abbé de Saint-Bertin, fut élu archevêque de Reims. C'était un homme fort distingué par son mérite et par sa noblesse. Il avait longtemps servi à la cour, et s'y était fait tellement estimer que, sans avoir la science de son prédécesseur, il eut encore plus de crédit que lui auprès des princes, et plus d'autorité dans l'épiscopat.

Foulques commença par faire entourer la ville de Reims d'une bonne enceinte de murailles ; après quoi il fit rapporter à Reims le corps de saint Remi, qui d'Épernai avait été transféré au monastère d'Orbais. Il se fit pendant cette translation un grand nombre de miracles que Flodoard, qui vivait alors, nous a décrits [1]. L'archevêque fit déposer le corps de saint Remi dans sa cathédrale, en attendant que des temps plus tranquilles permissent de le remettre dans son tombeau au monastère de Saint-Remi, qui était hors de la ville.

Foulques envoya aussi sa profession de foi au Pape Marin, et obtint le *pallium*. Quelques années après, tandis que le roi Eudes était occupé à poursuivre les Normands, il se forma contre lui un puissant parti en faveur de Charles, fils posthume de Louis le Bègue. Dans le démembrement qu'on avait fait de la France, on avait oublié ce jeune prince, à qui seul appartenait le royaume. Sa jeunesse et le peu de talents qu'il montrait, servirent quelque temps de prétexte à l'exclusion qu'on lui avait donnée. Mais en-

[1] Flod., l. I, c. XXI.

Digitized by Google

fin les droits de sa naissance réclamèrent contre l'injustice qu'o lui faisait, et lui tinrent lieu des autres qualités qui pouvaient lu manquer.

Un seigneur nommé Valtcaire osa le premier lever l'étendar en sa faveur, et il s'empara de la ville de Laon [1]. Le roi Eudes jugeant qu'il fallait éteindre cette première étincelle qui pouvai causer un incendie, vint aussitôt assiéger cette place ; et l'ayan prise, il fit couper la tête à Valtcaire, quoique son parent. Dè que ce seigneur se vit condamné à mort, il demanda avec ins tance le sacrement de Pénitence. Mais Didon, évêque de Laon, l lui refusa inhumainement. Il défendit même qu'on l'inhumât e terre sainte et qu'on priât pour lui.

Foulques, archevêque de Reims, eut horreur d'une conduite s contraire à l'esprit du christianisme et au ministère de pasteur Il écrivit à Didon pour lui en faire des reproches [2]. Après lu avoir montré qu'il avait péché contre les canons en refusant l pénitence à la mort, il l'exhorte à faire prier Dieu pour Valtcair et à le faire exhumer, pour le mettre en terre sainte. La mau vaise coutume de refuser aux criminels condamnés à mort l permission de se confesser, subsista longtemps en France.

Le supplice de ce seigneur irrita les autres partisans de Charle et ne les effraya pas. Ce fut comme un signal qui les engagea à se déclarer de toutes parts pour lui. Foulques, archevêque d Reims, était à leur tête. Son mérite et son autorité donnèrent u grand poids au parti qu'il embrassa. Il profita de la dispositio des esprits, et sacra Charles roi de France à Reims, assisté de évêques ses suffragants. Ce prélat fut dans la suite comme l tuteur et le ministre de ce jeune prince, et il ne cessa d'écrire a Pape et au roi Arnoul, pour les engager dans les intérêts du lé gitime héritier de la couronne.

Foulques ne négligeait pas ceux de la religion. Il tint en 89 un concile à Reims contre Baudoin II, comte de Flandres. C'es le fils de celui qui avait enlevé la fille de Charles le Chauve. O se plaignit dans le concile que ce seigneur usurpait les biens e

[1] *Ann. Metens.* — [2] Flod., l. IV, c. VI.

Digitized by Google

même les honneurs ecclésiastiques jusqu'à prendre le titre d'abbé, et l'on jugea qu'il méritait d'être excommunié. Mais en considération des services qu'il avait rendus à l'État et à la religion contre les Normands, on suspendit la fulmination des censures, pour lui accorder le temps de faire pénitence et de profiter des avis qu'on lui donnerait [1]. Le concile adressa donc une lettre à Dodilon de Cambrai, et il chargea cet évêque de la lire au comte Baudoin, s'il était présent, ou de la lui envoyer et faire expliquer par son archidiacre : que si l'archidiacre ne pouvait lui parler, de la faire lire dans un des lieux où Baudouin avait usurpé des biens ecclésiastiques. La lettre portait défense aux moines, aux chanoines et à tous les fidèles, d'avoir communication avec le comte, s'il ne se corrigeait.

Foulques écrivit une lettre particulière à Baudoin sur les excès où il s'était porté. Il lui reproche d'avoir fait fouetter un prêtre, d'avoir chassé les prêtres de leurs églises sans consulter l'évêque, d'avoir usurpé un monastère (c'est celui de Saint-Vaast), et une terre donnée par le roi à l'église de Noyon, et enfin de manquer de fidélité au roi Charles. Il l'avertit paternellement de se corriger sur ces points, afin qu'il ne soit pas obligé de l'excommunier [2]. Il ne paraît pas que Baudoin se soit soumis.

L'estime où était Foulques, et le crédit qu'il avait dans l'épiscopat et dans les cours étrangères, engagèrent le Pape Étienne V à le charger d'assembler un concile à Worms, pour y terminer, comme vicaire du Saint-Siége, le différend qui était entre Herman de Cologne et Adalgaire d'Hambourg, au sujet de la juridiction qu'ils se disputaient sur l'Église de Brême [3]. Mais cette affaire ne fut décidée que par l'autorité du Pape Formose, qui succéda, l'an 891, à Étienne V.

La considération où était Foulques n'empêcha pas qu'on ne lui suscitât une affaire au sujet de l'ordination d'un évêque de Châlons-sur-Marne, qu'on prétendit qu'il avait faite contre les règles. Le prêtre Berthaire avait été élu par le clergé et le peuple, et du consentement du roi Eudes : ce fut apparemment ce qui empêcha

[1] *Ap.* Flod., t. III, *conc. Gall.*, p. 531.
[2] *Inter excerpt. ep. Fulconis apud Flod.* — [3] *Ap.* Flod., l. IV, c. 1.

Digitized by Google

Foulques de l'ordonner, pour ne pas multiplier les adversaire du roi Charles. Foulques confia d'abord le soin de cette Église l'évêque Hériland, chassé de Térouanne par les Normands. En suite il ordonna Mancion. Berthaire partit pour porter ses plainte au Saint-Siége ; mais il fut arrêté en chemin et maltraité par u nommé Conrad, vassal de l'archevêque de Reims [1].

Le Pape Formose ayant appris ces faits, écrivit à Foulque une lettre pleine de bonté, où il l'avertissait cependant de veni se justifier à Rome, et d'y amener avec lui Mancion et Conrad Foulques, qui était l'âme du parti du roi Charles, ne pouvai quitter la France dans ces conjonctures. Étienne VI, successeu de Boniface, qui le fut de Formose, ne goûta pas ces raisons ; e par une lettre pleine de menaces et de reproches, il cita l'arche vêque à comparaître au concile qu'il avait indiqué à Rome, au mois de septembre de l'indiction XV, c'est-à-dire l'an 896.

Foulques répondit qu'il avait toujours été pénétré de respec pour le Saint-Siége et pour ceux qui l'occupaient ; mais que les troubles du royaume et les affaires dont il était accablé, ne lu permettaient pas de faire le voyage de Rome, qu'il députait en sa place un évêque et des clercs de son Église ; qu'au reste il avait été fort surpris des menaces que Sa Sainteté avait jugé à propos de lui faire dans sa lettre ; que les Papes ses prédéces seurs ne lui avaient jamais écrit de ce style, mais qu'après tout sa conduite le mettait à couvert de ces reproches. Il ajoute que si la paix est enfin rendue à l'État, il ira à Rome l'assurer de son dévouement.

Ce qu'on sait de l'issue de cette affaire, c'est que Mancion de meura évêque de Châlons, et qu'il se montra zélé pour l'obser vance de la discipline. Il nous reste de lui une lettre qu'il adressa à Foulques, et aux autres évêques de la province de Reims, pour les consulter sur un cas jusqu'alors inouï. « Sachez, leur dit-il [2], qu'un prêtre, nommé Angelvic, du village de Wasnau, s'est présenté à notre synode de Châlons, le 7 mai, et a été con vaincu, par sa propre confession, de s'être fiancé, en présence

[1] Flod., l. IV, c. III.
[2] *Analect.*, t. V, p. 488.

Digitized by Google

de ses paroissiens, à une femme nommée Grimma, du consentement des parents de cette femme. Mais comme il voulait l'épouser, des gens de bien se sont opposés à son pernicieux dessein. Après avoir longtemps gémi sur une si grande faute, nous sommes convenus de ne rien faire sans vous avoir auparavant consultés. En attendant votre réponse, nous avons séparé ce prêtre de notre communion. » C'est le premier exemple d'un prêtre qui ait prétendu pouvoir se marier publiquement. Nous ignorons la réponse des évêques de la province ; mais il n'y a pas lieu de douter que cet attentat n'ait été sévèrement puni.

Foulques à qui on le déféra, avait tant à cœur l'honneur du clergé en ce point, qu'il écrivit plusieurs lettres aux rois et aux prélats d'Angleterre, pour les porter à punir et à chasser les prêtres concubinaires.

Le roi Eudes continuait de faire la guerre au roi Charles, avec l'avantage que l'expérience et la réputation peuvent donner à un vieux capitaine sur un jeune roi qui n'avait pour lui que le droit de sa naissance. Charles, pour se défendre contre un ennemi si puissant, songea à faire alliance avec les Normands. Mais l'archevêque Foulques, qui était le plus ferme appui du trône chancelant de ce prince, ayant appris son dessein, lui écrivit une lettre très-vive et très-pressante pour l'en détourner. « Croyez-moi, lui dit-il [1], vous ne parviendrez jamais à la couronne, si vous prenez ces voies. Au contraire, le Seigneur, que vous irritez par là, ne tardera pas à vous perdre. J'avais jusqu'à présent mieux espéré de vous ; mais je commence à voir que si vous écoutez de mauvais conseillers, vous perdrez en même temps le royaume de la terre et celui du ciel. Je vous conjure donc au nom de Dieu, d'abandonner un dessein qui serait la cause de votre perte éternelle, et de m'épargner à moi et à vos autres fidèles sujets un chagrin dont nous serions à jamais inconsolables. Il serait plus avantageux pour vous de n'avoir jamais vu le jour, que de vouloir régner par la protection du démon, en vous alliant avec des païens. Si vous le faites, je vous

[1] *Inter except. ep. Fulconis apud Flod.*, l. IV, c. v.

Digitized by Google

déclare que non-seulement j'abandonnerai votre parti, mais qu moi et mes suffragants nous vous excommunierons, vous et tou ceux qui vous demeureront fidèles. »

Charles ne se pressa pas de conclure l'alliance projetée avc des infidèles si odieux aux Français; mais les démarches qu' avait faites à ce sujet rendirent Eudes plus traitable. Ce roi, qu n'était peut-être pas sans remords d'avoir enlevé la couronne un jeune prince dont il s'était déclaré le tuteur, consentit à l partager avec lui ; et pour épargner à la France, déjà assez mi sérable, les nouveaux malheurs des guerres civiles, il s'accord à reconnaître le prince Charles roi des pays qui s'étaient soumi à son obéissance. Mais Eudes n'eut pas le temps de goûter le fruits qu'on se promettait de cette paix. Il mourut le troisièm jour de janvier l'an 898, environ un an après l'avoir conclue. I laissait un fils nommé Arnould, que quelques-uns proclamèren roi, mais qui mourut presque aussitôt. Ainsi toute la France s soumit à la domination de Charles.

Ce prince, que son peu de talent pour le gouvernement fi surnommer le Simple, avait dans la personne de Foulques, ar chevêque de Reims, un conseil éclairé et un sage ministre, qu pouvait suppléer aux qualités personnelles qui lui manquaient Mais il perdit bientôt le plus ferme soutien de son trône en per dant ce prélat, qui fut immolé comme une victime à la cruell vengeance de Baudouin II, comte de Flandre. Nous avons vu le avis que Foulques avait donnés à Baudouin sur l'usurpation d monastère de Saint-Vaast d'Arras, et les menaces qu'il avai faites de l'excommunier. Le comte les méprisa et ne fit aucun satisfaction à l'Église [1].

Le roi Charles, d'ailleurs, mécontent du comte, employa l force, assiégea Arras, et s'étant rendu maître de la ville, il donna à Foulques le monastère de Saint-Vaast. Celui-ci l'échangea avec un seigneur pour l'abbaye de Saint-Médard de Soissons Baudouin en eut un vif ressentiment contre l'archevêque, qu avait profité de sa dépouille ; mais il dissimula et parut même se réconcilier, pour se venger plus sûrement. .

[1] Flod., l. IV, c. x.

Digitized by Google

Un jour que le prélat allait trouver le roi accompagné de peu de personnes, des gens du comte, qui avaient à leur tête un nommé Winemare, le joignirent en chemin. Ils le félicitèrent d'abord de sa réconciliation avec Baudouin ; mais après avoir marché quelque temps avec le prélat, ils se jetèrent en traîtres sur lui, le percèrent de plusieurs coups de lance, et tuèrent quelques personnes de sa suite. C'était le 10 juin de l'an 900. Les autres allèrent porter ces tristes nouvelles à Reims, où les gens de Foulques prirent aussitôt les armes, et poursuivirent longtemps les assassins sans cependant pouvoir les joindre. Le corps de l'archevêque fut porté à Reims, où il fut enterré avec les honneurs dus à son rang et à son mérite. Il avait tenu le siége dix-sept ans trois mois et dix jours. Il est honoré comme un saint Martyr.

Hervée ou Hérivée, clerc du palais, fut élevé sur le siége de Reims, et quoique dans un âge fort jeune, il se montra, par ses talents et ses vertus, digne de cette place. Il fut ordonné le 6 juillet, qui cette année 900 était un dimanche. Le premier usage que le nouvel archevêque fit de son autorité le jour de son ordination, fut de fulminer l'excommunication contre les assassins de Foulques, tant en son nom qu'au nom des évêques de la province, et de quelques autres qui étaient présents. On lut publiquement dans l'église de Notre-Dame de Reims l'acte de cette excommunication, conçu en ces termes [1] :

« Nous, Hervée, archevêque de Reims, Gui, archevêque de Rouen, Riculfe, évêque de Soissons, Heidolon de Noyon, Dodilon de Cambrai, Hériland de Térouanne, Otgaire d'Amiens, Honorat de Beauvais, Mancion de Châlons, Rodulfe de Laon, Angelram de Meaux, faisons savoir à tous les fidèles, tant clercs que laïques, que nous et nos Églises, sommes consternés et pénétrés de douleur au sujet d'un attentat inouï depuis les premières persécutions excitées contre les Apôtres et leurs successeurs : c'est de l'assassinat de Foulques notre père et notre pasteur, mis à mort par des scélérats, tandis qu'il travaillait jour et nuit pour le bien de l'État et de la religion, et qu'il s'opposait aux mé-

[1] *Apud Duchesne*, t. II, p. 585.

Digitized by Google

chants comme un mur de protection pour la défense de toute les Églises du royaume. Baudouin, fils de Baudouin et de Judith envahissait les biens de ces Églises ; et c'a été par ses gens, W nemare, Ewerard, Ratfroi et leurs complices, que Foulques a é cruellement assassiné : forfait inouï dans l'Église, si ce n'est la part des païens... C'est pourquoi au nom de Dieu, par la vert du Saint-Esprit, et de l'autorité donnée de Dieu aux évêques p saint Pierre, nous séparons ces meurtriers du sein de l'Église, les frappons de l'anathème d'une éternelle malédiction.

« Qu'ils soient maudits à la ville, maudits à la campagne maudits soient leurs enfants, maudits les fruits de leurs terre maudits leurs troupeaux... Que leurs intestins se répande comme ceux de l'impie et malheureux Judas... Qu'aucun chr tien, en les rencontrant, ne leur donne le salut. Qu'aucun prêtr ne célèbre la Messe en leur présence, ne les confesse, et ne leu donne la Communion, même à l'article de la mort, s'ils ne vien nent à résipiscence, et qu'ils n'aient d'autre sépulture que cell des ânes. Mais qu'ils soient aux générations présentes et future un exemple d'opprobre et de malédiction. Et comme nous étei gnons et jetons aujourd'hui ces lampes, que leur lampe soit jamais éteinte. » On voit ici l'antiquité de la cérémonie d'éteindr des cierges ou des lampes, en fulminant l'excommunication. W nemare, le chef des assassins, fut visiblement frappé de la mai de Dieu, et mourut misérablement d'un ulcère, rongé tout vivan des vers qui s'y étaient formés. (LONGUEVAL.)

SAINT BARDON,

ÉVÊQUE DE MAYENCE.

Saint Bardon, né vers la fin du x^e^ siècle, étudia dans l'abbaye de Fulde, et tout en s'avançant dans les sciences humaines, i lisait sans cesse les précieux écrits de saint Grégoire le Grand. Comme ses Frères s'en étonnaient, il leur dit en riant : « C'est qu'un jour je dois être évêque. »

L'empereur Conrad, qui avait de l'affection pour lui, le fit abbé de Kaiserwerth, dans le diocèse de Cologne, puis de Hersfeld, près de Fulde, et en l'an 1031, le proposa pour l'évêché de Mayence.

Digitized by Google

Dans cette nouvelle dignité, il ne changea rien au genre de vie qu'il s'était imposé, ne mangeant jamais de viande, buvant très-peu de vin, jeûnant fréquemment et menant une vie austère et simple. Ces mortifications jointes à des travaux incessants altérèrent peu à peu sa santé. Aussi le saint Pape Léon IX, venu à Mayence, lui imposa un régime de vie moins rigoureux, en lui disant qu'il devait se conserver pour son Église.

Il distribuait tous ses revenus aux pauvres; aussi sa maison épiscopale était continuellement envahie par les indigents, dont il voulait être le père. Il fit élever ou rebâtir à ses frais plusieurs églises. Il avait l'esprit de prophétie, dont il donnait déjà des signes dans sa jeunesse, et il prédit à Ghébard, évêque d'Eichstadt, qu'il serait un jour Pape, ce qui eut lieu en 1055, ou Ghébard prit le nom de Victor II. Saint Bardon annonça aussi le jour de sa propre mort, dans un sermon qu'il prêchait à Paderborn, devant l'empereur Henri III, et il mourut comme il l'avait dit le 10 juin 1051. Quatre ans après Ghébard fut élevé sur le Saint-Siége.

LE VÉNÉRABLE ABSALON ou AXEL,

ÉVÊQUE.

Cet illustre personnage qui était archevêque de Lunden en Scanie, primat des royaumes de Danemark, Suède et Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar Ier et Canut VI, naquit en 1128 à Finsler, village de l'île de Zélande. Issu d'une famille illustre et alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et termina ses études dans l'université de Paris, regardée alors comme la première école du monde. En 1158, il fut élu évêque de Rosckild, et devint premier ministre et général des armées de Waldemar, qui venait de monter sur le trône. Le Danemark fut redevable à sa valeur, à sa prudence et à la sagesse de ses conseils, de plus d'un demi-siècle de prospérité et de gloire. A la tête des armées, Absalon réduisit les Wendes, s'empara d'Arcona, leur capitale, y établit la religion chrétienne, et y fonda une église sur les ruines d'un temple fameux, où ce peuple adorait une idole grotesque. Ce ne fut pas la seule con-

Digitized by Google

quête d'Absalon ; devenu archevêque de Lunden, de la manière la plus honorable et la plus glorieuse pour lui, il soumit le Scaniens révoltés ; et, après l'avénement de Canut VI au trône il repoussa le duc de Poméranie son rival, et aida le roi son maître à conquérir le Mecklembourg et l'Estonie. Les affaires de l'État et les guerres qu'il se crut permis de soutenir, suivant les mœurs de son siècle, ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper des intérêts de la religion ; il rédigea le *Code ecclésiastique de Zélande*, convoqua en 1187 un concile national pour régler les cérémonies de l'Eglise et le chant des offices ; travailla à la conversion des peuples qu'il soumit, fonda plusieurs monastères et y fit refleurir la régularité et la ferveur. Absalon aima et favorisa les lettres, et chargea le fameux Saxo Grammaticus de composer l'histoire du Danemark. Enfin, après une longue carrière, utile à la religion et à sa patrie, il mourut en 1201. Sa vie a été écrite par Wandal.

On honore sa mémoire le 10 juin.

LE BIENHEUREUX HENRI DE TRÉVISE.

Henri naquit à Bolsano dans cette partie du Tyrol qui est remplie de montagnes, et située entre les villes de Trente et de Bresse. La pauvreté de ses parents fit qu'il ne put être élevé dans l'étude des lettres ; mais il apprit, dès ses premières années, le grand art de se perfectionner chaque jour dans l'amour de Dieu, qui est la vraie science d'un chrétien.

Ayant quitté sa patrie, où il ne trouvait pas de quoi subsister, il alla se fixer à Trévise, capitale d'une province de la République de Venise : là, il était obligé de travailler chaque jour, afin de pourvoir aux différents besoins de la vie. Il s'appliquait à son travail avec une ardeur infatigable, et il le sanctifiait par un esprit de recueillement et de pénitence. Comme il ne savait pas lire, il assistait, autant qu'il lui était possible, aux instructions publiques, et il y était si attentif, qu'il ne manquait jamais d'en retirer de grands avantages ; il assistait aussi fort régulièrement à tout l'office de l'église. Chaque jour il entendait la Messe avec une ferveur évangélique. Durant son travail, il s'unissait de

Digitized by Google

cœur à ceux que leur état mettait à portée de chanter continuellement les louanges du Seigneur. Sa vie était fort austère, et il donnait secrètement aux pauvres ce qu'il pouvait épargner de son salaire.

Son humilité le portait à dérober aux hommes la connaissance de ses bonnes œuvres ; mais plus il cachait ses vertus plus était vif l'éclat dont elles brillaient.

Sa douceur avait quelque chose d'étonnant; on ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les autres afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfants ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction, et priait pour eux. Souvent il s'unissait à Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour. Il se confessait tous les jours, non par scrupule ou par petitesse de jugement, mais pour s'entretenir dans la plus exacte pureté et pour se rendre plus digne de louer celui qui est la sainteté même, et aux yeux duquel les Anges ne sont point sans tache. Il avait un soin extrême de ne rien faire qu'en vue de Dieu, et il s'accusait d'immortification ou de vaine curiosité; si quelque regard jeté sur un objet extérieur détournait son attention, et donnait la moindre atteinte au recueillement de son âme.

Son grand âge l'empêchant de continuer son travail ordinaire, une personne le logea dans sa maison. Ce Serviteur de Dieu vivait des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, sans jamais rien réserver pour le lendemain. Il donnait ce qu'il s'était retranché à ceux qu'il savait être dans la plus grande misère. Il mourut le 10 juin 1315.

Il se fit un concours prodigieux à la petite chambre où son corps fut exposé, et trois notaires, placés par les magistrats, dressèrent les procès-verbaux d'un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors par son intercession. Chacun s'empressait d'emporter comme une Relique quelque chose de ce qui avait servi à son usage. Les Italiens appellent le Serviteur de Dieu saint Rigo, qui est un diminutif d'*Arrigo*, lequel a la même signification que Henri.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JEAN-DOMINIQUE,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE RAGUSE.

Le bienheureux Jean-Dominique naquit à Florence, vers l'an 1357, ou selon quelques auteurs l'an 1360, sous le pontificat d'Innocent VI. La fortune n'avait point favorisé ses parents, mais dans une condition obscure ou fort médiocre, ils se distinguaient par la solide piété, dont ils faisaient profession, et qu'ils eurent soin d'inspirer de bonne heure à leur enfant. Comme ils avaient besoin du travail de ses mains, et qu'ils n'étaient point en état de lui donner un maître, ce jeune homme, âgé déjà de dix-huit ans, avait à peine appris les éléments de la grammaire, lorsqu'il se présenta au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, pour demander l'habit de Saint-Dominique. On le refusa d'abord, soit à cause de son incapacité et d'une difficulté qu'il avait de parler, soit aussi pour ne point ôter à ses parents un secours, qu'on croyait leur être nécessaire pour subsister.

Des refus réitérés ne purent cependant rebuter le Serviteur de Dieu ; plein de confiance et d'un ardent désir de se sanctifier par les pratiques du cloître, il ne regarda l'accueil peu gracieux qu'on lui faisait, que comme une épreuve qu'il devait mettre à profit pour attirer sur lui les faveurs du Ciel. Il sentait bien qu'il était appelé à l'état religieux, et, sans connaître encore tous les desseins de la Providence sur lui, il ne doutait pas que le Seigneur, après lui avoir donné la grâce de la vocation, ne lui accordât celle de le recevoir dans sa maison. Il continua donc avec une pieuse importunité à solliciter son entrée, et il répondait avec autant de sagesse que de modestie à toutes les difficultés qu'on pouvait lui proposer. On se vit enfin dans l'heureuse nécessité d'accorder à sa persévérance, ce qu'on croyait encore pouvoir refuser à son mérite. Il se trouva néanmoins un Religieux des plus graves et des plus anciens de la communauté, qui, plus favorablement prévenu que les autres, acheva de dissiper leurs peines, en prédisant dès lors que ce jeune homme, dont on faisait si peu de cas, serait un jour l'appui de son Ordre, l'ornement de sa patrie et l'illustre défenseur de l'Église.

Digitized by Google

Cet ancien ne disait rien de trop, et le fervent novice ne lui donna jamais occasion de se repentir d'avoir parlé en sa faveur; en changeant d'état on eût dit qu'il avait changé d'esprit et de cœur; il parut un homme nouveau. Tout le temps de son noviciat se passa dans une ferveur extraordinaire et toujours soutenue. Ami du silence, de la retraite, de l'oraison, on le trouvait partout le même, recueilli, modeste, docile, obéissant, attentif aux besoins de ses Frères, toujours prêt à les prévenir et à leur rendre les petits services qui pouvaient dépendre de lui. Il prit, sans le vouloir, un tel ascendant sur l'esprit de tous ou plutôt sa vertu leur donna une si haute idée de son mérite, qu'après avoir commencé à l'aimer comme un sujet de grande espérance et de mœurs très-pures, ils continuèrent par le respecter presque comme leur maître, dans la pratique des observances régulières. Ceux qui avaient reçu dans le siècle une plus belle éducation ou qui avaient acquis plus de lumières dans le cloître, n'osaient se flatter d'avoir quelque avantage sur un jeune novice dont les rapides progrès faisaient déjà l'étonnement ou l'admiration de toute la communauté. On sait cependant que le mérite n'était point rare dans le couvent de Sainte-Marie-Nouvelle; ce que nous avons eu occasion de dire de tant d'illustres prélats, qu'on avait tirés de là pour remplir divers siéges en Italie et quelquefois dans l'Orient, en est une preuve.

L'avancement de Jean-Dominique dans l'étude des sciences, auxquelles on l'appliqua d'abord après ses vœux, ne parut guère moins surprenant que ses progrès dans la vertu. Il est vrai qu'il avait autant de pénétration et de vivacité que de justesse d'esprit et une mémoire si prodigieuse, que, selon le témoignage d'un auteur qui l'avait particulièrement connu, il n'oubliait jamais ce qu'il avait une fois appris. Résolu de n'accorder à son corps que ce qu'on ne peut absolument refuser à la nature, il mangeait peu et dormait encore moins. Fuyant presque autant le sommeil que l'oisiveté, tout ce que ses exercices de pénitence ou de piété pouvaient lui laisser de loisir, il l'employait à la lecture des bons livres, surtout à la méditation des saintes Écritures. S'il donna la préférence aux ouvrages des Pères, il ne négligea

Digitized by Google

pas ceux que l'antiquité profane avait estimés; aussi devint-il en peu de temps habile philosophe, profond théologien, et il n'ignora ni les mathématiques ni le droit canon. Ce qu'on doit particulièrement admirer, c'est que dans l'acquisition de toutes ces sciences, il ne fut aidé que de la grâce. Comme un autre saint Augustin, tout ce qu'il avait lu, il l'avait appris par lui-même, et dans un âge peu avancé il avait déjà acquis un trésor d'érudition sans le secours d'aucun maître.

Saint Antonin avance ce fait sur le témoignage même du Serviteur de Dieu, et cite ses ouvrages comme la meilleure preuve de la solidité, aussi bien que de l'étendue de son érudition. Nous en trouvons une autre de son humilité dans le refus constant qu'il fit de prendre le degré et le rang de docteur. Quelques instances que fissent pour cela ses supérieurs et ses amis, il s'excusa toujours avec tant de modestie qu'on aima mieux le laisser dans les bas sentiments qu'il avait de lui-même, que d'employer le précepte, pour lui faire accepter cette marque d'honneur, qui, dans le fond, n'ajoute rien au mérite. Dès les premières années qu'il passa dans le cloître, et avant que de s'adonner à l'exercice des fonctions apostoliques, ce saint homme ne donnait quelque relâche à son esprit, que par le travail des mains : après avoir vaqué à l'oraison et à l'étude, il s'occupait quelquefois à écrire des livres du chœur, qu'on conserve encore précieusement dans le couvent de Saint-Dominique à Fiésolé.

Nous ne dirons rien ici de ses pratiques particulières de mortification et de pénitence : il suffit de savoir que rigide observateur de sa règle, il la garda toujours à la lettre ; et qu'il ajouta beaucoup à ce qu'elle prescrit. Après avoir imité le silence de Jésus-Christ et s'être nourri le premier du pain délicieux de sa parole dans le repos de la retraite, il commença à annoncer aux autres les vérités du salut. Ce ne fut ni pour faire une vaine ostentation de ses talents, ni pour satisfaire quelque autre passion de vanité ou de cupidité, qu'il se chargea d'un si saint ministère ; ses vues furent toujours pures ; l'esprit de sa vocation l'y engageait déjà, l'obéissance lui en marqua le temps, et il ne se proposa jamais que la gloire de Dieu, l'édification du pro-

Digitized by Google

chain, la conversion et le salut des âmes. Soutenu ou animé par des motifs si dignes d'un disciple de Jésus-Christ, il parut toujours infatigable, jusqu'à prêcher quatre ou cinq fois dans un même jour, pour contenter le pieux empressement des peuples.

Selon la remarque de saint Antonin, notre prédicateur ne citait presque jamais en chaire ni les philosophes, ni les poètes, ni les autres auteurs profanes, quoique ce fût assez la coutume, ou le mauvais goût de son siècle. Mais tout rempli de l'esprit de Dieu et parfaitement versé dans les divines Écritures, Jean-Dominique allait toujours puiser dans ces pures sources, les eaux salutaires qu'il répandait avec d'autant plus de grâce et de bénédiction, qu'en attaquant avec force les vices publics, il ménageait toujours les personnes même les plus vicieuses. Un auteur presque contemporain a cru nous faire assez connaître la force, l'énergie et en même temps la sagesse de ses discours, la douceur de son éloquence, la vivacité de son zèle et les fruits toujours abondants de ses prédications, en disant que ce que saint Vincent Ferrier faisait dans le même temps dans la ville de Gênes, le bienheureux Jean-Dominique le faisait dans la Toscane.

Les Florentins furent les premiers qui profitèrent de ses leçons de sainteté, des avertissements ou des menaces de leur prophète. Pendant plusieurs carêmes il leur expliquait tous les matins tantôt l'Évangile, tantôt le Psautier ou quelque autre livre de l'Ancien Testament : et il faisait des Épîtres de saint Paul, le sujet ordinaire de ses discours du soir. On ne se lassait point de l'écouter : et il ne pouvait se lasser lui-même de faire admirer partout les miséricordes infinies de notre Dieu, les richesses de sa grâce, la divinité et l'excellence de la religion de Jésus-Christ. C'est de là qu'il prenait plus ordinairement un juste sujet de condamner l'ingratitude des mauvais chrétiens et la corruption de leurs mœurs. Mais soit qu'il voulût instruire ou toucher, inspirer l'amour de la vertu ou l'horreur et la suite du vice, il était si maître des esprits et des cœurs, qu'il les tournait à son gré, et les faisait entrer sans peine dans tous les sentiments qu'il se proposait. Les plus factieux, les plus libertins ou les plus corrompus, ne résistaient presque jamais à la force de ses paroles. Leur

Digitized by Google

changement fut plus d'une fois la preuve la moins équivoque que Dieu même avait parlé par la bouche de son ministre, et que sa grâce victorieuse avait agi en même temps dans l'âme de ses auditeurs.

Lorsque cet homme apostolique dont le zèle devenait tous les jours plus ardent, alla ensuite annoncer les mêmes vérités dans les autres villes d'Italie, sa réputation avait déjà prévenu tous les peuples en sa faveur. A Lucques, à Pise, à Venise et à Rome, il prêcha avec le même applaudissement et le même succès qu'à Florence. Il en bannit, du moins pour un temps, les scandales et les vices publics, le libertinage, les dissolutions, les usures, les haines invétérées, tout ce qui déshonorait la religion ou qui pouvait troubler la tranquillité des peuples et la paix des familles. Il fit fermer ou déserter les lieux de débauches, et remit en honneur plusieurs pratiques de piété qu'on avait trop longtemps négligées. Le nombre des personnes du sexe à qui il inspira des sentiments de modestie et de pudeur ou qu'il retira même du désordre ne fut pas petit. Il y en eut plusieurs, disent les historiens, qui cherchèrent à assurer leur conversion par la retraite, et qui n'édifièrent pas moins le public par la rigueur de leur pénitence qu'elles l'avaient autrefois scandalisé par leur vie molle et sensuelle. Plus d'un publicain s'offrit à imiter l'exemple de Zachée : on fit de grandes restitutions. Les pauvres et les hôpitaux profitèrent d'une partie des richesses d'iniquité, que quelques particuliers avaient accumulées par toutes sortes de voies ; et je ne sais si on n'en consacra pas une autre partie à la fondation de divers monastères.

L'ancien historien de la vie du bienheureux Jean-Dominique, fait particulièrement mention de trois maisons religieuses qui reconnaissent ce saint homme pour leur fondateur. Celle qu'il fit bâtir à Fiésolé, a été un illustre sanctuaire où se sont formés des hommes puissants en œuvres et en paroles, dont la sainte vie a été comme le germe qui a depuis servi à faire revivre dans des provinces entières l'esprit de régularité et de ferveur. L'une et l'autre parurent d'abord avec éclat et se sont toujours conservées dans le monastère appelé du Corps de Jésus-Christ, et dans celui

Digitized by Google

de Saint-Pierre-Martyr. Jean-Dominique fonda le premier à Venise et le second à Florence : tous deux pour des religieuses de son Ordre.

Ces nouveaux établissements paraissaient alors d'autant plus nécessaires, soit pour la consolation et l'édification de l'Église, soit pour l'avantage particulier des personnes appelées à l'état religieux, que l'esprit du monde avec ses suites s'était malheureusement introduit dans presque tous les anciens monastères. De là l'indévotion, la tiédeur, le relâchement, l'inobservation des lois et peut-être le mépris des saints statuts, qui pendant plusieurs siècles avaient servi à élever à une haute perfection ceux et celles qui les avaient gardés avec fidélité. Ce désordre n'était point particulier à un institut, à une province ou à une nation : le mal avait gagné plus ou moins tous les corps et insensiblement il s'était répandu dans toutes les parties de l'Église : les plus saintes solitudes n'avaient pas été inaccessibles à la contagion. Nous n'en trouvons que trop de preuves dans l'histoire.

Les personnes sages qui ont depuis cherché avec quelque soin les sources particulières de cette corruption presque générale, en ont remarqué deux principales. La première, comme nous l'avons insinué quelqu'autre fois, avait été la perte que tous les Ordres religieux, les Congrégations et les Chapitres firent de leurs meilleurs sujets pendant que la peste ravageait tous les royaumes de l'Europe, vers le milieu du XIV^e^ siècle. En 1348, notre couvent de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence, ne perdit pas moins de soixante-dix-sept religieux dans l'espace de quatre mois. Ce terrible fléau désola encore l'Italie les années 1363, 1374 et 1400. Ceux qui avaient blanchi dans les exercices de la religion, et les plus fervents qui osèrent affronter le péril, pour ne pas laisser les peuples déjà si affligés sans quelque secours spirituel, furent les premiers enlevés. Les autres n'étant plus soutenus par les mêmes exemples et moins attentifs d'abord à conserver la pureté de leur institut, qu'à se garantir eux-mêmes de la contagion, commencèrent à donner atteinte à plusieurs points de la discipline régulière. Dans un temps où ils auraient dû ranimer la

Digitized by Google

ferveur de leurs prières et travailler avec un nouveau zèle leur propre sanctification et à celle du prochain, ils crurent pouvoir chercher leur conservation dans une manière de vivre plus douce ou moins austère. Il est vrai que la cherté et la disette des aliments les plus nécessaires à la vie, semblaient les autoriser à user indifféremment de tous ceux qu'ils pouvaient se procurer.

Les sujets à qui on donna dans la suite l'habit de religieux trop jeunes pour la plupart pour pouvoir d'abord soutenir toute la rigueur de la règle, ne trouvèrent que trop de raisons de s'en dispenser dans leur âge encore tendre, dans la faiblesse du tempérament, dans l'exemple des autres : disons-le encore, dans un défaut de ferveur et de bonne volonté, car l'amour-propre manque-t-il jamais de prétexte pour éluder ce que la loi paraît avoir de trop sévère ?

Mais ce qui acheva presque de détruire ce qu'il y avait de régularité dans le cloître et de bon ordre dans le clergé séculier fut le schisme scandaleux qui affligea toute la chrétienté et changea la face de l'Église en ouvrant la porte à une infinité de maux. Pendant que deux ou trois Pontifes paraissaient en même temps assis sur le Saint-Siége, on voyait aussi quelquefois deux évêques dans un même diocèse, deux supérieurs généraux dans chaque Ordre religieux, souvent deux provinciaux dans une province et il n'était pas rare de trouver deux prieurs, gardiens ou commandeurs dans la même maison. L'un était à Paul, l'autre à Céphas : celui-ci obéissait à un Pape que celui-là refusait de reconnaître. De cet esprit de division et de schisme, naissait naturellement celui d'indépendance, on ne déférait aux ordres d'un supérieur qu'autant qu'on le jugeait à propos : et les mauvais sujets assurés de l'impunité, se donnaient la liberté de tout faire. En changeant d'obédience selon leurs intérêts, ils évitaient toujours le châtiment, quelquefois ils étaient récompensés et leur révolte leur tenait lieu de mérite. Il est aisé de comprendre quelle pouvait être alors la discipline de l'Église et celle du cloître. Un auteur italien qui écrivait peu d'années après le temps du schisme, en a fait un portrait d'autant plus affreux qu'il est ressemblant.

Digitized by Google

Qu'on ne s'imagine pas cependant que la prévarication ou la corruption fût si générale qu'on pût faire à ces malheureux temps une application exacte de ce qu'avait dit le Prophète : « Tous se sont détournés de la droite voie, ils sont tous devenus inutiles. Il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul. » Grâce au Tout-Puissant, on n'en était pas tout à fait réduit à cette extrémité : car, sans parler ici de plusieurs saints prélats, dont la haute piété et la vigilance sur leur troupeau, semblaient préparer un remède aux maux de l'Église, nous pouvons assurer que Dieu s'était aussi réservé quelques fidèles serviteurs dans chaque Ordre pour les faire servir à l'exécution de ses desseins de miséricorde. Dans le secret de la solitude et comme à l'ombre de son sanctuaire, il les avait remplis de son esprit : et quand il fut temps de les produire il les fit paraître avec toute l'autorité que peuvent donner l'éclat de la sainteté, le brillant de la doctrine et le don de la parole. Nous en avons déjà fait connaître plusieurs de ce caractère dans cet ouvrage : et l'illustre Jean-Dominique que nous mettons le dernier dans ce livre, selon l'ordre des temps, mérite un rang distingué entre les plus célèbres. Il s'était dérobé à la corruption du siècle, l'année même qu'on vit commencer le schisme ou peu de temps auparavant. Et dans la maison du Seigneur, toujours occupé de la prière ou de l'étude, il se mit en état de travailler un jour utilement à réunir toute l'Église sous un chef légitime reconnu de tous les peuples chrétiens.

Mais avant que de l'employer à cette grande affaire la Providence se servit de son ministère pour rétablir la discipline régulière, et rendre leur première beauté à presque toutes les maisons religieuses d'une vaste province. Nous avons déjà dit que la libéralité des fidèles ou la ferveur de quelques-uns qui voulaient se consacrer sous sa direction au service du Seigneur, lui avaient fourni les moyens de fonder et de remplir trois nouveaux monastères. Après les sages précautions qu'il avait prises pour y maintenir longtemps en vigueur l'étroite observance et les saintes pratiques qu'il venait de rétablir, il pouvait justement espérer que la piété éminente des personnes qui composaient ces nou-

Digitized by Google

velles communautés serait comme une odeur de vie qui se répa
drait bientôt dans toute la République de Florence et dans l
États de Vénise. Il ne fut point trompé dans son attente, et l
anciens religieux en le choisissant pour leur supérieur, le mire
en état d'avancer avec plus de promptitude l'ouvrage dont le c
l'avait chargé. Il n'accepta la supériorité dans les couvents
Pise, de Cortone et de Fabriano, que dans l'espérance de les r
former, et il y réussit. Selon Fontana, il fut fait provincial de
province romaine, ce qui ne pouvait que contribuer à étend
encore davantage le bien que ses travaux avaient déjà produit
tant de différents endroits. Aussi saint Antonin l'appelle-t-il
premier restaurateur de la discipline régulière dans l'Italie,
il remarque que tout ce qu'il y avait de régularité dans la pr
vince de l'une et de l'autre Lombardie, dans celle de Rome
dans les maisons religieuses du royaume de Sicile était une sui
de la réforme que le Serviteur de Dieu avait eu le bonheur d'i
troduire dans le couvent de Saint-Dominique à Venise.

Quelque difficile que soit ordinairement l'entreprise d'un r
formateur, le bienheureux Jean-Dominique en vint heureusemen
à bout en beaucoup moins de temps qu'on n'aurait osé se le pr
mettre, et ce fut principalement à sa sagesse qu'on en dut le su
cès. Si la sainteté de ses exemples y contribua beaucoup, la ra
prudence dont il était doué ne servit pas moins à lever l
obstacles ou à les prévenir, et le talent de la persuasion lui f
souvent trouver de fidèles coopérateurs de son zèle dans les per
sonnes mêmes qui auraient pu mettre les plus fortes opposition
à l'exécution de ses desseins.

En travaillant ainsi à la réforme ou à la gloire de son Ordr
cet homme apostolique ne discontinuait pas ses prédications or
dinaires, et Dieu répandait toujours de nouvelles bénédiction
sur ses travaux. Partout où il annonçait l'Évangile, il faisait de
conquêtes à Jésus-Christ. Les personnes de l'un et de l'autre sex
qui s'étaient livrées à l'amour impur du monde, de ses vanité
ou de ses plaisirs, ceux qui avaient longtemps scandalisé le
fidèles par une vie libertine, se mettaient comme à l'envi so
sa conduite, pour apprendre à réparer leurs pertes et à se pu

Digitized by Google

fier par les exercices de la pénitence. Ceux-là désormais fidèles à la grâce, édifiaient par leur changement leurs proches et leurs amis dans les mêmes lieux où ils leur avaient été auparavant un sujet de scandale : ils ne fuyaient point le siècle, mais ils en triomphaient. Ceux-ci, appelés à une plus grande perfection ou se défiant davantage de leur propre faiblesse, allaient se cacher dans de saintes retraites, et faisaient à Dieu le sacrifice de leur liberté dans des maisons religieuses. Celles que le saint Prédicateur venait de fonder ou de réformer, se trouvèrent bientôt remplies d'un grand nombre ou de pénitents uniquement occupés à pleurer leurs péchés ou de jeunes gens qui cherchaient un asile à leur innocence. Parmi plusieurs autres qu'on met dans ce rang, on distingue avec raison l'illustre saint Antonin, qui dès sa plus tendre jeunesse reçut l'habit religieux des mains du bienheureux Jean-Dominique dans son nouveau monastère de Fiésole.

La conversion et la retraite de quelques-uns, ou plus connus par le rang qu'ils tenaient déjà dans la république, ou plus chers à leurs parents qui fondaient sur eux leurs plus belles espérances, excitèrent contre l'homme de Dieu une espèce de persécution dans plusieurs villes de Toscane. Après les plaintes et les clameurs des particuliers, les magistrats le menacèrent quelquefois de proscription et d'exil. Tant il est vrai qu'on ne fait presque jamais sans contradiction, ce qui mériterait les plus grands applaudissements. Mais le disciple de Jésus-Christ ne cherchait point les louanges des hommes, et il ne craignait pas leur censure. Ni les discours inconsidérés des uns, ni les menaces des autres, ne purent l'obliger de se taire. Sa patience, sa douceur, l'ardeur de sa charité, lui servirent comme de bouclier contre les traits envenimés des langues médisantes.

Un ancien auteur remarque que ceux qui paraissaient les plus ardents à demander qu'on ne lui permît plus de prêcher, ne s'empressaient pas moins que les autres à courir à ses prédications, à admirer et à applaudir. Dans leurs maisons, ils blâmaient le zèle du Prédicateur ; dans celle du Seigneur, ils rendaient publiquement témoignage à la vérité et ils se condamnaient eux-

Digitized by Google

mêmes. Tel est l'esprit des mondains, ordinairement peu d'accord avec eux-mêmes, parce que les maximes du siècle qu'ils aiment ne peuvent s'accorder avec celles de la religion, qu'ils n'ont pas entièrement oubliées.

Si ces gens montraient tant d'empressement à entendre leur Apôtre et ses éloquents discours, ils n'en faisaient pas moins paraître à lire ses ouvrages de piété ; car il en avait déjà composé plusieurs propres à l'instruction des peuples et à la réformation des mœurs. C'est le double effet qu'il s'était proposé, en consacrant ses veilles à faire des Commentaires sur les Psaumes, sur le livre de l'Écclésiaste, sur le Cantique des Cantiques de Salomon, sur quelques parties de l'Évangile et sur les Épîtres de saint Paul. En expliquant ce que l'Apôtre a dit de la charité dans le treizième chapitre de sa première Épître aux Corinthiens, Jean-Dominique avait exposé avec beaucoup de netteté et d'onction tout ce qui pouvait faire connaître la nécessité, l'excellence, les propriétés ou les caractères de cette divine vertu ; et c'était à ce point qu'il réduisait les principaux devoirs d'un chrétien. Il publia en même temps un autre livre intitulé : *Lucula noctis*, qui fut estimé et applaudi des savants [1].

Cependant le schisme opiniâtre, qui continuait à troubler l'Église, donnait de nouvelles forces aux ennemis du nom chrétien, et leur faisait concevoir de plus grandes espérances d'envahir nos provinces. Le célèbre Bajazet, surnommé *Ilderim*, c'est-à-dire le Foudre, à cause de la rapidité de ses conquêtes, après avoir ravagé la Hongrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, l'Achaïe, le duché d'Athènes, et avoir porté le fer et le feu dans

[1] L'intention de l'auteur dans cet ouvrage était d'inspirer à tous les fidèles des sentiments dignes de la sainteté de leur religion ; de les porter à préférer la lecture des bons livres à celle des poètes ou des orateurs profanes, et de leur découvrir en même temps toutes les erreurs dont un de leurs célèbres poètes, nommé Collucius, avait rempli son traité *De la fortune et du destin*. On ne remarque pas que ce Collucius, dont on loue d'ailleurs les talents et plusieurs belles qualités, ait pris la plume contre un adversaire, qui, en faisant des réflexions sur quelques endroits de son livre, ne cherchait point à le mordre, mais à le corriger ou à prémunir les fidèles contre des erreurs qui étaient peut-être moins dans les sentiments, que dans certaines expressions peu mesurées ou trop poétiques.

Digitized by Google

tous les pays d'Orient soumis à l'empereur des Grecs, menaça en 1393 la capitale de leur empire, qu'il se contenta de tenir bloquée. Il obligea l'empereur Manuel Paléologue de lui payer un tribut annuel de dix mille florins d'or, et de donner aux Turcs un quartier et une mosquée dans la ville impériale. Il ne se retira ensuite, pour aller porter la désolation dans la Thrace, qu'après avoir ruiné toutes les places d'alentour Constantinople, et en avoir transporté les habitants.

Dans cette extrémité, les Grecs eurent recours au Pape Boniface IX, pour avoir du secours des princes latins; et ce Pontife adressa deux brefs au Père Jean-Dominique, qui fut chargé de prêcher la croisade contre les Turcs, dans la Marche-Trévisane, les états de Venise, le patriarcat de Grade et dans quelques autres provinces. Ces lettres apostoliques sont du 15 et du 30 octobre 1394. Pour exciter davantage le zèle de ce fervent Religieux, et par son ministère celui des peuples chrétiens, sa Sainteté lui apprenait sommairement tous ces ravages des Turcs, dont nous venons de parler [1].

Mais ce qui avait donné occasion à tous les maux dont on se plaignait, s'opposait encore au succès des moyens qu'on pouvait prendre pour les faire cesser. Malgré la vivacité du zèle des Prédicateurs, il leur était bien difficile de faire entreprendre une guerre sainte contre les barbares, tandis que les fidèles se trouvaient eux-mêmes si divisés dans un point qui regardait la religion. Boniface IX régna assez longtemps, et il n'eut ni la consolation de voir l'orgueil des Turcs humilié par les armes des chrétiens, ni le bonheur de donner la paix à l'Église. Innocent VII, son successeur, n'avança pas davantage les affaires. La mort de ce dernier Pontife, arrivée à Rome le 6 novembre 1406, fit concevoir quelque espérance de conciliation.

On n'ignorait pas que le roi de France, toujours zélé pour

[1] Quoique Odoric Raynald, dans sa table des matières, attribue ceci à Jean-Dominique de Florence, qui fut depuis cardinal, cependant dans le corps de l'ouvrage, il confond ce religieux avec un autre Dominicain du même nom, mais natif de Gubio, qui était aussi célèbre dans le même temps, et qui fut Nonce apostolique auprès de quelques princes d'Allemagne. (*Vide Echard*, t. I, p. 704.)

Digitized by Google

l'honneur et le repos de l'Église, avait engagé Pierre de Lune à promettre de renoncer au pontificat, si Innocent y renonçait aussi, ou si après sa mort les cardinaux voulaient surseoir à l'élection. Cet expédient avait été goûté de toutes les personnes sages, et après le décès d'Innocent VII, les Florentins ne crurent pas qu'on pût, ni espérer une occasion plus favorable pour éteindre le schisme, ni trouver un homme plus capable d'en persuader la nécessité au Sacré-Collége, que le célèbre Jean-Dominique. On savait combien il était difficile de résister aux charmes de son éloquence, et depuis plus de vingt ans qu'il travaillait à la vigne du Seigneur, il s'était acquis une si haute réputation de sagesse et de sainteté, que son nom était en vénération dans toutes les cours d'Italie.

La république de Florence l'ayant donc nommé son député ou son ambassadeur à Rome, il fit beaucoup de diligence pour s'y rendre : mais il trouva que les cardinaux en avaient fait encore plus pour donner un successeur à Innocent VII. Ange Corario, vénitien, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marc et patriarche titulaire de Constantinople, âgé de plus de soixante-dix ans, venait d'être élu Pape sous le nom de Grégoire XII. Ce contre-temps pouvait affliger d'une part le député de Florence ; mais bien d'autres considérations relevaient d'un autre côté ses bonnes espérances. Outre qu'il avait l'honneur d'être connu et particulièrement aimé du nouveau Pontife, avec lequel il avait autrefois vécu fort familièrement à Venise, il le regardait comme un homme d'une sainte vie, d'une sévérité antique, et qui s'était toujours montré fort zélé pour l'union de l'Église.

D'ailleurs les cardinaux, avant que de procéder à l'élection, s'étaient tous engagés par serment et par vœu, que celui d'entre eux qui serait élu Pape, renoncerait à son droit et quitterait toutes les marques de la Papauté, dès que cela pourrait contribuer à faire cesser le schisme, c'est-à-dire, lorsque Pierre de Lune viendrait à mourir, ou à consentir à prendre la voie de la cession. Grégoire XII, d'abord après son élection, ratifia librement cet acte, qu'il avait déjà signé avec les autres cardinaux pendant le Conclave, et il ne parlait que de son désir de voir enfin l'Église

Digitized by Google

réunie. Les prélats, et tous les autres officiers de la cour, ne doutaient nullement de sa bonne intention, dit un auteur contemporain : on craignait seulement qu'il ne vécût pas assez pour l'accomplir.

Ce Pape était, ou du moins il paraissait être, dans ces louables dispositions, lorsqu'il donna audience, dans un Consistoire public, au député de Florence. Celui-ci, pour affermir Sa Sainteté dans les mêmes sentiments, et en presser davantage l'exécution, fit un discours qui fut d'autant plus applaudi des cardinaux, qu'ils désiraient tous avec ardeur de voir bientôt finir ce malheureux schisme. Grégoire XII, lui-même, pour soutenir son caractère, écrivit à son concurrent en ces termes :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Pierre de Lune, que quelques peuples dans ce cruel schisme appellent Benoît XIII, amour de la paix et de l'union.

« La vérité nous apprend que celui qui s'humilie sera exalté, et que celui qui s'élève sera humilié. Résolus, avec le secours de notre divin Sauveur, de profiter du salutaire avertissement qu'il nous a donné, nous voulons bien vous prévenir dans un esprit de charité et de douceur, vous exhorter par nos lettres et vous inviter à entrer vous-même dans les vues pacifiques où nous nous trouvons, afin de concourir ensemble à donner au monde chrétien la tranquillité et la paix, qui fait l'objet de ses désirs. Vous ne pouvez ignorer dans quel abîme de maux, de périls, de calamités, et en même temps dans quelle infamie se trouve notre sainte religion, depuis près de trente ans que ce cruel schisme a commencé ; et il est aisé de prévoir les malheurs encore plus grands dont nous sommes menacés, si nous ne travaillons sérieusement à éteindre enfin le feu de la division.

« On connaît certainement la première cause de nos divisions, et ceux mêmes qui ne veulent point reconnaître de bonne foi ce qu'ils ont à se reprocher sur cet article, ne laissent pas d'avouer que notre désunion est devenue et devient tous les jours aussi fatale à la gloire de l'Église qu'à son repos. Si on continuait donc de part et d'autre à ne vouloir rien céder, le remède aux maux qui nous font gémir serait impossible, et les peuples chrétiens se

Digitized by Google

trouveraient toujours dans la même désolation. C'est à vous à voir si votre conscience ne vous reproche rien ; pour moi, je déclare ouvertement mon intention; je ne prétends point perdre le temps : mais plus mon droit est clair et certain, plus je crois qu'il est sûr et louable de l'abandonner pour procurer l'union et la paix de l'Église, car il ne faut pas toujours disputer à la rigueur.

« Agissons donc de concert l'un et l'autre, pour essuyer les larmes de cette Épouse de Jésus-Christ depuis si longtemps affligée. J'offre de renoncer au Pontificat, si vous renoncez vous-même au droit que vous prétendez y avoir. »

Grégoire XII marquait ensuite la manière de faire cette renonciation, après laquelle il souhaitait que les deux colléges des cardinaux, assemblés dans un même lieu, nommassent canoniquement un Pape qui pût être reconnu de toutes les nations catholiques. Il promettait cependant de ne point créer de nouveaux cardinaux, à moins qu'il n'y fût obligé ou par l'opiniâtre refus de son concurrent, s'il n'acceptait point la voie de la cession, ou par la nécessité d'égaler le nombre des cardinaux qui se trouvaient avec Benoît XIII. La lettre, datée de Rome le 11 décembre 1406, fut portée par un religieux de Saint-Dominique, à Benoît, qui était alors à Marseille.

Celui-ci, dans sa réponse du dernier jour de janvier 1407, protestait de même qu'il avait toujours souhaité l'union de l'Église, sans jamais refuser la voie de la discussion pour montrer la justice de son droit. Il offrait en même temps de se trouver avec ses cardinaux en quelque lieu sûr et convenable, où Grégoire XII voudrait venir avec les siens, et promettait de renoncer à la Papauté, pourvu que son compétiteur y renonçât de son côté. Ainsi les deux Papes tenaient le même langage, et la suite, ajoute un de nos historiens, fit voir qu'ils pensaient aussi de même, c'est-à-dire le contraire de ce qu'ils disaient.

Mais bien des gens, parmi les plus sages et les plus éclairés, jugeaient encore plus favorablement des intentions de Grégoire XII, et le bienheureux Jean-Dominique était de ce nombre. Aussi se détermina-t-il, à la prière de ce Pape, à s'arrêter auprès de lui, pour l'aider de ses conseils et avancer plus efficacement

Digitized by Google

la paix de l'Église. La solide piété du serviteur de Dieu et la manière dont il se conduisit dans cette grande affaire, ne permettent pas de juger autrement de ses démarches et de la fidélité avec laquelle il ne cessa de servir Grégoire XII, jusqu'à ce qu'il eût contribué à l'élection de Martin V, dans le concile général de Constance.

Cependant Grégoire XII, ayant nommé le Père Jean-Dominique à l'archevêché de Raguse, l'humble religieux s'excusa d'abord d'accepter cette dignité, et il se soumit enfin, pour ne pas résister opiniâtrement à la volonté du Vicaire de Jésus-Christ, il ne voulut point se faire sacrer. Deux motifs le portaient à prendre ce parti : le premier, selon l'ancien historien de sa vie, était l'espérance qu'il avait de pouvoir se démettre bientôt de cette dignité, pour reprendre avec plus de liberté les fonctions de l'apostolat ; et il regardait comme une seconde raison l'impossibilité où il se voyait d'aller résider dans son Église, puisque le Pape ne voulait pas lui permettre de s'éloigner de sa personne.

Dès le mois d'août 1407, Grégoire XII sortit de Rome pour se rendre à Viterbe, et de là à Sienne, où il fit quelque séjour. Cependant, le dernier terme pour la conférence promise étant expiré le jour de la Toussaint, il fit publier un écrit pour exposer les raisons qui ne lui avaient point permis d'aller à Savone. De Sienne, ce Pape passa à Lucques avec sa cour ; il y arriva dans le mois de janvier 1408, et il résolut dès lors de créer de nouveaux cardinaux, à quoi les anciens s'opposèrent toujours fortement. Le Pontife tâcha de leur persuader que son intérêt et le leur le demandait ainsi ; mais n'ayant pu les faire consentir, ni par ses prières, ni par ses raisons, il se détermina à passer outre [1]. Le mercredi 9 mai, en présence de quelques prélats appelés exprès, il fit quatre cardinaux, et le samedi suivant il déclara leur

[1] Oderic Raynald explique les raisons qu'avait ce Pape d'agir ainsi : « Reluctantes sibi cardinales passus Gregorius, cum censeret retinere pontificatum se juste posse, quod Antipapa nollet pontificalia insignia deponere, neque in loco, in quo ipse non posset opprimi, convenire ; et nimium sibi cardinales veteres insensos esse putaret, novos cardinales studiis conjunctissimos, soluta juste apostolica auctoritate voti in Conclavi nuncupati religione, creandos duxit. » (*Ad an.* 1408, n. 8.)

Digitized by Google

promotion, en Consistoire public, selon la coutume. Les deux premiers, Antoine Corrario et Gabriel Condelmerio, qui fut depuis Pape sous le nom d'Eugène IV, étaient ses neveux : le premier, fils de son frère, et le second, de sa sœur. Le troisième était notre Jean-Dominique, Florentin, qui eut le titre de Saint-Sixte. Et le quatrième, appelé Jacques d'Udine, du lieu de sa naissance, fut fait cardinal, diacre, du titre de Sainte-Marie-la-Neuve. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit que le troisième de ces cardinaux était un « fameux prédicateur et un de ceux qui disaient hautement que Grégoire ne pouvait en conscience céder le Pontificat. » Comme cet illustre historien ne cite point de garant de ce fait, nous ignorons d'où il l'a appris ; mais nous rapporterons bientôt le témoignage d'un auteur presque contemporain, qui le contredit expressément.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette promotion de cardinaux eut des suites fâcheuses pour Grégoire XII, et l'attachement du cardinal de Saint-Sixte à la personne du Pape son bienfaiteur, l'exposa pendant longtemps à de rudes épreuves, à de grandes contradictions et à de plus grands périls. D'abord on lui fit un crime du procédé irrégulier ou des variations de Grégoire XII, qu'on attribuait en partie aux conseils du cardinal qu'on savait être honoré de sa confiance. Quoique dans le fond, ce Pape n'eût jamais été dans la volonté sincère de descendre du trône, et que sur ce point il ne prît conseil de personne, les Florentins qui, depuis tant d'années regardaient le Père Jean-Dominique comme leur apôtre et leur oracle, se trouvèrent extrêmement partagés sur son compte dès qu'il eut accepté l'archevêché de Raguse, et plus encore lorsqu'ils le virent cardinal. Les uns, toujours persuadés de la pureté de ses sentiments et de la solidité de ses vertus, attribuèrent à un coup favorable de la Providence, qu'un homme de ce mérite eût été mis dans un poste où il pouvait être d'une grande utilité à toute l'Église et en procurer plus facilement l'union désirée. Les autres, au contraire, le condamnaient d'ambition et d'hypocrisie. « Il était, disaient-ils, si éloquent à nous persuader le mépris du monde et de toutes ses vanités ; que n'a-t-il donc méprisé lui-même l'éclat des honneurs ! Pourquo

Digitized by Google

s'en est-il laissé éblouir? Il a jeûné la veille pour mieux goûter toute la douceur et le plaisir de la solennité. » Quelques particuliers le déchiraient par des discours encore moins mesurés et beaucoup plus satiriques. Mais après tout ce n'était que des paroles, et le serviteur de Dieu, que les applaudissements des peuples n'avaient pu tenter de vanité, ne fut ni abattu, ni troublé, par tout ce que la légèreté ou le dépit de ses ennemis les portèrent à dire et à écrire contre lui.

La conduite des anciens cardinaux mit sa constance à d'autres épreuves; toujours irrités d'une promotion qui avait été faite contre leur sentiment, ils refusèrent de reconnaître leurs nouveaux confrères, et ils furent quelques jours sans aller chez le Pape. Ils firent plus; dès le 11 mai, le cardinal de Liége, normand de nation, sortit de grand matin de Lucques, lui troisième et déguisé, pour se retirer à Pise. Paul Corrario, neveu du Pape, l'ayant appris, envoya aussitôt des gens armés avec ordre d'arrêter ce cardinal et de le ramener à Lucques; ce qui ne lui réussit pas. Six autres anciens cardinaux sortirent le même jour de Lucques avec leurs domestiques, et furent reçus à Pise avec honneur.

Dès le commencement de l'année 1409, Grégoire XII avait envoyé le cardinal de Saint-Sixte, appelé communément le cardinal de Raguse, en qualité de son légat dans les royaumes de Hongrie, de Pologne et dans les autres provinces du septentrion. Oderic Raynald qui rapporte le bref donné pour cela au légat, ne dit pas quel fut le succès de cette légation. Mais nous comprenons par là que pendant la tenue du concile de Pise, ce cardinal se trouvait dans les pays étrangers. L'histoire ne nous a point laissé ignorer que le même cardinal qui depuis son retour en Italie, n'avait ni abandonné Grégoire XII, ni cessé de lui conseiller de faire le sacrifice de sa dignité pour rendre la paix à l'Église et se procurer à lui-même quelque repos, prit occasion de tous les maux dont il le voyait accablé, pour le presser encore plus vivement de renoncer enfin au Pontificat et de se soumettre humblement à la volonté de Dieu qui s'expliquait en tant de manières.

Digitized by Google

Toutes les considérations de bienséance, d'honneur et de religion, et tous les motifs les plus capables de faire impression sur l'esprit d'un homme sage, le cardinal les fit valoir pour engager Grégoire XII à prendre un parti qui était non-seulement le plus sûr mais aussi le plus honnête. « Non, Très-Saint Père, lui disait-il, il ne convient ni à votre âge, ni à votre réputation, ni à votre vertu de refuser plus longtemps aux vœux des fidèles cet exemple de modestie et cette consolation que toute l'Église attend de l'amour d'un père et de sa sagesse. Il ne vous conviendrait point de paraître moins sensible aux plaintes et aux maux de toute la chrétienté qu'à vos intérêts particuliers. Que le prétendu Pape que vous avez eu pendant longtemps pour concurrent, demeure toujours opiniâtrement obstiné : qu'il compte pour rien d'entretenir encore dans l'Église le feu de la division qu'il y a allumé, et qu'il préfère par un orgueil de démon l'éclat de sa tiare au salut de tant de peuples qu'il a fait sortir du bercail de Jésus-Christ, on en est plus surpris ; et sa conduite qui le couvrira d'une éternelle confusion, fait bien voir combien il est éloigné de l'esprit de Jésus-Christ dont il ose s'appeler le vicaire. N'imitez donc pas un tel modèle. Il vous sera toujours plus glorieux d'avoir généreusement sacrifié vos propres intérêts à ceux de la cause commune.

« Puisque Votre Sainteté veut bien m'honorer de sa confiance, et que Dieu a permis qu'elle m'ait élevé à un rang à pouvoir parler avec liberté, je la prie de souffrir que je ne lui dissimule rien de ce qu'il lui importe infiniment de bien considérer. Vous voyez, Très-Saint Père, l'inutilité de tout ce que la prudence et la sagesse humaine vous ont fait entreprendre jusqu'ici pour amener les choses au point où vous les désiriez. Tous vos projet ont été renversés, et les mesures le plus habilement concertées, ont toujours été sans aucun effet ou en ont produit un entièrement contraire à vos intentions. Les peuples, les princes, les prélats, sur l'attachement desquels vous aviez cru pouvoir compter, se sont en partie retirés de votre obéissance. Les uns, ouvertement déclarés contre vous, osent vous imputer tous les maux que souffre aujourd'hui l'Église : et les autres, contents de vous plaindre,

Digitized by Google

ne travaillent pas à vous délivrer de ceux que vous souffrez. Les premiers insultent à votre malheur, les derniers en gémissent et se taisent.

« La ville de Rome qui vous a été longtemps fidèle, ne l'est plus aujourd'hui. Vous avez perdu celle de Viterbe, et votre neveu à qui vous en aviez confié le gouvernement, est devenu le prisonnier de vos ennemis. Votre naissance semblait devoir vous assurer pour toujours l'affection des Vénitiens, et vos bienfaits méritaient sans doute la reconnaissance des Florentins. Cependant les uns et les autres paraissent aujourd'hui vous méconnaître ou se faire un plaisir d'ajouter de nouveaux sujets de chagrin à toutes vos disgrâces. Mais tandis que rien ne vous réussit, tout semble au contraire tourner à l'avantage de ceux qui se sont séparés de vous. Il était ainsi ordonné dans le ciel, ces différents événements sont autant de vôix de la Providence qui nous instruisent des volontés du Seigneur. Il est juste de les adorer et de s'y soumettre avec respect. Quand tous les hommes seraient pour nous, dès que la volonté de Dieu se fait connaître, il ne nous reste qu'à nous humilier et obéir [1].

« Ne différez donc pas davantage, Très-Saint Père, à prendre une résolution digne de vous, digne de votre âge et de votre religion. Il est encore temps de faire avec honneur et avec mérite ce qu'il faudrait faire enfin par nécessité. Suivez le conseil que je prends la liberté de vous donner. Puisque vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ, vous avez dû retenir autant de temps qu'il l'a voulu la suprême dignité où il vous avait lui-même élévé et vous devez aussi la quitter selon son bon plaisir, lorsqu'il veut que vous en descendiez. Ne craignez pas de remettre vos intérêts et de vous

[1] Ego quidem, o Pater beatissime, non alia existimo causa Deum me tibi comitem præstitisse, nisi ut qui aliis suaserim multis, tibi quoque nunc pro animi tui salute suadeam... Credisne tantas animorum a tua beatitudine alienationes nisi ex divina posse voluntate provenire ? Quis tuorum Venetorum tibi extorsit animos ?... Sed et meæ civitatis cives, quos nuper una binis cardinalibus honestasti, quis eorum tibi voluntates ademit ? Non sunt hæc omnia nisi divinæ voluntatis indicia. Sed etsi omnia pro nobis viderentur humana militare jura ; nonne divina voluntas apud nos semper iis omnibus debet esse præstantior ?... (*Ibid.*, n. 60.)

Digitized by Google

remettre vous-même entre ses mains. Arbitre souverain de tous les événements et de toutes les choses humaines, il disposera de tout selon sa justice ou sa miséricorde. Si vous vous dépouillez pour son amour d'une gloire qui passe avec la figure de ce monde, il couronnera votre humilité et vous élèvera à une gloire plus solide qui ne finira point. »

L'ancien auteur qui rapporte tout ce discours du bienheureux Cardinal, assure que Grégoire XII, naturellement doux et porté à la paix, en fut ébranlé, et qu'il aurait peut-être accordé dès lors ce que l'on désirait, s'il n'en eût été détourné par les fortes sollicitations de plusieurs de ses amis. En effet ceux qui étaient moins touchés des intérêts de la gloire de Jésus-Christ et de son Église, que de leurs avantages particuliers, ne manquèrent point de lui représenter qu'un souverain ne doit jamais se presser de descendre de son trône, que plusieurs princes et grands seigneurs à l'exemple du roi des Romains étaient toujours fermes dans son parti, que plusieurs villes d'Italie et d'Allemagne demeuraient encore dans son obédience, qu'Alexandre V n'avait pas été élu plus canoniquement qu'il l'avait été lui-même, que bien des peuples ne reconnaissaient point l'autorité du concile de Pise, que bientôt on verrait ses décrets attaqués de toutes parts, et qu'après tout par sa renonciation au pontificat, il ne pouvait ni rendre la paix à l'Église, ni faire cesser le schisme, tandis que Pierre de Lune, reconnu encore dans plus d'un royaume, continuait à agir en Pape.

Ces pitoyables raisons empêchèrent ou retardèrent pour quelque temps l'effet de celles du cardinal de Raguse. Grégoire XII se contenta de lui répondre qu'il était prêt à tout, et qu'il renoncerait volontiers à sa dignité, pourvu qu'il ne fût pas le seul à faire cette démarche. L'affaire, ajouta-t-il, mérite bien qu'on y pense mûrement. Le Serviteur de Dieu comprit donc qu'il fallait attendre et prier. Mais ne désespérant pas d'obtenir enfin ce que son amour pour l'Église lui faisait souhaiter avec ardeur, il continua à rendre ses services au Pape, auquel il s'était d'abord attaché. Si cet attachement lui attira de nouveaux reproches, les suites le comblèrent de gloire, et ses plus déclarés ennemis de-

Digitized by Google

venus enfin ses admirateurs, ne lui refusèrent pas les louanges que méritaient la droiture de ses intentions et la supériorité de ses talents.

La mort d'Alexandre V, arrivée pendant son séjour à Bologne le 3 mai 1410, après dix mois et huit jours de pontificat, releva les espérances des partisans de Grégoire XII. Mais on ne différa pas d'élire un autre Pape. Le cardinal Balthasar Cossa succéda au Pape Alexandre, sous le nom de Jean XXIII.

Il n'y avait qu'un concile général qui pût remédier à tant de maux, et ce concile même ne pouvait apporter un remède efficace que par la cession réelle des trois concurrents. On en comprit dans la suite toute la nécessité. Cependant la Providence venait de donner à l'Église un puissant protecteur en la personne de l'empereur Sigismond, prince encore moins distingué par toutes ses autres grandes qualités que par le zèle de la religion et son amour pour l'union et la paix de la chrétienté.

Le cardinal de Raguse essaya de persuader à Grégoire XII, de se prêter de bonne grâce aux pieux désirs de l'empereur et de contribuer de toutes ses forces à la conclusion de cette grande affaire. Ce Pape ne put résister plus longtemps aux raisons du cardinal ni à ses vives instances, et ne connaissant personne plus capable que lui de ménager ses intérêts en faisant ceux de l'Église il le nomma son légat auprès de l'empereur. Ce prince le reçut avec la distinction qui était dûe à son caractère et à son mérite personnel. Ils eurent plusieurs conférences secrètes dont le résultat fut qu'on travaillerait incessamment à convoquer un concile général, dans un lieu commode, libre et non suspect à aucun des concurrents. Assurés de la bonne volonté de Grégoire XII, l'empereur et le légat prirent quelques mesures pour faire consentir le Pape Jean XXIII à cette convocation. Tout dépendait de là, Sigismond en fit son affaire, et il commença d'abord à en tenter le succès par les lettres très-pressantes qu'il écrivit à ce pontife.

Il y a peu d'écrivains qui aient remarqué cette anecdote, qu'un auteur presque contemporain n'a point oubliée dans la vie du cardinal de Raguse. On peut bien présumer que cet habile Car-

Digitized by Google

dinal prit en même temps quelques arrangements avec l'empereur touchant les honneurs que l'on accorderait à Grégoire XII et à ses cardinaux, après que ce Pape aurait expressément renoncé au pontificat. Ce que nous avançons ici n'est qu'une conjecture, mais elle est fondée sur la conduite que nous verrons tenir aux Pères du concile de Constance, et à l'empereur Sigismond qui s'y trouva présent.

Grégoire XII cependant, bien éloigné de vouloir paraître dans un concile où devait présider Jean XXIII, qu'il regardait toujours comme un intrus et son capital ennemi, n'était pas même résolu d'y envoyer personne de sa part. Quel bien, disait-il, pouvons-nous espérer d'une assemblée, qui n'aura qu'un fantôme de Pape à sa tête? Le cardinal de Raguse au contraire, voyant une occasion si favorable de terminer les affaires en faisant cesser le schisme, employa toute son éloquence et tout l'ascendant que sa vertu lui donnait sur l'esprit de Grégoire XII pour le porter à suivre avec soumission les ordres de la Providence.

Après que ce Pape, toujours agité de mille pensées inquiétantes, l'eut écouté quelque temps, avec cette bonté qu'il avait coutume de lui montrer, il lui répondit ainsi : « Vous voulez donc, mon cher Cardinal, nous persuader ce que nous nous sommes souvent dit à nous-même, et dont par la grâce de Dieu, nous avons toujours été pleinement convaincu. Non, je n'ai jamais été si aveuglément attaché à ma dignité que je ne me sois trouvé toujours disposé à préférer la gloire de Dieu et le salut de mon âme, à tout l'éclat de la papauté. Ce que je vais vous dire, vous devez le passer à ma juste douleur. Ne croyez pas que je veuille m'opposer aux ordres de la divine Providence, quels qu'ils puissent être, mais souffrez que je me plaigne encore une fois de l'ingratitude des hommes. Je ne vois personne qui s'afflige avec moi dans mon malheur, personne qui ait pitié de ma vieillesse ou qui respecte ces cheveux blanc. Si un peuple étranger m'avait fait les traitements que j'ai reçus de mes citoyens et des vôtres, je m'en serais consolé. Citoyen moi-même de Venise, que n'ai-je point fait en sa faveur? Et que n'a-t-elle pas fait, que ne fait-elle pas encore contre moi? Ai-je moins de raison de me plaindre de

Digitized by Google

la ville de Florence ? Dans mes trois premières années de pontificat, je lui ai donné trois cardinaux, honneur qu'aucun autre Pape n'avait accordé, et que nul autre sans doute n'accordera jamais à cette République : quel a été son retour à mon égard ? »

Ce Pontife, après avoir déchargé son cœur et exagéré beaucoup l'ingratitude des Vénitiens et des Florentins envers lui, ajouta : « Pour ce qui regarde le pontificat, je suis trop vieux pour penser encore à vouloir le retenir. Si j'ai longtemps différé à y renoncer, ç'a été moins pour mon avantage particulier que pour celui des personnes qui s'étaient attachées à moi. J'étais d'ailleurs persuadé que la justice était entièrement de mon côté, et je n'ignorais pas qu'il est permis à chacun de défendre son droit. Mais puisque vous continuez à croire que Dieu demande de moi le sacrifice de ma dignité, me voilà prêt à le faire : je le fais de bon cœur, et je le ferais seulement pour plaire à Dieu, quand je n'y serais pas contraint par la violence des hommes.

« Au reste, servez-vous dans cette occasion, de toute votre prudence, et prenez garde que nous ne soyons pas les seuls malheureux. Une longue expérience vous a appris à connaître les hommes. Vous connaissez leur génie, leurs passions, leurs intrigues, leurs vues secrètes et tous les tours dont ils savent faire usage pour parvenir à leurs fins. Profitez de vos lumières, et ne vous laissez point surprendre. Pour moi, je demeurerai seul dans ce petit coin, oublié ou délaissé de tout le monde : et mon sort sera pour la postérité un avertissement de la fragilité des grandeurs humaines et de la perfidie des hommes. Réglez donc vous-même toutes choses : et agissez avec tant de sagesse et de circonspection que tout puisse tourner à la gloire de Dieu et à la paix de l'Église, et n'oubliez pas ce qui touche mon honneur. »

Grégoire XII ayant ainsi parlé et accompagné ce pathétique discours de ses larmes, le Cardinal, toujours plein de respect et d'affection pour lui, tâcha de le consoler et il lui dit : « Très-Saint Père, plus l'ingratitude que vous éprouvez de la part des hommes est grande, plus aussi devez-vous espérer de la bonté infinie de Dieu. Puisque vous ne cherchez qu'à lui obéir et à lui plaire,

Digitized by Google

assurez-vous qu'il ne vous abandonnera pas. Notre première principale attention dans le concile, sera de pourvoir au repos l'Église et à l'honneur de Votre Sainteté. Il s'agit maintenant faire expédier deux sortes de lettres : les premières que nou pourrons montrer d'abord ne contiendront que vos ordres com muns ; et ce qui doit être de plus secret sera dans les autres q nous ne produirons que lorsqu'il sera temps et dans le besoi Si Jean XXIII se trouve au concile, ignorant les pouvoirs part culiers que vous nous aurez donnés par vos lettres secrètes, tombera le premier dans le piége qu'il a prétendu vous dres ser. » Tout fut aussitôt expédié selon le sentiment de ce pieu et habile Cardinal : et nous allons voir que la Providence aussi tout réussir, suivant ses désirs, pour l'union de l'Église, sûreté ou la consolation de Grégoire XII, et l'honneur de s Collége.

Jean XXIII, pressé par ses cardinaux, s'était rendu, quoique regret, dans la ville de Constance, où il était entré en Pape d'où il sortit ensuite en particulier. L'ouverture du concile avai été faite le cinquième jour de novembre 1414, avant même l'ar rivée de l'empereur, des électeurs et des ambassadeurs des rois et des princes. Le cardinal de Raguse ayant pri congé de Grégoire XII, muni de ses pouvoirs et honoré de l qualité de son légat dans la Flandre et l'Allemagne, partit d Rimini, accompagné du patriarche titulaire de Constantinople du seigneur Charles Malatesta. Avant que de paraître au con cile, le légat jugea à propos de conférer de nouveau avec Sigis mond, dont le couronnement se faisait en même temps à Aix-la Chapelle. Il avait des lettres de Grégoire XII à lui remettre, et i n'était point indifférent que l'empereur fût exactement informé des dernières résolutions de ce Pontife.

Le dix-septième jour de février on vit arriver à Constance plusieurs princes et prélats de l'obédience de Grégoire XII, car selon la remarque de saint Antonin, il y avait encore bien de fidèles de mérite et de probité, qui reconnaissaient toujours c Pontife. Louis de Bavière, électeur palatin, fils de l'empereu Robert, était à leur tête, accompagné des évêques de Worms,

Digitized by Google

Spire, de Ferden et des envoyés de l'archevêque de Trèves. Ils entrèrent à Constance avec les légats de Grégoire, qui les avaient attendus, dit un historien français ; je crois qu'il faut dire qu'ils étaient venus ensemble, puisque, comme nous l'avons remarqué avec Oderic Raynal, en partant de Rimini, le cardinal de Raguse et le patriarche de Constantinople, légats en Allemagne et en Flandre, avaient été d'abord à la cour de l'empereur, et sans doute auprès de quelques autres princes, avant que de se rendre à Constance. Quoi qu'il en soit, notre cardinal entra dans cette ville avec toutes les marques de sa dignité, ayant à ses côtés l'électeur palatin et les prélats, parmi lesquels était le patriarche de Constantinople, son collègue. Peu de jours après on leur donna audience, et sur les demandes que leur fit l'empereur s'ils avaient des pouvoirs suffisants, s'ils approuvaient le concile, et s'ils voulaient se joindre aux autres pour délibérer unanimement, le cardinal de Raguse répondit au premier article, qu'il avait un pouvoir suffisant et qu'il était prêt à le montrer. L'électeur palatin ajouta qu'il était garant que Grégoire XII ne refuserait aucune des voies nécessaires à l'union, pourvu que Jean XXIII ne présidât point au concile [1]. Le cardinal insista fortement sur ce point, et l'empereur, qui ne désirait que l'union, lui dit qu'il devait imaginer les moyens convenables pour la procurer, et qu'il le priait de les mettre par écrit.

Il paraît que le légat l'avait déjà fait, car dans l'assemblée qui se tint le lendemain, après que le palatin eut promis de travailler efficacement avec les légats, à faire réussir la cession, pourvu que Jean XXIII ne présidât point et qu'il ne fût pas même présent au concile, afin qu'on y pût délibérer en toute sûreté, le cardinal de Raguse présenta un mémoire, où il exposait au long toutes ses demandes et les moyens de rétablir la paix dans l'Église, dont le plus sûr était l'abdication.

Ceux qui étaient les mieux instruits des dispositions actuelles de Grégoire XII, ne doutaient plus qu'il ne donnât bientôt cet

[1] Grégoire, pour donner son approbation au concile, avait demandé cette condition, et il en avait chargé ses légats, particulièrement le cardinal de Raguse. (Théric, an. 1415, n. 1.)

Digitized by Google

exemple d'édification à l'Église. On ne pouvait pas l'espérer même de la part de Pierre de Lune, toujours dissimulé et au déterminé que jamais à ne se rendre aux conseils de person Les sentiments de Jean XXIII n'étaient guère différents, m comme il était le seul des trois compétiteurs qui se trouvât Constance, ce fut aussi vers lui que les Pères du concile tou nèrent d'abord toutes leurs attentions.

Un ancien auteur a cru que l'adresse du cardinal de Ragu avait fait tomber ce Pape dans le piége, car ce Cardinal n'aya montré qu'une partie de ses pouvoirs, c'est-à-dire des lettres Grégoire XII qui promettait selon le style ordinaire d'abdiqu le pontificat, à condition que ses concurrents en feraient même, Jean XXIII ne crut pas hasarder beaucoup en tenant même langage. Ainsi, en présence de tous les Pères, il déclar que pour le repos de la chrétienté, il était prêt à prendre vo lontairement et librement la voie de la cession, si Ange de Co rario et Pierre de Lune renonçaient pareillement au droit qu'il prétendaient avoir à la papauté. Ce ne fut, dit-on, qu'après avoi conduit ce Pape jusqu'à ce point, que le cardinal de Raguse fi voir les lettres secrètes, par lesquelles Grégoire XII renonça absolument au pontificat, sans condition ni restriction. Ce fut u coup de foudre pour Jean XXIII, mais il ne lui était pas facile d revenir sur ses pas. Il savait d'ailleurs qu'on avait déjà présent contre lui une longue liste d'accusations, et que le concile avai résolu de lui faire son procès pour le déposer. Les Pères trou vèrent même que sa déclaration était vague, obscure, ambigu et incapable de procurer l'union; ils demandèrent donc un autre formule, qu'ils rejetèrent encore comme insuffisante. Enfi on en obtint une troisième, que ce Pape prononça tout haut, genoux devant l'autel et la main sur la poitrine. Ce qui ne l'e pêcha pas de s'enfuir et d'être déposé.

Le concile fit savoir à toute l'Église la déposition de Jean XXI qu'on ne nomma plus depuis que Balthazar Cossa. Mais comm Grégoire XII ne reconnaissait point l'autorité du concile, assem blé par Jean XXIII, et qu'il n'eût pas été bien aise qu'on e accepté sa démission sous la présidence d'aucun de ses ca

Digitized by Google

dinaux, on s'avisa de faire présider l'empereur Sigismond à la quatorzième session qui se tint le 14 juillet 1415. Sigismond prit donc pour cette fois seulement la place de président, sur un siége qu'on lui avait préparé devant l'autel. Notre Cardinal et le seigneur de Rimini Charles Malatesta se placèrent à ses côtés; on fit la lecture des bulles de Grégoire, et le cardinal de Raguse convoqua le concile au nom de ce Pape en ces termes :

« Notre très-saint Père le Pape Grégoire XII, ayant été bien informé sur le sujet de la célèbre assemblée, qui se trouve à Constance pour y former un concile général, et désirant avec ardeur l'union de l'Église, sa réformation et l'extirpation des hérésies, a nommé pour ce sujet les commissaires et procureurs ici présents, comme il paraît par les actes qui viennent d'être lus. C'est pourquoi en vertu de cet ordre, moi Jean, cardinal de Raguse, par l'autorité de mon dit Seigneur le Pape, autant que cela le regarde, je convoque ce sacré concile général, j'autorise et je confirme tout ce qu'il fera pour l'union et la réformation de l'Église et pour l'extirpation de l'hérésie. »

Notre illustre Cardinal ayant ainsi parlé, l'archevêque de Milan approuva l'acte au nom du concile et admit la convocation, l'autorisation, l'approbation et la confirmation faites au nom du Pape appelé dans son obédience Grégoire XII, autant que l'affaire pouvait le regarder.

Après cela le cardinal de Saint-Sixte, dit de Raguse, se leva de sa place, et ayant quitté sa calotte de cardinal, il allait se placer parmi les évêques, lorsque les Pères du concile et l'empereur le prièrent de reprendre les marques de sa dignité qu'on lui confirma de nouveau. C'est du moins ainsi que le raconte un ancien auteur. D'autres disent seulement qu'en quittant la place où il était à côté de l'empereur, il s'approcha du banc, où se trouvaient les autres cardinaux, qui le reçurent au baiser de paix, le placèrent entre eux, et l'unirent à leur Collége.

L'empereur quitta aussi le lieu où il présidait, pour reprendre sa place ordinaire, et l'évêque d'Ostie, appelé communément le cardinal de Viviers, se mit à celle de président. Après qu'on eut célébré la Messe et récité quelques prières, on lut une autre bulle

Digitized by Google

de Grégoire, qui donnait un plein pouvoir à Charles Malatesta d'abdiquer le pontificat en son nom. Pendant que ce Seigneur s préparait à cette action, on lut plusieurs décrets : le premier por tait que le concile ne serait point dissous qu'il n'y eût un Pap élu et défendait en même temps à qui que ce fût de procéder cette élection sans la délibération et le consentement du concile Par un autre décret, les Pères ratifiaient tout ce que Gré goire XII avait fait canoniquement dans les lieux, où il étai actuellement reconnu. Un troisième déclarait, que si dans l douzième session on avait statué que Grégoire XII, après son abdication ne pourrait être élu de nouveau, ce n'était point qu'on l'eût jugé inhabile au pontificat, mais qu'on en avait usé ainsi pour le bien de la paix et pour ne faire ombrage à personne. On lut encore un décret par lequel le concile, après avoir reçu au nombre des cardinaux, ceux qui étaient de la création de Gré goire, se réservait le droit de faire ce qu'il jugerait à propos lorsque deux ou trois cardinaux, auparavant de différentes obé diences, auraient le même titre. Il fut enfin déclaré que Gré goire, ou Ange Corrario, serait reconnu cardinal, et que tous les officiers qu'il avait eus étant Pape, jouiraient toujours de leurs emplois.

Après la lecture de tous ces décrets, Charles Malatesta s'étant assis sur un trône fort élevé, comme s'il eût été préparé pour le Pape même, il fit un petit discours sur ces paroles de l'Évangile : *Facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis* ; Au même temps il se joignit à l'Ange une grande troupe de l'armée céleste. Il lut ensuite l'acte de renonciation en ces termes :

« Moi Charles de Malatesta, seigneur de Rimini, gouverneur de la Romagne, pour notre Saint-Père le Pape Grégoire XII, procureur général de la sainte Église romaine pour ledit Pape, étant autorisé par le plein pouvoir qui vient d'être lu et n'y étant contraint par aucune violence, ni porté par aucune prévention, mais uniquement animé d'un ardent désir de procurer la paix et l'union de l'Église, je renonce effectivement et réellement au nom du Pape Grégoire XII, mon maître, à tous les droits qu'il a ou qu'il a eus au pontificat ; je renonce expressément pour lui à

Digitized by Google

la possession, au titre, à toute prétention à la papauté, en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Chef et l'Epoux de la sainte Eglise et devant ce concile général, qui représente l'Eglise romaine et universelle. »

Le concile reçut et approuva cette cession, en rendit grâces à Dieu et donna de grandes louanges à celui, au nom duquel on venait de la faire. Ange Corrario, qui recevait autant de bénédictions à Constance, qu'on avait prononcé d'anathèmes contre lui à Pise, était toujours à Rimini. Aussitôt qu'il eut appris par les députés du concile, et particulièrement par les lettres de notre Cardinal, tout ce qui s'était fait à Constance, il assembla en consistoire ses cardinaux et tout ce qu'il y avait encore de prélats ou d'officiers à sa cour, et s'étant revêtu pour la dernière fois des habits pontificaux, il déclara qu'il louait, approuvait et ratifiait tout ce que le cardinal de Raguse son légat, et Charles Malatesta son procureur, avaient fait en son nom dans le concile général de Constance. Ensuite il mit bas la tiare et toutes les autres marques de la dignité pontificale, protestant qu'il n'entreprendrait jamais de les reprendre, fort satisfait d'être le premier des cardinaux et légat perpétuel dans la Marche d'Ancône.

Odéric Raynald a eu raison de dire que le concile de Constance pourvut à la sûreté et à la dignité de cet ancien Pape avec plus de magnificence qu'il n'aurait pu lui-même le demander. On voit en tout cela les sages attentions de l'illustre cardinal de Raguse, et on ne saurait lui refuser une partie des louanges qu'il mérite. Il avait, dit un historien du xv^e^ siècle, beaucoup de crédit dans le concile, et il semble qu'il ne voulut s'en servir, que pour donner à son respectable bienfaiteur des témoignages publics de sa reconnaissance et de sa générosité. Mais on ne doit pas moins admirer sa rare prudence et les autres qualités de son esprit, que celles de son cœur.

Le lecteur aura sans doute remarqué plus d'une fois, avec quelle sagesse ce grand homme avait conduit une affaire aussi difficile, avec quelle fidélité il accomplit la promesse qu'il avait faite à Grégoire XII, de ménager surtout ses intérêts et sa gloire, et avec quel bonheur la Providence fit réussir tous les desseins

Digitized by Google

qu'il avait concertés, avant même que de partir de Rimini [1], Grégoire XII ne craignait rien tant que la honte d'être le seul à abdiquer le pontificat, et de se voir ensuite soumis de gré ou de force, à l'autorité de Jean XXIII, qu'il ne regardait que comme un intrus et un usurpateur. Il eut au contraire la consolation d'apprendre que tandis que celui-ci, honteusement déposé, languissait dans sa prison, le cardinal de Raguse avait l'honneur de convoquer le concile général, au nom de Grégoire XII. L'un, par ses variations et son opiniâtreté, avait attiré sur lui les anathèmes du concile et une sentence de condamnation, sans parler de l'infamie dont il fut couvert par le procès qu'on lui fit; l'autre ayant enfin suivi les conseils d'un homme sage et d'un ami fidèle, mérita par son abnégation, les louanges de tous les Pères du concile et les bénédictions des fidèles.

Après la déposition des deux antipapes, et la renonciation volontaire de Grégoire XII, les Pères du concile ne pensèrent qu'à donner à l'Eglise universelle, un chef qui en réunît toutes les parties, afin qu'il n'y eût désormais qu'un seul troupeau et un seul pasteur. C'était la première fois que le cardinal de Raguse avait l'honneur de concourir à l'élection d'un Pape; elle fut faite avec beaucoup de célérité, de paix et d'unanimité. Tous les électeurs entrés dans le conclave le huitième jour de novembre 1417, s'accordèrent le onzième en faveur d'Othon Colonna, cardinal-diacre du titre de Saint-Georges au Voile d'Or, qui, en mémoire de saint Martin, évêque de Tours, dont on célébrait la fête ce jour-là, prit le nom de Martin V.

La joie fut dès lors générale dans le concile et dans la ville de Constance, et bientôt après dans toute la chrétienté. Notre illustre cardinal la sentit en son particulier d'autant plus vivement, qu'il y travaillait avec plus d'application, surtout depuis quatre ou cinq années. Mais sa joie fut un peu diminuée par les nouvelles

[1] C'est ce qui nous a porté à donner cette remarquable vie du bienheureux cardinal de Raguse, toute longue qu'elle soit; aucune autre ne faisant aussi bien connaître l'important service qu'il rendit à l'Église dans une si difficile conjoncture. Car il est certain que Grégoire XII était le seul Pape légitime, mais qu'il devait abdiquer pour le salut de tant d'âmes. E. D.

Digitized by Google

qu'il reçut presque en même temps, de la mort d'Ange Corrario. Ce vénérable vieillard, avec lequel le Serviteur de Dieu avait été si étroitement uni, et qu'il respectait autant qu'il en était aimé, avait fini sa longue carrière à Récanati dans la Marche d'Ancône, le dix-huitième jour d'octobre 1417. Le nouveau Pape lui fit faire des obsèques magnifiques à Constance, et le cardinal de Raguse s'acquitta du même devoir selon l'étendue de sa reconnaissance et les sentiments de sa tendre piété.

L'une et l'autre étaient connues depuis longtemps, et ses autres vertus, qui le distinguaient beaucoup parmi les plus illustres personnages du concile, lui avaient concilié l'affection de toute cette auguste assemblée. Dès le jour qu'il y parut, on y rendit justice à son mérite et à la supériorité de ses talents. Les princes ainsi que les prélats, commencèrent à agir avec lui, comme avec un homme qui cherchait sincèrement la paix de l'Église, et qui par son habileté était capable de l'avancer beaucoup. La manière dont il y travailla, servit à confirmer tout le monde dans cette idée et donna un nouvel éclat à sa réputation. Après qu'il eut comme consommé son ouvrage par la cession volontaire de Grégoire XII, la confiance qu'on avait déjà en ses lumières et en sa prudence, parut de plus en plus dans les grandes affaires qui furent traitées dans le concile, soit pour l'union et la réformation de l'Église ou pour l'extirpation des hérésies, particulièrement de celle des Wicléfites et des Hussites. L'ancien historien que nous suivons, ajoute que la haute idée, qu'on avait du mérite de notre Cardinal, fit que dans le conclave de Martin V, quelques électeurs lui donnèrent leurs suffrages pour le Souverain Pontificat.

Il est vrai qu'outre les talents naturels qu'on lui connaissait et qu'il avait cultivés avec soin pour les rendre plus utiles à l'Eglise, il possédait dans un degré éminent toutes les autres qualités qu'on peut désirer dans un premier pasteur, le zèle, la prudence, la douceur, la charité, une fermeté égale à la droiture de son cœur, une élévation de génie et une justesse d'esprit qui saisissait d'abord dans chaque affaire le point précis où il fallait la réduire. Ajoutez à cela une longue expérience et une éloquence

Digitized by Google

naturelle, à laquelle il était difficile de résister, et qui le rendait en quelque manière maître des esprits, pour persuader tout ce qu'il voulait. Son désintéressement parut surtout dans le peu de soin qu'il eut d'enrichir ses parents ou de les élever. La modestie de ses domestiques et l'ordre qui régnait dans toute sa maison, annonçaient d'abord la sagesse et la religion du maître. Parmi les troubles et cet embarras d'affaires, où il s'était trouvé depuis que le Pape Grégoire XII l'avait honoré de la pourpre romaine, on ne le vit jamais ni moins occupé de la prière et de ses exercices ordinaires de pénitence, ni moins rigide observateur de ses règles, ni moins vigilant ou moins attentif à tout ce qui pouvait le faire avancer dans la perfection et la sainteté.

C'est la connaissance de toutes ces excellentes qualités qui avait rendu le Cardinal si précieux à l'empereur Sigismond, que le sentiment de l'un fixait ordinairement les résolutions de l'autre. Dans les conférences secrètes qu'ils avaient eues avant même la convocation du Concile de Constance, ils avaient concerté ensemble tout le plan que ce prince suivit exactement et qu'il exécuta depuis avec tant de succès pour l'extinction du schisme. Lorsqu'il fallut travailler à faire recevoir dans le royaume de Bohême les décrets du Concile de Constance, et ramener les disciples de Jean Hus à la doctrine de l'Église, Sigismond souhaita que cette difficile commission fût confiée au cardinal de Raguse; il n'aurait pas marqué sans doute cette préférence, s'il avait connu un autre sujet plus capable de faire réussir une entreprise dont le succès lui tenait extrêmement à cœur.

Avant ou après la mort de Wenceslas, roi de Bohême, l'empereur Sigismond, son frère, avait été appelé à la succession de ses États [1]. Mais quoique le droit de ce prince ne pût être douteux, Zisca, chef des Hussites et général de leur armée, s'y opposa de

[1] La Commission donnée à notre cardinal est du mois de juillet 1418 : elle avait donc suivi la mort du roi Wenceslas, selon le continuateur de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, qui met la mort de ce prince en l'année 1417. Il faudrait dire le contraire suivant l'opinion de M. Sponde, qui assure que Wenceslas mourut d'apoplexie le 16 août 1419. La Bulle adressée au légat favorise ce dernier sentiment. (L. CIV, n. 150, *ad an.* 1419, n. 6.)

Digitized by Google

toutes ses forces, prétendant que le consentement que Sigismond avait donné au supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, le rendait absolument indigne du trône des Bohémiens. Il assembla d'abord ceux de son parti en forme d'état, et s'étant fait donner par eux la commission de faire la guerre à Sigismond, il commença les hostilités, se rendit maître de quelques forteresses, et colora sa révolte d'un prétexte de religion; si nous n'aimons mieux dire qu'un faux zèle de religion et son opiniâtreté dans l'hérésie, l'entraînèrent dans la révolte et y précipitèrent avec lui tous les disciples de Jean Hus.

Il s'agissait donc d'adoucir, s'il était possible, ces esprits féroces qui avaient fait trembler plus d'une fois le roi Wenceslas, et de leur persuader que les deux hérésiarques, Jean Hus et Jérôme de Prague, avaient justement mérité le supplice honteux qu'on leur avait fait souffrir à Constance. Il était nécessaire de commencer par là, pour pouvoir travailler ensuite, avec quelque espérance de succès, à les rendre eux-mêmes soumis à l'autorité de l'Église et à celle de leur légitime souverain. Mais on sentait bien que si l'entreprise était importante, elle n'était pas moins difficile, et ce qui devait en augmenter la difficulté, c'est que le venin de l'hérésie, déjà trop répandu parmi les peuples, avait encore infecté l'esprit de plusieurs princes et de quelques prélats dans le royaume de Bohême. Le Pape Martin V ne douta point que les talents du cardinal de Raguse ne servissent à vaincre toutes les difficultés, si l'industrie humaine était capable de les vaincre; et tel fut le sujet de la légation dont Sa Sainteté le chargea.

Au sortir de Constance, le cardinal de Raguse avait accompagné le Pape Martin V jusqu'à Genève, et c'est de là qu'il partit pour le royaume de Bohême, où il fut témoin des désordres affreux que les Hussites causaient dans tout le pays. Dès l'année précédente, ils avaient commencé à mettre tout à feu et à sang; ils massacraient les ecclésiastiques, les religieux, les magistrats; pillaient les monastères, brûlaient les églises, et semblaient s'être fait une loi de n'épargner ni le sacré, ni le profane. Mais c'était principalement dans la ville de Prague qu'ils mettaient tout en combustion. Ces hérétiques, dont la brutalité sans exemple se

Digitized by Google

portait toujours aux plus grandes violences, étant entrés dans la maison de ville, jetèrent par les fenêtres tous les magistrats qui s'y trouvèrent, et qui furent reçus sur les pointes des lances, des hallebardes ou des broches, qu'une partie de ces séditieux leur tendaient dans la rue. Le juge de la police, et les plus riches bourgeois qui s'étaient retirés dans le même lieu comme dans un asile, ne furent pas mieux traités. Le connétable du royaume allait subir le même sort, malgré sa garde de trois cents cavaliers, s'il n'avait promptement abandonné son palais pour chercher avec eux son salut dans la fuite. Ces horribles cruautés, les meurtres et les brigandages que Wenceslas n'avait pu réprimer ni osé punir, augmentaient tous les jours avec le nombre de ceux qui les commettaient toujours impunément. Leur fureur et l'audace de leur chef étaient venues à ce point qu'on ne pouvait, qu'au péril de sa vie, leur faire des propositions de paix, ou paraître condamner leurs excès les plus monstrueux.

Il ne faut donc pas être surpris si le zèle du légat apostolique, et tout ce que sa prudence éclairée pouvait lui suggérer, fut sans effet. Toutes les voies de la douceur et de la persuasion étaient inutiles, ou plutôt elles n'étaient point praticables avec des gens toujours armés, aussi déterminés à répandre le sang que résolus de ne rien écouter. Le Cardinal aurait voulu assembler les évêques et les principaux seigneurs du royaume, pour chercher ensemble dans un esprit de paix les moyens d'arrêter la suite de ces maux, et de mettre du moins en sûreté la vie et le repos des fidèles, si on ne pouvait ramener ceux à qui l'hérésie avait fait perdre jusqu'aux sentiments de l'humanité. Mais l'erreur en avait déjà séduit plusieurs, et la crainte intimidait les autres : chacun ne pensait qu'à se cacher ou à ne pas irriter des hérétiques qui ne respectaient personne. Notre Cardinal, ayant tout examiné de près, écrivit au Pape et à l'empereur qu'il était désormais inutile de parler ou d'écrire contre ces furieux, et que les Hussites n'étant pas moins les ennemis déclarés du trône que de l'autel, il n'y avait que les armes qui fussent capables de les réduire au devoir. Un historien français remarque que le célèbre Gerson avait déjà donné le même conseil à Sigismond. Ce prince,

Digitized by Google

d'ailleurs si vigilant et si actif, ne s'y détermina que lorsqu'il ne fut plus temps ; et pour avoir trop négligé de prendre son parti, il perdit l'occasion d'arrêter les progrès des Hussites et d'étouffer une hérésie qui lui fit perdre un royaume.

Le Cardinal-Légat passa cependant de Bohême en Hongrie, et se rendit d'abord à Bude, dans l'espérance de réduire plus facilement les hérétiques qui s'y trouvaient en moindre nombre, et empêcher la communication qu'ils avaient avec les Hussites bohémiens. Sa présence dans ce pays ne fut pas en effet sans quelque fruit : les grands de Hongrie, qui s'étaient rendus auprès de lui, et les peuples que la réputation de sa sainteté avait attirés à Bude, furent confirmés par ses puissants discours à demeurer toujours constants dans la religion de leurs pères, et à s'opposer avec vigueur aux armes des Turcs dont ils étaient menacés.

Après cette légation, le cardinal de Raguse devait en remplir une autre en Orient, auprès de l'empereur des Grecs. C'est ainsi du moins que l'assurait peu d'années après André, archevêque de Rhodes, dont nous lisons les paroles dans les Actes du concile de Bâle. Mais le Seigneur voulait finir ses travaux et récompenser ses vertus. Il n'y avait pas longtemps qu'il était arrivé à Bude et qu'il exerçait dans ce royaume ses fonctions de légat, lorsqu'il eut un pressentiment secret de sa prochaine mort. Il en attendit le moment avec assurance et il s'y prépara avec humilité. Quelque grande qu'eût toujours été sa vigilance sur lui-même et son attention à conformer sa vie aux maximes de l'Évangile, il ne mit point sa confiance dans ses bonnes œuvres, mais dans la seule miséricorde de Celui pour la gloire duquel il n'avait jamais cessé de combattre, de travailler et de souffrir. Purifié par les larmes de la pénitence et la réception des Sacrements, ayant consolé avec une bonté de père tous ses domestiques, après leur avoir recommandé de conserver toujours la charité et la paix, il s'endormit dans le Seigneur, l'an 1418, selon saint Antonin et M. Sponde ; ou, selon un autre historien, dont les éditeurs des Actes des Saints ont suivi le sentiment, le 10 juin 1419, dans la cinquante-neuvième année de son âge et la douzième de sa dignité de cardinal.

Digitized by Google

Son corps, ainsi qu'il l'avait ordonné, fut enterré dans l'église de Saint-Paul-Ermite, qui était dans un des faubourgs de Bude. Mais quoiqu'il eût désiré qu'on fît ses obsèques selon qu'il convenait à la modestie et à la pauvreté d'un religieux, on ne laissa pas de lui rendre tous les honneurs dûs non-seulement à un grand cardinal, légat apostolique, mais aussi à un ami de Dieu, dont le Ciel faisait déjà éclater la sainteté par des miracles. Les peuples lui donnèrent dès lors le titre de Bienheureux ; ils l'invoquaient avec confiance, et laissaient à son tombeau diverses marques des faveurs qu'ils avaient reçues de Dieu par son intercession. Ce culte n'a subsisté qu'autant de temps que la ville de Bude est demeurée au pouvoir des chrétiens. Les Turcs s'en étant rendus maîtres le 10 septembre 1541, ils renversèrent le tombeau du saint Cardinal, avec tous les autres monuments de la religion chrétienne.

Séraphin Razzi dit que cet illustre personnage avait donné sa chapelle ou ses ornements, ses vases d'argent et son chapeau, à l'Église de Raguse, dont il porta le nom depuis qu'il en avait été fait archevêque ; quoique, comme nous l'avons déjà remarqué, n'y pouvant faire sa résidence, il n'eût ni reçu la consécration, ni perçu les revenus de cette Église. Les Florentins conservent plusieurs précieux monuments de la piété et de l'érudition de ce saint Religieux, et on voit encore dans le couvent de Fiesole son tableau avec cette inscription : « Bienheureux Jean-Dominique de Florence, archevêque de Raguse, cardinal-prêtre, restaurateur de la vie régulière dans l'Italie et fondateur de ce couvent[1]. »

(TOURON.)

[1] Nous avons déjà parlé de quelques ouvrages de notre Cardinal, dont les uns ont été publiés, et les autres se trouvent en manuscrit dans quelques bibliothèques d'Italie. Son *Traité de la Charité* fut imprimé à Venise l'an 1555. Saint Antonin, Ambroise Catharin, Léandre Albert parlent avec éloge de ses Commentaires sur quelques livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, de ses Discours ou de ses Sermons, et de son *Traité contre le destin*, que l'auteur avait adressé à Collucius même, dont il avait entrepris de réfuter les sentiments ou de corriger les expressions. Toutes ces pièces et plusieurs autres, également remplies de doctrine et d'onction, nous ont été conservées par les soins de quelques savants. Il n'en est pas de même de quelques écrits que ce Cardinal avait faits en faveur de Grégoire XII.

Digitized by Google

Le Pape Grégoire XVI a approuvé, le 7 avril 1832, le culte immémorial rendu au bienheureux Cardinal.

LE VÉNÉRABLE PÈRE ALEXANDRE DE RHODES,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Alexandre de Rhodes, né à Avignon en 1591, entra dans la Société des Jésuites, à Rome, en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de cinq mille habitants, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien, par ses catéchistes, cette chrétienté naissante, qu'en peu de temps le nombre des fidèles s'accrut jusqu'à trente mille. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de proto-martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse; et l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660.

LA VÉNÉRABLE JEANNE DURUPT.

Jeanne-Marie Durupt, domestique d'une chanoinesse de Remiremont, ayant la permission de disposer de la maison de sa maîtresse absente, pour de bonnes œuvres, y donna asile à deux prêtres persécutés. Elle fut bientôt arrêtée avec eux et une pieuse femme qui l'aidait dans les bons offices qu'elle rendait aux ministres du Seigneur. On les traîna tous quatre à Mirecourt, où le tribunal criminel du département des Vosges les condamna à la peine de mort, le 10 juin 1794.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On lit dans les Annales des Pères Capucins que, le 10 juin 157[illegible] deux religieux de cet Ordre étant en voyage, virent venir à eu[illegible] deux chiens furibonds qui s'élançaient avec des hurlements. U[illegible] de ces religieux se montra effrayé ; mais l'autre, qui lisait alor[illegible] l'office de la très-sainte Vierge, se mit à genoux et présenta au[illegible] chiens son livre ouvert. A cette vue les deux chiens s'arrêtèren[illegible] cessèrent d'aboyer et s'enfuirent à pas précipités.

Le 10 juin, les saints évêques Ausbert, Amand, Ouen e[illegible] Ursmair, dédient en l'honneur de la très-sainte Vierge et des saints Apôtres l'église des Dames de Maubeuge, dont sainte Aldegonde est la fondatrice.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie Salaria, martyre de saint Gétule, homme illustre et savant, et de ses compagnons Céréal, Amance et Primitif. Ayant été arrêtés par le consulaire Licinius, suivant l'ordre de l'empereur Adrien, ils furent premièrement fouettés, puis mis en prison, enfin jetés dans le feu ; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, ils eurent la tête brisée à coups de bâton et accomplirent leur martyre. Symphorose, femme de saint Gétule, enleva leurs

[1] QUARTO IDUS JUNII.

In Scotia sanctæ Margaritæ reginæ, amore in pauperes et voluntaria paupertate celebris. — Romæ, via Salaria, passio beati Getulii clarissimi et doctissimi viri, sociorum ejus Cærealis, Amantii, et Primitivi : qui jussu Hadriani imperatoris a Licinio consulari tenti, primo cæsi, deinde in carcerem trusi, postremo incendio traditi, cum nullo modo ab igne læsi fuissent, fustibus illiso capite martyrium compleverunt : quorum corpora Symphorosa beati Getulii uxor collegit, et in arenario prædii sui honorifice sepelivit. — Item Romæ via Aurelia natalis sanctorum Basilidis, Tripodis, Mandalis, et aliorum viginti martyrum, sub Aureliano imperatore, et Platone urbis præfecto. — Nicomediæ sancti Zachariæ martyris. — Prusiadæ in Bithynia sancti Timothei episcopi et martyris sub Juliano Apostata. — In Hispania sanctorum martyrum Crispuli et Restituti. — In Africa sanctorum martyrum Aresii, Rogati, et aliorum quindecim. — Coloniæ sancti Maurini abbatis et martyris. — Petræ in Arabia sancti Asterii episcopi, qui ob fidem catholicam ab Arianis multa passus, et a Constantio imperatore in Africam relegatus, confessor gloriosus occubuit. — Autisiodori sancti Censurii episcopi.

Digitized by Google

corps et les enterra honorablement dans une sablonnière de sa maison de campagne.

A Rome encore, sur la voie Aurélienne, la fête des saints Basilide, Tripode, Mandale et vingt autres, martyrs, sous l'empereur Aurélien, et Platon, préfet de la ville.

A Nicomédie, saint Zacharie, martyr.

A Pruse en Bithynie, saint Timothée, évêque et martyr, sous Julien l'Apostat.

En Espagne, les saints martyrs Crispule et Restitut.

En Afrique, les saints martyrs Arèse, Rogat, et quinze autres.

A Cologne, saint Maurin, abbé et martyr.

A Pétra, en Arabie, saint Astère, évêque, qui, ayant beaucoup souffert de la part des ariens pour la foi catholique, et l'empereur Constance l'ayant relégué en Afrique, y mourut glorieux confesseur.

A Auxerre, saint Censure, évêque.

En Ecosse, sainte Marguerite, reine, célèbre par sa charité envers les pauvres et par sa charité volontaire.

Additions des autres martyrologes.

Sainte Amalberge, veuve, mère de sainte Pharaïlde.

Saint Séverin, solitaire dans le Berry au commencement du vi^e^ siècle. Son ermitage devint le centre du monastère de Percy.

Saint Agnan, évêque de Chartres, qui donna tout son bien à son Église.

Saint Ithamas, évêque en Angleterre.

Saint Amance, martyr avec saint Céréal.

Saint Apollon, évêque en Orient, honoré chez les Grecs.

Saint Modestin, évêque, martyr avec saint Flavien et saint Florentin, prêtres, honorés à Avellino.

Le bienheureux cardinal Bonaventure, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Saint Yvon, évêque étranger dont on n'indique pas le siége, honoré à Hutington, en Angleterre.

Saint Bogomile, archevêque de Gnesne, puis religieux dans l'Ordre des Camaldules.

Digitized by Google

Saint Emar ou Ythamar, évêque de Rochester, mort en 650.

Saint Mammaire, martyr à Boseth, en Numidie, avec plusieurs autres.

Saint Candide, confesseur en Cappadoce.

Sainte Olive, vierge, martyre en Sicile, honorée à Palerme.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas-Antoine Didelot, prêtre du diocèse de Saint-Dié, ayant refusé le serment schismatique et caché les vases sacrés, arrêté avec un autre prêtre et deux servantes, condamnés tous les quatre à la peine de mort, exécutés ensemble à Mirecourt, le 10 juin 1794.

Rivat (prénoms inconnus), curé de Varennes, au diocèse d'Auxerre, pour éviter le serment, se réfugia chez une chanoinesse de Remiremont, y fut arrêté et conduit à Mirecourt, où il fut jugé et condamné à mort comme le précédent, le 10 juin 1794.

Louis-Jacques Lacroix, curé du diocèse d'Angers, emprisonné dans cette ville pour refus du serment schismatique, condamné à mort et guillotiné le 10 juin 1794.

Rouyère (prénoms inconnus), curé de Rupt, près Saint-Michel, au diocèse de Toul, ne fit pas de serment, fut mis en réclusion en 1793, puis conduit à Rochefort pour être déporté; il avait soixante-dix-huit ans; il arriva malade à Rochefort et y mourut le 10 juin 1794.

Digitized by Google

ONZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Barnabé, apôtre. — Saint Félix et saint Fortunat, frères et martyrs. — Saint Garima, abbé. — Sainte Cunère, compagne de sainte Ursule. — Saint Aimable. — Saint Blier, solitaire. — Saint Majan, abbé. — Saint Leidrade, archevêque de Lyon. — Sainte Gerberge. — Saint Meinverc, évêque de Paderborn. — Le Vénérable Hugues des Payens, fondateur des Templiers. — Le Bienheureux Hugues, abbé de Marchiennes. — Le Bienheureux Paris ou Parisio, camaldule. — Le Bienheureux Achas de Tourout, frère mineur. — La Bienheureuse Flore de Beaulieu, vierge. — La Bienheureuse Adélaïde de Scharbeck. — Le Vénérable curé Gagnard, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BARNABÉ,

APÔTRE.

Saint Barnabé était Hébreu d'origine, de la même tribu que Moïse, Aaron et Samuel, de la tribu de Lévi. Il naquit dans l'île de Chypre, où ses parents avaient de grands biens, outre une maison à Jérusalem. Son premier nom était Joseph, qui veut dire accroissement. Quand il fut en âge, ses parents le menèrent à Jérusalem et le mirent à l'école de Gamaliel, fameux docteur de la loi, où il eut pour condisciple Saul de Tarse, depuis saint Paul. Il avait aussi à Jérusalem une tante nommée Marie, dont le fils Jean, surnommé Marc, fut depuis le compagnon de ses voyages apostoliques, et de qui parle saint Paul en plusieurs de ses épîtres. Ce fut à la maison de Marie que saint Pierre vint heurter, lorsqu'il sortit de prison, délivré par un Ange. Quant à Joseph ou Barnabé, ayant vu Jésus-Christ à Jérusalem prêchant le royaume de Dieu, guérissant le paralytique de la piscine et faisant d'autres miracles, il crut en lui et fut compté au nombre de ses disciples, non pas des douze, mais des soixante-douze. Après l'Ascension du Seigneur, les Apôtres eux-mêmes lui donnèrent le surnom de Barnabé, ou fils de consolation, sous lequel il est plus connu. Après la descente du Saint-Esprit, il vendit un

Digitized by Google

champ qu'il avait et en apporta le prix aux pieds des Apôtres pour être distribué à chacun selon ses besoins.

Saul de Tarse, son disciple, qui persécutait l'Église à outrance ayant été converti par Jésus-Christ sur le chemin de Damas revint à Jérusalem et cherchait à se joindre aux disciples du Seigneur ; mais tous le craignaient ne croyant pas qu'il fût des leurs. Alors Barnabé, qui le connaissait plus particulièrement, le prit avec lui, le conduisit aux Apôtres, et leur raconta comment il avait vu le Seigneur, et ce que le Seigneur lui avait dit, et comment il avait parlé fortement au nom de Jésus. Il demeura donc quinze jours chez Pierre. Comme les hellénistes, avec lesquels il disputait, cherchaient à le faire mourir, les Frères le conduisirent à Césarée et l'envoyèrent à Tarse.

Cependant ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne, avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, et n'avaient annoncé la parole qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrèrent dans Antioche, et parlèrent aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux pour opérer des guérisons, et un grand nombre de personnes crurent, et se convertirent au Seigneur. Le bruit en étant venu jusqu'à l'Église de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabé à Antioche. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il s'en réjouit, et il les exhortait tous à demeurer unis au Seigneur, avec un cœur ferme. Car c'était un homme bon, plein du Saint-Esprit et de foi. Et une grande multitude se joignit au Seigneur. Barnabé s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul ; et, l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Ils demeurèrent un an entier dans cette Église, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens.

Or, en ces jours, des Prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche, et l'un d'eux, nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, comme elle arriva sous Claude, depuis la deuxième année de son règne jusqu'à la quatrième. Les disciples résolurent donc, chacun selon son

Digitized by Google

pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux Frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux anciens ou prêtres par les mains de Barnabé et de Saul [1]. Le peuple du pays fut encore secouru par Izate, roi d'Adiabène, et par Hélène, sa mère, qui était venue à Jérusalem. Josèphe rapporte qu'ils avaient embrassé tous deux le judaïsme [2] ; Orose, qu'ils s'étaient faits chrétiens [3] : ce qui n'est pas sans vraisemblance. Car dans les histoires que les rabbins ont fabriquées de Jésus-Christ, ils parlent d'une reine Hélène qui s'était montrée très-favorable à sa cause [4].

Pendant que Saul et Barnabé se trouvaient à Jérusalem, arriva le martyre de saint Jacques le Majeur, l'emprisonnement de saint Pierre.

Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus. Et Barnabé et Saul, après avoir rempli leur ministère, retournèrent de Jérusalem à Antioche ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc [5].

Or, il y avait dans l'Église d'Antioche des Prophètes et des Docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucius de Cyrène ; Manahem, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient la liturgie ou le Sacrifice au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent aller.

Étant ainsi envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie sur la mer, et de là s'embarquèrent pour passer en Chypre. Et quand ils furent arrivés à Salamine, capitale de l'île, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs ; et ils avaient Jean avec eux, pour les servir. Ce fut vers ce temps que Paul fut ravi au troisième ciel, soit en corps, soit en esprit seulement, et qu'il entendit des choses dont il n'est pas permis à un homme de parler [6].

Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île de Chypre,

[1] *Act.*, II, 19-30. — [2] *Antiq.*, l. XX, c. II. — [3] Oros., l. VII, c. VI. — [4] Bullet., *Hist.* — [5] *Ibid.*, Act., XII, 24 et 25. — [6] *Act.*, XIII, 2 ; *Cor.*, 12.

Digitized by Google

vinrent à Paphos, résidence du proconsul romain et où les païens adoraient la déesse de la volupté. Ils y trouvèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jesu, autrement Élymas, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme très-prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Or Saul, qui s'appelle aussi Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant fixement Elymas, lui dit : Homme plein de tromperie et de malice, enfant du diable, et ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur ? Voici que la main du Seigneur est sur toi ; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent ; et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ayant vu cela, le proconsul crut, frappé qu'il était de la doctrine du Seigneur.

Paul et ceux qui étaient avec lui, s'étant embarqués à Paphos vinrent à Perge en Pamphylie, où Jean-Marc les quitta pour retourner à Jérusalem. Eux, au contraire, s'avançant dans l'Asie-Mineure, vinrent à Antioche de Pisidie, où ils entrèrent dans la synagogue le jour du Sabbat, et s'assirent. Et, après la lecture de la loi et des Prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : Nos frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, vous pouvez parler. Aussitôt Paul, se levant, demanda de la main qu'on fît silence et prit la parole pour leur annoncer Jésus-Christ.

Comme il sortaient de la synagogue des Juifs, les gentils demandèrent qu'on leur parlât sur le même sujet pendant la semaine. Et quand l'assemblée fut séparée, beaucoup de Juifs et de prosélytes craignant Dieu suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient à persévérer dans la grâce de Dieu. Le Sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole divine. Mais les Juifs, voyant cette grande multitude, furent remplis de colère et s'opposaient avec des paroles de contradiction et de blasphème, à ce que Paul disait. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait annoncer première-

Digitized by Google

ment la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre [1]. Or, les gentils, entendant cela, se réjouirent et ils glorifiaient la parole du Seigneur, et il en crut autant qu'il y en avait de préordonnés à la vie éternelle. Et la parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs, ayant animé les femmes dévotes et les femmes de qualité, ainsi que les principaux de la ville, excitèrent une persécution contre Paul et Barnabé, et les chassèrent de leur pays. Alors les deux Apôtres secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds, et vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint [2].

Arrivés à Icone, capitale de la Lycaonie, Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs et y parlèrent de manière qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi. Mais ceux des Juifs qui furent incrédules soulevèrent et irritèrent l'esprit des gentils contre les frères. Ils demeurèrent toutefois longtemps en cette ville, parlant librement au nom du Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, faisant par eux des miracles et des prodiges. Enfin toute la ville se divisa, et les uns étaient pour les Juifs, et les autres pour les Apôtres. Mais comme les gentils et les Juifs avec leurs chefs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages et pour les lapider, les Apôtres, l'ayant su, se réfugièrent à Lystre et à Derbe, autres villes de Lycaonie, et ils y prêchaient l'Évangile, ainsi que dans toute la contrée d'alentour [3].

Or, il y avait à Lystre un homme impotent des pieds, qui était toujours assis. Il était boiteux dès le sein de sa mère, et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait parler Paul, qui, le regardant et voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, dit à haute voix : Lève-toi debout sur tes pieds ! Et il se leva en sautant, et

[1] *Isa.*, XLIX, 6. — [2] *Act.*, XIII. — [3] *Id*, XIV, 1-6.

Digitized by Google

marchait. La foule, ayant vu ce que Paul venait de faire, se mit à crier en lycaonien : Les dieux, devenus semblables aux hommes, sont descendus vers nous ! Et ils appelaient Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut à la porte avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que les peuples, leur sacrifier. Mais les Apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et s'élancèrent au milieu de la foule, en criant : Amis ! qu'allez-vous faire ? Et nous aussi, nous ne sommes que des hommes comme vous, sujets aux mêmes infirmités et à la mort, qui vous annonçons de quitter ces choses vaines, pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment ; lequel, dans les siècles passés, a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies, sans qu'il se soit néanmoins laissé sans témoignage, faisant du bien, nous dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, nous offrant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie. Et disant cela, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur sacrifier.

Comme ils passèrent du temps à enseigner dans cette ville, il survint quelques Juifs d'Antioche (de Pisidie) et d'Icone qui, ayant persuadé le peuple, lapidèrent Paul, et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. Mais les disciples s'étant assemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent annoncé l'Évangile dans cette cité-là et instruit plusieurs personnes, ils retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche (de Pisidie), fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur représentant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ayant ensuite, par l'imposition des mains, ordonné des prêtres en chaque Église, avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru. Puis traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie ; et ayant annoncé à Perge la parole du Seigneur, ils descendirent à Attalie. De là ils firent voile pour Antioche (de Syrie), d'où on les avait envoyés, en les abandonnant à la grâce

Digitized by Google

de Dieu, pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. Y étant arrivés et ayant assemblé l'Église, ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux, et comment il avait ouvert aux gentils la porte de la foi [1].

A ce récit de leur voyage, saint Luc ajoute qu'ils demeurèrent avec les disciples d'Antioche un temps qui ne fut pas petit, c'est-à-dire un temps considérable, plusieurs années peut-être. Ce fut alors que saint Paul eut une révélation, dans laquelle Dieu lui commanda de se rendre à Jérusalem, afin d'exposer aux Apôtres l'Évangile que lui et Barnabé avaient prêché parmi les gentils. C'était la quatorzième année, soit depuis sa conversion, soit depuis son premier voyage à Jérusalem, trois ans après, pour voir Pierre.

Paul n'avait certainement aucun doute qu'il n'eût jusqu'alors prêché légitimement l'Évangile. Toutefois, comme il l'avait appris non pas des hommes, mais de Jésus-Christ même, et que sa vocation avait été extraordinaire, le Seigneur lui ordonna d'en conférer avec les autres Apôtres qui étaient à Jérusalem, et spécialement avec Pierre ; afin que les faux apôtres n'osassent décréditer dans l'esprit des peuples, ni sa personne ni sa doctrine, et rendre ainsi infructueuse et inutile sa prédication. Il prit pour compagnons de son voyage Barnabé et Tite.

Les vrais Apôtres n'ayant rien trouvé ni à ajouter ni à retrancher à son Évangile, lui donnèrent la main, ainsi qu'à Barnabé, comme à leurs collègues dans le ministère apostolique. En outre attendu que Paul n'avait pas reçu une moindre grâce pour la conversion des gentils, que Pierre pour la conversion des circoncis, il fut résolu que, tandis que Pierre avec Jacques et Jean, s'appliquerait spécialement à appeler les Juifs à la foi, Paul et Barnabé travailleraient principalement à y inviter les gentils ; pourvu toutefois qu'ils eussent soin des pauvres de la Judée, et qu'ils ne négligeassent point de faire des quêtes pour eux dans les provinces les plus riches où ils auraient porté l'Évangile.

Paul et Barnabé étant revenus de Jérusalem à Antioche, il sur-

[1] *Act.*, XIV, 7-27.

Digitized by Google

vint des Juifs de Jérusalem qui troublèrent la paix, en soutenant qu'il n'y avait point de salut sans la circoncision. Sur cela une grande sédition s'étant élevée, et Paul et Barnabé ayant longtemps disputé contre eux, il fut résolu que Paul et Barnabé, et quelques autres d'entre eux, monteraient à Jérusalem vers les Apôtres et les prêtres, pour cette question. L'Église les ayant donc fait conduire, ils traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des gentils, et ils remplissaient de joie tous les Frères. Arrivés à Jérusalem, ils furent bien reçus par l'Église, par les Apôtres et par les prêtres, auxquels ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux. Mais quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent, disant qu'il fallait les circoncire et leur commander de garder la loi de Moïse.

Les Apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour considérer cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : Mes Frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les nations entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux [1].

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus; il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les gentils, ni même les Juifs, n'étaient obligés à la circoncision, mais qu'ils obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut; et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus,

[1] *Act.*, xv, 1-11.

Digitized by Google

Jacques répondit, disant : Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations, pour choisir parmi elles un peuple consacré à son nom. Et les paroles des Prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé ; je réparerai ses ruines et je les relèverai. Afin que le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom, cherchent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses [1]. Dès l'éternité, Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu ; mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Car quant à Moïse, dès les temps anciens, il a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat.

Alors il plut aux Apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les Apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut : Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs paroles, et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas, lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication ; toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien [2]. »

[1] *Amos*, 9-11. — [2] *Act.*, XV, 12-29.

Digitized by Google

Telle fut l'occasion et la forme du premier concile. Une grande contestation s'élève sur la doctrine à Antioche. Aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le Prince des Apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres ? Saint Luc nous l'a fait connaître précédemment, lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque église par l'imposition des mains, accompagnée de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient des premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien, chacun des Apôtres, par conséquent leur chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité. Mais il convenait de donner l'exemple aux conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait : Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, parlant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les Prophètes et en propose une application pratique, qui devait faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église ; il est envoyé aux autres Églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siége des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Église de porter à Rome les causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des Pontifes romains, ont eu dans leurs dé-

Digitized by Google

finitions la force des conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Les envoyés du concile, Paul et Barnabé, Jude et Silas, étant venus à Antioche, assemblèrent la multitude et lui remirent la lettre. Les frères l'ayant lue, se réjouirent beaucoup des consolations et des exhortations qu'elle contenait. Jude et Silas, qui étaient eux-mêmes prophètes, les consolèrent encore, les exhortèrent et les fortifièrent par plusieurs discours. Après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix aux Apôtres. Silas, néanmoins, jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem. Silas est le même que Sylvain, par qui saint Pierre avait envoyé sa première Épître.

Quant à Paul et Barnabé, ils demeurèrent aussi à Antioche, enseignant et annonçant, avec beaucoup d'autres, la parole du Seigneur. Quelques jours après, Paul dit à Barnabé : Retournons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont. Or, Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc. Mais Paul disait que celui qui les avait quittés depuis la Pamphylie, et ne les avait point aidés à l'œuvre, ne devait pas les accompagner. Il se forma donc entre eux une contestation si vive, qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre. Et Paul, ayant choisi Silas, partit avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par les frères. Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant les Églises et leur ordonnant d'observer les préceptes des Apôtres et des prêtres [1].

La sévérité de Paul et la douceur de Barnabé furent également utiles à Jean-Marc : il apprit à être plus constant ; et nous le verrons plus tard servir fidèlement le premier des deux. Un autre avantage de cette séparation, fut de prêcher l'Évangile en plus de lieux. A partir de cette époque, saint Luc, attaché uniquement à décrire les voyages et les travaux de Paul, ne nous parle plus de Barnabé. Aussi ne sait-on rien ou presque rien du reste de sa vie.

[1] *Act.*, xv, 30-41.

Digitized by Google

Nous avons, sous le nom de saint Barnabé, une lettre où il est parlé de la ruine du temple; ce qui montre qu'elle fut écrite après. Le sujet qu'elle traite et les excellentes instructions qui s'y lisent la rendent digne des temps apostoliques, et l'on croit communément qu'elle remonte à cette antiquité; toutefois, il est difficile de se persuader qu'elle soit réellement l'ouvrage d'un Apôtre. Elle est divisée en deux parties : la première dogmatique et l'autre morale. Dans la première, l'auteur démontre, contre les Juifs, que, les oracles des Prophètes s'étant parfaitement accomplis à la venue du Fils de Dieu sur la terre, dans sa passion et dans sa mort, ainsi que dans sa résurrection glorieuse, la loi devait cesser pour faire place à l'Évangile. Ce qui fait voir qu'elle est adressée à ceux des chrétiens qui, convertis du judaïsme, restaient encore trop attachés aux observances légales. Dans la seconde partie, il décrit deux voies : l'une de lumière, à laquelle préside l'Ange du Seigneur; l'autre de ténèbres, à laquelle préside l'ange de Satan. Il donne d'excellentes règles à ceux qui veulent marcher dans la première, et fait de la seconde la description la plus sombre et la plus effrayante, afin d'en inspirer à tous les esprits une juste horreur. « On ne peut cependant se persuader, dit le cardinal Orsi, qu'une pareille Épître écrite pour la défense de la foi catholique et l'édification des fidèles, ait été regardée par l'Église comme l'œuvre d'un Apôtre rempli de l'Esprit-Saint, à cause de certains passages qui manquent de justesse et de gravité, et de citations qui ne sont pas dans la Sainte Écriture. » (ROHRBACHER.)

Saint Barnabé, au rapport de Théodoret, rejoignit saint Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite. Dorothée et l'auteur des *Récognitions* supposent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition, appuyée sur des monuments qui paraissent être du quatrième siècle, et qui portent que le Saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'Église.

Mais quelque étendue qu'eût le zèle de saint Barnabé, il se croyait principalement obligé de travailler à la sanctification de ses compatriotes. Ce fut parmi eux qu'il termina sa vie par le

Digitized by Google

martyre. Alexandre, moine de Chypre, qui écrivait dans le VIe siècle, avait donné une relation de sa mort. Voici en substance ce qu'elle portait : « La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles de l'Apôtre, il arriva que les Juifs qui l'avaient persécuté en Syrie vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le Saint qui, après avoir été insulté par la populace et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé [1]. »

Ses reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine. Il y avait dans le cercueil une copie de l'Évangile de saint Matthieu en langue hébraïque, laquelle avait été écrite de la propre main du Saint; elle fut envoyée à l'empereur Zénon en 485, selon Suidas et Théodore lecteur.

Saint Paul parle de saint Barnabé comme vivant encore dans l'année 56, et saint Chrysostome suppose qu'il n'était point mort en 63. Il paraît que ce saint Apôtre parvint à une extrême vieillesse.

Saint Barnabé est honoré par la ville de Milan avec le titre d'Apôtre et de patron. Sa fête y est d'obligation depuis l'ordonnance que saint Charles Borromée publia en 1582 dans son sixième concile provincial. (GODESCARD.)

SAINT FÉLIX ET SAINT FORTUNAT,

FRÈRES ET MARTYRS.

Saint Fortunat et saint Félix, deux frères chrétiens, furent arrêtés à Aquilée en l'an 296, dans la première des persécutions de Dioclétien, qui avait partout des agents impitoyables. Comme les deux frères se montraient fermes dans la foi, on les étendit sur le chevalet, et pour les contraindre à l'apostasie, on se décida

[1] L'Ordre des Clercs réguliers, dits *Barnabites*, d'une église de Saint-Barnabé qui est à Milan, et dont ils prirent possession en 1545, fut fondé, en 1530, par trois gentilshommes milanais. Les Papes Clément VII et Paul III l'approuvèrent et le confirmèrent, l'un en 1532, et l'autre en 1535. Cet Ordre, dont la fin principale est de former de bons prédicateurs pour instruire le peuple dans les missions, était singulièrement estimé de saint Charles Borromée. Il a produit plusieurs grands hommes.

Digitized by Google

à leur brûler les côtes avec des torches ardentes, qui s'éteignirent miraculeusement sans rien produire que de l'étonnement de l part des bourreaux. On les arrosa avec de l'huile bouillante, e pendant cette torture ils chantaient les louanges du Seigneur On ne put les abattre qu'en leur tranchant la tête, le 11 juin d l'an 296.

SAINT GARIMA,

ABBÉ.

Saint Garima, dont nous ignorons l'origine, fut un des premiers apôtres de l'Ethiopie. Son exemple entraîna huit autres chrétiens qui le secondèrent dans la propagation de la foi parmi les Ethiopiens. Il y forma un grand nombre de fidèles et devint, dans cette région, abbé du monastère de Tigra, en Ethiopie. Nous ne savons pas sa fin. Il est honoré chez les Grecs.

SAINTE CUNÈRE,

COMPAGNE DE SAINTE URSULE.

Quelques églises, surtout dans les Pays-Bas, célèbrent aujourd'hui la mémoire de sainte Cunère, l'une des compagnes du martyre de sainte Ursule. Mais on la fête ailleurs en d'autres jours. Au reste, l'histoire de sainte Cunère est très-incertaine.

SAINT AMABLE.

Saint Amable naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il paraît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville de Clermont, et l'attacha à son église.

On pense que l'évêque dont il s'agit ici était Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du Ve siècle. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avait été témoin oculaire.

Vers la fin du Xe siècle, son corps fut transporté de Clermont à Riom et déposé dans l'église de Saint-Bénigne. Il mourut le 1er novembre ; mais c'est le 11 juin que l'Église célèbre sa fête.

Les Riomois ont pour saint Amable une grande vénération.

Digitized by Google

Ils possèdent, dans un petit reliquaire, une de ses dents que l'on croit douée de la vertu surnaturelle de guérir toutes les morsures de vipères. Ce n'est pas plus prodigieux que les cures merveilleuses qui se font à Saint-Hubert, et qui ne peuvent être niées que par les incrédules.

Les guérisons opérées par la dent de saint Amable se font sans mystère. Devant les fidèles, rassemblés au son de la cloche, on récite des prières et on apporte le malade. Un prêtre pose le petit reliquaire sur la plaie ; la guérison est instantanée.

On raconte que Mabillon fut mal reçu des Riomois, lorsqu'il voulut chez eux discuter l'authenticité des reliques de saint Amable. Mais le savant Père Lebrun, qui n'était pas moins bon critique que Mabillon, déclare qu'on ne saurait mettre en doute les miracles opérés par la dent de saint Amable ; et les faits sont plus puissants que les raisons.

SAINT BLIER,

SOLITAIRE.

On ne sait ni le lieu, ni le temps précis de la naissance de saint Blier (Blitarius), ni l'année où il est venu en France. Le Père Le Cointe croit qu'il a vécu dans le diocèse de Troyes au commencement du VII^e^ siècle ; et c'est le sentiment le plus commun. On prétend qu'il est né en Irlande, et qu'y ayant reçu l'ordre de prêtrise, il vint en France avec saint Fourcy, qu'il quitta en Picardie pour avancer plus avant dans le royaume et s'y choisir une retraite. Il arriva au village de Verdey, près de Sézanne, où, résolu de vivre en ermite, il se bâtit une cellule. Là, il s'offrit à Dieu comme une victime d'agréable odeur, lui sacrifiant sa vie, son âme, son corps, et tout lui-même. Il vécut dans une austère mortification, où il se privait de tout afin de faire de plus abondantes aumônes. La prière et le jeûne étaient sa vie la plus ordinaire, et il ne mangeait vers le soir qu'un peu de racines et de gros pain.

Après une vie si pénitente et si sainte, il s'endormit dans le Seigneur.

Pleins de vénération pour la sainteté de ce pieux Solitaire et

Digitized by Google

connaissant les miracles que Dieu opérait par son intercessio
les habitants de Sézanne se rendirent à Verdey, enlevèrent s
corps et le placèrent honorablement dans leur église, où Dieu
glorifia par plusieurs miracles. Hugues Bardolphe, seigneur
Broyes et gouverneur de Sézanne, le fit transporter dans la ch
pelle de son château, où il avait établi des Chanoines. Ceux-
voyant que leur chapelle n'était bâtie qu'en bois, et trop petit
résolurent d'en construire une nouvelle ; et pendant l'absence
seigneur, ils reportèrent à Sézanne le corps du Saint pour y êt
en dépôt pendant qu'on bâtissait leur chapelle. Lorsque l'édifi
fut achevé, ils se présentèrent pour le reporter à Broyes. Ma
les habitants de Sézanne refusèrent de le rendre. Bardolphe,
son retour, le fit transférer dans la chapelle de son chapitre
Depuis, il fut encore transféré à Sézanne, où il fut dispersé o
brûlé en 1567, pendant les ravages des calvinistes dans cett
contrée.

Les faits, qui ont établi son culte, n'étaient pas tout à fait à
négliger ; ce Saint méritait place dans le calendrier du diocès
et nous ignorons les motifs qui ont porté les rédacteurs du Br
viaire de 1718 à le passer sous silence.

SAINT MAJAN,

ABBÉ.

Ce fils de saint Tugdon naquit en Angleterre vers l'an 605, fut
élevé dans la piété, et, quand Dieu eut appelé à lui sa vertueuse
mère, il applaudit à la proposition que lui fit son père de venir
passer le reste de leurs jours dans une retraite en Armorique.

Débarqués à Brest, ils distribuèrent aux indigents le prix d
leurs biens considérables, et allèrent s'ensevelir en des solitude
séparées.

La tradition atteste que notre saint Majan établit son ermitag
à Loc-Majan. Il remplit tous ses instants de bonnes œuvres. Ha
bile architecte, il érigea des temples. Le chœur de l'église d
Lan-Gouesnon était une merveille de son talent. Un jour, qu'
vec son frère saint Guesnon, évêque de Léon, Majan encor
ermite, visitait saint Corbase, abbé à Quimperlé, le prélat exalt

Digitized by Google

e prodige de l'art ; l'architecte de Corbase se crut éclipsé ; dans on dépit, il jeta son marteau à la tête du Pontife et le blessa nortellement. Saint Majan donna les soins les plus tendres à son rère qui mourut dans ses bras.

Des miracles éclatèrent à Quimperlé, au sépulcre du Martyr ; Majan vint réclamer ses Reliques ; il en plaça une portion dans a cathédrale de Léon, et l'autre au monastère de Languesnou.

La réputation de ce bon Saint lui attira une foule de disciples, qu'il dirigea exemplairement. Le 23 juin 566, il assista aux funérailles de saint Hervé son ami, et il mourut vers l'an 684.

La chapelle de saint Majan, sur le bord de la mer, en Plouguin, aliénée pendant la révolution française et ruinée en 1823, a été rachetée et réparée. Avant cette restauration, il y avait dans le cimetière deux chapelles, la moindre en l'honneur de sainte Anne, et la principale sous le vocable de saint Majan : elles sont réunies sous l'invocation de la Sainte et du Saint. Saint Majan est représenté en abbé, et sa fête se célèbre le dimanche de la Trinité.

Il est invoqué contre le mal de tête. Les pèlerins qui viennent en foule le vénérer, se lavent la tête au bas d'un canal de pierre qui reçoit l'eau de la fontaine. Plusieurs obtiennent tous les jours leur demande, par l'intercession du Saint.

SAINT LEIDRADE,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

Leidrade, quarante-sixième archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, né à Nuremberg vers 736, mort en 816, dans le monastère de Saint-Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché, eut une grande réputation de savoir et de piété. Il fut un des *missi Dominici* de Charlemagne, c'est-à-dire un des personnages que ce souverain envoyait dans les différentes parties de son vaste empire pour écouter les plaintes des peuples et s'assurer de l'exacte administration de la justice. Ce prélat combattit avec succès les doctrines de Félix d'Urgel et d'Elipand de Tolède. Il fonda deux écoles dans son église métropolitaine. Il nous reste de lui un *Traité sur le Baptême*, quatre *Lettres* qu'on

Digitized by Google

trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et divers opuscules dans le *Analecta* de dom Mabillon. Baluze a donné une édition de ses *Œuvres* avec celles d'Agobard.

SAINTE GERBERGE.

Gerberge, fille de saint Guillaume, comte de Toulouse, renonça de bonne heure au monde pour mener une vie retirée à Châlon. Elle édifiait cette ville par ses vertus, lorsque Lothaire, usurpateur du trône impérial sur son père Louis le Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une sorcière et une empoisonneuse, et de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'était pour se venger de Gancelme et du duc Bernard, frères de cette princesse, qui s'étaient opposés à ses desseins ambitieux, et qui avaient favorisé contre lui le parti de l'empereur son père. Le Père Daniel prétend dans son *Histoire de France*, que Gerberge avait d'abord épousé le comte Wala, et embrassé ensuite la profession monastique dans le temps que ce seigneur prit de son côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

SAINT MEINWERC,

ÉVÊQUE DE PADERBORN.

Saint Meinwerc était fils du comte Immed, qui possédait de riches domaines dans les environs du Rhin. Comme ses parents le destinèrent de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fit ses études dans cette vue d'abord à Halberstadt, puis à Hildelsheim, et il ne se distingua pas moins par ses progrès dans les sciences humaines, telles qu'on les cultivait alors, que par ceux qu'il fit dans la vertu. C'est dans la dernière de ces villes qu'il rencontra le jeune Henri, depuis l'empereur Henri III, avec lequel il se lia d'une étroite amitié, qui dura jusqu'à leur mort. Il devint successivement et en peu de temps chanoine d'Halberstadt, chapelain d'Othon III, puis de Henri III, son successeur, et enfin évêque de Paderborn en l'an 1009. Il fut sacré par Willigis, archevêque de Mayence.

Elevé sur ce siége important, il donna tous ses soins au gou-

Digitized by Google

vernement de son troupeau et à la construction d'une nouvelle église cathédrale, ayant trouvé presque toute en ruine celle qui avait été bâtie par Charlemagne. L'empereur Henri III avait en lui une confiance toute particulière ; il l'appelait souvent à la cour, et même il l'emmenait avec lui soit dans ses guerres, soit dans ses voyages, afin de s'éclairer de ses conseils. Mais ses absences forcées de son diocèse n'ôtaient rien au zèle qui l'animait, et il savait profiter de son crédit auprès du monarque pour solliciter ses libéralités en faveur des hospices et des églises qui souffraient davantage du malheur des temps. Il assista au couronnement de Henri III, par Boniface VIII, et reçut de ce Pape plusieurs Reliques précieuses dont il enrichit les églises de sa ville épiscopale.

C'est dans ce voyage et à son retour de Rome qu'il fit vœu de faire construire une église à l'honneur de saint Alexis, s'il était préservé de la peste qui désolait l'armée de l'empereur. En regagnant son diocèse, il voulut passer par Cluny, afin de s'y édifier par l'exemple des vertus que tous les religieux y pratiquaient à l'envi, et il pria l'abbé de lui donner quelques-uns de ses Frères pour l'établissement qu'il se proposait de faire à Abdinghofen, près de Paderborn. Telle est l'origine de la célèbre abbaye de ce nom.

Le saint Évêque éprouva un chagrin bien amer par suite de la conduite barbare de sa mère. Celle-ci ayant épousé en secondes noces le comte Balderick, eut la cruauté de faire assassiner son fils Thierri, qui habitait le château d'Esplag, pour complaire à son nouveau mari. Meinwerc intercéda pour elle auprès de l'empereur et obtint sa grâce, mais ses biens demeurèrent confisqués en partie, et furent employés en œuvres pies.

Saint Meinwerc mourut le 1er juin 1036. On le fête le 11.

LE VÉNÉRABLE HUGUES DES PAYENS,

FONDATEUR DES TEMPLIERS.

Hugues des Payens (*de paganis*) de la maison des comtes de Champagne, uni avec Geoffroi de Saint-Omer et sept autres gentilshommes, institua l'Ordre des Templiers et en fut le pre-

Digitized by Google

mier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion en 1118, entre les mains de Germond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté.

Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques était de garder les chemins, pour la sûreté des pèlerins. Comme cette nouvelle milice n'avait ni église ni logement, Baudoin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avait auprès du Temple; de là leur vint le nom de Templiers.

Saint Bernard leur donna une Règle approuvée par le concile de Troyes en 1128. Elle leur prescrivait l'habit blanc et la croix rouge, la récitation de l'Office divin, l'abstinence des lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques.

Deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour Jésus-Christ, furent accusés de le renier et l'Ordre fut aboli en 1312. Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avait de chrétiens zélés en Palestine.

LE BIENHEUREUX HUGUES,

ABBÉ DE MARCHIENNES.

Ce vénérable personnage naquit dans la ville de Tournai, de parents riches et religieux. Dès ses premières années, il annonça un caractère docile et un naturel heureux. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, ses parents l'envoyèrent à Reims, dont les écoles jouissaient alors d'une grande réputation. Il y reçut les leçons du célèbre Robert, qui succéda à saint Bernard dans la charge d'abbé de Clairvaux. Le jeune homme fit de rapides progrès sous un tel maître, et rentra dans sa famille à l'âge d'environ vingt ans, avec toute sa vertu. Hugues, pendant cette première partie de sa vie, avait perdu son père. Cette circonstance ajouta encore de nouveaux dangers à ceux qu'il rencontra lorsqu'il se vit maître de ses volontés et possesseur d'une fortune considérable. aussi les tentatives de séduction furent fréquentes et terribles. Une fois surtout il faillit céder au penchant funeste qui entraîne tant de malheureux jeunes gens à leur perte. Mais sa foi vive et généreuse, et l'amour qu'il avait toujours eu pour la chasteté.

Digitized by Google

lui firent surmonter la tentation que le démon avait adroitement préparée. Dieu même permit que la malice du tentateur servît au plus grand bien spirituel du jeune Hugues, qui, depuis ce moment, sentit naître et se développer dans son cœur un vif attrait pour la vie religieuse. Il se rendit secrètement auprès de l'abbé du monastère de Saint-Martin, de Tournai, l'entretint de ses intentions et de ses désirs, demanda ses conseils et se prépara à entrer dans cette fervente communauté. La mère qui épiait toutes les démarches de son fils, avait soupçonné qu'il nourrissait quelque projet important dans l'esprit. Son regard attentif avait deviné les pensées qui l'agitaient, et sa grande piété était en lutte avec les sentiments de l'amour maternel. Un soir qu'ils étaient ensemble à prendre leur repas, on vint apporter à Hugues un livre dans lequel se trouvait la lettre qui lui annonçait son admission. L'envoi de ce livre réveilla les inquiétudes de la mère, qui le lendemain dès la pointe du jour, se rendit à l'église de Saint-Martin, auprès de l'abbaye. Quelle ne fut pas sa surprise d'y voir son fils Hugues, accompagné d'un de ses cousins appelé Richard, et tous deux se disposant à entrer dans le monastère pour embrasser la vie religieuse !

Le bruit de la retraite du jeune homme ne tarda pas à se répandre dans toute la ville de Tournai. Ses parents, ses amis en sont irrités ; des personnes malveillantes font entendre qu'il a été enlevé par les religieux eux-mêmes, et cette calomnie suffit pour exciter la fureur de plusieurs mutins. Ils se portent au monastère de Saint-Martin, enfoncent les portes et se préparent à enlever de force Hugues, « enfant de la cité, » que les religieux ont entraîné. On voulait persuader au jeune novice de s'évader, mais lui, plein de confiance en Dieu, et fort du témoignage de sa conscience, répartit sans crainte : « J'ai l'âge, et je saurai répondre pour moi-même. Personne ne pourra ravir à Dieu la victime qui s'est immolée à lui, et qui est maintenant attachée à la Croix. » Ayant prononcé ces paroles, il s'avança et se présenta à ses parents qui se trouvaient aussi dans la foule. Hugues était déjà revêtu de l'habit religieux et sa vue fit tant d'impression sur tous les spectateurs, que les plus animés d'entre eux cédant

Digitized by Google

à l'ascendant de ses paroles, se retirèrent en admirant la puissance de la grâce qui rend l'homme capable de pareils sacrifices.

« Semblable à un olivier planté dans le champ du Seigneur, et qui reçoit chaque jour les pluies et les rosées fécondantes, Hugues porta bientôt les fruits précieux des vertus. » Mais ces vertus devaient avoir leur épreuve, et Dieu ne tarda pas à l'envoyer à son Serviteur. Auparavant il permit qu'une douce vision vînt fortifier son âme et la préparer aux attaques qu'elle allait soutenir. Une nuit donc, Hugues se vit transporté en esprit dans une salle spacieuse et magnifique, où étaient réunis un grand nombre de jeunes gens de son âge. Tous prirent place à un banquet que leur présentait le roi du ciel : tous aussi se nourrirent de la chair sacrée de Jésus-Christ ; mais quand ils se furent rassasiés de cette nourriture divine, le Roi du ciel commanda de conduire au martyre tous les convives. Ce martyre, pour le vertueux Hugues, devait être surtout dans son cœur, et il ne tarda pas à en ressentir les premières atteintes. Tout à coup il fut comme rempli d'un extrême dégoût pour tous les devoirs de sa profession nouvelle. Les exercices qui avaient été pour lui une source de consolations, lui devenaient insupportables. La prière n'avait plus de charmes à ses yeux, le silence et la solitude du monastère entretenaient des pensées de tristesse dans son âme. Au milieu des perplexités continuelles de son esprit et de son cœur, Hugues levait ses mains suppliantes vers le ciel, et demandait la victoire sur les nombreux ennemis qui l'attaquaient de toutes parts. Malgré les aridités et les sécheresses de l'âme, il ne cessait point de prier et de conjurer le Seigneur de jeter sur lui un regard de compassion. Cette longue et douloureuse tentation finit enfin, et Dieu, toujours libéral envers les cœurs généreux qui savent supporter avec courage et résignation les épreuves qu'il leur envoie, récompensa admirablement son digne Serviteur. Dès ce moment le cœur de Hugues fut comme inondé de consolations et de délices spirituelles qui ne lui manquèrent plus jusqu'aux derniers moments de sa vie. Aussi quand sa mère, un jour, lui demanda les larmes aux yeux, comment après avoir été élevé si délicatement, il pouvait se soumettre à tant d'austérités,

Digitized by Google

de privations et de souffrances, il répondit aussitôt qu'il trouvait plus de joie et de bonheur au milieu de ces mortifications, qu'au sein de toutes les délices du monde. Ces paroles, dans lesquelles respirait un ardent amour pour Jésus-Christ crucifié, firent une si vive impression sur la pieuse dame, qu'elles la déterminèrent à quitter le siècle pour se consacrer à Dieu. Hugues eut la consolation de la voir distribuer ses biens aux pauvres, puis il la conduisit lui-même dans un monastère de saintes femmes, près de la ville de Noyon.

La tentation avait fortifié et aguerri l'âme du bienheureux Hugues ; la grâce du sacerdoce avait imprimé à toutes ses facultés comme une nouvelle énergie qui se déployait en toutes circonstances. Plus d'une fois, il eut à supporter les attaques des méchants et les calomnies des hommes ennemis de tout bien. Sa retraite du monde avait froissé trop d'ambitions et de petites passions haineuses, pour qu'elles ne cherchassent pas à faire expier au fervent religieux son généreux renoncement au siècle et à toutes ses fausses douceurs. « Qui pourrait raconter, dit un vieil auteur, combien de fois son honneur fut deschiré, et de quelles injures il a esté chargé ? Mais tous les vents des médisances et des vilainies, soufflés par la bouche de ceux qui font mal et hayssent la lumière, n'ont pu esteindre ce flambeau, ny ce bel astre estincelant au firmament de sainteté. » Au milieu de ces persécutions et de ces contradictions, une nouvelle déchirante est apportée au bienheureux Hugues. Elle lui apprend que son frère vient de tomber sous le coup d'un assassin. L'homme de Dieu, se recueillant aussitôt devant le Seigneur, refoule au fond de son âme les sentiments qui l'agitent ; il fait à Dieu le sacrifice de ce frère chéri, comme il a fait celui de sa mère, que la mort venait aussi de lui ravir quelque temps auparavant.

Cependant la vertu de l'humble religieux prenait toujours de nouveaux accroissements. Son supérieur, qui avait en lui une entière confiance, le chargea momentanément de la direction d'un monastère de Noyon ; puis il le rappela auprès de lui pour lui remettre la conduite de la communauté de Saint-Martin, avec le titre de prieur. Le digne vieillard espérait que Hugues

Digitized by Google

pourrait suppléer à ce que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus d'accomplir par lui-même, et que sa prudence, sa sagesse et sa fermeté entretiendraient la discipline monastique dans toute sa ferveur parmi ses Religieux. Le Ciel en avait disposé autrement. A quelques années de là, le Pape Eugène II, qui tint un concile à Reims en l'année 1148, confia à Ingran, abbé de Marchiennes, une charge très-importante dans l'église de Soissons. Obligés de chercher un nouvel abbé, les religieux de ce monastère fixèrent leur choix sur le bienheureux Hugues, dont la réputation de vertu et de sainteté leur était bien connue. Les refus qu'ils éprouvèrent de sa part et de la part du vieil abbé de Saint-Martin ne le rebutèrent point. Saint Bernard lui-même qui assistait au concile de Reims, ainsi que saint Gossuin d'Anchin, plaidèrent en leur faveur auprès du Souverain Pontife, qui ordonna à Hugues d'accepter la charge qui lui était confiée.

Le nouvel élu avait quarante-six ans quand il reçut la bénédiction abbatiale dans l'église de Marchiennes. La dignité à laquelle il était maintenant élevé, ne fit qu'augmenter encore l'éclat de ses vertus. Son humilité, alarmée des témoignages de vénération que lui rendaient ses religieux, le portait souvent à leur dire : « Ne me donnez point les noms d'abbé ni de seigneur, mais appelez-moi serviteur et malheureux, et ne me désirez point une vie longue, mais une vie bonne et sainte. » Rien de plus touchant que le récit du biographe anonyme et contemporain, qui nous a laissé quelques détails sur cette période de la vie du bienheureux Hugues. « Sa principale occupation, dit-il, était la prière, dans laquelle il avait plus de confiance que dans les efforts et les industries de son zèle. Il s'appliquait aussi à consoler les affligés et les malheureux, à rétablir la paix partout où elle était troublée, à remettre dans le chemin du salut ceux qui avaient eu le malheur de s'en écarter. Beaucoup recouraient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés, qu'ils lui confessaient avec une confiance toute filiale. Père des pauvres et des indigents, il était sans cesse environné de troupes nombreuses qui le suivaient, et à qui il procurait les choses nécessaires à la vie. »

Digitized by Google

Tant de vertus et de belles qualités avaient rempli les religieux de Marchiennes de respect et d'amour pour leur vénérable abbé. Tous à l'envi travaillaient à imiter sa douce gravité, son aimable franchise, sa modestie, sa piété et son esprit de recueillement et de piété. Les abbés des monastères voisins étaient également pénétrés d'admiration pour lui. Ils applaudissaient à ses entreprises et les voyaient prospérer avec joie. La plupart d'entre eux se firent un bonheur de pouvoir assister à la consécration de la nouvelle église qu'il construisit sur un plan plus large et plus spacieux, à cause du grand nombre de religieux qu'on avait reçus depuis peu de temps dans la communauté.

Il semblait que le vénérable abbé n'avait plus qu'à attendre en paix la mort, et que les afflictions auxquelles il avait été longtemps soumis, étaient à jamais éloignées de lui. Mais il y avait une dernière épreuve qui devait mettre le sceau à ses mérites. De grandes douleurs corporelles lui étaient réservées dans sa vieillesse. Un jour, en effet, le saint abbé fit une chute, et se démit le genou. On eut beaucoup de peine pour remettre l'os déplacé, et il fallut que douze hommes tirassent de toutes leurs forces dans cette cruelle opération. Malgré les souffrances horribles qu'endura alors le bienheureux Hugues, on ne remarqua aucune altération dans ses traits. De plus, contre toutes les prévisions de l'homme de l'art, il se sentit peu de temps après parfaitement guéri. Mais au moment où ses disciples pouvaient espérer de le voir encore longtemps au milieu d'eux, le Seigneur l'appela à lui pour le récompenser de toutes ses bonnes œuvres. Le 11 juin de l'an 1158, ce grand Serviteur de Dieu n'était alors que dans sa cinquante-sixième année, ayant gouverné l'abbaye de Marchiennes l'espace de dix ans. Son corps fut inhumé dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir. (Destombes.)

LE BIENHEUREUX PARIS ou PARISIO,

CAMALDULE.

Le bienheureux Paris, qui s'appelait dans son pays *Parisio* ou *Pariggio*, naquit à Bologne, en Italie, l'an 1150. Il donna dès son enfance des marques de la sainteté à laquelle il devait parvenir

Digitized by Google

un jour. Toutes ses inclinations se tournaient à la vertu; et malgré le mauvais exemple et la tentation, il conserva son innocence et l'intégrité de ses mœurs, au milieu d'un siècle tout corrompu.

Lorsqu'il se fut fortifié avec l'âge dans la résolution de se consacrer entièrement au service de Dieu, il quitta le monde avec tous ses avantages et toutes les espérances qui auraient pu l'y retenir; et il se retira dans une solitude de l'Ordre des Camaldules pour y embrasser la pénitence. Il y vécut plusieurs années, de telle manière qu'il parut avoir atteint la perfection de la vie religieuse par l'humilité, la mortification des sens, le détachement de toutes les choses de la terre; par une pureté inviolable, par ses grandes abstinences, par l'assiduité et l'ardeur de sa prière, par son exactitude à pratiquer sa Règle dans toute la rigueur de la discipline monastique.

Un si grand exemple de vertus porta ses supérieurs à le faire avancer dans les ordres du ministère ecclésiastique, et lorsqu'ils lui eurent fait recevoir la prêtrise, ils le constituèrent chapelain des religieuses de Sainte-Christine, de la ville de Trévise, dans la seigneurie de Venise. Il se réduisit à cet emploi par un effet de l'obéissance qu'il leur avait vouée; et, le regardant comme l'état où Dieu voulait qu'il travaillât à sa sanctification, il y passa le reste de sa vie dans les exercices continuels de la piété, les jeûnes, les veilles, l'oraison. Il se macérait le corps par diverses autres austérités, sans jamais vouloir profiter de toutes les occasions que son emploi lui présentait, pour se relâcher de la régularité de son Institut.

Quelque pénible que fût la carrière où il était entré, elle fut fort longue, s'il est vrai qu'il vécut jusqu'à l'âge de cent seize ans. Il l'acheva fort heureusement le 11 juin 1267, laissant après lui une grande odeur de sainteté, qui se répandit et se fortifia de plus en plus par les miracles qu'on prétend que Dieu fit en sa considération, ce qui porta l'évêque de Trévise Albert à faire faire des recherches particulières sur tout ce qui le regardait. Il entendit beaucoup de témoins, et fit toutes les procédures, selon les formalités prescrites par l'Église romaine, pour la canonisa-

Digitized by Google

tion. De sorte que toute sa vie s'étant trouvée conforme à ce que l'on en jugeait par sa mort et ses miracles, le Saint-Siége ne fit aucune difficulté de permettre qu'on honorât sa mémoire d'un culte public.

LE BIENHEUREUX ACHAS DE TOUROUT,

FRÈRE MINEUR.

Nous croyons pouvoir mettre au nombre des enfants de saint François, Achas de Tourout en Flandre, quoiqu'il ait été dans l'impuissance de faire une profession solennelle de la Règle.

Dès ses premières années, Achas affecta de vivre en Frère Mineur, sans avoir rien appris de leur institution. Il n'avait que cinq ans lorsqu'il vit, pour la première fois, des religieux de Saint-François ; il voulut être habillé comme eux, et pressa ses parents par tant de prières, de caresses et de larmes, qu'ils furent contraints de lui accorder ce qu'il demandait.

Ils s'imaginèrent d'abord que c'était une fantaisie d'enfant qui passerait bientôt ; mais la suite les en dissuada : Achas ne voulant plus quitter cet habit, marchait nu-pieds, refusait de toucher à l'argent et imitait en tout les Frères Mineurs.

On rapporte que des marchands, qui étaient chez son père, surpris de voir cet enfant avec un habit de Franciscain, et plus encore d'apprendre qu'il en suivait la Règle, jetèrent adroitement quelques pièces d'argent dans un vase où il buvait ; que l'enfant s'en étant aperçu, la plaisanterie manqua d'avoir une funeste issue, qu'il pensa mourir de douleur, et ne put même revenir à un état tranquille qu'après s'être confessé, tant il était troublé par l'irrégularité dont il se croyait coupable.

L'habit que portait Achas ne lui semblait pas une vaine décoration, dont il suffit d'être revêtu pour en imposer. Non-seulement il en remplissait les obligations, autant qu'il était en lui, pour ce qui regardait sa propre personne ; mais il s'en servait encore pour le bonheur d'autrui. Il prêchait parmi les autres enfants, et ce qu'il disait était si juste et si convaincant, qu'il touchait et édifiait les personnes avancées en âge qui s'arrêtaient pour l'écouter et l'admirer.

Digitized by Google

Son zèle pour la gloire de Dieu ne lui permettait pas de voir commettre le mal ; mais il reprenait les coupables avec charité, avec douceur et avec ce respect qui convient aux jeunes gens.

Ayant un jour trouvé sa mère vêtue d'une robe de couleur éclatante, dans une église où elle était entrée pour assister à l'office, il lui reprocha sa parure : « Voyez, lui dit-il, en quel état vous paraissez devant Jésus-Christ qui est sur la croix, tout nu et tout couvert de sang. » Cette remontrance lui fit tant d'impression, qu'elle se retira pour aller mettre un habit plus simple.

Trop de singularités, ou plutôt de merveilles, éclataient dans cet enfant, pour qu'il demeurât inconnu ; on venait de toutes parts admirer en lui la sagesse d'un vieillard.

La vie d'Achas, qui avait de si heureux commencements, ne fut pas de longue durée ; il n'atteignit pas sa septième année. Lorsqu'il connut que sa mort était certaine, il demanda avec de vives instances de participer à la sainte Communion, et fut très-sensible au refus que son bas âge forçait de lui faire. Cependant il fit tous les actes de piété qui étaient en son pouvoir ; et après avoir consolé ses parents de sa perte, et exhorté les assistants à la pratique des vertus, il alla recevoir la couronne de l'immortalité bienheureuse, en l'an 1220, après avoir porté l'habit de saint François environ deux années.

Son père et sa mère, frappés de ce qui s'était passé, résolurent de quitter le monde. L'un se fit religieux dans l'Ordre de Saint-Dominique, et l'autre prit le voile chez les religieuses de Cîteaux, et tous deux ont persévéré dans la vertu.

LA BIENHEUREUSE FLORE DE BEAULIEU,

VIERGE.

Vierge et religieuse de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'on a appelé ensuite l'Ordre de Malte, la bienheureuse Flore était née en Auvergne, d'une famille noble qui l'éleva dans les exercices de la vie chrétienne. Dès qu'elle put exprimer ses désirs, elle sollicita de ses parents le bonheur de vivre pour Dieu et les pauvres. Elle entra à quatorze ans à l'hôpital de Beaulieu en Quercy (aujourd'hui département du Lot), et voulut s'unir aux

Digitized by Google

bonnes religieuses qui soignaient là les pauvres malades. Elle y fit profession et devint le modèle de ses Sœurs. Son humilité et son dévouement aux malheureux lui valurent des grâces insignes. Ainsi on la vit honorée de miracles pendant sa vie, comme sa tombe en fut glorifiée après sa mort. Dieu l'appela à lui en l'année 1247, et en 1460, on leva son corps qui fut exposé à la vénération des fidèles par l'ordre du cardinal Louis d'Albret, alors évêque de Cahors. On la fête le 11 juin.

LA BIENHEUREUSE ADÉLAIDE DE SCHARBECK.

Aliz ou Adélaïde de Scharbeck, née auprès de Bruxelles, dans le village dont elle a pris le nom, montra de bonne heure un cœur chrétien. Rien ne la séduisant dans le monde, elle se hâta de le quitter, et se réfugia dans l'abbaye de la Cambre, où l'on suivait la règle de l'Ordre de Cîteaux. Elle avait un esprit juste, une piété sincère, un caractère affable et gracieux. Elle sacrifia tout à Dieu et marcha dans les sentiers de la perfection.

De longues et cruelles douleurs éprouvèrent sa patience. Elle les souffrit avec résignation, remerciant Dieu de l'épurer en ce monde. Mais de plus rudes épreuves l'attaquèrent et ne l'abattirent pas. Elle fut atteinte de la lèpre ; elle perdit la vue et fut à peu près paralysée de tous ses membres. Elle subit toutes ces peines en bénissant Dieu, qui lui préparait des splendeurs dans le Ciel ; et elle mourut très-saintement le 11 juin 1260 ; des miracles honorèrent ses funérailles.

LE VÉNÉRABLE CURÉ GAGNARD,

CONFESSEUR DE LA FOI.

M. Gagnard, curé de Marigny, dans le diocèse d'Autun [1], fut voué à la persécution comme insermenté. Il avait environ soixante-huit ans, lorsque fut rendue la loi qui forçait les prêtres fidèles à s'exiler eux-mêmes, à moins qu'ils n'en fussent empêchés par les infirmités ou la vieillesse. En profitant de l'exemption à laquelle son âge lui donnait droit, il n'avait pas un sort

[1] Aujourd'hui de Nevers.

Digitized by Google

plus doux en perspective. Il fut obligé de venir s'enfermer avec beaucoup d'autres sexagénaires ou infirmes, dans la maison de réclusion que l'administration départementale leur assignait à Nevers. Il y souffrit toutes sortes de vexations ; mais son sort devint plus douloureux, lorsque, au mépris des lois, en février de l'an 1794, tous ces hommes vénérables furent subitement envoyés à Nantes, où l'on avait déjà submergé tant de prêtres.

Le voyage fut cruel ; et le fond de cale de la galiote de Nantes dans lequel on les jeta, fut pour eux un affreux supplice. En peu de jours, quarante-quatre d'entre eux y expirèrent. Cependant, M. Gagnard vivait encore, lorsqu'on se décida à envoyer à Brest les prêtres qui avaient survécu à leurs confrères. Plusieurs partent en effet le 18 avril 1794. Mais l'horrible cachot où M. Gagnard a vu mourir tant de prêtres, dignes de palmes immortelles, lui est devenu trop cher pour qu'il se résolve à le quitter. Se sentant près de sa fin, il veut confondre ses derniers soupirs avec les leurs, qu'il croit encore entendre, et bientôt il y consomme son martyre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En France, à Paris, réparation faite à l'image de la très-sainte Vierge, profanée par les hérétiques rue des Rosiers. Cette profanation eut lieu le dernier jour de mai ; mais la réparation se fit le 11 juin suivant, l'an 1528. La cérémonie s'accomplit ainsi : Le Parlement se rendit à cheval à Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, et attendit en ce lieu l'arrivée du roi. François Ier arriva sur les onze heures du matin. L'évêque de Paris chanta une messe solennelle ; ensuite on fit une procession composée d'un nombreux cortége, et on alla à la rue des Rosiers, où étant arrivés, le roi posa lui-même une image de la très-sainte Vierge en argent, à une place grillée qu'il avait fait faire. Alors les musiciens de sa chapelle chantèrent l'Antienne : *Ave, Regina cœlorum.* L'évêque de Lizieux dit une oraison. Le roi baisa ensuite l'image, ferma la grille et s'en retourna ; mais cette image d'argent fut dérobée en 1545. On en mit une de bois, qui fut brisée par les

Digitized by Google

hérétiques en 1551. Enfin l'évêque de Paris en mit une de marbre.

Quant à la statue en pierre que les luthériens avaient profanée en 1528, elle fut transportée à Saint-Gervais. On la nomma *Notre-Dame-de-Souffrance*.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Barnabé, apôtre, originaire de Chypre qui, ayant été ordonné apôtre des gentils avec saint Paul par les disciples, parcourut avec lui un grand nombre de provinces, remplissant partout avec succès le ministère de la foi évangélique. Enfin, étant venu en Chypre, il y accomplit son apostolat par un glorieux martyre. Son corps, par la révélation qu'il en fit lui-même, fut trouvé, du temps de l'empereur Zénon, avec un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu, écrit de sa main.

A Aquilée, martyre des saints Félix et Fortunat, frères, qui, durant la persécution de Dioclétien et Maximien, furent étendus sur le chevalet, où on leur appliqua sur les côtés des torches ardentes qui s'éteignirent aussitôt par un effet de la puissance de Dieu, puis furent arrosés sur le ventre avec de l'huile bouillante; enfin, comme ils persévéraient dans la confession de Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée.

[1] TERTIO IDUS JUNII.

Natalis sancti Barnabæ apostoli, qui natione Cyprius, a discipulis cum Paulo Gentium apostolus ordinatus, multas regiones cum eo peragravit, evangelicæ prædicationis injunctum sibi opus exercens : postremo Cyprum profectus, ibi apostolatum suum glorioso martyrio decoravit : cujus corpus tempore Zenonis imperatoris, ipso revelante, repertum est, una cum codice Evangelii sancti Matthæi sua manu descripto. — Aquilejæ passio sanctorum Felicis et Fortunati fratrum, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani equuleo suspensi, atque ardentibus lampadibus circa eorum latera appositis, et mox divina virtute extinctis, per ventrem ferventi oleo sunt perfusi, et ad ultimum, cum in confessione Christi persisterent, capite truncati. — Bononiæ sancti Parisii confessoris, monachi Ordinis Camaldulensis. — Romæ translatio sancti Gregorii Nazianzeni, cujus sacrum corpus e Constantinopoli ad Urbem antea delatum, atque in Ecclesia Dei Genitricis ad Campum Martium diu asservatum, Gregorius Decimustertius Pontifex Maximus in capellam, a se in Basilica sancti Petri magnificentissime exornatam, summa celebritate transtulit, ac postridie sub altari digno honore condidit.

Digitized by Google

A Rome, translation de saint Grégoire de Nazianze, dont le saint corps ayant été porté autrefois de Constantinople à Rome, et gardé fort longtemps dans l'église de la Mère de Dieu au Champ-de-Mars, fut de nouveau transporté, avec beaucoup d'appareil et de solennité, par l'ordre du Pape Grégoire XIII, dans l'église de Saint-Pierre, dans une chapelle que ce Souverain Pontife avait fait préparer magnifiquement. Le lendemain, on le mit sous l'autel, avec l'honneur qu'il méritait.

Additions des autres martyrologes.

Saint Spinule, disciple de saint Hidulphe, évêque de Trèves.

Saint Balatzun, abbé en Ethiopie, signalé par ses abstinences, honoré chez les Grecs.

Saint Rembert, évêque de Hambourg, puis archevêque de Brême, honoré le 4 février comme évêque de Hambourg, et le 11 juin comme évêque de Brême.

Saint Gallone, martyr en Afrique.

Le bienheureux Matthée, *Mattheo* en italien, *Mattheus* en latin, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, honoré près de Sienne.

Sainte Roseline, morte le 11 juin 1327, honorée ce jour et fêtée aussi le 17 janvier, où l'on trouve sa vie.

Saint Palémon, l'un des premiers anachorètes de la Thébaïde, honoré le 11 janvier et le 11 juin. Sa vie est au 11 janvier.

Martyrologe de la dernière persécution.

Bertrand Carel, prêtre du diocèse de Vannes, pour avoir repoussé le serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire, par le tribunal criminel du Morbihan, exécuté le 11 juin 1794.

Jean-Baptiste Lentillac, prêtre du diocèse de Saint-Flour, curé de Sabran, prêta le serment à la constitution civile du clergé, et rétracta son serment lorsqu'il en comprit le sens. Alors arrêté et conduit à Rochefort pour être déporté, mort en prison le 11 juin de l'année 1794.

Digitized by Google

François Dubois, religieux Capucin, ayant refusé le serment schismatique, fut emprisonné à Nancy, puis envoyé à Rochefort pour être déporté. Mais il mourut sur le navire, le 11 juin 1794.

Thomas Soyen, prêtre du diocèse de Montpellier, refusa le serment, fut expulsé de sa cure, se réfugia à Bordeaux et mourut de misères à l'hôpital de cette ville, le 11 juin 1794.

Digitized by Google

DOUZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Léon III, Pape. — Saint Jean de Sahagun ou de Saint-Fagondez. — Sainte Antonine de Nicée, martyre. — Saint Nabor et saint Nazaire, saint Basilide et saint Cyrin, martyrs. — Saint Amphion, évêque d'Epiphanie. — Saint Olympe, évêque d'Enos. — Saint Onuphre, solitaire. — Le Bienheureux Chrodobalde, prévôt de l'abbaye de Marchiennes. — Saint Odulphe, chanoine d'Utrecht. — Le Bienheureux Lohémel. — Saint Gerbold ou Gerbaud, évêque de Châlon. — Saint Eskill, évêque et martyr. — Le Bienheureux Guy de Cortone, disciple de saint François. — Le Vénérable Vincent Fort, frère mineur, martyr avec plusieurs autres. — Les Vénérables François Poyet et Jean Chauveau, martyrs des calvinistes. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LÉON III,

PAPE.

Le jour même de la sépulture du Pape Adrien, on élut son successeur, Léon III. Il était né à Rome, et dès l'âge le plus tendre avait été élevé dans le palais patriarcal de Latran, où il apprit le Psautier, l'Écriture-Sainte et toute la discipline ecclésiastique. Il fut ordonné sous-diacre et ensuite prêtre du titre de Sainte-Suzanne ; ses mœurs étaient pures, ses discours éloquents, son courage ferme. Quand il trouvait quelque moine distingué ou quelque autre serviteur de Dieu, il était continuellement avec lui à s'entretenir des choses divines et à prier. Il faisait l'aumône avec une grande libéralité, et y excitait les autres ; il visitait les malades, et les exhortait par l'Écriture-Sainte. Dociles à ses prédications, plusieurs s'appliquaient nuit et jour à secourir secrètement les pauvres. Menant une telle vie, il était aimé de tout le monde. Aussi fut-il élu Pape tout d'une voix, le jour de saint Étienne, 26 décembre 795, par tous les évêques, les grands, le clergé et le peuple de Rome, et ordonné évêque le lendemain, jour de saint Jean l'Évangéliste, qui, cette année, était un dimanche. Il tint le Siége apostolique vingt ans cinq mois et dix-sept jours. Quoiqu'il fût très-doux, il ne laissait pas d'être ferme

Digitized by Google

pour la défense des droits de l'Église : il rendait justice à tout le monde et faisait de grandes libéralités. Il augmenta les distributions du clergé, et fit aux églises de Rome tant et de si grandes, et de si riches offrandes, que le dénombrement fatiguerait.

Le nouveau Pape écrivit aussitôt à Charlemagne pour lui demander sa protection, en lui apprenant la mort de son prédécesseur et son élection au souverain Pontificat. Charlemagne, dans sa réponse, lui marque que la nouvelle de sa promotion a adouci la douleur amère qu'il a ressentie de la mort d'Adrien, et qu'il lui envoie les présents qu'il avait destinés à son prédécesseur. La divine bonté, dit-il, nous a préparé une grande consolation en vous mettant à sa place. Elle a voulu qu'il y eût toujours quelqu'un qui intercédât auprès de saint Pierre pour toute l'Église, pour ma conservation, pour celle de mes sujets et de tout mon royaume, et qui par un amour paternel, nous adoptât pour son fils. Nous vous envoyons Engilbert, notre secrétaire, à qui nous avons déclaré nos volontés et ce que nous jugeons à propos que vous fassiez. Conférez avec lui sur ce que vous croirez nécessaire pour l'exaltation de la sainte Église, pour la gloire de votre pontificat et pour l'affermissement de notre patriciat ; car, afin de mériter la bénédiction apostolique et la gloire d'être toujours le protecteur du Saint-Siége, je veux garder inviolablement, avec Votre Sainteté, le traité que j'ai fait avec votre prédécesseur. C'est à nous, avec le secours du Seigneur, de défendre en tous lieux, par nos armes, l'Église de Dieu ; au dehors contre les incursions et les ravages des infidèles, et au dedans contre les hérétiques. Mais c'est à vous, Très-Saint Père, à lever pour nous les mains au ciel, afin que, par vos prières et par la grâce de Dieu, le peuple chrétien triomphe de tous les ennemis de la religion, et que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié dans tout l'univers. En finissant, il exhorte le Pape à observer les canons et à donner, dans toute sa conduite, des exemples de vertu qui fassent bénir le Seigneur [1].

[1] *Conc. gall.*, t. II, p. 206.

Digitized by Google

Charlemagne avait tant à cœur en ce point la gloire de l'Église romaine, qu'en envoyant Engilbert à Rome saluer le nouveau Pape, il lui donna une instruction sur la manière dont il devait s'y prendre pour engager Léon à ne rien faire qui pût obscurcir la splendeur de sa dignité et celle de son Église. Quand vous en trouverez occasion en conférant avec le Pape, y est-il dit, vous l'avertirez des vertus qu'il doit pratiquer, et surtout de la fidélité qu'il doit montrer à observer les saints décrets. Représentez-lui souvent que la dignité où il est élevé ne durera que peu d'années, mais que, s'il en remplit les devoirs, la récompense sera éternelle. Excitez-le à exterminer la simonie qui souille l'Église en plusieurs lieux, et à réformer les autres désordres dont vous savez que je me suis souvent plaint. Dites-lui que j'avais pris quelques mesures avec son prédécesseur pour bâtir un monastère auprès de l'église de Saint-Paul, et rapportez-moi là-dessus une réponse précise [1].

De son côté, le Pape saint Léon n'omit rien pour mériter la protection de Charlemagne. Après avoir conféré avec Engilbert, il envoya à ce prince une solennelle ambassade pour lui porter de sa part les clefs de la confession de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, comme une marque qu'il le reconnaissait patrice et protecteur des Romains. Il le priait en même temps de députer à Rome quelque personne de confiance et d'autorité, qui reçût en son nom le serment de fidélité des Romains. Charlemagne y renvoya Engilbert avec de riches présents qu'il avait choisis parmi le butin pris sur les Huns, avec lesquels il était alors en guerre. Il poursuivit avec succès son expédition contre ces barbares, lorsqu'un roi de cette nation, nommé Theudon, vint, l'an 796, se soumettre à son empire et à celui de Jésus-Christ, en demandant le Baptême avec plusieurs seigneurs. Charlemagne eut plus de joie de cette conquête de la foi, que de celle du trésor des rois huns, qu'on lui livra la même année. C'étaient les dépouilles de l'ancienne Rome, que ces barbares avaient pillée plus de trois cents ans auparavant, et que leurs rois avaient con-

[1] *Conc. gall.*, p. 207.

Digitized by Google

servées dans leurs palais, pour servir comme de trophée à leur valeur et aux glorieux exploits de la nation. Charlemagne en envoya au Pape ce qu'il y avait de plus précieux, et distribua dans la suite le reste aux églises de Rome et de France.

Le Pape saint Léon, pour témoigner sa reconnaissance, voulut laisser à la postérité un monument du patriciat de Charlemagne. Il fit représenter en mosaïque, dans la grande salle à manger du palais de Latran, saint Pierre assis qui donne à Charlemagne, à genoux à sa gauche, un étendard sur lequel on voit six roses, tandis que, de la main droite, il donne l'étole au Pape Léon, qui est aussi à genoux. Au-dessus du Pape, on lit cette inscription : Notre seigneur, le très-saint Pape Léon ; et au-dessus du roi : A notre seigneur, le roi Charles. Au pied des trois figures sont ces paroles : Bienheureux Pierre, donnez la vie au Pape Léon, et donnez la victoire au roi Charles. Ce monument subsiste encore. Saint Pierre y est représenté avec trois clefs. Comme Charlemagne n'y porte que le titre de roi, l'on voit que l'inscription y fut mise avant qu'il eût été déclaré empereur [1].

Telles étaient les relations entre le Pape et le roi des Francs, lorsque celui-ci eut l'occasion d'exercer sa charge de patrice et de défenseur de l'Église romaine. Quelques-uns des principaux du clergé romain, parents du feu Pape Adrien, ne pouvaient pardonner à saint Léon III son élection au pontificat, qu'ils croyaient avoir été faite à leur préjudice. Le dépit et la jalousie leur inspirèrent le dessein de s'en venger, et ils ne le méditèrent si longtemps que pour rendre la vengeance plus cruel. Les vertus et les bienfaits de Léon ne firent qu'aigrir ses envieux. Ils en vinrent jusqu'à concevoir le plus cruel attentat ; et afin que rien ne manquât à l'atrocité du crime, ils choisirent pour le commettre un jour particulièrement destiné pour apaiser la colère de Dieu.

Le 25 avril 799, jour des grandes litanies, le Pape étant sorti de son palais pour se rendre à l'église de Saint-Laurent, d'où la procession devait partir, le primicier Pascal vint l'aborder et

[1] *Hist. de l'Égl. gall.*, l. XIII.

Digitized by Google

s'excuser sur une prétendue maladie de ce qu'il paraissait en sa présence sans chasuble. Léon reçut ses excuses avec bonté. Le sacellaire ou trésorier Campule s'étant joint en même temps à Pascal, ils accompagnèrent le Pape, s'entretenant amiablement avec lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le monastère de Saint-Étienne et celui de Saint-Sylvestre, où était l'embuscade.

Alors une troupe de gens apostés se jetèrent sur le Pape, et tandis que Pascal le tenait par la tête, et Campule par les pieds, ils s'efforcèrent de lui crever les yeux et de lui couper la langue, et le laissèrent ainsi étendu sur la place. La fureur de ces satellites était assouvie ; celle de Pascal et de Campule ne l'était pas encore. Ils traînèrent le Pape dans l'église du monastère, et acheyèrent de lui crever les yeux et de lui mutiler la langue au pied de l'autel, où ils le laissèrent nageant dans son sang, à la garde de leurs gens. Mais ne l'y croyant pas assez en sûreté, ils le firent transférer la nuit dans la prison du monastère de Saint-Érasme.

Un si exécrable attentat remplit de tumulte et d'horreur toute la ville de Rome. Le camérier Albin ramassa une troupe d'hommes de bien et de cœur, qui enlevèrent le Pape de sa prison et le portèrent dans l'église de Saint-Pierre, où était Vironde, abbé de Stavelo, envoyé de Charlemagne. Vinigise, duc de Spolète, accourut avec ses troupes au secours du Pape et le fit conduire à Spolète. Mais ce qui remplit de la plus douce consolation tous les fidèles, c'est que le saint Pape recouvra parfaitement l'usage des yeux et de la langue ; ce qui fut regardé comme un miracle et attribué à la protection de saint Pierre.

Il est certain que le Pape eut, après sa délivrance, l'usage de la vue et de la langue, et il passa pour constant qu'on lui avait crevé les yeux et coupé la langue ; c'est ce qu'assurent plusieurs auteurs qui vivaient alors et presque toutes nos anciennes annales. Le célèbre Alcuin, écrivant à Charlemagne, lui dit que les Romains ont aveuglé leur Chef, et, après l'arrivée du Pape en France, qui lui donna lieu de vérifier le miracle, il se sert de termes encore plus expressifs. Charlemagne lui-même, écrivant

Digitized by Google

à Alcuin, lui parle de la guérison du Pape comme d'un miracle constant. Enfin, l'Église romaine en fait mémoire le 12 juin, dans les termes suivants : A Rome, dans la basilique vaticane, saint Léon III, Pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux que des impies lui avaient arrachés, et la langue qu'ils lui avaient coupée [1].

Charlemagne fut sensiblement affligé d'une violence si atroce faite au Père commun de tous les fidèles, et il écrivit à Alcuin pour le consulter sur ce qu'il avait à faire en cette occasion. Alcuin lui répondit : Il y a trois places les plus élevées qui soient dans le monde. La première est la dignité apostolique, qui gouverne le siége de saint Pierre. Vous avez eu la bonté de me faire savoir l'attentat qu'on a commis contre celui qui remplit ce siége. La seconde est la dignité impériale, qui commande à la seconde Rome. La renommée nous a appris avec quelle impiété celui qui gouvernait cet empire a été déposé par ses sujets (c'est Constantin, fils d'Irène). La troisième est la dignité royale, où le Seigneur vous a élevé, pour gouverner le peuple chrétien. Vous êtes la ressource de l'Église, le vengeur des crimes, le consolateur des affligés. Quel scandale dans l'Église romaine, où la religion a été si florissante ! Des hommes pervers ont aveuglé leur propre chef ! Vous ne devez pas négliger de prendre soin de ce chef, c'est-à-dire du Pape : le mal des pieds est plus léger que celui de la tête. Il conseille néanmoins au roi de ménager les Romains, et de ne pas les effaroucher par ses menaces, de peur de les porter à quelque révolte ouverte qui le mît en danger de perdre le royaume de Lombardie.

Charlemagne prit le parti d'envoyer une ambassade au Pape, pour lui témoigner combien il était touché de l'outrage qui lui avait été fait, et pour délibérer avec lui sur les mesures qu'il convenait de prendre pour punir et réparer le scandale. Le Pape fut extrêmement consolé par cette démarche, et, comme il n'avait de ressources que dans le roi des Francs, il prit la résolution d'aller lui-même l'implorer. Charlemagne, à qui il en fit donner avis en

[1] *Hist. de l'Égl. gall.*, l. XIII. — [2] Alcuin., *epist.* II.

Digitized by Google

quittant Spolète, eut une sensible joie de cette nouvelle, et partit d'Aix-la-Chapelle, où il avait célébré la Pâque cette année 799, pour aller attendre le Pape à Paderborn. Il envoya d'abord au-devant de lui Hildebald, archevêque de Cologne, et le comte Anschaire, ensuite son fils Pépin, roi d'Italie, qui venait de triompher des Huns et de prendre leur capitale.

Pépin marchait à la tête de cent mille hommes. A leur aspect, le saint Pontife lève les mains au ciel et bénit l'armée des Francs, qui trois fois se prosterne à ses pieds. Il embrasse avec tendresse le jeune héros, qui marche dès lors à ses côtés. Charlemagne s'avance lui-même à quelque distance de Paderborn, à la tête d'une autre armée composée des divers peuples de l'Europe, que précédait le clergé divisé en trois chœurs et portant la bannière de la Croix. Quand il voit que le Pape, escorté de son fils Pépin, approche, Charlemagne rangé toute la multitude en un immense cercle qui représentait une grande cité ; lui-même se tient au milieu, surpassant de la tête tous ses compagnons. Au moment où le Pontife paraît dans l'enceinte, trois fois cette innombrable multitude, armée, peuple, clergé, se prosterne à ses pieds, et trois fois le Pontife la bénit et prie pour elle. Charlemagne lui-même, le père de l'Europe, s'incline respectueusement devant Léon, le pasteur du monde ; ils s'embrassent l'un et l'autre cordialement, non sans répandre beaucoup de larmes. Le Pape entonna l'hymne des Anges *Gloria in excelsis*, que son clergé continua. Charlemagne le conduisit ainsi en triomphe jusqu'à l'église de Paderborn, et, après qu'on eut rendu à Dieu de nouvelles actions de grâces, il donna au Pape un magnifique repas dans son palais.

Le poète contemporain de qui est tiré ce récit[1], et qui paraît être Angilbert, que Charlemagne appelle son Homère, dit que les Francs, en voyant les yeux du Pape Léon et en l'entendant parler, ne pouvaient se lasser d'admirer le miracle opéré en sa personne ; ce qui montre qu'on ne doutait pas alors qu'il n'eût eu en effet les yeux crevés et la langue coupée.

[1] Dom Bouquet, t. V, p. 396 ; *Monumenta Germaniæ*, t. II, p. 392.

Digitized by Google

Non content de recevoir le chef de l'Église avec tant d'honneur au fond de la Germanie, Charlemagne offrit à Dieu, et, par le Pape Léon, à saint Pierre, la montagne et l'église d'Éresbourg avec toute la Saxe et demanda pour l'Église d'Éresbourg un privilége que le Pape lui accorda dans les termes suivants : Aquiescant en tout avec joie à votre pieuse demande, nous ne différons pas d'accorder ce que vous ordonnez. En conséquence, cette *montagne* d'Eresbourg, dont vous vous êtes emparé, et que, avec toute la Saxe, vous avez offerte à Dieu et consacrée par nous au bienheureux Pierre, Nous ordonnons qu'elle soit libre de toute puissance humaine, et soumise seulement aux Frères qui y sont réunis pour le service du Christ. Et, afin qu'ils n'y éprouvent aucun empêchement, et que les ennemis de votre royaume n'y trouvent aucun moyen de rébellion, nous interdisons, sous peine d'anathème, par l'autorité de saint Pierre, qu'on ose jamais y mettre garnison, ou piller les métairies que vous lui avez données ou les dîmes que vous lui avez accordées à deux lieues à la ronde. Ce privilége fut délivré à Éresbourg même, par le chancelier de l'Église romaine, le jour de la dédicace de la chapelle, sept des calendes de janvier, quatrième année du Pape Léon, indiction septième, autrement le 26 décembre 799 [1].

Pendant ce temps-là les ennemis du saint Pontife ne s'endormaient pas. Alarmés de son voyage en France, ils craignirent la justice de Charlemagne et tâchèrent de la surprendre. Ils envoyèrent à ce prince des députés, qui, pour justifier leur attentat, accusèrent le Pape des crimes les plus atroces. Mais leurs accusations ne servirent qu'à prouver leur méchanceté.

Charlemagne fit reconduire le Pape saint Léon à quelque distance de Paderborn, par le prince son fils et par tous les prélats qui étaient venus de toutes parts rendre leurs respects à Sa Sainteté. Il le fit même accompagner à Rome par les archevêques Hildebald de Cologne et Arnon de Saltzbourg, et par les évêques Bernaire de Worms, Hatton de Frisingue, Jessé d'Amiens, et Cunibert dont on ignore le siége. Par toutes les villes où il passait,

[1] Labbe, t. VII, p. 1112.

Digitized by Google

on recevait le Pape comme si c'eût été saint Pierre lui-même. Il rentra dans Rome, comme en triomphe, la veille de Saint-André, 29 novembre. Tout le clergé romain, le sénat, les écoles de étrangers, c'est-à-dire des Francs, des Saxons, des Frisons et des Lombards, les compagnies de la milice avec les étendards et les bannières, les dames romaines, les religieuses, les diaconesses allèrent au-devant de lui jusqu'au pont Milvio, et le conduisirent en chantant des hymnes, jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Il y célébra la messe, et tous y communièrent.

Quelques jours après, les évêques francs qui avaient accompagné le Pape, firent des informations juridiques contre les auteurs de l'attentat commis en sa personne, et ils envoyèrent les coupables en France, à Charlemagne, au nom et par l'autorité duquel se faisaient ces procédures, en qualité de patrice des Romains. Ce prince avait pris la résolution d'aller lui-même rétablir le bon ordre à Rome. Ayant passé l'hiver à Aix-la-Chapelle, il s'avança, au commencement du Carême de l'an 800, vers les côtes britanniques, et y fit équiper une flotte pour donner la chasse aux pirates normands, qui commençaient alors pour la première fois à infester la Gaule. Il célébra la fête de Pâques au monastère de Saint-Riquier, dont Engilbert était abbé. De Saint-Riquier, il se rendit à Rouen, d'où il prit sa route par le Mans. Du Mans il vint à Tours pour satisfaire sa dévotion au tombeau de saint Martin, et recommander à ce saint évêque le voyage qu'il méditait de faire en Italie. La reine Liutgarde, qu'il avait épousée après la mort de Fastrade, tomba malade à Tours, et y mourut le 4 juin l'an 800. Charlemagne la regretta fort, et Alcuin qui était alors à Saint-Martin, dont il était abbé, lui écrivit deux lettres pour le consoler par les motifs que peut suggérer la religion. Enfin, Charlemagne arriva à Rome le 24 novembre de la même année 800. Le Pape, qui était allé s'aboucher avec lui à Nomento, le jour précédent, reprit les devants pour donner ordre à sa réception. Il envoya au-devant de lui les compagnies et les étendards de la ville, et disposa en divers lieux sur la route différentes troupes de personnes pour chanter, en l'honneur de ce prince, des cantiques en forme d'acclamations. Pour

Digitized by Google

lui, il l'attendit avec son clergé sur les degrés de la basilique de Saint-Pierre. Charlemagne descendit de cheval au pied de ces degrés, et entra dans l'église avec le Pape, pour faire sa prière.

Le roi ayant passé six jours, tant à se délasser des fatigues du voyage, qu'à s'informer secrètement des moyens de remédier aux troubles et aux scandales qui étaient arrivés, convoqua, le septième jour, dans la basilique de Saint-Pierre, une assemblée des archevêques, des évêques et des seigneurs laïques, francs et romains. Le roi et le Pape s'étant assis, firent asseoir les archevêques, les évêques et les abbés : les prêtres et les seigneurs laïques demeurèrent debout. Le roi ayant ouvert l'assemblée par un discours sur le sujet de son voyage, on proposa d'examiner les accusations intentées contre le Pape. Mais tous les archevêques, les évêques et les abbés s'écrièrent d'une voix unanime : Nous n'osons juger le Siége apostolique, qui est le chef de toutes les Églises de Dieu ; car nous sommes tous jugés par ce Siége et par son Vicaire ; mais ce Siége n'est jugé par personne : c'est là l'ancienne coutume ; mais comme le Souverain Pontife jugera lui-même, nous obéirons canoniquement [1]. Cette déclaration unanime et solennelle du clergé de France et de l'Italie est infiniment remarquable. Le saint Pape Léon dit : « Je marche sur les traces de mes prédécesseurs, et je suis prêt à me purger des calomnies dont on a tâché de me noircir [2]. »

En effet, les évêques et les seigneurs s'étant rassemblés le lendemain dans l'église de Saint-Pierre, le Pape monta sur l'ambon, et, tenant en main le livre des saints Évangiles, il fit à haute voix le serment suivant : « Personne n'ignore, mes très-chers frères, que des hommes pervers se sont élevés contre moi, m'accusant de crimes énormes, et que c'est pour mieux connaître de cette affaire que le très-sérénissime prince, le roi

[1] Qui universi archiepiscopi, et episcopi, et abbates unanimiter audientes, dixerunt : Nos sedem apostolicam, quæ est caput omnium Dei ecclesiarum, judicare non audemus ; nam ab ipsa nos omnes et vicario suo judicamur ; ipsa autem a nemine judicatur, quemadmodum et antiquitus mos fuit, sed sicut ipse summus Pontifex censuerit, canonice obediemus.

[2] Anast., *In Leon.*

Digitized by Google

Charles, s'est rendu en cette ville avec les évêques et les seigneurs de son royaume. C'est pourquoi moi Léon, Pape de la sainte Église romaine, n'ayant été ni jugé ni contraint par personne, mais de ma propre volonté, je me justifie devant vous en la présence de Dieu, qui sonde le fond des consciences, en présence des Anges, de saint Pierre, Prince des Apôtres, devant qui nous sommes, et je prends à témoin Dieu, au tribunal de qui nous comparaîtrons tous, que je n'ai ni commis ni fait commettre les crimes dont on m'accuse. Je fais ce serment, sans y être obligé par aucune loi, et sans vouloir en faire une coutume ou une loi pour mes successeurs, mais seulement pour dissiper plus certainement d'injustes soupçons. Aussitôt que le Pape eut prononcé ce serment, les évêques avec le clergé, le roi et le peuple entonnèrent le *Te Deum* et récitèrent les litanies en actions de grâces.

Le Pape saint Léon III avait quelque chose de plus à cœur encore que sa propre justification ; c'était de rétablir, dans la personne de Charlemagne, l'empire romain en Occident, pour être le défenseur armé de l'Église romaine et de la chrétienté entière. Cette rénovation sacerdotale de l'empire, qui achevait de constituer chrétiennement le monde chrétien, se fit le jour de Noël 800, dans l'église du Prince des Apôtres. Il convenait que l'empire chrétien naquit le jour que naquit le Christ, et dans la basilique de son premier Vicaire. Charlemagne y était venu pour assister à la Messe solennelle ; il achevait sa prière devant le tombeau de saint Pierre, lorsque le Pape lui mit de sa main la couronne impériale sur la tête, tandis que tout le peuple de Rome s'écria : « A Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! » ce qui fut répété trois fois, avec l'invocation de plusieurs Saints. Après les acclamations, le Pape s'inclina devant lui, comme devant le chef de l'empire, à la manière des anciens princes. Dès lors, au lieu du titre de patrice, on lui donna celui d'empereur et d'auguste. Le Pape lui donna en même temps l'onction sainte ainsi qu'au roi Pépin, son fils. Charlemagne ne s'attendait point à cet événement ; car Éginhard, son secrétaire, assure qu'au

Digitized by Google

retour de la cérémonie, il protestait que, s'il avait pu prévoir ce que le Pape et le peuple romain voulaient faire, il se serait abstenu, malgré la solennité, d'aller ce jour-là à l'église. Notre siècle ne peut croire à cette humble grandeur d'âme. C'est que chacun juge des autres par soi.

Le nouvel empereur des Romains fit aux églises de Rome des libéralités dignes de sa grandeur. Il donna à la basilique de Saint-Pierre une table d'argent, divers vases d'or et une grande couronne enrichie de pierreries, du poids de cinquante-cinq livres, pour être suspendue au-dessus de l'autel ; une patène ou un bassin d'or, orné aussi de pierres précieuses, du poids de trente livres ; un calice à deux anses, du poids de dix-huit livres ; deux autres calices, l'un avec son syphon, du poids de trente-sept livres, et l'autre du poids de trente-six. On ne sera pas surpris de la grandeur de ces calices, si l'on fait réflexion que l'on s'en servait pour distribuer le sang de Jésus-Christ à tout le peuple, qui le prenait par un syphon. Il fit présent à l'autel de Saint-Paul d'une table d'argent du poids de cinquante-cinq livres, avec plusieurs grands vases à l'usage de cette table. A la basilique du Sauveur, nommée alors la Constantine, aujourd'hui Saint-Jean de Latran, il donna une croix ornée de pierres d'hyacinthe, pour être portée aux processions des grandes litanies ; un autel avec des colonnes d'argent, et un couronnement de même matière. Il donna encore à la même église un livre d'Évangiles couvert d'or, enrichi de pierreries ; et à la basilique de Sainte-Marie à la Crèche, dite Sainte-Marie-Majeure, divers vases d'argent [1]. On peut juger par la richesse de ces dons, quelle abondance d'or et d'argent il y avait alors en France. On y possédait, en effet, les principaux trésors que les Goths et les Huns avaient enlevés à Rome, et Rome à l'univers presque entier. Mais la piété des rois de France rendait ainsi aux églises de cette ville la meilleure partie des richesses dont ces barbares les avaient dépouillées.

Ce rétablissement de l'empire d'Occident dans la personne de

[1] Anast.

Digitized by Google

Charlemagne fut un renouvellement et non pas une translation proprement dite. L'empire d'Orient subsistait avant, il a subsisté pendant, il a subsisté après ; l'impératrice Irène en était reconnue la souveraine légitime, et par le Pape, et par Charlemagne, et par les Latins, et par les Grecs. Deux années avant que Charlemagne fût élevé à l'empire, il reçut une ambassade de l'impératrice, qui déjà régnait seule, traita avec elle de la paix, et lui renvoya le frère du patriarche de Constantinople, qui avait été fait prisonnier de guerre. C'est ce que disent unanimement Eginhard, Reginon et autres, dans leurs annales. L'annaliste de Lambèse et celui qui l'a copié, l'annaliste de Moissiac, rêvait donc quand il racontait que Charles, étant à Rome l'an 801, apprit par des ambassadeurs la nouvelle que l'Orient n'avait plus d'empereur, que l'empire avait passé entre les mains d'une femme, et que ce fut la raison pourquoi le Pape, les évêques et le reste du peuple chrétien crurent devoir nommer empereur, Charles, roi des Francs. L'empire d'Orient était regardé si peu comme vacant, que, quand Charles eut été déclaré empereur, il envoya, de concert avec le Pape, une ambassade à l'impératrice pour traiter avec elle, non-seulement de la paix, mais encore de son mariage avec Charles, et unir ainsi les empires d'Orient et d'Occident dans la même personne. C'est ce que rapporte saint Théophane et d'autres écrivains grecs après lui. Ils ajoutent qu'Irène aurait consenti aux instances des ambassadeurs, si son principal ministre ne l'en avait détournée, dans l'espoir de faire passer l'empire à son propre frère.

Cette rénovation de l'empire d'Occident est attestée par des médailles. Il existe encore des plombs qui servaient à sceller les diplômes impériaux. D'un côté l'on voit Charlemagne vêtu de la cuirasse, la tête ceinte d'un diadème impérial, et la lance à la main gauche, avec cette inscription : « Notre seigneur Charles, empereur, pieux, heureux, perpétuel, auguste. » Au revers, sous un portail que surmonte une croix, on lit : « Rome, » avec cette légende autour : « *Renovatio Romani Imperii.* Rénovation de l'empire romain. »

L'auteur de ce rétablissement de l'empire d'Occident fut le

Digitized by Google

Pape saint Léon III. Toutes les histoires et annales contemporaines le lui attribuent. Un critique français, le Père Alexandre des Frères Prêcheurs, en a résumé les textes ; il observe à plusieurs reprises que si le peuple romain y joignit ses acclamations, le Pape ne les avait ni demandées ni attendues pour appeler et couronner Charles empereur. C'était, non pas des suffrages nécessaires, mais des vœux publics, tels qu'on en faisait autrefois quand on apportait à Rome les images des empereurs de Constantinople ; tels qu'on en faisait, même dans les provinces, à l'exaltation d'un Pape ; tels enfin que le Pape Adrien Ier en faisait faire à tout le peuple, lorsque Charles, n'étant encore que roi, assistait à la Messe solennelle.

Sigonius expose en peu de mots, dit le même critique, la cause pour laquelle Léon III communiqua le titre et la dignité d'empereur à Charlemagne. Ce titre de la dignité impériale ayant cessé, environ trois siècles auparavant, dans la personne d'Augustule, dernier empereur d'Occident, pour faire place au royaume des Goths, le Pontife le renouvela dans le même Occident, afin que l'Église romaine eût, contre les infidèles, les hérétiques, les séditieux, un défenseur ; office que l'empereur d'Orient paraissait avoir abandonné depuis longtemps. Ceux-là donc, conclut le critique français, se trompent très-fort, qui prétendent que le Pape Léon ne conféra qu'un simple titre à Charlemagne, quand il le couronna empereur. Il lui conféra en même temps une dignité très-étendue et qui répondait à ce titre sublime, savoir : la dignité de tuteur et de défenseur de la république chrétienne et de toute l'Église, en particulier de l'Église romaine. Cette charge de défendre la société chrétienne, charge à laquelle les empereurs d'Orient manquaient depuis longtemps, l'Église romaine, ou son époux et chef, le Père de tous les chrétiens et leur Souverain Pontife pouvait la commettre à un autre, afin que tous les peuples d'Occident, confédérés sous un même empire, fussent d'accord dans leur zèle à repousser les infidèles, à réprimer les schismatiques et les séditieux qui molesteraient l'Église et son chef. De tous les princes chrétiens, Charles fut jugé par le chef de l'Église universelle, le plus digne et le plus

Digitized by Google

capable de cette charge glorieuse, que d'ailleurs il avait déjà reçue, mais d'une manière moins solennelle, avec le nom de patrice des Romains [1].

Voilà pour les détails de l'événement; mais pour qui embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'histoire, la vue s'élève et s'étend.

Pasteur du monde, chef de l'Église universelle, Pontife de Rome, le Pape saint Léon III crée et consacre, dans le père de l'Europe, dans Charlemagne, le saint empire romain, l'empire de la force au service de la vérité et de la justice. Dans cet empire, Charlemagne n'aura point de successeur total; mais le saint empire romain, consacré en sa personne, subsistera toujours, malgré les apparences contraires; car cet empire n'est autre que l'Europe chrétienne et catholique, qui, après mille ans, sent toujours le noble besoin d'employer sa puissance, ses lumières, son sang à la gloire de Dieu et au salut du monde. Elle sent toujours au fond de ses entrailles, la consécration apostolique qu'elle a reçue dans la personne de Charlemagne, son premier représentant. Le monde entier lui en fait une gloire. A l'extrémité de l'Asie, au fond de la Tartarie et de la Chine, la religion du Christ, la religion catholique, la religion faite pour l'univers, c'est la religion de l'Europe, c'est la religion des Francs, compatriotes de Charlemagne. Enfin aujourd'hui, après plus de mille ans, toutes les maisons souveraines de l'Europe chrétienne et catholique descendent plus ou moins directement de Charlemagne, le père de l'Europe.

Charlemagne, défenseur armé de l'Eglise universelle, était le protecteur même des prélats étrangers qui se réfugiaient auprès de lui. Fortunat, patriarche de Grade, une des îles proches de Venise, était venu, dès l'an 800, avec de riches présents, à Saltz, près de Mayence, implorer sa protection contre les vexations de Jean, duc, ou comme nous parlons, doge de Venise. L'empereur reçut ce prélat avec bonté, et lui donna l'abbaye de Moyen-Moutier pour sa subsistance, en attendant que les troubles de Venise

[1] Nat. Alex., *Dissertatio de translat. imp. a Græcis ad Carol. m., sæcul.* 9.

Digitized by Google

fussent apaisés. Cette république naissante était alors fort divisée; et il y avait à craindre que les Grecs ne profitassent de ces divisions pour s'emparer d'une ville qui était contre eux la barrière de l'Italie. On croit que ce fut là le vrai sujet du voyage que le Pape Léon III fit en France l'an 803; mais il prit pour prétexte de venir rendre compte à Charlemagne d'une commission dont il l'avait chargé.

Ce prince, ayant appris qu'on avait trouvé à Mantoue une éponge qu'on disait avoir été trempée autrefois dans le sang de Jésus-Christ par le soldat Longin, avait prié le Pape d'informer de la vérité d'une relique si précieuse. Léon prit cette occasion de sortir de Rome. Après avoir fait à Mantoue les informations pour vérifier la relique, il manda à l'empereur qu'il allait célébrer avec lui la fête de Noël. On reçut cette nouvelle en France vers la mi-novembre. L'empereur envoya aussitôt le prince Charles, son fils, au-devant du Pape jusqu'au monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice en Valais, et s'avança lui-même jusqu'à Reims. Il y reçut Léon dans l'église de Saint-Remi, et il alla célébrer avec lui la fête de Noël à Quiercy. Ensuite le Pape et l'empereur allèrent ensemble à Soissons, où l'empereur le quitta pour aller rendre visite à la princesse Gisèle, sa sœur, abbesse de Chelles, qui était alors malade. Le Pape ne demeura que huit jours en France, et retourna en Italie par la Bavière, chargé des présents de l'empereur, qui le fit reconduire jusqu'à Ravenne, sans qu'on ait su bien certainement de quelles affaires ils traitèrent ensemble [1].

L'an 806, le Pape saint Léon III confirma le testament de Charlemagne, déjà confirmé par les évêques et les seigneurs de France. L'empereur y partage l'empire entre trois de ses fils, y reconnaît l'élection du peuple pour leurs descendants, leur recommande surtout la protection de l'Eglise romaine. L'an 809, le Pape fit part à Charlemagne d'une difficulté qu'on faisait à des moines francs, établis à Jérusalem, sur l'addition du mot *Filioque* au Symbole. Charlemagne assembla un concile à Aix-

[1] *Annal. Met.*

Digitized by Google

la-Chapelle, pour justifier cette addition, et en porter les preuves au Pape.

L'Eglise de Rome, qui croyait, comme les autres Eglises d'Occident, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, n'avait cependant pas jugé à propos de faire au Symbole l'addition *Filioque*, le Pape la désapprouvait même, et les envoyés du concile étaient chargés de n'omettre rien pour le porter à l'approuver. Ils eurent à ce sujet une longue conférence qu'on trouvera dans l'histoire de l'Eglise. On y remarque de part et d'autre une bonne foi et une candeur charmante. On peut y remarquer surtout la sagesse pratique et paternelle des Pontifes romains. Longtemps l'Eglise romaine ne récitait point le Symbole à la Messe; pure de toute hérésie, elle n'avait nul besoin de faire profession de sa foi. Pour complaire à son dévot défenseur Charlemagne, et comme la chose était d'ailleurs bonne en soi, elle en adopta l'usage. En France, pour édifier davantage le peuple, on chantait le Symbole. Le Pape approuve cette pratique, sans pourtant l'ordonner ni l'imiter. En Espagne, depuis plus d'un siècle, on était allé plus loin. Afin de mieux désavouer l'arianisme, dont la nation des Visigoths était revenue, on avait ajouté au symbole de Nicée le mot *Filioque*, pour marquer que le Saint-Esprit procédait aussi du Fils. D'Espagne, cette addition fut reçue insensiblement dans plusieurs églises de France. Alcuin la désapprouvait [1]. En Occident, où l'esprit général n'était ni contentieux ni sophistique, elle pouvait n'avoir point d'inconvénient. Mais le Pape, qui avait l'œil sur l'univers entier et qui voyait chez les Grecs une irrémédiable démangeaison de critique et de dispute, y voyait de ce côté un nouveau péril. Il aurait donc voulu qu'on pût supprimer cette addition. Comme le peuple y était habitué, la suppression avait d'autres inconvénients. Dans cette perplexité, il n'ordonne plus, il se consulte avec les envoyés. L'usage des églises d'Espagne et de France pour le chant du Symbole et l'addition *Filioque* prévalut avec le temps. Mais saint Léon III, pour ménager les Grecs et donner des

[1] Alc., *epist. ad Frat. Lugd.*

Digitized by Google

preuves éclatantes qu'il n'approuvait pas l'addition, fit faire deux grands écussons d'argent en forme de boucliers, du poids de quatre-vingt-quatorze livres et de six onces, y fit écrire le Symbole sans l'addition, sur l'un en grec, et sur l'autre en latin, et les fit placer à droite et à gauche de la confession de saint Pierre, comme des monuments publics du soin avec lequel l'Eglise de Rome conservait le Symbole tel qu'elle l'avait reçu [1]. La suite fera voir combien sa prévoyance était juste.

A Constantinople, saint Théodore Studite, persécuté par l'empereur parce qu'il ne voulait pas approuver son mariage adultérin, ne trouva de consolation qu'à Rome, près de celui qui a été chargé de confirmer ses frères. Dès avant son exil, il écrivit au Pape saint Léon III une lettre qu'il effaça par la crainte de l'empereur; mais l'abbé Épiphane, qui en était porteur et qui en savait le contenu, la refit et la porta au Pape, après que Théodore fut exilé. Nous n'avons pas cette première lettre; mais nous en avons une seconde qui est un monument précieux de ce que les fidèles de l'Orient croyaient au IX^e^ siècle sur l'autorité universelle du Pontife romain. Elle est conçue en ces termes :

« Au très-saint et suprême Père des Pères, mon seigneur Léon, Pape apostolique; Théodore, minime prêtre et hégumène de Stude. Puisque c'est au grand Pierre que, avec les clefs du royaume des Cieux, le Christ-Dieu a donné la dignité de chef des pasteurs, c'est une nécessité de déférer à Pierre, ou à son successeur, toutes les nouveautés que suscitent dans l'Église catholique ceux qui s'égarent de la vérité. Voilà ce que nous, vos minimes serviteurs, nous avons appris de nos saints Pères d'autrefois. Aussi, une certaine nouveauté s'étant élevée dans notre Église, nous avons cru devoir en référer à l'Ange de votre suprême Béatitude, d'abord par le pieux archimandrite Epiphane, notre frère, et maintenant par nos humbles épîtres. Comme le dit le Prophète Jérémie, ô très-divin Chef de tous les chefs, elle a eu lieu, l'assemblée des prévaricateurs et le conseil des adultères. Car ce qui a été dit là de la fornication des idoles, s'est manifesté

[1] Anast.

Digitized by Google

ici par la confirmation d'une conjonction adultérine. Les uns et les autres ont, en effet, méprisé le même Seigneur, ceux-là par la transgression de la loi, ceux-ci par la transgression de l'Évangile. Il ne leur a pas suffi de s'excommunier eux-mêmes, comme dit saint Basile, par une première assemblée, où ils reçurent et admirent au divin Sacrifice celui qui avait conjoint les adultères; mais pour s'acquérir à eux-mêmes le nom de vrais hérétiques ils ont, dans un second concile, publiquement anathématisé tous ceux qui n'approuvaient pas leur erreur impie, ou plutôt ils ont anathématisé toute l'Église catholique. Et tous ceux qu'ils ont pu saisir jusqu'à présent, ils les ont, les uns relégués en de lointains exils, les autres jetés en prison, renouvelant ainsi, comme il est d'usage dans ces quartiers, les anciennes persécutions. Ils justifient le mal qu'ils ont fait par des excuses encore pires. Ils déclarent dispense, la conjonction adultère; ils définissent que les lois divines ne peuvent rien sur les rois; ils défendent d'imiter ceux qui combattent jusqu'au sang pour la vérité et la justice, comme le Précurseur et Chrysostome; ils décident que chaque évêque est maître des canons, contrairement aux canons mêmes. Si donc, par hasard, un prêtre encourt, soit en secret, soit en public, des canons qui le déposent, il suffit de la seule volonté d'un homme pour qu'il soit à l'abri de la déposition. Témoin le copulateur du mariage adultérin qui, malgré les canons qui le condamnent avec ses complices, sacrifie publiquement avec eux à l'autel. Témoin ceux qui transforment en dispenses les iniquités et qui, pour cela même, donnent le nom de Saints et à d'autres et à eux-mêmes, tandis qu'ils anathématisent, comme ennemis de Dieu, ceux qui ne les approuvent pas. Témoin enfin la persécution qui règne par ici. Que dirons-nous donc à cela? sinon cette parole d'un Apôtre : Il y a maintenant beaucoup d'antechrists, si tous les hommes ne sont pas sujets aux lois divines et aux canons.

« Ayant ainsi exposé l'état des choses avec sincérité et humilité, que ferons-nous? Ces paroles, que le coryphée des Apôtres adressa conjointement avec eux au Christ, lorsque les flots de la mer menaçaient de les engloutir, nous les adressons à votre

Digitized by Google

Béatitude, dont le Christ est le modèle : Sauvez-nous, Pasteur suprême de l'Église qui est sous le Ciel, sauvez-nous, nous périssons ! Imitez le Christ, votre Maître, tendez la main à notre Église comme lui à Pierre. Il n'y a qu'une différence : Pierre commençait seulement à enfoncer dans la mer, au lieu que notre Église est enfoncée déjà dans la profondeur de l'hérésie. Rivalisez avec le Pape du même nom que vous : comme lui, à la naissance de l'hérésie d'Eutychès, se dressa contre, tel qu'un lion, par ses Épîtres dogmatiques ; ainsi, vous-même, tonnez contre l'hérésie présente. Car s'ils n'ont pas craint de s'arrogor l'autorité de tenir un concile hérétique, quoiqu'ils n'aient pas le pouvoir de tenir un concile même orthodoxe, à votre insu, ainsi que le veut l'ancienne coutume, combien plus n'est-il pas convenable et nécessaire, nous le proposons avec crainte, que votre divine Paternité assemble un concile légitime ? afin que le dogme orthodoxe de l'Église expulse le dogme hérétique, et que votre suprématie ne soit point anathématisée avec tous les orthodoxes, par des novateurs à vaines paroles ; que finalement ce concile adultérin ne soit point, à ceux qui le voudraient, un aiguillon d'iniquité pour les précipiter dans le crime. Ayant exposé ces choses comme il sied à notre nihilité et aux derniers membres de l'Église, par obéissance à votre divine principauté de pasteur, nous prions votre sainte âme de nous regarder comme ses brebis propres et de nous éclairer et de nous affermir par ses saintes prières. Que s'il vous plaisait à le faire même par des enseignements, ce serait de votre part une divine condescendance, le Christ lui-même ayant écrit à Abgare, et bien des particuliers ayant eu le bonheur de recevoir des lettres des Apôtres et des Saints. Cette lettre est envoyée par moi seul, pécheur détenu en prison, parce que mon Père le reclus, et l'archevêque de Thessalonique, notre frère, sont emprisonnés de même dans d'autres îles. Toutefois, par moi et avec moi, ils disent les mêmes choses et se prosternent aux pieds sacrés de votre Béatitude [1]. »

Cette lettre, remarquable de style, plus remarquable encore

[1] L. I, *epist.* XXXIII ; Sirmond, t. V.

Digitized by Google

par ce qu'elle exprime, rappelle une lettre semblable de toute l'Église d'Orient au Pape Symmaque : L'une et l'autre reconnaissant, à la face du ciel et de la terre, que les Églises d'Orient n'ont de salut que dans leur union et leur soumission à l'Église romaine. Le temps et l'expérience sont venus justifier cette vérité de la foi. Plusieurs de ces Églises, oubliant la doctrine et les exemples de leurs plus saints Docteurs, se sont détachées de cette Église principale, mère et maîtresse de toutes les autres. Dès lors, pareilles à des rameaux séparés du tronc, traînant à terre et dans la boue, et devenus le jouet de tous les passants, elles ont perdu la sève et la vie, elles sont tombées dans l'avilissement et la servitude, elles sont devenues le jouet de tous les barbares, Arabes, Turcs, Moscovites et autres.

Le Pape saint Léon III répondit par une lettre que nous n'avons pas. Saint Théodore, au nom de saint Platon et au sien, l'en remercia par une seconde lettre, dont Eustache fut le porteur.

Le Pape saint Léon III mourut l'année suivante 816, après avoir tenu le Saint-Siége vingt ans, cinq mois et seize jours. Pendant ce long pontificat, il fit aux églises de Rome des réparations considérables et des offrandes immenses, apparemment des libéralités de Charlemagne, des autres rois et de tant de pèlerins qui venaient continuellement à Rome. Voici ce qu'on peut y remarquer. Ce Pape fit revêtir d'or, du poids de quatre cent cinquante-trois livres, le pavé de la confession de saint Pierre, et fit faire à l'entrée du sanctuaire une balustrade d'argent de quinze cent septante-trois livres. Il fit rebâtir le baptistère de Saint-André, grand et rond, avec les fonts au milieu et des colonnes de porphyre autour ; au milieu des fonts était une colonne portant un agneau d'argent, qui versait l'eau. Aux fenêtres de la basilique de Latran, il mit des vitres de diverses couleurs ; et c'est la première fois qu'il en est parlé. L'or des offrandes, dont le poids était marqué, monte à plus de huit cents livres, et l'argent à plus de vingt mille ; et il faut entendre les livres romaines de douze onces. Le Pape saint Léon III est honoré le 12 juin, et ses reliques reposent dans une même châsse avec celles des saints Papes Léon Ier, Léon II et Léon IV. (ROHRBACHER.)

Digitized by Google

SAINT JEAN DE SAHAGUN ou DE SAINT-FAGONDÈZ.

En 1479 mourut en Espagne un saint Ermite de Saint-Augustin, dont la vie fut écrite peu après par son confrère de religion, le bienheureux Jean de Séville, et adressée en forme de lettres à Gonzalve de Cordoue, afin que ce grand capitaine pressât la canonisation du serviteur de Dieu auprès du Saint-Siége. Nous voulons parler de saint Jean de Sahagun.

Il naquit à Sahagun ou Saint-Fagondèz, dans le royaume de Léon. Son père se nommait Jean Gonzalès de Castrillo, et sa mère Sancia Martinez. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leurs vertus.

Le Saint fit ses études chez les Bénédictins de Saint-Fagondèz. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois petits bénéfices dont la nomination appartenait à l'abbé de Saint-Fagondèz. Cette pluralité de bénéfices aurait été illégitime dans le cas où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique.

La conduite que Jean avait menée jusqu'alors avait toujours été irréprochable ; on remarquait même dans sa vie une vertu supérieure à celle du commun des chrétiens ; mais la grâce lui ayant ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts essentiels qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. La première démarche qu'il fit, fut de demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine ; il ne se réserva qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent, et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Il descendit dans le fond de son âme pour en connaître parfaitement l'état. L'expérience lui apprit que tous les plaisirs du monde n'approchent point de cette joie pure que l'on rencontre dans

Digitized by Google

l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie; il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait produisirent des fruits merveilleux. Il demeurait chez un vertueux chanoine où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Neuf ans se passèrent de la sorte. La pierre, dont il fut attaqué, lui causa longtemps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé s'étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les Ermites de Saint-Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. La ferveur qu'il fit paraître durant son noviciat montra qu'il était déjà un maître consommé dans la vie spirituelle. Après le temps des épreuves préliminaires, il se consacra à Dieu, par la profession des vœux solennels, le 28 août 1464. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun de ses frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Il parlait avec tant de force et d'énergie, qu'on voyait bien que son esprit était éclairé par les plus pures lumières de la foi, et son cœur pénétré d'amour pour la pratique des saintes maximes de l'Évangile. Les instructions qu'il faisait en public et en particulier eurent bientôt renouvelé la face de toute la ville de Salamanque. On vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours de funestes effets. Le caractère de douceur dont le Saint était doué le rendait plus propre que personne à étouffer toutes les semences de division. Quand il trouvait des hommes pleins d'amertume contre le prochain, il leur inspirait

Digitized by Google

des sentiments de paix et de charité, et bientôt il les amenait au point d'oublier les injures, et même de rendre le bien pour le mal à leurs ennemis.

Il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices que ses supérieurs lui confièrent. On l'élut prieur du couvent en 1471. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'Ordre. Jean s'attacha surtout à conduire ses Religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres. La haute idée que chacun avait de sa sainteté donnait une force merveilleuse à ses paroles.

L'amour de la prière et la pureté du cœur préparèrent le Saint à recevoir de Dieu la grâce d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits ; il pénétrait dans les replis les plus cachés des consciences. Il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient à lui ; mais il n'accordait pas l'absolution indifféremment à tous ; il la différait aux pécheurs d'habitude, jusqu'à ce qu'ils se fussent corrigés, et aux ecclésiastiques qui ne vivaient pas d'une manière conforme à la dignité de leur profession. Il disait la Messe avec une ferveur qui édifiait extrêmement tous ceux qui y assistaient.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter ; mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords ; ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même ; il témoigna un vif repentir et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du Saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur

Digitized by Google

le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le Bréviaire, sous le 12 juin [1].

(ROHRBACHER.)

SAINTE ANTONINE DE NICÉE,

MARTYRE.

Il ne faut pas confondre sainte Antonine de Nicée, avec sainte Antonine de Cée ou de Zia, dans l'archipel de la Méditerranée, et que l'on honore le 1er mars. La sainte Antonine du 12 juin habitait Nicée lorsque la persécution dévastait cette ville et la Bithynie; elle offrait dans toute sa conduite le modèle des plus sublimes vertus. Elle fut arrêtée et présentée aux juges, qui la sommèrent de renoncer à Jésus-Christ et de brûler de l'encens devant les images des faux dieux. Elle répondit qu'ayant le bonheur de connaître et de servir le Dieu éternel, Créateur et Dominateur de toutes choses, elle ne lui ferait pas l'offense d'adorer en sa place les simulacres des démons.

Le juge ordonna qu'elle fut frappée de coups de bâton; puis il la fit suspendre au chevalet; on lui brûla les côtes après les avoir déchirées, et comme ses tortures horribles ne lui ôtaient rien de son courage, les païens furieux lui firent couper la tête et son âme alla recevoir les palmes éternelles.

SAINT NABOR ET SAINT NAZAIRE, SAINT BASILIDE

ET SAINT CYRIN,

MARTYRS.

Parmi cette multitude innombrable de généreux chrétiens qui versèrent avec tant d'héroïsme leur sang pour la religion de Jésus-Christ pendant les persécutions de Dioclétien et de Maximien, l'Église compte au premier rang quatre vaillants officiers, non moins illustres par leur bouillant courage dans les combats que par leur noble intrépidité à défendre la cause de leur Dieu.

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 12 juin.

Digitized by Google

Ils appartenaient tous les quatre à des familles sénatoriales, et ils alliaient par conséquent une haute naissance aux plus grandes richesses.

Comme l'état militaire était alors la seule carrière que parcouraient les gens de qualité, ils prirent du service dans l'armée d'Italie sous Maxence : mais, en se faisant inscrire dans la milice de l'empire, ils n'oublièrent point qu'ils étaient avant tout soldats de Jésus-Christ, et qu'en soutenant les intérêts du prince et le bien de la patrie, ils avaient encore à servir un autre maître, et à se ménager une patrie dont ils aspiraient à devenir un jour citoyens.

Maxence, sachant que les chrétiens soutenaient le parti de Constantin, que l'armée d'Angleterre avait proclamé empereur, feignit d'être lui-même favorable aux disciples de l'Évangile et fit arrêter les persécutions contre eux, mais ce calme apparent ne fut pas de longue durée. Alors il s'occupa aussi des moyens d'étouffer la rébellion d'Alexandre, qui s'était fait proclamer César par les soldats du corps d'armée de l'Afrique. Ayant réussi dans ses projets, il crut n'avoir plus besoin de ménager les chrétiens et recommença à les molester. On rechercha donc par ses ordres tous ceux qui professaient le christianisme.

Basilide et ses trois compagnons apprirent sans s'émouvoir la nouvelle de cette levée de boucliers contre le nom chrétien. Ils s'y étaient attendus, ils avaient même en secret partagé aux pauvres une partie de leurs biens. Cette noble générosité devint un titre de proscription pour eux. Les sectateurs d'un culte impie ne pouvaient pardonner aux disciples de l'Évangile de montrer de la compassion envers leurs frères nécessiteux, eux qui abandonnaient les malheureux et les laissaient mourir de faim.

Aurèle, préfet de Rome, ayant appris que Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire se rendaient fréquemment aux assemblées des chrétiens, les fit appeler chez lui, et leur dit qu'ayant appris qu'ils adoraient une divinité que ne reconnaissaient pas les lois de l'empire, il avait voulu s'en assurer par lui-même ; que, d'ailleurs, il était certain d'avoir été trompé à cet égard ; car, ajouta-t-il, je ne pourrais pas concevoir que des officiers appartenant à

Digitized by Google

l'armée des princes, gens de cœur et d'origine illustre comm vous l'êtes tous quatre, pussent porter l'oubli des convenance au point de mépriser les ordres des empereurs. Pour donner cette accusation un démenti formel, et effacer jusqu'au dernie vestige de soupçon, je vous invite tous à venir à l'instant ave moi au temple, pour offrir de l'encens à Jupiter.

Basilide, comme le plus élevé en grade, prit alors la parol et, sans sortir des bornes de la modération et du respect qu devait au préfet de Rome, il lui représenta avec beaucoup d'é nergie qu'ils étaient en effet chrétiens tous quatre, et que, loi de rougir de professer une religion si sainte, ils la regardaien comme un honneur insigne et rendaient tous les jours grâce Dieu d'avoir daigné les recevoir au nombre de ses enfants, qu cela ne les empêchait pourtant pas d'être des soldats dévoués au princes, et qu'ils étaient prêts à voler jusqu'aux frontières le plus reculées de l'empire pour défendre leur patrie.

— Cessez, impie, s'écria le préfet avec l'accent de la rage, e ne blasphémez pas nos dieux ; car je saurai bien les venger d vos outrages.

Alors il ordonna que l'on conduisît en prison les quatre officiers, jusqu'à ce que Maxence fût informé de leur impiété. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ : on leur arracha avec violence les marques de leur dignité ; on les injuria d'une manière horrible et ces hommes, si fiers, si intrépides dans le combat, restèrent doux comme des agneaux, et se laissèrent dégrader sans proférer la moindre plainte.

Pour comble d'infamie, on les écroua dans le cachot le plus obscur et le plus infect de la prison.

Le lendemain le préfet se les fit amener. Rien n'était plus touchant que de voir ces jeunes Romains, dont la démarche noble et majestueuse annonçait les plus brillantes qualités, conduits par les rues de Rome, la tête découverte, les mains liées derrière le dos, chargés de fer et poursuivis par une populace qui les huait, montrer néanmoins un visage riant, une satisfaction qui contrastait d'une manière si frappante avec l'abattement des coupables que leurs crimes conduisaient devant les tribunaux.

Digitized by Google

Arrivés devant le sanguinaire Aurèle, ils furent exposés à entendre toutes sortes d'injures : enfin le préfet leur demanda, d'un ton menaçant, si la prison ne les avait pas rendus plus sages ? — Nous cesserions de l'être, lui répondit Basilide, si nous renoncions au christianisme : nous sommes donc bien contents d'avoir pu souffrir quelque chose pour notre Dieu, et résolus d'endurer tous les tourments plutôt que de renier notre foi.

— Eh bien ! puisque vous continuez à montrer toujours la même insolence, je vais essayer de vous rendre plus dociles à la volonté des princes. Peut-être à la vue des supplices qui vous attendent, déposerez-vous cet orgueil dont font parade les adorateurs du Crucifié.

— Le courage que font paraître les adorateurs du Crucifié ne provient pas d'un vain orgueil, dit Cyrin, mais il prend sa source dans leur profonde conviction de la vérité et de la sainteté d'une religion que méconnaissent encore ceux qui croient qu'il est plus digne de la créature raisonnable d'adorer des idoles de bois et de pierre, que de ne reconnaître que le Créateur éternel de toutes choses.

Cette réponse irrita le préfet au point qu'il fit fustiger les quatre officiers, avec des lanières au bout desquelles étaient attachées des pointes de fer. Chaque coup que recevaient les Saints leur enlevait une partie des chairs, bientôt leurs corps ne furent plus qu'une plaie. Outre la douleur que devait causer un supplice si effroyable, il y avait encore une sorte d'ignominie pour ceux qui recevaient cette correction. Mais les Martyrs parurent insensibles à l'une et à l'autre, et firent paraître la plus grande constance. On était même surpris de voir qu'ils pouvaient survivre à un si cruel tourment.

Aurèle les fit reconduire en prison, espérant que, les laissant sans aucun secours, il parviendrait à les vaincre. Les hommes refusèrent donc tout aux quatre officiers ; mais Dieu ne les abandonna pas : jamais les consolations intérieures n'avaient été plus abondantes ; leurs plaies ne se fermaient point et semblaient se conserver pour publier leur courage et attester leur triomphe.

Digitized by Google

Que Dieu est grand et admirable dans ses Saints ! Les Martyr passèrent sept jours dans leur prison sans qu'on s'occupât d'eux lorsque Maxence désira les voir pour essayer de les ramener d'autres sentiments. Il allait leur parler et leur exposer qu c'était une folie de leur part de mépriser ainsi la vie à l'âge où ils étaient, avec tant d'espérances qu'ils foulaient aux pieds. Mai il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'effrayé de leur état pénible il se contenta de leur demander s'ils persistaient dans leur égarement. — L'homme qui aime et qui sert son Dieu avec fidélité et qui accomplit en toutes choses sa sainte loi, ne s'égare point ; il marche, au contraire, dans le sentier de la vérité et du bonheur éternel. Telle fut la réponse des héros. Maxence pâlit de colère et ordonna froidement qu'on les conduisit au supplice, pour en finir une fois avec ces hommes entêtés.

Cette sentence mit le comble aux désirs des quatre amis : ils s'embrassèrent avec une touchante effusion et s'encouragèrent mutuellement à soutenir la dernière épreuve, eux qui s'étaient autrefois encouragés et soutenus dans la pratique de la vertu. On les lia ensemble, et les bourreaux, pour ne leur faire grâce de rien, les traînèrent par le chemin le plus long. Il fallait, de cette manière, que toute la ville fût témoin de leur héroïsme et de leur attachement à Jésus-Christ.

Ce fut le 12 juin que ces quatre vaillants officiers eurent la tête tranchée pour la vraie foi. Ils remercièrent les bourreaux pendant qu'on les dépouillait de leurs habits, et montrèrent jusqu'à la fin la même fermeté de caractère qu'on avait remarquée en eux dans toutes les circonstances de leur vie. Leurs corps furent jetés à la voirie. L'Église célèbre leur mémoire le 12 juin.

Saint Chrodegang, évêque de Metz, obtint du Pape Paul Ier les reliques de saint Nabor et de saint Nazaire, avec le corps de saint Gorgon, martyr, et les apporta en France, l'an 765. Il en fit don à plusieurs églises et abbayes.

Digitized by Google

SAINT AMPHION,

ÉVÊQUE D'ÉPIPHANIE.

Saint Amphion paraît avoir été élevé à l'évêché de la ville d'Épiphanie en Cilicie, dès le commencement du IVe siècle. Il donna des preuves de son zèle et de sa foi durant les persécutions que l'on fit à l'Église, principalement sous la tyrannie de Maximin Daïa, par la généreuse confession qu'il fit du nom de Jésus-Christ devant les tribunaux des juges idolâtres. Après avoir montré ces exemples à son peuple et l'avoir fortifié contre les tentations des persécuteurs, il s'employa vivement à réparer avec les autres saints évêques les désordres que la tempête des persécutions avait causés dans toute l'Église d'Orient.

Dans cette résolution il assista d'abord aux conciles d'Ancyre en Galatie et de Néocésarée dans le Pont. Dans le premier, qui fut assemblé l'an 314 et où se trouvèrent avec lui dix-sept autres évêques presque tous confesseurs illustres, on fit divers canons touchant la manière dont on devait traiter ceux qui étaient tombés dans la persécution, et sur d'autres points importants de la discipline ecclésiastique, que l'on y rétablit dans sa première vigueur avec quelques modifications. C'est à quoi se réduisent aussi ceux qu'on fit dans le concile de Néocésarée, qui se tint ou la même année ou la suivante.

Saint Amphion se trouva encore depuis au concile œcuménique de Nicée, où son mérite fut reconnu de tous les Pères et de l'empereur Constantin. Saint Athanase entre les autres le remarqua si bien, qu'il voulut longtemps après publier des témoignages de l'estime qu'il faisait de sa vertu en le comptant parmi les hommes apostoliques de son siècle.

Eusèbe, évêque de Nicomédie et Théognis de Nicée, deux des principaux partisans de l'hérésie d'Arius n'ayant souscrit au concile que par contrainte et par dissimulation, retournèrent à leur erreur incontinent après et communiquèrent avec les ariens comme auparavant. Constantin en eut de l'indignation. Les évêques des environs se rassemblèrent dans un synode où ils déposèrent Eusèbe et Théognis, qui furent bannis ensuite par

Digitized by Google

l'empereur dans les Gaules. On mit en leur place Amphion Nicomédie et Chrest à Nicée ; et quelques-uns ont cru que le pr mier n'était autre que le saint évêque Amphion, que l'on aura ôté à l'église d'Épiphanie, pour le mettre sur le siége d'une vil qui passait alors pour la capitale de l'empire d'Orient, parce qu l'empereur y faisait sa résidence avant d'avoir bâti Constanti nople. Ce furent les églises mêmes de Nicomédie et de Nicée qu firent ce choix.

Mais quelque passion que l'on eût d'avoir pour pasteur u aussi saint homme qu'était Amphion, il est difficile de croire qu des catholiques eussent voulu faire passer un de leurs évêque d'un siége à un autre, eux qui avaient à se plaindre sur cel des ariens et nommément d'Eusèbe, que l'on chassait de Nico médie.

Amphion et Chreste ne demeurèrent pas longtemps sur le siéges qu'on leur avait fait occuper. Eusèbe et Théognis ayan surpris l'empereur et trouvé moyen de se faire rétablir après troi ans d'exil, chassèrent les deux évêques catholiques qui leu avaient été substitués.

Théodoret et les autres historiens qui parlent de cet Amphio ne disent pas en effet qu'il avait été auparavant évêque d'un autre église : et nous avons tout lieu de croire que notre Sain vécut toujours et mourut évêque d'Épiphanie. Son nom se trouv dans le Martyrologe romain au 12 juin, sa fête est aussi marqué dans le Ménologe des Grecs.

SAINT OLYMPE,

ÉVÊQUE D'ÉNOS.

L'Église tant en Orient qu'en Occident honore encore ce même jour saint Olympe, évêque d'Énos en Thrace, comme l'un de se plus illustres défenseurs contre l'impiété arienne, du temps d l'empereur Constance, fils de Constantin, et du vivant même d saint Athanase. Il fut un des prélats catholiques qui eurent l plus de part aux canons du concile de Sardique, qui passent po une addition à ceux de Nicée. Ceux qui y travaillèrent avec l furent Osius de Cordoue, Gaudence de Naïsse, Aèce de Thessal

Digitized by Google

ique et Alype de Mégare. Mais comme ces règlements ne regar-aient guères que le rétablissement de la discipline de l'Église, e n'est pas ce qui lui attira la haine et la fureur des ariens tant ue la conduite qu'il avait gardée durant tout le concile et en-ore auparavant pour les empêcher de nuire à l'Église. Ils le ersécutèrent plus cruellement qu'ils n'avaient jamais fait, quoi-u'ils l'eussent fort maltraité en tout temps, depuis qu'ils dispo-aient de l'esprit et de l'autorité de l'empereur Constance. Ils vaient surpris ce prince par de noires calomnies inventées contre ui et contre Théodule, évêque de Trajanopole, qui était une ville le Thrace comme celle d'Enos : et à la requête d'Eusèbe de Nico-nédie qui s'était fait alors évêque de Constantinople, Constance es avait condamnés tous deux à la mort après les avoir chassés le leurs églises et bannis de leurs villes, avec autorisation de les aire exécuter partout où on les trouverait. Après le concile de Sardique et leur conciliabule de Philippopoli ils firent revivre ne sentence si cruelle et en poursuivirent l'exécution. L'histoire ie nous apprend pas quel fut l'événement de cette dernière per-écution. Le Martyrologe romain semble faire entendre qu'il en oûta la vie à saint Olympe, quoiqu'il ne lui donne que la qualité le confesseur, comme à saint Amphion.

SAINT ONUPHRE,

SOLITAIRE.

Onuphre était un de ces pieux solitaires de la Thébaïde, qui, lu temps des empereurs Constance et Valens, combattaient lans la retraite, par la prière et la pénitence, pour la foi de l'Église, que les ariens attaquaient et que défendait saint Atha-ase. Il avait commencé les épreuves de la vie spirituelle dans ne communauté où l'on observait exactement la loi de Dieu ; n y était uni par les liens d'une charité si parfaite, que tous l'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; on n'y rompait le silence ue pour s'instruire et s'édifier les uns les autres. Onuphre, reçu out jeune dans cette sainte maison, entendit un jour ses Frères iscourir sur la vie des religieux et celle des solitaires ; et voyant u'on y donnait la préférence à la vie solitaire, comme plus par-

Digitized by Google

faite, il conçut un désir ardent de l'embrasser et de marcher s
les pas du Prophète Élie et de saint Jean-Baptiste.

Résolu de suivre ces grands modèles, il fit secrètement sa pr
vision pour quatre ou cinq jours, et sortant la nuit de son mona
tère, il prit sa route vers le midi et s'enfonça dans les montagne
A peine avait-il fait une journée de chemin, que se trouvant se
dans un désert, il fut ébloui par quelque phénomène qui parut
ses yeux. Saisi de frayeur, il ne pensait plus qu'à s'en retourner
mais, rassuré par la confiance que Dieu même était l'auteur d
sa résolution et qu'il avait pour guide le Saint-Esprit, il repri
courage et continua de marcher jusqu'à ce qu'il trouvât une cel
lule occupée par un solitaire que son grand âge rendait véné
rable. Il demeura près de lui quelques jours, pour s'accoutume
à ce nouveau genre de vie ; le saint vieillard, quand il le vit asse
préparé, lui dit qu'il allait le mener au lieu que Dieu lui avai
destiné. Onuphre le suivit. Au bout de quatre jours de marche
ils arrivèrent dans un désert affreux, entouré de montagnes, sou
l'une desquelles ils découvrirent un antre où ils s'arrêtèrent. Le
vieillard resta un mois avec lui ; puis, l'ayant recommandé à
Dieu, il s'en retourna dans sa cellule.

Dans les premiers temps, Onuphre eut beaucoup à souffrir, et
ce ne fut que par la prière et la mortification qu'il vint à bout du
tentateur. Il ne vivait que de racines et de dattes, qu'il trouvait
à quelque distance du lieu de sa retraite. Ses austérités le défi-
gurèrent de telle sorte, que quand Paphnuce, qui voulait le voir,
l'aperçut pour la première fois, il ne savait s'il voyait un homme
ou un être d'une espèce extraordinaire.

S'étant néanmoins familiarisé avec lui, il le pressa si instam
ment de lui raconter comment Dieu l'avait fait arriver à l'état de
perfection où il le voyait, que le Saint ne put lui refuser cett
satisfaction. Il apprit qu'il y avait bien des années qu'il vivai
dans ce désert ; que, pendant ce long espace de temps, il n'avai
vu d'autre homme que lui et le vieillard dont Dieu s'était serv
pour l'y conduire. Il ne fut pas moins édifié des discours admi
rables qu'il lui tint sur la conduite de Dieu à l'égard des homme
et il fut frappé d'un genre de vie si peu commun. La consolatio

Digitized by Google

qu'il trouvait dans ces entretiens lui fut ravie par la mort du Saint, qui arriva en sa présence, le 12 juin de l'an 400. Après que Paphnuce lui eut rendu les derniers devoirs, il revint en Égypte publier les merveilles que Dieu avait opérées dans son Serviteur.

LE BIENHEUREUX CHRODOBALDE,

PRÉVOT DE L'ABBAYE DE MARCHIENNES.

Ce nom de Chrodobalde nous indique une origine franque et barbare, et il rend encore plus frappant le spectacle du changement admirable opéré par la religion dans un de ces hommes altiers et indomptables. On ne connaît point les événements qui précèdent le fait unique par lequel son existence nous est révélée ; mais il serait assez vraisemblable de supposer que Chrodobalde était un de ces enfants esclaves que saint Amand recueillait de toutes parts, à qui il servait de père, et qui, pour la plupart, s'attachaient à Dieu et à lui en embrassant la vie monastique. Retiré dans la pieuse communauté d'Elnon, il y remplissait exactement tous les devoirs d'un bon religieux : on n'avait à lui reprocher qu'un peu d'opiniâtreté et d'attache à son propre jugement. Pour un barbare converti, c'était déjà beaucoup que de n'avoir pas de défauts plus considérables ; mais saint Amand, qui apportait le plus grand soin à la direction de ses enfants spirituels, trouva l'occasion de l'en corriger, et il le fit d'une manière admirable. Voici comment les auteurs rapportent ce fait.

Un jour que Chrodobalde était dans la campagne occupé à quelques travaux avec ses Frères, il reçut, par l'entremise d'un autre Religieux, l'ordre de préparer des chars pour le service de la communauté. Il ne s'empressa point d'obéir ; au contraire, se mettant aussitôt en chemin, il quitta le lieu où il était dans la campagne, pour venir exposer les motifs de sa conduite au saint Abbé. Tout à coup il tombe par terre, frappé de paralysie et privé entièrement de l'usage de ses membres. Reconnaissant aussitôt la main de Dieu qui le punissait, Chrodobalde confessa sa faute aux Religieux qui s'étaient empressés de le secourir.

Digitized by Google

Ceux-ci le déposèrent dans une barque et le conduisirent au monastère.

Le saint vieillard Amand ayant été averti de l'accident, qu'il semblait connaître déjà par une révélation intérieure, répondit tranquillement et avec un léger sourire : « Chrodobalde sera encore dans un plus grand danger à cause de son opiniâtreté et de sa désobéissance. » Appelant en même temps un vénérable prêtre de la communauté, il lui remit une coupe de vin avec un morceau de pain. « Allez, lui dit-il, ordonnez au Frère Chrodobalde de prendre ceci, et demain, lorsque par la volonté de Dieu j'irai le visiter, qu'il s'avance au-devant de moi et ne reste pas sur sa couche. » Cet ordre fut immédiatement exécuté. Le malade, réjoui par la bénédiction que lui envoyait saint Amand, prit la coupe de vin, et se sentit aussitôt guéri, et comme s'il n'avait jamais rien éprouvé. Le lendemain, quand le vénérable vieillard arriva, il s'empressa d'aller au-devant de lui, au grand étonnement des autres Religieux, qui ne pouvaient s'expliquer un si prompt rétablissement. En présence de ses Frères, il demanda et obtint le pardon de sa faute ; et saint Amand, de son côté, profita de cette occasion pour donner à toute la communauté des conseils salutaires sur l'obéissance religieuse. Ils firent en particulier une si grande impression sur le cœur de Chrodobalde, qu'il vécut depuis dans la pratique des plus éminentes vertus, et mérita qu'on lui décernât après sa mort le titre de Bienheureux [1].

SAINT ODULPHE,

CHANOINE D'UTRECHT.

Saint Odulphe, fils de parents français, naquit en Brabant au VIII^e^ siècle. Il fut élevé dans la piété, et après de bonnes études il se destina à l'Eglise. Ayant été ordonné prêtre, il travailla avec saint Frédéric à convertir les Frisons, encore alors plongés dans l'idolâtrie. Cette mission qu'ils avaient entreprise leur donna de grandes peines et de longues fatigues. Odulphe les supporta courageusement pendant de longues années. Puis

[1] Emprunté à l'abbé Destombes.

Digitized by Google

chargé d'années et de travaux il fut élu chanoine d'Utrecht; mais il ne se reposa pas longtemps. Il vit venir sa fin, et visité par ses confrères, il se recommanda à leurs prières devant Dieu, après quoi il mourut en paix le 12 juin 840.

Il est honoré à Utrecht, à Staveren et dans d'autres lieux de la Belgique et de la Hollande.

LE BIENHEUREUX LOHEMEL.

Le bienheureux Lohémel naquit dans la Petite-Bretagne, de parents honnêtes, qui lui donnèrent une éducation solide. Il en sut parfaitement profiter.

Entré de bonne heure dans le clergé, il s'y distingua par ses talents et par ses vertus. Il lia une étroite amitié avec cinq autres clercs de la cathédrale de Vannes, qui avaient pour lui une sainte vénération, et qui étaient doués comme lui de prudence et de science. Ces six amis, grands serviteurs de Dieu, jouissaient de l'estime du roi Noménoé. Les seigneurs armoricains rivalisaient pour eux de confiance et de respect, et les Bienheureux en profitaient pour rendre toute sorte de services aux infortunés.

Mais considérant les dangers que l'on court dans les villes, et le calme que l'on trouve dans la solitude, ils résolurent d'aller servir Dieu dans une profonde retraite. Lohémel et les quatre autres de cette petite troupe supplièrent leur ami saint Couvoyon d'être leur guide spirituel. Le Saint dut faire violence à sa modestie pour y consentir; il le fit dans l'unique vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Aussitôt ils se défirent de leurs prébendes avec la permission de l'évêque qui n'osa les retenir, de peur de s'opposer à une vocation si prononcée. Il les bénit et les vit à regret s'éloigner, car ils étaient l'élite de son clergé et de son chapitre.

Ils s'établirent sur les bords de la Vilaine, dans l'épaisse forêt de Redon, loin du bruit et des embarras du monde. Ils obtinrent d'un généreux seigneur du lieu une partie de cette forêt, avec la permission de prendre là tout le bois dont ils auraient besoin

Digitized by Google

pour y construire un monastère. Le roi ratifia ces dons et y joignit des revenus de ses propres biens.

Quand ils commencèrent l'édifice, quelques seigneurs s'y opposèrent, se disant propriétaires du terrain. Couvoyon eut recours à ses deux bienfaiteurs, le seigneur donataire et le roi; il leur envoya à Vannes Lohémel qui était à la fois avocat et prêtre, et jouissait de la confiance de son abbé.

Défenseur déclaré des pauvres, des orphelins, des veuves, des opprimés, Lohémel ne se chargeait jamais que de causes justes, et il ne négligeait aucun moyen louable de les gagner. Il parlait avec tant de zèle et de bonheur, que le succès couronnait toujours ses efforts.

Il parut à la cour du roi des Bretons, en 831. Il fit si bien valoir ses raisons, et y joignit un si bel éloge de son confrère, que les réclamants entendirent le monarque confirmer de nouveau les bons Pères dans leur possession et défendre de les troubler.

Ses travaux furent poursuivis avec activité. Ce fut alors que Dieu montra, par un prodige, combien Lohémel lui était agréable. A sa prière, il rendit la vie et la santé à un ouvrier mutilé par les roues d'une des charrettes qui apportaient les matériaux. Quand la maison fut construite, les Religieux s'y logèrent et y menèrent une vie si édifiante, que le bruit en vola même hors de la Bretagne. Lohémel sanctifia ainsi son exil sur la terre, et mérita le ciel, notre éternelle patrie.

Pour faire ressortir la patience et la perfection de son Serviteur, le Seigneur permit que Lohémel fût accablé de maux pendant les dernières années de sa vie. Il mourut en odeur de sainteté, l'an 847.

Ce juste était d'autant plus louable dans son dénûment volontaire, qu'il avait tout donné aux indigents. Par ce bon exemple, il contribua à faire venir plusieurs élus dans le nouveau monastère.

Un autre Vincaton quitta aussi les pompes dont il était entouré, pour s'ensevelir dans une humble retraite. Ce seigneur donna toutes ses richesses à la sainte maison qu'il adoptait désormais pour séjour. Il lui assurait ainsi de nouveaux moyens

Digitized by Google

de soulager les pauvres, d'accueillir les étrangers, de fournir une honnête existence aux hommes privés de fortune qui voudraient s'y retirer. Les monastères étaient alors les châteaux du peuple, l'asile des sciences, des lettres et des arts. Des écoles et des hospices y étaient joints.

Créer et doter des refuges pour le malheur, pour l'innocence, pour le repentir comme pour toutes les connaissances divines et humaines, pour toutes les vertus, pour l'exercice de toutes les œuvres de miséricorde, c'était agir dans l'intérêt général. On doit donc de la reconnaissance à ceux qui l'ont fait, et qui joignaient à ce service l'exemple de toute une vie consacrée aux bonnes œuvres et à l'édification.

SAINT GERBOLD ou GERBAUD,

ÉVÊQUE DE CHALON.

Plusieurs donnent le titre de Saint à Gerbold, évêque de Châlon, dont le Martyrologe gallican fait mémoire en ce jour. Tous les historiens de la contrée louent son zèle pour la mémoire de ses prédécesseurs, et pour la restauration des lieux saints. Il releva l'antique et célèbre monastère de Saint-Pierre, fondé à Châlon par le saint évêque Flavien, et ruiné par les barbares. Ses prédécesseurs avaient été pour la plupart enterrés dans l'église de cette abbaye.

Gerbold eut soin de recueillir les restes précieux de saint Loup, de saint Sylvestre et de saint Agricole, ainsi que ceux de saint Didier, trouvés à Saint-Marcel. Il les fit placer avec honneur derrière l'autel de l'église Saint-Pierre, et le Pape Jean VIII qui séjourna vingt jours à Châlon pendant l'épiscopat de Gerbold, lui permit de les exposer à la vénération publique.

Il obtint aussi pour son chapitre, de l'empereur Charles-le-Chauve, le droit d'élire ses évêques.

Zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, Gerbold assista à huit conciles, et mourut vers l'an 885, après environ vingt-deux ans d'épiscopat.

Digitized by Google

SAINT ESKILL,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Eskill était anglais de naissance. Les royaumes situés au nord de l'Europe l'ont honoré comme un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, tant que la religion catholique y a été suivie.

Saint Anschaire, archevêque de Brême, ayant fondé en Suède une Église nombreuse par les travaux d'un zèle infatigable, se vit obligé de retourner en Allemagne. A peine fut-il parti, que les Suédois reprirent leurs anciennes superstitions; ils chassèrent même Simon que saint Anschaire leur avait donné pour évêque.

La nouvelle de cette apostasie causa une vive douleur aux serviteurs de Dieu qui habitaient le nord de l'Angleterre. Saint Sigefride, archevêque d'Yorck, résolut d'entreprendre lui-même une mission pour retirer un si grand nombre d'âmes de la voie de perdition. Eskill son parent demanda à partager une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse; il accompagna l'archevêque en Suède, où il se conduisit avec autant de zèle que de prudence. Le roi et le peuple conçurent pour lui une vénération profonde, et ils prièrent saint Sigefride, avant son retour en Angleterre, de le sacrer évêque, et de le leur donner pour pasteur. La cérémonie de son sacre se fit dans un lieu appelé Nordhans-Kogh.

Les travaux d'Eskill, soutenus par l'exemple d'une vie vraiment apostolique, eurent un succès merveilleux, et l'église de Suède recevait chaque jour de nouveaux accroissements. Le zèle du roi Ingon pour le christianisme ne contribuait pas peu à multiplier les conversions. Malheureusement les infidèles massacrèrent ce bon prince, et placèrent sur le trône Swenon, dit le Sanguinaire. Cette révolution devint très-funeste à la nouvelle Eglise. Les superstitions impies et barbares du paganisme furent rétablies.

Les infidèles célébrant un jour à Strengis une de leurs fêtes, l'évêque, suivi de son clergé et de plusieurs autres chrétiens,

Digitized by Google

s'avança vers le lieu où ils étaient assemblés. Il leur parla avec beaucoup de force pour leur faire sentir l'impiété de leur conduite ; mais voyant l'inutilité de ses remontrances, il pria Dieu de manifester sa puissance par quelque signe visible. A l'instant il s'éleva un grand orage ; la grêle et la pluie tombèrent avec une abondance extraordinaire ; le tonnerre renversa l'autel, et consuma ce qui devait être la matière des sacrifices. Les païens attribuèrent ce prodige à la magie ; ils se saisirent du Saint, et le lapidèrent par l'ordre du roi.

Eskill fut enterré à l'endroit où il avait été martyrisé. On éleva ensuite une église au même lieu ; les Reliques du Saint y furent exposées à la vénération publique, et il s'opéra plusieurs miracles par leur vertu. Saint Eskill souffrit dans le XI^e^ siècle. Sa fête se célébrait anciennement le 12 de juin en Suède, en Pologne et dans les autres pays septentrionaux.

LE BIENHEUREUX GUY DE CORTONE,

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS.

On honore aujourd'hui dans l'Ordre des Frères Mineurs le bienheureux Guy, né à Cortone en Toscane. Etant chanoine de Chiusi, il entendit un sermon de saint François d'Assise, et il en fut si touché qu'il abandonna aussitôt son canonicat pour se mettre au nombre de ses disciples. Le Martyrologe séraphique dit qu'il passa sa vie dans les jeûnes, la pauvreté, l'humilité, et les austérités de la pénitence ; qu'il rendit de grands services par sa parole et ses saints exemples ; et qu'il brilla pendant sa vie et après sa mort par ses prodiges. Il mourut le 12 mai 1250, mais on célèbre sa fête le 12 juin, jour de l'invention de son chef, à l'occasion de laquelle il se fit beaucoup de miracles.

LE VÉNÉRABLE VINCENT FORT,

FRÈRE MINEUR, MARTYR AVEC PLUSIEURS AUTRES.

Le Ménologe des Franciscains cite en ce jour, dit Péquegnot, deux Martyrs qui appartenaient probablement au diocèse d'Autun. Nous nous contenterons de rappeler ses paroles, n'ayant pu

Digitized by Google

trouver de plus amples documents sur ces généreux Confesseurs de la foi.

« Le 12 juin, en Bourgogne, mémoire du bienheureux Vincent Fort ou Fortis, martyr, qui, attaché par les hérétiques à la queue d'un cheval, et traîné dans des lieux pleins d'aspérités, ensuite enfoui dans la terre jusqu'à la ceinture, les bras étendus en forme de croix, ayant eu enfin la tête brisée, obtint la palme d'un glorieux combat. »

« Le même jour et dans la même province, mémoire d'une vierge martyre dont le nom est inconnu, qui, victorieuse de la même persécution, prit son essor vers l'Epoux céleste. Tombée entre les mains des hérétiques, elle fut tellement effrayée à l'aspect de leurs glaives et de leurs supplices, que le sang coula de toutes les parties de son corps. »

Le Ménologe déjà cité ajoute que ces confesseurs souffrirent pour la foi, vers l'an 1563. Mais ce fut sans doute en 1568, lorsque la ville d'Auxerre fut prise par les Calvinistes ; car voici des faits analogues rapportés par Lebeuf et Courtépée.

« L'église des Cordeliers d'Asquin, diocèse d'Autun [1], près de Vézelay, fut réduite en cendres en 1568, par les Calvinistes qui enterrèrent tout vifs, jusqu'au col, le gardien François Bille, François Jarille, religieux, et le curé d'Asquin. Leurs têtes servaient de but aux joueurs de boules, qui les firent expirer par ce cruel martyre, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Ainsi périrent pour la foi, pendant ces malheureuses guerres de religion, trois autres Cordeliers à Châteauvilain, et le Père Bossu de Beaune, à Mâcon. »

LES V. FRANÇOIS POYET ET JEAN CHAUVEAU,

MARTYRS DES CALVINISTES.

François Poyet, de l'Ordre de Saint-Dominique et docteur de Sorbonne, était né à Angers sous le règne de Charles VIII. Il était prieur d'Angoulême, lorsqu'en 1568 l'amiral de Coligny s'empara de cette ville, par composition, ce qui faisait espérer

[1] Aujourd'hui de Sens.

Digitized by Google

des séïdes de Calvin quelques ménagements. Mais dès les premiers jours de l'occupation, la frénésie des hérétiques éclata. Ils voulaient surtout amener à leur désertion les sommités catholiques. N'ayant pu entraîner dans leur parti le vénérable François Poyet et son pieux ami Jean Chauveau, ils emprisonnèrent ce dernier qui avait soixante-dix ans, et qui mourut dans son cachot mangé des vers. Puis, ayant isolé François Poyet, ils s'efforcèrent de le vaincre dans des conférences qui dégénérèrent vite en disputes. N'ayant recueilli de ces tentatives que la confusion, ils le tirèrent de sa prison, le promenèrent par la ville en lui déchirant le dos et la poitrine avec des tenailles rougies au feu ; puis ils l'habillèrent de haillons auxquels ils avaient donné une forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras, en dérision de l'étole et du manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Meinverck, évêque de Paderborn, dont on célébrait hier la fête, dédia à la très-sainte Vierge l'église de Sainte-Croix par suite d'une apparition que les Bollandistes rapportent ainsi.

Le jour de Saint-Gervais et de Saint-Protais, les religieuses de ce monastère étaient occupées à restaurer l'église, lorsqu'un pauvre qui souffrait de la nudité et de la faim, se rendit au couvent pour solliciter quelque secours. La très-sainte Vierge apparut à ce malheureux et lui ordonna de dire à la supérieure et aux autres religieuses, qu'elles devaient donner autant de soin à l'édifice spirituel de leurs âmes qu'elles en donnaient à cet édifice temporel ; elle ajouta que s'il en était ainsi, elle veillerait elle-même sur ce lieu, qu'elle y manifesterait sa gloire et exaucerait tous ceux de ses serviteurs qui viendraient y prier.

Le pauvre n'osait se charger de cette ambassade, et alléguait pour cause de son refus le peu de foi qu'on ajouterait à ses paroles ; il demanda donc à la très-sainte Vierge quelque signe extraordinaire de sa mission : « Eh bien ! reprit Marie, voici le signe que je te donne ; quelque blessure que tu te fasses, tu n'en

Digitized by Google

recevras aucun mal ; » mais le pauvre n'était pas encore satisfait. « Alors, ajouta la très-sainte Vierge, coupe ton bâton en deux parties, et fais-en une croix que tu planteras à l'endroit où j'ai les pieds ; tous ceux qui viendront en ce lieu, me verront toujours posée sur cette croix, sous la forme d'une colombe. »

Lorsque la supérieure eut reçu cet avis, elle fit appeler saint Meinverck avec ses clercs. Le Saint implora les lumières divines par des jeûnes et des prières. Puis, il se rendit au lieu indiqué et y trouva, ainsi que le pauvre l'avait dit, une colombe posée sur la croix ; il fit élever à cet endroit une somptueuse basilique que l'on appelle pour cette raison l'église de la Croix.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sur la voie *Aurelia*, la fête des saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, soldats, qui, pendant la persécution de Dioclétien et Maximien, et sous le préfet Aurèle, furent, pour la confession du nom chrétien, déchirés avec des scorpions et décapités.

A Nicée en Bithynie, sainte Antonine, martyre, qui, pendant la même persécution, fut condamnée, par le président Priscillien, à être frappée avec des bâtons, suspendue sur le chevalet, déchirée par les côtés, brûlée dans les flammes, et enfin tuée par le glaive.

[1] PRIDIE IDUS JUNII.

Salmanticæ in Hispania sancti Joannis a sancto Facundo confessoris, Ordinis Eremitarum sancti Augustini, fidei zelo, vitæ sanctimonia, et miraculis clari. — Romæ via Aurelia natalis sanctorum martyrum Basilidis, Cyrini, Naboris, et Nazarii militum, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani sub Aurelio præfecto ob Christiani nominis confessionem detrusi in carcerem, et scorpionibus lacerati, capite truncati sunt. — Nicææ in Bithynia sanctæ Antoninæ martyris, quæ in eadem persecutione a Priscilliano præside jussa est fustibus cædi, suspendi in equuleo, lateribus laniari, et flammis incendi, ac demum gladio necari. — In Thracia sancti Olympii episcopi, qui ab Arianis sede pulsus, confessor occubuit. — Romæ in Basilica Vaticana sancti Leonis Papæ Tertii, cui erutos ab impiis oculos, et præcisam linguam Deus mirabiliter restituit. — In Cilicia sancti Amphionis episcopi, qui tempore Galerii Maximiani confessor fuit egregius. — In Ægypto sancti Onuphrii anachoretæ, qui in vasta eremo sexaginta annis vitam religiose peregit, et magnis virtutibus ac meritis clarus migravit in cœlum, cujus insignia gesta Paphnutius abbas conscripsit.

Digitized by Google

En Thrace, saint Olympe, évêque, qui fut chassé de son siége par les ariens, et mourut confesseur.

A Rome, en l'église de Saint-Pierre, saint Léon III, Pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux et la langue que des impies lui avaient arrachés.

En Cilicie, saint Amphion, évêque, qui fut un généreux confesseur, du temps de Galère-Maximien.

En Egypte, saint Onuphre, anachorète, qui, pendant soixante ans, mena, dans une vaste solitude, une vie sainte, et s'en alla au ciel tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses mérites. L'abbé Paphnuce a fait l'histoire de ses actions glorieuses.

A Salamanque en Espagne, saint Jean de Sahagun, confesseur, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, que son zèle pour la foi, la sainteté de sa vie et ses miracles ont rendu illustre.

Additions des autres martyrologes.

Saint Maximin, évêque de Naples, martyr.

Saint Magdalète, martyr à Tripoli.

Saint Ternan, évêque des Pictes, sacré par saint Pallade, florissait en Ecosse au VI^e^ siècle.

Saint Pierre l'Athonite, moine qui habitait un monastère du mont Athos, au VII^e^ siècle.

Sainte Mocullée, honorée en Irlande.

Saint Masme (*Maximus*), martyr à Brescia.

Saint Marin et saint Zime, prêtres, avec saint Vime, solitaires en Bavière.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Boutilier, prêtre du diocèse de Besançon, s'étant écarté de sa paroisse, et n'ayant pas fait le serment schismatique, arrêté par une commission, et mis à mort le 12 juin 1798. Il avait soixante-deux ans.

François-Jérôme Tournois, prêtre du diocèse de Saint-Malo et en même temps religieux Capucin, mis hors de son cloître, se retira à Dinan, ne fit aucun serment et fut arrêté en 1796, avec deux jeunes gens qui l'accompagnaient dans ses courses apostoliques. Ces toris chrétiens furent fusillés le 12 juin 1797. Tournois n'avait que trente-et-un ans.

Digitized by Google

TREIZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Antoine de Padoue, frère mineur. — Le Bienheureux Gérard, frère de saint Bernard. — Sainte Félicule, vierge et martyre. — Sainte Aquiline, vierge et martyre. — Saint Triphylle, évêque en Chypre. — Saint Agrice, archevêque de Sens. — Saint Adrien de Wintershowen, martyr. — Saint Amand le Diacre. — Saint Ragnebert ou Rambert, martyr. — Saint Fandilas, martyr en Espagne. — Saint Villicaire, archevêque de Vienne. — Le Bienheureux Georges l'Albanais, frère mineur. — La Bienheureuse Marguerite de Foligno, du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. — Le Bienheureux Martin de Sainte-Marie, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANTOINE DE PADOUE,

FRÈRE MINEUR.

Les premières années de la vie de saint Antoine de Padoue étant peu connues, nous avons cru devoir les raconter ici avec quelque détail.

En face de la cathédrale de Lisbonne, on montre une petite église ornée de marbres magnifiques : c'est là que naquit saint Antoine de Padoue. Cette petite église formait avec la maison voisine, où se tenait dans le dernier siècle le conseil de la ville, le palais de don Martin de Bouillon. Renversée en 1755 dans le grand tremblement de terre de Lisbonne, il s'y passa un fait si étrange que je tiens à le rapporter.

Ce fut le jour de la Toussaint que Lisbonne éprouva cette affreuse secousse qui la détruisit presque de fond en comble. Le feu se déclara en plusieurs endroits de la ville, et vint ajouter ses ruines à celles du ciel. L'église de Saint-Antoine fut brûlée, comme tant d'autres monuments, mais, chose étonnante! on retrouva intact sous ses décombres l'autel du Saint, revêtu cependant d'étoffes de soie et d'or qui offraient au feu un facile aliment, et au pied de l'autel un jeune homme non-seulement vivant, mais gai et alerte, après cette sépulture de plusieurs

Digitized by Google

jours. Tout Lisbonne s'émut de ce prodige. On en parla au roi, qui voulut voir l'objet de cette sorte de résurrection. « Je tiens ce fait, dit l'abbé Emmanuel de Azévédo, historien et compatriote du Saint, d'un seigneur qui assista à la présentation. Le roi demanda au jeune homme comment il avait pu passer tant de temps sous les ruines, et le jeune homme répondit avec la plus grande simplicité qu'un Frère de Saint-François le venait visiter tous les jours, lui portait à manger et le consolait. »

C'est donc dans cette église, autrefois le palais de Bouillon, que naquit, en 1195, saint Antoine de Padoue, de don Martin de Bouillon, que l'on croit issu de la grande famille de Godefroi de Bouillon, et de dona Maria Tavéira, qui descendait d'un roi des Asturies. Peu d'historiens ont su le jour de sa naissance ; mais cet abbé Emmanuel de Azévédo, qui a fait de grandes recherches à ce sujet, croit qu'il naquit le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, et la tradition s'en est perpétuée dans la nombreuse famille des Bouillon de Portugal, et dans tout le pays.

Il fut baptisé le jour de l'Octave, dans l'église cathédrale, et reçut en l'honneur de son oncle, qui en était chanoine, le nom de Ferdinand. On a conservé précieusement les fonts où cette âme angélique fut ravie au démon, et jusqu'à la porte par laquelle il entra. Cette porte ne s'ouvre plus que le 13 juin, jour de la fête du Saint. Elle est revêtue d'une enveloppe de bois, pour la défendre de l'indiscrète piété des pèlerins.

Dès sa plus tendre jeunesse, saint Antoine, ou plutôt don Ferdinand, fut un Ange de piété, de pureté et de charité. Il avait à peine cinq ans qu'il promit à Dieu de rester vierge en l'honneur de la pureté de sa très-sainte Mère. A dix ans, ses parents le placèrent, sous la conduite de son oncle, parmi les clercs de la cathédrale. C'était l'usage des grandes familles de ce temps-là. Saint Thomas d'Aquin fut ainsi élevé au couvent du Mont-Cassin, et jusqu'à ces derniers temps, les premiers seigneurs d'Aragon faisaient instruire leurs enfants parmi les clercs de Notre-Dame-*del-Pilar*. On y apprenait les lettres avec la piété ; les vocations y germaient à l'ombre du sanctuaire.

Don Ferdinand resta cinq années dans le clergé de la cathé-

Digitized by Google

drale de Lisbonne. C'était déjà un Saint, et il y fit un miracle qui est demeuré célèbre dans le souvenir du peuple de Lisbonne. Le démon lui apparut un jour sous une forme effrayante ; plein de foi, l'intrépide jeune homme traça de son doigt le signe de la Croix sur le marbre noir qui sert de gradin au chœur de la cathédrale. La pierre s'amollit au toucher de cette chair si faible, mais si pure : le signe de la Croix resta formé sur le marbre. Il est encore aujourd'hui, après plus de six siècles, l'objet de la vénération du peuple ; « et moi-même, dit un historien du Saint qui vivait dans le dernier siècle, je l'ai baisé plus d'une fois avec respect. » C'était le trophée d'une grande victoire remportée par la foi, et le premier prodige d'une vie qui en devait être pleine.

Saint Antoine avait alors quinze ans. C'est l'âge où le lis de la pureté s'épanouit dans les âmes chastes. Dieu, voulant préserver cette fleur si candide des souillures du monde, lui inspira le désir de se donner tout à lui.

Il y avait hors des portes de Lisbonne un monastère de Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin. Cette Congrégation avait été fondée dans le siècle précédent par un Saint nommé Téotonius, qui l'avait établie à Sainte-Croix-de-Coïmbre, dont ces chanoines avaient pris le nom. Le monastère de Lisbonne était sous le patronage de saint Vincent. Il avait alors pour prieur un homme vénérable, don Gonzalo Mendez, regardé comme un Saint, et dont un fervent Religieux vit l'âme glorieuse monter à sa mort vers le Ciel, pendant qu'il disait la Messe en son couvent de Santarem.

On comprend assez ce que devait être le monastère de Saint-Vincent sous la direction de ce saint homme. C'est là que don Ferdinand de Bouillon entra pour faire son noviciat. Il dit adieu à son oncle, le chanoine, ce pieux maître qui avait élevé son enfance ; à ses chers compagnons, les clercs de la cathédrale, qui de leur ami ont fait un glorieux patron. Ils lui ont élevé un autel où il est représenté vêtu de la soutane rouge et de la cotte des clercs, et chaque année, à Lisbonne et dans beaucoup de diocèses du Portugal, ils honorent leur saint ami par une fête particulière.

Digitized by Google

Saint Antoine passa les deux années du noviciat dans le monastère de Saint-Vincent. Quand il eut fait ses vœux, il voulut dire entièrement adieu au monde, à sa famille, dont la tendresse mondaine rêvait pour ses talents les plus hautes dignités de l'Église. A Lisbonne, on pouvait trop facilement l'entretenir d'espérances ambitieuses. Il rompit à tout. Il quitta son père et sa mère pour s'attacher à Jésus-Christ, devenu son Époux. Sur sa demande, il fut envoyé au monastère de Sainte-Croix de Coïmbre, chef-lieu de l'Ordre.

La plus douloureuse séparation fut celle de don Gonzalo Mendez, ce prieur que l'Église a déclaré Vénérable, et qui avait guidé les premiers pas du jeune Saint dans une carrière où son élève le devait surpasser. Les Saints n'ont pas de plus chers amis que les autres Saints. Plus ils aiment Dieu, plus ils s'aiment, Dieu étant la source et la mesure de leur amour.

Ce fut vers la fin de septembre de l'an 1212, que don Ferdinand arriva à Coïmbre.

Sainte-Croix de Coïmbre était un des plus grands et des plus magnifiques monastères de l'Europe. C'était le Saint-Denis du Portugal ; les rois s'y faisaient enterrer. Le grand prieur de Sainte-Croix s'appelait dom Jean-César. Il reçut le jeune Religieux avec joie, et lui fit étudier la philosophie et la théologie sous deux savants maîtres, dom Jean et dom Raymond, qui avaient pris leurs grades dans l'Université de Paris.

Les forces de l'esprit n'étaient point dissipées en ce temps par l'étude de sciences secondaires et souvent inutiles. Deux sortes d'ouvrages firent l'éducation de l'homme le plus éloquent du XIII^e^ siècle, la Bible et les Pères. Il apprit dans les Pères la plus haute doctrine où se soit élevée l'intelligence humaine avec l'aide de Dieu, et dans la Bible cette éloquence vive et impétueuse, colorée d'images hardies et magnifiques, qui devait ravir et entraîner ses contemporains.

Saint Antoine passa huit années dans cette inépuisable étude de l'Écriture sainte et des ouvrages de nos grands génies chrétiens ; il y devint si habile, qu'il retint presque toute la Bible et un grand nombre de passages des Pères dans sa vaste mémoire.

Digitized by Google

Après ces huit années, il n'étudia plus qu'en lisant son bréviaire et au pied de son Crucifix. Ces huit années furent la mine où il puisa plus tard pour ses prédications et ses écrits, tant sont grandes les forces de l'esprit humain quand on sait les concentrer habilement sur un seul objet! Les Chanoines-Réguliers de Sainte-Croix avaient conçu, au reste, une telle estime de ses grands talents, qu'ils écrivaient de lui dans leurs archives, deux ans après qu'il les eut quittés, et lorsqu'il était le plus ignoré dans l'Ordre de Saint-François, ces belles paroles : *Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus.*

En même temps qu'ils donnaient à son esprit cette nourriture forte et solide qui fait les intelligences élevées, la Bible et les Pères affermissaient son cœur dans l'amour des vertus chrétiennes. Il devenait plus humble, plus ami des emplois bas et vils selon le monde, plus amoureux de Dieu. Dieu, par suite, l'aimait aussi davantage, et il se plaisait à lui donner plus souvent de miraculeuses marques de son affection. J'en rapporterai deux traits, bien surpassés depuis par ses innombrables miracles; mais les premiers témoignages d'amour sont aussi les plus chers.

Notre jeune Saint avait été chargé du soin des malades. Un bon Religieux se trouvait alors à l'infirmerie, attaqué d'une maladie dangereuse. Dans sa charité, après avoir prié pour le Père, don Ferdinand étendit sur lui ses vêtements : en un instant le malade fut guéri.

Une nuit de Noël (il était encore infirmier), au moment où les cloches du monastère donnaient le signal de l'Élévation, il se mit à genoux, possédé d'un ardent désir de voir son divin Sauveur naissant en quelque sorte sur l'autel comme autrefois dans la crèche : les murs s'ouvrirent, sa vue pénétra jusqu'à l'église : il put adorer le corps et le sang de l'Agneau ; puis les murailles semblèrent se rapprocher, et tout disparut de ses yeux.

Quand un Maître fait de tels prodiges pour ses serviteurs, cela vaut bien quelques sacrifices. Déjà don Ferdinand lui avait donné sa famille, sa fortune, ses légitimes espérances d'un brillant ave-

Digitized by Google

nir. Que pouvait-il faire de plus? Il était séparé du monde, prêtre, car il venait de recevoir le sacerdoce, religieux enfin. Mais il appartenait à un Ordre riche, en possession de la faveur royale, et tout rempli d'une admiration singulière pour son talent et ses vertus. Donc, entrer dans un Ordre pauvre, méprisé, où il serait lui-même inconnu, oublié, dédaigné, ce serait se rapprocher davantage de Jésus crucifié. Don Ferdinand trouva cet Ordre, et si dur que devait être le sacrifice, il n'hésita pas.

Il y avait en ce temps, dans une toute petite ville d'Italie, un jeune homme, fils d'un obscur marchand, presque sans lettres, sans jugement selon le monde, doué seulement d'un cœur et d'un dévouement admirables. Dieu, qui cherchait un homme pour sauver son Église, l'aperçut et l'aima. Il lui inspira un dessein de la plus extraordinaire folie, et c'est par cette folie qu'il renouvela encore une fois la face de la terre.

Dieu lui dit donc : « Sors de la maison de ton père, fais-toi pauvre et presque nu, dépouille-toi de tout, et je te donnerai le monde. »

Cet homme, en effet, se dépouilla de sa famille, de ses richesses, de ses vêtements et de lui-même, et le monde le suivit. Les princes, les nobles et les peuples devinrent amoureux de sa pauvreté. En échange de ses parents selon la chair, des frères selon l'esprit lui refirent une famille aussi vaste que l'univers chrétien, parlant toutes les langues. Partout où il passait, les populations étaient changées, les mœurs réformées; l'Église florissait, les pécheurs faisaient pénitence.

Un tel homme devait séduire le cœur de don Ferdinand de Bouillon. Malheureusement il ne le connut pas tout d'abord. Poussé par le désir du martyre, saint François d'Assise était bien venu en Espagne visiter la patrie de son compagnon dans la grande œuvre de la régénération du monde, de la seconde colonne de l'Église, saint Dominique, patriarche comme lui d'une innombrable famille de Saints. Il s'était même approché du Portugal et avait, dit-on, passé ses frontières, espérant se rendre de là en Afrique. Mais Dieu le réservait à d'autres destins et à un plus difficile martyre. Ce voyage, cependant, eut une immense

Digitized by Google

influence sur l'avenir de don Ferdinand. De retour en Italie, après ce merveilleux Chapitre des nattes qui ressemblait aux premières assemblées de l'Église naissante à Jérusalem, saint François d'Assise avait envoyé en Espagne, avec quelques autres Frères, Bernard de Quintavalle, son fils premier-né. L'un de ces religieux, Frère Zacharie, arriva bientôt à Coïmbre, où la cour résidait. C'était en 1216, quatre ans après l'entrée de notre Saint au couvent de Sainte-Croix.

La pieuse reine, dona Uracca, reçut les nouveaux Religieux avec une entière bienveillance. Elle les recommanda à sa belle-sœur dona Sancia, qui les établit à Alenquez dans un petit monastère qu'elle leur fit bâtir auprès d'une église dédiée à sainte Catherine, et qu'elle leur donna. Ce petit couvent d'Alenquez fut le premier établissement des Frères-Mineurs en Portugal.

Un an après, trois ou quatre pauvres Religieux sortirent de ce pauvre abri, devenu sans doute trop étroit, et vinrent à Coïmbre implorer l'hospitalité de la reine. Il y avait, à un mille de Coïmbre, une toute petite maison dédiée à saint Antoine, abbé, bâtie au milieu d'un plant d'oliviers, d'où elle avait pris le nom d'Olivarès : la reine la leur donna. C'était tout ce qu'il fallait à la pauvreté des Frères-Mineurs. Un toit et une chapelle leur suffisent partout. Dans cette humble retraite, ils menèrent pendant plusieurs années une vie angélique, ignorée du monde, connue seulement de Dieu. Ils allaient à Coïmbre cependant, mais rarement, et pour y ramasser en hâte le pain de l'aumône. Tous les samedis ils avaient recours à la charité du riche couvent de Sainte-Croix. Ils étaient aimés des Chanoines-Réguliers, qui menaient eux-mêmes, au milieu de leurs richesses devenues celles des pauvres, une vie austère, pour leur humilité, leur dénûment et l'austérité plus grande de leur vie.

La première fois que don Ferdinand vit apparaître, à la porte du monastère, ces deux pauvres mendiants, vêtus d'une méchante bure, les pieds à peine défendus par des sandales, si semblables dans leur misère à la misère de Jésus-Christ, il se sentit frappé au cœur. Il dit : « Voilà mes maîtres et mes frères. » Il les aima dès ce jour, et rechercha leur amitié avec une tendresse inquiète

Digitized by Google

et une sorte d'envie. L'un de ces deux Frères mourut. Ce jour-là, pendant que don Ferdinand disait la Messe, Dieu lui ouvrit les yeux de l'âme, et lui montra son saint ami traversant le purgatoire avec la rapidité de l'éclair et entrant glorieux dans le Ciel. Cette vision lui inspira le désir de demander une place dans une si sainte milice. Un autre prodige l'y décida entièrement.

Ne pouvant se rendre lui-même au Maroc, saint François avait destiné six de ses Frères à l'honneur de cette périlleuse mission. Ils vinrent d'Italie sous la conduite de Frère Vitale, tout joyeux de marcher à un martyre presque certain. Ils arrivèrent à Alenquez, dans les mois qui précédèrent l'an 1220. Dona Sancia les reçut avec vénération. Ils firent aussi le voyage de Coïmbre et prédirent à la reine, dona Uracca, avec leur mort glorieuse et les honneurs qu'on leur rendrait bientôt, qu'elle irait au-devant de leurs corps ainsi que le roi don Alphonse, et que ce serait l'annonce de sa fin prochaine. Ils reçurent pendant ce court voyage l'hospitalité au couvent de Sainte-Croix. Don Ferdinand avait précisément alors le soin des étrangers. Il connut ainsi ces pauvres Religieux, si humbles et si chétifs, qu'il allait revoir quelques mois après, couronnés du martyre, tout resplendissants des hommages de la terre et de la gloire du Ciel.

De Coïmbre, ils revinrent à Alenquez et partirent enfin pour le Maroc, mais non pas tous. Leur chef, Frère Vitale, était resté malade en Espagne, où il mourut du regret de n'avoir pu mourir pour Jésus-Christ.

Nous avons raconté, au 16 janvier, comment coula pour la première fois sur la terre d'Afrique ce généreux sang franciscain, qui devait arroser tant de terres infidèles par lui conquises à Jésus-Christ. Par une admirable prévision de Dieu, don Pedro, infant de Portugal, alors brouillé avec son frère le roi don Alphonse II, s'était réfugié auprès du prince mahométan qui régnait à Maroc. Il recueillit pieusement les corps des cinq Martyrs, les déposa dans deux caisses d'argent, et accompagné de son chapelain, qui était chanoine de Sainte-Croix de Coïmbre, il revint avec ce précieux trésor en Europe. Dieu fit voir dans ce voyage et la puissance de ces pauvres Frères naguère si petits, et l'inté-

Digitized by Google

rêt qu'il prenait à leur gloire. Les lions d'Afrique se détournèrent du passage de la caravane, les ennemis qui la poursuivaient semblèrent aveuglés, les animaux s'engagèrent d'eux-mêmes dans des routes escarpées où la fuite paraissait impossible ; Dieu illumina les écueils qui devaient briser leurs vaisseaux. Enfin les saintes Reliques abordèrent en Galice sur une terre chrétienne, et récompensèrent par des miracles innombrables la vénération dont elles furent l'objet. Elles furent transportées à Coïmbre, et, suivant la prédiction des Martyrs, le peuple et toute la cour accoururent au-devant d'elles. Le clergé voulait les transporter à la cathédrale, mais en passant devant l'église de Sainte-Croix, le cortége malgré lui s'arrêta. La mule qui portait les châsses entra d'elle-même dans l'église ; par un secret instinct de Dieu, arrivée devant une chapelle, elle s'agenouilla comme pour déposer ce glorieux fardeau. On respecta cette sorte de jugement de Dieu ; les corps des saints Martyrs furent placés dans cette chapelle. On les y honore encore aujourd'hui.

Ce fut sans doute pour don Ferdinand un étonnant spectacle, de voir revenir avec cette pompe royale, entourés de la vénération de tout un peuple, ces étrangers qu'il avait reçus peu de mois auparavant, si obscurs, si pauvres ; qu'il avait nourris du pain de la charité, et qui régnaient maintenant avec Dieu dans le ciel. Un seul acte avait opéré cette transformation : le martyre. Dès lors cette âme jeune, généreuse, pleine de l'amour de Dieu, du désir du ciel, n'eut plus qu'un seul vœu : le martyre. Son cœur, attiré déjà par les admirables vertus des nouveaux religieux, se sentit entraîné vers un Ordre où l'on pouvait avoir l'insigne honneur de donner son sang pour Jésus-Christ.

Dom Jean-César, prieur de Sainte-Croix, fut ému d'une profonde douleur quand il apprit ce dessein ; mais respectant la vocation du ciel, il consentit à cette séparation. Dans le couvent ce fut un unanime regret. Les chanoines pleurèrent cet aimable jeune homme si savant et si humble. L'un d'eux lui dit dans une sorte de colère inspirée par son affection : « Allez, allez, vous deviendrez un saint ! » Et don Ferdinand lui répondit en souriant : « Si vous l'appreniez un jour, vous en loueriez Dieu. »

Digitized by Google

Et en effet, dit Azévédo, qui rapporte ce trait, ce chanoine put voir l'accomplissement de sa parole prophétique ; car moins de douze années après, Grégoire IX inscrivait au nombre des Saints son jeune compagnon de Sainte-Croix, et il en dut glorifier le Seigneur.

L'affection des Chanoines-Réguliers de Sainte-Croix pour don Ferdinand survécut à leur séparation. Ils voulurent qu'il reçût l'habit des Frères-Mineurs au milieu d'eux, et ils ont conservé précieusement le souvenir du lieu où s'accomplit cette douloureuse cérémonie, aussi bien que de celui où don Ferdinand avait adoré au-delà des murs entr'ouverts la sainte Eucharistie dans la nuit de Noël. Tant qu'il resta au couvent d'Olivarès, ils pourvurent à son entretien, et en souvenir de lui tous les samedis les Frères-Mineurs reçurent d'eux pendant des siècles ce qui eût suffi à la nourriture de leur saint ami. Chaque année, le 13 juin, c'est un chanoine de Sainte-Croix qui va prêcher au couvent d'Olivarès le panégyrique de saint Antoine de Padoue. Après l'office, c'est encore lui qui préside au réfectoire la réunion des Frères. Ce jour-là, les Frères-Mineurs semblent soumis aux chanoines de Sainte-Croix, en reconnaissance de la gloire éclatante que ceux-ci leur ont cédée : touchant souvenir qui a traversé les siècles, et qui rappelle aux enfants l'union, les regrets et la joie de leurs pères.

Don Ferdinand avait passé dix années parmi les Chanoines-Réguliers, deux à Saint-Vincent de Lisbonne, où l'on vénère encore la Croix dont il se servait dans sa cellule, et huit à Sainte-Croix de Coïmbre. Il ne resta guère plus de dix ans parmi les Frères-Mineurs. Sa vie leur appartient donc presque également.

Ce fut dans l'été de 1220 que don Ferdinand entra au couvent d'Olivarès. Il y prit le nom d'Antoine, en honneur du saint abbé à qui le monastère était dédié. Ceux qui aiment à trouver quelque présage dans la signification des noms, ont remarqué que celui d'Antoine vient d'Altitonans, qui veut dire tonnerre éclatant. Et en effet saint Antoine fut un éclatant tonnerre, par lequel Dieu réveilla bientôt tout son siècle.

Il ignorait cependant, comme il arrive toujours, la mission que

Digitized by Google

Dieu lui réservait. Qui a jamais deviné ce que cache l'avenir de sa vie? Il ne pensait qu'au martyre ; il voulait aller mourir en Afrique ; il en avait exigé la promesse solennelle, et n'était entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs qu'à cette condition. Ses supérieurs lui tinrent parole. Après quelques mois de noviciat, ils l'admirent, à ce que l'on croit, à la profession. Au mois de décembre de cette même année 1220, ils lui donnaient un saint compagnon, Frère Philippe, et les envoyaient tous deux sur la terre d'Afrique, où les Martyrs du Maroc avaient trouvé le ciel avec la mort.

Je n'ai pu savoir à quelle plage d'Afrique ils abordèrent. Je pense que ce fut à Ceuta, qui appartenait déjà aux Espagnols. Ce ne put être au Maroc. Le prince de ce pays n'avait pas encore été forcé, après une sécheresse et une famine de trois ans suivies de la peste, d'implorer solennellement, au milieu de son peuple désolé, affamé, décimé, les Martyrs dont lui-même s'était fait, de sa main royale, le bourreau. Cette réparation, imposée par le ciel, ne devait s'accomplir qu'en 1223, et c'est seulement à cette époque que les musulmans permirent à un évêque des Frères-Mineurs de s'établir au milieu d'eux et d'y bâtir une église.

A quelque point de l'Afrique qu'aborda saint Antoine, il y resta peu de temps. Dieu lui réservait une gloire plus éclatante que celle du facile martyre du sang. Que des pécheurs désirent cette rapide et complète expiation de leurs fautes, et que Dieu leur en donne l'occasion, cela est digne de sa miséricorde ; mais des âmes tout embrasées d'amour comme celles de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, ne doivent pas sortir de ce monde par une si douce issue. Il faut qu'elles se consument dans l'incendie de l'amour divin, et qu'elles ne quittent la terre que déjà brûlées comme les Séraphins, dignes holocaustes semblables à celui de Jésus-Christ, qui est mort par amour encore plus que par l'effusion de son sang.

Donc, à peine débarqué, saint Antoine fut saisi, par la permission de Dieu, d'une fièvre violente qui le tint quatre mois sur un grabat. Frère Philippe, le voyant en cette extrémité, en écrivit sans doute aux supérieurs d'Espagne, qui lui donnèrent l'ordre

Digitized by Google

de revenir en Europe. Il repartit avec Frère Philippe pour son cher petit couvent d'Olivarès. Mais il ne devait plus revoir sa patrie, et ses premiers compagnons dans l'Ordre de Saint-François n'ont d'autre souvenir que sa cellule où il passa le temps de son noviciat, et dont ils ont fait une chapelle. Dieu se chargea de le conduire dans la terre où il l'appelait. Comme le vaisseau s'approchait des côtes d'Espagne, une tempête l'assaillit et le jeta en Sicile.

Saint Antoine et Frère Philippe débarquèrent au port de Messine, un peu avant Pâques de l'an 1221. Ils logèrent à l'hospice, s'y reposèrent quelques jours, et en partirent vers le milieu d'avril. Un nouveau chapitre général devait avoir lieu aux fêtes de la Pentecôte dans les plaines d'Assise. Tous deux s'y rendirent dans le désir de voir leur Père, le patriarche saint François, et de recevoir de lui une destination.

Il y a près de deux cents lieues de Messine à Assise; quelle distance pour un jeune homme de vingt-six ans, d'une santé naturellement frêle, affaiblie encore par quatre mois de fièvres cruelles! De plusieurs royaumes de l'Europe, des diverses provinces d'Italie, arrivaient des Frères-Mineurs, provinciaux, custodes, gardiens, simples religieux, pour la réunion du Chapitre de 1221. Les populations des montagnes voisines s'ébranlaient elles-mêmes et venaient par troupes apporter des vivres aux pauvres Frères, et s'édifier du spectacle de leurs vertus.

La plus grande pourtant leur resta cachée. Ni les religieux, ni les supérieurs, ni saint François lui-même, ne remarquèrent dans la foule des Frères un tout jeune homme d'une angélique beauté, d'une distinction qui annonçait son origine presque royale, d'un savoir et d'une éloquence qui allaient ravir tout son siècle, d'une sainteté qui égalait presque celle de saint François. Il est vrai qu'il cachait son mérite avec le même soin qu'on a ordinairement de le mettre en lumière. Nul ne le connaissait, et en le voyant si pâle, si frêle, si affaibli par une longue marche, si exténué par ses austérités, nul ne s'inquiéta d'où il venait, ni qui il était : on eût craint de se charger de cette proie qui semblait dévouée à une mort prochaine. Il demeura ainsi solitaire, abandonné au

Digitized by Google

milieu de cette foule, sans famille au milieu de ses Frères, sans autre appui que la prière, sans autre ami que Dieu. Il put jouir dans le silence et la solitude du bonheur de contempler son cher Père ; mais le bienheureux Patriarche ne connut jamais le visage de celui de ses enfants qui fut le plus aimé de Dieu.

Peu à peu les Frères-Mineurs se séparèrent. Frère Philippe lui-même vint dire adieu à son saint ami : il était envoyé au couvent de Città di Castello. Après avoir aspiré tous deux à la couronne du martyre, ils se quittèrent pour aller gagner, chacun par la pénitence, ce qu'ils n'avaient pu obtenir par leur sang. Ils ne se revirent qu'au ciel. Frère Philippe vécut de longues années. Il assista à la mort du saint Patriarche, et lui-même, à quatre-vingt-sept ans, rendit à Dieu une âme tout ornée de vertus, au milieu de ses Frères de Colombaio. Son corps fut transporté dans la petite ville de Monte-Alcino, où ses miracles l'ont rendu célèbre.

Frère Philippe était dans cette immense assemblée des Frères-Mineurs le seul qui connût saint Antoine. Après son départ, le pauvre Frère se trouva dans un isolement absolu. Il vit partir un à un tous les religieux, sans que personne daignât songer à lui. Il paraissait si chétif, si simple, si ignorant ! Enfin, de tous les provinciaux il ne resta plus que celui de la Romagne, Frère Gratien. Par hasard, ou plutôt par un soin de la Providence, qui veillait sur les destinées de son cher fils, ce religieux manquait d'un prêtre qui pût dire la messe dans un couvent de Frères-lais sur le Monte-Paolo. Il s'approcha de saint Antoine, qui attendait en silence que Dieu disposât de lui.

« Frère, dit-il, seriez-vous prêtre ?

— Je le suis, répondit simplement le Frère.

— Avez-vous quelque destination ?

— Non, répondit-il encore avec la brièveté des hommes d'oraison.

— Iriez-vous volontiers à l'ermitage de Monte-Paolo ?

— J'irai partout où Dieu voudra. »

Et il partit.

Saint Antoine resta neuf mois dans cette solitude, toujours si-

Digitized by Google

lencieux, toujours inconnu. Sa première action fut de se jeter aux genoux du gardien, et de lui demander quelque emploi qui pût soulager ses compagnons. On lui donna, et il reçut avec joie le soin de laver la vaisselle et de balayer la maison.

Il y avait, à quatre cents pas du couvent, une petite grotte bien obscure, auprès de laquelle coulait une fontaine. Il obtint de s'y retirer, et il y menait la vie des anciens Pères, jeûnant au pain et à l'eau, passant les nuits en prières, répandant son sang sous les coups d'une discipline armée de pointes de fer. Son corps si délicat devint comme un squelette, et ses jambes si débiles n'en pouvaient plus soutenir le poids. C'est ainsi qu'il se dépouilla du vieil homme, pour se revêtir de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ. Quand cette transformation fut accomplie, quand il eut jeûné et prié comme Notre-Seigneur au désert, Dieu sut bien le rendre à la vie publique et le forcer à l'apostolat.

Dans le carême de l'an 1222, il se tint à Forli un chapitre provincial où Frère Antoine fut appelé. Quelques auteurs de la vie du saint ont cru qu'il y alla pour recevoir le sacerdoce, et ce sentiment se trouve confirmé par la légende même du Bréviaire romain. Mais des documents authentiques prouvent qu'il était déjà prêtre quand il quitta le Portugal.

A ce chapitre se trouvèrent également réunis quelques Frères-Mineurs et plusieurs Dominicains qui devaient être ordonnés par l'évêque de la ville. L'heure de la conférence arriva où l'on traitait de différents sujets de la vie spirituelle. Les enfants de saint Dominique désirèrent y être admis, et le supérieur des Frères-Mineurs les accueillit gracieusement. Il voulut honorer ses hôtes en leur cédant la parole.

« Mes Pères, leur dit-il, parlez-nous de choses de Dieu. C'est le devoir de votre Ordre de prêcher, et nous vous écouterons avec joie. »

Les Pères s'excusèrent de parler sans préparation devant un si vénérable auditoire. Le supérieur alors avisa Frère Antoine. C'est un homme simple, se dit-il, et sans lettres ; s'il parle mal, on le lui pardonnera facilement, et d'ailleurs c'est un homme de Dieu, il nous édifiera toujours. Il lui ordonna donc de prêcher.

Digitized by Google

« Mais je n'ai jamais parlé en public, dit le Saint avec une confusion pleine de modestie ; et depuis que je suis Mineur, je n'ai lu d'autre livre que mon bréviaire.

— Je le sais bien, reprit le supérieur, mais il faut obéir. »

Alors le Saint se leva. On croit qu'il prit pour texte de son discours ce passage des saintes Écritures : *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem.* D'abord ses paroles furent simples et telles qu'il convenait à un pauvre religieux. L'humilité surpassant la science, il voulut sortir obscur et méprisé de cette épreuve redoutable, où Dieu s'était réservé la joie de révéler au monde le plus puissant orateur de ce grand siècle. Il s'étudia donc à refouler en lui les traits trop éclatants de son éloquence ; mais peu à peu l'enthousiasme de la parole sainte le gagna, il cessa de résister au feu ardent dont l'Esprit divin embrasait son âme. Sa parole devint rapide, pressée, enflammée. Sa voix, épuisée par les jeûnes, retrouva sa force; son corps, usé par tant d'austérités, se redressa ; ses gestes reprirent cette grâce et cette majesté que donnent les habitudes d'une vie princière. Muets d'étonnement, suspendus à ses lèvres, les religieux le regardaient avec une sorte d'effroi, ne reconnaissant plus le pauvre Frère tant dédaigné. D'abord on crut que c'était un simple mouvement d'inspiration et qu'il ne se soutiendrait pas. Quand on entendit sortir de cette bouche ignorante les plus admirables passages des Pères, les traits les plus variés de la sainte Écriture, les pensées les plus touchantes et les plus sublimes, chacun comprit instinctivement le prodige d'humilité qui leur avait caché ce grand homme. La plupart des religieux pleuraient : jamais ils n'avaient ouï de pareil sermon ni de si véhément orateur. Le provincial, ce même Frère Gratien qui l'avait placé par charité dans son petit ermitage de Monte-Paolo, le nomma sur-le-champ prédicateur de la Romagne. Quand saint François apprit ce prodige d'humilité et de génie, il voulut étendre à toute l'Italie la mission du Frère Antoine, et il ne l'appelait plus par respect que son évêque. Aimable simplicité de ce Saint, qui lui faisait révérer son enfant comme son supérieur, parce qu'il le croyait plus savant et plus vertueux que lui!

(E. DARAS.)

Digitized by Google

Saint François, dit Godescard, envoya d'abord saint Antoine à Verceil. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner la théologie, lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Nous avons encore la lettre qu'il lui écrivit en cette occasion, elle est conçue en ces termes : « Le Frère François à son très-cher Antoine, salut en Notre-Seigneur. Il me semble qu'il est à propos que vous donniez aux Frères des leçons de théologie ; mais prenez garde qu'une trop grande application à l'étude ne vous devienne préjudiciable, et qu'elle n'éteigne l'esprit de prière en vous ou en ceux que vous instruirez. »

Saint Antoine enseigna plusieurs années la théologie, avec beaucoup d'applaudissements, à Bologne, à Toulouse, à Montpellier, à Padoue, et fut ensuite élu gardien à Limoges. Jamais il ne voulut profiter des priviléges attachés à la place de professeur. Il observait tous les points de la règle avec autant d'exactitude que les autres Frères. Son temps était si bien ménagé, qu'il en trouvait encore pour faire au peuple des instructions très-fréquentes. A la fin il abandonna entièrement la théologie scolastique, et ne s'occupa plus que des fonctions du ministère. Se croyant appelé à travailler à la conversion des âmes et à déclarer au vice une guerre irréconciliable, il résolut de se consacrer au travail des missions.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre aussi importante. Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse. A ces avantages, il joignait une action pleine de grâces, il savait, en variant à propos le ton de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses auditeurs. Il était fort versé dans la connaissance de l'Écriture, qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux différentes matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une source féconde de lumières ; il en développait le sens et l'esprit avec une facilité et une énergie admirables : mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours. L'a-

Digitized by Google

mour dont il était embrasé pour la pratique de toutes les vertu le faisait parler avec un zèle auquel on ne pouvait résister. S paroles étaient comme autant de traits qui allaient percer l cœurs de son auditoire. Il communiquait aux autres de sa plen tude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir allumé dans so âme le feu de la divine charité, il l'allumât dans celles de tou ceux qui l'écoutaient.

Plein de mépris pour le monde et pour lui-même, brûlant d'u ardent désir de voir Jésus-Christ régner sur tous les cœurs, pr à faire le sacrifice de sa vie si la gloire de Dieu l'exigeait, il étai supérieur à toutes les considérations humaines. Rien ne pouva l'engager à mollir ; il n'affaiblissait ni ne déguisait les maxime de l'Évangile : il les annonçait aux grands et aux petits avec l même force et le même zèle. Les savants admiraient dans se discours la sublimité des pensées, la noblesse des images, et un talent singulier de présenter les dogmes et les vérités les plus communes de la morale avec une dignité dont il y avait peu d'exemples. Cela ne l'empêchait pas de se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers, parce qu'il régnait dans tous ses discours un ton de simplicité qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. La prudence et la charité assaisonnaient ses réprimandes ; il n'y avait rien de dur ni d'austère. Il savait se montrer intéressant et aimable dans le temps même où il faisait des reproches. S'il effrayait les pécheurs endurcis, par la crainte des jugements de Dieu, il consolait et encourageait les âmes timorées, en leur inspirant une vive confiance en la miséricorde divine. Il combattit avec succès les vices à la mode et les erreurs contraires à la foi. Les hérétiques les plus opiniâtres et les pécheurs les plus invétérés dans le mal vinrent se jeter à ses pieds, et se reconnurent vaincus.

Le Pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, en fut singulièrement touché, et dans une de ces émotions que produit la surprise, il l'appela l'Arche du Testament. Il voulait dire par là qu'il le regardait comme un riche trésor, où étaient renfermés tous les biens spirituels. La sainteté de sa vie donnait aussi beaucoup de poids à ses paroles.

Digitized by Google

Son extérieur était si grave et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. Un jour il invita un des Frères à venir prêcher avec lui ; mais il revint au couvent sans avoir rien dit au peuple ; et comme le Frère lui demandait pourquoi il n'avait pas prêché, il lui répondit : « Croyez-moi, nous avons prêché par la modestie de nos regards et par la gravité de notre conduite. »

Les fréquents miracles qu'il opérait ajoutaient un nouvel éclat à ses vertus. On s'assemblait en foule pour aller l'entendre dans tous les lieux où il prêchait. Le concours était quelquefois si prodigieux, qu'il ne se trouvait point d'église assez grande pour contenir tout le peuple. Le Saint était alors obligé de parler dans les places publiques, et même dans les champs. Il parcourait les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Il prêcha en France, en Italie et en Espagne. Il lui arriva un jour en France de garantir son auditoire d'un orage par la vertu de ses prières.

Le talent de la chaire n'était pas le seul qu'il possédait ; il avait aussi dans un haut degré celui de conduire les âmes. Dans tous les lieux par où il passait, il se faisait un changement général : les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissaient sincèrement, et venaient lui demander des avis particuliers pour régler leur vie sur les maximes de l'Evangile.

Étant en Lombardie, il s'exposa au danger de perdre la vie en prenant la défense des malheureux. Voici de quelle manière la chose est rapportée par les historiens de saint Antoine.

Ezzelino ou Ezelin, né dans la Marche Trévisane, mais allemand d'extraction, s'était mis à la tête du parti des gibelins ou impériaux. Il s'était emparé de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie, et les avait traitées avec une horrible cruauté durant l'espace de quarante ans. Les anathèmes lancés contre lui par trois différents Papes n'avaient fait aucune impression sur son esprit. Ayant appris que les habitants de Padoue s'étaient révoltés contre lui, il fit mettre à mort, dans un seul jour, douze mille personnes du pays. La ville de Vérone, où

Digitized by Google

il résidait ordinairement, était presque entièrement dépeuplé; on n'y voyait de toutes parts que des gardes armés, et dignes par leur férocité, du maître qu'ils servaient. Antoine, qui ne craignait rien dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain, ne balança point d'aller à Vérone. Arrivé au palais, il fit demander une audience au prince, ce qui lui fut enfin accordé. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelin, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens, étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment qu'ils allaient recevoir l'ordre de tomber sur le Saint; mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint le releva et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzelino envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire, était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent; il retomba dans ses premiers désordres. Les princes confédérés de Lombardie s'étant rendus maîtres de sa personne, ils le renfermèrent dans une étroite prison, où il mourut en 1259.

Antoine fut élevé aux premières places de son Ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Il eut une attention extrême à faire observer fidèlement la règle dans les différentes maisons dont la conduite lui avait été confiée. Ce fut principalement à lui que l'on dut la conservation de l'Ordre des Franciscains, qui étant encore, pour ainsi dire, dans son enfance, se

Digitized by Google

rouva menacé de perdre l'esprit de son saint Fondateur.

Après la mort de saint François, arrivée en 1526, le Frère Élie fut élu général : c'était un homme tout rempli des maximes du monde. Abusant de l'autorité que lui donnait sa place, il laissa introduire divers abus, qui n'allaient à rien moins qu'à la ruine entière des constitutions fondamentales de l'Ordre. Il fit bâtir une église magnifique, ce qui était contraire à cet esprit de pauvreté si expressément recommandé par la Règle. Il détournait les revenus des communautés à son usage particulier; il avait un cheval, et entretenait des domestiques pour le servir; il se nourrissait plus délicatement que les Frères, et mangeait dans sa chambre. Plusieurs des provinciaux et des gardiens applaudissaient à sa conduite par respect humain. Les autres voyaient bien que toutes ces innovations ouvraient la porte au relâchement, et qu'elles éteindraient cet esprit de ferveur qui jusque-là avait fait la gloire de l'Ordre ; mais ils étaient trop lâches pour rompre le silence, et pour s'élever contre les désordres qu'il scandamnaient intérieurement. Antoine et un anglais nommé Adam eurent plus de courage que leurs Frères; ils s'opposèrent aux abus, et les condamnèrent de la manière la plus forte. Les injures et les mauvais traitements furent la récompense de leur zèle ; on les regarda comme des séditieux et des brouillons. Le général, de l'avis de plusieurs provinciaux, ordonna qu'ils fussent perpétuellement renfermés dans leurs cellules ; et la sentence aurait été exécutée, si les deux fervents religieux n'en avaient prévenu l'exécution par la fuite. Saint Antoine et Adam s'adressèrent au Pape Grégoire IX, qui les reçut avec bonté et écouta leurs plaintes. Grégoire cita Élie à comparaître devant lui à Rome; l'ayant trouvé coupable de tous les chefs d'accusation portés contre lui, il le punit en le déposant du généralat.

Saint Antoine était alors provincial de la Romagne. Il profita de son voyage de Rome pour demander la permission de se démettre de sa place. Le Pape, après la lui avoir accordée, fit d'inutiles efforts pour le retenir et l'attacher à sa personne. Le Saint se retira d'abord sur le mont Alvernia ; de là il se rendit au couvent de Padoue qu'on lui avait assigné pour demeure avant qu'il

Digitized by Google

fût provincial de la Romagne, et où il avait autrefois exercé l emplois de prédicateur et de professeur en théologie. Il prêch le carême dans cette ville avec beaucoup de fruit et de succè Ce fut là qu'il mit la dernière main à ses sermons, que nou avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutum était de les diversifier selon les circonstances, et de suivre e parlant l'impétuosité de son zèle. C'est pour cela que ses discou ne contiennent que des plans ou des idées générales dépourvu des fleurs et des ornements de l'éloquence. Ces ornements et ce fleurs, le Saint les ajoutait en chaire [1].

A la fin du carême, saint Antoine, épuisé depuis longtemps d fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étaien considérablement affaiblies ; il se retira dans un lieu solitair appelé Campiétro ou le Champ de Pierre, afin de se préparer à la mort qu'il prévoyait devoir bientôt l'enlever de ce monde. Il prit avec lui deux Religieux d'une grande vertu. Sa maladie augmentant tous les jours, il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue. La foule du peuple, qui s'empressait de baiser le bord de son habit, était si grande, qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après y avoir reçu les Sacrements de l'Église, il récita les sept psaumes de la pénitence, avec une hymne en l'honneur de la très-sainte Vierge, puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur le 13 juin 1231. Il était âgé de trente-six ans, et en avait passé dix dans l'Ordre de Saint-François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus, les enfants se mirent à crier dans les rues : « Le Saint est mort. »

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du Servi-

[1] Les sermons de saint Antoine de Padoue, écrits en latin, ainsi que son excellente Concorde morale de la Bible, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, *in-fol.* Le P. Antoine Pagi a donné quelques autres sermons du même Saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon en 1684. Voyez les *S. Antonii Paduani*, et *S. Francisci Assisinatis Opera omnia, Pedeponti*, 1739, 2 vol. in-fol. L'édition que le P. Jean de la Haye donna à Paris en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine de Padoue, n'est point complète. Le P. Wadding publia à Rome, en 1624, les sermons sur les Saints, avec l'exposition mystique des livres divins, et la Concordance morale de l'Ecriture, par saint Antoine de Padoue.

Digitized by Google

teur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Ce Pape l'avait connu particulièrement et était grand admirateur de ses vertus. Voici comment il s'exprime dans la bulle datée de Spolète : « Nous recommandons à l'évêque (de Padoue), au Frère Jourdain, prieur de Saint-Benoît, au Frère Jean, prieur de Saint-Augustin, de faire des recherches exactes sur la vie (de saint Antoine) et sur les merveilles opérées à son tombeau. Ayant vu les preuves authentiques des miracles de cet homme vénérable, ayant de plus connu par nous-même sa sainte vie, et ayant eu le bonheur de converser avec lui ; après avoir pris l'avis de nos Frères et de tous les Prélats assemblés avec nous, nous l'avons mis au nombre des Saints. » Il avait dit auparavant dans la même bulle : « Saint Antoine, qui présentement habite dans le ciel, est honoré sur la terre par plusieurs miracles que l'on voit tous les jours s'opérer à son tombeau, et dont la vérité nous a été certifiée par des pièces dignes de foi. »

Trente-deux ans après la mort du Saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses Reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées, mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le Serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu, et qui l'avez fait louer par un nombre infini d'âmes ! il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant Celui qui vous avait formée pour servir à une fonction si noble et si sublime. » La langue de saint Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler[1], et qui est celle des Franciscains conventuels de

[1] Les armées françaises s'étant emparées de Padoue en 1797, les autorités militaires annoncèrent aussitôt l'intention de dépouiller les églises de leurs richesses et de s'emparer même du reliquaire en or qui renfermait la langue de saint Antoine. A la nouvelle de cette impiété, un cri de douleur et d'indignation s'éleva dans toute la ville ; on fit aussitôt une souscription, et dans peu d'heures on eut une somme suffisante pour racheter le reliquaire.

Digitized by Google

Padoue [1]. On voit aussi dans la même église le mausolée du Saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches, qui ont été données par différentes villes. Saint Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie.

(GODESCARD.)

LE BIENHEUREUX GÉRARD,

FRÈRE DE SAINT BERNARD.

Saint Bernard dégoûté du monde, avant même que d'en avoir éprouvé les dangers et la corruption, n'eut d'autre penchant dès sa jeunesse, que pour la retraite et la méditation des vérités éternelles. Loin de donner dans le piége que lui tendaient ses frères mêmes, en faisant briller à ses yeux les plus flatteuses espérances du siècle, pour le détourner de son dessein, il fit sur eux l'heureux essai du talent de persuader qui le rendit si célèbre dans la suite ; il les gagna eux-mêmes à Dieu, au point de leur faire partager sa résolution généreuse.

De cinq frères qu'il avait, trois consentirent à le suivre : la trop grande jeunesse du cinquième fut la cause du délai qu'il y apporta. Gérard, le second d'entre eux, montra seul de la résistance. C'était un jeune cavalier, doué des qualités de l'esprit et du corps qui font le mérite selon le monde : brave, honnête, généreux, plein de bonté, prudent et réglé dans sa conduite, il se moqua d'abord des exhortations de saint Bernard qui voulait le gagner à la vie monastique ; traitant même de légèreté la facilité avec laquelle ses autres frères avaient pris un pareil engagement. Mais Bernard plein de foi, et dans l'ardeur du zèle qui le dévorait, lui dit : « Je sais, mon frère, que vous n'entendrez la voix de Dieu, que lorsque sa main vous frappera. » Puis, lui mettant le doigt sur le côté, il ajouta : « Le jour viendra, et il viendra bientôt, que cet endroit que je touche, percé d'un coup de lance, ouvrira le passage dans votre cœur aux avis salutaires que vous

[1] La maison des Franciscains dont il s'agit ici, procure souvent d'habiles professeurs à l'Université de Padoue, une des plus célèbres de l'Europe.

Digitized by Google

rejetez maintenant avec mépris. Vous craindrez, mais vous n'en mourrez pas. » Peu de jours après Gérard étant allé combattre, fut enveloppé par les ennemis : blessé et fait prisonnier, on l'entraînait, ayant encore le fer de la lance dans la plaie, au même endroit que saint Bernard avait marqué du doigt ; et regardant avec effroi la mort qui semblait présente à ses yeux, il s'écria : « Je suis religieux, je suis religieux de Cîteaux ; » ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût renfermé dans une étroite prison. Saint Bernard alla aussitôt pour le voir et le consoler. Comme on ne voulut point le laisser entrer, il lui cria à travers la porte : « Mon frère Gérard, nous sommes sur le point d'entrer à Cîteaux, si vous ne pouvez nous suivre, que votre prison soit votre monastère ; vivez-y en Religieux, selon la résolution que vous avez prise ; car ce qu'on veut faire et qu'on ne peut, est regardé comme fait devant Dieu. » Cependant Gérard guérit contre son attente, et étant sorti de prison comme par miracle, il rompit également les liens qui l'attachaient au monde, et alla rejoindre ses frères à Cîteaux. Dans la suite, on l'envoya à Clairvaux, où il demeura sous la conduite de saint Bernard.

Le saint abbé connaissant la sagesse et la prudence de son frère, lui confia la charge de célérier. Le pieux cénobite s'en acquitta avec un recueillement d'autant plus admirable, que les affaires temporelles auxquelles il était obligé de vaquer, ne pouvaient par elles-mêmes que le dissiper et lui dessécher le cœur. Il y fit paraître une humilité profonde, une douceur inaltérable, un désintéressement parfait ; prenant moins de soulagement qu'aucun, quoiqu'il travaillât plus que tout autre. Il ignorait, à la vérité, les lettres humaines, mais il possédait en lui-même le principe de toutes les sciences, le bon sens et un esprit excellent qui lui fournissait les lumières qu'il n'avait pu acquérir par l'étude.

Nous allons voir avec quel soin Gérard déchargeait son frère des occupations extérieures, afin de laisser au saint Abbé, la liberté de s'appliquer sans distraction à l'éternité et à la composition des ouvrages qui devaient en frayer le chemin. Nous verrons également que sa vigilance et son assiduité ne mirent aucun

Digitized by Google

obstacle au silence et à la retraite dont il conserva toujours l'ardent amour. Bernard voyant quel esprit d'intelligence possédait le pieux célérier, avait soin de prendre son avis dans les plus importantes affaires, et croyait ne devoir en confier à d'autres l'exécution. S'il faisait quelque voyage, il ne pouvait se passer de son frère, recevant autant d'édification de ses rares vertus, que d'assistance de ses conseils. Le reste de ce que nous aurions à dire ici du bienheureux Gérard, étant tiré du discours même que nous allons traduire, il suffit d'ajouter ici, qu'après avoir été, l'année 1137, comme miraculeusement guéri d'une maladie à Viterbe, Gérard fut attaqué d'une autre l'année suivante, à son retour au monastère de Clairvaux, où il mourut le 13 juin 1138.

Malgré la vive douleur dont cette mort pénétrait saint Bernard, et dans la crainte de faire paraître trop d'affection naturelle aux yeux de ceux qu'il formait à ne penser qu'aux biens solides de l'éternité, on ne lui vit pas verser une seule larme, dans le temps même qu'il inhumait son frère, quoiqu'il ne rendît jamais les derniers devoirs à aucun de ses Religieux, sans lui donner cette marque de tendresse.

Mais la violence qu'il faisait depuis quelque temps à sa douleur, céda enfin à sa douleur même. Une pensée sur la mort des justes l'ayant saisi au commencement de son vingt-sixième sermon, sur le quatrième verset du premier chapitre du *Cantique des Cantiques*, elle lui rappela trop fortement la perte qu'il venait de faire, pour ne pas irriter une plaie aussi récente.

« A quoi bon, s'écria-t-il, dissimuler plus longtemps le chagrin que j'éprouve ? Pourquoi cacher plus longtemps dans mon sein le feu qui me dévore par de cuisants regrets, et pénètre jusqu'à la moëlle de mes os ? Renfermé au-dedans de moi-même il y exerce plus de ravages, y acquiert de nouveaux degrés d'activité. Quel rapport y a-t-il d'ailleurs entre ce cantique de joie que je m'occupe à vous expliquer, et l'océan d'amertume dans lequel je me vois maintenant plongé ? La violence de ma douleur m'ôte toute espèce d'application, et la colère dont Dieu paraît armé contre moi, a épuisé toutes mes forces. Hélas !

Digitized by Google

celui dont la vigilance était cause que je faisais avec une certaine liberté mes exercices de piété, mon cher Gérard m'ayant été ravi, toute espèce de courage m'a été enlevé tout à coup. Jusqu'ici je me suis fait violence, j'ai dissimulé jusqu'à ce moment la douleur que me cause la perte immense que j'ai faite de peur qu'il ne semblât qu'une affection toute naturelle l'emportait dans moi sur ce que m'enseigne la Foi. Car vous avez pu le remarquer, mes très-chers Frères, tandis que tout le monde pleurait, je suivais le convoi d'un œil sec. Je suis resté debout devant la fosse, sans verser une seule larme, durant tout le temps qu'a duré la cérémonie. Revêtu des habits sacerdotaux, j'ai moi-même récité pour mon frère les prières accoutumées ; de mes propres mains j'ai jeté de la terre sur le corps de mon bien-aimé, qui devait être lui-même réduit en poussière. Ceux qui me regardaient versaient des larmes ; ils étaient surpris de ne pas me voir mêler les miennes aux leurs, d'autant que leur douleur avait bien moins mon frère pour objet, que moi qui l'avais perdu. Quel cœur en effet eût été assez barbare pour ne pas être touché de compassion, en me voyant survivre à mon frère Gérard ? La perte, il est vrai, nous était commune ; cependant chacun de vous croyait la sienne légère, lorsqu'il la comparait à celle que je venais de faire. Quant à moi, je tâchais de résister à ma tendresse par les forces de la foi ; malgré moi-même, je m'efforçais de n'être point ému d'un accident aussi funeste. Tantôt je me représentais la nécessité de la condition humaine, le tribut que tout homme doit à la mort ; tantôt j'envisageais l'ordre intimé par le Tout-Puissant, le jugement de Celui qui est la justice même, le fléau dont châtie un Dieu terrible, enfin la volonté, le bon plaisir du Seigneur. Depuis ce temps-là, et par ces motifs, j'ai toujours gagné sur moi de ne pas m'abandonner aux larmes, quoique je n'aie pu me défendre du chagrin : j'ai bien pu arrêter ces larmes, mais il m'a été impossible de charmer ma tristesse, et semblable au Prophète, « le trouble dans lequel j'étais, a étouffé la parole dans ma bouche. » (*Psalm.* LXX, 4.) Concentrée au-dedans de moi-même, la douleur y a jeté de profondes racines ; elle est devenue plus violente à proportion de ce

Digitized by Google

que je lui ai moins permis de se répandre. Maintenant, je suis vaincu, il faut que je l'avoue. Je me vois forcé d'exhaler ce que depuis longtemps j'éprouve de douleur au fond de mes entrailles. Qu'elle éclate donc l'amertume qui me dévore, qu'elle se montre librement aux yeux de mes enfants : connaissant mieux que personne l'excès de mes souffrances, ils seront plus portés à pardonner l'excès de mon deuil, ce sera pour eux un plus puissant motif de porter la consolation dans mon âme. Oui, mes chers enfants, vous savez combien elle est raisonnable la douleur que je ressens ; vous connaissez ce que je perds et ce qu'il doit m'en coûter. Vous ne pouvez ignorer quelle profonde plaie la mort de mon frère a faite à mon cœur ; vous savez quel était ce fidèle compagnon qui m'a été ravi au milieu de la route du Ciel, dans laquelle nous marchions l'un et l'autre. Vous connaissiez l'exactitude de sa vigilance, son ardeur pour le travail, et quel charme on goûtait dans sa conversation. Est-il quelqu'un dans le monde dont la société m'ait été aussi nécessaire? Où trouverai-je un ami dont la tendresse soit égale à la sienne? Gérard était mon frère par le lien du sang ; mais combien il l'était plus encore par le lien de la religion ! Oh ! mes enfants, plaignez donc mon sort, je vous en conjure : plaignez-le, vous qui étiez les témoins de notre union. J'étais infirme de corps, et Gérard me portait; j'étais lâche et pusillanime, et il m'encourageait ; j'étais paresseux, négligent, et il m'excitait au travail; j'étais imprudent et inattentif, et il m'avertissait de mes devoirs. O homme selon mon cœur ! autre moi-même ! comment avez-vous pu être ainsi arraché comme de mes entrailles !

Hélas ! nous nous sommes aimés si tendrement pendant la vie, comment se peut-il que la mort nous ait ainsi séparés? Division cruelle, séparation amère ! La mort seule était capable de me la faire éprouver. Ah ! mon cher Gérard, quand est-ce que, tous deux pleins de vie, vous m'eussiez abandonné? Oh ! le cruel divorce ! Non, il n'y a que la mort qui pouvait l'opérer ; il n'y a que cette ennemie implacable de toute espèce de satisfactions qui ait pu rompre le lien si doux et si tendre qui m'attachait à mon ami. L'impitoyable, en enlevant l'un de nous deux, nous a

Digitized by Google

égorgés l'un et l'autre ! Oui, elle m'a porté le coup fatal : j'ose même dire qu'elle m'a plus frappé que mon frère Gérard, puisque ce qu'elle me laisse de vie m'est infiniment plus pénible que tous les genres de mort que j'aurais pu subir. Hélas ! je ne vis maintenant que pour mourir tout vivant, et l'on voudrait que j'appelasse cela une vie ! O mort, cruelle mort, mort impitoyable ! en m'enlevant mon frère, tu m'as privé du plus doux fruit de la vie. N'était-ce pas mon frère qui guidait tous mes pas, n'était-ce pas vous, mon cher Gérard, qui connaissiez mieux que moi toutes mes peines, qui les portiez plus que moi, qui les ressentiez plus vivement que moi ? N'était-ce pas le charme de vos discours qui me retirait souvent des entretiens du siècle et me rendait au silence qui fait mes délices ? Car, vous l'avez pu éprouver comme moi, mes chers enfants, combien le Seigneur l'avait doué du talent de la parole, et lui avait fait connaître dans quel moment il était à propos qu'il s'en servît.

Telle était sa prudence et la sagesse de ses réponses que si quelqu'un, soit du dedans, soit du dehors, lui avait parlé, on n'avait plus besoin de s'adresser à moi. De peur que mon repos ne fût troublé par le grand nombre de ceux qui venaient me voir, il allait lui-même au-devant d'eux : si quelques-uns ne pouvaient avoir réponse que de moi, il me les amenait ; mais il avait soin d'écarter les autres. C'est ainsi, homme doué d'une admirable industrie, ami fidèle ; c'est ainsi que vous alliez au-devant de ce qui pouvait me faire plaisir, sans toutefois manquer à ce que vous deviez au prochain. Qui jamais s'est retiré les mains vides d'auprès de mon frère ? Si c'était un riche, il lui donnait des conseils, le pauvre en emportait des secours. Gérard n'avait garde de chercher ses propres intérêts, lui dont tout le soin était de me décharger de toute espèce d'embarras. Son humilité profonde lui faisait croire que mon repos était bien plus utile à la maison que le sien. Quelquefois cependant il demandait à être déchargé de l'emploi que je lui avais confié, désirant qu'on le donnât à un autre qui s'en acquitterait mieux que lui. Mais où trouver un économe aussi fidèle ? Ce n'était point par amour de la dissipation que Gérard s'acquittait de son emploi ; mais uni-

Digitized by Google

quement en vue de plaire à Dieu; il était plus occupé que tous les autres, et cependant personne ne retirait de son travail moins de fruit que lui; souvent même il allait jusqu'à se priver de la nourriture et des vêtements, qu'il était attentif à distribuer aux autres suivant leurs besoins.

Lorsqu'il se vit sur le point de sortir de ce monde : « Seigneur! s'écria-t-il, vous savez qu'autant qu'il a été en mon pouvoir, j'ai constamment désiré le repos, afin de ne prendre soin que de mon âme et de n'être occupé que de votre service; mais plusieurs obstacles s'y sont opposés : la crainte de vous déplaire, la volonté de mes frères, l'amour de l'obéissance, surtout l'amour sincère que je porte à celui qui est tout à la fois mon frère et mon Abbé. » Rien n'est plus vrai, mon cher Gérard; aussi que de grâces j'ai à vous rendre! Si j'ai produit quelques fruits dans les travaux que j'ai entrepris pour la gloire de Dieu, c'est à vous que le succès en est dû. Si mes enfants ont reçu de moi quelques services, si j'ai contribué en quelque manière à leurs progrès dans la vertu, c'est à vous que j'en suis redevable. Tandis que vous vous chargiez des détails de la maison, j'en avais plus de moyen de travailler à ma propre perfection, ou de m'occuper plus saintement aux affaires où Dieu m'engageait, ou de servir plus utilement mes enfants par les instructions que le loisir me mettait dans le cas de leur faire. Comment en effet n'aurais-je pas joui dans le fond de mon âme d'une tranquillité parfaite, persuadé comme je l'étais, que relativement aux choses extérieures, vous étiez ma main droite, la lumière de mes yeux, mon cœur et ma langue; et une main infatigable, un œil simple, un cœur rempli de conseil, « une langue parlant toujours le jugement, comme dit le Prophète, la bouche du juste ne profère que des paroles de justice, d'équité et de sagesse. » (*Ps.* XXVI, 32.) Mais qu'ai-je dit? que mon frère Gérard s'occupait des affaires extérieures, comme s'il eût ignoré les voies intérieures et qu'il eût été privé des dons spirituels. Oh! non, les personnes les plus instruites dans les voies de Dieu, qui l'ont connu, savent combien ses paroles étaient pleines des dons du Saint-Esprit. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui, ont souvent éprouvé que ses mœurs et ses affec-

Digitized by Google

tions ne tenaient rien de la chair, qu'elles étaient embrasées de la plus ardente charité. Qui fut plus rigide observateur de sa règle? qui fut plus exact que lui dans la mortification de la chair, plus élevé dans la contemplation des vérités éternelles? qui montra plus d'esprit dans les entretiens et les conférences qui ont lieu entre nous? Combien de fois, discourant avec lui, ne m'a-t-il pas appris des choses dont je n'avais aucune connaissance? Combien de fois étant venu dans le dessein de vous instruire, m'en suis-je retourné moi-même plus instruit par lui? Au reste, je n'en suis aucunement étonné pour ce qui me regarde, puisque des hommes dont les lumières et la sagesse étaient bien supérieures aux miennes, attestent l'avoir éprouvé comme moi. Il n'avait aucune connaissance des lettres humaines, mais il avait un bon sens qui lui faisait trouver ce qu'il n'avait point appris; il possédait au dedans de lui-même l'esprit qui porte partout la lumière.

Ce n'était pas seulement dans les grandes choses qu'il était grand, il l'était encore dans les plus petites. Construction des bâtiments, culture des terres ou des jardins, conduite des eaux, en un mot tout ce qui a rapport aux travaux de la campagne, rien n'échappait à son industrie. Il n'y avait même aucun ouvrier à qui Gérard n'eût pu apprendre quelque chose de son métier. Maçons, ouvriers en fer, laboureurs, jardiniers, etc., il eût été le maître de toutes ces espèces d'artisans. Mais cette habileté que personne n'osait lui contester, lui seul ignorait qu'elle fût en sa possession. O qu'il serait à désirer que ces paroles : « Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, » (*Isa.*, XXI,) ne regardassent pas plus que lui d'autres qui sont bien moins sages que lui! Ceux à qui je parle savent que je dis vrai; ils savent bien aussi que je ne dis qu'une partie de ce qui en est. Mais comme je parle de mon frère, je me crois obligé de taire beaucoup de choses. Néanmoins, ce que je puis dire hardiment, c'est qu'il m'a été utile en tout, et plus qu'aucun de mes autres enfants; il me servait dans les grandes choses comme dans les petites, dans les besoins publics comme dans les affaires domestiques, dans le monastère et hors le monastère.

Digitized by Google

C'est donc avec raison que j'étais si attaché à celui qui m'était tout, ne m'ayant presque laissé que le nom et les honneurs de la supériorité, puisqu'il en faisait toutes les fonctions. J'étais appelé Abbé, tandis que mon frère Gérard l'était plus que moi par ses sollicitudes. Combien j'avais raison de me reposer sur lui de tout, puisqu'au moyen de ses attentions multipliées, j'avais le loisir de me réjouir dans le Seigneur, de prêcher plus librement lorsque les occasions s'en présentaient, de faire mes prières avec plus de calme et de tranquillité ? Oui, mon cher frère, je ne puis trop vous en rendre d'actions de grâces ; par votre vigilance universelle et la confiance que j'avais mise en vous, à si juste titre, mon esprit a joui d'une grande liberté, mon repos a été plus agréable, mes discours plus efficaces, mes oraisons plus remplies de l'onction de la grâce, mes lectures en ont été plus fréquentes et mon zèle plus fervent. Hélas ! vous m'avez été ravi, et tous ces précieux avantages m'ont été enlevés avec vous : avec vous ont disparu mes joies et mes délices.

Nous étions si étroitement unis, que de nos deux âmes, l'amitié plus puissamment que la naissance, n'en avait fait qu'une. Il est vrai que les liens du sang y contribuaient pour quelque chose ; mais l'union des esprits, l'accord des volontés, la conformité des humeurs et des inclinations étaient des nœuds bien plus étroits et bien plus forts. « Ne faisant tous deux qu'un cœur et qu'une âme, » le glaive de la mort a donc percé son âme et la mienne. Elle nous a divisés, et je puis dire qu'une partie de moi-même est maintenant dans le Ciel, et que l'autre est restée dans la boue : hélas ! c'est moi qui suis cette portion malheureuse couchée dans la fange. Quoi ! je suis privé d'une partie et même de la plus noble partie de moi-même, et l'on me dit : ne pleurez point. L'on m'a arraché les entrailles, et l'on me dit : soyez insensible. Ah ! je le sens, et malgré que j'en aie, je le sens, car après tout, « je n'ai ni la force ni la dureté des pierres, et ma chair n'est pas de bronze ni d'airain. » (*Job*, VI, 12.) Oui, je ressens la perte de mon cher Gérard, j'en ai la plus vive douleur, et cette douleur est sans cesse devant mes yeux ; ou plutôt elle est toujours au dedans de moi-même ; j'en suis occupé et pénétré

Digitized by Google

nuit et jour. Oh ! non, celui qui m'a frappé ne m'accusera pas de dureté ; il ne dira pas que je suis insensible, comme ceux dont il parle par la bouche de son Prophète : « Je les ai frappés, et ils n'en ont éprouvé aucun sentiment. » (*Jerem.*, v, 3.)

Je me souviens, Seigneur, du pacte que je fis avec vous l'année dernière, et de la bonté avec laquelle vous daignâtes acquiescer à ma demande. Cela me fait voir la « justice de vos paroles, et que vous sortez toujours victorieux des jugements des hommes. » (*Ps.* L, 5.) Il y a une année qu'étant à Viterbe l'un et l'autre pour la cause de l'Église, mon frère Gérard y tomba malade ; le danger était si pressant, qu'il me sembla que vous alliez l'appeler à vous. Un tel accident me jeta dans la consternation, je ne pouvais supporter l'idée de laisser dans une terre étrangère le compagnon de mes voyages, et quel compagnon ! Je ne pouvais me résoudre à ne pas le rendre à ceux qui me l'avaient confié, et qui l'aimaient tous aussi tendrement qu'il était aimable. Dans un moment aussi critique, je vous adressai mes prières avec larmes : « Attendez, Seigneur, vous dis-je alors, attendez jusqu'à notre retour, mon frère est à vous, je ne puis me le dissimuler ; permettez néanmoins que je le remette entre les mains de ses amis, vous en disposerez alors selon vos desseins, et je n'aurai point à m'en plaindre ; au contraire, je les adorerai. » Vous eûtes égard, Seigneur, à mon ardente prière, vous rendîtes la santé à mon frère : nous achevâmes l'ouvrage que nous avions entrepris par vos ordres, et nous revînmes avec joie apportant avec nous les fruits précieux de la paix. J'avais presque oublié la convention que j'avais faite avec vous, mais vous vous en êtes souvenu. J'ai honte de ces larmes que la mort de mon cher Gérard me fait répandre, puisqu'elles semblent me montrer prévaricateur de cette convention que j'avais en quelque sorte dressée moi-même. Que puis-je dire davantage ? Vous avez redemandé votre dépôt ; vous avez repris ce qui était à vous. L'abondance de mes larmes m'oblige de mettre fin à mon discours ; mettez fin, s'il vous plaît, Seigneur, à mes larmes.

(S. BERNARD.)

Digitized by Google

SAINTE FÉLICULE,

VIERGE ET MARTYRE.

Félicule, jeune vierge de la ville de Rome, était douée d'une extrême beauté. Flaccus, homme riche et puissant, en devint éperdument épris, et il lui proposa de l'épouser. Mais Félicule était chrétienne ; elle avait promis, dès sa plus tendre jeunesse, de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, et maîtresse de ses actions, elle avait été secrètement élevée dans le christianisme. Flaccus, furieux de n'éprouver que des refus de sa part, résolut de s'en venger en divulguant aux magistrats quelle était la religion de Félicule.

Le consul la fit comparaître en sa présence, et lui ordonna de sacrifier aux dieux de l'empire. La jeune vierge ayant refusé constamment de commettre cette impiété, on la renferma dans une obscure prison où elle demeura plusieurs jours sans recevoir ni secours ni aliments. Elle ne fut tirée de son cachot que pour être livrée aux tortures. Elle les soutint avec courage, montra constamment son amour pour Jésus-Christ, et rendit son âme à son Créateur, au milieu des plus cruels supplices.

Son corps fut détaché et jeté dans un cloaque d'où le saint prêtre Nicomède alla le retirer. Il l'enterra sur le chemin d'Ardée, à trois lieues de Rome. Son tombeau devint célèbre, et son culte s'établit publiquement bientôt après. On célèbre généralement sa fête le 13 juin.

SAINTE AQUILINE,

VIERGE ET MARTYRE.

La persécution de Dioclétien fut sans contredit la plus terrible et la plus féconde en martyrs.

Tandis que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ tombaient de toutes parts sous les efforts des bourreaux, on arrêta à Biblis en Palestine une jeune vierge de douze ans, qui se nommait Aquiline et qui, malgré son âge si tendre, était déjà très-affermie dans la foi chrétienne. On la souffleta avec barbarie, on la flagella de verges, on essaya l'ignominie et la douleur pour l'obliger à renoncer au christianisme. Elle montra par sa constance que la

Digitized by Google

faiblesse de l'âge et du sexe, soutenue par la grâce, peut braver les forces des tyrans. On ne put l'empêcher de célébrer les louanges de Jésus-Christ qu'en l'empêchant de vivre. Elle eut la tête tranchée le 13 juin 304.

SAINT TRIPHYLE,

ÉVÊQUE EN CHYPRE.

Saint Triphylle, avant que d'avoir été élevé sur le siége épiscopal de la ville de Lèdres, appelée autrement Leutheon ou Leucothée, et quelquefois Leucosie, dans l'île de Chypre, avait employé beaucoup de temps dans l'étude des lettres humaines. Il s'était principalement appliqué à l'éloquence et à la science des lois et de la jurisprudence romaine dans la ville de Béryte, en Phénicie, où il y avait depuis quelques siècles une célèbre école de droit civil. Il semble même qu'il hanta le barreau avant que de se donner au service de l'Église ; et qu'après y avoir acquis beaucoup de réputation, il quitta cette profession séculière pour aller se mettre sous la discipline du célèbre évêque de Trymithonte, saint Spiridion. On ne peut pas douter qu'il ne prît dans cette nouvelle école, outre la connaissance des saintes Écritures, des leçons de l'humilité et de la simplicité chrétienne, dont ce saint évêque donnait des exemples dans sa conduite. Il y apprit aussi la pratique des autres vertus, qui se trouvant en lui jointes à la doctrine et à la capacité qu'il avait apportée dans la cléricature, le firent juger digne d'être mis au rang des pasteurs de l'Église. Lorsqu'il se vit dans le ministère qui demandait qu'il instruisît le peuple de Dieu, il crut pouvoir légitimement faire servir aux vérités divines cette grande littérature et cette rare éloquence qu'il avait acquises dans le monde, et qui le faisaient regarder comme l'un des premiers hommes de son siècle. Mais quelque modestie qu'il apportât dans l'usage qu'il faisait de ces beaux talents, il parut peut-être un peu trop d'affectation en une rencontre où saint Spiridion le reprit tout publiquement. Les évêques de Chypre étaient assemblés, et Triphylle fut chargé de prêcher au peuple en leur présence. Ayant à citer le passage de l'Évangile où Jésus-Christ dit au paralytique d'emporter son

Digitized by Google

grabat et de marcher, il se servit d'un autre mot grec qui éta plus délicat et d'un plus bel usage, comme qui dirait un petit l de repos au lieu de grabat. Spiridion en parut indigné, et lui d d'un ton fort élevé : « Êtes-vous de meilleure condition que Celu qui a dit grabat, pour avoir honte d'employer ses termes ? » Il s leva aussitôt de son siége à la vue du peuple, pour mortifier da vantage le prédicateur et lui apprendre à ne point déguise l'Évangile avec de vains ornements.

Triphylle fut l'un des évêques catholiques qui assistèrent au concile de Sardique, dans la Dace, l'an 347. Il y soutint la vérité l'orthodoxie et l'innocence de saint Athanase contre les ariens dont il mérita aussi d'être persécuté. Les soins qu'il apporta à la conduite particulière du troupeau qui lui était confié, ne l'empêchèrent point de travailler aussi pour l'utilité publique de toute l'Église. Il composa plusieurs ouvrages dans cette vue, et saint Jérôme témoignait être extrêmement satisfait de ses Commentaires sur le Cantique des Cantiques. Il ne l'aurait pas été moins des autres sans doute s'ils lui étaient tombés entre les mains. Triphylle n'écrivait pas moins bien en vers qu'en prose. Entre plusieurs écrits de ce genre, Suidas donne des éloges au livre qu'il avait composé de la vie et des miracles de son maître saint Spiridion. On croit que saint Triphylle mourut vers la fin du règne de Constance ; d'autres placent sa mort à l'an 370.

SAINT AGRICE,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

On sait peu de choses de ce Saint, qui siégea de 455 à 487. Une lettre de saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, nous apprend qu'Agrice de Sens était un des plus illustres prélats de son siècle. Après avoir gouverné son Église pendant trente-deux ans, il s'endormit dans le Seigneur le 13 juin 487, et fut inhumé auprès de ses prédécesseurs à Saint-Gervais, d'où il fut tiré en 876 et mis à Saint-Pierre-le-Vif [1].

[1] M. Fisquet dans la *France pontificale*.

Digitized by Google

SAINT ADRIEN DE WINTERSHOWEN,

MARTYR.

Adrien était l'un des disciples de saint Landoald, qui est fêté le 19 mars. Un jour saint Landoald qui, avec saint Aubert, évêque de Cambrai, semait généreusement la foi dans les Pays-Bas, chargea le fidèle Adrien d'aller recevoir à Maëstricht, les aumônes et les secours que les rois d'Austrasie envoyaient pour les propagateurs de l'Évangile. Adrien partit, et arrivé au but de sa course il ne reçut qu'une très-petite somme, car les misères étaient grandes et les pauvres nombreux. Il s'en revenait donc bien léger, lorsque parvenu à peu de distance de Wintershowen, il fut arrêté par des brigands qui le croyant chargé d'or, l'assassinèrent.

Les habitants de Wintershowen relevèrent son corps, l'ensevelirent et l'honorèrent comme un Martyr. C'était en 665. Deux cents ans après ses Reliques furent transportées à Gand et placées dans l'église de Saint-Bavon.

Saint Adrien est fêté le 13 juin.

SAINT AMAND LE DIACRE.

Saint Landoald avait fait le pèlerinage de Rome avec l'espoir d'y rencontrer quelques compagnons pour les missions qu'il voulait faire dans les Gaules. Le saint Pape Martin Ier lui donna un diacre dévoué à la propagation de la foi. C'était Amand. Il revint avec lui dans les Gaules; ils visitèrent plusieurs monastères et s'arrêtèrent dans les contrées voisines de l'Escaut, où ils éclairèrent beaucoup d'habitants qui avaient reçu la foi, mais qui l'avaient altérée, et d'autres qui n'étaient pas encore sortis de l'idolâtrie. On ignore l'époque de la mort de saint Amand le Missionnaire. Mais on sait qu'il sortit de ce monde avant saint Landoald. Il est honoré le 13 juin.

SAINT RAGNEBERT ou RAMBERT,

MARTYR.

Ragnebert, fils d'un duc des Frisons, avait sans doute blâmé quelques persécutions de l'odieux Ébroïn, car le maire du palais

Digitized by Google

de Thierry décida sa mort. Mais saint Ouen intercéda pour lui et obtint qu'au lieu de le faire mourir, on se bornât à l'éloigner. Ébroïn l'envoya au fond du pays des Burgondes, sous la surveillance d'un de ses partisans qui s'appelait Theudefrid. Mais bientôt Ébroïn, dont l'âme ne pouvait être en paix, fit dire au surveillant qu'il se défît sans bruit de son prisonnier. Et en effet on apprit que Ragnebert emmené à la chasse dans les bois du mont Jura, y avait été tué d'un coup de lance.

Les religieux de Bébron l'enterrèrent dans leur monastère, et des miracles ayant honoré son tombeau, il s'y forma une petite ville, qui est Saint-Rambert, dans le département de l'Ain.

SAINT WILLICAIRE,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Willicaire fut élevé sur le siége archiépiscopal de Vienne, après avoir été pendant quelque temps évêque du monastère de Saint-Maurice d'Agaune. Il n'était pas rare à cette époque de voir des monastères puissants avoir des prélats pour y remplir les fonctions épiscopales. Les chagrins que les ravages des Sarrasins et l'usurpation des biens de son Église sous Charles-Martel causèrent à Willicaire, le forcèrent à quitter son siége. Il se retira d'abord à Rome, où il fut reçu avec distinction par le Pape Étienne, qui l'estimait et le consultait souvent. Après un assez long séjour dans la capitale du monde chrétien, Willicaire revint en Savoie et entra de nouveau dans l'abbaye d'Agaune. Willicaire ne désirait que d'être ignoré, afin de se livrer tout entier à la contemplation des vérités célestes. Sa sainte mort arriva vers la fin du VIII^e^ siècle : il avait assisté à la célèbre assemblée d'Attigny tenue en 765.

SAINT FANDILAS,

MARTYR EN ESPAGNE.

Après la mort d'Abdérame II, roi des Maures, en Espagne, qui avait fait couler des fleuves de sang, les chrétiens de ces malheureuses contrées espéraient d'être mieux traités par son successeur Mohammed ; mais leur espérance ne dura pas long-

Digitized by Google

temps, et le fils, plus cruel encore que son père, continua à les persécuter avec une fureur barbare. Un saint religieux, nommé Fandilas, abbé du monastère de Pignamellar, indigné des traitements affreux dont on les accablait, eut le courage de se présenter devant le roi ; et non-seulement il essaya de lui prouver que Mahomet n'était qu'un imposteur et un faux prophète, mais encore il osa le menacer de la colère de Dieu, lui et les siens, s'il ne cessait de persécuter les chrétiens. Cette sainte liberté mit Mohammed en fureur, et sur-le-champ il le fit décapiter, le 13 juin 853.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Fandilas, le 13 juin.

LE BIENHEUREUX GEORGES L'ALBANAIS,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Georges avait pris naissance dans l'Albanie, province de la Turquie européenne, ainsi que l'indique son surnom. Nous ignorons s'il sortait d'une famille qui fît profession de la religion catholique, ou s'il avait été élevé dans le schisme des Grecs, qui domine en ces contrées.

Georges à son entrée dans le monde avait porté les armes, et s'était distingué sous François Sforce, fils naturel du fameux comte Jacques, dit le Grand, qui commandait les troupes réunies du Pape Eugène IV, des Vénitiens et des Florentins, contre Philippe, duc de Milan.

A la prise d'une ville de la Marche d'Ancône, qui fut livrée au pillage, Georges s'exposa à un péril imminent pour sauver l'honneur à deux filles que des soldats, ivres de fureur, allaient sacrifier à leur brutalité, et il les conduisit à Ripa-Tansone, autre ville de la même province, où il les rendit à leurs parents.

Cette bonne action ne resta pas sans récompense, car, à quelque temps de là, Georges ayant été fait prisonnier par les ennemis du Pape, ils le condamnèrent à la mort, mais les deux filles dont il avait sauvé l'honneur, employèrent si efficacement le crédit de leur famille, qu'il évita le supplice.

Cependant le danger qu'il avait couru en cette occasion lui fit faire des réflexions sérieuses sur lui-même. Il se convainquit de

Digitized by Google

l'instabilité des choses humaines, et pensant qu'il ne trouverait de refuge assuré que dans le sein de la miséricorde divine, il résolut d'entrer en religion. Trop modeste pour se livrer sans réserve à ses propres opinions, il consulta sur ce dessein Christophe de Lucques, son intime ami, qui l'avait aidé à délivrer les deux jeunes filles de Ripa-Transone. Ce vertueux personnage fut de l'avis de Georges, et se sentit poussé par un désir semblable au sien.

Ils allèrent ensemble à Camérino, où se trouvait alors saint Jacques de la Marche. Ils lui exposèrent les motifs qui les portaient à embrasser l'Ordre de Saint-François, le supplièrent de les y admettre, et le Bienheureux, après s'être assuré de leur vocation, leur donna à tous deux l'habit.

Georges fut reçu en qualité de Frère-lai, parce qu'il était privé d'études. Il suppléa à tout ce que son zèle lui eût pu faire entreprendre, s'il eût été prêtre, pour l'avancement des fidèles, par sa ferveur à l'oraison. Durant cinquante années qu'il a vécu dans l'Ordre, il a constamment employé à la prière l'espace de temps qui s'est trouvé entre Matines et le jour.

Après avoir passé plusieurs années dans la méditation, la pénitence et les larmes, il obtint de jouir d'une joie intérieure si parfaite, qu'elle éclatait extérieurement aussitôt qu'il entendait les autres Religieux chanter les louanges du Seigneur. Il tombait dans le ravissement dès que l'on commençait le *Magnificat*. On avait remarqué au couvent de l'Ermitage, appelé de Saint-Sabin, près d'Ascoli, où Georges avait été envoyé aussitôt après son noviciat, qu'il jouissait déjà de fréquentes extases ; dans la suite, il reçut abondamment de ces sortes de consolations.

On assure que Georges, accompagné d'un autre Religieux, allant un jour de Massa à Récanati, pour satisfaire à l'obéissance dont il était grand zélateur, Dieu permit qu'ils passassent miraculeusement la rivière qui sépare ces deux villes, qui était débordée, et qu'une autre fois étant en voyage avec Pierre-de-Saint-Ange, ils marchèrent tout un jour sans être mouillés, quoiqu'il tombât une pluie capable de les empêcher de se rendre où des ordres supérieurs les appelaient.

Digitized by Google

Georges, plein d'amour pour son Dieu, et brûlant du désir de l'éternité, demanda au Seigneur, dans la simplicité de son âme, s'il pouvait espérer de partager le bonheur des élus, et l'on rapporte qu'il eut assurance que son nom était écrit au Livre de vie.

Ce fervent Religieux étant au couvent de Mur, dans la Marche d'Ancône, sentant sa fin approcher, s'y prépara par la réception des Sacrements, et rendit son âme à Dieu dans des sentiments admirables de piété et de confiance, le treizième jour de juin 1437. Les nombreux miracles qui se sont opérés à son tombeau, ont fait voir combien sa vie innocente avait été agréable au Père des miséricordes.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE FOLIGNO,

DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS.

Cette bienheureuse fille naquit à Foligno, ville épiscopale d'Italie, dans l'Ombrie, en 1378. Elle fut aussi surnommée Dominique, du nom de son père. L'ayant perdu ainsi que sa mère, et se trouvant libre de suivre ses pieuses inclinations, elle mena dès l'âge de quinze ans une vie vraiment évangélique.

La bienheureuse Angéline de Corbario étant venue l'an 1395, à Foligno, pour y établir un monastère sous l'invocation de sainte Anne, Marguerite la supplia de l'admettre au nombre des Tierçaires-Régulières qui devaient l'habiter, et prononça alors les trois vœux solennels de la Règle du Tiers-Ordre.

Les vertus qu'elle fit paraître après sa profession, ne contribuèrent pas peu à augmenter le nombre des Religieuses dans cette communauté. Il s'accrut même à tel point, que les magistrats de Foligno leur firent construire une maison plus vaste, dont le gouvernement fut confié à Marguerite en 1399. La qualité de supérieure n'apporta aucun changement dans le cœur de cette pieuse Vierge ; elle ne cessa jamais de donner à ses Filles l'exemple de la modestie, de l'humilité et de la plus parfaite obéissance. Sans rien négliger des fonctions attachées à sa place, elle vaquait assidûment à l'oraison et, quoique tendre et compatissante envers le prochain, elle livrait son corps à de rigoureuses austérités.

Digitized by Google

La réputation de sa sainteté attira dans cette nouvelle maison un si grand nombre de postulantes, qu'on fut forcé de l'agrandir au bout de trois ans, c'est-à-dire en 1402.

Elle continua de gouverner ce monastère pendant plusieurs années, puis fut élue abbesse de celui de Spolète, où elle se rendit et où elle donna, comme à Foligno, les preuves d'une prudence et d'une vertu consommées. Mais Angéline étant venue à mourir, Marguerite la remplaça et devint supérieure générale de tous les monastères de Filles du Tiers-Ordre régulier.

Dieu récompensa les vertus de cette Vierge par le don des miracles. Elle rendit la parole et l'usage de ses membres à un enfant muet, qui s'était brisé tout le corps en tombant.

Après avoir essuyé des souffrances indicibles durant le cours d'une longue maladie, Marguerite toujours parfaitement soumise aux ordres de la Providence, passa de cette vie à une meilleure, le 13 juin 1440, âgée de soixante-trois ans. On l'inhuma au couvent de Sainte-Anne, au côté gauche du maître-autel, où plusieurs années après, lorsqu'on voulut réparer l'église de ce monastère, son corps fut trouvé sans nulle marque de corruption, et quand les réparations furent achevées, on le remit à la même place. Mais en l'année 1570, près d'un siècle et demi après sa mort, comme on creusait au même endroit pour refaire l'autel, on ne trouva plus que les os de la Bienheureuse, quoique sa tête se fût conservée dans un état parfait de fraîcheur. L'on releva ses Reliques, qui sont déposées dans une châsse magnifique placée dans le chœur intérieur des religieuses Tierçaires de Foligno. Un grand concours de peuple honore journellement la sépulture de Marguerite, et tous les ans au jour de son trépas, les habitants de Foligno célèbrent sa mémoire avec solennité, quoique son culte ne soit encore autorisé que par un pieux usage, fondé sur les grâces obtenues à divers temps par ceux qui l'intercèdent.

LE BIENHEUREUX MARTIN DE SAINTE-MARIE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Martin fit profession de la Règle de Saint-François au couvent de Château-César, diocèse de Burgos, en

Digitized by Google

qualité de Frère-lai. Une particularité remarquable sur ce pieux personnage, c'est qu'il était muet de naissance. Étant resté plusieurs années dans cet état d'infirmité, il obtint la parole par l'intercession de la très-sainte Vierge.

Jamais Martin n'oublia ce bienfait, et il en conserva une telle reconnaissance envers sa bienfaitrice, qu'il avait sans cesse son nom et ses louanges à la bouche. Ce fut à raison de sa fervente et tendre dévotion pour cette Reine des Anges qu'on lui donna le surnom de Sainte-Marie.

Pauvre par état, et ne pouvant secourir les malheureux au gré de sa charité, il faisait au moins tous ses efforts pour leur être utile, en les soignant dans leurs maladies, en pansant leurs plaies, en raccommodant leurs hardes.

On rapporte que le démon lui causait par malignité des frayeurs, dont il ne revenait qu'en invoquant les noms sacrés de Jésus et de Marie, mais qu'alors toute illusion cessait.

Martin de Sainte-Marie mourut dans un village peu éloigné de son monastère, le 13 juin 1507. Lorsqu'on portait son corps au couvent de Château-César, on s'aperçut qu'il rendait une odeur suave, ce qui fit présumer que sa vie innocente et pure avait été suivie de la béatitude éternelle. Plusieurs miracles opérés sur son tombeau ont confirmé les peuples dans cette opinion, et quoique l'Église ne lui ait point encore décerné de culte, il est en grande réputation de sainteté dans l'Espagne et dans les auteurs ecclésiastiques.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Antoine de Padoue avait une très-grande dévotion à la très-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il récitait fréquemment l'hymne *O gloriosa Domina*. C'est à elle qu'il recourait en tous ses dangers. Une nuit que le démon furieux des conversions qu'il avait faites par sa prédication, l'avait saisi à la gorge et le serrait si fort que le Saint fut presque étranglé, il récita comme il put sa prière accoutumée, et aussitôt le démon le laissa et disparut. On ne saurait douter que la très-sainte Vierge, en récom-

Digitized by Google

pense du tendre amour qu'il avait pour elle, n'ait eu une grande part dans cette merveilleuse éloquence qu'il eut presque sans étude, et dans les innombrables conversions qu'il opéra. Aussi à son heure dernière, le Saint voulut la remercier de tous les bienfaits qu'il en avait reçus en récitant encore une fois l'hymne *O gloriosa Domina*. Alors la très-sainte Vierge lui montra son divin Fils. Saint Antoine lui ayant parlé avec une extrême joie, remit aussitôt son âme entre ses mains.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Padoue, saint Antoine le Portugais, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs; illustre par sa vie, par ses miracles et par ses prédications.

A Rome, sur la voie d'Ardée, la fête de sainte Félicule, vierge et martyre, qui ne voulant ni épouser Flaccus, ni sacrifier aux idoles, fut livrée à un juge particulier, lequel, la trouvant toujours constante dans la confession de Jésus-Christ, après l'avoir tenue dans une ténébreuse prison et lui avoir fait souffrir la faim, la fit tourmenter sur le chevalet, jusqu'à ce qu'elle eût rendu l'esprit; puis l'ayant détachée, on la jeta dans un égoût. Saint Nicomède l'enterra sur la même voie.

En Afrique, les saints martyrs Fortunat et Lucien.

A Biblis, en Palestine, sainte Aquiline, vierge et martyre, qui,

[1] IDIBUS JUNII.

Patavii sancti Antonii Lusitani confessoris, Ordinis Minorum, vita et miraculis ac prædicatione illustris. — Romæ via Ardeatina natalis sanctæ Feliculæ virginis et martyris, quæ Flacco nolens nubere, nec idolis immolare, tradita est cuidam judici, qui eam, in confessione Christi perseverantem, post tenebricosam custodiam et famis inediam, tamdiu fecit in equuleo torqueri, donec emitteret spiritum, et sic demum deponi, et in cloacam præcipitari: quam sanctus Nicomedes eadem via sepelivit. — In Africa sanctorum martyrum Fortunati et Luciani. — Bybli in Palestina sanctæ Aquilinæ virginis et martyris, quæ annos duodecim nata, sub Diocletiano imperatore, et Volusiano judici ob fidei confessionem colaphis et verberibus cæsa, et subulis candentibus perforata, demum percussa gladio, virginitatem martyrio consecravit. — In Pelignis sancti Peregrini episcopi et martyris, qui a Longobardis pro fide catholica in Aternum flumen demersus est. — Cordubæ sancti Fandilæ presbyteri et monachi, qui in persecutione Arabica amputato capite pro fide Christi martyrium subiit. — In Cypro sancti Triphylli episcopi.

Digitized by Google

sous l'empereur Dioclétien et le juge Volusien, âgée seulement de douze ans, fut, pour la confession de la foi, soufflетée, battue de verges, et percée avec des alènes rougies au feu ; ayant été frappée d'un coup d'épée, elle consacra sa virginité par le martyre.

Dans l'Abruzze citérieure, saint Pérégrin, évêque et martyr, qui fut précipité dans la rivière d'Aterne par les Lombards, pour la foi catholique.

A Cordoue, saint Fandilas, prêtre et moine, qui, durant la persécution des Arabes, ayant été décapité, souffrit le martyre.

En Chypre, saint Tryphille, évêque.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Psalmode, solitaire, honoré à Limoges.

Saint Acaïque, l'un des premiers envoyés qui aient porté l'Évangile en Grèce.

Saint Crescentien, martyr en Afrique, avec saint Lucien et saint Fortunat.

Saint Victorin, évêque d'Assise, martyrisé avec un certain nombre de ceux qu'il avait amenés à la foi, sous Décius, en 250.

Sainte Thècle, martyre en Afrique, avec d'autres.

Saint Évide, martyr en Espagne, honoré à Girone.

Saint Antipater, évêque de Bostres en Arabie.

Sainte Argenis, martyre en Éthiopie.

Saint Anub-Bessoy, martyr à Héliopolis en Égypte.

Saint Diodore, martyr, crucifié à Émèse en Phénicie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jérôme de Chieze, chanoine de la cathédrale d'Orange, et son frère Joseph-Frédéric de Chieze, prêtre et chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Ruf, ayant tous deux refusé le serment schismatique, arrêtés et condamnés à mort comme contre-révolutionnaires, guillotinés tous deux le 13 juin 1794. Joseph avait soixante-neuf ans et Jérôme soixante-douze.

Berger (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Bourges, condamné pour refus du serment révolutionnaire, mort dans le voyage le 13 juin 1794.

Digitized by Google

QUATORZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église. — Saint Rufin et saint Valère, martyrs. — Saint Simplice, évêque de Bourges. Saint Euspice, abbé de Micy. — Saint Quintien, évêque de Rodez. — Saint Dogmael ou saint Toel. — Saint Elère, abbé. — Saint Gerrolde, évêque d'Evreux et abbé de Fontenelle. — Saint Méthode, patriarche de Constantinople. — Saint Anastase et saint Félix, martyrs. — Sainte Digne et sainte Bénilde, martyres. — Saint Hartwich, évêque de Saltzbourg. — Le Bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne. — Saint Elisée, prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BASILE LE GRAND,

ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE EN CAPPADOCE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Basile, issu d'une famille où l'on comptait une longue suite de héros célèbres, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Ceux dont il avait reçu le jour étaient nés aussi dans le même pays. Son père cependant était originaire du Pont, et ses ancêtres y avaient joui longtemps d'une haute considération. Sainte Macrine fut son aïeule paternelle. Cette Sainte et son mari dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, furent dépouillés de leurs biens, et souffrirent de cruelles tortures pour la foi sous le règne de Maximin II, en 311. Ayant une autre fois pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs, ils restèrent sept ans cachés dans les forêts du Pont, où Dieu, selon saint Grégoire de Nazianze [1], pourvut miraculeusement à leur subsistance.

Saint Basile l'Ancien, et sainte Emmélie, dont Dieu se servit pour donner au monde le saint archevêque de Césarée, se rendirent recommandables par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le ciel bénit leur mariage par la naissance de dix enfants.

[1] *Or.*, XX.

Digitized by Google

Il y en eut neuf qui leur survécurent, et qui tous se distinguèrent par une sainteté éminente ; ceux qui restèrent dans le monde, dit saint Grégoire de Nazianze, parurent ne le pas céder en piété à ceux qui embrassèrent l'état de virginité pour se consacrer plus parfaitement au service de Dieu. Sainte Macrine était l'aînée de tous ces enfants ; elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Il y avait quatre garçons, saint Basile, Naucrate, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste.

Sainte Emmélie dut à ses prières la naissance de son fils Basile, mais à peine était-il au monde, qu'il coûta de vives alarmes à la tendresse de sa famille. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse que les médecins jugèrent incurable. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait faites pour lui. Nous apprenons ces particularités de saint Grégoire de Nysse.

On l'envoya, dès son enfance, chez sainte Macrine l'Ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne auprès de Néocésarée dans le Pont, ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. Je n'ai jamais oublié, disait-il depuis, les fortes impressions que faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme. Son père qui passait la plus grande partie de sa vie dans le Pont, et qui était l'ornement de cette province autant par sa piété que par son éloquence, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers éléments de la littérature, et il le fit jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes ; il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès. Il s'attirait en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient.

Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, ses parents le firent partir pour Constantinople, où Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps et un des premiers hommes de l'empire, donnait des leçons publiques avec un ap-

Digitized by Google

plaudissement universel [1]. Ce grand maître sut distinguer Basil dans la foule de ses disciples ; il ne pouvait se lasser d'admire en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes une vertu extraordinaire. Il dit dans ses épîtres qu'il se sentai comme ravi hors de lui-même toutes les fois qu'il entendait Basil parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un com merce de lettres, et il ne cessa de lui donner des marques d cette haute estime et de cette vénération profonde qu'il avait con çues pour son mérite [2]. De Constantinople, Basile se rendit Athènes dans le dessein d'y puiser de nouvelles connaissances [3]

[1] Libanius, païen de religion, enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nico médie et à Antioche. Il fut singulièrement honoré de Julien l'Apostat. Il survé cut à l'empereur Théodose, qui l'éleva à la dignité de préfet du prétoire. Nou avons encore de lui des *Epîtres*, des *Oraisons* et des *Déclamations*, où l'on trouve de fréquentes invectives contre l'empereur Constantin le Grand et contre la religion chrétienne.

[2] Libanius, *ap. S. Basil., epist.* CXLV, CLII.

[3] Saint Basile fait une excellente remarque, dans son traité *de legendis Gentilium libris*. L'Écriture et les maximes de la vie éternelle doivent, dit-il, faire la principale étude des chrétiens ; mais il ne faut pas conclure de là que l'éloquence et les autres parties de la littérature leur soient inutiles ; on doit au contraire les regarder comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de défense. Parlant d'après ce principe, il veut que l'on prépare la jeunesse à l'étude sublime des oracles sacrés, par la lecture réfléchie des meilleurs poètes et des meilleurs orateurs de l'antiquité profane ; il ordonne en même temps que l'on use de discrétion dans le choix des livres que l'on met entre les mains des jeunes gens. On doit, ajoute-t-il, leur interdire absolument tous ceux où il se trouverait des exemples et des maximes capables de leur corrompre le cœur.

Julien l'Apostat sentait mieux que personne l'utilité que notre religion retirait de l'étude des belles-lettres ; il jugeait qu'il lui serait impossible d'anéantir le christianisme, comme il se l'était proposé, tant qu'il aurait pour défenseurs les plus savants hommes de l'empire, tels qu'un saint Athanase, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Hilaire, un Diodore de Tarse, un Apollinaire. Ce fut ce qui le porta à défendre aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence et la philosophie. Les Pères ne furent pas les seuls qui regardèrent cet édit comme un acte indigne de tyrannie ; les païens en portèrent le même jugement. On peut voir ce qu'en dit Ammien-Marcellin, qui était de la religion de Julien, et le panégyriste de ce prince, l. XXII, c. X ; l. XXV, c. IV. On lira aussi avec beaucoup de satisfaction ce qui concerne ce trait d'histoire, dans un des meilleurs écrivains de notre siècle. Voyez M. le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. XII, n. 24, t. III, p. 171.

Ce savant académicien observe, d'après le témoignage des Pères et des historiens contemporains, que Julien donna un second édit, par lequel il était

Digitized by Google

Cette ville avait toujours été regardée comme le temple des muses depuis Périclès qui avait tiré la Grèce de la barbarie. On s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce [1].

Ce fut en 352 que saint Basile arriva à Athènes. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait formé à Césarée la liaison la plus intime. Comme celui-ci connaissait déjà les mœurs des Athéniens, il donna de sages avis à son ami, et disposa tous les esprits à le bien recevoir. La gravité de Basile jointe à l'idée avantageuse que l'on avait conçue de lui, le préserva des mauvais traitements auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques [2].

L'amitié de nos deux Saints était bien différente de celle des jeunes gens, qui n'est fondée d'ordinaire que sur l'intérêt ou l'amour du plaisir. Ils s'aimaient, parce qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. De plus, il y avait en eux une admirable conformité de penchants, et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences ; il n'est pas étonnant, après cela, qu'ils fussent supérieurs aux atteintes de l'envie, de l'impatience, et de ces autres passions qui troublent quelquefois le repos des âmes ordinaires. Leur unique objet était de se consacrer parfaitement au service de Dieu, et pour parvenir à cette grande fin ils saisissaient toutes les occasions de s'animer et de se soutenir l'un et l'autre : mais comme il peut se glisser des abus dans les amitiés même les plus saintes, ils étaient continuelle-

défendu aux chrétiens de lire les auteurs profanes. Pour suppléer à cette perte, Apollinaire et saint Grégoire de Nazianze composèrent des poèmes sur des sujets de piété ; mais on n'était pas dédommagé des chefs-d'œuvre de l'antiquité par des ouvrages faits à la hâte, quelques beautés qu'ils pussent d'ailleurs renfermer.

[1] La langue grecque se conserva dans l'Orient avec une grande partie de sa pureté primitive, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs au milieu du XV^e siècle. Le goût de la belle littérature périt plus tôt en Occident. Il commença à déchoir sous le règne de Tibère, et il s'évanouit entièrement à l'arrivée des barbares, dont les incursions ramenèrent les ténèbres de l'ignorance.

[2] S. Greg. Naz., *Or.* XX.

Digitized by Google

ment sur leurs gardes, afin de ne pas tomber dans les piéges de l'ennemi. Ils priaient assidûment, et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. A juger d'eux par la gravité de leur conduite, on les aurait pris pour des Anges destitués de corps. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient dans leur amitié réciproque mille consolations et mille moyens pour s'entr'exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble, et avaient une table commune. Leur union n'était jamais interrompue par la diversité des sentiments ; ils paraissaient n'avoir qu'une même volonté. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu, c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes, et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme.

Mais inutilement auraient-ils apporté les précautions dont nous venons de parler, pour mettre leur innocence à l'abri du danger, s'ils n'eussent été fidèles à éviter les mauvaises compagnies. C'est la remarque que fait saint Grégoire de Nazianze [1]. « Nous n'avions, dit-il, aucune liaison avec les étudiants qui montraient de la grossièreté, de l'impudence et du mépris pour la religion : nous ne fréquentions que ceux qui étaient paisibles et réguliers, que ceux dont la conversation pouvait nous être profitable. Nous nous étions persuadés que c'était une illusion de se mêler avec les pécheurs, sous prétexte de travailler à les convertir, et que nous devions toujours craindre qu'ils ne nous communiquassent leur poison. » Cette maxime ne devrait jamais sortir de l'esprit des jeunes gens, et c'est pour ne pas la suivre que plusieurs d'entre eux se perdent misérablement.

Saint Grégoire de Nazianze ajoute en parlant de lui et de son ami : « Nous ne connaissions que deux rues de la ville, l'une conduisait à l'église et aux ministres sacrés qui y célébraient les divins Mystères et nourrissaient le troupeau de Jésus-Christ du Pain de vie ; l'autre, pour laquelle nous n'avions pas à beaucoup près la même estime, conduisait aux écoles publiques, et chez

[1] *Or.* XX.

Digitized by Google

ceux qui nous enseignaient les sciences. Nous laissions aux autres les rues par lesquelles on allait aux théâtres, aux spectacles et aux lieux où se donnaient les divertissements profanes. Notre sanctification faisait notre grande affaire; notre unique but était d'être appelés et d'être effectivement chrétiens; c'était en cela que nous faisions consister toute notre gloire. »

Saint Basile se rendit fort habile dans la connaissance des différentes parties de la littérature. Il savait que cette connaissance contribue beaucoup à étendre les facultés de l'esprit, et qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut exceller en quelque science, surtout dans l'art oratoire, qui était en grande estime chez les Grecs et les Romains. Ayant dessein, ainsi que son ami, de se mettre en état de servir utilement l'Église, ils s'appliquèrent l'un et l'autre à se perfectionner dans la véritable éloquence.

Le mépris que les Pères marquent quelquefois pour l'art oratoire, ne tombe que sur ces ornements recherchés et superflus qui ne font que chatouiller l'oreille, qui dans un prédicateur ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères, et dont l'effet ordinaire est de nous détourner de la fin pour laquelle ces mystères ont été révélés. Une vaine pompe de paroles ne peut s'accorder avec cette noble simplicité qui convient à la dignité des vérités saintes, qui se fait si vivement sentir dans les écrivains sacrés, et qui rend leur éloquence infiniment supérieure à celle que l'on remarque dans les ouvrages les plus finis de l'antiquité païenne; mais cette simplicité n'exclut ni la noblesse des pensées, ni la beauté du style, ni les charmes de la diction dont chaque sujet peut être susceptible. Saint Grégoire de Nazianze et les autres Pères ont prouvé, par leurs exemples, que quoique les vérités divines ne doivent pas être prêchées avec les discours persuasifs de la sagesse humaine[1], les ministres de la parole peuvent cependant tirer de grands secours de l'éloquence. On peut même avancer que les prédicateurs qui ne suivent aucune méthode dans leurs sermons, qui emploient des termes bas et

[1] *I Cor.*, II, 4; *II Cor.*, XI, 6.

Digitized by Google

rampants, dégradent la fonction sublime qu'ils exercent ; qu'ils déshonorent le Dieu dont ils sont les ambassadeurs ; qu'ils avilissent la parole sainte que l'Église les a chargés d'annoncer ; qu'ils rendront compte du discrédit où elle tombe quelquefois par leur faute, ainsi que de cette négligence qui fait que les fidèles n'ont que du mépris et du dégoût pour le trésor inestimable dont ils étaient les dispensateurs. Il faut donc que ceux qui sont appelés à la conduite des âmes emploient tous leurs efforts pour se rendre capables de prêcher l'Évangile avec ce ton de dignité qui convient à l'importance de cette fonction, la première, la plus indispensable de toutes celles qui sont imposées à un pasteur, et de l'exercice de laquelle dépend le salut de la plupart des âmes qui leur sont confiées. Ce fut dans cette vue que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'appliquèrent si fortement à l'étude de l'éloquence, et qu'à l'exemple d'un Thucydide et d'un Démosthène, ils se donnèrent des peines incroyables pour former leur style sur les meilleurs modèles [1].

Saint Basile excellait aussi dans la philosophie, dans la poésie

[1] Les deux Saints ne réussirent si parfaitement dans l'étude de l'éloquence, que parce qu'ils suivirent la sage méthode prescrite par les plus habiles maîtres. Ils se garantirent d'abord de cette fureur de vouloir lire un grand nombre de livres, persuadés que ces sortes de lectures accablent l'esprit, au lieu de le former et de l'enrichir ; que tout l'effet qu'elles produisent est de mettre de la confusion dans les idées, et qu'il résulte ordinairement de leur multiplicité un chaos qu'on ne peut plus débrouiller. Ils tenaient pour la maxime rendue par le proverbe : « Je suis en garde contre celui qui s'attache à un seul livre. » Ils se formaient un plan d'étude raisonné avant de multiplier leurs lectures. A cette précaution, ils en joignaient une seconde ; c'était de choisir les meilleurs auteurs, de les lire et relire avec la plus grande attention, de les méditer profondément afin de digérer, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient lu, et de le faire passer dans la substance de leur esprit. Souvent encore ils revenaient sur les plus beaux endroits, qu'ils comparaient les uns avec les autres ; ensuite ils essayaient de les imiter, et ils ne cessaient leurs efforts que quand ils avaient au moins fort approché de la perfection de leurs modèles, tant pour le style que pour les pensées.

Voici la règle qu'ils suivaient à l'égard de leurs propres compositions. Ils les retouchaient souvent, afin de corriger ce qu'il y avait de défectueux dans leurs premières pensées ; ils prenaient du temps pour polir leur style ; en un mot, ils donnaient à chaque partie du discours tout le degré de force et de beauté dont ils étaient capables, pour faire un ensemble auquel il ne manquât aucun genre de perfection. On peut assurer aussi que les deux Saints se communi-

Digitized by Google

et dans les autres parties de la littérature. Pour peu qu'on lise attentivement ses écrits, et surtout son livre de la *Création* ou de l'*Ouvrage des six jours*, qu'il a intitulé *Hexaemeron*, on reconnaîtra qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote, malgré les secours que procuraient à celui-ci les trésors d'Alexandre. Il possédait si supérieurement la dialectique et l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnements ; ils étaient si liés et si pressants, selon saint

quaient leurs productions respectives, et qu'ils les soumettaient à la critique de leurs amis. Ils savaient pourtant qu'il est un point où il faut quitter la lime; ainsi ils ne ressemblaient pas à ces hommes qui, à force d'être difficiles à se contenter eux-mêmes, gâtent ce qui était bien fait. Ils ressemblaient encore moins à ceux qui sont tellement prévenus en faveur de ce qui sort de leur plume, qu'ils ne sauraient sacrifier une pensée puérile, une antithèse recherchée, un mot superflu, une répétition vicieuse, sans penser que ce sont là autant de défauts qui déparent leurs ouvrages. C'est pour ne les avoir point évités, ces défauts, que les beautés réelles qui sont dans Sénèque se trouvent comme éclipsées.

La dernière des qualités qu'on exige dans un orateur, est une action naturelle, aisée, pleine d'âme et d'expression; elle s'acquiert par l'exercice et par une attention suivie sur soi-même quand on déclame. Cette qualité, Basile et Grégoire la possédaient dans un degré éminent. Ils avaient en parlant ce geste élégant et délicat qui faisait le caractère distinctif de Cicéron. Ils avaient en même temps le feu et la véhémence de Démosthène, qui, considéré sous ce rapport, a surpassé, soit dans la composition, soit dans le débit, les plus célèbres orateurs d'Athènes et de Rome.

C'est une erreur de croire que la fréquentation du théâtre soit utile à un homme destiné à parler en public; le geste et l'accent qu'on y puiserait ne siéent point à un orateur; il ne formera jamais aucun de ces avocats et de ces prédicateurs qui enlèvent l'admiration publique. Ainsi nos deux Saints ne perdirent rien en ne fréquentant point le théâtre; ils y gagnèrent encore d'un autre côté, puisqu'ils s'en abstinrent par un principe de religion.

Un génie vaste et fécond, des études dirigées par une excellente méthode et conséquemment faites avec le plus grand succès, rendirent Basile et Grégoire les plus accomplis de tous les orateurs qui eussent jamais paru; peut-être même effacèrent-ils les deux princes de l'éloquence de l'antiquité païenne. Ils eurent cependant plus de traits de ressemblance avec Démosthène qu'avec Cicéron. Le dernier, pour s'accommoder au génie des Romains, n'abandonne qu'à regret une idée intéressante ; il la fait envisager sous ses différents points de vue ; il entasse images sur images pour l'inculquer plus fortement; il tâche en même temps d'éviter les redites par une agréable variété de tours et d'expressions. Démosthène suivit, et eut raison de suivre une route tout opposée. Les Athéniens étant naturellement pensifs, il fallait les attacher par des traits vifs et saillants,

Digitized by Google

Grégoire de Nazianze, qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Il prit une teinture générale de la géométrie, de la médecine, et d'autres sciences semblables, étant persuadé, avec raison, que sans cette teinture on ne peut guère exceller dans aucun art en particulier ; mais il mépprisa tout ce qui était inutile à un homme qui s'était uniquement dévoué à la défense et à la gloire de la religion. En mettant ainsi des bornes à sa curiosité, dit saint Grégoire de Nazianze, il ne se montra pas moins admirable pour ce qu'il négligea dans les

par une brièveté énergique, par des raisonnements serrés, et leur laisser le plaisir de deviner quelquefois l'orateur ; chaque terme devait renfermer un grand sens et fournir matière à une nouvelle réflexion.

Saint Grégoire de Nazianze se montre plus judicieux que Cicéron dans le choix et l'emploi des ornements ; il y avait recours, parce qu'il savait que le plus sûr moyen de persuader est de plaire. Ceux qui aiment les grâces et les fleurs du discours, regardent ce Père comme le plus éloquent de tous les orateurs ; mais ceux qui s'attachent aux choses et veulent bannir du discours tout ce qui a l'air d'être trop recherché et trop compassé, donnent la palme à saint Basile.

En effet, ce dernier évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation ; ses expressions sont simples, mais énergiques ; elles ont cette beauté inimitable qui est empreinte sur tous les ouvrages de la nature. Il est sobre dans l'usage des figures, qui étant prodiguées, déparent le discours au lieu de l'embellir. En même temps que son style est clair et correct, il est plein de douceur et d'élégance. Il revêt ses pensées de tous les charmes du langage, sans toutefois paraître les avoir recherchés. L'art et l'étude ne se font remarquer en aucun endroit de ses écrits. Il parle partout, dit un habile critique, le langage que la nature elle-même parlerait si elle pouvait s'exprimer sans les signes extérieurs de la parole. Enfin, on peut appliquer à saint Basile ce que Quintilien a dit de Cicéron, savoir, qu'en lui l'éloquence a déployé tout son pouvoir et étalé toutes ses richesses.

Nous reconnaissons cependant que si saint Chrysostome avait eu le temps de limer ses écrits, il serait peut-être vrai de dire qu'il n'a jamais paru de génie qui fût plus propre à l'éloquence, ni qui possédât dans un degré plus éminent toutes les qualités qui font un orateur parfait. Les pièces qu'il a finies sont égales, supérieures même à tout ce que les auteurs classiques ou les Pères nous offrent de plus achevé à cet égard. Il n'y a pas jusqu'à celles qu'il composa sur-le-champ, et qu'il n'a pu revoir, qu'on ne lise encore aujourd'hui avec admiration. On y remarque beaucoup de feu et de véhémence, de la noblesse et de la force dans les images, de la netteté dans les idées, de la douceur dans l'expression, de la facilité dans le style. Le saint Docteur perdait quelquefois son sujet de vue, en se livrant à des digressions et à de longues parenthèses où sont renfermées des choses fort utiles, mais qu'il aurait fait disparaître s'il eût mis la dernière main à ces sortes de productions.

Digitized by Google

sciences, que pour ce qu'il en apprit. Le cours de ses études préliminaires étant achevé, il s'appliqua sérieusement à méditer l'Écriture, cette source inépuisable de sentiments et de connaissances qui élèvent l'homme jusqu'au ciel. Il lisait encore assidûment les ouvrages des Pères de l'Église. Par tous ces moyens réunis, il amassa un riche trésor de sciences, et se rendit capable d'exercer avec cette supériorité que l'on connaît, l'important ministère de la parole divine, et de contribuer avec une force merveilleuse à l'avancement de la piété dans les âmes [1].

[1] Les Basile, les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, sont les modèles qu'il faut suivre dans les études ecclésiastiques. Les jeunes clercs doivent, à leur exemple, lire attentivement la Bible en elle-même ; ils la liront ensuite avec un commentaire exact, tel que ceux de Ménochius, d'Estius, de Carrière, etc. Qu'ils s'appliquent spécialement à bien entendre les psaumes, les prophètes et le Nouveau Testament ; qu'ils aient soin en même temps de bien méditer ces divins oracles, afin d'en pénétrer le sens spirituel, et d'en retirer, pour ainsi dire, toute la moelle. Ils trouveront pour cela de grands secours dans les commentaires admirables de saint Chrysostome sur les psaumes, sur saint Matthieu et sur saint Paul. D'ailleurs ces commentaires sont eux-mêmes un trésor de morale présentée avec toutes les grâces de l'éloquence.

Il serait à souhaiter qu'on donnât un recueil composé des discours de saint Chrysostome au peuple d'Antioche, et de ses commentaires sur l'Écriture ; de quelques homélies choisies de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Augustin ; du livre de saint Cyprien à Donat, et de son explication de l'Oraison dominicale ; du livre de saint Eucher à Valérien, etc. Un pareil recueil serait d'une grande utilité aux prédicateurs; ils s'y enrichiraient des précieuses dépouilles des Pères, se les approprieraient, et par là se mettraient en état d'instruire avec autant de facilité que de fruit.

Quand un prédicateur veut parler correctement et avec méthode il doit, dans les commencements, écrire ses discours tout au long. En peu de temps il s'accoutumera (bien entendu qu'il fera ce qui a été dit ci-dessus) à traiter sur-le-champ des divers points de la morale chrétienne ; il se trouvera parfaitement maître de sa matière, si, aux moyens qu'on a indiqués, il joint une lecture réfléchie de quelques modernes qui ont fort bien écrit sur les vertus, tels que Grenade, Rodriguez, etc. Il puisera dans les sermons de Bourdaloue la force du raisonnement, la sublimité des pensées, une diction noble et majestueuse. Massillon lui fera connaître le cœur humain : il peint les passions avec des couleurs si vives et si ressemblantes, que l'amour-propre, avec tous ses raffinements, ne peut lui échapper. Un prédicateur se formera le style par la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, ainsi que par la lecture des bons écrivains qui sont connus de tout le monde.

C'est une chose déplorable que certains orateurs chrétiens, renonçant en quelque sorte aux principes de leur religion, semblent perdre l'Évangile de vue, et ne rougissent pas de lui substituer en chaire une morale purement païenne ; ce

Digitized by Google

Basile fut bientôt regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences divines et humaines. Les étudiants et les maîtres de cette ville, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux ; mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talents que Dieu lui avait donnés. Ayant donc laissé son cher Grégoire à Athènes, il en partit en 355 pour se rendre à Césarée en Cappadoce. Quoiqu'il fût jeune encore, il ouvrit dans cette ville une école de rhétorique. Ses amis le déterminèrent aussi à plaider au barreau. C'était par ces deux voies que les orateurs et les personnes de qualité commençaient à se faire connaître, et se perfectionnaient dans l'éloquence.

Déjà la philosophie avait élevé Basile au-dessus de l'ambition ; il ne se sentait que du mépris pour les places distinguées et pour tous les vains avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde. Toujours il avait mené une vie fort régulière, et ne s'était occupé qu'à chercher le royaume de Dieu ; mais l'accueil honorable qu'on lui fit dans son pays, joint aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts l'exposèrent à une tentation bien délicate, à celle de la vaine gloire. Il ne se fut pas plutôt aperçu du danger qu'il courait, que la frayeur s'empara de son âme. Peu de temps après, il résolut de renoncer entièrement au monde, afin de s'éloigner davantage du précipice sur le bord duquel il avait marché. Sainte Macrine sa sœur et saint Grégoire de Nazianze ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans cette résolution. En lui représentant les avantages de la pauvreté volontaire, ils firent naître en lui le mépris d'une gloire périssable, et lui inspirèrent un désir ardent de tendre à la perfection. Basile par leur avis donna aux

sont de nouveaux Sénèque, et non pas des disciples de saint Paul ou des ministres de Jésus-Christ. La philosophie est trop faible pour mettre un frein aux passions, pour donner au cœur de l'homme une consolation solide, pour montrer la vraie source des désordres et y appliquer des remèdes efficaces. C'est là le privilége de la foi; il n'y a qu'elle qui puisse nous éclairer et nous fortifier; elle seule fournit ces grands motifs qui font préférer à tout la pratique de la vertu. Les Pères étudiaient et prêchaient l'Évangile, aussi leurs discours avaient-ils cette autorité qui ne convient qu'à la parole de Dieu ; de là ces conversions qu'ils opéraient, et cet accroissement de la vraie piété qui en était la suite.

Digitized by Google

pauvres la plus grande partie de ses biens, et semblable à un homme qui sort de léthargie, il commença à voir la lumière de la sagesse céleste, et à sentir tout le néant des choses créées. Dans ces dispositions, il se consacra aux travaux de la pénitence en embrassant l'état monastique. Libanius fut singulièrement frappé d'un si généreux mépris du monde, et il ne pouvait se lasser d'admirer la grandeur d'âme qui en était le principe.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze mettent souvent l'éloquence au nombre des choses qu'ils abandonnèrent en renonçant au monde ; mais par là, ils entendent ce vain assemblage de fleurs et d'ornements qui n'ont d'autre effet que de charmer les oreilles ; peut-être parlent-ils de l'usage profane de l'éloquence, auquel on ne renonçait point à leur âge, sans faire un grand sacrifice. Quoi qu'il en soit de leur pensée, on voit par leurs écrits qu'ils n'ont point condamné l'éloquence considérée en elle-même, et leur exemple servira toujours à confondre ceux qui, sous prétexte d'imiter la simplicité des Apôtres, annoncent la parole de Dieu avec une rusticité qui vient ou de paresse ou d'ignorance.

Mais laissons parler saint Grégoire de Nazianze, et nous verrons ce qu'il pensait sur le point dont il s'agit. « Après avoir abandonné le monde, dit-il, je ne me suis réservé que l'éloquence. Je ne me repens point des peines et des fatigues que j'ai essuyées tant sur mer que sur terre pour acquérir la connaissance de cet art ; je voudrais, et pour moi et pour mes amis, que nous en possédassions toute la force et toute la perfection [1]. » Il dit dans un autre endroit [2] : « Il ne me reste que l'éloquence de tout ce que j'ai possédé, je l'offre et la consacre entièrement à mon Dieu. La voix de ses commandements et l'impulsion de son Esprit m'ont fait abandonner tout le reste, afin d'échanger ce que j'avais contre la pierre précieuse de l'Évangile. Je suis donc devenu, ou plutôt je souhaite avec ardeur devenir cet heureux marchand qui donne des biens périssables pour s'en procurer d'éternels : mais en qualité de ministre de l'Évangile, je me dévoue uniquement

[1] *Or.* III. — [2] *Or.* XII.

Digitized by Google

au soin de le prêcher ; voilà mon partage, et jamais je ne manquerai au devoir qui m'est imposé. »

Basile, après sa retraite, ne voulut plus vivre que pour Dieu. Persuadé que le nom de moine ne servirait qu'à sa condamnation s'il ne remplissait fidèlement les obligations de son état, il entreprit, en 357, de voyager dans la Syrie, dans la Mésopotamie et l'Égypte. Son but était de visiter les moines et les ermites qui habitaient les déserts de ce pays, afin d'acquérir une connaissance parfaite des devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujétissait. Il fut beaucoup édifié en voyant ces saints Solitaires qui montraient par toute leur conduite qu'ils se regardaient comme étrangers sur la terre et comme les citoyens du Ciel. Leurs exemples et leurs discours l'affermirent encore dans sa première résolution. Nous apprenons de lui-même [1], que dans tous ses voyages il ne choisit pour directeurs que ceux dont la foi était conforme à celle de l'Église catholique.

En 358, il revint dans la Cappadoce. Dianée, son évêque, qui l'avait autrefois baptisé, l'ordonna lecteur. Ce prélat faisait profession d'être attaché à la doctrine de l'Église ; mais il eut l'imprudence de s'engager dans des démarches favorables aux ariens. Il se joignit aux eusébiens, à Antioche, en 341, et à Sardique ou Philippopolis, en 347 ; il eut aussi la faiblesse, en 359, de souscrire au décret du concile de Rimini, dans lequel on avait omis le mot *consubstantiel*. Toutes ces circonstances causaient une vive douleur à Basile, qui respectait Dianée comme son pasteur, et qui de plus remarquait en lui plusieurs belles qualités ; mais l'obligation de garder l'unité dans la foi agissant sur lui plus puissamment que tout autre motif, il se sépara de sa communion, surtout lorsqu'il l'eut vu souscrire au décret de Rimini.

Le Saint quitta la Cappadoce en 358, et se retira dans le Pont, où il choisit pour demeure la maison de son aïeule, qui était située sur le bord de l'Iris. Emmélie sa mère et Macrine sa sœur avaient fondé là un monastère pour les personnes de leur sexe. Ce monastère était alors gouverné par Macrine. Basile en fonda

[1] *Ep.* CCV.

Digitized by Google

un pour des hommes de l'autre côté de la rivière, et il en eut la conduite pendant quatre années, c'est-à-dire jusqu'à l'an 362 qu'il se démit de cette place en faveur de saint Pierre de Sébaste, son frère. A sept ou huit stades du monastère de sainte Macrine était l'église des Quarante-Martyrs, enrichie d'une portion considérable des reliques de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, et si renommée dans les écrits de saint Basile et de ses amis. Cette église n'était pas éloignée de Néocésarée.

Outre le monastère dont nous avons parlé, saint Basile en fonda plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, dans différents endroits du Pont. Il conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, entre autres ses *Grandes* et ses *Petites Règles*. Il y donne à l'état des cénobites la préférence sur celui des ermites, le premier lui paraissant en général beaucoup plus sûr que le second. Souvent il y répète qu'un moine doit découvrir à son supérieur ce qu'il y a de plus secret dans son âme, et se soumettre en tout à ses décisions. En même temps qu'il prescrit l'hospitalité envers les étrangers, il défend qu'on leur serve des mets délicats ; ce qui, selon lui, serait aussi ridicule que si les moines changeaient d'habit pour les recevoir. Une vie austère, continue-t-il en parlant à ses religieux, vous délivrera des visites inutiles et éloignera de chez vous les personnes qui ont l'esprit du monde. Votre table doit prêcher la sobriété, même aux étrangers [1]. Il fait l'énumération des heures canoniales, et en montre l'excellence. Par celle de *prime*, dit-il [2], nous consacrons à Dieu les prémices de nos pensées, nous remplissons nos cœurs de pieux sentiments et de cette joie salutaire qu'excite en nous la pensée de Dieu [3]. Les *Constitutions monastiques* qui portent le nom de saint Basile, diffèrent en plusieurs articles des Règles dont nous venons de parler, et ne sont point attribuées à ce Père par les anciens auteurs ;

[1] *Regulæ fusius explicatæ*, *reg.* XX. — [2] *Ibid.*, *reg.* XXXVII.

[3] D. Ceillier, t. VI, p. 384, a réfuté solidement Bulteau, qui dans son *Histoire monastique d'Orient*, l. II, avait avancé que l'heure de *prime* était inconnue, du temps de saint Basile, aux moines de Cappadoce.

Digitized by Google

elles paraissent être d'une date postérieure [1]. La Règle de saint Basile est suivie encore aujourd'hui par tous les moines d'Orient, par ceux mêmes qui se disent de l'Ordre de Saint-Antoine.

Basile s'est peint dans ses écrits avec la plus grande vérité : mais il faut le représenter dans sa retraite, pour ne pas priver sa vertu des hommages qui lui sont dus ; d'ailleurs, considéré sous ce rapport, il a toujours servi de modèle à ceux qui dans les différents siècles ont voulu parvenir à une sainteté éminente. Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau ; il couchait sur la dure, veillait quelquefois les nuits entières, et ne faisait point usage du bain, ce qui était une grande mortification dans les pays chauds, surtout avant qu'on se servît de linge. Il se couvrait pendant la nuit d'un cilice, qu'il quittait le jour, afin de cacher aux hommes son amour pour la pénitence. Il s'accoutuma, malgré toutes les répugnances de la nature, à souffrir le froid excessif qui règne sur les montagnes du Pont. Chaque jour il ne faisait qu'un repas, et ce repas consistait en un peu d'eau et de pain, à quoi il ajoutait quelques herbes les jours de fêtes. La nourriture qu'il prenait était en si petite quantité, qu'on eût presque dit qu'il vivait sans manger. Saint Grégoire de Nysse comparait son abstinence au jeûne d'Élie, et saint Grégoire de Nazianze lui disait à l'occasion de son extrême pâleur, que son corps paraissait à peine animé [2]. Il ajoute dans un autre endroit [3], en parlant toujours du Saint, qu'il était sans biens, sans chair et presque sans sang. Basile nous apprend lui-même qu'il traitait son corps comme un esclave toujours prêt à se révolter, s'il n'avait soin de le tenir continuellement en bride. On voit par ses Épîtres qu'il était sujet à des infirmités fréquentes, et même continuelles. Il dit dans une, que dans le temps où il se portait le mieux, il était plus faible que ne le sont ordinairement les malades abandonnés des médecins [4].

La mortification des sens était accompagnée en lui de celle de la volonté, et celle-ci tenait en quelque sorte du prodige; il y joignait encore une humilité extraordinaire. C'était par un effet

[1] Voyez D. Ceillier, t. VI. — [2] *Ep.* VI. — [3] *Orat.* XIX. — [4] *Ep.* CCLVII.

Digitized by Google

de cette vertu qu'il avait un désir si ardent de s'ensevelir, pour ainsi dire, dans la solitude, et de vivre entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère, il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événements. Son inaltérable douceur de caractère avait causé à Libanius la plus grande admiration ; elle tirait un nouveau lustre d'une aimable gravité par laquelle elle était tempérée. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur ; son amour pour cette vertu le porta à bâtir plusieurs monastères pour des vierges, auxquelles il donna une règle écrite.

Durant une famine qui fit sentir ses ravages vers l'an 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux. Il voulut vivre, dit saint Grégoire de Nazianze, dans la plus grande pauvreté possible, et jamais rien ne put l'ébranler dans sa résolution. En se dépouillant de tout ce qu'il possédait dans le monde, il se mettait en état de passer plus sûrement la mer orageuse de cette vie. Son dépouillement fut si entier, qu'il ne se réserva pas la plus petite partie de ses biens, et même quand il eut été élevé à l'épiscopat, il n'avait pour fournir à sa subsistance que les libéralités de ses amis. Suivre dans une nudité parfaite Jésus crucifié, voilà quelles étaient ses richesses.

Dans les différents exercices de la vie monastique, il s'efforçait d'imiter et même de surpasser les excellents modèles qu'il avait vus en Syrie et en Égypte. A l'exemple de ces pieux Solitaires, il portait un habit fait d'une étoffe grossière qu'il attachait avec une ceinture ; mais ces marques extérieures de pénitence n'étaient en lui, comme en eux, que les symboles d'un grand fond d'humilité, de détachement et de mortification. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Écriture. Souvent il allait dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans, et pour les exhorter à la pratique de la vertu [1].

Il manqua d'abord quelque chose à son bonheur, parce qu'il ne

[1] *Ep.* II, *ad Ben.*

Digitized by Google

jouissait pas de la présence de saint Grégoire de Nazianze. Il lui écrivit donc plusieurs lettres pour l'engager à venir partager avec lui les charmes de la solitude. Il le pressa de la manière la plus vive de ne pas lui refuser le secours qu'il attendait de sa compagnie et de ses exemples. Dans une de ses lettres, il lui dépeint admirablement les avantages que fournit la retraite pour prier avec ferveur et pour remporter une victoire complète sur ses passions. Un moine, selon la définition qu'il en donne, est un homme qui prie continuellement ; un homme qui sanctifie le travail des mains par une union perpétuelle avec Dieu, surtout par le chant des Psaumes ; un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu, et qui n'a d'autre objet que d'orner son âme de vertus par la méditation des Livres saints. Il dit qu'un moine ne doit vivre que de pain et d'eau, et ne faire qu'un repas chaque jour ; que son sommeil ne peut être prolongé au delà du milieu de la nuit, et qu'il faut que, se levant alors, il persévère jusqu'au jour dans la prière. Basile, au rapport des deux saints Grégoire, a tracé son véritable portrait dans la lettre dont il est ici question.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit aux invitations de son ami, et alla le joindre dans le Pont. Renfermés l'un et l'autre dans une pauvre cabane, ils y menaient une vie fort austère. Ils avaient un petit jardin dont le sol était extrêmement stérile, et qu'ils cultivaient eux-mêmes [1]. Grégoire ayant été depuis tiré de sa solitude, regrettait amèrement la tranquillité et le bonheur dont lui et Basile jouissaient en chantant les psaumes, en veillant dans la prière, qui élevait leurs âmes jusqu'au Ciel, en exerçant leurs corps par le travail des mains, qui consistait à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux, etc. [2]. Les deux Saints avaient aussi des heures réglées pour l'étude de l'Écriture. En 362, Basile prit avec lui quelques-uns de ses moines, et retourna à Césarée en Cappadoce.

Julien l'Apostat avait été revêtu de la pourpre l'année précédente. A son avénement à l'empire, il écrivit à Basile, qu'il avait

[1] Naz., *ep.* VIII. — [2] *Ep.* IX.

Digitized by Google

autrefois connu à Athènes, pour l'inviter à venir à sa cour. Le Saint lui répondit qu'il ne pouvait se rendre à ses désirs, à cause du genre de vie qu'il menait. Le prince dissimula pour lors son ressentiment; mais quand Basile fut arrivé à Césarée, il lui écrivit une seconde lettre pleine d'artifice, où, après lui avoir dit qu'il conservait toujours pour lui les mêmes sentiments, il lui ordonnait de payer mille livres d'or aux officiers chargés du soin de ses finances, ajoutant qu'en cas de refus, il ferait raser la ville de Césarée [1]. Le Saint ne se laissa point effrayer par de telles menaces; il répondit tranquillement qu'il n'était pas en état de fournir une telle somme, et qu'il n'avait pas même de quoi subsister pour un jour. Prenant ensuite un ton plus ferme, il marque au prince qu'il est surpris de voir qu'il néglige les devoirs essentiels de la souveraineté, et qu'il allume contre lui la colère céleste, en méprisant ouvertement le culte du Seigneur [2]. L'empereur fut vivement piqué de ce refus, et il jura d'immoler saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à son ressentiment, après son retour de l'expédition de Perse, où l'on sait qu'il périt en 363.

Vers le même temps Dianée, évêque de Césarée, tomba malade. Il envoya chercher le Saint; il lui protesta qu'en souscrivant la formule de Rimini, il n'avait pas connu le venin qu'elle contenait; que jamais il n'avait eu d'autre foi que celle des Pères de Nicée, et qu'il déclarait y être sincèrement attaché. Sur cette déclaration, Basile se réconcilia avec lui.

Dianée étant mort, Eusèbe, encore laïque, fut élu pour remplir son siége. Peu de temps après, ce prélat éleva Basile au sacerdoce; mais il fallut faire une sorte de violence au Saint pour l'engager à consentir à son ordination. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui en cette occasion lui écrivit pour le consoler et pour lui donner des avis relatifs aux circonstances où il se trouvait [3].

Basile continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite. Il y établit des monastères pour les personnes des

[1] S. Bas., *ep.* CCVII. — [2] *Ep.* CCVIII. — [3] *Ep.* XI.

Digitized by Google

deux sexes. A ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu. Eusèbe, en l'ordonnant prêtre, s'était proposé de s'attacher un homme qui pût instruire les peuples, et l'aider dans le gouvernement de son diocèse ; mais, par une de ces faiblesses où tombent ceux qui n'ont pas soin de veiller sur eux-mêmes [1], il se brouilla depuis avec lui, et le chassa même de son église. Le peuple de Césarée et plusieurs évêques se déclarèrent contre Eusèbe, et condamnèrent hautement sa conduite. Le Saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté ; il sortit secrètement de la ville, et retourna dans le Pont en 363. Saint Grégoire de Nazianze alla l'y joindre.

Des auteurs ont observé que saint Basile avait été quelque temps en correspondance et uni de communion avec Basile d'Ancyre, Eustate de Sébaste et Sylvain de Tarse, qui furent les chefs du parti des semi-ariens ; mais on ne peut rien conclure de là contre sa catholicité. Quoique les trois prélats n'admissent point le mot *consubstantiel*, ils s'expliquaient alors d'une manière qui paraissait orthodoxe, surtout à l'égard de la divinité du Fils de Dieu ; ils montraient d'ailleurs beaucoup de zèle contre les ariens. Si quelqu'un d'entre eux niait la divinité du Saint-Esprit, il cachait son erreur sous des termes ambigus, prétendant qu'il ne s'agissait que d'une dispute de mots. Ce fut pour cela que saint Athanase et saint Hilaire se comportèrent comme saint Basile envers les évêques dont nous parlons, lorsqu'ils écrivirent leurs livres *des Synodes*.

Tandis que notre Saint goûtait les douceurs de la retraite, l'empire romain fut agité par diverses révolutions. Jovien, très-attaché à la doctrine catholique, étant mort au mois de février de l'année 364, on déféra à Valentinien la puissance souveraine. Celui-ci nomma son frère Valens empereur d'Orient. Ce dernier, séduit par Eudoxe de Constantinople et par Euzoïus d'Antioche, se déclara le protecteur de l'arianisme. En 366, il fit un voyage à Césarée dans l'intention de mettre les églises de cette ville entre les mains des hérétiques. Basile fut alors rappelé par

[1] L'expression dont se sert saint Grégoire de Nazianze donne lieu de croire qu'Eusèbe agit par le motif d'une jalousie secrète.

Digitized by Google

l'évêque Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, il se hâta de voler à son secours. Il montra tant de zèle et de prudence, que les ariens furent obligés, après plusieurs tentatives inutiles, de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'Église. Il ne se borna pas à prémunir les fidèles contre le venin de l'hérésie, il les exhorta encore à pratiquer l'Évangile de la manière la plus parfaite. Il réunit les cœurs divisés, par de sincères réconciliations, et vint à bout d'étouffer toutes les semences de discorde. Durant une famine qui désola le pays, il donna des preuves d'une charité sans bornes, et fit trouver aux pauvres une ressource assurée dans les aumônes des personnes riches. Il leur lavait les pieds, les servait à table, et leur distribuait de ses propres mains toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Une telle conduite lui gagna l'amitié d'Eusèbe; ce prélat conçut même pour lui une haute estime, et n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Après sa mort, arrivée vers le milieu de l'année 370, Basile fut élu pour lui succéder. La nouvelle de ce choix causa une satisfaction extraordinaire à saint Athanase, et il annonça dès lors les victoires que Basile remporterait sur l'hérésie régnante.

Cette nouvelle dignité fit briller plus que jamais les vertus de Basile; il parut autant se surpasser lui-même, qu'il avait précédemment surpassé les autres. Il prêchait soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires. Son auditoire était si nombreux, qu'il lui donne le titre de *mer* [1]. On courait à ses discours avec un tel empressement, qu'il se compare à une mère qui, lorsque ses mamelles sont épuisées, ne laisse pas de les présenter encore à son enfant, afin que par là elle puisse empêcher ses cris. Son troupeau, comme il nous l'apprend lui-même, avait une si grande faim de la parole de Dieu, qu'il était obligé de faire entendre sa voix dans un temps où une longue maladie lui avait ravi ses forces, et où il était à peine en état de parler [2]. Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion

[1] *Hexaem.*, *hom.* II et III. — [2] *In Ps.* LIX.

Digitized by Google

qu'il avait vu observer en Egypte, en Syrie et en d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église pour faire la prière en commun et pour chanter certains psaumes avant le lever du soleil. La plupart de ceux qui se trouvaient à cette assemblée paraissaient pénétrés d'une vive componction et versaient un torrent de larmes [1]. Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes de martyrs [2].

La province ayant été affligée d'une grande sécheresse, Basile demanda au Ciel la cessation du fléau, et ses prières, au rapport de saint Grégoire de Nysse, furent exaucées. Aucun évêque ne porta plus loin que lui l'amour des pauvres, dont il se regardait comme le défenseur et le père. Non content de faire d'abondantes aumônes, il fonda à Césarée un vaste hôpital, appelé par saint Grégoire de Nazianze, « une nouvelle ville, » qui, à cause de son fondateur, fut nommée « Basiliade, » et qui était célèbre longtemps encore après l'épiscopat du Saint. « Il peut, ajoute saint Grégoire de Nazianze en parlant du même hôpital, être compté parmi les merveilles du monde, tant est grand le nombre des pauvres et des malades qu'on y reçoit, tant sont admirables l'ordre et le soin avec lesquels on y pourvoit aux divers besoins des malheureux. » Saint Basile y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et pour les instruire à faire un bon usage de leurs peines.

Il s'attendrissait spécialement sur le déplorable état de ceux que le vice, le schisme et l'hérésie avaient écartés de la voie du salut ; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Il n'y avait ni peines, ni dangers qui pussent ralentir son zèle, quand il s'agissait de les ramener à Dieu. Rien ne prouva mieux la force et l'activité de ce zèle, que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Ce prince, voyant que Basile était comme une tour imprenable contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de rigueur. Déjà il avait par ce

[1] *Ep.* LXIII. — [2] *Ep.* CCLXXXIX.

Digitized by Google

moyen jeté de vifs sentiments de crainte dans l'âme des évêques orthodoxes. Après avoir traversé plusieurs provinces où il avait déchargé tout son ressentiment sur ceux qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme, il arriva dans la Cappadoce. Son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvait plus de résistance à ses volontés que dans tous les autres prélats. Il se fit devancer par le préfet Modeste, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les ariens. Le préfet s'étant assis sur son tribunal, et ayant autour de lui les licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à venir comparaître devant lui. Basile se présenta avec un visage serein et tranquille. Modeste le reçut avec honnêteté et le pressa, par des paroles insinuantes, de faire ce que l'empereur exigeait de lui. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous, Basile, de vouloir vous opposer à un si grand empereur, aux volontés duquel tout le monde obéit? Est-ce que vous ne craignez pas de ressentir les effets de la puissance dont nous sommes armés? — A quoi peut donc s'étendre cette puissance? — A la confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à la mort. — Menacez-moi de quelque autre chose, car rien de tout cela ne fait impression sur moi. — Que dites-vous? — Celui qui n'a rien, est à couvert de la confiscation. Je n'ai que quelques livres et les haillons que je porte; je ne m'imagine pas que vous soyez jaloux de me les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera pas facile de m'y condamner; c'est le Ciel, et non le pays que j'habite, que je regarde comme ma patrie. Je crains peu les tourments; mon corps est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir longtemps; le premier coup terminera ma vie et mes peines. Je crains encore moins la mort, qui me paraît une faveur; elle me réunira plus tôt à mon Créateur, pour qui seul je vis. — Jamais personne n'a parlé à Modeste avec une telle audace. — C'est sans doute la première fois que vous avez affaire à un évêque. Dans les circonstances ordinaires, nous sommes nous autres évêques les plus doux et les plus soumis de tous les hommes; nous n'avons nulle fierté avec le moindre particulier, à plus forte raison avec

Digitized by Google

ceux qui sont revêtus d'une telle puissance; mais quand il s'agi de la religion, nous n'envisageons que Dieu, et nous méprison tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes, les ongles de fer font alors nos délices. Employez donc les menaces et les tortures, rien ne sera capable de nous ébranler. — Je vous donne jusqu'à demain à délibérer sur le parti que vous avez à prendre. — Ce délai est inutile ; je serai demain tel que je suis aujourd'hui [1]. »

Le préfet ne put s'empêcher d'admirer l'intrépidité du saint archevêque. Le lendemain, il alla trouver l'empereur qui était arrivé à Césarée, et l'informa de tout ce qui s'était passé. Valens, irrité du mauvais succès de la conférence, voulut qu'il s'en tînt une autre, où il assista avec Modeste et un des officiers de sa maison nommé Démosthène. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Le préfet en fit une troisième ; mais elle ne servit, comme les autres, qu'à couvrir le Saint de gloire. A la fin, Modeste dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus ; cet homme est au-dessus des menaces. » Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Ayant été le jour de l'Épiphanie à la grande église, il fut autant surpris qu'édifié du bel ordre et de la manière respectueuse avec lesquels on y célébrait l'office divin. Ce qui le frappa surtout, furent la piété et le recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il n'osa se présenter à la communion, de crainte qu'on ne la lui refusât ; mais il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Cependant l'empereur, obsédé par les ariens, changea bientôt de dispositions ; il se laissa persuader de donner un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée : mais Dieu prit visiblement en main la cause de son serviteur. La nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien-Galate, fils de Valens, et âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice Dominica

[1] S. Grég. Nyss., *in Eunom.*, l. I, p. 313 ; Théodoret, l. IV, c. XVI ; Rufin, l. II, c. IX.

Digitized by Google

dit à l'empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque ; elle ajouta de plus, qu'elle avait été fort inquiétée par des songes effrayants. Là-dessus, Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le Saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux ; il assura qu'il ne mourrait point pourvu qu'on s'engageât à le faire élever dans les maximes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les hérétiques, ne tint point la parole qu'il avait donnée ; il permit à un évêque arien de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après [1]. Ce coup ne convertit point Valens ; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plume [2] ; mais il se rompit entre ses mains, comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité. Il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix [3]. Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri, par ses prières, d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui était redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

En 371, la Cappadoce ayant été divisée par une loi de l'empereur en deux provinces, Thyanes fut la capitale de la seconde. Anthime, évêque de cette ville, voulut s'approprier la juridiction de métropolitain, prétendant que le gouvernement ecclésiastique devait suivre la division faite par le gouvernement civil. Il était souvent arrivé que l'évêque d'une capitale de province devînt archevêque ; mais il n'y avait point sur cet article de règle générale. D'ailleurs aucun patriarche ou synode n'avait élevé

[1] Voyez saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, Sozomène.

[2] Il y a encore aujourd'hui des peuples en Orient qui se servent de roseaux pour écrire.

[3] Voyez saint Grégoire de Nysse, saint Ephrem et Théodore.

Digitized by Google

l'église de Thyanes à la dignité de métropole. Saint Basile s'opposa donc aux prétentions d'Anthime, et nomma saint Grégoire de Nazianze évêque de Sasimes, ville de la seconde Cappadoce, lequel cependant ne prit jamais possession de ce siége. Les choses s'arrangèrent à la fin, et saint Basile consentit, mais à certaines conditions, que l'évêque de Thyanes jouît des droits de métropolitain.

Vers le même temps l'archevêque de Césarée fit deux voyages en Arménie. C'était la gloire de Dieu qui le conduisait dans ce pays, il y allait pour pacifier les troubles et pour arrêter le cours des scandales que les hérétiques y avaient causés.

Il eut en 373 une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie : on crut même une fois qu'il était mort [1]. Il se vit obligé d'avoir recours aux remèdes de la médecine, et de se servir de bains chauds. Enfin le mal diminua, et il parvint à recouvrer une entière guérison. Le rétablissement de sa santé le mit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Église.

Trois ans après, Démosthène, vicaire du préfet du prétoire, eut le gouvernement de la Cappadoce. Il se déclara le protecteur d'Eustate de Sébaste et de tous ceux qui professaient l'arianisme. En même temps il excita une violente persécution contre les catholiques, et surtout contre les amis de saint Basile. Cette persécution dura tout le reste du règne de Valens, qui mourut au mois d'août de l'année 378. Gratien, successeur de ce prince [2], rendit la paix à l'Église.

La même année, saint Basile tomba malade, et il sentit qu'il devait se préparer au passage de l'éternité. La nouvelle du danger que courait sa vie ne fut pas plus tôt répandue, que la consternation devint générale. Il se faisait à sa maison un concours prodigieux, tant était vif l'intérêt qu'on prenait à sa santé, mais le Saint touchait au moment où ses travaux allaient être couron-

[1] *Ep.* CXLI.

[2] Valens ayant été défait dans la Thrace par les Goths qu'il avait lui-même infectés de l'hérésie arienne, fut brûlé par ces peuples dans une chaumière où il s'était sauvé.

Digitized by Google

nés. Il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Il était âgé de cinquante-un ans.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de son amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa point de quoi se faire faire une tombe en pierre ; mais ses diocésains, non contents de lui élever dans leurs cœurs un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Son corps fut porté par les mains des Saints, et accompagné par une multitude innombrable de peuple. Chacun s'empressait de toucher le drap mortuaire qui le couvrait, ainsi que le lit sur lequel on le portait, dans la persuasion qu'il en retirerait quelque utilité. Les gémissements et les soupirs étonffaient le chant des psaumes. Les païens et les Juifs pleuraient avec les chrétiens : tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde. Ceux qui l'avaient connu prenaient plaisir à raconter ses plus petites actions, et à rappeler ce qu'ils lui avaient entendu dire. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa démarche et même sa lenteur à parler. On le copiait jusque dans la forme de son lit et de ses habits.

C'est de saint Grégoire de Nazianze que l'on apprend toutes ces particularités. Dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur de son ami, il peignit ses vertus avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes, et l'on peut assurer que son discours ne sera pas moins immortel sur la terre, que la mémoire de celui qu'il s'était chargé de célébrer[1]. Saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque et saint Ephrem firent aussi des panégyriques en l'honneur du saint archevêque de Césarée. Selon les deux premiers, les Grecs, immédiatement après sa mort, célébrèrent sa fête le 1er juin, jour auquel ils la font encore aujourd'hui. Les Latins l'ont remise au quatorzième du même mois, qui fut le jour de son ordination épiscopale.

Théodoret donne à saint Basile le titre de Grand et ce titre lui a été confirmé par le suffrage des siècles suivants. Il est appelé

[1] *Or.* XX.

Digitized by Google

par le même Père, le flambeau de l'univers ; par saint Sophrone, l'honneur et l'ornement de l'Église ; par saint Isidore de Péluse, un homme inspiré de Dieu ; par le concile général de Chalcédoine le grand Basile, ministre de la grâce, qui a expliqué la vérité à toute la terre.

Saint Grégoire de Nazianze dit en parlant des écrits de saint Basile[1] : « Quand je lis son traité de la création, il me semble voir mon Créateur tirer toutes choses du néant ; quand je lis ses ouvrages contre les hérétiques, je crois voir le feu de Sodome tomber sur les ennemis de la foi, et réduire en cendres leurs langues criminelles. Si je parcours son livre du Saint-Esprit, je sens en moi l'opération de Dieu, et je ne crains plus d'annoncer hautement la vérité. En lisant son explication de l'Écriture Sainte, je pénètre dans l'abîme le plus profond des mystères. Ses panégyriques des Martyrs me font mépriser mon corps, et m'inspirent une noble ardeur pour le combat. Ses discours moraux m'aident à purifier mon corps et mon âme, afin que je puisse devenir un temple digne de Dieu, et un instrument propre à le louer, à le bénir, et à manifester sa gloire avec sa puissance. »

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT BASILE LE GRAND.

Dans l'indication des ouvrages de saint Basile, nous suivrons l'ordre selon lequel ils sont rangés dans l'édition en trois vol. in-fol.

Le premier volume contient, 1° l'*Hexameron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage a toujours été singulièrement estimé des anciens et des modernes, tant pour l'érudition qui y est déployée, que pour l'élégance incomparable qui se fait remarquer dans la composition.

2° Treize homélies sur les *Psaumes*. Saint Basile, au rapport de Cassiodore, avait expliqué toute l'Écriture ; mais ces explications ne sont point parvenues jusqu'à nous. Le commentaire sur *Isaïe* ne peut être contesté au saint Docteur, comme dom Ceillier l'a prouvé contre dom Garnier.

[1] *Or.* XX.

Digitized by Google

3° Les cinq *Livres contre Eunomius*. C'est une réfutation de l'arianisme; elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius. Cet hérésiarque, né en Cappadoce, avait été élevé au diaconat par Eudoce, patriarche arien d'Antioche. Il eut dans son parti encore plus de réputation qu'Aëtius dont il était disciple. Ayant causé de grands troubles à Antioche, à Chalcédoine et à Constantinople, il fut exilé par l'empereur Théodose à Halmyride sur le Danube. Peu de temps après, on lui permit de retourner à Césarée en Capadoce. Il se retira dans une terre qu'il avait à Dacore dans la même province, et y mourut en 393. Il ne se contentait pas de soutenir que le Verbe était une pure créature, il ajoutait encore à l'arianisme plusieurs autres erreurs.

Ces ouvrages contenus dans le second volume, sont : 1° vingt-quatre *Homélies* sur divers sujets de morale, et sur les fêtes des martyrs. On doit principalement distinguer, pour la beauté et l'élégance, celles où le saint Docteur combat l'usure, la gourmandise et l'ivrognerie.

2° *Les Ascétiques*. Sous ce titre, on comprend trois discours détachés, intitulés *Ascétiques;* les traités du Jugement de Dieu et de la Foi, les *Morales*, les *grandes Règles* au nombre de cinquante-cinq, les trois cent treize *petites Règles*. Saint Basile composa ces ouvrages en différents temps, pour l'instruction de ceux qui l'avaient suivi dans sa retraite, ou qui s'étaient rangés sous sa conduite. Les *Morales* sont un recueil de passages de l'Écriture sur la pénitence et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Dans le même volume sont deux discours qui n'ont point de titre particulier, quelques règlements pour la punition des moines et des religieuses, des constitutions monastiques. Il n'est pas certain que les deux discours soient de saint Basile. Les *Règlements* et les *Constitutions monastiques* ne peuvent lui être attribués.

On trouve dans le troisième volume, 1° le *Livre du Saint-Esprit*, qui est adressé à saint Amphiloque, et qui fut écrit en 375. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée par divers passages de l'Écriture, par la création du monde, par les dons de la grâce et des miracles, et par tous les divins attributs que l'on reconnaît

Digitized by Google

en lui. L'auteur prouve la même chose par la tradition de l'Église, dont il montre supérieurement l'usage et la nécessité, c. XXVII, p. 54. La divinité du Saint-Esprit, ainsi que la nécessité de la tradition, sont aussi très-bien prouvées dans le premier des livres contre Eunomius.

2° Des *Lettres* au nombre de trois cent trente-six. Photius les propose pour modèles à ceux qui veulent exceller dans le genre épistolaire. Trois sont appelées *Canoniques*. Le Saint y fixe le terme de la pénitence publique qui devait être enjointe aux pécheurs. Bévéridge en a donné une bonne édition dans le recueil des canons de l'Église grecque.

Dans la lettre à Cesaria, qui fut écrite en 373, saint Basile dit que durant la persécution de Valens, temps où les prêtres catholiques se voyaient souvent dans la nécessité de se cacher, il était permis aux fidèles d'emporter chez eux l'Eucharistie, et de se communier eux-mêmes (Ep. XCIII, p. 185).

Dans la lettre 207, p. 311, il fait une belle apologie des moines qui se levaient à minuit pour prier, qui louaient Dieu dans l'exercice continuel de la componction. La seule vengeance qu'il souhaite tirer de leurs ennemis, est qu'ils se déterminent aussi à vivre dans les larmes et la pénitence.

Dans une autre lettre, il exhorte Suranus son parent qui était duc ou gouverneur de Scythie, à continuer de soulager les chrétiens qui souffraient en Perse, et il le pria de lui procurer des reliques des martyrs qui depuis peu avaient donné leur vie pour Jésus-Christ (Ep. CLV, p. 244).

Saint Basile exhorte souvent les fidèles à célébrer les fêtes des Martyrs (Ep. XCV, CLXXVI, CCXLIII, CCLII, CCLXXXII, etc.). Il témoigne une grande vénération pour les reliques des Saints, devant lesquelles il dit que les chrétiens prient dans leurs besoins, et que ce n'est point inutilement qu'ils réclament l'intercession de ces amis de Dieu. *Hom. in Quadrag. Mart.*, p. 155 ; *Hom. in Barlaam, Mart.*, p. 139, etc.

3° Le *Livre de la Virginité* est indigne de saint Basile, quoiqu'il porte le nom de ce Père, et qu'il ait été écrit dans le même siècle. Il est adressé à Létoïus, évêque de Mélitine auquel saint Grégoire

Digitized by Google

de Nyssé écrivit sa lettre canonique. Létoïus ne fut fait évêque qu'en 381, deux ans après la mort de saint Basile. On trouve dans le livre de la Virginité, deux exemples de la confession sacramentelle, p. 646. Saint Basile inculque souvent lui-même l'usage de la confession auriculaire des péchés. *In ps.* XXXII, ep. canonic. II, can. 34 et *Reg. Brev.*, c. CCXXVIII.

Nous avons sous le nom de saint Basile une *Liturgie* qui est suivie par presque toutes les églises grecques, au moins depuis le VI^e^ siècle. (Voyez Pierre, diacre, l. *de Incarn.*, c. VIII.) Les liturgies des Cophtes et des Egyptiens n'en sont qu'une traduction, selon Renaudot. (*Liturg.* t. I, et le P. le Brun, *Liturg.* t. II.)

Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, de saint Procle, de Pierre, diacre, du septième concile général, etc., que saint Basile avait compilé une liturgie ; mais nous n'osons assurer qu'elle soit précisément la même que celle qui porte aujourd'hui son nom, et qui est suivie par les Grecs, les Cophtes, les Arabes, etc.

Erasme, dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il donna des œuvres de saint Basile en 1532, appelle ce Père l'orateur le plus accompli qui ait jamais paru ; il ajoute que son style doit servir de modèle à ceux qui aspirent à la véritable éloquence. Son jugement a été confirmé par celui des critiques modernes. M. Rollin dit qu'on doit au moins placer saint Basile dans la première classe des orateurs, et le regarder comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence.

Mais écoutons Photius qui était si bon connaisseur en ce genre :

« Quiconque, dit-il, cod. 141, veut devenir un panégyriste ou un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qu'il faut pour persuader, avec la douceur, la clarté et la précision. Son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source. »

Semblable à Thucydide et à Démosthène, il pense beaucoup et

Digitized by Google

sait lier ensemble les pensées qui se présentent en foule à son esprit. Il y a autant de clarté dans ses expressions, que de vivacité et de justesse dans ses idées, que de brillant et de fécondité dans son imagination. En lui la profondeur ne nuit point à l'harmonie des périodes. Il possède si bien l'art des transitions et celui de placer les figures à propos, qu'il le dispute en douceur à Platon et à Xénophon. Ce qui le rend surtout recommandable, c'est le talent de concevoir les choses sans confusion, de les présenter sous le jour convenable, de les animer, de leur communiquer une sorte de vie, de porter la lumière dans ce qu'il y a de plus obscur, et d'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs ces images vives qu'il s'était lui-même formées [1].

SAINT RUFIN ET SAINT VALÈRE,

MARTYRS.

Sous les empereurs Dioclétien et Maximien, Rictiovarus, préfet des Gaules, vint à Reims pour y faire apostasier les chrétiens. Ayant appris que sur les bords de la Vesle, au bourg nommé Basilique (Bazoches), deux jeunes romains, Rufin et Valère, gardiens des greniers impériaux, suivaient leur religion, il s'y rendit et ordonna de les lui amener. Alors les saints Martyrs cherchèrent à se dérober à la présence du tyran. Or, un peu plus loin, près de la voie publique, se trouve une caverne dont l'entrée était protégée par d'épaisses broussailles ; c'est là qu'ils se retirèrent pour se mettre en sûreté. Mais comme ils allaient y pénétrer, ceux qu'on avait envoyés à leur poursuite, errant çà

[1] M. Hermant a donné une traduction française des *Ascétiques* de saint Basile, avec des notes, Paris, 1673 et 1727. Plusieurs autres ouvrages du saint Docteur ont été aussi traduits dans la même langue.

Les anciennes éditions grecques des œuvres de saint Basile sont quelquefois défectueuses. Le style des versions latines manque ordinairement de force ; on y trouve aussi des défauts d'exactitude en plusieurs endroits.

La meilleure édition que nous ayons eue des œuvres de saint Basile, est celle que les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur ont donnée à Paris. Les deux premiers volumes parurent en 1721 et 1722, par les soins de D. Garnier. D. Prudent Marans publia le troisième volume en 1730 et y joignit la vie du saint Docteur.

Digitized by Google

et là, y arrivèrent en même temps. Ils se saisirent d'eux et les conduisirent enchaînés au préfet des Gaules.

Rictiovarus, qui désirait se rendre promptement dans la cité des Vermandois pour y mettre à mort le bienheureux Quentin, dont la célébrité était parvenue jusqu'à lui, comme il arriva en effet peu de temps après, résolut de décharger d'abord le poids de sa cruelle tyrannie sur nos glorieux Martyrs. Lors donc qu'ils furent arrivés, il monta sur son tribunal, et leur présence redoublant sa fureur, il leur dit : « Rufin et Valère, quels sont les dieux que vous honorez ? quelle est la religion que vous pratiquez ? Est-ce celle de Jupiter ou de Diane ? » Ils répondirent tous deux d'une voix ferme et distincte : « Nous n'adorons ni ne vénérons ce Jupiter adultère, cet impudique corrupteur de ses propres sœurs, qui est lui-même le fruit de la débauche, ni cette Diane la courtisane, cette vagabonde des bois et des forêts ; mais nous adorons un Dieu unique et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui du trône de sa majesté est descendu sur la terre ; nous l'honorons, nous l'adorons avec le Saint-Esprit. » Rictiovarus leur dit avec grande clameur : « O les plus misérables des hommes ! comment, un homme mis à mort, et puni du dernier supplice, vous osez dire qu'il est Dieu et le Fils de Dieu ! Par la vertu de Jupiter qui, dans sa puissance, fait rouler le tonnerre, vous n'échapperez pas de mes mains avant que je vous aie donné la mort à force de tourments ; par là vous verrez si votre Dieu peut vous délivrer de mon pouvoir. »

On chargea alors les bienheureux Martyrs de chaînes si énormes, que les assistants admiraient comment ils pouvaient porter un poids si lourd. Mais Rufin et Valère, fortifiés par le nom du Christ, n'en étaient pas plus chargés que de plumes légères, et ils bénissaient Dieu en disant : « Délivrez-nous, Seigneur, de l'homme mauvais ; arrachez-nous à l'homme inique. » Et ce jour-là on les jeta en prison, et ils y passèrent toute la nuit. Au point du jour, on les en tira, quand on eut annoncé la présence du tyran.

Rictiovarus usant alors de paroles douces et flatteuses, leur dit : « Écoutez-moi, Rufin et Valère : croyez-moi, honorez nos

Digitized by Google

dieux Jupiter et Mercure, Diane et Vénus, et aussitôt je vous comblerai d'or et d'argent, et vous serez les premiers dans le palais de l'empereur. » Rufin et Valère lui répondirent : « Que ton or et ton argent soient avec toi dans l'enfer, et qu'on les verse liquéfiés dans ta bouche, là où tu verras ton père le diable brûler dans un feu inextinguible ; car, pour nous, nulle cupidité de l'or ni de l'argent ne pourra nous séparer de la charité du Christ. » Rictiovarus ordonna alors de les étendre sur le chevalet, et de les battre avec des balles de plomb. Les Martyrs, durant ce supplice, disaient : « Nombreuses sont les tribulations des justes ; mais le Seigneur les délivrera de chacune d'elles ; le Seigneur veille à la garde de leurs ossements ; pas un seul ne sera brisé. » Mais plus ils invoquaient avec ferveur le Dieu de majesté, plus aussi le tyran donnait des ordres sévères pour augmenter leurs tourments ; et, faisant l'office du diable, il ne cessait de presser, d'encourager les bourreaux, afin qu'ils déchargeassent sur les saints Martyrs toute la vigueur de leurs bras nerveux. En quoi il fut parfaitement obéi ; car, au milieu de tant de coups si violemments redoublés, toute la charpente des corps des bienheureux Martyrs fut disloquée au point que les os se déboitaient et qu'on entendait à peine un léger souffle s'échapper de leur poitrine, d'autant qu'ils étaient dès auparavant fort affaiblis par leurs jeûnes et leurs macérations. Le tyran dit alors à ses disciples : « Enlevez-les du chevalet, et reportez-les dans le cachot, jusqu'à ce que j'aie inventé quelques nouvelles tortures pour les faire périr. »

Les bienheureux Rufin et Valère étant donc rentrés dans la prison, chantaient au Seigneur avec triomphe et disaient : « Aidez-nous, Seigneur, notre Sauveur ; et, pour l'honneur de votre nom, Seigneur, délivrez-nous. » Dans la même nuit, un peu avant l'aurore, comme ils venaient de se livrer au sommeil, l'Ange du Seigneur, comme un valeureux combattant, franchit subitement la clôture de la prison, qui fut soudain illuminée d'une brillante clarté. Il leur dit : « Rufin et Valère, agissez virilement, et que votre cœur s'affermisse ; notre maître ne tardera pas de vous admettre dans les rangs des saints Martyrs qu'il

Digitized by Google

s'est choisis ; là vous recevrez les couronnes qu'il vous destine, et que je vais vous montrer en ce moment. » Et en parlant ainsi, il déposa ces couronnes sur leurs têtes. Elles étaient d'une merveilleuse beauté, resplendissantes comme des émeraudes, et jetaient un si vif éclat, que les rayons du soleil eussent pâli devant elles.

Le matin étant venu, le cruel Rictiovarus ordonna de lui présenter les Martyrs de Dieu, Rufin et Valère. Lorsqu'ils furent en sa présence, il vit leurs visages couleur de rose et leurs membres tout éclatants de la blancheur des lis, et il dit à ses satellites : « Par le culte de nos dieux, je crois que ces hommes s'adonnent à la magie ; ils ne veulent pas rendre leurs devoirs à nos dieux. Et moi je veux qu'ils subissent la sentence capitale, pour empêcher que, par eux, l'armée des chrétiens ne s'accroisse, et qu'ils ne détournent un grand nombre d'adorateurs du culte de nos dieux. » Il ordonna donc de leur lier les mains derrière le dos et de leur trancher la tête dans un lieu qui paraîtrait convenable pour cette exécution. On les conduisit à sept milles de là, près de la voie publique, sur les bords de la Vesle ; et c'est là que ces Saints furent décorés de la gloire du martyre, et que l'effusion de leur sang mit fin à leur glorieux combat.

Quelque temps après, lorsqu'on voulut transférer leurs corps dans la ville de Reims, on les plaça sur des brancards, au milieu des chœurs de prêtres et d'un peuple nombreux. Lorsqu'on fut arrivé en un certain lieu, le poids des saints corps devint si lourd, qu'on ne pouvait plus les mouvoir. Et c'est là que Dieu voulut que ces glorieux Martyrs reposassent en paix, en ce même lieu où ils avaient coutume de distribuer d'abondantes aumônes aux indigents. Gloire en soit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. (Bénédictins de Solesmes.)

SAINT SIMPLICE,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Eulodes, évêque de Bourges, étant mort en 472, les évêques de la province se réunirent aussitôt dans la ville en deuil pour

Digitized by Google

lui donner un successeur. Or il n'était pas très-rare, en ces temps-là, qu'on élût un homme engagé dans le mariage. Comme on ne trouvait personne de plus digne, on élut Simplice, qui était fils de l'évêque défunt, et qui s'étant marié aussi, avait plusieurs enfants. Il était éminent en science et en sainteté. Aussi toute la ville se déclara pour son élévation au siége épiscopal. Il lui fallut donc se séparer de sa famille et ne s'occuper plus que de son diocèse. Il était d'ailleurs dans un âge avancé. Il remplit très-dignement les devoirs que sa dignité lui imposait. Il fit disparaître à force de vigueur la simonie ; il convertit beaucoup de grands pécheurs. Vaillant défenseur de la foi, il repoussa toutes les tentatives des ariens, que les Visigoths protégeaient, et il usa généreusement sa vie à combattre les erreurs et les vices. Il ne siégea que cinq ans, car il mourut en l'an 477.

Il est honoré le 14 juin.

SAINT EUSPICE,

ABBÉ DE MICY.

En l'an 498, les habitants de Verdun s'étant mis en rébellion ouverte contre le roi Clovis I^er^, ce prince vint sur-le-champ assiéger leur ville. Comme on savait qu'il était toujours vainqueur et qu'il ne ménageait pas les insurgés, la terreur se répandit dans la ville. Or Clovis, devenu chrétien, honorait sincèrement le clergé. On eut recours à un saint prêtre nommé Euspice, qui par ses vertus était honoré de toute la ville, et on l'envoya demander grâce au roi irrité. Il fut reçu par le roi des Francs avec les égards que méritaient ses cheveux blancs et sa sainteté connue. Mais il se jeta aux pieds de Clovis, et il le supplia avec larmes de faire grâce aux coupables. Le roi céda à ses prières; il envoya aussitôt publier dans Verdun le pardon pour tous; puis il entra dans la ville, précédé du clergé et entouré du peuple que lui gagna cet acte de clémence. Ravi de la sainteté d'Euspice, Clovis voulait l'élever sur le siége de Verdun, vacant alors par la mort de saint Firmin. Mais l'humble prêtre refusa cette dignité, qui fut accordée à saint Vannes. Il pria Euspice de le suivre avec un de ses neveux, et il leur donna un domaine où

Digitized by Google

ils élevèrent un monastère qui prit le nom de Micy. Euspice en fut le premier abbé ; et Dieu prolongea beaucoup d'années encore sa vieillesse bénie.

On l'honore le 14 juin.

SAINT QUINTIEN,

ÉVÊQUE DE RODEZ.

Au temps de l'invasion des Wisigoths, l'Église de Rodez resta pendant vingt-sept ans, veuve de son pasteur. Il est vrai qu'Alaric, fils et successeur d'Euric, en 485, rendit la paix aux églises d'Aquitaine ; mais cette paix fut troublée plus d'une fois par les vexations et les pillages des Wisigoths hérétiques. Le monastère de Conques, qui s'était relevé de ses ruines plus florissant que jamais, et repeuplé de nombreux moines, fut détruit de fond en comble par les Wisigoths d'Alaric, l'an 500. Et comme cette vallée était d'une facile défense, Amalaric, fils d'Alaric, s'y établit, non loin de Conques, s'y fortifia et en fit son repaire inexpugnable.

Enfin l'Église de Rodez put jouir de la présence d'un pasteur. Ce pasteur fut encore un Saint, et un Saint aussi célèbre dans l'histoire civile que dans l'histoire ecclésiastique ; ce fut Quintien.

Saint Quintien (*Quintianus*), naquit en Afrique. Il était neveu de Fauste, évêque de Carthage, qui se rendit célèbre pour avoir ressuscité sa mère. La persécution des Vandales obligea Quintien, comme tant d'autres, à se réfugier dans les Gaules. Il vint s'établir à Rodez ; sa haute sainteté le fit bientôt connaître et désigner pour remplir le siége épiscopal des Ruthènes, en 502.

Dans cette charge éminente, il s'éleva encore à de plus hautes vertus, et il multiplia les œuvres de son zèle. Il agrandit la basilique de Saint-Amans, et, voyant les miracles nombreux et éclatants qui s'opéraient au tombeau du saint patron de la ville, il ne crut pas devoir laisser ses Reliques vénérables dans le lieu de l'église peu apparent où elles avaient reposé jusque-là. Il résolut donc d'élever un magnifique monument près du grand autel et d'y transporter les glorieux restes de son saint prédécesseur.

Lorsque ce travail fut achevé, l'évêque fixa la solennité de la

Digitized by Google

translation au jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, et invita à cette cérémonie plusieurs évêques et abbés, et quantité d'autres personnes de distinction du clergé et de la noblesse.

Une grande affluence de peuple se rendit de loin à cette fête : aussi l'église se trouvant trop étroite pour la contenir, cette multitude se répandit dans les places environnantes. On commença par charger un ouvrier de dégager le monument : cet ouvrier s'approcha de l'autel avec des manières si peu respectueuses, que les pieux assistants en furent scandalisés ; mais le téméraire tomba tout à coup frappé d'une mort soudaine.

Les prélats et le peuple, attristés de ce châtiment miraculeux, se prosternèrent aussitôt et supplièrent Dieu, par l'intervention de saint Amans, de leur accorder la grâce d'accomplir, sans autre accident, cette translation, à la gloire du Saint et à l'édification de tous, et de pardonner à ceux des assistants qui pourraient se trouver en état de péché.

Après cette prière, on fit l'ouverture du tombeau, et aussitôt il s'en exhala un parfum délicieux qui embauma tout le peuple. Puis le fardeau sacré fut soulevé par les principaux membres du clergé. Marturius, abbé de Saint-Paul de Narbonne, y ayant mis la main, se la sentit tout-à-coup prise et écrasée par tout ce poids. Mais le pieux abbé ne voulut pas recourir à l'aide des assistants. Il s'adressa au glorieux saint Amans : en effet, le tombeau se souleva de lui-même, et le patient retira sa main sans aucun mal.

On laissa le corps vénérable dans son tombeau de pierre, et on le plaça ainsi sur un char, afin de le transporter jusqu'au monument qu'on lui avait préparé. Dans le trajet, le char si lourd, traversant les flots pressés de la foule, heurta un homme, le renversa et lui passa sur les jambes. Mais, par un nouveau prodige, cet homme, qui aurait dû être écrasé, n'eut pas le moindre mal, et ne garda aucune trace de cet accident. Tous ces miracles excitèrent l'allégresse générale et la portèrent à son comble : ils inspirèrent encore plus de respect et de confiance envers un si grand Saint.

Cette œuvre néanmoins ne fut point agréable à saint Amans.

Digitized by Google

l apparut à Quintien dans une vision et lui dit : « Puisque vous ivez eu la témérité d'enlever mes restes du lieu où ils reposaient, e vous enlèverai vous-même de cette ville, et vous serez exilé lans un autre pays ; cependant vous conserverez la dignité dont ous êtes honoré. »

L'an 506, Quintien prit part au concile d'Agde, et y souscrivit n qualité d'évêque de Rodez.

A cette époque, la Gaule tout entière retentissait des exploits le Clovis. Le roi des Francs avait ajouté au prestige d'une for- une constante dans toutes ses guerres le mérite d'une conver- ion sincère au christianisme. Un moment même, il se trouva le eul monarque catholique : les autres étaient ariens. Aussi plus 'un cœur catholique, plus d'un évêque soupirait en silence après a domination des Francs.

De ce nombre fut le bienheureux Quintien. Ses aspirations de- inrent bientôt si manifestes et ses démarches si peu couvertes, ue les Visigoths ariens qui dominaient dans la ville des Ru- ènes, soupçonnèrent l'évêque de vouloir se soumettre à l'em- ire des Francs et de chercher les moyens de leur livrer la cité. es ennemis du saint Évêque se concertèrent donc et entrepri- ut de le faire périr. Le saint Prélat, averti de leurs desseins, rofita des ténèbres de la nuit pour s'enfuir de la ville avec uelques fidèles serviteurs, et se retira dans le pays des Arvernes, Clermont, en 507.

Il fut accueilli avec joie par l'évêque saint Eufraise, successeur Apronculus. Ce Prélat lui fit don de maisons et de terres pour subsistance, et lui dit en lui accordant cette généreuse hospi- lité : « Les biens de mon Église sont suffisants pour nous en- etenir tous deux ; la charité, selon la recommandation de Apôtre, doit toujours unir les prêtres de Jésus-Christ. » L'évêque Lyon, Nicet, lui fit aussi présent de quelques biens que son glise possédait à Clermont, et ces deux Prelats entourèrent l'il- stre exilé de leurs soins les plus empressés.

Clovis, informé du traitement que saint Quintien avait subi à dez, pour la cause catholique et pour la sienne, s'écria : « Je puis souffrir que ces ariens tiennent plus longtemps dans une

Digitized by Google

grande partie des Gaules ; marchons contre eux et réduisons ce beau pays. » Ce prince, à la tête de ses Francs, marcha contre Alaric, lui livra bataille à Vouillé, près de Poitiers, et le tua de sa propre main, en 507. Son fils aîné, Thierry, soumit le pays, depuis les Pyrénées jusqu'en Auvergne, en 508, chassa Amalaric du pays des Ruthènes, et dès lors l'évêché de Rodez rentra sous l'autorité des rois francs.

Clovis ne se contenta pas de chasser les Wisigoths. Ce pieux roi s'appliqua à réparer les dommages causés à la religion par les ariens. Il fit relever de ses ruines le monastère de Conques et le dota de grands biens, en 508. Et, afin de le protéger plus efficacement contre de nouvelles attaques, il le fortifia en y faisant construire de solides remparts. Dès lors, la Vallée Pierreuse prit le nom de Conques, qu'elle porte encore aujourd'hui. Aussitôt cette terre d'anachorètes et de martyrs se repeupla d'autres moines, qui y firent fleurir les vertus les plus pures, pendant soixante-dix ans, jusqu'à une nouvelle destruction, dont nous parlerons plus loin.

Saint Quintien, au rapport d'un auteur, fut alors rétabli sur son siége et s'y maintint jusqu'à la mort de Clovis, qui arriva en 511. Cette année-là même, il assista au concile d'Orléans.

A la mort de Clovis, les Wisigoths relevèrent la tête, et avec l'aide des Ostrogoths conduits par leur roi Théodoric, ils reprirent Rodez en 512, et en chassèrent pour la seconde fois le saint Évêque qu'ils accusaient de vouloir remettre cette ville à Thierry. Saint Quintien se réfugia de nouveau à Clermont, et y fut accueilli comme la première fois par saint Eufraise.

Ce saint Évêque touchait au terme d'une carrière pleine d'années et de mérites. Sa mort bienheureuse arriva en 515. Le peuple avait conçu une telle estime pour la science et les vertus de Quintien, qu'il n'y eut qu'une voix pour le désigner comme pouvant dignement succéder au saint Évêque défunt.

Mais il y avait dans la ville un homme considérable par sa naissance et par son influence : c'était un fils que l'illustre saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, avait eu avant son ordination. Il se nommait Apollinaire : à la tête des Arvernes,

Digitized by Google

vait été d'un grand secours pour Clovis, à la bataille de Vouillé, ontre Alaric.

Sa sœur Alcime et son épouse Placidine conçurent l'ambitieux essein de le faire élever sur le siége épiscopal [1]. Elles allèrent rouver saint Quintien, et le prièrent de ne pas s'opposer à l'élec- ion d'Apollinaire, en lui promettant que s'il était élu, il ne gou- ernerait que par les conseils de Quintien. Le saint Évêque, peu mbitieux, leur fit cette réponse digne et modeste : « Quelle fa- eur pouvez-vous me demander et puis-je vous acorder, puisque e ne suis revêtu d'aucune autorité? Je me contente de prier pour Église qui m'accorde généreusement la subsistance. »

Les femmes, satisfaites de sa réponse, envoient Apollinaire à i cour du roi Thierry. Cet intrigant, à force de présents, obtint siége vacant; mais il ne jouit pas longtemps de l'objet de sa nvoitise ; il ne vécut que quatre mois dans cette charge.

A la nouvelle de sa mort, le roi Thierry désigna saint Quin- ien pour lui succéder, et lui fit conférer tous les pouvoirs néces- aires. Il voulut ainsi reconnaître le zèle que Quintien avait moigné pour la cause des Francs, et le dédommager du siége u'il avait perdu pour la même cause. Quintien fut donc installé ur le siége de Clermont, dont il devint le quatorzième évêque, an 516.

Dieu qui se plaît à éprouver ses élus, pour faire éclater leurs ertus, voulut que la carrière du saint Évêque fût traversée par eaucoup d'adversités. Il était destiné à être une lumière brillante lans ces temps obscurs et difficiles.

Peu de temps après son installation sur son nouveau siége, un rêtre nommé Proculus, qui avait été auparavant ouvrier en uivre, l'accabla d'injures et de mauvais traitements, le dépouilla le l'administration de tous les biens de l'Église et lui laissa à eine le strict nécessaire. Mais le peuple indigné, prenant le

[1] Dans les premiers siècles de l'Église, on ordonnait quelquefois pour prêtre et même pour évêques des hommes mariés. Mais alors les époux, d'un commun consentement, devaient se séparer pour toujours, et la femme prenait le voile dans un monastère. Cette faveur exceptionnelle, accordée à des hommes recommandables, put donner lieu à quelques abus dans les temps de troubles qui suivirent la mort de Clovis.

Digitized by Google

parti de son évêque qu'il vénérait, se saisit de Proculus et fi rentrer le pasteur dans ses droits.

Comme le prêtre révolté témoignait toujours son ressentimen contre son pasteur, le pieux évêque se contentait de citer le text de l'Apôtre saint Paul, au sujet d'Alexandre, ouvrier de la mêm profession : « Proculus, l'ouvrier en cuivre, m'a causé beaucou de maux : le Seigneur lui rendra selon ses œuvres ; » ce qui ne manqua pas d'arriver plus tard de la manière la plus éclatante comme nous allons le raconter.

Des inquiétudes d'un autre genre ne tardèrent pas à affliger le saint Évêque et à faire briller l'efficacité de ses prières et son dévouement pour son troupeau. Le fils d'Apollinaire, Arcadius, petit-fils dégénéré de saint Sidoine, appela le roi Childebert pour lui livrer la capitale des Arvernes. Thierry, irrité de la défection d'une de ses meilleures provinces, accourt à la tête de son armée, ravage toute la contrée et met le siége devant Clermont.

Quelques-uns de ses soldats étant parvenus jusqu'à la basilique vénérée de Saint-Julien, en brisèrent les portes et la pillèrent de fond en comble. Mais les auteurs de ce sacrilége furent tourmentés du malin esprit et saisis d'une folie furieuse qui les portait à se déchirer cruellement ; les principaux d'entre eux périrent même misérablement.

Cependant le saint Pasteur, vivement affligé des malheurs de son troupeau, ne s'abandonnait pas à un stérile désespoir. Il ne cessait de redoubler ses prières, ses jeûnes et ses veilles, pour fléchir le courroux de Dieu. Il se mit même à faire, pendant la nuit, le tour des murs de la ville tout environnés d'ennemis, en chantant des psaumes, pour invoquer le secours d'en haut.

Des supplications si ferventes furent exaucées, et le pontife, par les seules armes de la prière, vainquit le roi Thierry, qui se disposait à renverser les murs de la ville et à exiler le saint Évêque. Ce prince, frappé par la main de Dieu, se lève une nuit en sursaut de sa couche, tout tremblant de frayeur ; son esprit s'égare ; il ne sait plus ce qu'il fait, et il prend la fuite tout seul et sans motif. Les soldats l'ayant aperçu eurent beaucoup de

Digitized by Google

peine à le retenir, et l'engagèrent à se délivrer de ses hallucinations par le signe de la Croix.

Alors Hilpingus, un de ses lieutenants, s'approcha de lui et lui dit : « Que Votre Majesté daigne écouter le conseil de son humble sujet. Vous voyez que les murs de cette cité sont inexpugnables, et que ses remparts offrent une résistance surhumaine. Votre Majesté sera de mon avis, lorsqu'elle saura que je parle des saints Patrons de la ville, dont les basiliques couronnent la cité. L'évêque surtout jouit d'un grand crédit auprès de Dieu. Gardez-vous donc d'exécuter vos desseins, de faire aucun mal à l'évêque ou de renverser la ville. »

Ce conseil plut au roi. Il fit publier la défense d'insulter qui que ce fût, dans un rayon de huit milles autour de la ville. Personne ne douta que la cité ne fût redevable de cette délivrance aux prières du saint Évêque.

Si la sainteté du pasteur mérita le salut de son troupeau, par un terrible contraste, l'iniquité d'un autre pasteur, d'un prêtre, causa la ruine des siens.

Les soldats de Thierry faisaient le siége du bourg de Lovolautre (Volorre), où habitait le prêtre Proculus, qui autrefois avait maltraité si indignement saint Quintien. Il dirigeait lui-même avec beaucoup de courage et de vigueur la défense de sa ville. Mais ses iniquités consommèrent la ruine de cette place réputée imprenable. Les ennemis, n'ayant pu venir à bout de la réduire, se disposaient à opérer leur retraite. Les assiégés, à cette nouvelle, s'abandonnent aux transports de leur joie.

Mais le serviteur de Proculus profite de ce moment pour commettre une infâme trahison. Il introduit l'ennemi dans la place et lui livre les habitants qui se berçaient dans une fausse sécurité. Les soldats se répandent furieux dans le bourg, poursuivent Proculus jusque dans l'église où il s'était réfugié, et, devant l'autel, ils le massacrent et le coupent en morceaux avec leurs glaives. Terrible châtiment qui lui fut infligé selon ses œuvres, comme l'avait prédit si souvent le saint Évêque. Le Ciel lui-même sembla désarmé par ce coup, car, tandis qu'on emmenait les prisonniers après le pillage, la pluie impatiemment atten-

Digitized by Google

due depuis trente jours de sécheresse, tomba par torrents.

Il y avait à cette époque dans la ville un intendant militaire, nommé Litigius, qui ne cessait de soulever contre saint Quintien toutes sortes d'obstacles. Le saint Évêque, pour le gagner, s'humilia jusqu'à se jeter à ses pieds. Mais cette démarche, loin de toucher l'intendant, ne fit que le rendre plus arrogant; et, un jour qu'il tournait le Saint en ridicule devant son épouse, celle-ci, appréciant mieux que son mari cette grandeur d'âme, en fut attendrie pour le Saint et remplie d'appréhension pour son mari, et elle lui dit : « La malice dont vous avez usé dans cette circonstance nuira à votre avancement et arrêtera votre élévation. »

Trois jours après, des émissaires du roi viennent le saisir, le chargent de chaînes, lui, sa femme et ses enfants et les emmènent prisonniers ; on ne les revit plus à Clermont.

Le sénateur Hortensius, gouverneur et comte de la ville, fit arrêter un jour injustement un parent du saint Évêque, nommé Honorat, et le fit charger de chaînes sur la place publique. Dès que le Saint en est instruit, il députe ses amis vers le gouverneur, pour le prier de lui accorder une audience et de délivrer le prisonnier; il éprouve un refus obstiné. Le vénérable pontife, que son grand âge empêchait de marcher, se fait transporter sur la place où est détenu le prisonnier, et supplie les gardiens de le délivrer. Mais ceux-ci, retenus par la crainte de leur maître, n'osent se rendre aux prières du prélat.

Alors le saint Évêque se fait porter par ses serviteurs devant la maison d'Hortensius, secoue la poussière de sa chaussure, et prononce les malédictions de l'Écriture : « Maudite soit cette maison ; maudits soient pour toujours ses habitants ; qu'elle devienne déserte, et que personne ne vienne plus l'habiter! » Tout le peuple répondit : Amen! Et le pontife ajouta : « Seigneur, daignez ne jamais permettre qu'aucun descendant de cette race soit élevé à la dignité épiscopale, puisqu'elle méconnaît l'autorité de son évêque. »

A ces mots, le saint Prélat se retire, et aussitôt tous les serviteurs de cette maison sont saisis d'une fièvre violente, et presque tous meurent après de courtes souffrances. Au bout de trois

Digitized by Google

jours, Hortensius s'étant vu enlever la plupart de ses serviteurs, et craignant de succomber lui-même aux atteintes de ce mal mystérieux, vient trouver le saint Évêque avec toutes les marques de la plus profonde affliction, se prosterne à ses pieds, les inonde de ses larmes et implore son pardon.

Le pasteur, plein d'indulgence, s'empresse de l'accorder. Il fait avec de l'eau bénite une aspersion dans toute la maison, et, dès que les murs eurent été purifiés de la sorte, toute maladie disparut subitement; et ainsi éclata l'évidence du miracle, car aussitôt tous les malades se trouvèrent guéris, et personne ne ressentit plus aucune atteinte de ce mal.

C'est ainsi que Dieu ratifia l'anathème de son représentant. Et quelques années plus tard, lorsqu'un descendant d'Hortensius, le prêtre Euphrasius, voulut monter sur le siége de Clermont, après Cautin, successeur de saint Gallus, il avait pour lui et l'influence considérable de son nom et ses intrigues puissantes et la faveur de la cour, toutes choses souveraines dans ces temps de troubles. Mais il eut beau multiplier les largesses et les démarches, il ne put venir à bout de son dessein, et saint Avit fut élu à sa place. On se souvint alors de la parole de saint Quintien, qui éloignait pour jamais la race d'Hortensius des honneurs de l'épiscopat.

Grégoire de Tours a recueilli la tradition d'une semblable prédiction qui aurait été faite par saint Saturnin, évêque de Toulouse. Sur le point de subir le martyre, le saint Évêque, se voyant abandonné par ses prêtres, pria Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'aucun habitant de Toulouse fût jamais élevé sur le siége de cette ville. Grégoire de Tours assure que, jusqu'à lui, la prédiction s'est exactement réalisée, ce qu'il pouvait, en effet, trouver digne de remarque; car, dans les premiers siècles surtout, les évêques étaient choisis presque toujours dans le sein du clergé de la ville.

Le saint Évêque était très-versé dans la connaissance des saintes Écritures, et il se plaisait à en faire souvent l'application, comme nous l'avons déjà remarqué dans plusieurs circonstances de sa vie.

Digitized by Google

Sa science profonde n'avait d'égale que sa libéralité vraiment royale pour les indigents. Son cœur était vivement touché des prières du pauvre, et sa foi vive lui faisait voir Jésus-Christ même dans les malheureux. Il disait souvent : « Soyez pleins de charité pour l'indigent ; que savez-vous si sous ces haillons ne se cache pas Celui qui, dans l'Evangile, tient pour fait à lui-même ce que vous ferez pour le moindre d'entre eux ? » Aussi, il ne se détourna jamais du pauvre. Au reste, il n'éprouvait aucune crainte et il n'usait d'aucune flatterie pour le puissant. Sa sainte indépendance lui fit user envers tous d'une égale liberté et lui fit accueillir les haillons du pauvre avec la même déférence que la toge du noble sénateur.

Le saint Prélat avait la vertu de chasser les démons des possédés qu'on lui amenait. Un jour qu'il se rendait à l'abbaye de Combroude, il rencontra un possédé énergumène, qui se livrait à toutes sortes de fureurs. Il ordonna à ses prêtres de lui faire l'imposition des mains pour l'exorciser ; mais ils ne purent réussir à le guérir. Alors le saint Évêque s'approche de ce malheureux, lui met les doigts sur la bouche, et le délivre ainsi de l'esprit malin.

Cet homme de Dieu opéra beaucoup d'autres miracles, et souvent Dieu se plut à exaucer ses prières d'une manière éclatante. Une année, le territoire de Clermont fut désolé par une sécheresse brûlante ; toutes les herbes furent dévorées par les ardeurs du soleil, et les troupeaux manquèrent de pâture. Le saint Prélat, pour fléchir la colère de Dieu, célébra par une dévotion toute particulière les Rogations qui précèdent la fête de l'Ascension.

Le troisième jour, lorsque la procession fut arrivée près des portes de la ville, les fidèles vinrent supplier leur évêque de prononcer une prière de circonstance, telle que sa dévotion la lui suggérerait. Ils avaient la confiance qu'elle leur obtiendrait la pluie tant désirée. Le saint Évêque ne put s'empêcher d'acquiescer à leur demande. Il se prosterna dans la poussière, et ses larmes témoignèrent de la ferveur de son oraison. Puis il se releva et prononça à haute voix cette antienne si bien choisie, tirée de la prière de Salomon : « Lorsque le Ciel se fermera et

Digitized by Google

refusera de répandre la pluie, pour punir les iniquités du peuple, si ce peuple revient à vous, et vous adresse ses supplications, daignez l'exaucer, Seigneur, pardonnez les péchés de vos enfants et accordez la pluie à cette terre que vous leur avez donnée en partage. »

Le peuple eut à peine repris le chant, que l'humble prière du pasteur fut exaucée. Tout à coup, le ciel s'obscurcit et se couvrit de nuages, et, avant qu'on eût atteint la porte de la ville, une pluie torrentielle tomba sur toute la campagne. Le peuple fut saisi d'admiration, et attribua ce prodige aux prières du saint Pasteur.

Le saint Évêque avait le don de discerner les hommes et de les employer utilement selon leurs facultés. C'est ainsi qu'ayant fait un jour une visite à l'abbaye de Cournon, distante de six milles de sa ville épiscopale, il entendit un jeune clerc chanter avec un tel goût et une voix si mélodieuse, qu'il demanda son nom. On lui apprit qu'il s'appelait Gallus, fils du noble sénateur Georges, aïeul de saint Grégoire de Tours, et qu'il se distinguait entre tous par la sainteté de ses mœurs et l'austérité de sa vie.

Le saint Évêque, désireux de ne pas laisser sous le boisseau une lumière si pure, l'emmena avec lui et se plut à former lui-même cet enfant chéri à toutes les vertus. Il avait prédit que ce jeune ecclésiastique lui succéderait à lui-même sur le siége épiscopal. Aussi, ce fut sans trop de regret, dans l'intérêt de son avenir, qu'il vit le roi Thierry le prendre en affection et l'emmener partout avec lui. En effet, saint Gallus succéda à son maître vénéré, et fut le quinzième évêque de Clermont.

Le saint Prélat était parvenu à un âge très-avancé ; il ne pouvait plus marcher sans aide et était affligé de plusieurs autres infirmités. Toutefois sa vue avait conservé la même vivacité. Son cœur surtout avait la même ardeur pour aimer son Dieu et son troupeau. Ce grand Saint mourut enfin en 527, le 13 novembre, comblé de mérites et pleuré de ses ouailles dont il avait toujours été aussi chéri que vénéré.

Il fut enseveli dans la basilique de Saint-Étienne, à la gauche de l'autel. Son tombeau devint bientôt célèbre par la guérison

Digitized by Google

des fièvres dont il calmait les ardeurs. Ses précieux restes furent plus tard transférés dans l'église des Saints-Symphorien-et-Genès, dans la même ville. (L. SERVIÈRES.)

Saint Quintien, évêque de Rodez, est honoré dans cette ville le 14 juin, jour où son nom est marqué au Martyrologe romain.

SAINT DOGMAEL OU SAINT TOEL.

Dogmael est un saint breton qui brilla au VI^e^ siècle. Il passa une partie de sa vie dans le comté de Pembrock, au pays de Galles, et une autre partie dans le diocèse de Tréguier, réuni présentement au diocèse de Saint-Brieuc. Il était dévoré de l'amour de la pénitence et n'était jamais un instant sans prier. La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était toujours devant ses yeux avec toutes ses circonstances. Sa vie s'écoulait sans qu'il s'occupât d'autre soin que celui de ne jamais se séparer de Jésus-Christ s'immolant pour nous.

Il est honoré le 14 juin.

SAINT ÉLÈRE,

ABBÉ.

Saint Élère, né, dit-on, dans le Denbigshire, de parents riches, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Comme il voulait sauver son âme, il se retira dans un désert, où il mena la vie des anachorètes. Il y passa plusieurs années. Mais un jour, en songeant aux grands biens qu'il possédait, il comprit qu'il pouvait gagner plusieurs âmes en les retirant des dangers qu'on subit dans le monde; et il fonda deux monastères, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Il bâtit le premier dans la vallée de la Clinde, et l'autre à quelque distance. Le monastère des hommes qu'on appela Guthérin, le choisit pour abbé et il le gouverna jusqu'à sa mort. L'autre qui s'ouvrit pour des vierges et des veuves chrétiennes, eut pour abbesse sainte Wénéfride, qui est honorée le 22 juin. Élère, dit-on, écrivit la vie de cette Sainte.

Il mourut un peu avant le milieu du VIII^e^ siècle. Son tombeau fut longtemps en vénération dans le pays de Galles.

Digitized by Google

SAINT GERROLDE,

ÉVÊQUE D'EVREUX ET ABBÉ DE FONTENELLE..

Gerrolde ou Giroald (Giroaldus), enfant d'une noble famille, fut élevé à la cour de Charlemagne et y resta longtemps, car on le retenait à cause de sa sagesse et de son mérite. Il fut employé à plusieurs négociations où il réussit toujours. Mais comme il redoutait la vanité et l'orgueil, il se réfugia à l'abbaye de Fontenelle, où il se fit moine. Il ne désirait pas autre chose. Mais malgré son humilité, sa science brillait avec ses vertus, et il se vit élu évêque d'Evreux en 787. Obligé de siéger, il gouverna sagement son diocèse, puis regrettant sa retraite, deux ans après son élévation, il se démit de son évêché et s'en retourna à Fontenelle. Il ne put éviter qu'on ne l'en fît abbé. Il établit alors une école pour l'instruction des religieux. Enfin désireux de ne s'occuper uniquement que de son passage à l'éternité, il se retira dans une solitude, où, bien préparé, il rendit son âme à Dieu, le 14 juin de l'an 806.

SAINT MÉTHODE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Saint Méthode né dans l'île de Sicile, de l'une des plus nobles familles de Syracuse, fut élevé dans les lettres humaines et ecclésiastiques, et dans les usages de l'Église grecque et latine. Après ses études, ses parents l'envoyèrent à Constantinople, pour paraître à la cour de l'empereur et y prendre de l'emploi. Mais s'étant dégoûté du siècle il quitta cette ville, renonça au monde embrassa la profession religieuse dans le monastère de Chenolac ou du lac des Oyes, bâti par saint Étienne le Jeune, du temps de l'empereur Léon l'Isaurien.

Il y vécut longtemps dans les exercices de la vie spirituelle, jusqu'à ce que son mérite le fit promouvoir à l'ordre de la prêtrise. Saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, voulut qu'il fût incorporé au clergé de son Église, afin qu'elle pût profiter de ses services et des exemples de sa vertu. Cependant l'empereur Michel surnommé Curopalate, prince d'une grande piété, quitta la pourpre pour aller dans un monastère se consacrer au service de

Digitized by Google

Dieu suivi de l'impératrice sa femme et de ses deux fils. Le trône fut aussitôt rempli par Léon l'Arménien qui, croyant avoir affaire de tout le monde dans les commencements de son règne, ne parut point contraire aux catholiques d'abord. Mais lorsqu'il se fut affermi par la paix qu'il fit l'an 815; avec l'empereur d'Occident, Louis le Débonnaire, il se déclara ouvertement contre le culte des saintes images, et entreprit de les abolir pour favoriser les iconoclastes : résolution qui n'avait point réussi à ceux de ses prédécesseurs qui avaient persécuté les catholiques pour ce sujet. Le patriarche saint Nicéphore fut le premier objet de la fureur des iconoclastes, parce qu'il était le plus exposé et qu'il fut le premier qui s'opposa aux volontés du prince. Il fut d'abord chassé de son siége, puis rétabli et ensuite dépossédé une seconde fois, et relégué dans la petite île de Proconèse. Saint Méthode inviolablement attaché à la foi catholique et son évêque légitime, ne voulut point avoir de communion avec le faux patriarche Théodore Cassitère, que les iconoclastes firent monter sur le siége de Constantinople. Il aima mieux se retirer comme firent beaucoup d'autres généreux ecclésiastiques : et le saint patriarche Nicéphore l'envoya peu de temps après à Rome en qualité de son apocrisiaire ou de son nonce, pour soutenir sa cause auprès du Saint-Siége, et chercher les moyens de faire cesser la persécution que les catholiques de l'empire d'Orient souffraient pour la défense des saintes images.

Il y fut fort bien reçu par le Pape Pascal qui venait de succéder à Étienne IV, que quelques-uns comptent pour le cinquième de ce nom. On croyait que la mort de l'empereur Léon apporterait quelque changement favorable au triste état où l'Église s'était trouvée sous lui : mais son successeur Michel le Bègue continua la persécution avec encore plus de violence. Méthode demeura à Rome tant que vécut le patriarche saint Nicéphore, qui l'y employait du lieu de son bannissement. Mais comme l'emploi de sa nonciature finissait par sa mort, il retourna à Constantinople[1]

[1] Selon l'auteur de sa vie, il y retourna dès l'an 821, à la mort de Léon, pour travailler au rétablissement de saint Nicéphore, et fut neuf ans en prison jusqu'à la mort de Michel.

Digitized by Google

sur la première nouvelle qu'il en reçut. L'empereur Michel, qui régnait encore, se persuadant qu'il lui avait rendu de mauvais offices à Rome, et voulant le sonder sur ses sentiments, le manda au palais dès qu'il eut appris son retour. Il le trouva si ferme dans la défense des saintes images, que désespérant de le gagner, il le fit conduire en prison, et le fit resserrer étroitement dans la tour d'Acrise où on lui fit souffrir beaucoup d'incommodités. Méthode fut élargi sous le règne de Théophile, fils et successeur de Michel, et selon qu'on le peut conjecturer, ce fut par le moyen de l'impératrice Théodore sa femme, princesse catholique, qui tâchait de servir l'Église dans la situation gênée où elle se trouvait. Il ne crut pas pouvoir faire un meilleur usage de sa liberté que de l'employer au service de l'Église catholique, pour l'amour de laquelle il l'avait perdue.

L'empereur Théophile, qui n'était pas moins ardent persécuteur des saintes images que son père, lui en sut si mauvais gré, qu'il le fit menacer de le remettre dans les fers. Voyant que ce moyen n'avait point la force d'arrêter le Saint ni de l'intimider, il le fit venir auprès de sa personne, sous prétexte de vouloir se servir de lui pour sa conduite spirituelle et le mena à la guerre des Sarrasins, craignant les effets de son zèle et de son crédit pendant son absence. A son retour il voulut se décharger sur les catholiques du chagrin que lui causait le peu de succès de sa campagne. Saint Méthode fut l'un des plus maltraités : car ce prince ne trouvant point les cachots de la ville assez affreux, l'envoya dans une île et le fit renfermer dans un tombeau avec deux voleurs. Il y eut beaucoup à souffrir surtout par l'infection du cadavre de l'un de ses deux compagnons, et par d'autres peines, jusqu'au changement que la mort de ce prince apporta aux affaires de l'Église d'Orient. Il laissa l'empire à son fils Michel III, sous la conduite de l'impératrice Théodore à qui l'on déféra l'administration de l'État, sur l'opinion que l'on avait de sa sagesse, de sa capacité et de sa vertu.

Le premier des soins qu'eut cette princesse, fut de rétablir l'honneur des saintes images et de réparer les brèches qui avaient été faites à l'Église catholique sous les règnes précédents. Elle

Digitized by Google

tint avec les tuteurs et curateurs de l'empereur son fils, une assemblée considérable, où l'extirpation de l'hérésie des iconoclastes fut résolue. On en commença l'exécution par la déposition du patriarche Jean, l'un des principaux fauteurs de cette hérésie, on rappela d'exil les bannis et l'on rendit la liberté aux prisonniers, du nombre desquels se trouva saint Méthode. Le titre de confesseur qu'il avait acquis sous les empereurs Michel II et Théophile, lui donna tant d'éclat que comme on connaissait encore d'ailleurs sa piété et sa suffisance il fut choisi dans l'assemblée, sur la nomination de l'impératrice, pour remplir le siège patriarcal. Cette élection donna autant de joie aux catholiques, qu'elle causa de déplaisir aux iconoclastes qui redoutaient son zèle et son courage. Il n'eut pas plutôt reçu l'ordination, qu'il tint un concile d'évêques catholiques : et sur les résolutions généreuses qu'il y fit prendre, il travailla fortement à détruire l'hérésie et les vices qui étaient accrus parmi son peuple, durant les troubles de la persécution et l'absence des pasteurs bannis. Cependant le faux patriarche Jean n'oubliait rien pour tâcher de remonter sur le siége d'où on l'avait précipité. Pour y parvenir il n'y avait qu'un chemin qui était celui de perdre saint Méthode, d'où dépendait aussi le rétablissement de l'hérésie qu'il voulait faire revivre. Il forma contre lui une cabale composée de gens sans foi et sans honneur, qui voulurent commencer par une calomnie qu'ils inventèrent contre la pureté des mœurs de notre saint Patriarche. Ils l'accusèrent du crime de l'adultère, et pour soutenir l'accusation, ils produisirent en jugement une misérable femme qu'ils avaient gagnée par de l'argent, et instruite de toutes les réponses qu'elle devait rendre aux juges. L'affaire paraissait embarrassante pour les catholiques qui croyaient aller recevoir leur condamnation dans celle de leur chef : et les iconoclastes se préparaient à triompher. Saint Méthode réduit à la seule démonstration qui lui restait pour prouver son innocence, n'eut point honte de la produire devant tout le peuple en présence des juges. Elle fut convaincante et sans réplique ; et ce qui rehaussa encore l'opinion que l'on avait de sa vertu, on remarqua que ce n'était ni la nature, ni ce genre d'industrie que

Digitized by Google

l'on a blâmé dans Origène, mais l'amour de la continence et de la mortification qui l'avait rendu incapable d'aucun crime de l'espèce de celui qu'on lui imputait. On saisit la femme et on la mit à la question, où la crainte des tourments lui fit découvrir tout le mystère de la calomnie. Il n'y eut que la générosité de saint Méthode, qui empêcha que les auteurs ne fussent punis du dernier supplice. Il demanda leur grâce avec tant d'instance, qu'on ne put la lui refuser entièrement. Voyant aussi que l'on ne voulait pas accorder une impunité entière aux coupables, il obtint qu'on lui commettrait le soin de les châtier. Toute la punition qu'il en fit, fut de les obliger à se trouver présents à la lecture de la sentence d'excommunication que l'on renouvelait tous les ans contre les iconoclastes au jour de la fête de l'Orthodoxie, qu'il avait solennellement instituée pour remercier Dieu d'avoir délivré l'Église de ces hérétiques. Saint Méthode vécut toujours depuis dans une application continuelle aux devoirs de son ministère, veillant sans cesse sur le troupeau qui lui était confié. Pour ajouter encore quelque chose au triomphe que l'Église avait remporté sur les iconoclastes, il fit avec grande pompe la translation des corps de saint Nicéphore, patriarche de Constantinople et de saint Théodore Studite qui avaient beaucoup souffert pour la défense des saintes images, et qui étaient morts en exil.

Il mourut le 14 juin de l'année 846, trois mois après avoir fini la translation de saint Nicéphore, ayant occupé le siége patriarcal pendant l'espace de quatre ans. D'autres ne mettent sa mort qu'en 847 ; mais leur sentiment a peu d'apparence. Sa mémoire a été consacrée dans l'Église grecque et dans la latine même, comme nous le voyons par le Martyrologe romain. Son culte s'est établi jusqu'en Moscovie où il subsiste encore. Il paraît qu'il avait commencé de bonne heure à Constantinople, puisque nous voyons que le patriarche saint Ignace, son successeur immédiat, faisait sa fête tous les ans. Quelques-uns croient que c'était la fête du jour anniversaire de son ordination, dont saint Ignace aurait continué la célébration après la mort de notre Saint. Outre l'honneur que l'on rend dans l'Église à la sainteté de Méthode, on a encore de la vénération pour sa doctrine qui l'a fait mettre

Digitized by Google

au rang des auteurs ecclésiastiques que nous qualifions Pères de l'Église. L'office de sa fête qui est fort célèbre chez les Grecs, se trouve mêlé avec celui du Prophète Elisée dans leurs Menées et leurs autres livres d'église.

SAINT ANASTASE ET SAINT FÉLIX,

MARTYRS.

Le roi Maure Abdérame, le lendemain du martyre de saint Fandilas, envoya à ses bourreaux saint Anastase, qui attaquait généreusement le Koran et Mahomet. C'était un courageux et savant prêtre que son évêque avait chargé de prémunir les chrétiens contre les séductions des Musulmans. Lorsqu'il apprit qu'Abderame avait arrêté plusieurs chrétiens, il s'en alla soutenir leur courage par sa présence et par ses exhortations, décidé à partager leur sort. Il ne fut pas plus tôt arrivé auprès des chrétiens qu'on jugeait, qu'il fut accusé d'avoir offensé Mahomet et méprisé sa religion. Sa condamnation fut prompte. Il eut la tête tranchée et son corps fut exposé à un poteau.

Un religieux nommé Félix l'avait accompagné. Il subit le même sort.

SAINTE DIGNE ET SAINTE BÉNILDE,

MARTYRES.

A la nouvelle de la mort de saint Anastase et de saint Félix, une jeune religieuse du monastère de Tabane, à deux lieues de Cordoue, nommée Digne, se sentit enflammée d'un saint zèle et désira témoigner de son amour pour Jésus-Christ, à l'exemple des saints Martyrs. On avait toujours remarqué en elle beaucoup d'humilité et beaucoup de douceur, une grande exactitude à remplir les devoirs de sa profession ; mais on l'aurait crue incapable du courageux dessein qu'elle exécuta sans communiquer son projet à personne.

Elle sortit secrètement du couvent et se rendit aussitôt à Cordoue. Le spectacle des corps des Martyrs qu'on venait d'attacher à des pieux ne fit qu'augmenter le zèle qui la transportait. Elle alla se présenter devant le juge qui les avait condamnés, et lui dit que, s'ils étaient coupables, elle ne l'était pas moins qu'eux,

Digitized by Google

puisqu'elle avait les mêmes sentiments et qu'elle demandait à faire preuve de sa foi aux dépens de sa vie.

Le juge outré de son courage, la condamna sur-le-champ et l'envoya sur le lieu du supplice, où elle eut la tête tranchée de la main du bourreau.

Le lendemain de sa mort, on fit subir le même supplice à une femme nommée Bénilde, qui avait été arrêtée peu de jours auparavant. C'était une dame de Cordoue fort avancée en âge. Elle endura les tourments et la mort avec une constance incroyable. Les corps de ces saintes Martyres furent brûlés et leurs cendres jetées dans la rivière. Mais on honore leur mémoire le 14 juin.

SAINT HARTWICH,

ÉVÊQUE DE SALTZBOURG.

Hartwich, enfant d'une illustre et opulente famille de Bavière, eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne. C'était au x^e^ siècle. Éclairé dès son jeune âge sur les vanités et les périls du monde, il embrassa l'état ecclésiastique, et, vers l'an 992, il fut élevé sur le siége épiscopal de Saltzbourg. Comme sa cathédrale tombait en ruines, il la fit rétablir avec magnificence, et entièrement à ses frais, ce qui lui attira l'estime et la vénération de son diocèse. Il se montra en même temps très-charitable envers les pauvres.

En 994, la famine désola son diocèse, la peste s'y joignit. Il se dévoua à son peuple, soulageant tous les pauvres, visitant les pestiférés, priant et faisant prier partout. On voyait qu'il tenait plus à la vie des autres qu'à la sienne, car il s'exposait tous les jours en allant consoler et soulager ceux que l'épidémie atteignait. Il sauva beaucoup de malades ; il en aida beaucoup aussi à mourir saintement.

Dieu le conserva à son peuple, dont il était le père, et il mourut bien regretté, le 14 juin de l'an 1023.

LE BIENHEUREUX RICHARD,

ABBÉ DE SAINT-VANNE.

Richard, d'une famille distinguée du diocèse de Reims, fut d'abord grand-chantre et archidiacre dans la cathédrale de cette

Digitized by Google

ville ; mais le désir de mener une vie plus parfaite et plus détachée du monde, lui fit embrasser l'état religieux. Il fut accompagné et imité dans l'exécution de ce pieux dessein par le comte Frédéric de Verdun, son ami. Le monastère qu'ils choisirent d'après l'avis de saint Odilon, abbé de Cluny, qu'ils étaient allés consulter sur leur projet, fut celui de Saint-Vanne de Verdun, peu nombreux alors et surtout très-peu régulier. Mais la présence de ces deux fervents chrétiens l'eut bientôt fait changer de face. Richard surtout y conquit tellement et en si peu de temps la confiance de tous les Religieux, qu'il fut choisi d'une voix unanime pour succéder à l'abbé qui vint à mourir, quelques mois après qu'il était devenu leur Frère.

Ce fut un bonheur pour le monastère de Saint-Vanne, que d'avoir un tel supérieur. Le Ciel l'avait doué de toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. Il se distinguait surtout par une sagesse et une discrétion admirables, par un esprit subtil et par une douceur si grande qu'il en fut surnommé la grâce de Dieu.

Ses pieux efforts furent couronnés d'un plein succès. La réputation de la maison de Saint-Vanne s'étendit au loin ; les sujets les plus recommandables par leur science et leur vertu y affluèrent ; le monastère fut rebâti et considérablement agrandi, et il servit de modèle pour la réforme d'un grand nombre de maisons, où le Serviteur de Dieu fit refleurir l'esprit de Saint-Benoît.

L'empereur saint Henri avait une entière confiance dans les lumières et la vertu du saint Religieux, et il se fût estimé heureux de pouvoir quitter la pourpre impériale pour vivre dans la retraite sous la conduite d'un si pieux personnage. Il le désigna avec Gérard, évêque de Cambrai, pour ses ambassadeurs auprès de Robert, roi de France, et ils conclurent à Compiègne cette paix solide, qui fut si longtemps maintenue entre l'empire et la France.

De concert avec saint Odilon, abbé de Cluny, le bienheureux Richard fit adopter une institution récente, qu'on appelait la *Trève de Dieu*. Elle obligeait les seigneurs à s'abstenir de toute

Digitized by Google

guerre depuis le mercredi soir jusqu'au matin du lundi suivant. Elle faisait des églises un asile inviolable pour tous, excepté pour ceux qui auraient violé la Trève. Cette institution est le début de la civilisation en France.

Dans la famine qui désola ce royaume en 1028, Richard déploya une charité sans bornes et envoya partout des aumônes et les secours ; il épuisa toutes les ressources de son monastère, et il vendit jusqu'aux ornements de l'Église pour soulager les pauvres ; il écrivit aussi aux rois, aux princes, aux évêques, les lettres les plus pressantes pour les conjurer de secourir, avec toute la générosité qu'inspire la charité chrétienne, les peuples malheureux dont la détresse augmentait tous les jours.

Richard désirait depuis longtemps visiter les Saints Lieux : c'était la dévotion ordinaire de cette époque. Il alla donc, déjà avancé en âge et plein de mérites, retremper sa foi, et puiser une nouvelle ferveur et un plus ardent amour pour son Dieu, dans ces lieux sacrés où s'est opérée d'une manière si touchante la rédemption des hommes. De retour à son monastère de Vanne, où il avait été reçu avec mille témoignages de respect et de joie, il s'endormit dans le Seigneur le 14 juin 1046.

SAINT ÉLISÉE,

PROPHÈTE.

Sous le règne de l'impie Achab, roi d'Israël, et de Josaphat, roi de Juda, le Seigneur parlant à Élie son prophète sur la montagne d'Oreb en Arabie, où il s'était retiré pour fuir la persécution de Jézabel femme d'Achab, lui donna ordre d'aller sacrer trois personnes : Hazaël à Damas pour être roi de Syrie, Jéhu pour être roi d'Israël, après qu'il aurait exterminé la famille d'Achab, et Élisée, fils de Saphat, pour être prophète en sa place.

Le Seigneur ajouta que : « Quiconque échapperait à l'épée d'Hazaël, serait tué par Jéhu, et quiconque aurait échappé à l'épée de Jéhu, serait tué par Élisée. » Élie partit aussitôt, et retournant dans les terres du royaume d'Israël, il alla vers la ville d'Abel-Méüla, d'où était Élisée, dans cette moitié de la tribu de Ma-

Digitized by Google

nassès qui était en deçà du Jourdain. Il trouva Élisée qui labourait avec douze paires de bœufs, et conduisait lui-même une des des douze charrues. S'étant approché de lui, il le couvrit de son manteau. A l'instant même Élisée quitta ses bœufs et sa charrue, courut après Élie, lui demanda permission d'aller seulement embrasser son père et sa mère et de prendre congé d'eux, et qu'après cela il le suivrait. Élie lui dit d'aller et de revenir, parce qu'il avait fait pour lui tout ce que le Seigneur l'avait chargé de faire, voulant lui faire entendre qu'il devait être fidèle à sa vocation et répondre à ce que Dieu demandait de lui, par le choix qu'il venait de faire de sa personne pour être son prophète. Élisée, après avoir quitté Élie, prit une paire de bœufs qu'il tua. Il en fit cuire la chair avec le bois de la charrue dont il avait labouré. Il la distribua ensuite au peuple, dit adieu à ceux de son pays, revint trouver Élie et se mit à le suivre et à le servir.

Il demeura ainsi en sa compagnie pendant l'espace de dix ou onze ans, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur d'enlever son maître de dessus la terre. Comme ils étaient ensemble à Galgala dans la tribu de Benjamin, vers le Jourdain, Élie dit à Élisée : « Demeurez ici, parce que le Seigneur m'a envoyé à Béthel. » Élisée lui répondit : « Vive le Seigneur, vive votre âme, je ne vous abandonnerai point. » Lorsqu'ils furent à Bethel, les enfants, c'est-à-dire les disciples des prophètes qui demeuraient en ce lieu, vinrent dire à Élisée que le Seigneur devait enlever son maître ce jour-là. Il se contenta de leur dire qu'il savait bien ce qui en était, et les pria seulement de ne parler de rien. Élie voulut encore faire rester Élisée en ce lieu, disant que le Seigneur l'envoyait à Jéricho, mais il lui jura comme auparavant qu'il ne l'abandonnerait point. Quand ils furent arrivés à Jéricho, les enfants des prophètes du lieu vinrent avertir Élisée comme avaient fait ceux de Jéricho, que le Seigneur allait lui enlever son maître, et il leur fit la même réponse. Élie essaya encore de faire demeurer là Élisée pour le séparer de lui, disant que le Seigneur l'envoyait jusqu'au Jourdain, mais ce disciple fidèle protesta par des serments réitérés, qu'il le suivrait partout. Ils allèrent donc ensemble jusqu'au Jourdain, et ils furent suivis de cinquante des

Digitized by Google

enfants des prophètes qui s'arrêtèrent en deçà. Élie ayant fendu de son manteau les eaux qui se divisèrent pour lui faire un chemin, ils passèrent tous deux la rivière à sec.

Lorsqu'ils furent au delà du Jourdain, Élie dit à Élisée de lui demander ce qu'il voudrait, afin qu'il pût l'obtenir pour lui avant de se séparer. « Je vous prie, répondit Élisée, que votre double esprit passe de vous à moi. — Vous me demandez une chose qui n'est pas facile, reprit Élie : néanmoins si vous me voyez lorsque je serai enlevé d'avec vous, vous aurez ce que vous demandez ; si vous ne me voyez point, vous ne l'aurez pas. » Ils continuèrent ensuite leur chemin, et comme ils s'entretenaient en marchant toujours, un char de feu tiré par des chevaux de feu, fit la séparation du maître et du disciple. Élie fut emporté en l'air d'abord, et il monta au ciel enveloppé dans un tourbillon. Élisée le voyait monter et criait : « Mon père, mon père ; le char d'Israël et son conducteur ! » Il le perdit bientôt de vue, et il déchira ses vêtements en deux. Il leva de terre en même temps le manteau qu'Élie avait laissé tomber, afin qu'il lui demeurât, et il s'en revint avec cette dépouille. Lorsqu'il fut sur le bord du Jourdain, il prit le manteau d'Élie et en frappa les eaux, comme il avait vu faire à son maître, mais elles ne furent point divisées. Alors il dit : « Où est donc le Dieu d'Élie ? » En même temps il frappa les eaux une seconde fois, et s'étant partagées d'un côté et de l'autre, elles lui firent un chemin par où il passa à sec comme il avait fait avec son maître.

Les enfants des prophètes de Jéricho et de la contrée du Jourdain voyant cette merveille, publièrent que l'esprit d'Élie s'était reposé sur Élisée. Ils vinrent au-devant de lui, se prosternèrent à ses pieds avec beaucoup de respect, comme pour marquer qu'ils voulaient lui demeurer soumis et le reconnaître pour leur chef et leur maître. Ils voulurent envoyer ensuite cinquante des plus robustes d'entre eux pour aller chercher Élie son maître, il tâcha en vain de les détourner de cette imagination, et les ayant laissé aller pour les satisfaire, il leur prédit que toutes leurs recherches seraient fort inutiles. En effet, ils furent obligés de revenir au bout de trois jours sans avoir rien trouvé.

Digitized by Google

Elisée s'était retiré à Jéricho après avoir perdu son maître et repassé le Jourdain. Cette ville qui était demeurée ensevelie dans ses ruines depuis le temps de Josué, qui avait jeté la malédiction sur celui qui la rétablirait, avait été rebâtie depuis peu, sous le règne d'Achab, roi d'Israël, par un nommé Hiel de Bethel, qui avait éprouvé la vérité de la prédiction que Josué avait faite, du châtiment de celui qui aurait cette témérité, en perdant son fils aîné lorsqu'il en jeta les fondements, et le dernier de ses fils lorsqu'il en posa les portes. Les habitants de cette nouvelle ville souhaitant de pouvoir retenir Elisée parmi eux, allèrent le trouver pour lui faire voir que la demeure en était très-commode, mais ils lui représentèrent en même temps que les eaux y étaient très-mauvaises et la terre stérile. Elisée leur dit de lui faire apporter un vaisseau neuf et de mettre du sel dedans. Lorsqu'on le lui eut apporté il alla à la fontaine, jeta le sel dans l'eau, et dit que le Seigneur rendait ces eaux saines, et qu'elles ne causeraient plus à l'avenir ni mort ni stérilité. Dès ce moment ces eaux devinrent saines et le furent toujours dans la suite, selon la parole qu'en donna alors Elisée.

On ne put néanmoins le faire demeurer longtemps dans Jéricho. Il s'en alla de là à Bethel, mais comme il était en chemin, de petits enfants qui étaient sortis de la ville, se mirent à le railler en lui criant : « Monte chauve, monte chauve. » Elisée jetant les yeux sur eux, les maudit au nom du Seigneur. En même temps deux ours sortirent du bois, et s'étant jetés sur cette troupe d'enfants, ils en déchirèrent quarante-deux. De Bethel, Elisée alla sur la montagne du Carmel, d'où il revint à Samarie.

Vers le même temps, les rois d'Israël [1], de Juda [2] et d'Idumée, ayant joint leurs armées pour marcher contre le roi de Moab, se trouvèrent après sept jours de chemin dans des lieux où il n'y avait point d'eau, de sorte que la soif commençait à y faire périr les soldats et les chevaux. Le roi d'Israël, qui était l'auteur de cette guerre, se désespérait, disant que le Seigneur avait ras-

[1] Joram. — [2] Josaphat.

Digitized by Google

semblé les trois rois en ce lieu pour les livrer à Moab. Josaphat, roi de Judée, qui avait de la piété, demanda s'il n'y avait point là quelque prophète du Seigneur, par le moyen duquel on pût implorer la miséricorde de Dieu? L'un des gens de Joram, roi d'Israël, indiqua Elisée, fils de Saphat, qu'il crut faire connaître suffisamment en marquant que c'était celui qui versait autrefois de l'eau sur les mains d'Elie. Josaphat à qui sa réputation n'était pas inconnue, dit que la parole du Seigneur était en lui; aussitôt les trois rois allèrent ensemble trouver Elisée. Le Prophète s'adressant au roi d'Israël le traita rudement et lui dit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? Allez chercher les prophètes de votre père [1], de votre mère [2]. » Ce prince ne songeant qu'au besoin présent semblait murmurer contre le Seigneur, comme s'il ne les eût conduits en ces lieux que pour les y faire périr et les livrer à leurs ennemis. Elisée lui répondit : « Vive le Seigneur des armées dont je suis le serviteur; si je n'avais de la considération pour la personne de Josaphat, roi de Juda, je n'eusse pas seulement jeté les yeux sur vous et ne vous aurais pas regardé. Mais qu'on me fasse venir maintenant un joueur d'instrument. » Aussitôt que cet homme eut commencé à toucher sa harpe, Elisée sentit la main du Seigneur, et il dit : « Voici ce qu'ordonne le Seigneur : Faites plusieurs fosses le long du lit de ce torrent. Vous ne verrez ni vent, ni pluie, dit le Seigneur, et néanmoins le lit de ce torrent sera rempli d'eau, et vous boirez, vous, vos serviteurs et vos bêtes. Ceci n'est encore qu'une petite partie de ce que le Seigneur veut faire pour vous. Il livrera Moab entre vos mains. Vous détruirez toutes les villes et les places fortes du pays, vous en couperez les bois, vous en boucherez les fontaines et les puits, vous en désolerez les campagnes les plus fertiles. »

Le lendemain dès le matin, vers l'heure qu'on avait coutume d'offrir le sacrifice, les eaux vinrent tout à coup du côté de l'Idumée, et la terre s'en trouva toute couverte. Les Moabites étaient sur leurs frontières, attendant les trois rois pour les combattre dès le point du jour. Trompés par la reverbération des rayons du

[1] Achab. — [2] Jézabel.

Digitized by Google

soleil, qui firent paraître de loin les eaux sur la surface rouges comme du sang, ils crurent que les alliés s'étaient battus les uns contre les autres, et qu'ils s'étaient égorgés mutuellement. Ils s'avancèrent aussitôt pour enlever les dépouilles. Mais les Israélites sortant de leur camp en bon ordre, les chargèrent si vivement, qu'ils les défirent et les taillèrent en pièces. Ils ravagèrent ensuite tout le pays, accomplissant tout ce que le Prophète avait prédit, et comme il ne restait plus que la ville capitale, ils allèrent y mettre le siége. Le roi de Moab réduit au désespoir, prit son fils aîné destiné pour lui succéder, et l'immola en holocauste sur la muraille en présence de ses ennemis. Les Israélites eurent tant d'horreur de ce barbare spectacle, qu'ils se retirèrent des terres de Moab, et s'en retournèrent en leur pays.

Elisée étant revenu aussi à Samarie, une veuve qui avait été femme de l'un des prophètes, vint lui exposer le malheur où elle se trouvait réduite après la mort de son mari qui, selon Joseph, n'était autre qu'Abdias, cet intendant de la maison d'Achab, homme de piété craignant le Seigneur, qui avait employé son bien et s'était même fort endetté pour nourrir les cent prophètes qu'il avait sauvés de la persécution de la reine Jézabel. Cette veuve affligée lui dit que n'ayant pas de quoi satisfaire les créanciers de son mari, ils devaient venir lui prendre ses deux fils et en faire leurs esclaves. Elisée touché de compassion, lui demanda ce qu'elle avait dans sa maison ? Elle lui répondit qu'il ne lui restait pour toutes choses qu'un peu d'huile. Il lui dit d'aller emprunter de ses voisins une grande quantité de vaisseaux vides, de se renfermer chez elle avec ses enfants lorsqu'elle y aurait rassemblé le plus de vases qu'il lui serait possible, et de verser de cette huile dans ces vases, jusqu'à ce que tous fussent remplis. Cette femme fit ponctuellement tout ce que le Prophète lui avait prescrit, et ses enfants lui présentaient les vaisseaux à mesure qu'elle y versait l'huile, qui ne cessa de multiplier que lorsque les vaisseaux manquèrent. Elle vint ensuite trouver Elisée pour lui rendre compte de ce qu'elle avait fait. Il lui dit d'aller vendre cette huile, d'en payer ses créanciers, et de vivre du reste elle et ses enfants.

Digitized by Google

Le prophète passant un jour par la ville de Sunam, qui n'était as éloignée de la montagne du Carmel, fut retenu à manger ar une femme qui était fort considérée dans le lieu. Elle l'en vait pressé si obligeamment, que toutes les fois qu'il passait par à, ce qui lui arrivait souvent, il allait loger chez elle et y man-geait. Elle dit à son mari : « Il me paraît que cet homme qui asse souvent chez nous est un homme de Dieu et un Saint; neublons-lui une petite chambre afin qu'il y demeure toutes les ois qu'il viendra nous voir. » Un jour qu'Elisée y était logé, il lit à Giézi son serviteur, de faire venir cette Sunamite son hô-esse, et de lui demander de sa part ce qu'elle voulait qu'il fît our elle en reconnaissance de tous les services qu'elle lui ren-lait : si elle avait quelque affaire, si elle voulait qu'il parlât our elle au roi ou au général de ses armées? Elle fit réponse u'elle n'en avait aucun besoin, parce qu'elle menait une vie rivée et tranquille au milieu de son peuple. Le Prophète dit à on valet de savoir donc d'elle ce qu'elle voulait. Giézi lui répon-lit que cela n'était point nécessaire puisqu'elle n'avait point l'enfant, et que son mari était déjà vieux. Il lui commanda de a faire venir néanmoins, et lorsqu'elle parut à sa porte, il lui lit que dans un an en ce même temps et à cette même heure, si Dieu lui conservait la vie, elle aurait un fils. Elle eut peine à roire ce qu'il lui disait et le pria de ne la point tromper. Cepen-lant elle conçut et se vit mère d'un fils, précisément au bout du terme marqué par Elisée. L'enfant crût jusqu'à l'âge de trois ans, qu'étant allé un jour voir son père qui était avec ses mois-sonneurs, il lui prit un mal de tête dont il mourut. Sa mère porta son corps dans la chambre d'Elisée, le mit sur son lit, ferma la porte, et ayant eu avis que le Prophète était pour lors sur la montagne du Carmel, elle y alla avec un domestique par la permission de son mari, qui ne sachant point la cause d'un voyage si précipité dont elle n'avait pas voulu lui parler, s'en étonnait d'autant plus, que ce n'était ni un premier jour du mois, ni un jour de sabbat. Elisée l'ayant aperçue de loin, en-voya Giézi son serviteur au-devant d'elle, pour savoir si tout le monde se portait bien. Elle répondit que tout n'allait pas mal,

Digitized by Google

parce qu'elle ne voulait se découvrir qu'au Prophète. Elle vint se jeter à ses pieds. Giézi voulait la retirer, mais le Prophète l'empêcha, disant qu'elle était dans l'affliction, quoique le Seigneur ne lui en eût rien fait connaître. Lorsqu'elle lui eut appris la mort de son enfant, il dit à Giézi de prendre son bâton et de s'y en aller, avec défense de saluer qui que ce fût en chemin, ni de répondre à ceux qui l'auraient salué, et il lui commanda de mettre son bâton sur le visage de l'enfant. La mère ne fut pas contente qu'il ne vînt lui-même, et il fallut la suivre. Giézi qui était allé devant, ne put rien faire avec le bâton de son maître, et il revint promptement lui en donner avis. Elisée étant entré, trouva le corps de l'enfant étendu sur son lit; il ferma aussitôt la porte sur lui et pria le Seigneur. Sa prière finie, il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant. Il se mit la bouche sur sa bouche, les yeux sur ses yeux et les mains sur ses mains. Il se courba sur l'enfant et l'échauffa de sa propre chaleur. Puis étant descendu de dessus le lit, il se promena et fit deux tours de chambre. Après il remonta sur le lit et se coucha de nouveau sur l'enfant, qui bâilla par sept fois et ouvrit les yeux.

L'ayant ainsi rendu à sa mère, il s'en retourna à Galgala, où la famine était grande depuis quelque temps. Il avait là plusieurs serviteurs, parce que les enfants des Prophètes demeuraient avec lui et qu'il prenait soin de leur entretien. Ayant un jour donné ordre qu'on leur préparât à manger, l'un de ces serviteurs alla chercher des herbes dans les champs et rapporta plein son manteau de coloquintes sauvages. Il les hacha et les mit cuire dans le pot sans savoir ce que c'était. On les servit ensuite à manger aux disciples d'Elisée qui, en ayant goûté, s'écrièrent qu'il y avait quelque poison mortel dans le pot, et ils n'en purent manger. Elisée se fit apporter de la farine, la jeta dans le pot. Il en ôta par ce moyen toute l'amertume; et chacun en mangea, sans que personne en fût incommodé.

Dans le temps de cette famine, un homme de Baalsalisa vint apporter à Elisée des pains des prémices, vingt pains d'orge et du froment nouveau dans une besace. Il donna ordre qu'on distribuât aussitôt les pains au peuple. Son serviteur voulut lui

Digitized by Google

représenter que c'était bien peu de chose pour cent personnes qui étaient dans la nécessité : « Donnez toujours, répondit-il, ils mangeront tous, et il y en aura encore de reste. » En effet, les pains se multiplièrent dans la distribution, et après que tout le monde eut été rassasié, il y en eut de reste, selon la parole du Seigneur.

Ce fut vers ce même temps qu'arriva la guérison de Naaman, général de l'armée du roi de Syrie, qui était lépreux. Sa valeur, ses richesses, son crédit et ses charges, l'avaient rendu le premier homme du royaume, surtout depuis que le Seigneur se fut servi de lui pour sauver la Syrie. Mais tous ces avantages lui étaient devenus fort inutiles par la malignité de sa maladie, que l'on tenait incurable et qui lui rendait la vie odieuse. Sa femme avait au nombre de ses servantes une jeune esclave du pays d'Israël, qui avait été enlevée par un parti de coureurs qui l'avaient emmenée captive en Syrie. Cette fille dit à sa maîtresse : « Plût à Dieu que mon seigneur pût voir le Prophète de Samarie, il le guérirait infailliblement de sa lèpre. » Naaman, sur le rapport que lui fit sa femme de ce que lui avait dit sa servante, alla trouver le roi son maître, qui consentit volontiers qu'il fît le voyage de Samarie, et promit d'écrire en sa faveur au roi d'Israël. Naaman partit avec grand équipage, portant au Prophète, qui devait le guérir, dix talents d'argent, six mille écus d'or et dix paires d'habits neufs. Il tendit au roi d'Israël la lettre du roi son maître, qui le priait de guérir Naaman de sa lèpre. Joram, prenant cette expression trop à la lettre, déchira ses vêtements, et dit : « Suis-je donc un Dieu pour pouvoir ôter et rendre la vie? C'est un piége que me tend le roi de Syrie. » Élisée, sachant de quoi il s'agissait, envoya dire au roi d'Israël qu'il n'était pas nécessaire de se déchirer ses habits pour cela ; qu'il pouvait lui envoyer cet homme venu de Syrie, à qui il était bon de faire savoir qu'il y avait un Prophète dans Israël.

Naaman vint donc le trouver avec tout le magnifique équipage de chevaux et de chariots qui l'accompagnait. Lorsqu'il fut à la porte, Elisée, au lieu d'aller pour le recevoir, se contenta d'envoyer lui dire qu'il allât se laver sept fois dans le Jourdain, et

Digitized by Google

promit qu'il serait guéri. Naaman, peu satisfait de la manière dont il était reçu, commençait à se retirer tout fâché, disant : « Je croyais qu'il viendrait me trouver, et que se tenant debout, il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu ; qu'il toucherait ma lèpre de sa main, et qu'il me guérirait. N'avons-nous pas à Damas les fleuves d'Abana et de Parphar, qui sont meilleurs que tous ceux d'Israël pour m'y laver ? » Il s'en retournait déjà tout indigné, lorsque ses serviteurs lui dirent que quand le Prophète lui aurait ordonné quelque chose de bien difficile, il aurait toujours dû le faire ; à combien plus forte raison devait-il obéir, lorsqu'il ne s'agissait que de s'aller laver pour devenir net! Naaman y fit réflexion, et alla se laver dans le Jourdain ; ce qu'il fit par sept fois, selon que l'homme de Dieu le lui avait prescrit. Aussitôt sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il se trouva guéri.

Il revint aussitôt après pour voir l'homme de Dieu avec toute sa suite. Après l'avoir salué il lui dit : « Je sais qu'il n'y a point d'autre Dieu dans tout l'univers que celui qui est dans Israël. Recevez donc, je vous en conjure, ce que votre serviteur vous offre pour vous marquer sa reconnaissance. » Elisée lui déclara qu'il ne prendrait rien, et il en fit serment devant le Seigneur dont il était serviteur. Naaman, après de fortes instances, fut obligé de céder. Il lui demanda en même temps la permission d'emporter la charge de deux mulets de la terre du pays d'Israël ; c'était dans le dessein d'en dresser un autel au Dieu d'Israël dans son pays : « Car à l'avenir, lui dit-il, votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ou de victimes aux dieux étrangers : il ne sacrifiera plus qu'au Seigneur. Il n'y a qu'une chose pour laquelle je vous conjure de prier le Seigneur pour moi. C'est que quand le roi mon maître entrera dans le temple de Remmon pour adorer, en s'appuyant sur mon bras, si je me prosterne comme lui, en me baissant pour le soutenir, le Seigneur veuille bien me le pardonner. » Elisée lui répondit : « Allez en paix. » Ce n'était pas consentir que Naaman, pour se maintenir auprès du roi son maître, feignît d'adorer ses dieux quand il serait avec lui ; c'était seulement lui déclarer que lorsque sa charge l'obli-

Digitized by Google

gerait de donner la main au roi dans le temple, et dans le temps même que ce prince adorerait, il n'offenserait point Dieu.

Naaman prit ensuite congé du Prophète, et partit pour retourner en Syrie. C'était dans la plus belle saison de l'année. Il avait déjà fait près d'une lieue de chemin, lorsque Giezi, serviteur d'Elisée, qui n'avait pas le désintéressement de son maître, fâché qu'il l'eût laissé aller sans vouloir rien recevoir de ce qu'il lui avait présenté, courut après lui pour lui demander quelque chose. Naaman, l'ayant aperçu, fit arrêter et descendit promptement pour aller au-devant de lui et savoir ce qu'il souhaitait. Giezi lui dit que son maître l'envoyait pour le prier de lui donner un talent d'argent et deux habits pour deux jeunes hommes qui étaient venus des monts d'Ephraïm lui rendre visite, et qui étaient des enfants des Prophètes. Naaman, avec les habits, lui donna deux talents qu'il lui fit porter même par ses serviteurs. Giezi cacha les présents chez lui, et renvoya les deux serviteurs secrètement. Le soir venu, il entra dans la chambre de son maître à l'ordinaire. Elisée lui demanda d'où il venait; il répondit qu'il n'avait été nulle part. « Mon esprit, reprit le Prophète, ne vous était-il pas présent lorsque cet homme est descendu de son chariot pour aller au-devant de vous? Puisque le désir de vous enrichir vous a fait prendre de l'argent et des habits de Naaman, vous aurez aussi la lèpre, et elle passera de vous à toute votre race, pour laquelle vous avez voulu acheter de cet argent des vignes, des plants d'oliviers, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes. » Giezi devint tout lépreux à l'instant, et se retira d'avec son maître.

Les disciples d'Elisée, que l'Écriture appelle les enfants des Prophètes, se multipliaient de jour en jour, et ils demeuraient en divers endroits. Ceux qui étaient à Galgala, près du Jourdain, dans la tribu de Benjamin, pendant qu'il y faisait son séjour, voyant que la maison où ils demeuraient était trop étroite pour tant de monde, lui demandèrent permission d'en bâtir une plus grande, et ils l'obtinrent. Ils allèrent couper du bois pour ce sujet dans la forêt qui était le long de la rivière, et il se laissa persuader d'y aller avec eux. Il arriva que comme l'un d'eux

Digitized by Google

abattait un arbre sur le bord, le fer de sa cognée tomba dans l'eau. Il s'écria aussitôt en s'adressant à Elisée, et dit : « Hélas, mon maître ! la cognée n'était pas à moi ; je l'avais empruntée. » L'homme de Dieu lui demanda où le fer était tombé. L'ayant su, il coupa un morceau de bois qu'il jeta au même endroit. Le fer de la cognée parut aussitôt et nagea sur l'eau, et le Prophète le fit reprendre par celui à qui il était échappé.

Elisée étant retourné des quartiers du Jourdain au mont Carmel qui regardait la Méditerranée, vit encore la femme Sunamite dont il avait ressuscité le fils, et l'avertit de sortir de son pays avec toute sa famille, et d'aller demeurer partout où elle pourrait, parce que le Seigneur avait appelé la famine qui devait durer sept ans. La Sunamite suivit ce conseil, et elle se retira dans le pays des Philistins, avec toute sa famille. Les sept années étant passées, elle revint dans le pays d'Israël. Elle alla trouver le roi Joram, pour lui demander d'être rétablie dans sa maison et dans ses terres. Il arriva que Giezi, serviteur de l'homme de Dieu, était alors avec ce prince qui lui faisait conter toutes les merveilles que le Prophète son maître avait faites. Comme Giezi lui rapportait de quelle manière Elisée avait ressuscité un mort, cette femme dont il avait ressuscité le fils vint dans le moment même se présenter au roi. Giezi la voyant, dit : « Sire, voilà la femme dont je vous parlais, et c'est là son fils qu'Elisée a ressuscité. » Le roi, ravi d'avoir cette occasion, interrogea la femme lui-même, et content d'avoir appris comment tout s'était passé, il envoya avec elle un de ses officiers à Sunam, pour lui faire rendre tout ce qui était à elle, avec les arrérages du revenu de toutes ses terres depuis le jour où elle était sortie du pays. C'est ce que lui valut alors la considération que ce prince avait pour Elisée.

Le roi de Syrie Benadad, était en guerre depuis quelque temps avec le roi d'Israël, et dans un conseil qu'il tint avec ses officiers, il résolut de dresser une embuscade en un endroit où il avait eu avis que Joram devait passer pour aller à la chasse. L'homme de Dieu à qui le Seigneur découvrait ce qu'il y avait de plus caché, envoya aussitôt avertir le roi d'Israël de ce qui se pratiquait

Digitized by Google

contre la sûreté de sa vie. Ce prince, sur cet avis, prévint ses ennemis et se saisit le premier du poste qu'ils devaient occuper pour le faire tomber dans le piége. Elisée lui en fit encore éviter d'autres et fit échouer tous les artifices du roi de Syrie. Benadad, au désespoir de voir toujours ses desseins découverts, malgré tous les soins qu'il prenait pour les tenir secrets, se plaignit à la fin qu'il avait des traîtres dans son conseil qui faisaient savoir toutes ses résolutions au roi d'Israël et voulut les connaître pour les punir. L'un de ses officiers lui répondit qu'il n'avait point de traître auprès de lui, et que tous ceux à qui il communiquait ses desseins étaient fort innocents du crime dont il les soupçonnait. Mais qu'il devait s'en prendre à Elisée, Prophète du pays d'Israël, à qui nul de ses desseins n'était caché, et qui les découvrait au roi d'Israël à mesure qu'il les formait.

Benadad ne douta point de la vérité de ce qu'on lui disait, et il donna ordre aussitôt qu'on s'enquît en quelle ville ce Prophète demeurait. Ayant su que c'était à Dothan, que plusieurs semblent avoir pris mal à propos pour Dothain, ville de la tribu de Zabulon en Galilée, entre Béthulie et Bethsaïde, il envoya pour le prendre une armée entière, composée de cavalerie, de chariots armés et d'infanterie. Ces troupes étant arrivées la nuit, investirent la ville à l'heure même, afin qu'il ne pût leur échapper. Le serviteur d'Elisée s'étant levé au point du jour, et étant sorti pour aller hors de la ville, revint tout tremblant rapporter à son maître ce qu'il avait vu et crut que tout était perdu. L'homme de Dieu lui dit de ne rien appréhender, parce qu'il allait voir plus de monde de leur côté qu'il n'y en avait du côté des ennemis. Il pria Dieu en même temps d'ouvrir les yeux à ce serviteur, et il vit à l'instant même une grande montagne couverte de chevaux et de chariots tout de feu, qui étaient autour d'Elisée comme étant envoyés pour sa défense. Cependant les ennemis entrèrent dans la ville de Dothan. Elisée pria le Seigneur d'aveugler de telle sorte toute cette armée, qu'il n'en pût être reconnu. Lorsqu'il eut promesse d'être exaucé, il s'en alla avec confiance au milieu des soldats leur demander ce qu'ils cherchaient. Après qu'ils eurent déclaré qu'ils cherchaient le prophète Élisée, il leur

Digitized by Google

dit qu'ils n'étaient ni dans le chemin qu'ils devaient prendre, ni dans la ville où ils devaient aller : « Suivez-moi, ajouta-t-il, et je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Il les mena ainsi dans Samarie. Lorsqu'ils y furent entrés, le roi Joram les fit environner des troupes de la ville et fermer les portes. Elisée pria le Seigneur alors de leur ouvrir les yeux. Il l'obtint; et l'on peut juger quelle fut la surprise et l'appréhension de ces Syriens, lorsqu'ils se virent ainsi au milieu de leurs ennemis et renfermés. Le roi d'Israël demanda au Prophète s'il trouverait bon qu'il les fît tous tuer : « Non, lui répondit Elisée, gardez-vous bien de leur nuire. Puisque vous ne les avez pas pris à la guerre, et que le Seigneur ne vous les a livrés que par une rencontre miraculeuse, il ne vous donne aucun droit sur leur vie. Vous devez au contraire les bien traiter et les renvoyer à leur roi. » Joram suivit son conseil, et après leur avoir fait donner des vivres, il les renvoya en toute sûreté dans leur pays. Benadad entra dans une telle admiration du pouvoir du Seigneur Dieu d'Israël, et des grâces dont il favorisait son Prophète, qu'il défendit de faire des courses dans le pays d'Israël pour le piller, et ne voulut plus user d'aucun artifice contre le roi Joram.

Mais comme il ne pouvait ou ne croyait pas pouvoir avoir la paix avec lui, il prit le parti de le combattre à force ouverte, suivant les lois de la guerre. Il entra dans son pays avec une puissante armée, et Joram, ne se trouvant point en état de lui résister en campagne, se renferma dans Samarie, où Benadad le vint assiéger. Celui-ci ne pouvant espérer d'emporter la ville d'assaut, à cause des fortifications de la place, résolut de l'affamer. C'est de quoi il vint aisément à bout, à cause de la multitude du petit peuple, qui consuma tous les vivres en peu de temps. Le manquement de toutes les choses nécessaires à la vie se trouva si grand, que l'on étouffait toutes les répugnances de la nature pour se nourrir des choses les plus sales. La tête d'un âne fut vendue pendant le siége jusqu'à quatre-vingts sicles d'argent, qui faisaient plus de quarante écus de notre monnaie; et le quart d'un cabat de fiente de pigeon, qui ne pesait de guères la moitié d'un litron, valait cinq sicles, qui allaient à près de huit livres.

Digitized by Google

Une si fâcheuse extrémité faisant appréhender au roi Joram
ue quelqu'un réduit au désespoir ne fît entrer les ennemis dans
a ville, il faisait lui-même le tour des murailles chaque jour, et
isitait exactement toutes les gardes. Un jour qu'il passait ainsi
ur le rempart, faisant sa ronde à l'ordinaire, une femme vint se
eter à ses pieds et le conjura d'avoir pitié d'elle et de lui sauver
a vie. Il crut qu'elle lui demandait quelque chose pour vivre, et
lui répondit qu'il ne savait où prendre de quoi la sauver,
uisque le Seigneur ne lui en fournissait pas les moyens, et qu'il
'avait ni grange, ni pressoir d'où il pût tirer de quoi l'assister.
ette femme lui dit que ce n'était pas ce qu'elle lui demandait,
ais seulement de vouloir bien être juge d'un différend qu'elle
vait avec l'une de ses voisines. Il lui commanda de lui dire de
uoi il s'agissait : « Cette femme et moi, lui dit-elle, voyant que
ous mourrions de faim, et ayant chacune un fils que nous ne
ouvions nourrir d'ailleurs, nous étions demeurées d'accord de
es tuer et de les manger ensemble l'un après l'autre, puisque
ous n'avions aucun autre moyen de sauver notre vie. Elle m'a
ait donner mon fils le premier ; nous l'avons fait cuire et nous
'avons mangé. Maintenant, contre la parole que nous nous
ommes donnée, elle ne veut plus tuer le sien, et elle l'a caché. »
Le roi ayant entendu cette femme parler de la sorte, fut touché
'une si vive douleur, qu'il déchira ses habits devant tout le
onde ; et alors chacun vit le cilice dont il avait couvert sa chair
our tâcher de détourner les maux publics de dessus son peuple
ar ces pratiques secrètes de la pénitence. Mais ne pouvant se
tenir au récit d'une si cruelle extrémité, il s'emporta de colère
ontre le prophète Elisée et jura qu'il lui en coûterait la vie,
uisque pouvant obtenir du Seigneur la délivrance de tant de
aux, il ne daignait pas la lui demander. Il ordonna donc qu'on
llât à l'heure même lui couper la tête. Cependant Elisée, qui se
nait en repos dans sa maison et s'entretenait avec des vieillards
sis autour de lui, sachant par révélation ce que ce prince
nait d'ordonner, dit à la compagnie : « Savez-vous que le roi,
fils d'homicide, a envoyé ici un homme pour me couper la
te? Prenez garde que l'on ferme la porte à ce meurtrier quand

Digitized by Google

il arrivera, et qu'on l'arrête ; car j'entends le bruit des pieds du roi son maître qui vient après lui. »

En effet, ce prince touché de repentir de son emportement et de l'ordre qu'il avait donné, venait en grande hâte pour empêcher qu'on ne l'exécutât. Il arriva chez le Prophète dans le temps que son officier était retenu à la porte, et lorsqu'il fut entré, il lui parla comme un homme désespéré qui n'attendait plus rien du Seigneur. Elisée lui promit de la part du Seigneur que le lendemain, à la même heure, il y aurait une telle abondance de toutes sortes de vivres dans la ville, que la mesure de fleur de farine se donnerait pour un statère ou un sicle, et deux mesures d'orge ne coûteraient point davantage. Le roi, qui avait une longue expérience de la vérité et de la certitude de toutes les prédictions d'Elisée, ne douta point de l'effet de ses promesses. Mais un seigneur de sa cour, qui était l'un des généraux de son armée et sur lequel il s'appuyait, les jugeant trop magnifiques pour être croyables, dit : « Quand le Seigneur ferait pleuvoir des vivres du ciel, ô homme de Dieu, ce que vous promettez pourrait-il arriver ? » Elisée lui répondit : « Vous le verrez de vos yeux, mais vous n'en profiterez point. »

C'était une coutume chez les Samaritains que les lépreux ne demeuraient point dans les villes. Il y en avait quatre alors qui étaient logés près de la porte de Samarie, en dehors. Comme ils ne trouvaient plus rien pour vivre, et qu'ils n'avaient rien à espérer de la ville, à cause de l'extrême famine où elle se trouvait réduite, et qu'ainsi, soit qu'ils y allassent pour y demander l'aumône, soit qu'ils demeurassent chez eux, ils ne pouvaient éviter de mourir de faim ; ils jugèrent qu'il valait mieux s'abandonner à la discrétion des ennemis, puisque, s'ils avaient compassion d'eux, ils leur sauveraient la vie, et que s'ils les faisaient mourir, leur condition ne serait point pire que celle de périr chez eux par une nécessité qui leur était inévitable. Ils sortirent donc sur le soir pour aller au camp des Syriens, et lorsqu'ils furent arrivés à l'entrée, ils furent fort surpris de ne trouver personne. Un bruit que le Seigneur avait fait entendre dans ce camp comme de chariots, de chevaux et d'une prodigieuse armée, qui

Digitized by Google

mblait venir fondre sur les assiégeants, leur avait donné une lle épouvante, qu'ils avaient abandonné leurs tentes dans la ensée que c'étaient les rois d'Égypte et des autres pays voisins, ui venaient au secours du roi d'Israël. Ce qui les avait fuir avec nt de precipitation et dans un tel désordre, qu'ils avaient laissé nt leur bagage et toutes les richesses qu'ils avaient apportées, ns songer à autre chose qu'à sauver leur vie.

Ces lépreux n'entendant point de bruit dans le camp des Sy- iens, s'avancèrent pour chercher à qui parler. Ils entrèrent ns une tente où ne trouvant personne, ils burent et mangèrent nt qu'ils voulurent, prirent des habits, de l'or et de l'argent, u'ils allèrent cacher dehors. Ils revinrent aussitôt dans le camp, s entrèrent dans une autre tente, où ils prirent encore tout ce u'il leur plut, et passèrent de même dans deux autres d'où ils urent se charger sans rencontrer personne. Ils ne doutèrent lus alors que les ennemis ne se fussent retirés, et se blâmèrent ux-mêmes de n'avoir pas plus tôt porté une si bonne nouvelle u roi et à la ville. Ils se dépêchèrent d'y aller avant le soleil vé, et lorsqu'ils furent à la porte, ils crièrent aux sentinelles u'il n'y avait plus personne au camp des ennemis. Les senti- elles en donnèrent avis au corps de garde le plus proche de la ersonne du roi, que l'on réveilla pour lui en apprendre la nou- elle. S'étant levé il tint conseil avec ses officiers, témoignant ue cette retraite des Syriens lui était suspecte, parce qu'il y vait sujet de craindre que leur roi Benadad désespérant de pou- oir prendre la ville par la famine, n'eût feint de se retirer, afin l'attirer les assiégés dehors, de les surprendre et de les tailler en ièces, affaiblis comme ils étaient, et de se rendre ainsi les naîtres de la ville sans résistance. On fut d'avis d'envoyer deux avaliers pour reconnaître la campagne jusqu'au Jourdain, et l'on le douta plus de la vérité de ce qu'avaient dit les lépreux, lorsque es deux coureurs à leur retour eurent rapporté qu'ils avaient rouvé les chemins pleins de vêtements, de provisions et d'armes ue les Syriens avaient jetés, dans le trouble où ils étaient, our se sauver plus promptement. Alors le roi laissa sortir tout e peuple de la ville pour aller piller le camp des Syriens, et il

Digitized by Google

s'y fit un butin incroyable. Car outre la quantité d'or, d'argent, de chevaux et de bétail, ils y trouvèrent tant de grains, qu'il semblait que ce fût un songe. L'abondance y fut telle que selon la prédiction d'Elisée, la mesure de fleur de farine et les deux mesures d'orge s'y donnaient pour trente sols ; or, cette mesure contenait un muid et demi d'Italie, selon Josèphe, ce qui faisait un peu plus de douze litrons. Le seul qui n'eut point de part aux fruits de cette heureuse journée, fut cet officier sur lequel le roi s'appuyait lorsqu'il fut trouver Elisée. Car ce prince lui ayant commandé de se tenir à la porte de la ville, pour empêcher que dans la presse que l'on ferait pour sortir, on ne s'étouffât les uns les autres, lui-même se trouva étouffé, puis foulé sous les pieds du peuple, et ainsi hors d'état de profiter de cet avantage, selon que le Prophète le lui avait prédit.

Benadad, roi de Syrie, étant retourné en son pays, tomba malade bientôt après. Il sut qu'Elisée venait à Damas qui était la capitale de son royaume. Il donna ordre aussitôt à l'un de ses principaux officiers nommé Hazaël, d'aller au-devant de lui avec des présents, et de le consulter sur l'événement de sa maladie. Hazaël fit charger quarante chameaux de tout ce qu'il y avait de plus excellent et de plus précieux dans le pays. Il vint avec grand train saluer le Prophète et lui faire ces présents de la part du roi son maître. Il le consulta en même temps sur ce qu'on devait attendre de sa maladie, et lui demanda en son nom s'il y avait lieu d'espérer sa guérison. Elisée lui répondit qu'il pouvait aller dire au roi qu'il serait guéri, voulant marquer que sa maladie n'était point mortelle d'elle-même. « Mais, ajouta-t-il, le Seigneur m'a fait connaître qu'il mourra certainement. » L'homme de Dieu étant ensuite demeuré quelque temps avec Hazaël, se trouva tout ému, et il versa des larmes. Hazaël lui en demandant la cause, il lui répondit que c'était la considération des maux qu'il devait faire souffrir aux Israélites qui le faisait pleurer. « Car, dit-il, vous réduirez en cendres leurs plus belles villes et leurs places les plus fortes, vous passerez les hommes au fil de l'épée, vous écraserez les enfants contre les pierres, vous n'épargnerez pas même les femmes grosses. » Hazaël

Digitized by Google

étonné d'un tel discours, lui demanda comment il se pourrait faire que lui qui n'était qu'un particulier, fût jamais en état de faire tant de choses qui passaient son pouvoir. Elisée lui dit que ce serait quand il aurait la puissance royale en main, et que le Seigneur lui avait fait connaître qu'il serait roi de Syrie.

Hazaël résolu de ne rien oublier pour avancer l'effet d'une telle prédiction, retourna auprès du roi son maître, et lui dit qu'il devait bien espérer de sa santé. Le lendemain il étouffa le roi avec une couverture mouillée, et il monta par ce crime sur un trône que le Seigneur lui avait destiné d'ailleurs. Dès le commencement de son règne, Joram, roi d'Israël, enflé des succès qu'il avait eus contre son prédécesseur, lui déclara la guerre et vint mettre le siége devant la ville de Ramoth, au pays de Galaad, où son père Achab avait été tué dans une pareille entreprise. Ce siége ne lui fut pas plus heureux. Il y fut blessé par les Syriens, et alla se faire traiter à Jezraël.

Ce fut en ce même temps qu'Elisée envoya un de ses disciples au camp de Ramoth-Galaad, pour sacrer Jéhu, roi d'Israël, selon l'ordre que le Seigneur en avait donné à Elie. C'est ce que ce jeune prophète fit en secret et avec beaucoup de précaution, en lui marquant sa commission, qui était d'exterminer toute la famille d'Achab; dès que la chose fut sue, Jéhu fut proclamé roi par les chefs et officiers de l'armée, prit le chemin de Jezraël avec des troupes, tua Joram, roi d'Isral, fils d'Achab, qui était sorti pour venir à sa rencontre, fit poursuivre Ochosias, roi de Juda, petit-fils d'Achab par sa mère Athalie, qui fut tué en chemin, fit précipiter de la fenêtre du palais Jézabel, veuve d'Achab, qui fut mangée par les chiens, selon la prophétie d'Elie, dans l'endroit où avait été la vigne de Naboth; fit tuer soixante-dix fils et petits-fils d'Achab, et quarante-deux frères et neveux d'Ochosias, roi de Juda, et fit mourir tous les prêtres de Baal, dont il détruisit le temple et l'idole.

Ces exécutions qui se firent pour obéir au Seigneur, méritèrent à la famille de Jéhu la conservation de la couronne jusqu'à la quatrième génération. Dans les commencements du règne de Joas, son petit-fils, Elisée tomba malade de la maladie dont il

Digitized by Google

mourut. Ce prince vint aussitôt lui rendre visite, et se voyant sur le point de le perdre, il se mit à pleurer et à se plaindre, l'appelant son père, le soutien et le conducteur du peuple d'Israël. Le Prophète attendri, le consola et lui dit de faire apporter un arc et des flèches. Il lui en fit prendre une qu'il appelait la flèche du salut du Seigneur contre la Syrie, et la lui fit jeter par la fenêtre du côté de l'Orient, en lui prédisant qu'il battrait les Syriens et les repousserait jusqu'à Aphec, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités du royaume d'Israël. Il lui dit ensuite de prendre les autres flèches et d'en frapper la terre. Joas la frappa trois fois et s'arrêta ensuite. L'homme de Dieu lui en fit reproche, disant que s'il eût frappé la terre six ou sept fois, il eût battu la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement : mais qu'il ne remporterait sur elle que trois victoires.

Elisée rendit l'esprit peu de temps après dans la ville de Samarie, près de laquelle on lui dressa un tombeau avec beaucoup de distinction. Quelques jours après, des voleurs Moabites vinrent faire leurs courses jusqu'auprès de Samarie. Des gens qui enterraient un homme ayant aperçu ces voleurs, furent saisis de crainte et jetèrent le corps mort dans le sépulcre d'Elisée, pour pouvoir plus promptement se sauver par la fuite. Le corps n'eut pas plutôt touché les os du Prophète, que l'homme ressuscita et se leva sur ses pieds.

Joas, roi d'Israël, deux ou trois ans après la mort d'Elisée, ayant battu par trois fois les Syriens, selon que le Prophète l'avait prédit, reprit sur Benadad, roi de Syrie, toutes les villes du pays d'Israël, que Hazaël père de ce prince, avait prises sur Joachaz son père.

Le miracle de la résurrection du corps mort jeté sur celui d'Elisée, ne pouvait manquer de rendre glorieux le tombeau de ce saint Prophète. Les révolutions arrivées depuis à la ville de Samarie, n'empêchèrent point qu'il ne se conservât toujours avec soin et vénération, ce qu'il ne serait pas difficile de croire quand même il ne s'y ferait point de miracles, vu la piété naturelle et purement humaine des peuples d'Orient pour les morts. L'on mit dans le même tombeau le corps du prophète Abdias.

Digitized by Google

l'un des douze, qui était plus jeune que lui d'un siècle entier. L'on y porta aussi longtemps après celui de saint Jean-Baptiste, décollé à Machéronte au delà du Jourdain. Mais alors la ville avait changé de nom. Elle avait perdu depuis quarante ou cinquante ans celui de Samarie, qui resta à la province dont elle avait été autrefois capitale, entre celles de Judée et de Galilée. Hérode en la rétablissant par des réparations et des embellissements, le lui avait changé pour lui faire prendre celui de Sébaste en l'honneur de l'empereur Auguste.

Les trois corps saints furent conservés encore, sinon dans le même sépulcre, au moins l'un près de l'autre, et peut-être sous le même monument jusqu'au temps de l'empereur Julien l'Apostat. Mais les païens animés par les exhortations et l'autorité de ce prince, ouvrirent ce tombeau et brûlèrent les os qu'ils y trouvèrent vers l'an 362. Ces furieux croyant venger leurs dieux, portèrent l'excès de leur zèle encore au delà des intentions de cet empereur apostat dans ces violences sacriléges, si l'on s'en rapporte au témoignage de ce prince. Les Reliques d'Elisée furent traitées comme celles de saint Jean-Baptiste, et l'on doit avoir la même opinion de ce qui arriva à celles du prophète Abdias, quoique l'histoire ne le spécifie pas si expressément. La malignité des idolâtres alla jusqu'à mêler ces saintes Reliques avec les ossements des bêtes, qui se trouvèrent épars dans les champs, et de les brûler ensemble pour éluder la piété des chrétiens, qui auraient voulu recueillir leurs cendres.

Quoiqu'on n'ait point remarqué de celles d'Elisée et d'Abdias, ce qu'on a dit de celles de saint Jean-Baptiste, que quelques moines et d'autres chrétiens s'étaient glissés parmi les païens qui ramassaient les os des Saints, pour en sauver ce qu'ils pourraient, il est à présumer que tout n'aura point été perdu. Mais puisque l'exception n'en a point été faite pour ces deux Prophètes, nous aimons mieux dire qu'il faut entendre d'un cénotaphe, c'est-à-dire d'un tombeau vide, ce que saint Jérôme a rapporté plusieurs années après du sépulcre d'Elisée, d'Abdias et de saint Jean-Baptiste, que sainte Paule, dame romaine, alla visiter vers l'an 386, avant de se renfermer dans Béthléem. Lorsque

Digitized by Google

cette Sainte fut arrivée à Sébaste, dit saint Jérôme, et qu'elle se vit sur le lieu où sont les corps des prophètes Elisée et Abdias, et de saint Jean-Baptiste, elle se trouva saisie de frayeur et consternée par les merveilles que Dieu y faisait paraître. Car elle y entendait les démons hurler dans les énergumènes qui s'y rendaient pour obtenir leur guérison. Elle voyait beaucoup de ceux qui en étaient tourmentés aboyer comme des chiens et imiter le rugissement des lions, le sifflement des serpents, les cris de différentes sortes d'animaux; d'autres marcher sur la tête les pieds en l'air. Saint Jérôme suivant un langage assez ordinaire, a pu donner à des tombeaux le nom des corps qui y avaient été renfermés, et ce n'était pas une chose nouvelle ni fort surprenante que les tombeaux vides des Saints opérassent des miracles, comme saint Grégoire de Nazianze a remarqué que cela arrivait quelquefois.

On rapporte que des reliques d'Elisée ayant été sauvées avec quelques-unes de saint Jean-Baptiste sous Julien l'Apostat, avaient été envoyées à Alexandrie par un abbé de Jérusalem, nommé Philippes, qui les donna à saint Athanase. Rufin qui le dit de celles de saint Jean-Baptiste, ne parle point de celles de notre saint Prophète. Cependant les Cophtes et les Abyssins, c'est-à-dire les chrétiens d'Égypte et d'Éthiopie, joignent toujours Elisée à saint Jean-Baptiste lorsqu'il s'agit de ces Reliques transportées à Alexandrie, et de leurs miracles, et font la fête de leur invention et translation au second jour de leur mois Pauni, répondant au 27 de notre mois de mai. Théophane, Cedrène et d'autres Grecs, témoignent que celles d'Elisée ne furent transportées à Alexandrie qu'en la septième année du règne de l'empereur Léon, et l'an 463 de Jésus-Christ, cent ans et plus après la dissipation faite sous Julien l'Apostat. Quelques auteurs modernes ont écrit que ces Reliques passèrent ensuite de la ville d'Alexandrie à celle de Ravenne en Italie, l'an 718, où l'on garde encore aujourd'hui la tête du prophète Elisée dans l'église de Sainte-Apollinaire de cette ville.

On s'est accordé presque par toutes les Églises de la chrétienté, à choisir le 14 juin pour le culte qu'on devait rendre à la

Digitized by Google

mémoire d'Élisée. C'est ce qu'ont observé les Orientaux, les Grecs et les peuples qui suivent leur rit. Il était célèbre principalement à Constantinople, où il y avait une petite église de son nom bâtie au IXe siècle, près du palais Pégan ou de la Fontaine, par l'empereur Basile le Macédonien. Le grand office du jour était même tout entier pour Elisée, et il n'a cédé depuis qu'à celui de saint Méthode, patriarche de Constantinople. Il semble qu'outre le 14 de juin, les Cophtes et les Abyssins faisaient encore une fête d'Elisée en un jour qui répond au 16 de notre mois d'octobre, pour honorer la mémoire de quelques-uns de ses miracles.

Les Latins avaient pris d'abord le 29 août pour célébrer la mémoire d'Elisée, et peut-être à l'occasion des Reliques de saint Jean-Baptiste, de la Décollation duquel on fait la fête en ce jour. C'est ce qui paraît par les anciens martyrologes du nom de saint Jérôme, qui appellent cette fête *Pausatio*, comme s'il s'agissait du jour de la mort ou de la sépulture de notre saint Prophète. Mais tous les autres, depuis celui de Bède jusqu'au Martyrologe romain, ont remis cette fête comme les Grecs au 14 juin ; quelques-uns seulement l'ont avancée au jour précédent.

De tous ceux qui en font l'office, personne ne s'en acquitte avec plus d'éclat que les Carmes, qui le regardent comme le second patriarche et protecteur de leur Ordre, dont le fondateur fut le Prophète Elie, maître d'Elisée [1].

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Au mois de mai 1150, un riche palatin de Hongrie partit en pèlerinage, avec une suite nombreuse, pour obtenir de la très-sainte Vierge la vue dont il avait perdu l'usage. Il traversa la mer Adriatique, longea les côtes d'Italie, et vint débarquer presque seul sur les côtes du Languedoc ; car une tempête avait dispersé sa flottille.

Il se dirigea alors vers la ville de Ceignac, près de laquelle se trouve le sanctuaire de Notre-Dame-des-Monts. Etant entré dans

[1] Tiré de Baillet.

Digitized by Google

la forêt qui environnait la chapelle, il se prosterna aux pieds de Marie, en lui demandant humblement et avec larmes de lui rendre le bienfait de la lumière, dont il était depuis si longtemps privé. Le prêtre qui desservait le sanctuaire de Notre-Dame-des-Monts, y célébra pour lui le Saint-Sacrifice. Après qu'il fut achevé, le noble palatin ayant entendu un grand bruit mêlé du cliquetis des armes, tourna la tête et leva instinctivement ses yeux qui n'étaient plus habitués à distinguer aucun objet. O surprise pleine de joie! il voit sa bannière portée par des pèlerins qui entraient dans l'église. C'étaient ses compagnons que la tempête avait aussi épargnés, et qui rejoignaient leur seigneur, au moment même où la très-sainte Vierge lui rendait la vue, qu'il était venu lui demander de si loin. En reconnaissance, il offrit à chapelle de Notre-Dame-des-Monts sept lampes d'argent, et fit élever une Croix où l'on grava une inscription qui rappelait ce miracle.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Césarée en Cappadoce, ordination de saint Basile, évêque, qui, rempli de science, doué d'une haute sagesse, orné de toutes les vertus, brilla merveilleusement du temps de l'empereur Valens et défendit l'Église avec une constance admirable contre les ariens et les macédoniens.

A Samarie en Palestine, saint Elisée, prophète, dont le sépulcre fait trembler les démons, au rapport de saint Jérôme. Le prophète Abdias y repose aussi.

[1] DECIMO OCTAVO KALENDAS JULII.

Cæsareæ in Cappadocia ordinatio sancti Basilii episcopi, qui tempore Valentis imperatoris doctrina et sapientia insignis, omnibusque virtutibus ornatus, mirabiliter effulsit, et Ecclesiam adversus Arianos et Macedonianos mira constantia defendit. — Samariæ in Palæstina sancti Elisei prophetæ, cujus sepulchrum dæmones perhorrescere sanctus Hieronymus scribit, ubi et Abdias propheta quiescit. — Syracusis sancti Marciani episcopi, qui a beato Petro ordinatus episcopus, post Evangelii prædicationem a Judæis occisus est. — Apud Suessones sanctorum martyrum Valerii et Rufini, qui in persecutione Diocletiani a præside Rictiovaro post multa tormenta jussi sunt decollari. — Cordubæ sanctorum martyrum Anastasii presbyteri, Felicis monachi, et Dignæ virginis. — Constantinopoli sancti Methodii episcopi. — Viennæ sancti Ætherii episcopi. — Apud Rhutenos sancti Quinctiani episcopi.

Digitized by Google

A Syracuse, saint Marcien, évêque, qui, ayant reçu de saint Pierre, l'ordination épiscopale, fut tué par les Juifs, après avoir prêché l'Évangile.

Au diocèse de Soissons, les saints martyrs Valère et Rufin, qui durant la persécution de Dioclétien, après avoir souffert plusieurs tourments, furent condamnés par le président Rictiovarus à être décapités.

A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre, Félix, moine, et Digne, vierge.

A Constantinople, saint Méthode, évêque.

A Vienne, saint Ethère, évêque.

A Rodez, saint Quintien, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Bobon ou Bobolin, évêque de Vienne.

Saint Cyvran, confesseur, honoré à Antigny en Poitou.

Saint Liphary, appelé aussi saint Neufray, honoré comme évêque à Moissac.

Saint Quintinien, martyr en Afrique.

Saint Anthéon, martyr à Laodicée en Phrygie.

Saint Cyriaque, confesseur à Zéganée, honoré chez les Grecs.

Saint Fortunat, évêque de Naples au IVe siècle.

Saint Marc, évêque de Lucéra dans la Pouille.

Le bienheureux Gérame ou Gérasime (Gerasimus), moine de l'ordre de Saint-Basile en Calabre.

Le bienheureux Bartolo, de l'Ordre des Servites.

Martyrologe de la dernière persécution.

Le P. Benoît, prêtre et religieux Capucin à Nîmes, assassiné par les calvinistes, le 14 juin 1790. Il disait à son bourreau : « Mon ami, donnez-moi le temps d'achever ma prière, et vous m'immolerez ensuite, si c'est votre dessein. »

Le Frère Célestin Clat, Capucin, aussi massacré pour son attachement à la foi catholique, le 14 juin 1794.

Claude-Antoine Billaud, prêtre du diocèse d'Orléans, condamné

Digitized by Google

à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme ennemi du peuple et fanatique, guillotiné le 14 juin 1794, à soixante et un ans.

Le P. Seraphin Reboul, religieux Capucin de la maison de Nîmes, était profès et prêtre, lorsqu'éclata dans Nîmes l'insurrection où les calvinistes massacrèrent partout les catholiques. Le P. Séraphin Reboul, réfugié dans son dortoir, fut tué à coups de fourches et de baïonnettes, en haine de la foi catholique.

Digitized by Google

QUINZIÈME JOUR DE JUIN.

Saint Vitus ou saint Guy, Saint Modeste et sainte Crescence, martyrs. — Saint Hésyque, martyr. — Saint Orsise ou Orsèse, abbé en Thébaïde. — Saint Abraham, abbé en Auvergne. — Saint Vouga, évêque missionnaire. — Saint Landelin, fondateur de Lobbes et de plusieurs autres monastères. — Saint Lothaire ou Lohier, évêque de Séez. — Saint Aldéric, évêque d'Autun. — Saint Hilarion ou Hilarian, martyr. — Le Bienheureux Isfrid ou Isfroy, évêque de Ratzbourg. — La Bienheureuse Marie l'Hélendigre. — Le Bienheureux Thomas d'Osimo, frère mineur. — La Bienheureuse Germaine Cousin, vierge, bergère de Pibrac. — Le Bienheureux Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT VITUS OU SAINT GUY, SAINT MODESTE ET SAINTE CRESCENCE,

MARTYRS.

Le père de saint Vitus était un noble seigneur de Sicile, qui s'appelait Hylas. On croit qu'il habitait la ville de Mazzara, où l'on montre encore sa maison. Il était païen, et très-endurci dans l'idolâtrie; mais il avait fait élever son fils par deux fervents chrétiens, dont il ignorait sans doute la religion, Modestus et Crescentia. L'enfant avait appris d'eux à connaître et à aimer Notre-Seigneur; et comme la persécution sévissait en ce pays, sous le président Valérianus, il priait Dieu jour et nuit de lui faire miséricorde. Notre-Seigneur en fut touché; il daigna l'assurer qu'il lui avait accordé sa demande, et y ajouta le don des miracles. Le bienheureux enfant guérissait les malades, prêchait la foi, convertissait les gentils. Son père le sut, et voulant lui faire adorer ses dieux, il le maltraita, mais inutilement. N'obtenant rien, il recommanda à Modestus, le père nourricier de son fils, de ne pas le laisser au moins parler si imprudemment. Mais l'Ange du Seigneur apparut à saint Vitus, pour l'encourager. « C'est moi, lui dit-il, qui t'ai été donné pour gardien; je ne te

Digitized by Google

quitterai point jusqu'au jour de ta mort ; et tout ce que tu demanderas à Dieu te sera accordé. »

Le président Valérianus ne tarda pas à savoir que le fils d'Hylas adorait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il fit venir le père, et lui dit : « Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Il paraît que ton fils suit le culte des chrétiens. Il faut le détourner de cette folie, si tu tiens à le conserver. »

Hylas, de retour, dit à son fils : « Mon cher enfant, écoute un utile et salutaire conseil de ton père. Tu as pris une religion ridicule, où l'on adore je ne sais quel homme mort : quitte-la, si tu ne veux éprouver la colère de nos princes, et me faire, à moi, un bien grand chagrin.

— Plût à Dieu, mon père, répondit l'enfant, que tu voulusses connaître le Christ, Fils du Dieu vivant, que, par mépris, tu appelles un homme mort, afin que nous puissions l'honorer et l'adorer ensemble ; car il est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

— Je sais pourtant, reprit Hylas, que ce Christ, que tu appelles Dieu, a été flagellé, condamné à mort dans la Judée, par l'ordre de Pilate, et enfin attaché à la Croix par les Juifs et les gardes de Pilate.

— C'est bien comme tu le dis, mon père ; mais il y a en ceci un grand et admirable mystère, un mystère sacré.

— Dis plutôt un supplice, et tu seras dans le vrai.

— Ecoute-moi patiemment, père, si tu veux connaître la vérité. La Passion et le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ est notre rédemption, notre salut. C'est pourquoi, sois-en bien certain, aucune souffrance ne pourra me séparer de son amour. »

Hylas se tut. Cependant le bienheureux enfant continuait ses miracles par la grâce divine : il rendait la vue aux aveugles, la santé aux malades ; les démons qu'il chassait proclamaient eux-mêmes sa vertu. Le président Valérianus ne crut pas devoir temporiser davantage. Il fit comparaître Hylas à son tribunal, et lui dit en présence d'une illustre assemblée : « J'ai des preuves certaines, très-illustre Hylas, que ton fils adore ce crucifié de Judée,

Digitized by Google

appelé le Christ par ses sectateurs ; je sais qu'il lui est dévoué de tout cœur, et qu'il méprise nos dieux. Nous jugeons donc nécessaire de le faire amener en notre présence. »

On alla chercher le bienheureux enfant. Quand il fut devant le tribunal, Valérianus lui dit ; « Pourquoi ne sacrifies-tu pas aux dieux immortels? Ignores-tu que nos princes ont ordonné de faire périr dans les supplices les sectateurs de ce Crucifié ? »

Le bienheureux Vitus entendit cette menace sans montrer la crainte si naturelle à son âge ; il fit avec calme le signe de la Croix ; et rempli du Saint-Esprit, il répondit au président : « Je n'adore pas les démons, je n'honore pas les statues ; car je sers fidèlement dans mon âme le Fils de Dieu, Dieu vivant. »

A ces mots, Hylas poussant un grand cri, dit à ses amis qui l'entouraient : « Ah ! pleurez avec moi, car je vois périr mon unique enfant !

— Certes je ne périrai pas, dit saint Vitus en se tournant vers son père, si je puis entrer dans l'assemblée des justes. »

Le président reprit la parole : « La noblesse de ta race, l'amitié que j'ai pour ton père m'avaient retenu jusqu'alors de mettre à exécution contre toi les ordres de nos princes, et de te traiter comme un sacrilége. Mais puisque je te vois si obstiné dans ton sentiment, nous allons éprouver si les châtiments ne te feront pas changer d'avis. »

Il commanda aux bourreaux de le frapper avec des bâtons ; quand on l'eut battu longtemps, il dit à l'enfant : « Consens-tu maintenant à sacrifier aux dieux ?

— Je te l'ai déjà dit une fois, président, j'adore le Christ, Fils de Dieu.

— Qu'on l'empoigne, s'écria le président en colère, et qu'on le fouette vigoureusement [1]. »

Mais lorsque les bourreaux voulurent le saisir, ils sentirent que leurs bras s'étaient desséchés. La main que le président avait tendue pour donner cet ordre cruel se dessécha aussi.

[1] C'est le sens que Baronius donne à ce passage des Actes, *Adnot. ad Martyr., Rom.*, 15 jun., b.

Digitized by Google

« Ah ! s'écria Valérianus, j'ai perdu la main, et je souffre cruellement. »

Puis appelant Hylas : « A ce que je vois, dit-il, ton fils est magicien.

— Je ne suis pas magicien, reprit saint Vitus, je suis serviteur du Christ, mon Seigneur, qui m'a enseigné ses commandements : il ressuscita les morts, il marcha sur les eaux de la mer, il commanda aux tempêtes, et les flots s'apaisèrent à sa voix. Voilà Celui que je sers, et par sa puissance je saurai guérir ta main.

— Prouve-nous donc, dit Valérianus, que tu n'es pas magicien mais, comme tu le prétends, serviteur du vrai Dieu. »

Alors le bienheureux enfant, levant les yeux vers le ciel, fit cette prière : « A cause de ceux qui sont ici, Seigneur, afin qu'ils croient en Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, et qu'ils voient qu'il est le vrai Dieu tout-puissant, qui règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit : qu'au nom de Jésus-Christ, la main du président soit guérie. »

Et aussitôt la main fut guérie.

Valérianus rendit l'enfant à son père : « Va, lui dit-il, corrige-le, amène-le à sacrifier aux dieux, de peur que je ne sois contraint de le faire mourir. »

Hylas le reconduisit chez lui. Il essaya, pour le gagner, de toutes les caresses, de toutes les séductions : ses serviteurs jouaient des cymbales et de tous les instruments qui pouvaient lui plaire ; ses servantes dansaient devant lui, pour l'amuser et le détourner de penser à Dieu. Mais le bienheureux enfant, tenant les yeux constamment levés vers le ciel, disait en lui-même : « Vous ne mépriserez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié ! » (Ps. L.) Son père lui fit aussi préparer une chambre ornée de tapis, de beaux meubles et de pierres précieuses ; il l'y conduisit lui-même, et l'y laissa seul. Mais au lieu d'admirer ces richesses, l'enfant, se mettant à genoux, priait ainsi le Seigneur : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob, ô Dieu, Père de votre bien-aimé Enfant, mon Seigneur Jésus-Christ, daignez jeter les yeux sur moi, ayez pitié de moi ; fortifiez-moi de votre vertu, afin que ce dragon ne puisse jouir de votre serviteur au

Digitized by Google

gré de sa malignité et de sa méchanceté, afin que les païens ne puissent insulter vos fidèles en disant : Où est leur Dieu ? »

En ce moment, la chambre resplendit d'une clarté admirable, et il y parut comme douze pierres précieuses qui jetaient des feux éblouissants ; il en sortait une odeur céleste, qui se répandait au dehors, en sorte que Hylas et tous ses esclaves, attirés par cette merveille, s'écrièrent : « Ah ! nous n'avons jamais rien vu de si admirable, même dans les temples des dieux. » Hylas, dans son étonnement, disait : « Ce sont les dieux qui sont venus en ma maison, visiter mon fils. » Et, poussant un peu la porte, il essayait de regarder dans la chambre. Il vit, en effet, douze Anges ailés comme des aigles, rayonnants de beauté, de splendeur, et chantant : « Saint, saint, saint, le Seigneur, Dieu des armées. » Mais ses yeux ne purent supporter cette lumière divine ; il devint aveugle, et apprit ainsi qu'il faut avoir le cœur pur pour regarder les secrets du ciel.

Le bienheureux Vitus, mu par la piété filiale, adressait alors à Dieu cette prière : « Dieu des cieux, Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes né de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, ne me séparez pas de mon père, mais daignez nous réunir dans votre saint Paradis. Cependant, Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Mais son père, vaincu par la douleur, ne put en entendre davantage, et s'écria : « Hélas ! j'ai perdu la lumière de mes yeux ; j'endure de cruels tourments. » Touchée de ses souffrances, de ses plaintes, de ses gémissements, la foule de ses serviteurs et de ses servantes entourait son maître en pleurant.

Cette funeste nouvelle se répandit bientôt dans la ville ; le peuple s'en émut, et le président lui-même accourut en hâte à la maison d'Hylas. Quand il le vit aveugle, soutenu par ses esclaves et poussant de grands cris, il lui demanda comment ce malheur lui était arrivé.

« J'étais, répondit Hylas, occupé à regarder dans la chambre de mon fils : je vis des dieux dont les yeux brillaient comme des étoiles, dont l'aspect éblouissait comme l'éclair. Hélas ! malheu-

Digitized by Google

reux que je suis, ne pouvant supporter tant de lumière, j'ai perdu la vue.

— C'était, comme tu le dis, reprit Valérianus, des dieux bien puissants. »

Alors il le conduisit, entouré de ses serviteurs, au temple de Jupiter ; là, devant l'autel, Hylas fit ce vœu : « Jupiter, dieu invincible, si tu me rends la vue, je t'offrirai d'innombrables victimes, je te ferai don d'un taureau d'airain avec des cornes d'or; et toi, ô déesse Vesta, je te consacrerai des vierges, si tous deux vous daignez me soulager. » Mais ses yeux restaient fermés, et ses douleurs devenaient plus vives.

Pendant ce temps-là, saint Vitus, agenouillé devant Dieu, lui disait : « Vous qui avez illuminé Tobie, Seigneur, ayez pitié de mon père, s'il se tourne vers vous. »

Après avoir prié longtemps, mais en vain, aux autels des démons, Hylas revint chez lui, où il trouva son fils offrant au Seigneur un sacrifice de louange ; il se mit à genoux, et lui dit : « Mon enfant, sauve-moi.

— Veux-tu, père, être guéri ?

— Je le veux, mon fils, je le désire ardemment. »

Mais c'était la douleur qui le faisait parler ainsi.

« Si tu veux guérir, reprit saint Vitus, renonce à Jupiter, Hercule, Apollon, Junon, Minerve et Vesta.

— Mais enfin, comment y renoncerai-je ? dit Hylas.

— Avoue que ce ne sont pas des dieux, mais des démons ; reconnais que leurs statues, que tu as adorées jusqu'ici, n'ont aucune puissance. Si tu fais cela de cœur, aussitôt tes yeux s'ouvriront.

— J'y renonce donc, dit Hylas.

— Je vois bien à tes paroles, reprit saint Vitus, que ton cœur est endurci ; mais afin que ceux qui sont ici croient et glorifient le nom de mon Seigneur Jésus-Christ, quoique tu ne le mérites pas, je montrerai en toi sa miséricorde. »

Et mettant les mains sur les yeux de son père, il pria ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, qui, par votre puissance, avez accordé à l'aveugle-né la lumière que la nature lui avait refusée, encore

Digitized by Google

que la foi de mon père ne mérite pas cette grâce, cependant, pour la gloire de votre nom, éclairez ses yeux, à la confusion de vos ennemis et à la joie de tous ceux qui vous connaissent, Seigneur. »

Il tomba comme des écailles des yeux d'Hylas, et il fut guéri; il regarda autour de lui, et voyant tout parfaitement, il s'écria d'une voix forte : « Ce n'est pas ton Dieu que je remercie, je remercie mes dieux, qui m'ont sauvé. » Et à partir de ce moment, ce misérable cherchait en lui-même par quels moyens il se défaisait de son fils.

Mais l'Ange du Seigneur apparut au bienheureux Modestus : « Prends l'enfant, lui dit-il, et descends à tel endroit [1], sur le rivage de la mer, où tu trouveras une barque qui vous transportera dans un pays que je vous montrerai.

— Seigneur, répondit Modestus, je ne sais pas le chemin de ce pays.

— C'est moi qui vous conduirai, dit l'Ange. »

Or le bienheureux Vitus avait alors environ douze ans. L'Ange le conduisit, avec Modestus et Crescentia, sa nourrice, au bord de la mer, où ils trouvèrent la barque que le Seigneur leur avait préparée

« Dans quel pays voulez-vous aller? dit l'Ange au bienheureux enfant.

— Où le Seigneur nous mènera, répondit saint Vitus.

— Et quel sera le prix du passage?

— Celui que nous servons te récompensera, dit l'enfant. »

Ils montèrent dans la barque, qui les mena en Lucanie, près d'un lieu qu'on appelait Allectorium [2]. Quand ils furent descendus sur le rivage, l'Ange disparut. Ils s'arrêtèrent sous un arbre, auprès du fleuve Sélé. Dieu leur envoya par un aigle la

[1] C'était probablement la pointe occidentale de Sicile, que l'on appelle encore aujourd'hui le cap *San Vito*, assez éloigné de Mazzara pour que le père ignorât l'embarquement de son fils.

[2] L'antique province de Lucanie fait partie du royaume de Naples. Le Sélé, qu'on appelait autrefois *Silarus*, se jette dans la mer un peu au-dessus de Pestum.

Digitized by Google

nourriture dont ils avaient besoin. Le bienheureux Vitus prêcha la foi au peuple de ce pays; il guérissait les malades, chassait les démons, en sorte que les païens accouraient en foule, et beaucoup se convertissaient.

Or, en ce temps-là, le fils de Dioclétien était possédé du démon [1]. L'esprit immonde criait par sa bouche : « Je ne sortirai point d'ici que l'on ne fasse venir Vitus de Lucanie.

— Et où pourrons-nous trouver cet homme? dit l'empereur.

— Auprès du fleuve Sélé, répondit le démon. »

Dioclétien envoya aussitôt des soldats pour le lui amener en diligence. Étant arrivés au lieu que le démon avait indiqué, ils trouvèrent le serviteur de Dieu en prière.

« N'est-ce pas toi, lui dirent-ils, qui t'appelles Vitus?

— C'est moi, dit l'enfant.

— L'empereur a besoin de toi.

— En quoi l'empereur peut-il avoir besoin d'un enfant? dit saint Vitus.

— Son fils est possédé du démon : c'est pour cela qu'il te fait venir.

— Allons donc, au nom du Seigneur, répondit saint Vitus. »

Aussitôt que saint Vitus, saint Modestus et sainte Crescence furent arrivés à Rome, Dioclétien donna l'ordre de les amener au palais. La belle figure du bienheureux enfant était resplendissante de la grâce divine; ses yeux semblaient jeter deux

[1] Les historiens ne parlant aucunement de ce fils de Dioclétien, j'avais d'abord suivi le Martyrologe d'Adon, qui rapporte que saint Vitus guérit une fille de l'empereur; et comme ce n'était assurément pas sainte Arthémie, j'avais cru que ce pouvait être Valérie, fille de sa première femme Prisca : *Interea propter filiam Diocletiani imperatoris a dæmonio vexatam quæsitus, et adductus ad Diocletianum, ipsam ejus filiam oratione curavit. S. Adonis Martyrol.*, 15 jun. Mais le silence, très-explicable d'ailleurs, des auteurs païens, ne saurait prévaloir contre la tradition chrétienne. Le Bréviaire romain dit avec les Actes : *Vitus Angeli monitu, comitibus Modesto et Crescentiæ, ejus educatoribus, migrat in alienas terras : ibique eam sanctitatis laudem adeptus est, ut ejus fama ad Diocletianum perlata, ipsum imperator accesseret, ut filium suum a dæmone vexatum liberaret : quo liberato*, etc. Ce fils de Dioclétien lui fut sans doute enlevé tout jeune, puisqu'il n'est fait aucune autre mention de lui; et il était juste que Dieu punît ainsi le cruel martyre du Saint qui l'avait guéri.

Digitized by Google

rayons de lumière. Dioclétien lui dit : « C'est toi qui t'appelles Vitus? »

L'enfant ne répondit rien.

L'empereur, s'adressant alors à Modestus, lui fit plusieurs questions, auxquelles le bon vieillard, d'une nature simple et facile à intimider, répondit de travers. Dioclétien, impatienté, le traita durement. Alors saint Vitus dit à l'empereur : « Pourquoi exiges-tu d'un vieillard la vivacité d'esprit d'un jeune homme? Tu devrais au moins respecter ses cheveux blancs.

— Et d'où te vient cette audace, dit l'empereur, d'oser me répondre si fièrement?

— Nous ne nous emportons pas, reprit saint Vitus, parce que nous avons reçu du Christ l'esprit de simplicité, la douceur des colombes. Notre Maître était bon et modeste, quoique grand et puissant. C'est pourquoi ses disciples doivent être doux et humbles de cœur : ils ne sont ni fiers ni furieux, comme il te plaît de nous appeler. »

En ce moment, le fils de l'empereur, qui était possédé du démon, poussa un cri horrible. « O Vitus ! disait le démon, pourquoi me tourmentes-tu si cruellement avant le temps? »

Comme le bienheureux enfant gardait le silence, Dioclétien lui dit : « Peux-tu guérir mon fils?

— Il peut être guéri ; mais de moi-même je ne saurais le guérir. Il n'y a que le Christ, Fils de Dieu, dont je suis le serviteur, qui puisse, s'il le veut, le délivrer par moi facilement de ce terrible ennemi. »

Alors, à la prière de Dioclétien, l'enfant s'approcha du possédé et, mettant sa main sur sa tête, lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sors, esprit immonde, de cette créature de Dieu. »

Aussitôt le démon sortit ; mais il se vengea de sa défaite sur plusieurs païens qui s'étaient moqués du saint Enfant, et les étouffa. Dioclétien, voyant son fils guéri et ses courtisans punis de leur impiété, charmé d'ailleurs de la beauté, de la bonne grâce de saint Vitus, résolut de se l'attacher. Il lui dit avec une bienveillance extrême : « Mon cher enfant, si tu veux sacrifier

Digitized by Google

aux dieux, je te donnerai la meilleure partie de mon royaume ; je te comblerai de richesses d'or et d'argent, de meubles précieux, d'habits magnifiques ; tu auras toute mon affection, toute ma confiance, et certes tu la mérites bien.

— Je n'ai besoin, répondit saint Vitus, ni de ton royaume, ni de tes habits, ni de tes richesses : mon Dieu me suffit. Si je lui suis fidèle, il me revêtira de la robe d'immortalité, que les ténèbres ne sauraient obscurcir.

— Ne fais pas cette folie, mon cher Vitus, dit Dioclétien ; conserve tes jours : sacrifie aux dieux, sans quoi tu périras dans les supplices !

— Je désire plus que tu ne peux le croire, répondit l'enfant, ces tourments dont tu me menaces, car ils me feront obtenir la palme que le Seigneur a daigné promettre à ses élus. »

Alors Dioclétien donna l'ordre d'enfermer les bienheureux Vitus et Modestus dans un noir cachot, de les charger tous deux de chaînes du poids de quatre-vingts livres, et de sceller avec son anneau la porte de la prison, afin qu'on ne pût pas même leur fournir de l'eau. Comme on les enfermait, la prison resplendit d'une grande lumière, qui effraya fort les geôliers. « Seigneur, dit saint Vitus, accourez à mon secours, délivrez-nous comme vous avez délivré les trois enfants de la fournaise, et Suzanne de ses faux témoins. » A cette voix, le sol de la prison trembla, une lumière incomparable, une odeur céleste se répandit dans le cachot ; Notre-Seigneur Jésus-Christ apparut, et dit à l'enfant : « Lève-toi, prends courage, sois fort, je suis avec toi tous les jours. » La vision disparut ; mais les chaînes tombèrent en poussière, et l'on entendit la voix des Anges qui chantaient le cantique de Zacharie : « Béni soit le Seigneur d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. »

Les geôliers, demi-morts de frayeur, accoururent au palais ; ils criaient comme des insensés : « Très-pieux empereur, venez à notre secours, la ville va périr ; tout le peuple est perdu. » Étonné de ces clameurs, Dioclétien dit aux geôliers : « Qu'y a-t-il ? Pourquoi avez-vous l'audace de crier ainsi sans raison ?

— C'est ce Vitus, dirent les geôliers, que vous nous aviez or-

Digitized by Google

donné d'enfermer ; il est environné d'une immense lumière, une odeur ineffable remplit tout le cachot. Il y a avec eux un homme dont aucun mortel ne saurait soutenir le regard ; il leur parle et l'on entend une multitude de jeunes gens vêtus de robes blanches qui chantent des cantiques admirables.

— Que l'on prépare l'amphithéâtre, dit l'empereur. »

Et il ajouta, tout furieux : « Je vais les faire jeter aux bêtes féroces, et je verrai si leur Christ pourra les arracher de mes mains. »

Comme on les menait à l'amphithéâtre, le bienheureux Vitus encourageait son père nourricier. « Sois fort, mon père, lui disait-il ; ne crains pas le glaive du diable. Voici notre couronne qui approche. »

Il y avait sur les gradins de l'amphithéâtre plus de cinq mille hommes, et la multitude des femmes et des enfants était innombrable [1]. Quand saint Vitus passa devant l'empereur, Dioclétien lui dit : « Où te vois-tu, Vitus ? »

Mais le bienheureux enfant, levant les yeux vers le Ciel, ne répondit rien.

L'empereur reprit : « Où te vois-tu maintenant, Vitus ?

— Je suis dans l'amphithéâtre, répondit l'enfant ; mais fais vite ce que tu veux faire.

— Sauve-toi la vie : sacrifie aux grands dieux, dit l'empereur.

— Qu'il ne t'arrive jamais de bien, démon, loup ravissant, séducteur des âmes ! J'admire ton audace, de ce qu'après avoir vu tant de miracles, tu ne rougis pas de vouloir me gagner. Mais j'ai pour moi le Christ, à qui j'ai donné mon cœur, et pour lequel je vais sacrifier ce qui me reste, ma vie. »

Dioclétien, ne se possédant plus de colère, fit allumer une fournaise dans laquelle on fondit du plomb, de la résine et de la poix. Comme on y jetait le bienheureux enfant, Dioclétien lui cria : « Nous allons voir si ton Dieu t'arrachera de mes mains. » Saint Vitus fit le signe de la Croix et tomba dans cette mer de feu.

[1] Le Colysée pouvait contenir plus de quatre-vingt mille spectateurs.

Digitized by Google

Aussitôt l'Ange du Seigneur étouffa les flammes ; toute ardeur s'éteignit. Au milieu de la fournaise, l'enfant chantait ce cantique : « Vous qui avez, par Moïse, délivré les fils d'Israël de la dure servitude d'Égypte, faites-nous miséricorde, Seigneur, pour la gloire de votre saint nom. » Puis, appelant l'empereur, il lui dit : « Je te remercie, Dioclétien, toi et tes bourreaux, de ce que vous m'avez préparé un bain si salutaire. »

Alors tout le peuple s'écria : « Nous n'avons jamais vu de choses si admirables. Le Dieu de cet enfant est grand et véritable. »

Saint Vitus sauta hors de la fournaise ; son corps n'avait aucune trace du feu : il paraissait plus blanc que la neige. Aussi le bienheureux enfant chantait ce psaume : « Vous m'avez, Seigneur, éprouvé comme l'or ; vous m'avez passé au feu, et aucune iniquité ne s'est trouvée en moi. » (*Ps.* XVI.) Ensuite, interpellant l'empereur : « Rougis, démon, lui cria-t-il, rougis avec ton père Satan, en voyant quelle puissance mon Seigneur fait éclater dans son serviteur. »

La colère dévorait Dioclétien. Il ordonna d'amener un lion dont les rugissements étaient épouvantables.

« A quoi va te servir ta magie ? dit-il à Vitus.

— Malheureux insensé, pauvre fou que tu es, répondit l'enfant ; as-tu assez perdu le sens commun pour ne point voir que je suis assisté de mon Seigneur Jésus-Christ, et que son Ange m'arrachera de tes mains ? »

On lâcha le lion. Saint Vitus fit sur lui le signe de la Croix : le lion se coucha, et de sa langue il léchait les pieds de l'enfant.

« Regarde, impie, dit saint Vitus à l'empereur, voilà que des bêtes brutes rendent honneur à Dieu. Et toi, ne reconnaîtras-tu pas ton Créateur ? Ah ! si, même en ce moment, tu voulais croire en lui, je t'assure qu'il sauverait ton âme.

— Crois-y, toi, et tous ceux de ton espèce, cria Dioclétien.

— Tu dis la vérité, empereur, répondit saint Vitus : moi, et tous ceux de mon espèce, qui sommes nés de Dieu par la foi, nous désirons acquérir dans les Cieux une couronne éternelle. »

En effet, à cet instant-là même, près de mille hommes s'écrièrent qu'ils croyaient en Jésus-Christ.

Digitized by Google

« C'est parce que tu fais des prodiges de magie, c'est parce que tu domptes le fer et le feu, que tu séduis ces gens, dit l'empereur.

— Je n'ai, répondit l'enfant, aucun art magique pour soumettre le fer et le feu ; mais comme ce sont des créatures, elles obéissent à leur Créateur, mon Seigneur Jésus-Christ. N'es-tu pas honteux que des êtres insensibles, des bêtes féroces fassent ce que tu ne veux point faire, toi à qui Dieu a donné la raison ? Tu es donc au-dessous des bêtes brutes ? »

L'empereur le fit étendre sur le chevalet, avec Modeste et Crescence.

« Vois combien ta puissance est faible et ridicule, lui dit saint Vitus, puisque tu tourmentes une femme pour te venger. »

On les tortura cruellement, on broya leurs os, on mit ensuite leurs entrailles à nu. Alors saint Vitus s'écria : « Sauvez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom ; délivrez-nous dans votre puissance ! »

Il se fit aussitôt un grand tremblement de terre ; des éclairs terribles sillonnaient les cieux ; plusieurs temples des dieux s'écroulèrent, et des païens furent écrasés ou tués par la foudre. Dioclétien lui-même fut effrayé ; il s'enfuit au plus vite, et s'écriait en frappant son front de sa main : « Malheur à moi, qui suis honteusement vaincu par un si faible enfant ! »

Alors l'Ange du Seigneur les délivra, comme saint Vitus l'avait prédit. Il les détacha du chevalet et les transporta en Lucanie, sur les bords du Sélé. Avant de mourir, le bienheureux enfant fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, accomplissez les désirs de tous ceux qui voudront se glorifier de mon martyre en votre saint nom. Gardez-les, Seigneur, des périls du siècle, et conduisez-les par votre grâce aux magnificences de votre gloire. » Et une voix du Ciel l'assura que sa prière était exaucée.

Les trois Martyrs rendirent ensuite leurs âmes à Dieu, au milieu des concerts des Anges. Pendant trois jours, leurs corps furent gardés par des aigles, qui les défendirent contre les oiseaux de proie. Le troisième jour, une dame de très-haute naissance,

Digitized by Google

nommée Florentia, suivait dans sa litière les bords du Sèle, lorsque ses chevaux, subitement effrayés, s'élancèrent dans le fleuve. Comme elle allait périr, saint Vitus lui apparut, marchant sur les eaux.

« Si tu es un Ange de Dieu, sauve-moi, s'écria cette dame.

— Je suis Vitus, répondit le Bienheureux, et notre Sauveur m'a envoyé te délivrer pour que tu ensevelisses nos corps. En récompense, nous t'obtiendrons de Dieu tout ce que tu lui demanderas. »

En même temps, Florentia se trouva transportée sur le rivage. Elle embauma les corps des Martyrs et les inhuma avec magnificence dans un lieu qu'on appelle Mariano. Il s'y fait encore aujourd'hui un grand concours de peuple le jour de leur fête, qui est le 15 juin. On montre près de l'autel, dans l'église, qui paraît très-ancienne, une ouverture d'où s'échappe une odeur fort suave : c'est là, selon la tradition, que saint Vitus, saint Modestus et sainte Crescence furent enterrés. Une partie de leurs reliques fut plus tard portée à Rome, puis en France et en Saxe, où Dieu les honora par de nombreux miracles.

Ce que Florentia fit par reconnaissance, beaucoup de dames romaines le faisaient par piété, car les filles de ces illustres matrones, si célèbres au temps de la république par leur courage et leur héroïque simplicité, pratiquèrent des vertus que n'avaient point connues leurs mères, et montrèrent envers l'Église le plus généreux dévouement. (E. DARAS.)

SAINT HÉSYQUE,

MARTYR.

Hésyque, soldat sous les empereurs Dioclétien et Maximien, fut arrêté comme chrétien à Dorostore sur le Danube, et par ordre du président Maxime on le conduisait en prison, lorsqu'il vit passer saint Jules, son camarade, que l'on menait au supplice; il lui cria : : « Jules, allez avec courage à la couronne qui vous attend, et souvenez-vous de moi qui dois bientôt vous suivre. Recommandez-moi aux Serviteurs de Dieu qui nous ont

Digitized by Google

précédés dans la confession du saint Nom de Jésus. » Jules lui répondit : « Hâtez-vous de venir à nous. Ceux dont vous réclamez les prières vous ont déjà entendu. » Cette rencontre eut lieu le 27 mai, et le fidèle Hésyque ayant subi de longues souffrances sans hésiter dans sa foi, accomplit généreusement son martyre le 15 juin de l'an 303.

SAINT ORSISE ou ORSÈSE,

ABBÉ EN THÉBAÏDE.

Saint Pacome, abbé de Tabenne dans la haute Thébaïde, premier instituteur des communautés religieuses dans l'Église, eut pour successeur l'un de ses disciples nommé *Petrone*, homme très-vertueux, mais fort valétudinaire, qui mourut treize jours après, dans le mois de mai de l'an 349. Petrone avant que de rendre l'esprit, déclara à ses Religieux qui le pressaient de leur nommer un supérieur en sa place, qu'il n'en connaissait pas de plus capable de ce difficile emploi qu'Orsise, qui gouvernait déjà celui des sept monastères de saint Pacome, que l'on appelait Chénobosque. Tout le monde se trouva de même sentiment, hormis Orsise qui se récria beaucoup sur ses imperfections et son insuffisance. Mais son humilité ne trompa personne, et les diverses preuves que l'on avait déjà reçues de sa vertu et de sa doctrine, firent qu'on n'eut point égard à ses larmes ni à sa répugnance. Outre l'humilité qui paraissait dans tous ses sentiments, toutes ses paroles et toutes ses actions, on admirait encore sa charité, son détachement des choses de la terre, sa mortification. Il avait outre cela de l'étude, et il possédait parfaitement l'esprit et la lettre de l'Écriture sainte. Il était fort actif, prompt et vigilant. Après qu'il eut accepté la supériorité de la Congrégation de saint Pacome, qui était déjà fort étendue, il passa presque tout le temps de son administration à visiter les monastères qui en dépendaient. Il ne se contentait pas d'y régler la discipline monastique, il y faisait encore lui-même les instructions et il ne quittait guère un monastère pour passer à un autre qu'il n'eût vu les fruits de la semence divine qu'il y avait jetée, et qu'il n'eût suffisamment précautionné ses religieux contre

Digitized by Google

toutes les tentations que l'ennemi de leur salut pouvait leur suggérer. Après qu'il eut été fait abbé, quelques religieux de Tabenne, dont le conducteur était Zachée, s'en allèrent à Alexandrie pour porter à l'évêque saint Athanase les soumissions de toute la Congrégation. Ils se détournèrent pour rendre visite au grand saint Antoine qui vivait encore et qui avait alors quatre-vingt-dix-huit ans. Il fut touché de la mort de saint Pacome qu'ils lui apprirent, mais lorsqu'il sut que l'on avait choisi Orsise, dont il connaissait le mérite, pour lui succéder, il se consola et remercia Dieu de la bonté qu'il avait eue de pourvoir à la conservation de ce saint institut, en lui fournissant un si excellent sujet. Il voulut même se servir d'eux pour recommander leur abbé Orsise, qu'il appelait simplement l'Israélite, à saint Athanase, afin que ce Prélat ne pût ignorer les grands talents et les grâces dont il avait plu à Dieu de le favoriser. Cette recommandation ne fut pas inutile à saint Athanase, qui depuis ce temps, voulut entretenir une liaison particulière avec notre Saint par des lettres réciproques qu'ils s'écrivirent.

Il y avait à Tabenne un religieux de grande vertu nommé Théodore, le principal élève de saint Pacome, qui s'était fort avancé dans la perfection sous sa discipline. Orsise le jugeant capable de tout, résolut de se l'associer dans la conduite des monastères, quoiqu'il fût encore assez jeune. Il lui donna d'abord l'intendance des ouvrages dans le monastère de Pabau, c'est-à-dire l'inspection sur le travail des mains prescrit aux Frères de cette maison, et peu de temps après il le prit pour son vicaire et son assistant général. Quelques troubles excités depuis dans le monastère de Monchose, par la rébellion d'un religieux nommé Apollone, qui cherchait à secouer le joug de la Règle de Saint-Pacôme, dégoûtèrent si fort Orsise du commandement, qu'il demanda sa décharge avec beaucoup d'instance. Il ne put l'obtenir qu'en substituant Théodore à sa place et en lui promettant toute son assistance, de sorte qu'encore qu'il se fût dépouillé du titre d'abbé et de supérieur, il ne laissa pas de demeurer chargé du soin des autres, parce que Théodose ne voulut rien faire sans son conseil. Ils bâtirent ensemble de nouveaux monastères de

Digitized by Google

l'un et de l'autre sexe, et étendirent la Congrégation de saint Pacome jusqu'en Égypte. Cependant Orsise se souvenant qu'il ne s'était démis de l'autorité que pour vivre dans la retraite et l'obéissance, alla se renfermer dans le monastère de Monchose, pour faire voir que si le soulèvement arrivé dans cette maison lui avait donné occasion de renoncer à sa supériorité, il n'en avait conçu néanmoins aucune aversion pour les Frères en particulier. Théodore ne le laissa pourtant pas jouir longtemps du repos qu'il s'était procuré ; il l'engagea après beaucoup de prières et d'instances à reprendre au moins la conduite du monastère de Pabau, qui manquait de directeur particulier. Ce fut vers le temps que saint Athanase, victorieux des ariens et des gentils, dont il avait été persécuté sous les empereurs Constance et Julien, ayant été rétabli et renvoyé à son Église par Jovien, entreprit de visiter de nouveau les églises et les monastères de la Thébaïde. Le saint Évêque étant à Tabenne, y admira le bon ordre de la discipline et la vertu de l'abbé Théodore. De là il écrivit à saint Orsise, qui semblait ne plus vouloir sortir de Pabau, pour lui faire sentir les besoins que saint Théodore, et généralement toute la Congrégation de saint Pacome, avaient de son assistance. Orsise ne la put refuser, et s'étant rendu à Tabenne, il fit les instructions publiques et les réponses aux diverses consultations des religieux. Saint Théodore étant mort l'an 368, il eut avec la douleur que lui causait la perte d'un tel ami, la peine de se voir chargé de nouveau de toute la supériorité dont il s'était démis dix-sept ans auparavant. Il ne put s'en défendre, surtout après que saint Athanase, pour seconder les vœux de la communauté de Tabenne et de toute la Congrégation de saint Pacome, lui en eut écrit pour lui en recommander l'administration.

Nous ne pouvons dire si le reste de la vie de notre Saint fut de longue durée, ni même s'il survécut à saint Athanase, qui mourut l'an 373, quoique quelques-uns mettent sa mort vers l'an 381. Nous savons seulement que sur la fin de ses jours, il composa un traité spirituel de l'Institution monastique pour ses religieux, afin de pouvoir leur être encore utile après sa mort. C'était un

Digitized by Google

ouvrage au jugement de Gennade, assaisonné d'un sel tout divin, où il ne manquait rien de ce qui pouvait contribuer à perfectionner la discipline régulière, où se trouvait recueilli avec méthode tout ce qui, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, peut convenir aux moines.

SAINT ABRAHAM,

ABBÉ EN AUVERGNE.

Abraham, né dans la haute Syrie à la fin du IVe siècle, eut le bonheur dès sa plus tendre jeunesse, d'entrer dans les voies chrétiennes et de s'affermir dans la foi. Comme le saint patriarche dont il portait le nom, il quitta son pays pour suivre les inspirations de Dieu. Il alla d'abord visiter les anachorètes de l'Égypte. Mais en chemin il fut dévalisé et pris par des bandits qui l'emmenèrent avec eux et firent de lui leur esclave. Il souffrit cinq ans cette dure existence, l'acceptant comme une expiation qui devait le purifier. Alors Dieu le délivra. Il s'embarqua aussitôt, traversa toute la Méditerranée et arriva dans les Gaules. Il s'arrêta en Auvergne, et dans la ville de Clermont où il entrait, il vit des ouvriers qui bâtissaient une église ; il se mit aussitôt à travailler avec eux. Sa sainteté, sa science et son courage le firent chérir des ouvriers et de toute la ville. L'église qu'on élevait là, fut consacrée sous le patronage de saint Cyr, fils de sainte Justine, dont le martyre assez récent était connu en Auvergne. Il voulait élever près de cette église un monastère. Les chrétiens riches qui l'admiraient, lui vinrent en aide ; et quand cette maison de prières fut construite, on l'en fit abbé, malgré son humble résistance. Il éleva ses disciples dans la pratique des vertus que nous inspire l'Évangile, et ne cessa de travailler à la sanctification et au salut de tous, jusqu'à l'an 472, où Dieu l'appela à lui. Il fut enterré dans son monastère de Saint-Cyr, que les enfants de l'Auvergne appellent Saint-Cyrgue.

Des miracles ont illustré sa tombe, et saint Sidoine Apollinaire qui occupa vers le même temps le siége épiscopal de Clermont, a fait dignement son éloge.

Digitized by Google

SAINT VOUGA,

ÉVÊQUE MISSIONNAIRE.

Saint Vouga était un prélat irlandais, qui vint porter la foi dans la Bretagne au VI^e^ siècle et qui répandit abondamment la lumière et l'amour de la vertu dans l'Armorique. Ses prédications et ses exemples amenèrent beaucoup d'âmes à la religion chrétienne. Il eut quelque temps un ermitage, puis il se retira dans un bois où il passa ses dernières années avec d'autres solitaires. Il était si bon qu'il rendit la vie à une femme qui l'accablait d'injures et que la colère avait étouffée.

Il sortit de ce monde le 15 juin de l'an 585.

SAINT LANDELIN,

FONDATEUR DE LOBBES ET DE PLUSIEURS AUTRES MONASTÈRES [1].

S'il y a, comme dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, plus de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent, la conversion de saint Landelin dut surtout causer une allégresse bien grande parmi les Anges : les résultats si heureux qu'elle devait avoir non-seulement pour lui, mais encore pour tant d'autres qui allaient devenir ses enfants spirituels, et des propagateurs zélés de l'Évangile dans toute la contrée, en étaient un bien légitime sujet.

Il naquit à Vaulx, en Artois, auprès de Bapaume, d'une riche et puissante famille. Ses parents le confièrent de bonne heure à saint Aubert, afin qu'il le formât à la vertu. Dans un âge encore tendre, il annonçait déjà les plus heureuses dispositions, et le pieux Évêque bénissait Dieu dans le secret de son cœur, en pensant que cet enfant, dans la suite, travaillerait avec succès à la sanctification des âmes.

[1] Il y a deux Saints de ce nom, qui tous deux vivaient au VII^e^ siècle : l'un, né auprès de Bapaume en Artois, dont nous rapportons la vie ; l'autre, originaire de l'Écosse ou de l'Irlande, était un évêque régionnaire qui alla porter la foi en Allemagne, et dont le tombeau est au village de Munchvehr. Il est fêté le 2 septembre.

Digitized by Google

L'ennemi du salut ne put sans envie contempler une si précoce vertu. Il forma l'horrible dessein de ravir tout à la fois à l'enfant son innocence, et à saint Aubert le fruit de ses travaux et de sa sollicitude ; mais la victoire momentanée qu'il obtint ne fera que rendre plus humiliante la honte de sa défaite.

Les années de l'adolescence étaient passées, et Landelin arrivait à l'âge critique des passions. C'est alors que le démon renouvela toutes ses attaques avec une nouvelle fureur, et n'omit aucune des ruses et des perfidies par lesquelles il a coutume de tenter et de perdre les âmes. Il commença donc à jeter dans l'esprit du jeune homme mille pensées diverses capables de le troubler et de l'agiter ; il lui remit devant les yeux le riche patrimoine qui devait lui revenir, la noblesse de sa race, l'illustration de sa famille, toutes les douceurs de la vie qui l'attendaient dans le monde. Cette tentation était déjà bien délicate pour le cœur de Landelin ; mais elle ne fut pas la seule. Des personnes de sa connaissance, de sa famille même, qui semblaient avoir pour lui une grande affection, eurent occasion de le voir. Elles lui témoignèrent leur étonnement, de ce qu'un jeune homme si plein de grâce et de beauté, à qui le plus bel avenir souriait dans le monde, préférât les obscures fonctions de l'autel à la gloire et à la renommée qu'il pouvait acquérir à l'exemple de ses ancêtres. « La discipline religieuse est dure et intolérable, ajoutaient-elles, il est plus facile de l'embrasser que d'y persévérer. D'ailleurs, on n'y rencontre que des hommes d'un caractère faible, timide, nullement propres à acquérir un nom, mais destinés à passer une vie inconnue et sans gloire. »

Hélas ! quels ravages ne peuvent pas causer de mauvais conseils dans un cœur jeune et sans expérience ! Quelle que soit sa tranquillité ordinaire, ne faut-il pas qu'il y éclate bientôt une furieuse tempête, quand il est ainsi attaqué de toutes parts ? Landelin eut l'imprudence de prêter l'oreille à ces paroles de séduction. Il résista, mais faiblement ; on revint à la charge, il chancela et succomba. Dieu le permit peut-être afin de faire éclater sur lui sa miséricorde, et de donner en sa personne un exemple de la fragilité humaine, de son inconstance, et de l'in-

Digitized by Google

fluence pernicieuse des mauvais discours sur l'esprit de la jeunesse.

Semblable à un jeune coursier sans guide et sans frein, Landelin s'élança hors de la maison où s'était écoulée sa pieuse et innocente enfance. Il méprisa les sages conseils que lui donnait si souvent le vénérable saint Aubert, qui l'appelait son fils, et qui avait pour lui une tendresse vraiment paternelle; il s'éloigna de la ville, s'abandonna à toute la fougue des passions de son âge, et oubliant bientôt ce qu'il devait à sa famille, comme il avait oublié ce qu'il devait à son Dieu, il n'eut pas honte de se faire voleur de grand chemin, afin de vivre avec plus de liberté et de licence. Allié à une troupe de malfaiteurs, il devint leur chef, aussi digne de cette flétrissante distinction par les crimes qu'il commettait, que par l'illustration et la puissance de sa maison qui augmentaient encore son audace. Il faut, hélas! peu de jours pour faire d'un jeune homme sage et pieux un affreux libertin! Et qui ne tremblerait à la vue d'une chute si rapide et si profonde?

Cependant Landelin, résolu à persévérer dans la voie mauvaise où il venait de s'engager, et voulant éviter toute recherche de la part de ses parents, changea son nom et prit celui de Maurose, « comme s'il avait voulu, dit l'hagiographe, prendre le nom aussi bien que les mœurs du Maure cruel et vagabond, qui poursuit ses victimes dans le désert, et va se cacher ensuite dans les cavernes avec les compagnons de ses crimes. »

Il serait impossible d'exprimer quelle fut la douleur de saint Aubert, lorsqu'il apprit la fuite de son cher fils Landelin, sur lequel il fondait de si douces espérances, et qu'il se flattait d'offrir à l'autel du Seigneur pur et sans souillure. Que de larmes il répandit devant le Seigneur! Que de soupirs et de gémissements il poussa vers le ciel pendant cette séparation si longue et si malheureuse! Dieu exauça enfin les prières de ce saint vieillard.

Un soir que Landelin, avec les complices ordinaires de ses crimes, se disposait à assaillir la maison d'un homme riche de la contrée pour la piller et la saccager, il voit tout à coup tomber

Digitized by Google

mort à ses côtés un des plus scélérats de la bande. A ce spectacle tous sont frappés de stupeur, Landelin surtout sentait son âme bouleversée par les pensées les plus effrayantes et les plus terribles. On remet à un autre jour l'attaque projetée, on précipite à la hâte dans un trou le cadavre du voleur, puis tous se retirent pour se livrer au repos. Le coupable Landelin ne pouvait trouver le sommeil : l'aiguillon du remords déchirait sa conscience, et il se débattait pour ainsi dire sous la main de Dieu, qui voulait le ramener à lui. Aussi accablé par la tristesse que par la fatigue, il succomba enfin au sommeil. Mais bientôt les visions les plus affreuses vinrent l'épouvanter : il croyait voir au fond des enfers son malheureux compagnon livré aux supplices les plus horribles, et environné de toutes parts par des flammes dévorantes.

Landelin était consterné déjà par cette vision : la terreur s'était emparée de son âme, et il lui semblait qu'il allait être cité au jugement de Dieu, où se prononcerait irrévocablement la sentence de sa condamnation. A cette pensée, il se livre à un violent désespoir, se roule par terre, verse des larmes, et dans sa douleur et son repentir, jette des cris qui ressemblent à des rugissements. En ce moment il lui semble qu'un Ange s'approche de lui et lui adresse ces paroles : « Infortuné jeune homme, pourquoi remplir l'air de tes cris? Pourquoi adresser maintenant ta prière au Dieu que tu n'as pas craint d'offenser? Où est donc la robe d'innocence qui te fut donnée au Baptême? Qu'est devenue cette fidélité promise à Dieu, quand tu renonçais au démon et à ses œuvres? Pourquoi fuir le Ciel où un trône t'était préparé, si tu avais toujours écouté ton père Aubert? Enfant de Dieu, voilà que tu es devenu l'esclave du démon. Est-ce sous le nom de Maurose que tu as été régénéré au Baptême? L'évêque Aubert avait obtenu que Landelin, son cher fils, fût inscrit au livre de vie, et maintenant le démon t'a marqué avec lui au livre de perdition. Sache que si jusqu'à ce jour tu as échappé à la mort qui t'aurait jeté tout couvert de crimes au pied du tribunal de Jésus-Christ, c'est aux prières du pieux évêque Aubert que tu le dois, c'est à son intercession que tu

Digitized by Google

lois l'espérance de salut qui te reste : réfléchis donc sérieusement, et vois si tu préfères descendre avec les démons dans les abîmes de l'enfer, ou monter avec lui dans la céleste demeure. Quitte cette vie de brigandage, marche de nouveau dans la sainte milice de Jésus-Christ, sois docile aux paroles saintes qui sortiront de la bouche d'Aubert, ton père et ton guide, et mérite ainsi de recouvrer la robe d'innocence que tu as perdue. » Après avoir prononcé ces paroles, l'Ange disparut.

Landelin, tout hors de lui-même, reconnut en gémissant la grandeur de ses crimes et les châtiments qu'il avait mérités : formant aussitôt une généreuse résolution, il quitte la caverne où il était retiré avec ses compagnons, et l'âme déchirée par la douleur et les regrets, il se dirige en toute hâte vers la ville de Cambrai. Arrivé dans la maison du saint Évêque, il se jette à ses pieds, confesse sa faute et demande miséricorde en répandant un torrent de larmes. Nouvel enfant prodigue, Landelin retrouva aussi un père doux et compatissant. Saint Aubert le releva avec bonté, l'embrassa, le serra contre son cœur en pleurant, et lui promit au nom de Jésus-Christ que tout était oublié, et qu'il recouvrerait bientôt la robe de sa première innocence. Landelin essayait de parler, mais les soupirs et les sanglots étouffaient sa voix. Il déclara qu'il était disposé à tout pour réparer son crime, puis il écouta, les yeux baissés et baignés de pleurs, les sages avertissements du vénérable et pieux Pontife.

La conversion de Landelin était sincère, elle devait porter des fruits abondants de salut, qui ne tardèrent à se produire. On le vit bientôt aussi doux, aussi modeste, aussi vertueux, qu'avant les jours malheureux de sa trop facile séduction. Il suivit d'abord en habit de séculier tous les exercices des clercs, mais ses dispositions devenant toujours de plus en plus rassurantes, il reprit ses premiers vêtements, et reçut même la tonsure que saint Aubert lui donna avec les sentiments de la joie la plus vive.

Ce fut vers ce temps qu'il entreprit le voyage de Rome par esprit de pénitence, et pour vénérer les tombeaux des saints Apôtres. En ayant demandé la permission à saint Aubert, il reçut sa bénédiction et partit en pèlerin mendiant. Lorsqu'il eut satis-

Digitized by Google

fait sa piété et visité toutes les églises et les lieux qui rappelaient de religieux souvenirs, il revint promptement à Cambrai, auprès de son père spirituel.

Celui-ci, considérant les grands progrès que Landelin avait faits dans la vertu, l'éleva alors à la dignité de diacre, et cette promotion n'étonna personne, tant il était évident que son changement était sincère et persévérerait. Landelin, en effet, était devenu un religieux plein de douceur et d'humilité, charitable envers tous ses frères, d'une obéissance admirable, et si enflammé du désir de plaire à Dieu et de réparer ses fautes passées que les mortifications ordinaires ne suffisant pas à sa ferveur, il en recherchait encore beaucoup d'autres que son humilité lui faisait cacher. Ce grand esprit de pénitence le porta à entreprendre un second voyage à Rome, pour satisfaire de nouveau sa piété et endurer une fois encore les peines et les fatigues d'un si long pèlerinage. A son retour, saint Aubert l'ordonna prêtre, et dès ce moment on vit encore la vertu de Landelin prendre comme un nouvel accroissement. Afin de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour des bienfaits si grands et si multipliés, il se prépara pour un troisième voyage à Rome, lorsqu'à peine il était remis des fatigues du second. Cette fois il fut accompagné par deux religieux, Adelin et Domitien, qui s'attachèrent à lui comme disciples, l'aidèrent dans ses fonctions, et prêchèrent avec lui la parole de Dieu dans les différents lieux par où ils passèrent.

Revenu auprès de saint Aubert, Landelin, qui avait toujours présent à l'esprit le souvenir de ses égarements, demanda au vénérable évêque la permission de se retirer dans la solitude avec ses deux disciples. Il l'obtint sans peine, car on connaissait la pureté des motifs qui le faisaient agir ; il s'en alla donc dans un lieu appelé Laubac, au pays de Liége, sur la Sambre, mais dépendant du diocèse de Cambrai, et y bâtit ce monastère de Lobbes, qui devint dans la suite si célèbre. Ce fut vers l'an 651 que saint Landelin, aidé des compagnons déjà nombreux que sa vertu et sa sagesse avaient attirés autour de lui, fonda cette première communauté. Peu de temps après, ayant mis à la tête du monastère le saint abbé Ursmar, il alla commencer, cinq quarts

Digitized by Google

de lieue plus loin, sur la même rivière de Sambre, un nouveau monastère qui fut appelé Aune ou Alne. Saint Landelin y plaça des Clercs réguliers [1]. Il en fonda un troisième appelé Walers, à huit lieues environ de Lobbes, et dont saint Dodon fut le premier abbé [2].

Saint Landelin, devenu comme insatiable d'austérités et de travaux, se rendit ensuite avec ses deux disciples dans un lieu situé entre les villes de Valenciennes, Mons et Saint-Ghislain, et c'est là qu'il bâtit sur la rivière de Hon, non loin de l'Escaut et de la ville de Condé, le célèbre monastère de Crespin [3].

Croyant alors que, pour opérer un plus grand bien, il serait avantageux de séparer Adelin et Domitien, il les envoya dans des lieux différents, afin d'y travailler à la gloire de Dieu et la sanctification des âmes; saint Adelin se fixa près de la rivière de Hon, et saint Domitien sur la Haine. Pour lui, il resta au monastère de Crespin, occupé de la direction des religieux qui s'étaient mis sous sa conduite, et se préparant par la méditation des choses divines à sa mort prochaine.

En effet, le moment où Dieu allait mettre un terme à la longue pénitence par laquelle saint Landelin expiait les péchés de sa jeunesse, n'était pas éloigné, et la récompense des grands travaux qu'il avait entrepris allait lui être accordée. Se sentant attaqué d'une fièvre violente, le saint Abbé fit appeler auprès de lui tous ses enfants spirituels, leur adressa ses adieux et leur déclara que c'était pour la dernière fois qu'ils le voyaient sur la terre. A cette parole, tous fondirent en larmes et s'écrièrent : « Hélas ! que deviendrons-nous, quand nous ne vous posséderons plus. » Saint Landelin leur répondit : « Ne vous attristez point de ma mort, mes enfants, car le Pasteur éternel, Jésus-Christ, votre premier Père, sera toujours avec vous, si vous persévérez dans son amour; servez-le avec crainte et tremblement, et l'ennemi de vos

[1] En 1143, cette abbaye devint une dépendance de celle de Cîteaux.

[2] Le corps de saint Dodon reposait au prieuré de Moustier en Faigne, dépendance de l'abbaye de Walers, et qui forme aujourd'hui une paroisse.

[3] Les auteurs varient beaucoup sur la date; Vinchant dit 651, Baillet 673, Lecointe, 691.

Digitized by Google

âmes ne pourra jamais vous nuire. » Ayant dit ces paroles et d'autres semblables pour les exhorter et les encourager, il se fit coucher sur la cendre et le cilice, et remit paisiblement son âme à Dieu, au milieu des Religieux qui priaient, le visage inondé de pleurs, auprès de sa couche funèbre. Saint Landelin fut enseveli avec pompe par ses enfants, dans le monastère même de Crespin.

Le Martyrologe romain cite son nom le 15 juin.

La bonté de Dieu est sans bornes, et il n'est aucun pécheur au monde, quelles que soient la multitude et l'énormité de ses crimes, qui ne puisse obtenir son pardon, s'il le demande avec un cœur bien disposé. Combien d'ailleurs n'en ont pas déjà fait la douce expérience jusqu'à ce jour ? « Ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, la miséricorde de Jésus-Christ est tellement grande, étendue, unique, qu'elle ne s'est réservé qu'un jour pour le jugement, tandis qu'elle laisse à l'homme toute la vie pour pouvoir faire pénitence : les vices donc que l'enfance a reçus, que l'adolescence a contractés, que la jeunesse a recherchés, du moins que la vieillesse les corrige. » Combien, hélas ! à qui on pourrait désirer aujourd'hui un bonheur pareil, et qui ne songent pas même aux jours de la vieillesse, à expier les vices et les péchés de leur jeunesse ! Que l'exemple de saint Landelin leur serve aujourd'hui de modèle et d'encouragement [1].

SAINT LOTHAIRE OU LOHIER,

ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Saint Lothaire (Lotharius), que vulgairement on appelle Lohier ou Loyer, succéda à saint Annobert sur le siége épiscopal de Séez. Quelques-uns prétendent qu'il était prince en Lorraine, d'autres disent en Allemagne, et que renonçant aux vanités du monde, il vivait dans un ermitage, lorsqu'on alla l'en tirer pour le proclamer évêque de Séez. On dit qu'il fit les funérailles de saint Evremond. A sa mort, qui eut lieu le 15 juin de l'an 756, il fut enterré dans une église de Séez, qui garde son tombeau, qui porte son nom et qui est devenue paroissiale.

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

SAINT ALDÉRIC,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Aldéric succéda sur le siége d'Autun à Martin II. Il vivait en 755. Les Bollandistes en font mémoire le 15 juin et le 16 juillet, comme d'un saint évêque d'Autun, sans donner aucun détail sur sa vie. Le Père Lecointe le met au nombre des évêques qui ont vécu à l'époque et dans les états de Charlemagne. Nous ne savons rien de plus au sujet de saint Aldéric. Dieu, qui renferme comme sous un sceau les étoiles [1], a voulu, dit l'abbé Péquégnot, que la vie de notre Saint fût entièrement cachée en lui. Adorons ses impénétrables desseins.

SAINT HILARIEN OU HILARIAN,

MARTYR.

Le Martyrologe gallican fait mention, au 15 juin, du martyr saint Hilarian, qui eut la tête tranchée, à Espalion, dans le diocèse de Rodez. Les Bollandistes donnent une notice sur ce Saint; mais il nous reste peu de détails sur sa vie, et ces détails reposent pour la plupart sur les traditions locales reproduites par les doctes hagiographes.

Ils avaient cependant connaissance de l'existence d'un ancien Bréviaire de Rodez qui contenait un récit de la vie du Saint; mais ils n'avaient pu se procurer ce document si utile. M. H. Affre, archiviste, a eu le bonheur de trouver, non ce Bréviaire lui-même, mais un manuscrit de l'office du Saint, tiré de ce Bréviaire et transcrit par un homme des plus recommandables. Il en a profité pour composer une notice sur saint Hilarian plus étendue et moins légendaire : cependant la vie de ce Saint, ne reposant que sur l'autorité de ces documents, ne peut prétendre à la certitude historique.

Si tous les détails ne peuvent être rigoureusement classés dans le domaine de l'histoire, l'existence de saint Hilarian, son martyre et son culte si florissant à Espalion depuis plusieurs siècles n'en demeurent pas moins établis; nous le montrerons

[1] *Qui claudit stellas quasi sub signaculo.* Job, c. IX, 7.

Digitized by Google

plus bas. De plus, la légende du Martyr mérite le respect par son antiquité, et tire une force spéciale de son insertion dans l'ancien Bréviaire de Rodez : cet office est un témoin authentique de la tradition des siècles au sujet de saint Hilarian, et il a été composé sur des documents que nous n'avons plus : sa valeur historique n'est donc pas à dédaigner.

Ce Saint a néanmoins été effacé du nouveau Propre du diocèse ; mais nous sommes en mesure d'affirmer que la cause doit en être attribuée au retard qu'on fit subir à l'envoi des pièces authentiques, lors de l'examen à Rome du Propre du diocèse. D'ailleurs, à cette époque, plusieurs documents que nous reproduisons n'avaient pas encore été retrouvés.

Saint Hilarian naquit dans le VIII^e^ siècle, à Espalion ou dans les environs, de parents nobles et pieux qui prirent soin de lui donner une éducation chrétienne. Il fut instruit dans les lettres sacrées et profanes dont il acquit une connaissance approfondie.

Ses vertus furent encore plus remarquables que sa science : de bonne heure il se fit admirer par la ferveur de sa piété et la candeur de son âme, qui se traduisaient sur son extérieur. Son visage riant et agréable, ses manières aimables et douces, la distinction et la beauté qui régnaient dans toute sa personne n'étaient que le doux reflet de la beauté et de la sérénité de son âme innocente et vertueuse. Tant de qualités lui attirèrent l'estime et l'affection de tous : il fut choisi pour être élevé aux sublimes fonctions du sacerdoce.

A cette époque, Charlemagne s'efforçait d'imprimer un vigoureux essor aux progrès de la religion, de la civilisation et des belles-lettres, trois éléments inséparables. C'est dans ce but si digne de son vaste génie qu'il favorisa la tenue des conciles, fonda de nombreux monastères et s'entoura des hommes les plus érudits, afin de répandre l'instruction chrétienne et littéraire dans ses états, où elle avait été jusque-là fort négligée.

Hilarian, par son savoir et ses vertus, attira les regards de l'illustre empereur : ce prince lui confia la direction de quelques écoles ; et il professa une telle estime et une telle vénération pour ce saint Prêtre, qu'il le choisit pour son confesseur. Il put avoir

Digitized by Google

ccasion de se servir de son ministère, pendant le séjour qu'il aisait quelquefois dans sa villa de Cassaneuil, située sur les ords solitaires du Lot. Hilarian se livra donc avec succès à 'œuvre de la régénération morale de son pays, qui depuis long-emps était converti au christianisme, ainsi que nous l'avons léjà vu dans le courant de cette histoire.

Mais, à cette époque tourmentée, on ne pouvait se promettre une tranquillité de longue durée. Les Sarrasins, plusieurs fois repoussés de nos contrées par Charlemagne, firent souvent dans notre pays des incursions et des ravages, même sous le grand empereur. Ils s'établissaient dans des forts inaccessibles et de là, comme d'un repaire, ils s'élançaient dans toutes les directions pour piller, quand ils se voyaient hors de la portée de leur vainqueur. C'est ainsi qu'ils restèrent quelque temps les maîtres du territoire d'Espalion, et, sous leur domination, la religion fut persécutée et les prêtres dispersés ou mis à mort.

Telle fut la persécution que d'antiques traditions représentent comme ayant été suscitée par les païens. Cette dénomination a pu faire croire que dans ce pays, il y avait encore de nombreux idolâtres ; mais il n'en était rien ; depuis plusieurs siècles le Rouergue était chrétien. Il faut savoir que les Sarrasins, ainsi que les Normands, étaient primitivement désignés sous le nom de païens, par les historiens de ces temps-là.

Hilarian ne voulut pas abandonner son peuple dans la persécution ; il se cacha avec sa mère dans quelque retraite ignorée, et de là il se portait dans tous les lieux où son ministère pouvait être utile. Et afin de célébrer avec plus de sécurité le saint Sacrifice, il se rendait souvent à Lévignac, à un quart de lieue seulement de l'église de Perse qu'il desservait ; et comme il lui fallait traverser le Lot, plusieurs fois, à défaut de barque, il étendait son manteau sur les eaux, et, par ce moyen, passait et repassait la rivière.

Ses ennemis s'efforcèrent souvent de s'emparer de lui, pour le faire périr ; mais le Ciel le protégea quelque temps visiblement, ne voulant pas priver trop tôt le peuple du secours de son ministère. Un jour même, ses persécuteurs ayant tenté de le pour-

Digitized by Google

suivre au delà du Lot, furent submergés dans ses eaux en les traversant. En ce même endroit, on voit une Croix devant laquelle la procession s'arrêtait autrefois, aux jours des Rogations. On montre aussi dans les environs un roc creusé en forme de sarcophage et à la mesure d'un homme, cavité qu'on croit s'être formée pour recevoir et cacher le Saint, un jour qu'on le cherchait pour le faire mourir. Une Croix y est aussi plantée sur le rocher, et la procession y faisait pareillement une station.

On raconte que la mère d'Hilarian, pleine d'inquiétude pour la vie de son fils exposée si souvent, lui disait quelquefois : « Mon fils, vous finirez par laisser la tête dans l'une de vos excursions. — Ma mère, lui répondait celui-ci avec enjouement, ma mère, s'il m'arrive d'y perdre la tête, je vous la rapporterai. »

Enfin, le Ciel voulut couronner tant de vertus et tant de dévouement par la gloire du martyre. Le saint Prêtre fut atteint un jour par ses persécuteurs, qui lui tranchèrent la tête. Le vaillant athlète du Christ donna volontiers sa vie pour son divin Maître; mais dès que les meurtriers se furent éloignés, il se releva, prit entre ses mains sa tête sanglante et la lava lui-même à une fontaine appelée depuis Fontsange; il lui communiqua ainsi, dit-on, une vertu miraculeuse; les habitants de ce pays viennent souvent y puiser.

Le saint Martyr, ayant donc repris sa tête, se dirigea ainsi vers la demeure de sa mère et vint remettre son chef entre ses mains, comme un gage de piété filiale, selon la promesse qu'il lui en avait faite de son vivant. D'autres prétendent qu'il le porta dans l'église de Perse. Son peuple fidèle inhuma le corps du saint Martyr dans cette église, et, pénétré de la plus légitime admiration pour ses vertus et pour sa mort glorieuse, il s'empressa de lui rendre un culte public et de l'invoquer comme son protecteur et son patron.

La mention authentique la plus ancienne que nous connaissions de saint Hilarian est le testament de Marguerite de Villemur, baronne de Calmont, en date du 12 janvier 1339, dans lequel elle lègue une somme pour « la luminaire de saint Hilarian de Perse. »

Digitized by Google

Une pièce patoise, datée de 1435, fait mention de la Croix de saint Hilarian (*la cros de sanh Yleria*). Cette Croix, plantée sur la rive du Lot, à un kilomètre en amont de la ville, refaite en 1595 et encore plus récemment, conserve un tronçon de l'ancienne avec l'inscription *S. Ylarie*. Elle désigne probablement l'endroit où le Saint traversa miraculeusement la rivière. Un autre testament, daté de 1439, fait mention du bienheureux Hilarian de Perse.

Un manuscrit sur parchemin, daté de 1450, rappelle avec quel concours de peuple et quelle pompe la fête du Saint était célébrée, le 15 juin. A l'occasion des ravages exercés par la peste, en 1451 et en 1456, les habitants d'Espalion se vouèrent à saint Hilarian.

On peut voir encore sur les deux colonnes du maître-autel de l'église paroissiale d'Espalion, un bas-relief qui représente le martyre de saint Hilarian et le miracle qui l'accompagna. Cette sculpture date du XV^e^ siècle ou du commencement du XVI^e^.

Le 12 octobre 1524, François d'Estaing, évêque de Rodez, fit sa visite pastorale à la ville d'Espalion et y consacra solennellement l'église dont nous venons de parler; le procès-verbal fait mention d'une relique de saint Hilarian qu'on y vénérait. Les habitants de la ville profitèrent de la présence de leur pasteur pour faire l'ouverture du tombeau de leur saint Patron, afin d'opérer la translation de ses reliques dans un lieu plus honorable. Le pieux François d'Estaing voulut lui-même présider la cérémonie. Une procession fut organisée avec une pompe extraordinaire, et la foule se pressa dans l'église de Perse, trop étroite pour la contenir. Cette église, construite au XI^e^ siècle, subsiste encore et est un beau monument d'architecture romane.

On procéda donc à l'ouverture du tombeau massif et volumineux du saint Martyr. Le prélat recueillit soigneusement tous les os du corps et de la tête, qui se trouvaient renfermés dans cette tombe, ainsi que des lambeaux de vêtements sacerdotaux que le temps n'avait pas encore consumés. Ces reliques, déposées sur l'autel, furent soigneusement mises en ordre par le pieux prélat et placées par lui dans une châsse précieuse; il ordonna

Digitized by Google

que cette châsse fût renfermée à son tour dans un vase de cuivre ou de bronze, et exposée à la vénération des fidèles dans un endroit élevé.

Un procès-verbal d'une visite du même évêque constatait la présence d'une relique de saint Hilarian dans l'église de Flaujac. L'abbaye de Bonneval, dans le Rouergue, possédait une châsse d'argent très-précieuse où l'on gardait un os du bras de saint Hilarian.

Une autre relique de saint Hilarian était vénérée à Thérondels, où elle avait été apportée par un vicaire général de Voyer de Paulmy, en 1668, ainsi que le constate le procès-verbal encore existant.

On conservait avant la Révolution, dans l'église de Perse, une ancienne châsse dorée, qui contenait presque tous les os d'un même corps, très-blancs et très-solides. On croit que c'étaient les reliques de saint Hilarian ; mais cette châsse fut vendue par les profanateurs révolutionnaires et les ossements jetés au vent.

(L. Servières.)

LE BIENHEUREUX ISFRID OU ISFROY,

ÉVÊQUE DE RATZBOURG.

Le bienheureux Isfrid ou Isfroy, succéda en 1178 au bienheureux Evermode sur le siége épiscopal de Ratzbourg dans la Basse-Saxe. Comme son prédécesseur il était tiré du monastère des Prémontrés de Cambrai. Il gouverna son diocèse très-saintement et son zèle apostolique appela sur lui et son peuple les bénédictions de Dieu, qui lui accorda le don des miracles et lui donna par ce moyen le bonheur de maintenir et d'affermir dans la foi les Vandales que le bienheureux Evermode avait en assez grand nombre amenés à l'Église. On cite parmi les prodiges qu'il opéra, le changement de l'eau en vin, la vue rendue à un aveugle en récitant sur lui le huitième verset du psaume CXLV : « Le Seigneur délivre les captifs ; le Seigneur éclaire les aveugles. » Saint Isfrid mourut le 15 juin de l'an 1204.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE MARIE L'HÉLENDIGRE.

Marie l'Hélendigre, c'est-à-dire la pauvre fille, était une jeune Belge orpheline, sans parents et sans appuis, mais douce et pieuse. Elle était née dans un village écarté, et laissée tout enfant à Dieu et à la charité des bonnes âmes, elle vivait d'aumônes et priait sans cesse. Ce récit nous reporte à la seconde moitié du XIIIe siècle.

Parvenue à l'âge de dix-huit ans, elle était d'une beauté remarquable. Un homme riche et dépravé voulut la séduire et lui enlever son innocence. Il n'y réussit pas, malgré les plus belles offres ; et alors il imagina une ignoble ressource.

Un jour qu'elle faisait, dans une maison opulente et charitable, un modeste repas, il escamota une tasse d'argent et profitant d'un instant où personne ne pouvait le voir, il glissa la précieuse tasse dans le sac de la pauvre fille.

Puis, sans avoir été vu par elle, il l'attendit et lui fit derechef ses odieuses propositions. La voyant ferme dans la vertu, il alla chez le juge l'accuser du vol de la tasse. On prit le sac et on y trouva la tasse d'argent. Cette vue la fit frémir. Mais personne ne la défendit, et on la mit en prison. Le lendemain, selon la justice de ce temps-là, elle fut condamnée à mort, et aussitôt elle fut assommée.

Au moment où la pauvre fille s'en allait à Dieu, le diable, par une punition manifeste d'un crime si horrible, entra dans le misérable qui l'avait accusée. Il devint furieux et agité d'une frénésie si horrible qu'il fallut l'enchaîner. L'esprit infernal qui l'occupait lui fit avouer son crime et aussitôt l'étrangla.

Ces faits eurent lieu le 15 juin 1289.

Des miracles attestèrent la sainteté de Marie l'Hélendigre, et son corps vénéré fut gardé précieusement à Volluwe-Saint-Lambert, près de Bruxelles, où il fut signalé par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX THOMAS D'OSIMO,

FRÈRE MINEUR.

Ce bienheureux, qui fut aussi surnommé l'Esclavon, de la patrie de ses pères, naquit au XVe siècle à Osimo, ville episco-

Digitized by Google

pale d'Italie, dans la Marche d'Ancône. Ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, il s'y rendit si recommandable par ses vertus et par ses prédications, qu'on l'appelait communément le saint homme.

Thomas, enflammé d'un zèle vraiment apostolique, a parcouru presque toute l'Europe, prêchant avec fruit ; mais son plus long séjour a été en France. Il prévit tous les maux que l'hérésie devait causer à ce royaume, plus de cinquante ans avant l'événement.

Sa réputation était très-grande ; dès qu'il arrivait dans une ville ou dans un bourg, un si grand concours de peuple s'y rendait pour l'entendre, qu'il était obligé de prêcher sur les places publiques. Sa vie austère, et la force avec laquelle il exhortait à la pénitence, étaient d'un très-grand poids, malgré la dépravation des mœurs et aussitôt qu'il paraissait dans un endroit, les débauches, les jeux et les divertissements y cessaient.

Les particularités de sa station dans la province de Guyenne sont celles de sa vie qui nous sont le mieux connues. Se trouvant à Bordeaux, après un discours qu'il prononça sur la place publique, et dans lequel il fit éclater son zèle et son indignation avec beaucoup de liberté, il annonça les calamités qui devaient fondre sur cette grande ville, en punition de l'impiété du peuple et de l'hypocrisie de plusieurs membres du clergé. Dans le nombre des auditeurs, la plupart de ceux qui entendirent les menaces prophétiques du saint homme, les tournaient en plaisanteries. Ils ne pouvaient se persuader que des églises que leurs pères avaient bâties à si grands frais, dussent un jour être détruites par leurs descendants, mais ceux qui leur survécurent éprouvèrent combien ces menaces étaient fondées et virent de leurs yeux les dévastations des calvinistes qu'il avait annoncées si longtemps à l'avance.

Thomas ayant quitté Bordeaux, se retira dans une espèce d'ermitage, près de la Teste-de-Buch, sur le rivage de la mer, couverte en cet endroit d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuse. A peine y était-il rendu, qu'il sauva par la ferveur de ses prières deux vaisseaux prêts d'être submergés. Les pilotes

Digitized by Google

et les gens de mer qui montaient ces navires, reconnurent le doigt de Dieu dans la cessation soudaine de la tempête et après lui avoir rendu grâces, ils comblèrent Frère Thomas de louanges et de bénédictions.

Ce saint homme passa ensuite dans le Milanais. Il mourut à Menton, chargé d'années et de bonnes œuvres, en l'an 1520. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame, où l'on conserve ses reliques avec beaucoup de vénération. Il a laissé plusieurs écrits, où il annonce tous les maux que le protestantisme devait causer à la France.

LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN,

VIERGE, BERGÈRE DE PIBRAC.

« Durant les vingt dernières années du XVI^e^ siècle, l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire, dit L. Veuillot, l'éloquent historien de la bienheureuse, dans le Languedoc, en proie aux guerres de religion, sous les murs de Toulouse, qui voyait alors les plus tragiques moments de ses annales, vivait une fille des champs, pauvre et infirme, une petite bergère, dont les habitants même de son village connaissaient à peine la figure et le nom. Elle resta sur la terre environ vingt-deux ans, mourut et parut oubliée. Au bout de quarante ans, un miracle fit revivre sa mémoire, au moment où allait disparaître la génération qui l'avait vue : et depuis lors, les années, qui emportent tant de souvenirs, n'ont fait qu'affermir et consacrer le sien. Aujourd'hui, après deux siècles et demi, resplendissant d'une gloire immortelle, il pénètre en des lieux où ne seront jamais nommés tant d'hommes illustres, dont les actions remplissaient le monde. Quelques curieux savent seuls les noms des guerriers, des politiques, des magistrats qui gouvernaient ou troublaient le Languedoc et la France, dans le temps que Germaine Cousin gardait ses moutons. Au milieu de leurs actions, bonnes ou mauvaises, ces grands hommes prenaient un noble souci de passer à la postérité. La postérité ignore qu'ils ont vécu ; mais elle prononce avec admiration le nom de Germaine, et c'est cette pauvre enfant infirme qui est la gloire de la patrie. C'est elle qui donne

Digitized by Google

un impérissable éclat au lieu où elle est née. Elle prend rang, dans les fastes nationaux, après saint Saturnin, l'apôtre, après saint Exupère, le grand évêque. Toutes les royautés et toutes les puissances de son temps, les sceptres, les épées, les livres s'abaissent devant sa houlette.

« Germaine, continue M. Louis Veuillot, a aimé et servi Dieu, voilà le mystère de cet état posthume, si durable et si beau. Lorsque seule, en un champ écarté, elle filait sa quenouille auprès de ses brebis, elle ignorait certainement jusqu'au nom de la gloire humaine. Elle priait, elle implorait la grâce de bien remplir les devoirs de son état, elle tenait son cœur à l'abri du péché : Dieu comptait ses sacrifices. Il regardait avec amour cette âme pure, qui se proposait uniquement de suivre sa loi, et qui l'accomplissait humblement par des actes d'héroïque vertu. Il lui donna la gloire du ciel, qu'elle lui demandait ; mais par surcroît, couronnant son humilité, il voulut y ajouter la gloire en ce monde, à laquelle elle ne songeait pas. Il la lui donna pleine, abondante, populaire, tandis qu'un si grand nombre d'hommes vaillants et éloquents, après avoir poursuivi cette gloire dans les armes, dans les études, dans les assemblées, ou ne l'ont pas conquise ou n'en ont arraché qu'un lambeau bientôt emporté par la mort. Qui donc en a eu assez pour marquer la place de sa tombe[1] ? »

La bienheureuse Germaine Cousin, dont le nom devait retentir si fortement au milieu des clameurs d'un siècle impie et des fureurs d'une révolution à peine éteinte, naquit, vers l'an 1579, au village de Pibrac, dans le diocèse de Toulouse. Son père était un pauvre laboureur, nommé Laurent Cousin ; sa mère s'appelait Marie Laroche. Dieu, qui la voulait sanctifier par la souffrance, l'éprouva dès son berceau ; elle était percluse de la main droite et atteinte de scrofules. Sa mère étant morte, son père se remaria à une femme qui prit en haine la pauvre petite orpheline. Elle l'avait reléguée en un taudis obscur, et ne la voulait point souffrir en la compagnie de ses enfants. Aussitôt qu'elle put gar-

[1] *Vie de la Bienheureuse Germaine Cousin*, par Louis Veuillot ; *avertissement*.

Digitized by Google

der les moutons, elle l'envoyait aux champs, d'où elle ne revenait que le soir pour s'enfermer dans ce trou de cinq pieds de long, comme dans un tombeau.

La bienheureuse enfant grandit ainsi dans la solitude et dans l'abandon, souffrant à la fois des infirmités de son corps, des injustice de sa marâtre, de la faiblesse de son père et des mépris du monde. Mais Notre-Seigneur, qui est l'amant des cœurs délaissés, vint au secours de la pauvre orpheline ; il lui servit de père, et pendant qu'elle conduisait ses troupeaux au bord des forêts, il descendait dans son âme pour l'éclairer, pour la fortifier, pour la consoler. A l'école de ce Maître, la bienheureuse apprit la science la plus sublime de ce monde, celle de la sainteté.

Voici la vie qu'elle menait. Le matin, quand sonnait la messe, elle plantait sa houlette au milieu de son troupeau : elle laissait ses brebis à la garde du divin Pasteur, et courait assister au saint Sacrifice. Dans la journée elle réunissait les petits pâtres, ses compagnons, pour leur apprendre à connaître ce Dieu qui était la seule passion de son âme, à l'aimer comme elle l'aimait, à le servir de leur mieux. Elle partageait aux pauvres le pain qu'on lui donnait, jeûnant pour faire l'aumône de sa pauvreté. La prière occupait le reste de ses heures. C'était le livre où elle apprenait les secrets de Dieu, la compagnie qui remplissait sa solitude, le char qui sans doute l'emporta plus d'une fois au ciel en l'assemblée des Saints.

Le soir, elle rentrait au village avec son troupeau : les mauvais traitement et les injures de sa marâtre l'y attendaient. C'était l'heure du combat, où elle triomphait de Satan par la patience, et ajoutait de nouvelles perles à sa couronne. La nuit venue, elle s'enfermait dans ce misérable taudis qui lui servait de chambre. Elle couchait sur quelques sarments, plus durs que la terre nue. Le dimanche et aux jours de fête, elle s'approchait de la Table sainte, pour y accroître ses forces et le feu de l'amour divin. C'est par cette vie si simple, si vulgaire, qu'elle se sanctifia et devint si chère à Notre-Seigneur qu'il la fit entrer en partage de sa puissance sur toute la nature. Quand les eaux d'un

Digitized by Google

torrent voisin de Pibrac, grossies par les orages, l'empêchaient d'arriver à l'église, pleine de foi, la bienheureuse le traversait en marchant sur les flots : ses moutons obéissaient à sa voix, et en son absence ils restaient paisibles autour de sa houlette. Les loups respectaient son troupeau, comme s'il leur eût été sacré. Les habitants de Pibrac, témoins de ces prodiges, commencèrent à deviner la sainteté de cette jeune fille infirme, qu'ils appelaient en riant la *Bigote*. Un miracle la leur révéla tout entière.

« Un jour (c'était pendant la plus grande rigueur de l'hiver, et Germaine, toujours attendrie sur les souffrances des pauvres, avait sans doute manifesté plus encore qu'à l'ordinaire sa tendre compassion), la marâtre apprend ou croit s'apercevoir que la bergère qui venait de partir à la suite du troupeau, avait emporté dans son tablier quelques petits morceaux de pain. Aussitôt elle se saisit d'un bâton et court furieuse après la jeune fille, gesticulant déjà et lui criant des injures avant même d'avoir pu l'atteindre. Deux habitants de Pibrac cheminaient en ce moment vers la métairie de Laurent Cousin. Voyant cette femme hors d'elle-même, ils devinèrent son projet, et la suivirent en doublant le pas, dans le charitable dessein de protéger Germaine contre le mauvais traitement dont elle était menacée. Ayant rejoint la marâtre, ils apprirent d'elle le sujet de son emportement, et ils arrivèrent avec elle auprès de la bergère. On ouvre le tablier de Germaine ; mais au lieu du pain qu'on y croyait trouver, il n'en tomba que de belles et fraîches fleurs, nouées en bouquet. Le sol de Pibrac n'en avait jamais produit de semblables, et d'où pouvaient-elles venir dans cette rigoureuse saison, sinon du ciel par la main invisible d'un Ange de Dieu ? Ainsi Dieu renouvela pour cette pauvre fille le miracle qu'il avait opéré en faveur de sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe, de sainte Zite, l'humble servante de Lucques, et confondit par le même moyen la malice de son ennemie.

« Saisis d'admiration, les témoins du miracle allèrent aussitôt dans Pibrac publier ce qu'ils venaient de voir ; et, bien des gens alors, apprenant à ne plus tourner en ridicule la dévotion de cette

Digitized by Google

nfirme que Dieu aimait, changèrent en éloges le nom injurieux ju'ils lui avaient donné. Depuis cette époque, pour employer les ermes de l'enquête faite en 1700, on ne la regarda plus que omme une sainte. Laurent Cousin, concevant des sentiments plus endres pour cette vertueuse fille qu'il avait trop méconnue, dé- endit à sa femme de la tourmenter davantage, et voulut lui don- ıer place dans sa maison avec ses autres enfants. Mais Germaine ıccoutumée à la souffrance et amoureuse des privations, le supplia le lui laisser habiter le taudis obscur où l'avait consignée sa narâtre [1]. »

Peu de temps après que Notre-Seigneur eut révélé aux hommes 'amour qu'il portait à sa servante, il résolut de la convier aux ıoces éternelles.

Au commencement de l'été de l'an 1601, un matin, Laurent, tonné de ne point voir paraître sa fille, ordinairement si active, ntra dans sa pauvre chambre : il la trouva sans mouvement, le ourire sur les lèvres : son âme s'était envolée vers Dieu.

Cette nuit-là même deux religieux qui allaient à Pibrac, ayant été surpris par l'obscurité dans la forêt voisine, avaient aperçu ne troupe brillante de Vierges célestes qui se dirigeaient vers Pibrac. Bientôt les religieux les virent revenir conduisant au mi- ieu d'elles une vierge couronnée de fleurs nouvelles. Le matin, quand ils entrèrent dans le village, ils apprirent la mort de la ienheureuse bergère. Le peuple se rendit en foule aux funérailles le celle qu'on regardait déjà comme une sainte, et elle fut inhu- mée dans l'église en face de la chaire, mais sans aucune inscrip- ion qui rappelât sa mémoire.

Quarante années s'écoulèrent, pendant lesquelles Dieu semblait oublier sa servante. Le souvenir de ses vertus n'était pas entiè- rement perdu, mais il s'affaiblissait avec le temps, lorsqu'un jour le fossoyeur, en creusant en face de la chaire, pour une inhuma- tion nouvelle, trouva le corps d'une jeune fille entièrement con- servé. Il était presque à fleur de terre, en sorte que la pioche était entrée dans la chair vive. Les linges et le suaire étaient con-

[1] *Vie de la Bienheureuse Germaine Cousin*, p. 121 et s.

Digitized by Google

servés également, ainsi qu'une guirlande d'œillets et d'épis de seigle que tenait une des mains. Les fleurs étaient un peu fanées, mais les épis paraissaient comme au temps de la moisson, et le grain en était excellent.

A l'une des mains qui était difforme, et aux cicatrices du cou les anciens du pays reconnurent le corps de la bienheureuse Germaine. On le leva de terre avec respect, et on le plaça debout près de la chaire. Il y resta jusqu'à l'année suivante, 1645, où Madame de Beauregard fut guérie d'un cancer au sein par l'intercession de la pieuse bergère. Elle avait témoigné quelquefois le dégoût qu'elle éprouvait à voir ce corps appuyé contre la chaire ; quand elle fut attaquée du cancer, et que l'enfant qu'elle nourrissait tomba malade, son mari, qui était un homme de foi, lui reprocha son manque de respect envers la bienheureuse. Madame de Beauregard reconnut sa faute ; elle se jeta à genoux et implora le pardon de la bergère. Il ne se fit pas attendre. La nuit suivante, la bienheureuse lui apparut, resplendissante de lumière, pour lui annoncer la guérison de son fils et la sienne. En effet, la plaie se referma, l'enfant reprit le sein qu'il refusait depuis plusieurs jours, et Madame de Beauregard, reconnaissante de la grâce qu'elle avait obtenue, fit don à l'église d'une caisse de plomb, où l'on enferma le saint corps.

En 1661, un vicaire général de l'archevêque de Toulouse, ayant appris les nombreux miracles qui s'opéraient au tombeau de la bienheureuse, voulut constater le prodige de sa conservation. On creusa la terre à l'endroit où elle avait reposé pendant quarante ans. A cet endroit là-même une femme avait été enterrée : on trouva son corps brisé et entièrement décomposé. Cependant il n'y avait pas encore vingt ans qu'il y séjournait. On ne pouvait donc douter que Dieu n'eût conservé lui-même les restes précieux de sa servante.

Pendant la Révolution, quelques impies s'emparèrent du saint corps que les siècles avaient respecté, et le jetèrent dans la chaux vive. Les chairs furent seules consumées : les os furent retrouvés intacts. On les recueillit avec soin quand les temps furent un peu plus calmes. Mais la vengeance du Ciel ne tarda pas à frapper

Digitized by Google

les malheureux profanateurs de la Bienheureuse. Leurs corps devinrent hideux et difformes. L'un mourut avec son infirmité ; les deux autres obtinrent leur pardon par l'intercession de leur victime.

Deux fois, en 1813 et en 1849, on implora la puissance de la Bienheureuse en faveur de la Papauté, et chaque fois la Papauté fut délivrée des ennemis qui l'opprimaient. Lorsque Pie VII était captif à Fontainebleau, la confrérie de la Sainte-Épine, de Toulouse, fit vœu d'aller chaque année à Pibrac, si Dieu daignait rendre la liberté au Chef de son Église. Très-peu de temps après, Pie VII passait près de Toulouse, retournant dans ses États, et bénissait les nombreux confrères de la Sainte-Épine agenouillés devant lui. La confrérie tint religieusement la promesse qu'elle avait faite, et tous les ans ses membres se rendent à Pibrac, à la fête de saint Pierre, pour y faire célébrer une messe d'actions de grâces. Au mois de juin de l'an 1849, le Souverain-Pontife étant en exil, la confrérie redoubla ses prières pour sa délivrance, et dans la nuit qui suivit la fête de saint Pierre, la ville sainte fut enfin prise d'assaut par nos vaillants soldats.

Je ne saurais rapporter tous les miracles qui ont été recueillis pour le procès de la canonisation. J'emprunterai seulement à M. Veuillot le récit de deux d'entre eux :

« Jacquette, fille de Jean Catala et de Louise Morens, était depuis l'âge de dix-huit mois dans un état affreux ; il fallait la tenir constamment au lit, ou attachée sur une chaise ; elle ne pouvait plus faire un pas ; plusieurs de ses membres étaient enflés extraordinairement, tandis que les autres semblaient entièrement desséchés : sa mère désolée, et la voyant privée de tout espoir de guérison, fit vœu d'aller trois fois en pèlerinage à Pibrac, les deux premières fois seule, la troisième avec son enfant. Elle s'acquitta bientôt de la première partie de ce vœu. Des affaires domestiques étant survenues, l'empêchèrent longtemps d'accomplir la dernière, ou sa foi peut-être avait chancelé. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'elle conduisit l'enfant infirme à Pibrac, en 1828, la petite infirme étant dans sa septième année. Voici sa déposition :

Digitized by Google

« Je partis à pied, dit-elle, avec une de mes amies. Devant nous marchait une bête de somme chargée de deux paniers. Dans l'un j'avais ma petite Jacquette; dans l'autre, un autre de mes enfants, et, entre les deux, un troisième âgé de dix ans. Le voyage n'eut rien d'extraordinaire. Nous entrâmes dans l'église. C'était un dimanche, M. le curé prêchait. Je pris place sur un banc avec mes enfants, Jacquette entre son frère et moi, et nous la gardions tous deux. Je suivis la messe. Lorsqu'on sonna pour le *Sanctus*, Jacquette poussa un cri, et j'entendis moi-même un craquement qui me sembla venir de ses os. J'étais dans un état difficile à expliquer. Il me vint à l'esprit que ma fille était guérie; cette pensée venait me distraire sans cesse dans mes prières. Au moment de la communion, je recommandai à mon aîné de surveiller sa sœur : à cause des regards des assistants, il m'avait répugné d'attacher cette pauvre petite à la chaise, comme je faisais d'ordinaire. J'arrivai à la sainte Table. Quand j'y fus agenouillée, grand Dieu ! voilà que Jacquette se retire des mains de son frère et vient s'agenouiller auprès de moi, toute seule, sans que personne la soutienne, sans que personne la guide ! Mon émotion redoubla, et je ne puis dire ce qui se passa en moi, quand je vis cette innocente, imitant ce qu'elle me voyait faire, prendre la nappe comme pour communier. De la main, je fis signe à M. le curé qu'elle ne devait point communier, et je vins à ma place. Elle me suivit. Elle s'assit; elle resta assise sans avoir besoin d'être soutenue. Ses pieds avaient repris leur position naturelle. Elle était toute joyeuse. A la bénédiction du prêtre, voyant tout le monde se mettre à genoux, elle se lève sans être aidée, et prenant la chaise sur laquelle elle était assise, elle la tourne avec adresse et s'agenouille dessus.

« Mon vœu était accompli. Je repartis de suite, le cœur ravi et plein de reconnaissance pour une guérison si prompte. Ni mes enfants, ni moi, ni la personne qui nous accompagnait, nous ne songeâmes seulement à manger. Nous arrivâmes à Toulouse vers les trois heures après midi. Dès que nous fûmes arrivés devant la maison, Jacquette, apercevant son père, se mit à crier : « Je suis guérie. Prenez-moi dans vos bras, et puis mettez-moi à terre,

Digitized by Google

et vous verrez comme je marche bien, et comment Germaine Cousin m'a rendu la santé. »

« En effet, le père la prit sur ses bras, puis la posa à terre et la vit marcher à l'instant même, en présence des habitants du quartier, qui est très-populeux. Elle marchait libre et agile, sans fatigue, sans la moindre difficulté. Elle était bien guérie, et, depuis ce jour, elle n'a plus ressenti aucun mal [1]. »

Le second miracle eut lieu également pour une femme de Toulouse, nommée Bertrande Lafon. C'est trop peu de dire que l'intercession de la Bienheureuse rendit la vue à son fils, elle lui donna des yeux :

« Cet enfant, continue M. Veuillot, était né avec une infirmité pire que la cécité. Lorsqu'on soulevait ses paupières, toujours abattues, on ne distinguait ni pupille ni cornée, mais seulement une matière informe comme un morceau de chair. Deux habiles médecins de Toulouse, MM. Massol et Duclos, après avoir essayé pendant trois mois toutes les ressources de leur science, finirent par déclarer à Bertrande qu'il n'y avait rien à faire, que son enfant était né aveugle et resterait aveugle. Dans son affliction, Bertrande ne désespéra pas de la bonté divine. Elle implora la protection de la Bienheureuse, et dès le soir même, en couchant le petit François (c'était le nom de son fils), elle posa sur ses yeux un linge qui avait touché le corps de la bergère bénie. Vers minuit, elle priait encore auprès de son cher enfant, demandant à Dieu de le guérir, lorsque tout à coup elle crut apercevoir au-dessus du berceau une lumière, une sorte d'auréole. Sa prière en devint plus fervente. Se sentant comme assurée en son cœur d'obtenir ce qu'elle demandait, elle oublia le sommeil et pria jusqu'au jour. Alors s'approchant du berceau, elle enlève d'une main émue le linge qui couvrait le visage de l'enfant. Bonté céleste ! ce petit visage, auparavant si morne, est animé de deux yeux vifs et brillants qui se fixent sur elle. Son enfant la voit et lui sourit ! Folle de joie, elle s'agite, elle pleure, elle crie miracle ! et se précipitant à la fenêtre, elle appelle du geste et de la voix

[1] Ce miracle est un des quatre qui ont été reçus pour la béatification. *Vie de la Bienheureuse*, p. 217 et s.

Digitized by Google

tous ses voisins, leur criant de venir voir ce que Dieu venait de faire pour elle. Les voisins, qui savaient combien elle s'affligeait du triste état de son enfant, crurent que l'excès de la douleur lui avait ôté la raison. Ils montèrent avec un sentiment de compassion pour la calmer et l'empêcher de se porter à quelque extravagance dangereuse. Ils virent son bonheur. L'enfant souriait comme s'il eût conscience de la grâce qu'il avait reçue, et les regardait de ses beaux yeux tout pleins de vie ; et tous ensemble rendirent grâces à Dieu, qui daigne accorder aux hommes de telles faveurs par les mérites de ses Saints [1]. »

Sous le pontificat de Grégoire XVI, la cause de la béatification de la bergère de Pibrac fut reprise, à la demande de Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse. Le Pape, qui l'avait accueillie d'abord avec froideur, disait un peu plus tard : « J'ai étudié cette cause, je la connais et je la trouve *admirable*. Quand on songe que cette pauvre fille a passé sa vie en butte à la haine et aux continuelles persécutions d'une marâtre, qu'elle a supporté ces mauvais traitements avec une patience qui ne s'est jamais démentie... »

Grégoire XVI désirait vivement placer la bienheureuse bergère sur nos autels ; mais la mort le frappa avant que les procès ne fussent terminés. Cette gloire était réservée à son illustre successeur. Le 7 mai de l'an 1854, Sa Sainteté le Pape Pie IX, heureusement régnant, célébra la fête de la béatification de Germaine Cousin dans la basilique de Saint-Pierre, en présence de l'armée française, heureuse de cet hommage rendu aux vertus et à la puissance d'un enfant de la France. Le Souverain-Pontife en ressentit une joie profonde. Il avait poursuivi cette affaire à travers les douleurs de l'exil. Il témoigna tout son bonheur d'avoir été choisi de Dieu pour la terminer.

« Ce qui augmente la satisfaction que j'éprouve du triomphe de cette humble bergère, disait-il, c'est de penser que Dieu n'exalte point ainsi, sans des desseins de miséricorde, une faible et pauvre enfant. Il veut donner à notre siècle les enseignements dont il a

[1] *Vie de la Bienheureuse*, p. 181 et s.

Digitized by Google

le plus besoin. En effet, dans un temps où tout le monde court après la fortune, le plaisir et l'élévation, rien n'est plus nécessaire que de proposer à notre culte et à notre imitation une vie sanctifiée dans la pauvreté, dans la souffrance et dans l'abjection. A un siècle égaré par de vains systèmes de philosophie et de science, il fallait opposer la vraie sagesse et la vraie science, que Germaine Cousin avait apprises au pied de la Croix, et dont les leçons l'avaient conduite à la sublime perfection et au triomphe le plus éclatant. »

On rapporte encore que quand le postulateur de la cause, Mgr Estrade, vint, selon l'usage, remercier le Souverain-Pontife après la publication du décret de béatification, le Saint-Père, qui venait de proclamer en même temps le bienheureux Bobola, ce généreux Martyr polonais dont nous avons raconté la vie au 16 mai ; le Saint-Père, dis-je, exprima le désir et l'espoir que la nation française, qui avait dévié du chemin de la foi pour y rentrer aujourd'hui, redoublerait de zèle dans sa marche progressive vers le bien, grâce à l'exemple et à l'intercession de la bienheureuse Germaine. Il émit ensuite le vœu ardent que la nation polonaise, condamnée à une lutte incessante contre l'astuce et la brutalité, imitât la force du bienheureux Bobola. Il prononça ces paroles, ajoute M. l'abbé Ambroise Jérôme, historien de l'illustre Martyr, avec un sentiment si intime, que les larmes lui coupèrent la voix, et tous les assistants purent comprendre à quel point le sort de l'Église de Pologne était le plus profond souci de son cœur.

L'humble bergère du Languedoc, le Martyr sorti des rangs de la noblesse polonaise, placés en même temps sur nos autels : « Quelle rencontre touchante, dit M. Veuillot, et qui, au milieu des circonstances où se trouve aujourd'hui le monde, apparut comme un avis d'en haut ! Dieu voulut que les noms de la France et de la Pologne se trouvassent au même instant réunis sur les lèvres du chef de l'Église pour recevoir la même gloire, la même consolation, les mêmes exemples. A la France, menacée par la décadence des mœurs et de la foi dans son peuple, il indique quelles vertus pourront la sauver ; à la Pologne abattue, il montre

Digitized by Google

comment elle pourra renaître. A l'une et à l'autre, il accorde auprès de lui de nouveaux patrons, qui l'imploreront sans cesse pour le salut de leur patrie, et qui protégeront auprès de lui ses destinées. »

La fête de la Bienheureuse a été fixée au 15 juin dans le décret de béatification. (E. Dabas.)

LE BIENHEUREUX LOUIS BARBADIGO,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PADOUE.

Grégoire-Louis Barbadigo, d'une famille noble et ancienne de Venise, vint au monde en 1626. Ses parents le firent élever avec soin dans l'étude des belles-lettres, et il répondit parfaitement aux soins qu'ils prirent pour son éducation. Mais il s'appliqua surtout à former son cœur et à s'exercer dans la pratique des vertus chrétiennes.

Il accompagna, par l'ordre de la république, Louis Contarini, nommé ambassadeur pour assister au congrès de Dunster, où les plénipotentiaires d'Allemagne, de France et de Suède signèrent, le 24 octobre 1648, le fameux traité qui porte communément le nom de Westphalie, d'Osnabruck ou de Munster [1]. Fabio Chigi, nonce du Pape, qui eut occasion de le connaître, conçut pour lui une grande estime, tant à cause de ses vertus que de ses qualités. Étant devenu Pape en 1655, sous le nom d'Alexandre VII, il lui donna les preuves les plus sensibles de sa protection.

Grégoire fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après par Alexandre VII, et transféré, en 1664, à l'évêché de Padoue. On admirait dans toute sa conduite une régula-

[1] Ce traité mit fin à la guerre de Trente ans, et fonda en Europe un nouveau système politique, qui dut servir de base dans la suite à tous les traités de paix. Les préliminaires en furent déjà arrangés à Hambourg à la fin de 1641; ils se rapportaient principalement au lieu et au mode des négociations, qui ne commencèrent proprement qu'en 1644 et qui furent conduites à Osnabruck par les ambassadeurs impériaux et suédois, et à Munster par l'empereur, la France et les autres puissances étrangères. Ce traité accordait de grands avantages aux protestants; car plusieurs évêchés, tels que ceux d'Halberstadt, de Minden, de Camin, de Magdebourg, de Schwerin, de Ratzebourg, etc., furent sécularisés en leur faveur; aussi le Saint-Siége protesta.

Digitized by Google

rité exemplaire, un zèle actif, une vigilance continuelle. Il visitait exactement son diocèse, et remplissait les autres fonctions de son ministère avec tant de fidélité, qu'il était regardé comme un second saint Charles Borromée. Les pauvres trouvèrent toujours dans sa charité des secours contre la misère. Il fit bâtir un collége pour qu'on y élevât la jeunesse dans les sciences et la piété. La ville de Padoue lui fut redevable de l'établissement de son séminaire, qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'État de Venise, mais même de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et dans les langues dont la connaissance peut faciliter et perfectionner l'étude des Livres saints ; il y forma aussi une bibliothèque composée des meilleurs livres en chaque genre, surtout des écrits des Pères et des ouvrages des critiques, des interprètes et des commentateurs de l'Écriture ; il fonda encore une imprimerie pour l'usage de cette bibliothèque.

Ce ne serait pas assez de dire de lui qu'il possédait toutes les vertus, il faut aussi ajouter qu'il excellait en toutes choses. Mort au monde et à lui-même, il ne perdit jamais la tranquillité de son âme. Il se montra supérieur à la prospérité, et ne se laissa point abattre par les épreuves et les contradictions. Autant sa vie avait été sainte, autant sa mort fut édifiante. Elle arriva le 15 juin 1697.

Divers miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement prouvés, Clément XIII publia la bulle de sa béatification, le 13 février 1761. Sa vie a été publiée à Rome en cette même année.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Lorsque le bienheureux Thomas d'Osimo, dont nous rapportons aujourd'hui les prédications et les miracles, eût évangélisé la ville de Bordeaux, il se retira, comme nous l'avons dit, sur les bords de l'Océan, pour y passer quelque temps dans la méditation des choses divines. Comme il avait une grande dévotion à la très-sainte Vierge, il construisit une chapelle en son honneur, sur une colline qui domine la mer, et il y mit une image de la

Digitized by Google

Reine du Ciel. Cette chapelle devint bientôt chère aux marins de la Guyenne, qui y allaient en pèlerinage avant de s'embarquer, afin de se mettre sous la protection de Celle qui commande aux vents et aux flots. Les pirates eux-mêmes respectèrent en plusieurs occasions ce monument de la piété du bienheureux Thomas. Mais les Anglais, dans une descente qu'ils firent sur ces rivages, ayant osé piller la chapelle de Notre-Dame, la vengeance du Ciel ne tarda pas à les atteindre. Par un temps serein et une mer parfaitement calme, leurs embarcations, entraînées par une force invincible, allèrent donner contre des rochers où ils firent naufrage, en vue de la chapelle qu'ils avaient profanée [1].

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

En Lucanie, près de la rivière de Filaro, la fête des saints martyrs Gui, Modeste et Crescence, qui, ayant été amenés de l'île de Sicile, sous l'empire de Dioclétien, après avoir vaincu la chaudière bouillante et pleine de plomb fondu, les bêtes et le chevalet, achevèrent le cours de leur glorieux combat.

A Dorostore, en Mysie, saint Hésyque, soldat, qui, ayant été pris avec saint Jules, reçut la couronne du martyre sous le président Maxime.

A Cordoue en Espagne, sainte Bénilde, martyre.

A Zéphyre, en Cilicie, saint Dulas, martyr, qui, sous le prési-

[1] La mer, en s'avançant, a fini par détruire ce sanctuaire, qui a été rebâti à peu de distance, dans Arcachon.

[2] DECIMOSEPTIMO KALENDAS JULII.

In Lucania apud Silarum flumen natalis sanctorum martyrum Viti, Modesti, atque Crescentiæ, qui sub Diocletiano imperatore et Sicilia illuc delati, ibidem post ollam ferventis plumbi, post bestias et catastas divina virtute superatas, cursum gloriosi certaminis peregerunt. — Dorostori in Mysia sancti Hesychii militis qui, cum beato Julio comprehensus, sub Maximo præside post eum martyrio coronatus est. — Cordubæ in Hispania sanctæ Benildis martyris. — Zephyrii in Cilicia sancti Dulæ martyris, qui sub præside Maximo ob Christi nomen virgis cæsus, in craticula positus, ferventi oleo incensus, aliaque passus, martyrii palmam victor accepit. — Palmyræ in Syria sanctarum martyrum Libyæ et Leonidis sororum, et Eutropiæ puellæ annorum duodecim, quæ per diversa tormenta ad coronam martyrii pervenerunt. — Apud Valencenas depositio sancti Landelini abbatis. — Arvernis sancti Abrahæ confessoris, sanctitate ac miraculis illustris. — Valesiæ in monte Jovis sancti Bernardi a Mentone confessoris.

Digitized by Google

dent Maxime, et pour le nom de Jésus-Christ, ayant été fouetté avec des verges, mis sur un gril ardent, arrosé d'huile bouillante et ayant souffert d'autres tourments, remporta victorieux la palme du martyre.

A Palmyre, en Syrie, les saints martyrs Lybie et Léonide, sœurs, et Eutropie, jeune fille de douze ans, qui parvinrent à la couronne du martyre par divers tourments.

A Valenciennes, décès de saint Landelin, abbé.

En Auvergne, saint Abraham, confesseur, illustre par sa sainteté et par ses miracles.

Sur le mont Jou, en Valais, saint Bernard de Menthon, confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Constantin, évêque de Beauvais.

Le bienheureux Ange de Cingoli, franciscain, fêté dans la Basilicate.

Saint Stéphane, disciple des Apôtres, vénéré chez les Grecs.

Saint Mercure, martyr à Bénévent, différent de saint Mercure de Cappadoce, fêté le 25 novembre.

La bienheureuse Castora Gabrielli, veuve, du Tiers-Ordre de saint François, morte en 1391, honorée dans la Marche d'Ancône.

Saint Mélan, évêque de Viviers.

Le bienheureux Ange Clareno, frère mineur, fondateur des pauvres Ermites de son nom.

Saint Cédrène, confesseur en Abyssinie.

Saint Cerdon, quatrième évêque d'Alexandrie.

Saint Clément, martyr à Aquilée avec plusieurs autres.

Saint Fortunat, évêque de Naples.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Gigouzac, prêtre du diocèse de Mende, ayant refusé le serment schismatique, y fut condamné à Mende par le tribunal criminel de la Lozère et mis à mort le 15 juin 1794.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1er — 15 JUIN.

PREMIER JOUR DE JUIN.

	Pages.
S. Théobald ou Thibaud, cordonnier	1
S. Flour, premier évêque de Lodève et de Saint-Flour	9
S. Révérien, S. Paul et leurs compagnons, martyrs	9
S. Clair ou Clars évêque et martyr	10
S. Pamphile de Césarée, et ses compagnons, martyrs	11
S. Jouin, abbé	17
S. Caprais de Lérins	19
S. Renan, évêque breton	22
Les trois vierges de Caestres, Ste Edithe, Ste Elfride et Ste Sabine, martyres	23
S. Wistan, prince de Mercie, martyr	33
S. Siméon, reclus	33
La Be Ermengarde d'Anjou	37
Le B. Pélingot, du Tiers-Ordre de Saint-François	39
Le B. Pierre de Pise, fondateur de la Congrégation des Ermites de Saint-Jérôme	41
Le B. Guillaume de Castiglione, Frère Mineur	48
Le B. Alphonse Navarrète, Frère Prêcheur; le B. Ferdinand de Saint-Joseph, ermite de Saint-Augustin, et le B. Léon Tanaca, martyrs au Japon	49
Le V. chanoine Vernoy de Montjournal, confesseur de la foi	54
Mémoire de la très-sainte Vierge	55
Martyrologe romain	55

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes 57
Martyrologe de la dernière persécution 58

II[e] JOUR.

S. Pothin, évêque, S. Sanctus, S. Attale, S[te] Attale, S[te] Blandine et les autres saints Martyrs de Lyon 59
S. Marcellin et S. Pierre, martyrs 80
S. Erasme ou S. Elme, évêque et martyr 86
S. Eugène I[er], Pape 89
S. Adalgise ou S. Augis, missionnaire 89
S. Nicolas le Pèlerin 90
S. Jean d'Urtica 93
Le B. Paul de Hongrie et le B. Sadoc, Frères Prêcheurs, martyrs. 96
La B[te] Baptiste Varani, clarisse 105
Le B. Jean de Stobnit, Frère Mineur 122
Le V. curé Mallapart, confesseur de la foi 123
Mémoire de la très-sainte Vierge 124
Martyrologe romain 124
Additions des autres Martyrologes 126
Martyrologe de la dernière persécution 126

III[e] JOUR.

S[te] Clotilde, reine de France 128
La B[te] Clotilde, reine des Visigoths 135
S. Laurentin et S. Pergentin, frères et martyrs 135
S. Cécilius 135
S. Lucillien et ses quatre élèves, S. Claude, S. Denis, S. Hypace et S. Paul, martyrs 146
S[te] Paule de Constantinople, vierge et martyre 147
S. Lifard, abbé 147
S. Coengen ou Kévin, abbé 149
S. Genès, évêque de Clermont 149
S. Isaac de Cordoue, martyr 149
S[te] Hildeburge, recluse 150
S. Morand, abbé d'Altkirch 151
Le B. André de Spello, Frère Mineur 151
Le B. Jean Grandé, dit le Pécheur, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu 154
Mémoire de la très-sainte Vierge 171
Martyrologe romain 173
Additions des autres Martyrologes 174
Martyrologe de la dernière persécution 174

Digitized by Google

IV[e] JOUR.

S. François Caracciolo, fondateur des Clercs Réguliers Mineurs. 175
S. Quirin, évêque de Siséia, martyr 188
S. Métrophane, évêque de Byzance 194
S. Optat, évêque de Milève 195
S[te] Nennoke, vierge et abbesse 207
S. Petrock, abbé 209
S. Gautier, abbé en Italie 210
La B[se] Marguerite, princesse de Brabant 210
Le B. Pierre de Bono, moine de Cluny 210
Le V. Corneille Beudin, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi 211
Mémoire de la très-sainte Vierge 213
Martyrologe romain 214
Additions des autres Martyrologes 215
Martyrologe de la dernière persécution 215

V[e] JOUR.

S. Boniface, apôtre de l'Allemagne, martyr 216
S. Adélard et S. Eoban, évêques et martyrs 236
S[te] Zenaïs, S[te] Cyrie, S[te] Valérie et S[te] Marcie, martyrs 237
S[te] Allyre, évêque de Clermont 237
Le V. Pierre Dorothée le Thébain, solitaire 242
Le V. Dorothée l'Archimandrite 243
S. Genès de Gergoie, comte de Clermont 244
S. Sanche, martyr 245
Le B. Ferdinand, infant de Portugal 245
Le B. Pacifique de Cérédano, Frère Mineur 245
Le V. Prélat Jacques Danès, évêque de Toulon 246
Le V. Père Antoine Chataignié, Frère Prêcheur 247
La V. Mère Marie-Félicie de Montmorency 256
Les V. Sœurs de Barasle 259
Mémoire de la très-sainte Vierge 260
Martyrologe romain 261
Additions des autres martyrologes 262
Martyrologe de la dernière persécution 263

VI[e] JOUR.

S. Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré 264
S. Philippe, l'un des sept premiers diacres 292
S[te] Thècle et ses compagnes, vierges et martyres 295
S. Gudwall ou Gurval, évêque de Saint-Malo 295

Digitized by Google

S. Goau, évêque et solitaire..... 29
S. Alexandre, évêque de Fiésole, martyr..... 29
S. Claude, archevêque de Besançon..... 29
S. Agobard, archevêque de Lyon..... 30
S. Aldric, archevêque de Sens..... 30
S. Gilbert, abbé de Neuffonts..... 30
Le B. Bertrand, patriarche d'Aquilée, martyr..... 30
Le. B. Gaspard d'Urbin, Frère Mineur..... 30
La V. pénitente Sœur Louise de la Miséricorde..... 30
La V. Marie Gimet..... 30
Le V. Père Marcellin Champagnat, fondateur de la Congrégation des Petits-Frères de Marie..... 31
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 33
Martyrologe romain..... 33
Additions des autres Martyrologes..... 33
Martyrologe de la dernière persécution..... 34

VII[e] JOUR.

S. Paul, archevêque de Constantinople, martyr..... 34
S[te] Potamienne la Jeune, vierge et martyre..... 35
S. Wulphe, pénitent..... 35
S. Mériadec, évêque de Vannes..... 35
S. Lié, martyr..... 35
S[te] Eugénie, vulgairement appelée S[te] Ouine, vierge..... 35
S. Aventin, solitaire et martyr..... 35
Les saints Martyrs de Cordoue, S. Walabonze, S. Habence, S. Pierre, S. Wistremond, S. Sabinien et S. Jérémie..... 35
S. Godescalc, S. Ebbon et leurs compagnons, martyrs..... 36
S. Robert, abbé de New-Minster..... 36
Le B. Ange de Verbosa, Frère Mineur..... 36
Le B. Alphonse Loup, Frère Mineur..... 36
La V. Anne de Saint-Barthélemy, carmélite..... 36
La V. Sœur Françoise Allemand..... 37
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 37
Martyrologe romain..... 37
Additions des autres Martyrologes..... 37
Martyrologe de la dernière persécution..... 37

VIII[e] JOUR.

S. Médard, évêque de Noyon et de Tournai..... 37
S. Godard, évêque de Rouen..... 37
La V. Médrésine, vierge, sœur de S. Médard..... 37
S. Maximien, premier évêque d'Aix..... 37

Digitized by Google

S^te Calliope, martyre 378
S^te Syre de Troyes 378
S^te Trojécie ou Triaise, vierge 381
S^te Eustadiole, abbesse 382
S. Clou, évêque de Metz 388
S. Guillaume, archevêque d'Yorck 384
Le B. Placide, abbé 387
Le B. François Patrizzi, servite 387
Le V. chanoine Thomas, confesseur de la foi 388
Mémoire de la très-sainte Vierge 390
Martyrologe romain 393
Additions des autres Martyrologes 394
Martyrologe de la dernière persécution 395

IX^e JOUR.

S^te Pélagie, vierge et martyre 396
S. Prime et S. Félicien, martyrs 401
S. Vincent d'Agen, martyr 403
S. Julien d'Édesse, solitaire 405
S. Sylvain, anachorète 408
S. Maximien, évêque de Syracuse 409
S. Colomb ou Colomkille, abbé en Irlande 410
S. Georges, évêque de Lodève 412
S. Ricard, évêque d'Andria 415
Le B. Guillaume Lamy, évêque 416
Le V. Jean Goodman, confesseur de la foi 416
La V. Marine Escobar, vierge, fondatrice des Brigittines de la Recollection 417
Le V. Père Joseph d'Anchiéta, de la compagnie de Jésus 422
Les V. Sœurs de Pons 422
Le V. Père Joseph Imbert, confesseur de la foi 422
Le V. curé Georges Cormeaux, confesseur de la foi 424
Mémoire de la très-sainte Vierge 424
Martyrologe romain 425
Additions des autres Martyrologes 426
Martyrologe de la dernière persécution 426

X^e JOUR.

S^te Marguerite, reine d'Écosse 428
S. Gétule, martyr 441
S. Primitif, martyr 443
S. Astère, évêque de Pétra 443
S. Censure, évêque d'Auxerre 444

Digitized by Google

S. Landry, évêque de Paris..... 444
Sᵉ Pansenne, pénitente..... 446
S. Evremond, abbé..... 446
Le B. Foulques, archevêque de Reims, martyr..... 447
S. Bardon, évêque de Mayence..... 454
Le V. Absalon ou Axel, évêque..... 455
Le B. Henri de Trévise..... 456
Le B. Jean-Dominique, cardinal, archevêque de Raguse..... 458
Le V. Père Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus... 495
La V. Jeanne Durupt..... 495
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 496
Martyrologe romain..... 496
Additions des autres Martyrologes..... 497
Martyrologe de la dernière persécution..... 498

XIᵉ JOUR.

S. Barnabé, apôtre..... 499
S. Félix et S. Fortunat, frères et martyrs..... 511
S. Garima, abbé..... 512
Sᵉ Cunère, compagne de sainte Ursule..... 512
S. Aimable..... 512
S. Blier, solitaire..... 513
S. Majan, abbé..... 514
S. Leidrade, archevêque de Lyon..... 515
Sᵉ Gerberge..... 516
S. Meinverc, évêque de Paderborn..... 516
Le V. Hugues des Payens, fondateur des Templiers..... 517
Le B. Hugues, abbé de Marchiennes..... 518
Le B. Paris ou Parisio, camaldule..... 523
Le B. Achas de Tourout, Frère Mineur..... 525
La Bᵉ Flore de Beaulieu, vierge..... 526
La Bᵉ Adélaïde de Scharbeck..... 527
Le V. curé Gagnard, confesseur de la foi..... 527
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 528
Martyrologe romain..... 529
Additions des autres Martyrologes..... 530
Martyrologe de la dernière persécution..... 530

XIIᵉ JOUR.

S. Léon III, Pape..... 532
S. Jean de Sahagun ou de Saint-Fagondez..... 533
Sᵉ Antonine de Nicée, martyre..... 536
S. Nabor et S. Nazaire, S. Basilide et S. Cyrin, martyrs..... 536

Digitized by Google

S. Amphion, évêque d'Épiphanie.... 561
S. Olympe, évêque d'Énos..... 562
S. Onuphre, solitaire..... 563
Le B. Chrodebalde, prévôt de l'abbaye de Marchiennes..... 565
Le B. Odulphe, chanoine d'Utrecht. 566
Le B. Lohémel..... 567
S. Gerbold ou Gerbaud, évêque de Châlon..... 569
S. Eskill, évêque et martyr 570
Le B. Guy de Cortone, disciple de saint François..... 571
Le V. Vincent Fort, Frère Mineur, martyr avec plusieurs autres. 571
Les V. François Poyet et Jean Chauveau, martyrs des calvinistes..... 572
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 573
Martyrologe romain..... 574
Additions des autres Martyrologes..... 575
Martyrologe de la dernière persécution..... 575

XIII[e] JOUR.

S. Antoine de Padoue, Frère Mineur..... 576
Le B. Gérard, frère de S. Bernard..... 598
S[te] Félicule, vierge et martyre..... 608
S[te] Aquiline, vierge et martyre..... 608
S. Triphylle, évêque de Chypre..... 609
S. Agrice, archevêque de Sens..... .. 610
S. Adrien de Wintershowen, martyr..... 611
S. Amand le Diacre..... 611
S. Ragnebert ou Rambert, martyr..... 611
S. Fandilas, martyr en Espagne..... 612
S. Wilicaire, archevêque de Vienne..... 612
Le B. Georges l'Albanais, Frère Mineur..... 613
La B[te] Marguerite de Foligno, du Tiers-Ordre régulier de Saint-François..... 615
Le B. Martin de Sainte-Marie, Frère Mineur..... 616
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 617
Martyrologe romain..... 618
Additions des autres Martyrologes..... 619
Martyrologe de la dernière persécution..... 619

XIV[e] JOUR.

S. Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église..... 620
S. Rufin et S. Valère, martyrs..... 650
S. Simplice, évêque de Bourges.. 653

Digitized by Google

S. Euspice, abbé de Micy..... 654
S. Quintien, évêque de Rodez..... 655
S. Dogmael ou S. Toel..... 666
S. Elère, abbé..... 666
S. Gerrolde, évêque d'Evreux et abbé de Fontenelle..... 667
S. Méthode, patriarche de Constantinople..... 667
S. Anastase et S. Félix, martyrs..... 672
Sᵉ Digne et Sᵉ Bénilde, martyres..... 672
S. Hartwich, évêque de Saltzbourg..... 673
Le B. Richard, abbé de Saint-Vanne..... 673
S. Elisée, prophète..... 675
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 697
Martyrologe romain..... 698
Additions des autres martyrologes..... 699
Martyrologe de la dernière persécution..... 699

XVᵉ JOUR.

S. Vitus ou S. Guy, S. Modeste et Sᵉ Crescence, martyrs..... 701
S. Hésyque, martyr..... 714
S. Orsise ou Orsèse, abbé en Thébaïde..... 715
S. Abraham, abbé en Auvergne..... 718
S. Vouga, évêque missionnaire..... 719
S. Landelin, fondateur de Lobbes et de plusieurs autres monastères..... 719
S. Lothaire ou Lohier, évêque de Séez..... 726
S. Aldéric, évêque d'Autun..... 727
S. Hilarion ou Hilarian, martyr..... 727
Le B. Isfrid ou Isfroy, évêque de Ratzbourg..... 732
La Bᵉ Marie l'Hélendigre..... 733
Le B. Thomas d'Osimo, Frère Mineur..... 733
La Bᵉ Germaine Cousin, vierge, bergère de Pibrac..... 735
Le B. Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue..... 746
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 747
Martyrologe romain..... 748
Additions des autres martyrologes..... 749
Martyrologe de la dernière persécution..... 749

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. **Abraham**, abbé en Auvergne. — 15 j..... 718
V. Absalon ou Axel, évêque. — 10 j..... 455
B. Achas de Tourout, Frère Mineur. — 11 j..... 525
S. Adalgise ou Augis, missionnaire. — 2 j..... 89
B^e^ Adélaïde de Scharbeck. — 11 j..... 527
S. Adélard et S. Eoban, évêques et martyrs. — 5 j..... 236
S. Adrien de Wintershowen, martyr. — 13 j..... 611
S. Agobard, archevêque de Lyon. — 6 j..... 300
S. Agrice, archevêque de Sens. — 13 j..... 619
S. Aldéric, évêque d'Autun. — 15 j..... 727
S. Aldric, archevêque de Sens. — 6 j..... 302
S. Alexandre, évêque de Fiésole, martyr. — 6 j..... 299
V. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus. — 10 j.. 495
S. Allyre, évêque de Clermont. — 5 j..... 237
B. Alphonse Loup, Frère Mineur. — 7 j..... 367
B. Alphonse Navarrete, Frère Prêcheur; le B. Ferdinand de Saint-Joseph, ermite de Saint-Augustin, et le B. Léon Tanaca, martyrs au Japon. — 1^er^ j..... 49
S. Amable. — 11 j..... 512
S. Amand le Diacre. — 13 j..... 611
S. Anastase et S. Félix, martyrs — 14 j..... 672
B. André de Spello, Frère Mineur. — 3 j..... 151
B. Ange de Verbosa, Frère Mineur. — 7 j..... 365
V Anne de Sainte-Barthélemi, carmélite. — 7 j..... 369
V. P. Antoine Chatagnié, Frère Prêcheur. — 5 j..... 247
S^te^ Antonine de Nicée, martyre. — 12 j..... 556
S. Astère, évêque de Pétra. — 10 j..... 443
S. Attale, S. Pothin, évêque, S. Sanctus, S^te^ Blandine et les autres Martyrs de Lyon. — 2 j..... 59

Digitized by Google

S. Augis ou Adalgise, missionnaire. — 2 j..... 89
S. Aventin, solitaire et martyr. — 7 j..... 356
V. Axel ou Absalon, évêque. — 10 j..... 455

B.

B^e Baptiste Varani, clarisse. — 2 j..... 105
V. Sœurs de Barasle. — 5 j..... 259
S. Bardon, évêque de Mayence. — 10 j..... 454
S. Barnabé, apôtre. — 11 j..... 499
S. Basile le Grand, archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église. — 14 j..... 620
S. Basilide, S. Nabor, S. Nazaire et S. Cyrin, martyrs. — 12 j.. 556
S^te Bénilde et S^te Digne, martyres. — 14 j..... 672
B. Bertrand, patriarche d'Aquilée, martyr. — 6 j..... 303
S^te Blandine, S. Pothin, évêque, S. Sanctus, S. Attale, et les autres saints Martyrs de Lyon. — 2 j..... 59
S. Blier, solitaire. — 11 j..... 513
S. Boniface, apôtre de l'Allemagne, martyr. — 5 j..... 46

C.

S^te Calliope, martyre. — 8 j..... 378
S. Caprais de Lérins. — 1^er j..... 19
S. Cécilius. — 3 j..... 135
S. Censure, évêque d'Auxerre. — 10 j..... 444
S. Clair ou Clars, évêque et martyr. — 1^er j..... 10
S. Claude, archevêque de Besançon. — 6 j..... 299
S^te Clotilde, reine de France. — 3 j..... 128
B^e Clotilde, reine des Wisigoths. — 3 j..... 135
S. Clou, évêque de Metz. — 8 j..... 383
S. Coengen ou Kévin, abbé. — 3 j..... 149
S. Colomb ou Colomkille, abbé en Irlande. — 9 j..... 410
V. Corneille Beudin, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 4 j..... 211
S^te Crescence, S. Vitus ou S. Guy et S. Modeste, martyrs. — 15 j..... 701
S^te Cunère, compagne de S^te Ursule. — 11 j..... 512
S^te Cyrie, S^te Zénaïs, S^te Valérie, S^te Marcie, martyres. — 5 j..... 237
S. Cyrin, S. Nabor, S. Nazaire et S. Basilide, martyrs. — 12 j.. 556

D.

S^te Digne et S^te Bénilde, martyres. — 14 j..... 672
S. Dogmael ou S. Toel. — 14 j..... 666
S. Dorothée de Tyr, prêtre de l'Église d'Antioche. — 5 j..... 240

Digitized by Google

V. Dorothée l'Archimandrite. — 5 j..... 243
S. Dorothée le Thébain, solitaire. — 5 j..... 242

E.

S. Ebbon, S. Godescalc et leurs compagnons, martyrs. — 7 j.... 360
Sᵉ Edith, Sᵉ Elfride et Sᵉ Sabine, martyres. — 1ᵉʳ j..... 23
S. Elère, abbé. — 14 j..... 666
Sᵉ Elfride, Sᵉ Edith et Sᵉ Sabine, martyres. — 1ᵉʳ j..... 23
S. Elisée, prophète. — 14 j..... 675
S. Elme ou Erasme, évêque et martyr. — 2 j..... 86
S. Eoban et S. Adélard, évêques et martyrs. — 5 j..... 236
S. Erasme ou Elme, évêque et martyr. — 2 j..... 86
Bᵉ Ermengarde d'Anjou. — 1ᵉʳ j..... 37
S. Eugène Iᵉʳ, pape. — 2 j..... 89
Sᵉ Eugénie, vulgairement Sᵉ Ouine, vierge. — 7 j..... 356
S. Euspice, abbé de Micy. — 14 j..... 654
Sᵉ Eustadiole, abbesse. — 8 j..... 382
S. Evremond, abbé. — 10 j..... 446

F.

S. Fandilas, martyr en Espagne. — 13 j..... 612
V. Mère Félicie de Montmorency. — 5 j..... 256
S. Félicien et S. Prime, martyrs. — 9 j..... 401
S. Félix et S. Anastase, martyrs. — 14 j..... 672
S. Félix et S. Fortunat, frères et martyrs. — 11 j..... 511
B. Ferdinand, infant de Portugal. — 5 j..... 245
B. Ferdinand de Saint-Joseph, ermite de Saint-Augustin; le B. Alphonse Navarrete, Frère Prêcheur, le B. Léon Tanaca, martyrs au Japon. — 1ᵉʳ j..... 49
Bᵉ Flore de Beaulieu, vierge. — 11 j..... 526
S. Flour, premier évêque de Lodève et de Saint-Flour. — 1ᵉʳ j. 9
S. Fortunat et S. Félix, frères et martyrs. — 11 j..... 511
B. Foulques, archevêque de Reims, martyr. — 10 j..... 447
S. François Caracciolo, fondateur des Clercs-Réguliers-Mineurs. — 4 j..... 175
B. François Patrizzi, servite. — 8 j..... 387
V. Sœur Françoise Allemand. — 7 j..... 370

G.

V. curé Gagnard, confesseur de la foi. — 11 j..... 527
S. Garima, abbé. — 11 j..... 512
B. Gaspard d'Urbin, Frère Mineur. — 6 j..... 305
S. Gautier, abbé en Italie. — 4 j..... 210

Digitized by Google

S. Génès, évêque de Clermont. — 3 j..... 149
S. Génès de Gergoie, comte de Clermont. — 5 j..... 244
S. Georges, évêque de Lodève. — 9 j..... 412
V. curé Georges Cormeaux, confesseur de la foi. — 9 j..... 424
B. Georges l'Albanais, Frère Mineur. — 13 j..... 613
Sᵉ Gerberge. — 11 j..... 516
Bᵉ Germaine Cousin, vierge, bergère de Pibrac. — 15 j..... 735
S. Gerrolde, évêque d'Evreux et abbé de Fontenelle. — 14 j... 667
S. Gétule, martyr. — 10 j..... 441
S. Gilbert, abbé de Neuffonts. — 6 j..... 303
S. Goau, évêque. — 6 j..... 296
S. Godard, évêque de Rouen. — 8 j..... 377
S. Godescalc, S. Ebbon et leurs compagnons, martyrs. — 7 j... 360
S. Gudwall ou Gurval, évêque de Saint-Malo. — 6 j..... 295
S. Guillaume, archevêque d'Yorck. — 8 j..... 384
B. Guillaume de Castiglione, Frère Mineur. — 1ᵉ j..... 48
B. Guillaume Lamy, évêque. — 9 j..... 416
S. Guy ou S. Vitus, Sᵉ Modeste et Sᵉ Crescence, martyrs. — 15 j..... 701

H.

S. Hartwich, évêque de Saltzbourg. — 14 j..... 673
B. Henri de Trévise. — 10 j..... 456
S. Hésyque, martyr. — 15 j..... 714
S. Hilarien ou Hilarian, martyr. — 15 j..... 727
Sᵉ Hildeburge, recluse. — 3 j..... 150
B. Hugues, abbé de Marchiennes. — 11 j..... 518
V. Hugues des Payens, fondateur des Templiers. — 11 j..... 517

I.

S. Isaac de Cordoue, martyr. — 3 j..... 149
B. Isfrid ou Isfroy, évêque de Ratzbourg. — 15 j..... 732

J.

V. Jacques Danès, évêque de Toulon. — 5 j..... 247
B. Jean-Dominique, cardinal, archevêque de Raguse. — 10 j... 458
S. Jean de Sahagun ou de Saint-Fagondez. — 12 j..... 553
B. Jean de Stobnit, Frère Mineur. — 2 j..... 122
S. Jean d'Urtica. — 2 j..... 93
V. Goodman, confesseur de la foi. — 9 j..... 416
B. Jean Grandé, dit le Prêcheur, de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu. — 3 j..... 154
V. Jeanne Durupt. — 10 j..... 495

Digitized by Google

V. P. Joseph Anchiéta, de la Compagnie de Jésus. — 9 j..... 422
V. P. Joseph Imbert, confesseur de la foi. — 9 j..... 422
S. Jouin, abbé. — 1" j..... 17
S. Julien d'Édesse, solitaire. — 9 j..... 405

K.

S Kévin ou Coengen, abbé. — 3 j..... 149

L.

S. Landelin, fondateur de Lobbes et de plusieurs autres monastères. — 15 j..... 719
S. Landry, évêque de Paris. — 10 j..... 444
S. Laurentin et S. Pergentin, frères et martyrs. — 3 j..... 135
S. Leidrade, archevêque de Lyon. — 11 j..... 515
S. Léon III, Pape. — 12 j..... 532
B. Léon Tanaca ; B. Alphonse Navarrete, Frère Prêcheur ; et le B. Ferdinand de Saint-Joseph, martyrs au Japon. — 1" j.. 49
S. Lié, martyr. — 7 j..... 356
S. Lifard, abbé. — 3 j..... 147
S. Lothaire ou Lothier, évêque de Séez. — 15 j..... 726
B. Louis Barbadigo, cardinal, évêque de Padoue. — 15 j..... 746
V. pénitente Sœur Louise de la Miséricorde. — 6 j..... 306
S. Lucilien et ses quatre élèves, S. Claude, S. Denis, S. Hypace et S. Paul, martyrs. — 3 j..... 146

M.

V. curé Mallapart, confesseur de la foi. — 2 j..... 123
V. P. Marcelin Champagnat, fondateur de la Congrégation des Petits-Frères de Marie. — 6 j..... 310
S. Marcellin et S. Pierre, martyrs. — 2 j..... 80
S" Marcie, S" Zénaïs, S" Cyrie et S" Valérie, martyres. — 5 j.. 237
S. Majan, abbé. — 11 j..... 514
B" Marguerite, princesse de Brabant. — 4 j..... 210
S" Marguerite, reine d'Écosse. — 10 j..... 428
B" Marguerite de Foligno, du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. — 13 j..... 615
B" Marie l'Hélendigre. — 15 j..... 733
V. Marie Gimet. — 6 j..... 309
V. Marine Escobar, vierge, fondatrice des Brigittines de la Récollection. — 9 j..... 417
B. Martin de Sainte-Marie, Frère Mineur. — 13 j..... 616
SS. Martyrs de Cordoue, S. Walabonze, S. Habence, S. Pierre, S. Wistremond, S. Sabinien et S. Jérémie. — 7 j..... 357

Digitized by Google

S. Maximien, évêque de Syracuse. — 9 j..... 409
S. Maximin, premier évêque d'Aix. — 8 j..... 377
S. Médard, évêque de Noyon et de Tournai. — 8 j..... 373
V. Médrésine, vierge, sœur de S. Médard. — 8 j..... 377
S. Meinwerc, évêque de Paderborn. — 11 j..... 516
S. Mériadec, évêque de Vannes. — 7 j..... 354
S. Méthode, patriarche de Constantinople. — 14 j..... 667
S. Métrophane, évêque de Byzance. — 4 j..... 194
S. Modeste, S. Vitus ou S. Guy et S^te Crescence, martyrs. — 15 j. 701
S. Morand, abbé d'Altkirch. — 3 j..... 151

N.

S. Nabor et S. Nazaire, S. Basilide et S. Cyrin, martyrs. — 12 j. 556
S^te Nennoke, vierge et abbesse. — 4 j..... 207
S. Nicolas le Pèlerin. — 2 j..... 90
S. Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré. — 6 j..... 264
Notre-Dame-de-Grâce. — 5 j..... 260
Notre-Dame de la Victoire. — 4 j..... 213

O.

S. Optat, évêque de Milève. — 4 j..... 175
S. Orsise ou Orsèse, abbé en Thébaïde. — 15 j..... 715
S^te Ouine ou S^te Eugénie, vierge. — 7 j..... 356

P.

B. Pacifique de Cérédano, Frère Mineur. — 5 j..... 245
S. Pamphile de Césarée, et ses compagnons, martyrs. — 1^er j.. 11
S^te Pansenme, pénitente. — 10 j..... 446
B. Paris ou Parisio, camaldule. — 11 j..... 523
S. Paul, S. Révérien et leurs compagnons, martyrs. — 1^er j.... 9
S. Paul, évêque de Constantinople, martyr. — 7 j..... 341
B. Paul de Hongrie et B. Sadoc, Frères Prêcheurs, martyrs. — 2 j. 96
S^te Paule de Constantinople, vierge et martyre. — 3 j..... 147
S^te Pélagie, vierge et martyre. — 9 j..... 396
B. Pélingot, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 1^er j..... 39
S. Pergentin et S. Laurentin, frères et martyrs. — 3 j..... 135
S. Pétrock, abbé. — 4 j..... 209
S. Philippe, l'un des sept premiers diacres. — 6 j..... 292
S. Pierre et S. Marcellin, martyrs. — 2 j..... 80
B. Pierre de Bono, moine de Cluny. — 4 j..... 210
B. Pierre de Pise, fondateur de la Congrégation des Ermites de Saint-Jérôme. — 1^er j..... 41

Digitized by Google

V. Pierre Favre. — 5 j..... 239
B. Placide, abbé. — 8 j..... 387
V. Sœurs de Pons. — 9 j..... 422
Ste Potamienne la Jeune, vierge et martyre. — 7 j..... 352
S. Pothin, évêque, S. Sanctus, S. Attale, Ste Blandine, et les autres saints Martyrs de Lyon. — 2 j..... 59
S. Prime et S. Félicien, martyrs. — 9 j..... 401
S. Primitif, martyr. — 10 j..... 443

Q.

S. Quintien, évêque de Rodez. — 14 j..... 655
S. Quirin, évêque de Siscia, martyr. — 4 j..... 188

R.

S. Ragnebert ou Rambert, martyr. — 13 j..... 611
S. Renan, évêque breton. — 1er j..... 22
S. Révérien, S. Paul, et leurs compagnons martyrs. — 1er j.... 9
S. Ricard, évêque d'Andria. — 9 j..... 415
B. Richard, abbé de Saint-Vanne. — 14 j..... 673
S. Robert, abbé de Newminster. — 7 j..... 363
S. Rufin et S. Valère, martyrs. — 14 j..... 650

S.

Ste Sabine, Ste Édith et et Ste Elfride, martyres. — 1er j..... 23
B. Sadoc et le B. Paul de Hongrie, Frères Prêcheurs, mart. — 2 j. 96
S. Sanche, martyr. — 5 j..... 245
S. Sanctus, S. Pothin, évêque, S. Attale, Ste Blandine et les autres Martyrs de Lyon. — 2 j..... 59
S. Siméon, reclus. — 1er j..... 33
S. Simplice, évêque de Bourges. — 14 j..... 653
S. Sylvain, anachorète. — 9 j..... 408
Ste Syre, de Troyes. — 8 j..... 378

T.

Ste Thècle et ses compagnes, vierges et martyres. — 6 j..... 295
S. Théobald, ou Thibaud, cordonnier. — 1er j..... 1
V. chanoine Thomas, confesseur de la foi. — 8 j..... 388
B. Thomas d'Osimo, Frère Mineur. — 15 j..... 733
S. Triphyle, évêque en Chypre. — 13 j..... 609
S. Toel ou S. Dogmael. — 14 j..... 666
Ste Trojècie ou Triaise, vierge. — 8 j..... 381

Digitized by Google

V.

S. Valère et S. Rufin, martyrs. — 14 j..... 655
S^te Valérie, S^te Zénaïs, S^te Cyrie et S^te Marcie, martyres. — 5 j.. 237
V. Vernoy de Montjournal, chanoine, confesseur de la foi. — 1^re j. 54
Vierges de Caestre (Les trois), S^te Édith, S^te Elfride et S^te Sabine, martyres. — 1^re j..... 23
S. Vincent d'Agen, martyr. — 9 j..... 406
S. Vouga, évêque missionnaire. — 15 j..... 719
S. Vitus ou S. Guy, S. Modeste et S. Crescence, martyrs. — 15 j. 701
S. Vulphe, pénitent. — 7 j..... 353

W.

S. Whistan, prince de Mercie, martyr. — 1^re j..... 33
S. Willicaire, archevêque de Vienne. — 13 j..... 612

Z.

S^te Zénaïs, S^te Cyrie, S^te Valérie et S^te Marcie martyres. — 5 j.. 237

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.11
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239724

Digitized by Google